

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA
CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY.

ACCESSION NO 24164

CALL No. 910.4/Str/Gla

D.G.A. 79





24164

VOYAGES

DE

JEAN STRUYS,

En Moscovie, en Tartarie, en Perse,
aux Indes, & en plusieurs autres pays
étrangers;

Accompagnés de remarques particulières sur la qualité,
la Religion, le gouvernement, les coutumes & le négoce
des lieux qu'il a vus; avec quantité de figures en
taille douce dessinées par lui-même; & deux
lettres qui traitent à fond des mal-
heurs d'Astracan.

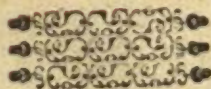
*A quoi l'on a ajouté comme une chose digne d'être suë, la
Relation d'un Naufrage; dont les suites ont produit des effets
extraordinaires.*

Par

MONSIEUR GLANIUS.

24164

910.4
Str/Gla



(216)

AMSTREDAM,

Chés la Veuve de JACOB van MEURS.

M. DC. LXXXI.

Pub. en
1681 A.D.



A. 4. 1375

CENTRAL ANTHROPOLOGICAL
LIBRARY NEW DELHI

Acc. No. 24164.....

Date 17.7.86.....

Call No. 910.4 / Str / Gla

P R E F A C E.

CE n'est ni le nom ni la naissance de l'Auteur qui m'a poussé à écrire sur ses Mémoires. L'un & l'autre n'a rien d'éclatant; & si je n'avois consulté que l'opinion commune, qui croit que sans éducation il n'est jamais possible de rien faire de fort exact, je n'aurois eu garde de les lire. Mais il y a long-temps que le peuple n'est plus mon oracle, & que je m'accoutume à juger de tout par moi même, sans m'en rapporter à son sentiment qui n'est d'ordinaire ni des plus surs ni des plus droits. Je demeure d'accord que l'éducation est d'un grand secours, & même que sans elle l'esprit est comme enseveli dans d'épaisses ténèbres d'où il ne sort guère de lui-même. Mais il faut aussi avouer que de tout temps il s'est vu des hommes qui se sont distingués par leurs propres forces, & qui d'eux-mêmes ont réussi en tout ce qu'ils ont entrepris. Comme la seule pente naturelle fait agir ces hureux génies; tout ce qu'ils disent a un tour aisé qui plaît à ceux qui ne cherchent en tout ce qu'ils voient que le solide & le véritable. C'est assurément ce qui m'a charmé dans la lecture des Mémoires de notre Auteur. Quoique j'eusse lu avec plaisir les Relations les plus modernes de plusieurs pays où il a été; & où il sembloit qu'il ne manquât rien; je trouvai dans la sienne des choses si particulières, & dites de si bonne foi, que je la crus digne de voir le jour. Ce n'est pas que d'abord la résolution en fût formée; n'étant pas ma coutume de rien entreprendre de moi-même & sans le conseil de mes amis. Je leur communiquai donc ces Mémoires, & ils m'assu-

rérent que non-seulement ils valoient la peine d'être lus, mais qu'ils seroient même utiles au public. Ils ajoutèrent que les pays où l'Auteur avoit voyagé étoient si vastes & si étendus, qu'il étoit impossible que ceux qui en avoient parlé eussent dit tout ce qui s'en peut dire. Quoi disoient-ils que quelques-uns y aient été plus d'une fois ils n'ont pas néanmoins tout dit; ils ont laissé plusieurs terres à découvrir, & quantité de choses sont échappées à leur vigilance qui se trouvent dans ces Mémoires. D'ailleurs ceux qui battent le même pays ne vont pas toujours par la même route, & il est bien rare qu'ils se rencontrent, ou s'ils se rencontrent en quelque endroit ils s'écartent assez dans les autres.

Je ne pus résister à des raisons si vraisemblables: Dès lors je repris ces Mémoires, & me mis à les réduire en l'ordre où on les voit. Dans le premier voyage l'Auteur décrit toutes les Iles du Cap-Vert, & l'idée qu'il en donne est des plus claires qu'on en puisse avoir. Delà il passe à Madagascar, où demeurant assez long-temps pour connoître & la qualité du pays & les mœurs des habitans, il en donne un plan si exact qu'il semble n'avoir rien omis. Ce qu'il dit ensuite de Siam n'est pas moins étendu: il en rapporte des circonstances que l'on n'avoit point encore suës; & la description qu'il en fait est si agréable & si juste, que l'on voit bien qu'il s'en est fait un plaisir singulier. Je ne dis rien de Formosa dont il ne parle que comme en passant, quoique ce qu'il en dit nous apprenne que tous les hommes ne sont pas faits d'une même sorte. Il finit ce premier voyage par la description de Nanguesaque & des mœurs des Japonois, dont il ne dit que tres-peu de choses, sachant que ses Compatriotes en avoient fait de gros volumes.

Après

Après s'être reposé quatre ans il s'embarque pour l'Italie, dont il donne le plan de toutes les villes par où il passe : Puis il prend parti chés les Vénitiens qui armoient contre les Turcs, & fait d'assés justes descriptions des batailles où il se rencontre. L'avantage des Vénitiens lui donne occasion de voir plusieurs Iles qu'il décrit assés amplement, & dont j'espère que le Lecteur n'aura pas moins de satisfaction que du reste.

Son troisiéme voyage commence par la Moscovie, & je ne pense pas que l'on puisse rien ajouter à ses remarques ; car soit pour l'état du pays, soit pour les mœurs des habitans, il seroit difficile de rien dire de plus achevé. Ses divers esclavages lui ont donné lieu de de connoître le génie des Tartares, & il les a si bien étudiés qu'il les dépeint au naturel. De la Tartarie il passe en Perse où il rend conte de ce qu'il y voit avec la même exactitude. Et comme le négoce étoit le but de ses voyages, il a pris grand soin de s'informer partout où il a passé des lumieres particuliéres qu'on peut souhaiter sur ce sujet. Tout cela est mêlé d'histoires & d'avantures fort propres à délasser l'esprit ; de-sorte que sans imiter la plupart des voyageurs qui ne s'arrêtent qu'à ce qui les frappe plus vivement, il a donné le plan des villes, décrit la Religion, les mœurs, & les coûtumes des pays qu'il a vus ; & n'a pas manqué de parler de palais, d'Eglises, de places publiques, de fortifications, de batailles & de Police, quand l'occasion s'en est présentée.

Pour ce qui est de la manière dont toutes ces choses sont traitées, j'avouë que j'ai eu plus d'égard à remplir l'esprit du Lecteur de diversités importantes qu'à la politesse du langage, qui néanmoins tout simple qu'il est
ne

P R E F A C E.

ne déplaira peut-être pas, n'ayant rien négligé pour rendre mon stile agréable, & pour trouver des expressions qui plussent autant que la matière.

Il ne me reste qu'à avertir que les deux lettres que je fais suivre immédiatement ces voyages y ont beaucoup de rélation, étant comme une suite de ce qui s'est dit d'Astracan, dont l'Auteur parle jusques au temps où les Cosaques l'assiégèrent, la prirent, la pillèrent, & y commirent tous les desordres qu'ont de coutume de commettre les vainqueurs les plus insolens.



TA-

TABLE des CHAPITRES
DES
V O Y A G E S
DE
J E A N S T R U Y S.
PREMIER VOYAGE.

CHAPITRE I.

L A cause des voyages de l'Auteur. Son embarquement & ce qui lui arrive ensuite. Il arrive à Gènes. Description de cette ville. Suite des voyages de l'Auteur vers Vêlez-Malga, & Boa-Vista. Description des Iles du Cap-Vert, qui sont l'Ile de Mai, de St. Jacques, du Feu, & de Brave. Descente de l'Auteur à Sierra Léona. Le peu d'honnêteté du Roi de ce pays, c'est pour quoi il est insulté. Description de Sierra Léona. Pag. 1

CHAP. II.

L'Auteur arrive à Madagascar. Plaisante aventure du Commandant de son vaisseau. Mort du Vice-Commandant. Les desordres dont elle est suivie. Division des deux Equipages, mutinés & apaisés parla reddition volontaire du Maître d'un des deux vaisseaux. Description de Madagascar. Qualité de cette Ile Mœurs de ses habitans. Leur Religion & leur Police. 12

CHAP. III.

L'Auteur part de Madagascar & arrive à Sumatra. Prise de deux Jongs d'Arkin. Brutalité de quelques hommes de l'équipage funeste à une pauvre femme. Prise du Vaisseau de l'Auteur par les Hollandois. Il prend parti dans la Compagnie des Indes. Son voyage à Siam. Description exacte de ce Royaume. 23

CHAP. IV.

Suite du même sujet. Mœurs des habitans. Richesse & magnificence de la Cour du Roi de Siam. Comment ce Prince se fait voir au Peuple. Honneur déferé aux éléfans. En quelle estime sont les éléfans blancs. Guerre émue entre les Rois d'Avava, de Pégu & de Siam pour le sujet de ces animaux. 27

CHAP. V.

En quoi consistent les revenus du Roi de Siam. Mœurs de ses sujets. Leur zèle & leur piété. Vie délicieuse des Moines. Leurs richesses, & leurs Cérémonies. 30

T A B L E

CHAP. VI.

Des bâtimens de ce Pays. De la propriété des habitans. Leurs mariages. Leurs funérailles, & l'estime qu'ils font des Etrangers. 34

CHAP. VII.

Pompe funèbre de la fille unique du Roi, & les grands préparatifs que l'on fit pour brûler son corps. 37

CHAP. VIII.

Suite du même sujet, & les marques qui firent croire que la Désunte avoit été empoisonnée. De quoi l'on soupçonne ses domestiques, & enfin un fils & une fille du Feu Roi, qui furent punis du dernier supplice. 40

CHAP. IX.

Titres que se donne le Roi de Siam, & les cérémonies qui s'observent pour arrêter le cours des eaux de la rivière de Siam. 46

CHAP. X.

L'Auteur part de Siam & arrive à Formosa. Description de cette Ile & des peuples qui l'habitent, quelquesuns desquels ont des queues comme les bêtes. 48

CHAP. XI.

L'Auteur part pour le Japon. Description du Magasin des Hollandois en l'Ile de Disma, & de la ville de Nanguésaque. Retour de L'Auteur à Formosa, à Siam, & en Hollande où il arrive heureusement. 53

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE I.

Comment l'Auteur se trouve engagé dans ce second voyage. Son arrivée à Livourne. Description de cette ville, comme aussi de Pise, de Florence & de Bologne. Pag. 59

CHAP. II.

L'Auteur arrive à Venise. Son embarquement & son bonheur dans le naufrage de son Vaisseau. Son arrivée en Candie & à l'Ile de Lesbos. Les aventures qu'il eut dans cette Ile. 65

CHAP. III.

L'Auteur arrive à Monte-Santo & à Troje. Un Vaisseau Anglois attaqué & brûlé par les Galères du Bey. L'Auteur est fait esclave & trouve moyen de se sauver vers l'Armée des Vénitiens. 70

CHAP.

CHAPITRES.

CHAP. IV.

*L'Auteur est mène devant le Général. Ordre donné pour encourager les soldats
Liste des Officiers Vénitiens. Chevaliers de Malte venus a propos. Grand courage des Vénitiens & leur victoire.*

74

CHAP. V.

Le vent se tourne de côté des Vénitiens. Les Turcs s'enfuient, & sont poursuivis par leurs Ennemis. Les Galères du Bey sont fermes. Mort du Général des Vénitiens. Perte de quelques uns de nos vaisseaux. Les Turcs entièrement défaits.

78

CHAP. VI.

Siège de Ténédos. Reddition des deux Châteaux & de Lemnos. Etat present de la Grèce. L'Auteur arrive à Patmos. Il y est pris par les Turcs avec six de ses Compagnons; & peu après délivré.

81

CHAP. VII.

L'Auteur se s'engage aux Venitiens, & part en même temps sur un vaisseau qui alloit joindre l'Armée navale.

87

CHAP. VIII.

Des Iles de Zante, de Cérigo, & de Candie. Secours des Turcs défaits par les Vénitiens. Prise de la ville de Zouafci. Entreprise des Turcs sur l'Ile de Ténédos, manquée. Seconde bataille entre les Turcs & les Vénitiens, où ces derniers demeurent vainqueurs.

90

CHAP. IX.

Suite du Bonheur des Vénitiens. L'Auteur court risque d'être pris des Turcs. Il prend parti sur un Armateur, & peu après retourne en Hollande.

96

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE I.

D*épart de l'Auteur pour la Moscovie, & des incommodités que souffrent les voyageurs dans la Livonie.*

Page. 101

CHAP. II.

Continuation de la même route depuis Pishora premier village de Moscovie.

105

T A B L E

CHAP. III.

Suite de la même route jusques à Moscon. Combat d'ours & de loups. Mort de l'Impératrice & ses obsèques. 111

CHAP. IV.

Description de Moscon ville capitale des Etats de l'Empereur de Moscovie; & en quoi consiste la différence de ses Provinces. 117

CHAP. V.

Continuation du même sujet, où il est parlé des viandes dont usent les Moscovites. De leurs mœurs. De leurs habits & de leurs mariages. 122

CHAP. VI.

Du divorce des Moscovites. De la sévérité de leurs loix pour réprimer la Polygamie. Des vœux que font les malades pour recouvrer la santé. Ce qu'ils font à l'égard des Morts, & leurs manières de les enterrer. 132

CHAP. VII.

De la Religion des Moscovites. Des habits des Ecclesiastiques & de leurs mariages. De leur créance touchant le Batême. Comment ils font la cène, & leur manière de se confesser. 138

CHAP. VIII.

Gouvernement de ce vaste Empire. Titres & revenus du Prince qui le gouverne, avec quelques exemples qui font connoître que la justice y est extrêmement sévère. 142

CHAP. IX.

De quelle manière les Moscovites célèbrent le jour des Rameaux. L'Auteur fait voile vers Astracan, & arrive à Nisi-Novogorod. De la rivière de Wolga: Et du tempéramment & des mœurs des Tartares nommés Czérémisses. 145

CHAP. X.

Suite de la même route jusques à Casan. Description de cette ville, & du Royaume qui en porte le nom. Ce Royaume tombe sous la puissance des Moscovites. Ceux-ci sont battus & mis en fuite par les Tartares. Ces derniers vont jusque à Moscon dont ils se rendent Maîtres, & font l'Empereur tributaire. Sa Majesté Impériale est délivrée de ce tribut par un de ses Gouverneurs. 152

CHAP. XI.

Départ de Casan. Comment pêchent les Moscovites. Ville ruinée par Tamerlan. Le Vaisseau échoué. Embarqueuse navigation. Ville bâtie contre les voleurs. Reliques des desolations causées par Tamerlan. Grande quantité de regnelice aux environs d'Astracan. Commencement du pays des Calmoucs. 158

CHAP. XII.

Description de la ville d'Astracan: De ses habitans, & comment elle est gouver-

des CHAPITRES.

vernée. Description des Tartares du Nagai : De leurs mœurs & de leurs coutumes. 164

CHAP. XIII.

De deux sortes de Cosaques, les Saporokski, & les Donski. Histoire de Stenko-Radzin : Sa naissance : Sa révolte & ses ruses. Il est mis en fuite par le Gouverneur d'Astracan, & rappelé par l'Empereur. Ses bonnes & mauvaises qualités, & comment il reçut une visite que lui fit l'Auteur. 169

CHAP. XIV.

Radzin retourne en son pays, où les Moscovites le suivent. Etant sommé de les renvoyer il s'en moque. Il gagne les soldats d'une Flote qu'on envoie contre lui. Son orgueil & son insolence. Ses Ambassadeurs jetés aux chiens à la Cour du Roi de Perse. Heureux succès de ses stratagèmes. Ville trahie en sa faveur. 176

CHAP. XV.

Grande consternation à Astracan. Les Cosaques maîtres de deux grandes villes. Seconde Flote envoyée contre les rebelles, & gagnée par eux comme la première. Fermeté du Gouverneur. L'Auteur & ses Compagnons fuient le péril où la ville est prête de tomber. Ils font route pendant la nuit. 182

CHAP. XVI.

L'Auteur & ses Compagnons partent d'Astracan. Le Pilote fait fausse route. Inquiétude de l'Equipage pour ce sujet. Ils courent en droiture & se remettent heureusement. Description de Satiri-Boggère. Hauteur extraordinaire des rochers de cette Ile. Sable luisant. Barque de Tartares échouée. De la Circassie; & des mœurs, des coutumes & des manières de ses habitants. 187

CHAP. XVII.

Fausse route de l'Equipage. Rencontre de quelques Cosaques. Commencement du Pays des Tartares du Daguestan. Description de ces Tartares. Une tempête fait échouer la Barque de nos voyageurs. Ils sont épiés, pris, & pillés par les Tartares. Etant échappés de leurs mains ils sont repris par d'autres qui les traitent plus cruellement. Ils sont menés devant le Prince & enchaînés séparément. 197

CHAP. XVIII.

L'Auteur esclave est envoyé au fils du Prince Osmin. Il passe par une forêt dont tous les arbres sont chargés de differens fruits. Son arrivée à Urwan, où il se trouve à la vente d'autres esclaves. Il fait une marche de cinq jours sur la montagne d'Ararat. Il y guérit d'une descente un Ermite qui lui fait présent d'une chaîne, de quelques reliques, & d'une attestation qui prouve qu'il a été sur cette montagne. 205

CHAP. XIX.

L'Auteur est remis à la chaîne, & fort pressé de se rendre Mahométan. Moyens dans

T A B L E

dangereux dont son Patron se sert pour le réduire à sa volonté. Il est délivré de la chaîne & revendu à un Persan. Description de quelques côtes de la Mer Caspienne. De deux gouffres tres-dangereux au Golfe de Guilan. Entretien de l'Auteur & de quelques marchands Arméniens touchant le négoce de la soie. 212

C H A P. XX.

Description de Derbent. Cour du Sultan. Vieilles ruines, & quelques autres antiquités. Vente des esclaves. L'Auteur sauve la vie à son Patron & gagne les bonnes grâces d'une de ses femmes qui lui propose de s'enfuir avec lui. Quelques-uns de ses Compagnons arrivés à Derbent, & par quelle aventure ils échappent des mains des Tartares. L'Auteur tente la délivrance d'un de ses Compagnons, dont un Prince avoit épousé la femme. 221

C H A P. XXI.

L'Auteur & plusieurs autres esclaves attaqués par des voleurs. Autre rencontre de semblable gens, & par quelle aventure il est délivré de leurs mains. Son voyage à Scamachi. Plan de cette ville, & de quelques tremblemens de Terre à quoi cette ville est sujette. Rencontre de deux Cordeliers, qui croient rendre à l'Auteur un bon office, en le faisant entrer au service de l'Ambassadeur de Pologne contre l'avis de son Patron. 231

C H A P. XXII.

Mauvaises qualités de cet Ambassadeur. Sa haine contre les Polonois. Ceux-ci l'insultent dans sa maison, & tâchent de lui ôter la vie. Il guérit de ses blessures, & fait assassiner un Gentilhomme Polonois qui avoit part à l'Ambassade. Lui & son frère tâchent en vain de se rendre Mahometans. Ancienne coutume des Arméniens de bénir la rivière, & les cérémonies qu'ils observent en la bénissant. 238

C H A P. XXIII.

Une esclave Chrétienne brulée avec le cadavre d'un Indien. Grand tumulte dans Scamachi pour la mort de deux hommes dont les meurtriers ne se trouvent point. Le fils du Kan reçoit le Calais, & le Kan même quelques jours après. Nouvel ordre à l'Ambassadeur de s'en retourner en Pologne. Misère extrême de ses domestiques. L'Auteur reçoit de bons offices de son ancien Patron, & de très-mauvais de l'Ambassadeur. 246

C H A P. XXIV.

De quelle manière les Persans célèbrent le premier jour de l'Année. Ancienne coutume de mener au Roi les plus belles filles du Royaume. Mort violente d'un Persan en réputation de sainteté. Noces fatales. De la grande fête de Hussein. Pompe funèbre d'un des fils du Kan. 254

C H A P.

des CHAPITRES.

CHAP. XXV.

Nouvelle assurée de la défaite de Stenka-Radzin. Un fils assassiné à coups de bâton à la prière de son père. Grêle d'une grosseur prodigieuse. Une femme écorchée toute vive par son mari. Grand négoce d'esclaves de toutes nations à Scamachi.

262

CHAP. XXVI.

Terrible & funeste tempête. Le Kan confirmé dans les bonnes grâces du Roi. Mœurs & cérémonies des Baniars. Acte de Religion des femmes Persanes, & leur pitié envers les Defunts. L'Auteur sort d'esclavage; & sa délivrance est suivie de la continuation des bonetés de son vieux Patron envers lui, & d'un beau présent de sa femme.

269

CHAP. XXVII.

L'Auteur part de Scamachi. Mœurs & coutumes des Kasiliens. Description de la rivière d'Araxe. L'Auteur insulté par trois voleurs, & une partie de la Caravane pillée. Continuation de la même route, & la Description d'Ardebil.

275

CHAP. XXVIII.

L'Auteur va voir le Tombeau de Zeyd-Tzaïbrail, & pour la seconde fois celui de Cha Sefi. Description de ces deux Tombeaux.

281

CHAP. XXIX.

Départ d'Ardenil. La Caravane trouve sur sa route le Mont Taurus, la rivière de Kistlofein & Sultanie. Des Antiquités de cette Place & de la ville de Casbin. De la grande Fête du Chameau.

286

CHAP. XXX.

Suite de la même route par Sava, Kom, Cachan & autres lieux.

292

CHAP. XXXI.

L'Auteur arrive à Ispahan. Mort d'un de ses Compagnons. Description d'Ispahan ville capitale des Etats du Roi de Perse.

297

CHAP. XXXII.

Suite du même sujet. Des peuples descendus des anciens Perses, & des mœurs, & coutumes des Arméniens.

304

CHAP. XXXIII.

L'Auteur part d'Ispahan pour Gomron. Il est volé par un chamelier. Ses bagages ouverts & pillés. Tombeau de la mère de Soliman. Autre Tombeau où l'on dit que sont les os de Noé, de sa femme, de ses enfans, & des enfans de ses enfans.

312

CHAP.

TABLE des CHAPITRES.

C A A P. XXXI.

Suite de la même route jusques à Schiras dont l'Auteur fait la description. Il part de cette ville avec des marchands qui sont insultés par des voleurs sur lesquels ils ont l'avantage. 319

C H A P. XXXV.

Suite de la même route jusques à Gomron. Description de la ville de Lar. 325

C H A P. XXXVI.

Description de Gomron. Départ de l'Auteur pour Batavia. Puis pour Bantam où il s'embarque pour retourner en Hollande. 329

C H A P. XXXVII.

L'Auteur part du Cap de Bonne Espérance, & tombe entre les mains des Anglois qui lui ôtent ce qui lui restoit. Ceux-ci le mènent à l'Ile de l'Ascension ; delà à Kingsal en Irlande, d'où ils lui permettent de retourner dans son Pays où il arrive heureusement. 334



V O Y A G E S

D E

J E A N S T R U Y S ,

En Italie, en Grece, en Moscovie, &c.

C H A P I T R E I.

La cause des voyages de l'Auteur. Son embarquement, & ce qui lui arrive ensuite. Il arrive à Gènes. Description de cette Ville. Suite des voyages de l'Auteur vers Vêlez-Malga, & Boa-Vista.. Description des Iles du Cap-Verd, qui sont l'île de May, de St. Jacques, du Feu, & de Brave. Description de l'Auteur à Sierra Leona. Le peu d'honnêteté du Roi du Pays, c'est pourquoi il est insulté. Description de Sierra Leona.

Bien-que je fusse né avec le desir de voyager, il n'y avoit guères d'apparence que je pusse suivre mon inclination. Mon père qui n'étoit pas riche considérant que je pourrois lui être utile si j'apprenois un métier honête, ne balançoit point à m'y pousser: Quelle répugnance que j'y eusse, il falut obeïr; d'abord avec beaucoup de peine, m'imaginant que cet emploi étoit un obstacle invincible au dessein que j'avois formé de voir d'autre Pays que le mien; mais dans la suite avec plaisir, lorsque la raison m'eut fait connoître que ce que je faisois, bien-loin de me nuire, m'ouvroit le chemin aux voyages que je méditois. Depuis que j'eus ouvert les yeux, je fus plus ardent au travail, je devins plus docile, & plus assidu qu'auparavant: je n'entendois parler

Decembre:
1647.
La cause
des voyages
de l'Au-
teur.

A

de

Décembre.
1647.

de Compas & de Bouffole qu'avec une joie extraordinaire ; & quand je voyois des Cartes Marines, je ne pouvois me lasser d'y jeter les yeux. La passion de voyager se fortifiant en moi avec l'âge, apeine eus-je atteint dix-sept ans, que je commençai à m'ennuyer de la vie que je menois ; il me sembla qu'il étoit temps de songer à partir, mais la difficulté étoit d'en trouver les moyens, & d'y faire consentir mon père. Le peu de jour que je voyois à le pouvoir fléchir, me rendit melancolique ; de jeunes gens que je fréquentois sachant le sujet de ma tristesse, la dissipèrent par quelques discours qui relevèrent mon espérance à-demi perdue : Et comme depuis ce temps-là je faisois des échappées qui pouvoient avoir de fâcheuses suites ; mon père m'en reprit avec tant de sévérité, que je le quitai sur l'heure, & m'en allai à Amstredam, où par bonheur ayant trouvé qu'on équipoit deux vaisseaux pour Gènes, je pris parti sur l'un des deux en qualité de Sou-Voilier, me mettant peu en peine de l'emploi que j'y avois, ni du lieu où j'allois, pourvu seulement que je voyageasse.

Le 26 Décembre de l'Année 1647, ayant mis à la voile, apeine étions nous hors du Tétel, qu'on s'apperçut que ces deux vaisseaux n'étoient pas bien lestés ; ainsi, le plus court fut de retourner d'où nous venions, afin d'y ajouter autant d'étain & de caisses de vif-argent qu'il en falloit pour leur donner leur juste pesenteur. Après cela, nous fîmes route pour la seconde fois, le 4 Janvier de l'Année suivante, dans un temps où les glaces étoient extrêmement épaisses.

Le 10. un vent tout contraire nous obligea de donner fond à Dunquerque : & deux jours après, le vent étant devenu meilleur, nous poursuivîmes notre route ; mais nous n'allâmes pas bien loin, sans être obligés de chercher un Port pour nous mettre à couvert du mauvais temps, & d'une furieuse tempête. L'île de Wicht étant assés proche, nous allâmes y mouiller, & y demeurâmes jusqu'au 25. Nous reprîmes ensuite notre chemin, mais nous n'étions pas destinés à le continuer sans obstacle : le lendemain, le vent rede-vint si contraire, que nous eûmes beaucoup de peine à relâcher à un Port voisin.

Enfin le 6 Février nous mouillâmes à Portlandt, d'où trois jours après nous fîmes voiles ; & le 10. les Courans nous portèrent à la Baye de Gibraltar, parce qu'ils étoient plus forts que le vent : mais

le

le lendemain, le vent nous les fit surmonter, & nous fut depuis si favorable, que quinze jours après nous nous trouvâmes à la vue de Gênes, où nous allâmes donner fond derrière le vieux Môle.

Février,
1698.

Le 29 du même Mois, la décharge de la Carguaifon des deux Vaisseaux étant faite, tout l'Equipage fut licencié, acause que la Republique acheta ces deux bâtimens; qu'Elle fournit de munitions de guerre & de bouche pour trois ans, & qu'elle monta chacun de cent hommes, tous Allemaus, à la reserve de quelques Bandits. Par ce moyen je devins libre bien plutôt que je ne pensois: mais comme cette liberté bernoit la passion que j'avois d'aller plus loin, je m'y r'engageai de nouveau.

Pendant qu'on vaquoit à l'équipement, je satisfis la curiosité que j'avois depuis long-temps de voir cette célèbre Ville. Son Port du côté du Midi est ouvert, & semé en quelques endroits de petits rochers à fleur d'eau, qui sont incommodes au temps des bourasques. Elle est bâtie en Amphithéâtre autour du Port, & fait une espèce de perspective des plus agréables à la vue. Elle a de circuit environ six milles; & est entourée de bonnes murailles, mais qui néanmoins n'ont pas la mine de pouvoir tenir contre un long siège; amoins que les assiégés ne fissent pour les défendre des efforts extraordinaires. Leur Milice est composée de quelques Compagnies d'Allemaus & de Corfès, & de quelques autres de Chevaulegers, entretenus les uns pour veiller le long de la Côte à la découverte de Turcs; & les autres, pour prendre garde qu'il ne se fasse dans la Ville des pratiques & menées sourdes. L'entrée du Port est défendue par quatre Galères, toujours prêtes pour le besoin: & il y en a dans l'Arsenal tres-grande quantité, dont les Génois ont souvent fait part aux Vénitiens contre les Turcs. A l'un des côtés de ce Port, s'élève une tour assés haute, où l'on allume des feux la nuit pour régler la route des Vaisseaux. Il y a au pié de cette tour une grosse pièce de Canon montée sur son affut, & qui n'est jamais sans sentinelle. La Garde du Palais du Prince est de cinq cens hommes tous Allemaus, sous un Colonel de même Nation, lesquels y ont leurs logemens. Pour les bâtimens de la Ville, ils sont tous au delà de l'idée qu'on en a conçue: ce n'est que Palais & que marbre, surtout du côté de la Rivière. Mais la pompe des Egli-

Descrip-
tion de la
Ville de
Genné.

Février.
1641.

ses efface toutes ces beautés: il y en a trente paroissiales, dans l'une desquelles on montre une Clé d'une juste grandeur d'une Eme-raude parfaitement belle. Dans celle de St. Barthelemi, on garde le S. Suaire, où les peuples accourent en foule au bruit des miracles qu'on y publie. Cette Ville est fort peuplée, & les Marchands y sont en grand nombre & fort riches. Leur principal trafic est en velours; & l'on peut juger qu'il est grand, par le grand nombre des ouvriers qui y travaillent: du temps que j'y étois, on m'assura qu'il y en avoit quelque huit mille.

Le 12 Avril nous fîmes voiles vers *Veletz-Malga*, où nous nous rendîmes en quatre semaines, d'où après deux jours de repos, nous prîmes la route de *Malgue*, où nous mouillâmes le 24 de Mai. A peine y fûmes nous que tous les Bandits furent mis à terre, & depuis ce temps-là, nous n'en avons pas oui parler. On sait que le vin de cette contrée est fort renommé; on en mit cent pipes dans notre Bord, & après nous être pourvus des rafraichissemens nécessaires pour les malades,

Le 29 Mai le vent secondant nos desseins, nous levâmes l'Ancre, & fîmes voiles vers le *Cap-vert*, où nous devions relâcher, & nous reposer quelque temps: ce dessein fit juger que la route devoit être longue; mais nul excepté les Officiers, ne savoit où nous allions, ni le but de nôtre voyage.

La nuit du 4 Juin, nous nous trouvâmes auprès de neuf Bâtimens que nous prîmes pour des Corsaires; l'envie de nous en éclaircir fut bientôt satisfaite, car ceux qui les montoient nous ayant demandé qui nous étions & d'où nous venions, nous aprirent qu'ils étoient d'Alger. Cette nouvelle alarma notre Commandant, mais comme il étoit brave, bien-loin de faire paroître que cette rencontre l'effrayât, il dit aux Corsaires de fort bonne grace qu'il n'attendoit que le point du jour pour faire connoissance avec eux, & que s'ils vouloient l'obliger ils viendroient à son Bord, où il auroit soin de ne rien omettre pour les bien régaler. En même temps en se tournant vers nos Officiers, *vous voyez Messieurs* leur dit-il, *quels bôtes nous avons à traiter, & quels mets il faut préparer pour les bien recevoir; ils sont en grand nombre comme vous voyez, mais la quantité n'y fait rien; & j'espère que votre courage les fera repentir de leur hardiesse, s'ils en ont assez pour nous attaquer.* On ne répondit rien à la harangue du Commandant, mais chacun courant à son Poste.

Poste, lui fit connoître la résolution où il étoit de se bien défendre. En-effet, le jour venu, bien-que la partie ne fût pas égale, tout étoit disposé de-sorte, qu'on eut une espèce de déplaisir de voir les ennemis qui avoient l'avantage du vent, se retirer sans nous rien dire. Depuis cette heure le Ciel nous fut si favorable, qu'au bout de trois semaines nous nous trouvâmes à l'Ile de *Bonnevue*. A peine y eumes nous mouillé, que des Bandis qui l'habitoient, nous apportèrent quantité de chair salée de boucs & de chèvres, & quelques autres rafraichissemens; apres quoi nous chargeâmes quelque dix chaloupes de sel. Cette Ile est si fertile en toutes sortes de poissons, que pour peu qu'on y pêche, on en prend autant qu'on en veut: surtout les truites faumonnées y sont en si grande abondance, que nous en primes plus de quinze cens dans l'espace d'un demi jour.

Juin,
1482.

Boa-Vista, ou *Bonnevue* est une des Iles du *Cap-Verd*. Il n'est rien de près & de loin de plus agréable à la vuë, aussi est-ce pour sa beauté qu'on lui a donné ce nom. Elle est fort montagneuse, & éloignée de quelque sept lieuës de l'Ile du Sel. Elle a environ vingt lieuës de tour, & est fort Méridionable. Elle a vers le Nord un banc de sable de plus d'une demie lieuë de long, contre lequel la Mer fait un bruit effroyable. Il y a quelques autres bancs aussi dangereux que celui-là, & qui ont été cause du naufrage de plusieurs vaisseaux. Du côté du Midi il y a un banc de la longueur du premier, mais il est deplus semé de rochers, dont on voit quelquefois les pointes s'élever au-dessus de l'eau; son étendue est plus vers le Nord, & le lieu le plus seur pour l'ancrage au Sud-Oüest, où il n'y a que quinze, seize, & dix-sept brasses d'eau au-plus.

Description
des Iles
du Cap-
Verd.

En avançant vers le Midi, on trouve l'Ile de *May*: Cette Ile est éloignée de huit à neuf lieuës de *Bonnevue*, & est sans contredit la plus petite de toutes les Iles du *Cap-Verd*, n'ayant de circuit que sept lieuës. Au milieu s'élèvent de hautes montagnes, & vers le Nord on voit une Plaine qui est large de plus d'une lieuë. C'est encore de ce côté-là qu'on voit une grande étendue de sable qui s'avance fort avant dans la Mer: il y en a encore une autre vers l'Oüest, ce qui rend la mer fort dangereuse en cet endroit-là. La figure de cette Ile est ronde, sa longueur & sa largeur étant presque égales. Elle est bordée de plusieurs pointes qui font autant de petits Caps. La Rade ordinaire est au Sud-

Pile de
May.

Julien.
1643.

Oüest, où il n'y a que quinze ou seize brasses d'eau. Derrière une Pointe assés élevée vers le Nord, on peut néanmoins jeter l'Ancre fort commodément, en un lieu où il ne se trouve que cinq ou six brasses d'eau. Il y a au pied de cette Pointe un petit Village de quelque dix ou douze maisons, dont les Etrangers peuvent tirer quelque secours. On ne voit par tout que Rochers, entre les fentes desquels croissent quelques herbes, en quoi consiste presque toute la verdure du Païs, dont le terroir est généralement fort sec. Cette sécheresse jointe aux chaleurs qui y sont excessives, est cause qu'on n'y voit jamais ni citrons ni oranges, & que tous les arbres fruitiers consistent en certains figuiers dont les fruits ne meurissent presque jamais: ou s'il arrive quelquefois que la couleur en soit passable, le goût en est toujours mauvais. Ces méchans figuiers & quelques arbres qui portent le coton, sont tout ce qui croît dans cette Ile. Mais en récompense il s'y voit une merveilleuse quantité de boucs: aussi ces animaux font-ils tout le trafic du Païs, où il se débite tous les ans une infinité de leurs peaux. Il s'y voit aussi de petits chevaux mais sauvages, & même des ânes & des vaches: mais le gibier y est en grand nombre; il y a entre autres des perdrix, des oisons, & beaucoup d'autres volatiles qui sont inconnus dans l'Europe. En quantité d'endroits il se fait certain sel roussâtre, en partie d'une eau souterraine, & en partie de l'eau de la Mer qu'on fait entrer dans les salines. Les habitans qui sont jaunâtres, vivent de leur chasse & de leur pêche: ils prennent les boucs avec des chiens qui sont fort adroits à cet exercice. Pour le poisson, sur tout les truites saumonées, les dorades, & quantité d'autres, ils en ont toujours abondamment.

L' Ile de S.
Jacques.

L'Ile de S. Jacques est la plus grande de toutes les Iles du Cap-Verd, & peut avoir 45 lieuës dans sa plus grande longueur du Sud-est au Nord-Oüest; dix dans sa plus grande largeur, & 95 de circuit. Ce qu'on appelle la haute Ile, est droit à l'Oüest de la Rade de l'Ile de May, excepté que le milieu, est au Sud-Oüest de Bonnevue, & en avançant vers l'Oüest & Sud-Oüest, quart au Sud de l'Ile du Sel, jusqu'à l'espace de 25 lieuës. Depuis la pointe du Sud-Est vers le Sud-Oüest, la terre a deux lieuës d'étendue. Il y a un village nommé Paraye, c'est-à-dire Rivage, dont la situation est fort commode, étant entre deux montagnes, & tout entouré

Juillet.
1648.

touré de deux rivières qui se déchargent assés près delà dans la Mer. Ces deux rivières forment deux Bayes, l'une desquelles nommée *Port de Praye*, peut contenir plus de cent vaisseaux. Ce Port est situé derrière une Ile, à l'abri de tous les Vents, & hors la portée du Canon. Un peu audelà du *Port de Praye*, en avançant vers le Village, se voit un Cap, que les Portugais ont nommé le *Cap de Tubarao*: à l'Oüest duquel est l'autre Baye, nommée le *Port de Ribeirra Corea*. Ce port est situé aussi commodément que l'autre: il est demême entre deux montagnes, au milieu desquelles coule une rivière, dont la source est à deux lieuës delà; & qui se décharge dans la Mer, par une embouchure large environ d'un trait d'arcbalète. Il y a dans cette Ile une petite ville qui porte le nom de *S. Thomas*, dont la situation est fort agréable. Il y en a encore une autre nommée *S. Jacques* du nom de l'Ile, & située contre une hauteur. Cette dernière est la Capitale, non seulement de cette Ile, mais même de toutes les autres: aussi est-ce le lieu, où l'Evêque des Portugais fait sa résidence ordinaire. Un peu plus à l'Oüest, sur une pointe, à deux lieuës du *Port de Praye*, on a bâti une Fortresse pour la sureté des vaisseaux qui y sont à l'ancre: & vers le Nord-Oüest de cette pointe, il y a le *Port de Canise*, où l'on n'est pas moins commodément.

Cette Ile est fort fertile; & la rivière de *Corea*, qui est plantée de part & d'autre, de Cocos, d'Orangers de Citronniers, d'autres arbres fruitiers, & de quelques Cédres, forme à mon gré une des plus belles perspectives qui se puissent offrir à la vuë. Il y a de plus quantité de ris, de maïz, & d'autres fruits de toutes les sortes. Pour le bétail, il y en a à tout usage, autant qu'en l'Ile de *Mai*.

Qualité.

L'Ile du Feu, ainsi nommée, acause des flâmes que vomit sans cesse une de ses hautes montagnes, à quelque douze lieuës d'étendue vers le Sud-Oüest de *S. Jaques*. Il y a au Nord-Oüest un petit Fort situé au pié d'une montagne, pour la défense des vaisseaux qui vont mouiller à un Port qui est près delà; dont la rapidité du Courant empêche qu'il ne soit commode. Ceux qui y veulent aller faire fond du côté de l'Est, doivent pointer leur route vers le Nord de l'Ile, par ce qu'autrement ils auroient de la peine à y entrer. Cette Ile est sujette à des tourbillons ou ouragans qui y font beaucoup de fracas: & partout l'eau y est si profonde, qu'on

Pité du
Feu.

Juillet.
1641.

qu'on ne peut mouiller en aucun endroit, que près du petit Fort dont nous venons de parler.

L'île de
Brave.

A quelque quatre lieuës de cette Ile vers le Sud-Oüest, on rencontre l'île de *Brave*, presque déserte & peu cultivée; & vers le Nord, deux ou trois autres fort petites. A l'Oüest de *Brave*, il y a une rade fort commode pour faire aiguade; mais au Sud-Est on en trouve une autre qui l'est bien davantage: sa profondeur est de quinze brasses; c'est pourquoi les plus grands vaisseaux y peuvent rendre le Bord sans danger. Au-dessus du Port est un village fort peuplé, & à quelque distance delà, un Ermitage dont la situation est plaisante. Les fruits de cette Ile, sont des figues, des meures, des melons, & du maïz. Pour le bétail, il y est plus rare que dans les deux autres.

Qualité de
toutes ces
Iles.

L'air de ces Iles est généralement chaud & mal-sain; de-sorte que les habitans y sont tourmentés de fièvres chaudes, de coliques, de disenteries, & de beaucoup d'autres incommodités. Il s'y élève de certains brouillards fort épais qui paroissent de couleur roussâtre, & dont l'odeur est tres-mauvaise. Ce païs est situé entre la Ligne & le Tropique de l'Ecrevice; ainsi le Soleil y donne à plom deux fois l'année & y fait deux Etés. Sur la fin du mois de Juin, la pluye commence, & dure presque sans discontinuer jusqu'à la mi-Octobre; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette pluye est accompagnée, de vents, d'éclairs, & de tonnerres qui font trembler les plus intrépides. Lorsque cette saison approche, l'air s'obscurcit & devient sombre; le sel se résout en saumure, & les vents commencent à se faire craindre.

Départ de
l'Ancien.

Nous quitâmes ces Iles le douzième, & le deuxième d'Aout nous fîmes à la vuë de *Sierra Leona*. Sans la voir, nous étions certains de n'en être pas éloignés; car à mesure qu'on en approche, on entend sans cesse un certain vent qui sort de cette Montagne, lequel a beaucoup de rapport au rugissement d'un Lyon, d'où lui est demeuré le nom de *Montagne des Lyons*. Le soir nous nous mîmes dans la Chaloupe, & si-tôt que nous fîmes à terre, nous entendîmes un bruit effroyable: il étoit causé par les vagues, qui étant poussées impétueusement entre les fentes d'un rocher; faisoient dans leur chute un fracas qu'il n'est pas aisé d'exprimer. Cette montagne des Lyons commence au Cap de *Virginie*, & finit au Cap *Tagrin* ou *Ledo*, lequel porte aussi le nom de *Sierra Leona*.

Elle

Elle est située sous le 8 degré de latitude, & 13 minutes de longitude. On la découvrit de fort loin, parce qu'elle est de beaucoup plus haute que tout ce qui est au Nord de ce Cap: & même acause qu'elle avance fort avant dans la Mer. Ce païs au Sud-Est est montagneux: & bas, plat & marécageux vers le Nord. Il y a jusqu'à treize rivières, tant dans les montagnes qu'ailleurs, toutes plantées de part & d'autre de citronniers, d'orangers, de grenadiers, & d'autres arbres qui forment en tout temps une admirable perspective.

Anet.
1698.

Le troisiéme Aout nous donnâmes fond à la Baye de cette Montagne, & en même temps notre Commandant envoya au Roi du Pays cinq barres de fer, un baril d'eau de vie, & un autre de vin d'Espagne. Nos députés furent bien reçus; & leurs presens furent trouvés de si bon gout, que le Roi & ses Courtisans, qui ressembloient à de misérables pêcheurs, demandèrent le double de tout ce qu'on avoit offert. Ce compliment ne nous plut guères, mais comme on avoit besoin d'eau, de bois, d'oranges, de citrons & d'autres rafraichissemens qui sont là en grande abondance, on leur accorda ce qu'ils souhaitoient. Depuis cette heure, ces Caffres nous parurent gens traitables & de bonne affaire: ils venoient tous les jours à notre Bord avec des fruits, & s'en retournoient fort contens de nous. Cependant le Roi amorcé par la facilité qu'on avoit eüe à lui accorder sa demande, envoya dire qu'il vouloit qu'on lui fit le même present pour la troisiéme fois, si nous voulions qu'il nous permît d'aller à terre. Ce procédé choqua si fort notre Commandant, qu'il résolut de s'en vanger: pour y mieux réussir, il dissimula son ressentiment, & lui fit dire que s'il lui plaisoit de venir à bord dans la Chaloupe qu'il lui envoyoit, on tâcheroit de le satisfaire. Le bon Roi persuadé qu'on lui parloit de bonne foi, ne balança point à venir à Bord, où on ne le laissa entrer avec lui que cinq ou six de ses Gentilhommes. Il étoit si plein de confiance, qu'à peine y fut-il, qu'il alla droit dans la chambre du Capitaine, où il ne doutoit point qu'on ne l'attandit pour le régaler; mais au lieu de ce qu'il pensoit, il y trouva des gens qui lui mirent assés rudement les fers aux piés & aux mains. Ce qui augmenta la surprise qu'il eut de se voir si mal-traité, ce fut que le Commandant après lui avoir remontré qu'il étoit trop brutal pour une si haute dignité, menaça de le faire pendre; en-

Sierra Leoa
52.
Presens
faits au Roi
du Païs.

Sur peu
d'humanité

AOUT.
1648.

Il est jeté
dans la
Mer.

effet le supplice eut suivi de près les menaces, si des Officiers de l'équipage n'eussent fait voir que l'exécution pouvoit avoir de fâcheuses suites. A leur instance le Commandant commua sa peine, qui fut d'être jeté dans la Mer. A ce spectacle ceux de sa suite tous troublés se jetèrent dans leurs Canos, & se rendirent à terre le plus vite qu'il leur fut possible. A peine y furent-ils; qu'ils se mirent sur la défensive, ou plutôt en posture de nous empêcher de prendre terre. Notre Commandant indigné qu'ils osassent lui faire tête, ou craignant peut-être qu'ils ne crussent que c'étoit faute de courage qu'il avoit doublé ses présens remplit deux Chaloupes de soldats, auxquels il ordonna de faire main basse sur ces misérables, s'ils avoient la témérité de s'opposer à leur descente. Ces deux Chaloupes étant soutenues de deux autres, nos gens écartèrent les Cafres, & prirent malgré eux tout ce qui leur faisoit besoin: & pour se vanger pleinement, notre Commandant fit piller leurs jardins & leurs maisons, & mettre le feu à leur Négrerie. Cependant le Roi qui s'étoit sauvé à la nage, voyant que les nôtres avoient l'avantage, & l'état pitoyable où ils réduisoient ses sujets, ramassa toutes ses forces, si-bien qu'on vit en peu de temps quelque mille Canos dont la moitié chargées de fascines descendirent la rivière, apparemment pour mettre le feu à notre vaisseau & se rendre maîtres de nos vies: mais leur dessein n'eut point d'effet par la diligence que nous fîmes de nous éloigner d'eux, & de poursuivre notre route.

Ses Négriers pillés
& brûlés.

Durant le séjour que nous fîmes à *Sierra Leona*, nous rencontrâmes des Hollandois qui trafiquoient le long de ces Côtes: ils nous dirent que le Roi du Païs avoit eu pour eux le même égard qu'il avoit eu pour nous, & qu'en revanche ils l'avoient payé de la même monnoye; si-bien qu'en moins de quinze jours, il avoit eu l'affront d'être jeté deux fois dans la Mer. Notre Commandant fut sur le point de donner un de ses vaisseaux pour le bâtiment Hollandois, dans la pensée qu'il étoit plus propre que le sien pour passer les sables de la Mer-Rouge, & pour courir le long de ces Côtes; mais le Pilote l'en dissuada.

Description
du pays de
Sierra Leona.

Sierra Leona est le lieu du monde le plus propre pour faire d'excellentes aiguades, & pour tout autre rafraichissement, car outre que l'eau douce y est admirable, il y croît du millet, des oranges, des citrons, des bananes, des cocos, des raisins sauvages, des cannes

cannes de sucre, du poivre long; en un mot des fruits de toutes les sortes. Outre cela il y a du bois tres-bon à teindre & à bâtir; nous eussions pu nous en pourvoir comme nous fîmes de toute autre chose, sans l'aventure qui nous arriva. Pour le poisson, il y est fort bon & en quantité & tous les rochers que nous vîmes, étoient couverts de grandes & excellentes huîtres. Bien-qu'il y ait quantité de fort bonne eau douce; sa bonté néanmoins n'est pas de toutes les saisons: car environ le mois de Mai qui est le commencement des pluies, elle y est si mal-saine, qu'elle cause aux Etrangers des fièvres chaudes, des flux de ventre, & d'autres maladies violentes. La malignité de la pluie de ce temps-là est telle, qu'autant de gouttes, sont autant d'ampoules sur la peau, & autant de vers dans les habits. C'est pourquoi les Etrangers, qui sont les seuls à qui cette pluie est funeste, ne se doivent point fournir d'eau, que quelques mois après qu'elle a commencé à tomber; parceque sur la fin elle est plus pure & moins dangereuse: ce que nous avons éprouvé, nul de ceux de notre équipage n'en ayant été incommodé. Les habitans de ce Païs ne sont pas toutafait noirs: leur peau est roussâtre & bazannée, sur laquelle ils font diverses figures avec des fers chauds. Un de leurs plus beaux ornemens est de se percer les oreilles & les narines, qu'ils embellissent d'anneaux d'or & d'autre métal. Les hommes & les femmes y vont tous nus, à la réserve d'une ceinture faite d'écorce d'arbre, qui leur pend jusques à mi-cuisses. Plus on avance dans le Païs, moins on y trouve d'humanité; les habitans en sont cruels, & se mangent même les uns les autres: ceux qui demeurent le long de la Mer sont un peu plus traitables, acause du fréquent commerce qu'ils ont avec les Européens. Le Roi qui fut jeté dans la Mer sembloit avoir quelque soixante ans. Il étoit mal fait de corps & d'esprit; son habit étoit à la Moresque, son chapeau, gris, mais il avoit les piés nus, en quoi sa suite l'imitoit.

Année
1642.

Pluies
dangereuses
aux Etran-
gers.

CHAPITRE II.

L'auteur arrive à Madagascar. Plaisante aventure du Commandant. Mort du Vice-Commandant. Les desordres dont elle est suivie. Division des deux Equipages, mutinés & apaisés par la reddition volontaire du Maître d'un des deux Vaisseaux. Description de Madagascar. Qualité de cette Ile. Mœurs de ses habitans. Leur Religion & leur Police.

Octobre.
1642.
L'auteur
arrive à
Madagaf-
car.

DEpuis le seizième d'Aout qui fut le jour de notre départ de Sierra Leona, jusqu'au treizième Octobre, qui fut celui de notre arrivée à Madagascar, nous n'eumes point d'aventure considérable. Le premier Port que nous rencontrâmes fut celui d'Antongil. Sitôt que nous eumes mouillé, nous descendîmes dans une Chaloupe où l'on arbora le Pavillon blanc. Ceux de l'Ile firent le même, mais néanmoins avec précaution, car ils s'assemblerent sur les montagnes armés de flèches & d'azagaies, ce qui nous fit appréhender qu'ils ne voulussent se saisir de nous, & dans cette pensée nous voulions retourner à bord, lors qu'un des Insulaires qui s'aperçut de notre crainte, nous cria en bon Hollandois que nous eussions à nous rassurer, & que si nous voulions prendre terre, il nous répondoit que nul mal ne nous arriveroit. La parole d'un homme que nous entendions nous rassura : nous descendîmes à terre où nous fûmes fort bien reçus par le Roi en personne escorté d'une longue suite. Le Roi après nous avoir dit que nous étions les tres-bien venus, nous fit mener à son Palais. Il est situé sur une hauteur, & retranché de toutes parts : les dedans en sont propres ; & l'on n'y marche que sur des nates extrêmement fines. Le Roi demanda au Commandant qui il étoit ? où il alloit ? & à quel dessein il avoit mouillé à son Ile ? A quoi ce dernier répondit que lui & les siens étoient Hollandois, mais qu'ils navigeoient pour le service de la République de Gènes. Le Roi l'ayant interrompu pour s'informer de quelque autre chose, le Commandant surpris de le voir parler si bon Hollandois, lui en demanda la raison : J'ai repris le Roi, été Esclave d'un Pilote

Lui &
ceux de son
équipage y
sont fort
bien reçus.

nom-

* Baton de cinq ou six piés de long, qu'ils lancent avec adresse contre l'ennemi.

nommé *Jean Maas* originaire de Hollande ; la nécessité où j'étois d'entendre sa Langue pour lui obeïr, m'obligea de l'apprendre, & j'y réussis comme vous voyez. Au retour des Indes où nous étions, nous fûmes batus d'une tempête qui nous rompit nos mats, & nous poussa contre cette Ile. Après y avoir pris le radoub, le jour fixé pour le depart, la répugnance que j'avois au nom & à la vie d'esclave, me fit cacher dans l'Ile où je suis resté depuis ce temps-là. N'est-ce pas *Diembro* dit le Commandant, que vous appelez ? Hé ! d'où vient repartit le Roi que vous savez mon nom ? C'est répliqua le Commandant, que j'avois un esclave aux Indes qui avoit tous vos traits, & dont les aventures avoient bien du rapport aux vôtres : je l'emmenai ici par l'accident que vous marquez, il s'y cacha de peur de me suivre comme vous dites que vous avez fait : en un mot je suis ce *Jean Mas*, & si je ne me trompe, je retrouve en vous ce que je perdis en sortant de cette Ile. Vous ne vous trompez pas, reprit le Roi en le regardant avec joie, vous retrouvez en moi un homme que vous aviez perdu, & que le Ciel n'a conservé que pour vous rendre de plus grands services, que ceux que vous pouviez exiger de moi en ce temps-là : vous me fûtes bon Maître. poursuivit-il en l'embrassant, il est juste que je m'en souviene, & c'est avec plaisir que je trouve cette occasion de vous en témoigner mes sincères reconnoissances. Tout m'obeït ici, & je veux aussi qu'on vous obeïsse : faites y ce qu'il vous plaira, & ne craignez pas que personne ait la hardiesse de vous contredire. Le Commandant surpris de tant de générosité lui rendit grâces de ses offres qu'il ne méritoit point, & lui dit qu'il ne souhaitoit que la permission de changer quelques-unes de ses marchandises pour celles du Pays. Enfin le Roi demeura ferme ; il voulut qu'il prit tout ce qu'il voudroit & qu'il gardât ses marchandises. Ensuite suivant la coutume qui se pratique entre les amis de cette Ile, il lui offrit ses femmes, & même à tous ceux de l'Equipage. Comme les femmes de ce pays-là ne sont pas avares de leurs caresses, & que les blancs leur font un ragout singulier, bien-loin de se faire prier, elles vinrent audevant de nous, & s'offrirent de si bonne grace, qu'on eût fait scrupule de les rebuter.

Octobre
1641.

Le Roi &
le Commandant
dans l'Es-
cuyllier.

Tandis que nos gens se divertissoient, & que la joie régnoit par tout, la mort la vint troubler, & causa une division qui pensa per-

Octobre.
1828.
Mort du
Vice-Com-
mandant,
dans l'autre
Vaisseau
nommé S.
Bernard.

dre l'équipage. Le vice-Commandant qui languissoit depuis quel-
que temps, mourut enfin quelques jours après que nous fûmes à
Madagascar. Le Commandant mit à sa place le Maître de son Vaisseau,
& voulut que celui de l'autre passât sur son Bord; mais au lieu d'o-
beïr, ce dernier fit dire au Commandant qu'il n'entendoit point
qu'on lui ravît une charge qui lui étoit due; & qu'il ne sortiroit
de son vaisseau que par la force: en même temps il fait monter
tout le Canon qui étoit à fond-de-cale, & se dispose comme s'il
eût eu à combattre. Le lendemain, le Commandant, voyant que
ce rebelle avoit arboré le Pavillon rouge, se prépara de son côté,
de-sorte qu'on n'attendoit plus que l'heure d'en venir aux mains.
Cependant le rebelle envoya sa Chaloupe en un lieu propre pour
faire de l'eau: le Commandant qui s'en apperçut, remplit la sienne
de soldats, se mit de la partie, & fit en-sorte qu'il la contraignit de
se rendre. Il la mena à Bord, & fit tout mettre aux fers jusque à ce
qu'il sçût leur dessein. Ensuite il se posta de-sorte, qu'il étoit im-
possible à l'autre de sortir d'où il étoit. C'est pourquoi le Chef des
rebelles se voyant bridé de toutes parts, & d'ailleurs ses gens étant
affoiblis par la perte de ceux que le Commandant avoit pris, se re-
pentit de la faute qu'il avoit commise, & crut que le plus court che-
min de la reparer, étoit de se rendre à la discrétion du Comman-
dant. Il se fit escorter de quelques-uns de son Equipage en allant au
Bord du Commandant, où sitôt qu'il fut arrivé, on lui mit les fers
aux piés & aux mains, malgré les crieries de ses gens, qui prote-
stoient que si on ne le relâchoit, ils étoient résolus de se battre jus-
qu'à l'extrémité, & de ne donner point de quartier. Cette bravoure
eut si peu d'effet, qu'à la première instance qu'on fit aux deux Pi-
lotes de la part du Commandant de se rendre à son Bord, ils y
allèrent comme des moutons & y furent traités comme l'autre.
Ceux qui restoient, intimidés par la détention de leurs Chefs,
perdirent cœur, & se rendirent à discrétion. Par arrêt du Conseil
de Guerre, il fut demandé aux Officiers qui s'étoient révoltés, à
la reserve du Maître, lequel ils aimoient mieux, ou de bruler tous
ensemble avec leur vaisseau, ou de se soumettre aveuglément aux
ordres du Commandant, quoiqu'il lui plût de leur ordonner? Il
est aisé de conjecturer qu'ils aimèrent mieux vivre que de choisir
une mort si dure. En effet ils promirent d'être plus souples que
des gans, & protestèrent, après avoir demandé pardon, de ne

com-

tomber plus en pareille faute. Pour le Maître, sa punition fut remise au retour des vaisseaux à Gênes; & cependant pour prévenir de pareils desordres, on divisa les deux Equipages, dont la moitié furent obligés de passer d'un Bord à l'autre. Cela retarda beaucoup notre route, car le temps de la continuer étant passé avant que tout fut pacifié, il falut attendre une autre mousson: mais comme en l'attendant on faisoit toujours bonne chère, & qu'on ne s'occupoit qu'à la chasse, à la pêche, ou à cueillir d'excellens fruits dont l'île abonde, il fut aisé de s'en consoler.

Des côtes de Sofale à Madagascar on conte environ 110 lieues; & des Mosambiques, 44. Elle est située à l'Orient des Côtes de Zanguebar & des Cafres, entre le 11. & le 16 degré de latitude Méridionale; & s'étend depuis le 72 degré de longitude, jusqu'au 81. tellement qu'elle peut avoir environ 350 lieues dans sa plus grande étendue du Septentrion au Midi: 120 dans sa plus grande largeur, & 900 de circuit. L'île est divisée en plusieurs Provinces, lesquelles sont presque toutes séparées par de belles rivières.

*Description
de Madag-
ascar.*

L'air y est sain & tempéré. La terre est tres-fertile en fruits, comme oranges, citrons, limons, melons fort gros & en légumes. Elle produit du riz, du coton, du sucre, du zingembre du safran, l'igname, & d'autres racines fort bonnes. On y recueille de la cire & du miel; plusieurs sortes de gommés, de baumes, d'huiles, & d'herbes dont les effets sont merveilleux. On y trouve quantité de mines d'or & d'argent. L'or y est plus bas qu'au Pérou & par tout ailleurs, mais l'acier y est excellent. Il y croît des arbres fort rares; comme l'ébenne; le bois de bresil; le sandal rouge, jaune & blanc: le palmier de quatre ou cinq sortes, dont les Insulaires tirent de tres-grandes commodités; & plusieurs autres qui ne sont pas de moindre profit que ceux-ci. Des pierres précieuses, celles qu'on y trouve plus communément, sont des topazes, des améthistes, des émeraudes, des saphirs, des hyacintes, & des agates. On n'y voit point de lions, d'éléfants ni de chevaux; mais bien des vaches privées & sauvages; quantité de boucs, & de chèvres qui portent quatre fois l'année. Les moutons y sont si gras, que la queue en pèse vint à vint-cinq livres. Les pourceaux & les sangliers y sont bien plus gras & plus délicats que ceux de l'Europe. Il y a aussi des porc-epis, dont la chair quoique coriace, est d'un goût tout particulier. Ces animaux y dorment six mois de suite & pendant

*Qualité du
Pais.*

*Octobre.
1847.*

dant ce long sommeil, leur peau se renouvelle, aussi-bien que celle des hérissons, qui sont fort communs dans cette Ile. Les chiens y sont assez petits, la plupart camus & mal-coiffés. Les ~~chiens~~ ~~chiens~~ y vont par troupes, dont la moindre est de cinquante. Les uns sont blancs & de la grandeur d'un ~~canard~~ ~~canard~~: ils sont cruels & difficiles à apprivoiser; mais il y en a de plus petits & de plus bruns, qui sont de beaucoup plus dociles. Il y en a de grands qui ne marchent que sur les piés de derrière, la peau de ceux-là est blanche & tannée. Ils aiment les femmes de telle sorte, que s'ils en rencontrent une, ils s'entre aident tous à la violer les uns apres les autres, après quoi ils la mettent en pièces. Il y en a dont les yeux étincellent comme des charbons ardents: ceux-ci passent pour les plus beaux; mais ils sont si sauvages, que dès qu'on les a pris, ils se laissent mourir de faim. On y voit des fouines, des belettes, & des écu-reuils en quantité: comme aussi des scorpions, des araignées, des cloportes, & d'autres animaux nuisibles, dont le venin est si subtil, qu'on tombe en défaillance aussi-tot qu'on en est piqué. Le gibier y est fort commun.

*Mœurs
des habi-
tans.*

L'Ile est habitée de noirs & de blancs: les cheveux des premiers sont noirs & crépus; ils sont la plupart de moyenne taille: Les autres sont un peu plus grands, & leurs cheveux sont moins noirs, moins frisés, & plus longs: ceux-ci portent la barbe raze, & sont traitables & humains parce qu'ils habitent vers les Côtes; Mais ceux qui demeurent au milieu de l'Ile ne se coupent jamais ni la barbe, ni les cheveux. Ils sont brutaux, sauvages, & sans foi comme les Cafres. La trahison & la vengeance sont leurs vertus: ceux qui y sont les mieux instruits, sont les plus estimés; mais la charité & la compassion, sont des monstres qu'ils ont en horreur: pour peu de penchant qu'on y ait, on est bafoué & méprisé. La paresse leur est naturelle, & ils passent la plupart du temps à chanter & à danser. Ils ont néanmoins des laboureurs, des forgerons assez experts, des charpentiers, des potiers, des cordiers, & des tisserans: ils ont quelques orfèvres, mais qui ne sont pas des plus habiles. La pêche & la chasse sont aussi leur occupation ordinaire.

*Leurs
maisons.*

Les lieux où ils se retirent, sont de fort chétives cabanes, dont néanmoins ils ont de coutume de prendre possession avec autant de joie, que si c'étoient de beaux Palais. Lorsque ces hutes sont
en

en état d'être habitées, les propriétaires fixent le jour de leur entrée, & y font un festin, où ils convient leurs parens & leurs amis: chacun y va avec des présens, car il est défendu de s'y présenter les mains vuides, & ces présens consistent, en or, en argent, en fer, en blé, & en utensiles à leur usage: Quelques-uns donnent des bœufs, des moutons, des chevres, des fruits; & tout cela se monte si haut, qu'à la fin du régal, le propriétaire se trouve souvent largement remboursé du bâtiment & du festin. La Fête dure quelques jours, pendant lesquels il se commet plusieurs excès. Leur façon de vivre est des plus simples, car ils n'ont ni tables, ni chaises, ni bancs, ni nappes, ni serviettes, ni lits, ni oreillers: si-bien qu'ils n'ont soit pour manger, soit pour dormir, qu'une chétive nate qu'ils étendent sur le pavé.

Le commun peuple va presque tout nu, & souvent sans cacher ce que nous n'osons découvrir. Les gens de qualité ont un caleçon qui leur descend depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe: le reste du corps est couvert fort négligemment d'un morceau de coton. Les femmes sont vêtues de certaines robes qui ne vont que jusqu'au genou: à quelques-unes de ces robes il y a des manches, & à d'autres, point. Elles portent dessous, une espèce de caleçon qui diffère peu de celui des hommes. Elles ont un mouchoir au cou, semblable apeuprés à ceux des femmes de France & de Hollande. Ces robes sont faites de coton, d'écorce d'arbre, & de soie de plusieurs couleurs, garnies de guipures & de passemens qui n'ont nul rapport à la couleur de l'étoffe. Tous les habitans des deux Sexes vont nu-piés & nu-têtes; à la réserve de ceux qui sont d'une certaine race, dont les hommes se coiffent d'un bonnet qui ressemble fort aux bonnets quarrés des Jésuites; & les femmes, d'un chaperon fait en forme de piramide qui leur descend sur les épaules.

Leurs mariages se font avec tres-peu de cérémonies; & sur de très-légers prétextes les hommes répudient leurs femmes. Comme ce n'est ni péché ni honte que de se caresser, les hommes & les femmes n'en font pas beaucoup de scrupule; & quand les amans sont pris sur le fait, ils en sont quittes pour un présent de peu de valeur. Se prostituer, est pour les filles un trafic honnête: plus elles y gagnent, plus on les estime, & la galanterie outrée, est le grand chemin au mariage. Il semble même que ce soit aux filles

*Leurs
mariages.*

Oâobro.
1644.

une espèce d'opprobre, que de ne savoir ce que c'est avant que d'y être engagées: il faut auparavant qu'elles ayent fait diverses preuves; & quand elles n'ont pas l'esprit de trouver des galans leurs mères ont la bonté de leur en fournir les moyens, & de leur apprendre à garder ceux dont elles sont les maîtresses. Avec tant de facilité, il n'est rien de si chaste que la Langue des femmes de *Madagascar*; & telle est plus lascive & plus débauchée que *Laïs*, qu'on prendroit pour une *Lucrèce* si on ne la connoissoit pas.

Lors qu'on
enterreroit.

Quand il y meurt quelqu'un, toute la parenté s'assemble pour laver le corps: ensuite on pare le défunt de ses plus beaux atours; on lui met des bagues, des pendans & des bracelets, puis on l'enveloppe dans des toiles fines, & enfin dans une natte, où il est porté au tombeau. Voilà la manière du peuple; mais pour les gens de qualité, les cérémonies sont tout autres. Lorsqu'on leur a lavé le corps & coupé tous les cheveux, on leur met sur la tête une couronne des plus belles fleurs qui se trouvent, puis les parens & les domestiques pleurent & se lamentent autour du corps avec des grimaces qui font horreur. Après les pleurs on fait une pause, & le plus ancien des parens fait une espèce d'oraison funèbre qui contient la vie & les actions les plus mémorables du défunt. Ensuite on frappe terriblement sur des bassins de cuivre, au bruit desquels on fait une danse grotesque; d'où quelques-uns sortent brusquement, & vont entretenir le Mort. Ils lui demandent pourquoi il s'est laissé mourir? Si c'est faute d'argent, de bétail, de pierres précieuses? Si la vie lui étoit à charge; ou s'il manquoit de quelques choses? Un jour se passe dans ces fingeries, où les parens se lassent de sorte, qu'ils ont besoin de se reposer: c'est pourquoi le lendemain ils se rassemblent chés le défunt, où ils font un repas funèbre: ils boivent & mangent de toutes leurs forces, & sans discontinuer, ils jettent quelquefois de profonds soupirs en regardant le Ciel & le Mort, autour duquel il y a des lampes ardentes. Le troisième jour, on le met dans un cercueil fait de deux arbres creusés exprés, & qui s'emboënt fort proprement. Après, on le porte dans une hute toute neuve, où il est mis dans une fosse de six piés de haut; & alentour, un panier de riz: une pipe & du tabac; un plat, un réchaut: un habit; & généralement un peu de toutes les choses dont on croit qu'il aura besoin dans le voyage de l'autre monde. On ferme la hute d'une grosse

grosse pierre, & l'on offre au Diable quelques animaux, afin qu'il lui soit favorable durant le cours de son voyage.

Ombre
2048.

Toute l'année se passe en deuil, & sa mémoire est si pretieuse, que ses parens ne parlent guères que de lui. C'est lui qu'ils invoquent dans leurs détresses, & qu'ils consultent dans les affaires d'importance: & pour s'en faire mieux entendre, ils vont chercher son ame où ils s'imaginent qu'elle est.

Les uns sont idolâtres, ou sans aucune ombre de Religion, d'autres vers les Côtes sont Mahométans. Les premiers sont superstitieux, & si grossiers qu'ils ont peur de tout. Ils ont quelque idée d'un premier Etre qui a crée toutes choses, mais ils ne se croient point obligés de l'adorer, & ne lui déferent aucun honneur; & cependant lorsqu'ils sont proches de leur fin, soit par vieillesse ou autrement, ils lui confessent leurs péchés, & lui en demandent pardon. Pour le Diable, qu'ils appellent l'Etre malin & invisible, il semble qu'ils en aient une connoissance plus claire. Ils disent que c'est lui qui donne & qui ôte la vie; qu'il est auteur de tout le mal que font les hommes, & de tous ceux qui leur arrivent: c'est pourquoi ils le prient, & lui sacrifient pour le fléchir, & pour détourner de dessus leurs têtes, les maux dont ils sont menacés. Outre ces deux Etres, ils en reconnoissent un troisième qu'ils appellent *Dian-Manans*, c'est adire le Dieu des richesses. C'est lui à ce qu'ils pensent, qui rend les hommes heureux, & de qui dépend leur félicité. Ils ont de plus une idée confuse (au moins ceux de devers les Côtes) des Anges, d'*Adam*, d'*Eve*, de *Noë*, & même du Sauveur, qu'ils tiennent des Européens; mais cela n'opère aucun bon effet, & s'ils ont des fêtes & des jeûnes, c'est par un pur caprice qu'ils retiennent de père en fils.

Leur Religion.

C'est peutêtre de la même source que leur vient la circoncision, qu'ils observent fort bizarrement en certaine saison de l'année en la manière suivante. La veille de la cérémonie toute la parenté s'assemble chés le père de l'enfant, & s'enivre d'un certain breuvage aussi doux que l'hydromel. Lorsqu'ils en sont un peu échauffés, les uns frappent sur des bassins; d'autres s'escriment avec leurs rondaches & leurs azagayes; pendant que les garçons & les filles dansent au bruit de ces bassins qui leur tiennent lieu d'instrumens. Quand ils sont las, ils reprennent leur hydromel, & s'enivrent tout de nouveau. A certaine heure de la nuit, la mère prend

Octobre.
1632.

l'enfant qui est le sujet de la fête, & va seule coucher avec lui dans une hute bâtie exprès un mois auparavant. Au point du jour, elle se lave tout le corps & en fait autant à son fils, & elle pare comme une poupée, de pendans, de bracelets, & d'un collier de prix conforme à sa condition. Ensuite elle va retrouver son mari & se hôtes, & la sonnerie recommence; mais quelque temps après, tout ce bruit fait place au silence, pendant lequel tous ceux qui l'ont fait sont obligés de s'éloigner, & même ceux qui sont soupçonnés d'avoir couché cette nuit-là avec leurs femmes, car tout est mystère en cette rencontre; & si le père de l'enfant avoit touché sa femme la dernière nuit, on n'auroit garde d'achever la cérémonie: Outre cette précaution, on a encore celle d'éloigner du lieu de la Cérémonie ceux qui portent sur eux quelque chose de couleur rouge; parce disent-ils, que leur présence empêcheroit d'arrêter le sang de la plaie. Tout étant ainsi disposé, le Prêtre approche à pas contés, prend avec respect le couteau destiné à cet usage, & se nouë un linge à la jambe gauche: le père & les oncles de l'enfant s'en nouënt aussi un sous le bras, & dans cet équipage ils entrent à la suite du Prêtre, par la porte située à l'Occident, dans la hute où la mère est couchée avec son enfant. Enfin après la Circoncision, le prépuce est jeté à terre si le Circoncis est esclave; & s'il est libre, le prépuce est mis sur un jaune d'œuf où le père ou l'oncle de l'enfant le reçoivent de la main du Prêtre: après avoir mis sur la plaie une mixtion de sang de coq & de jus d'herbes, on remeîne l'enfant chés son père, avec des cris de joie, & des acclamations qui durent le reste du jour.

On diroit à voir ces grimaces, que ces Insulaires sont fort religieux, & fort tendres pour leurs enfans; cependant l'on peut dire qu'ils ne sont rien moins que cela, car en effet ils n'ont ni foi ni tendresse, ce qu'il est aisé de prouver. Lorsqu'il leur est né un enfant ils en donnent avis à leurs Prêtres, qui font croire à ces ignorans qu'ils lisent dans les Astres tout ce qui arrive sur la terre. Celui-ci fait semblant de consulter le Ciel sur ce qui lui doit arriver; & selon l'humeur où il est, il parle bien ou mal de ses inclinations futures; & s'il dit qu'il est né sous une mauvaise constellation, qu'il sera de mœurs corrompues, méchant, cruel, & sanguinaire; dès ce moment, l'enfant est porté hors du logis & jeté dans

dans un buisson où il sert de pâture aux bêtes. Si une femme durant sa grossesse se trouve plus mal que de coutume, ils croient sans hésiter, que c'est l'enfant qui la tourmente, & que cela est de mauvais augure: c'est pourquoi ils donnent à la mère certain breuvage qui tue l'enfant: ou s'ils attendent qu'il soit né, il n'a pas plutôt vu le jour, qu'il est jeté ou dans une fosse ou dans l'eau. Cette inhumanité est si générale, que toute femme libre ou esclave, ne fait aucun scrupule de perdre son fruit sur quelque prétexte que ce soit. Tantôt, c'est accusé que la mère esclave a du dépit de se voir chassée par son maître qui l'a déflorée: Tantôt, c'est qu'une fille blanche engrossée par un Nègre, a quelque horreur d'être la mère d'un enfant de couleur différente: Et quelquefois enfin, parce qu'une fille qui a pris gout au libertinage, & qui ne veut point se marier, aime mieux tuer ses enfans que d'avoir la peine de les nourrir. Mais si les femmes sont dénaturées, les hommes ne le sont pas moins; car s'il arrive que la mère expire en accouchant, le père fait mettre l'enfant dans le même cercueil, disant que la mort lui est plus utile, que d'être élevé par des étrangers. Outre ces malheureux prétextes de se défaire des enfans, il y en a cent autres causés par la superstition: ainsi ce n'est pas de merveille, que cette Ile toute voluptueuse qu'elle est, soit néanmoins si peu peuplée. Ceux qui habitent vers les Côtes étant devenus plus humains par le commerce des Etrangers, sont un peu moins faciles à faire mourir leurs enfans. Lorsque le Prêtre leur en a dit son sentiment, & qu'il n'en promet rien de bon, il y en a qui les font nourrir secrètement par des esclaves qui les élèvent avec les bêtes, afin disent-ils, de dompter par ce moyen leur mauvais naturel.

L'Ile est gouvernée par plusieurs Rois qui sont presque toujours en guerre. Leurs armes sont un arc & des flèches, des Javelines, & des Rondaches: le courage ne leur manque pas, mais ils se battent sans règles & sans art. Leur principale adresse consiste à surprendre l'ennemi dans un lieu avantageux; & à le tenir en haleine, pendant que d'autres battent la Campagne, & brûlent tout ce qu'ils rencontrent. Cependant les femmes se divertissent, & n'oublient pas à se bien traiter; mais elles n'oseroient être infidèles à leurs maris, aumoins celles qui les aiment: croyant que si elles faisoient quelque faveur à leur préjudice, ils ne man-

Océane.
1648.
Etrange
exemple de
ces Insulaires.

Leur Gouvernement.

Octobre.
1648.

queroient pas d'être tués, ou dangereusement blessés: Aulieu qu'en faisant bonne chère sans approcher des hommes, le mari en devient & plus fort & plus courageux.

Pendant notre séjour dans l'Île, le Roi *Diembro* ayant marché contre ses ennemis à la tête de 7000 hommes, nous allâmes sur une hauteur d'où nous vîmes le champ de bataille. Les deux armées étant en présence, on commença confusément par les javelines; ensuite tâchant de se joindre, le plus fort terrassoit son homme & le tuoit sans rémission. Le combat fut long & incertain, mais enfin *Diembro* eut l'avantage bien-qu'il fût inférieur en nombre. Ceux qui sont demeurés vainqueurs retournent chés eux en chantant, mais le plus grand bruit vient de ceux qui ont été faits nobles, ce qui se pratique en cette manière. Quelques jours avant celui du combat, il se fait de part & d'autre des détachemens qui s'escarmouchent; ceux qui sont les plus forts, coupent la tête à leurs ennemis, & la vont mettre aux piés du Roi qui leur fait de grandes caresses, & leur donne le titre de Nobles: que si dans les guerres suivantes ces Nobles apportent encore des têtes, ils sont qualifiés à proportion, si-bien que les têtes des ennemis sont autant de degrés qui les élèvent aux plus hautes charges & dignités.

Quand ils ont envie de faire la Paix, le premier pas pour y parvenir, est de se faire de part & d'autre des présens, & de fixer le jour du Traité. Ce jour venu, les deux Armées se rangent en bataille sur les bords d'une rivière qui les sépare: on tue un taureau de chaque côté, du foie duquel les Rois s'envoient une portion, dont Eux & leurs Généraux mangent en présence des Députés: En même temps ils jurent d'exécuter ponctuellement les articles de Paix dont ils viennent de convenir; lesquels consistent ordinairement à ne plus empoisonner ni les eaux ni le bétail; à ne point bruler les maisons, & à s'abstenir de tout pillage: souhaitant que le foie qu'ils mangent leur serve de poison, en cas qu'ils parlent contre leur pensée.

CHAPITRE III.

L'auteur part de Madagascar, & arrive à Sumatra. Prise de deux Joncs d'Atkin. Brutalité de quelques-uns de l'Equipe, funeste à une pauvre femme. Prise du Vaisseau où étoit l'Auteur par les Hollandois. Les coffres crochetés & pillés. L'auteur s'engage à la Compagnie des Indes. Son Voyage à Siam. Description exacte de ce Royaume.

Après cinq mois entiers de séjour à Madagascar, nous en partîmes le 16 Mars; & le 12 Juin nous arrivâmes à Sumatra. Nous donnâmes fond au Port de Sillebar, où nous prîmes du poivre, & quelques autres rafraichissemens. En croisant le long de la Côte, nous prîmes deux Joncs qui s'y rencontrèrent. Tous ceux dont elles étoient montées sautèrent dans la Mer, excepté une femme, que tous les Italiens violèrent malgré nos Officiers, le plus brutalement du monde. Quand leur rage fut assouvie, ils la laissèrent aller, mais apeine fut-elle à terre, que son mari lui ôta la vie à coups de javelots.

*Juillet.
1648.*

*Prise de
deux Joncs.*

*Brutalité
doublement
funeste.*

Le 28 nous fîmes voiles vers Indrapoura, & chemin faisant nous prîmes encore deux Joncs d'Atquin, lesquels étoient chargés de poivre, de bois de sandal, de canfre, & de choses semblables. Le 29, nous arrivâmes à Indrapoura, où nous achetâmes ce qui nous manquoit. Nous nous attardions bien à y trouver encore quelques Joncs, mais ils en étoient déjà partis.

Dela nous pointâmes vers la Sonde, & peu après que nous fûmes dans le Détroit, quatorze vaisseaux Hollandois vinrent fondre sur nous. Ils venoient de Batavia, avec ordre de la Compagnie de nous y mener de gré ou de force. D'abord on somma notre Commandant, qui répondit assés fièrement qu'il n'étoit pas homme à se rendre, qu'après s'être bien défendu: & que peutêtre quelques forts qu'ils fissent, ils auroient de la peine à l'y contraindre. Les Hollandois qui ne croyoient pas trouver un homme si résolu, dépêchèrent à Batavia pour savoir ce qu'ils devoient faire. La réponse fut qu'on nous pressât, & que s'ils se sentoient trop foibles pour en venir à bout, ils se servissent du renfort qu'on leur envoyoit;

c. 6.

Juillet
1647.

c'étoit un grand vaisseau de guerre avantageusement équipé, dont le secours n'étoit nullement nécessaire. Cet ordre reçu, les Hollandois nous dirent d'un ton impérieux d'amener le Pavillon, ou qu'ils nous couleront à fond. Cette menace intimida notre Commandant qui avoit eu le temps de penser à ce qu'il devoit faire : il devint réveur & inquiet, & peut-être avoit-il raison. Les esprits se sentoient encore du démêlé de *Madagascar* : ils favoient qu'ils le haïssoient, & qu'ils n'attendoient que l'occasion de se vanger de l'affront qu'il leur avoit fait. Ces considérations le faisoient pencher à se rendre; mais avant que de s'y résoudre, il prit conseil de ses Officiers, qui opinèrent de concert à suivre la loi des plus forts, puisque leur perte étoit infaillible, s'ils s'obstinoient à résister. Cette résolution fut applaudie de tout l'équipage, dont la desunion étoit si visible, qu'on eut eu peine à vivre ensemble plus long-temps. Ainsi les Hollandois furent reçus à bras ouverts, on fut ravi de changer de maître; & jamais personne n'eut plus de joie de sortir de prison, que nos gens en eurent d'y entrer. Si la passion de se séparer n'eût pas été si grande entre eux, il leur eût été bien facile de s'échaper la nuit sur la route de *Batavia*, car notre Vaisseau étoit fin de voile; & ceux des Hollandois si pesans, que nous étions toujours de 24 heures plus avancés qu'eux.

Prise du
Vaisseau où
étoit l'An-
glois.

Le 15 Juillet, le Commandant des Hollandois appelé *Jacob van der Meule*, vint à notre Bord; & de la part du Général de *Batavia*, fit inventaire de tout ce qui s'y rencontra. Après avoir écrit nos noms, & le nom du lieu de notre naissance, ceux qui se trouvèrent de leur Nation, furent mis apart au Corps de Garde de *Java*; les autres restèrent dans le Vaisseau dont ils crocheterent les coffres, pillèrent l'argent qui s'y trouva, & se sauvèrent, les Italiens à *Goa* & à *Bantam*, & les Hambourgeois à leur pays. Peu de temps après ce pillage notre Commandant fut trouvé mort, & l'on jugea par les signes qu'on vid sur son corps qu'il avoit été empoisonné, apparemment par les Italiens, de peur que le défunt ne les décelât au retour. Pour nous, qui étions prisonniers depuis quatorze ou quinze jours, on nous relâcha au bout de ce temps sur la requête que nous en fîmes; & par ordre du Général, chacun ayant reçu les gages qu'il prétendoit de la République de *Gênes*, on lui donna le choix, ou de retourner en son pays,

L'argent
s'y trouva,
pillé.

pays, ou de s'engager à la Compagnie. Quelques-uns, j'étois de ce nombre, acceptèrent le dernier parti; les autres furent dispersés.

Le 15 Janvier de l'année 1650 nous fûmes envoyés à *Siam*, où nous arrivâmes heureusement. Ce Royaume s'étend non seulement dans la presque-Ile de la rive Gange jusques au Cap *Sincapura* mais même il comprend aujourd'hui le Royaume de *Martaban* qui est sur le Golfe de Pégu; Celui de *Jangona*, & celui de *Camboja* sur le Golfe de *Siam*. Il est situé à la partie la plus Orientale de toutes les Indes, & peut contenir 360 lieues du Midi au Septentrion, & environ 200 dans sa plus grande étendue d'Orient en Occident, audessus de la presque-Ile.

La Mer des Indes le borne de tous côtés, excepté vers le Septentrion, & un peu vers l'Orient, où il est borné par les Royaumes de Pegu & de Cochinchine.

On le peut diviser en quatre ou cinq parties principales. Celle qui est audessus de la Presque-Ile au milieu des autres, est le Royaume particulier de *Siam*; à son Occident est celui de *Martaban*: à son Orient celui de *Camboja*: celui de *Chiampa* qui est à l'Orient de celui-ci: & la Presque-Ile de *Malaca* qui s'avance vers le Midi. Cette presque-Ile contenoit autrefois plusieurs Royaumes, aujourd'hui réduits en Provinces, dont les Princes sont sujets & tributaires du Roi de *Siam*.

Ce Pays est agréable & fertile, étant arrosé de plusieurs grandes rivières, dont la principale s'appelle *Mélan*, laquelle après avoir baigné *Prom*, *Travai*, & *Bréma*, villes d'*Ava* & de *Pégu*, entre dans celui de *Siam* passant par *Judia* qui en est la Capitale. Cette rivière est si profonde, qu'elle peut porter des bâtimens de 400 tonneaux, & qui prennent douze à treize piés d'eau: & même elle en porteroit qui en prendroient une fois autant, n'étoit qu'il se trouve à l'embouchure, un écueil qui comble le fond auprès duquel il faut passer; ce qui empêche qu'il n'y en entre de plus grands. Sa largeur proche de la ville & dix lieues au-delà, est de deux portées de mousquet, ce qui rend la décharge des marchandises d'autant plus aisée: partout ailleurs, ses bords s'éloignent d'une bonne portée de fusil. Depuis la ville jusques trente lieues au-delà, il y en a quantité d'autres toutes bordées de jardins, de bourgs, de villages, de Monastères, & d'autres fort beaux bâtimens, dont

Octobre.
1648.
L'auteur
s'engage à
la compa-
gnie.
Son voyage
est à Siam.
Description
de ce
Royaume.

Situation.

Division.

Janvier.
1630.

la vuë est des plus charmantes : & ce qui relève leur beauté, c'est qu'au lieu de montagnes, on ne voit dans tout ce païs qui est plat & uni, que des Tours & des Pyramides qui ont quelque chose de singulier & pour l'art & pour la matière.

A huit lieues de la ville on en trouve une autre nommée *Bancok*, où toutes sortes de bâtimens de quelque Nation qu'ils soient, sont obligés de s'arrêter; de déclarer d'où ils viennent, où ils vont; quelle est leur cargaison, & de combien d'hommes ils sont montés : ensuite on paye les droits d'entrée dont le Douanier donne un acquit, qu'on est obligé de montrer à une autre petite ville appelée *Canon-Bantenau*, qui n'est qu'à une heure de *Judia*, & en cas qu'il soit sans fraude, il est permis d'aller où l'on veut, & de négotier librement par tout le Royaume, sans être obligé de payer que les droits de sortie, que tout bâtiment doit payer sur peine de confiscation.

Capitale.

Pour *Judia* qui comme j'ai dit, est la Capitale du Royaume, elle est sans contredit une des plus belles qui se voient. Ses remparts sont environ de la hauteur de trois toises, avec des bastions de toutes les sortes, car il y en a de solides, de plats, & de coupés. Les bâtimens en sont admirables; mais sur tout les Temples, les monastères, & les Tours dorées, y sont d'une richesse & d'un ornement inexprimables. On y voit couler en huit endroits la rivière *Ménau*, qui apres y avoir formé deux Iles, se va décharger dans le Golfe de *Siam*. Le Palais du Roi est d'une si vaste étendue qu'on le prendroit pour une ville: il a ses remparts séparés, & les Tours qui l'environnent sont en si grand nombre & si élevées, qu'il n'est rien de plus magnifique. L'intérieur répond aux dehors & je sai de ceux qui l'ont vû, qu'il n'y a que la Chine où il se voie quelque chose d'aussi achevé.

Juillet.
1642.

Qualité du
Païs.

Lair y est fort tempéré pour être si près de la Ligne (car il n'en est qu'à 15 degrés, peut-être acause du peu de largeur du Païs, qui est rafraîchi par les vents. Le terroir y est gras, & tres-fertile en riz, en orge & en fruits. On y recueille quantité de poivre, de benjoin, de musc, & d'aloës. On y trouve des mines d'or,

Animaux.

d'argent, de cuivre, d'étain, & d'autres métaux. Il nourrit un grand nombre d'Elefans, & de chevaux. Il y a de grandes forêts vers la Cochinchine, qui servent de retraites à des Tygres, à des Lyons, à des Léopards, & à d'autres bêtes féroces & de venaison.

naison. Mais il faut surtout que le nombre des Cerfs & des Biches y soit incroyable, puisque l'on porte tous les ans au Japon plus de trois cens mille peaux de ces animaux, où la Compagnie a bonne part. Les bœufs, les vaches, les pourceaus, les lièvres, les sangliers, les busles & les lapins, y sont aussi en quantité. Il y a des oiseaux de mille diverses espèces, & même de toutes les sortes, excepté le Cygne & le Rossignol qui n'y ont point encore été vus. Le poisson n'y manque pas, mais surtout on y fait un grand trafic de peaux de Rayes, dont la plupart se vendent au Japon, où elles valent cinquante, soixente, & même cent ducats la pièce. J'en ai vu vendre une cent écus, aussi étoit-elle extraordinaire, car quand elles ont le moindre défaut, on n'en donneroit pas cinq sous. Il y a grand nombre de crocodiles, dont les habitans se servent fort heureusement pour guérir quantité de maux.

Les habitans sont tous idolâtres & extrêmement superstitieux. Ils ont beaucoup de Temples habités par des moines qui sont en grande vénération.

Ce País a été de tout temps gouverné par un Roi ou Empereur, à qui ses sujets rendent une espèce d'adoration. Il conte des Princes entre ses sujets, & ses Etats sont si vastes & si étendus, qu'il est estimé un des plus puissans, & des plus grands Monarques du Monde; ce que nous verrons plus au long aux Chapitres suivans.

CHAPITRE IV.

Suite du même sujet. Mœurs des Habitans. Richesse & magnificence de la Cour du Roi de Siam. En quel état il se montre au peuple. Honneur déféré aux éléfans. En quelle estime sont les éléfans blancs. Guerre émue entre les Rois d'Ava, de Pégou, & de Siam pour le sujet de ces Animaux.

SI le Royaume de Siam est vaste, il est peuplé à proportion de sa grandeur : ses peuples sont doux, spirituels, & industrieux.

Janvier
1690.

Mœurs des
habitans.

Tous les artisans y sont habiles, & quoi qu'il y en ait de toutes les sortes, la plupart néanmoins sont ou pêcheurs ou laboureurs, parce qu'il y en a tres-peu qui s'aient leurs terres en propre; ou certains endroits des rivières & autres eaux où ils ont droit de pêche, ce qui leur suffit pour leur subsistence: car l'avarice & l'ambition ne sont pas des vices du Païs. L'abondance y est si grande que la plupart des gens de journée n'ont que trois sous par jour, pour leur nourriture & pour leur peine, dequoi ils vivent fort honnêtement, & en ont encore de reste. Les marchands y sont tous riches, peut-être acause qu'ils savent le fin du négoce, où peu de nations sont plus habiles.

Leur
Police.

Il y a dans chaque ville une Cour Souveraine, dont le Président qui est triennaire, assisté de ses Conseillers prend connoissance du civil & du criminel. On n'y juge pas en dernier ressort, & il n'y a que le grand Conseil qui réside dans la Capitale, qui ait ce privilège. Les procédures y sont plus courtes, & moins sujettes à la corruption qu'en Europe. On y fait justice sans distinction, & quiconque se trouve atteint & convaincu de larcin, de meurtre &c, il n'est point de faveur qui puisse empêcher qu'il ne soit puni suivant l'énormité du crime.

Richesse &
magnificence
de la
Cour de
l'Emp.

Il n'est point de Cour plus superbe que celle de cet Empereur: il ne marche jamais à terre non pas même dans son Palais, où il se fait porter d'un lieu en un autre dans une chaise d'or massif. Les plus grands Seigneurs de l'Empire, qui sont obligés de le suivre à toute heure & en tout temps, ne le voient néanmoins qu'une fois le jour: encore est ce avec tant de pompe & dans un état si brillant, qu'il ébloût ceux qui le regardent. Lors qu'un de ces Grands lui veut parler, il s'en approche les genoux à terre, les mains jointes, la tête baissée, & commence & finit sa harangue par ces mots, *Taova Tiauw Perre Bonde*; *Tiauw Taova*, ce qui signifie, *Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs*. Son Trône qui est d'or massif & tout semé de pierreries, est fort élevé de terre: il y monte par divers degrés de la même matière, mais c'est un crime de l'y voir monter; & chaque degré de part & d'autre, soutient un animal de différente espèce & d'or fin. Lors qu'il sort de son palais, soit pour quelque raison de devotion ou de plaisir, ce qui arrive deux ou trois fois l'an, il est suivi des plus grands Princes de l'Empire; de ses femmes & concubines qui sont en tres-grand nombre, toutes tres-riche-

En quel
état il se
tient un
peuple.

richement vêtues ; par terre sur des éléfans, & par eau, dans des barques toutes dorées dehors & dedans. Depuis le palais jusque au lieu où va l'Empéreur, les Gardes du Corps sont en haie, tous lestes & montés à l'avantage, principalement les hauts Officiers qui sont sur des éléfans, dont les housses sont d'or & d'argent. Tout le long du chemin on n'entend que sifres, que tambours, que flûtes, & autres instrumens qui font une harmonie passable ; & dès que l'Empéreur paroît, chacun sur peine de la vie, est obligé de sortir audevant de lui, de se prosterner & de l'adorer. En quoi l'on est si rigoureux, que pour peu qu'on attarde à s'acquiter de ce devoir, on est puni sur l'heure ; ce que j'ai vu de mes propres yeux. Cette coutume est touté opposée à ce qui se pratique en Perse, car partout où va le Roi avec ses femmes & ses concubines, il faut fermer portes & fenêtres, & demeurer comme en prison jusque à ce que tout soit passé. Tous ceux qui se trouvent sur la route de l'Empéreur, sont obligés de déloger pour faire place à ceux de sa suite ; ce qui est souvent causé qu'il en meurt de faim & de froid ; sur tout quand l'ordre vient de nuit, ceux qui le donnent étant si ponctuels, ou plutôt si durs, qu'ils se font obeïr sans donner le temps de se pourvoir de quoi se vêtir & se nourrir : dure extrémité en toute manière, puisqu' outre l'incommodité qu'on reçoit de cette surprise, on a le déplaisir de voir sa maison au pillage.

L'or est si commun à cette Cour, qu'on n'y sert point les bêtes en vaisselle d'autre métal. Les éléfans, & sur tout les blancs, y sont traités en Princes ; & de ces derniers, il y en a toujours un en si grande vénération, qu'on attribue à sa présence la prospérité de l'Empire. De tout temps ces animaux ont servi de prétexte à des guerres de longue durée entre les Rois voisins : car outre qu'ils sont rares de cette couleur, on les révere en mémoire du Dieu Xaca, dont la mère songea une fois étant grosse de lui, qu'il lui sortoit de la bouche, & une autre fois du côté gauche, un éléfant blanc.

Ce fut au sujet de ces animaux, qu'en l'an 1548, les Rois d'Ava & de Pégu se liguerent contre l'Empéreur de Siam, sur les terres duquel ils avoient fait de grands progrès, avant qu'il fût en état de leur résister. Enfin avec l'aide de ses Généraux il se trouva à la tête de 200000 hommes, avec lesquels il s'alla camper à demie lieue de ses ennemis : ceux-ci qui pensoient le surprendre voyant une si forte digue opposée à leurs desseins, firent semblant de se

Janvier
1656.

Honneur
deseris aux
enfants
blancs.

Guerre
émeue pour
le sujet de
ses animaux.

Janvier
1650.

disposer à une bataille ; mais soit que leurs forces fussent inégales, ou que leur bonne intelligence commençât à se refroidir, trois mois se passèrent sans rien entreprendre ; au bout desquels ces Rois voyant leur Armée périr faute de vivres, abandonnèrent le Terrain ; & laissèrent par ce moyen l'Empereur de *Siam* possesseur paisible de deux Eléfans blancs dont ils prétendoient se saisir. Ce qui avoit retardé sa marche c'est que d'abord il n'avoit ni soldats ni barques pour aller au lieu où il falloit joindre l'ennemi : il en fit faire plus de vingt mille, & pour cela il falloit du temps. Outre les deux cens mille hommes qu'il avoit menés avec lui, il avoit laissé aux frontières 50000 bourgeois qui étoient obligés de les garder à leurs dépens. Quelques-uns s'étonnèrent qu'il n'eût pas profité de la foiblesse de ses ennemis : mais il disoit avoir plus gagné en les détruisant de la sorte, que s'il les eût contrains de vuider la querelle par une bataille, dont l'issue étoit incertaine : il prétendoit les avoir vaincus plus finement, & plus hureusement pour ses sujets, auxquels il conservoit la vie & les biens, sans qu'il leur en coûtât une seule goutte de sang ; aussi fut-il reçu en triomphe dans sa Capitale, comme s'il eût fait de grandes conquêtes. Après la mort du Roi, s'il n'a point laissé d'enfant mâle, ou que ce fils n'ait pas atteint l'âge de quinze ans, ce fils perd ses droits à la Couronne, dont le frère aîné du défunt devient successeur légitime. Et pour les Charges qu'occupent les Grands à la Cour, elles sont toutes héréditaires, à moins que celui qui les possède, n'oblige le Prince à déclarer ses héritiers incapables de lui succéder.

CHAPITRE V.

En quoi consistent les revenus du Roi de Siam. Mœurs de ses sujets. Leur zèle & leur piété. Vie délicieuse des Moines ; leurs richesses ; & leurs Cérémonies.

Revenus
du Roi de
Siam.

LE grand nombre des Etrangers qui trafiquent à *Siam*, aident beaucoup à grossir les trésors du Roi : il entre & sort sans cesse de ses Etats, une prodigieuse quantité de marchandises, sur lesquelles il y a des impôts très-considérables : Ses mines d'or, de plomb, & d'étain, y contribuent beaucoup ; comme aussi de grandes

des forêts d'un aussi beau bois de Sapan que celui du Bresil: le négoce de ce bois se fait le long des Côtes de *Coromandel*, de *Dabul*, de la *Chine*, du *Japon*, & de toutes les Iles voisines. Ajoutez à cela que tous ses sujets étant ses esclaves, il hérite de tous leurs biens, ou du moins des deux tiers, laissant par grace l'autre tiers aux parens du défunt. Une coutume si avantageuse à ce Prince s'étend jusques aux étrangers, dont il hérite comme de ceux qui sont nés dans le Pays: & comme il y en a toujours une multitude incroyable, il est certain que ses finances en sont de beaucoup augmentées.

Janvier.
1650.

La plus grande dépense de ce Prince, est le grand nombre de Pagodes, de couvens, d'hopitaux, & de tours qu'il fait incessamment bâtir; tous ces bâtimens sont magnifiques, & ce qu'il coûte à les élever, passe l'idée qu'on en a conçüe. Après s'être appliqué avec un zèle extraordinaire à ce qui touche la Religion, il a soin que ses Arsenaux soient largement munis de tout ce qu'il faut pour la guerre: en effet tout y est dans une abondance surprenante, & dans une propreté qu'on auroit peine à imiter.

Pour ses forces, elles consistent presque toutes en Infanterie qui est assés bonne. La paye des soldats n'est qu'un peu de riz, le reste qui leur fait besoin, il faut qu'ils le gagnent sur l'ennemi, ou à force de travailler à quelque ouvrage que ce soit, car on les traite comme des esclaves, & quoi qu'on leur commande, ils obéissent aveuglément.

Pour les bourgeois, leur condition n'est guères meilleure que celle des soldats, car outre les subsides dont on les charge excessivement, & qu'ils n'ont rien en propre, ils sont obligés de travailler aux fortifications, & de marcher comme les soldats dans la nécessité. Nonobstant cela, ils sont si souples & si dociles que jamais on ne les entend ni se plaindre ni murmurer: le Gouvernement a beau être rude, ils vivent contents & hureux, par ce qu'ils ne souhaitent rien. De cette humeur douce & traitable, ils passent aisément à la devotion qui leur est comme naturelle; & soit qu'ils aient peu d'attache au bien parce qu'ils n'en ont que l'usufruit, ou parce qu'ils le croient indigne de leur affection, ils l'emploient presque tout en aumônes qu'ils font aux *Bonzes*, qui sont les Prêtres du Païs; & à faire bâtir des pagodes & des couvens, où ils annexent tant de revenus, qu'il n'est point de moines plus à

Mœurs
des habi-
tans.

Leur vie
& leur piété.

leur

Janvier.
1650.

leur aise, ni qui sachent mieux profiter de l'utile ignorance & superstition des peuples, que les moines de ce pays-là. La haute estime qu'on a d'eux, fait qu'ils se multiplient plus qu'on ne sauroit se l'imaginer; ces gens affectent un beau dehors, & une modestie qui ne sent rien moins que l'ambition, mais cette apparence est bien fausse, car sous prétexte de soutenir la gloire de leurs Dieux, auxquels ils se vantent d'être plus chers que les laïcs, ils ne songent qu'à s'élever; jusques-là qu'il s'en est trouvé qui ont fait des brigues secretes pour détrôner le Roi, afin de régner en sa place.

Vie délicieuse
des
Donnés.

Ces bonnes gens sont vêtus de jaune, & toutes les nouvelles Lunes ils se font razer les cheveux, la barbe & les sourcils. Ils ne portent ni or ni argent, & n'oseroient même le toucher, mais ils le reçoivent, & le dispensent par procureur; c'est-à-dire par les mains d'un homme d'une fidélité éprouvée; & qui fait les secrets de l'Ordre, mais qui ferme les yeux à tout. Ils font vœu de chasteté, & font semblant de l'observer rigoureusement; mais ils voient des femmes en secret, & pourvu qu'il ne résulte aucun scandale de ce commerce, ils n'en font guères de scrupule: mais s'il éclate, le criminel est puni très-sévèrement. A cela près, ils mènent une vie délicieuse, & exemte de tout souci; car comme il ne leur manque rien, & qu'ils n'ont pas même le soin d'amasser des richesses, qui pleuvent chés eux sans qu'ils y pensent, il ne leur reste qu'à s'étudier à entretenir leurs devoirs, dans la bonne intention qu'ils ont de les nourrir dans une sainte oisiveté. Leur Règle les oblige à prêcher le peuple tous les quartiers de la Lune; à faire des catéchismes en tout temps; & à les induire à la paix. La grande modestie qu'ils affectent dans ces exercices pieux, attire chés eux tout le peuple, qui en reconnoissance des biens spirituels que les moines leur communiquent, leur en donnent de temporels qui vont jusque à la profusion. Sur les quatre heures du matin, ils se lèvent au son des cloches, & vont tous ensemble en un certain lieu destiné à la prière. Une partie du jour se passe à la visite des malades: le soir ils retournent à la prière, où ils se souviennent des morts, car il croient que leur oraisons sont d'un grand secours pour les soulager & pour les tirer d'un certain lieu où ils disent qu'ils souffrent beaucoup.

Leur Prê-
gatoire.

Idoles.

Ils ont un nombre infini d'Idoles qui représentent diverses postures

flures d'hommes & de femmes; la plupart sont d'or ou d'argent, quelques-unes de cuivre & d'étain, & tres-peu de pierre ou de bois. Dans la grande Pagode où le Roi va une fois l'année, il y en a une, qui bien-qu'assise les jambes en croix, a quelque soixante piés de haut; les autres sont plus riches, mais elles ne sont pas si grandes: celles des autels sont les plus belles; mais leur beauté n'approche point des Idoles de la Pagode qui est au milieu de la Ville; où de quatre mille qu'elle contient, il n'y en a pas une qui ne soit ou d'or ou dorée. Pour leurs cérémonies, elles sont apeu-près conformes à celles de Rome, car à l'entrée de leurs Pagodes, il y a de l'eau bénite, & sans parler de leurs autels qui sont chargés d'images ou Idoles, il y a des lampes toujours ardentes, quantité d'autres luminaires, & partout des troncs pour recevoir les aumônes des pèlerins: Les œuvres de surérogation sont en grand crédit parmi eux, & si on les en croit, il n'est point de mort à qui leurs prières ne soient d'un grand secours, ni de vivans à qui elles ne soient utiles. Quoique les Indiens & surtout, les *Bonzes*, aient d'ordinaire une haine aveugle pour ceux qui sont de Religion contraire à la leur, ceux-ci paroissent assés modérés à cet égard, & bien-loin de s'emporter, lors-qu'on leur représente la vanité des Dieux qu'ils adorent, ils répondent modestement; protestent qu'ils cherchent la vérité, & que s'ils connoissoient une voie meilleure pour y parvenir, ils quiteroient tout pour la suivre. J'ai oui dire à un de ces *Bonzes*, que les Chrétiens après eux étoient les plus aimés de Dieu & les plus proches du salut: *Je les estime* dit-il, *d'autant plus, qu'ils semblent aimer la justice, la probité & la bonne foi; parce qu'ils laissent les consciences libres; & qu'ils ne nous dénigrent point, au moins en notre présence, comme font les Mahométans qui ne peuvent souffrir ceux qui ne sont pas de leur créance: orgueil que nous détestons, & qui nous empêche de prier pour leur conversion, comme nous faisons pour les Chrétiens, dont le Dieu est frère du nôtre.*

Janvier.
1650.

*Leurs cérémonies
sont conformes à celles
de Rome.*

CHAPITRE VI.

Des bâtimens de ce Pays. De la propreté des habitans. Leurs Mariages. Leurs funérailles, & l'estime qu'ils font des étrangers.

Janvier.
1690.
Bâtimens

Propreté.

Lavement
des
hommes.

IL ne manque rien dans ce Royaume des choses nécessaires pour la structure de toutes sortes de bâtimens: surtout il y a quantité de fort belles pierres, & cependant les maisons n'y sont que de bois. La raison de cela est, que les pierres sont réservées pour la construction tant des Pagodes que des Pyramides, dont il y a dans tout le pays un nombre prodigieux. Les bancs, les chaises, ni les tables n'y sont d'aucun usage; & les *Siamois* comme tous les autres Orientaux, ne s'assieient en toute rencontre, que sur des nates ou sur des tapis. Tous leurs meubles qui consistent en quelque batterie de cuisine, sont de cuivre jaune toujours fort luisant & fort net: leurs maisons sont si propres, qu'il n'est rien de tel en *Hollande*; & pour leurs personnes, ils se lavent trois fois le jour depuis les piés jusque à la tête dans de l'eau de fontaine la plus claire qu'ils puissent trouver; puis ils se frottent d'un parfum, où il entre du bois de sandal, de l'aloë, de l'ambre-gris, de l'eaurose, du musc, & choses pareilles dont l'odeur est fort agreable: en quoi ils rencontrent beaucoup mieux que les *Javans*, qui se parfument d'une drogue insupportable aux moins délicats. C'est d'ordinaire immédiatement après ces lavemens qu'ils font leurs visites & leurs dévotions, mais auparavant ils se parent de tout ce qu'ils ont de plus beau; qui consiste à l'égard des hommes, en quantité d'anneaux d'or, & en une veste de toile de coton fort longue, sur laquelle ils ont une ceinture de diverses couleurs, & dessous, une chemise fort déliée de lin ou de coton, qui est tantôt rouge, tantôt blanche, ou d'une autre couleur. Les manches de leurs vestes sont fort larges, la plupart ouvertes au dessus du bras, & pendantes jusqu'aux genoux, mais ils vont presque tous la tête nue & sans chausses.

Les femmes font un rond de leurs cheveux qui tiennent derrière la tête avec une aiguille d'or. Leurs pendans d'oreilles sont des lames

mes d'or de la longueur d'un doigt, où sont enchassées quelques pierres; ces lames sont si massives, que la pesanteur y fait des trous à passer le pouce. Leurs bracelets sont aussi d'or & de pierreries, & elles ont aux doigts de fort beaux diamans. Pour leurs habits, ils sont de coton comme ceux des hommes, & faits apeuprès de la même sorte; excepté qu'elles ont sur le sein, un voile de lin ou de soye, dont la couleur est arbitraire, & dont la forme a quelque rapport aux écharpes qu'on porte en France. Le tein des deux Sexes est basané: leur taille n'est pas avantageuse, mais elle est bien prise, & dégagée, & généralement le monde y est doux & poli.

Jauvier.
1643.

Ceux des
femmes.

Quoique les filles & les jeunes hommes se voient avec assés de liberté, & que ce ne soit pas aux premières une honte de conséquence de faire quelquefois des faveurs, elles vivent dans le mariage avec tant de retenue, qu'il n'est point de nation où les femmes en aient davantage: ce n'est peut-être pas qu'elles soient toutes autant de Lucrèces, mais comme l'adultère y est sévèrement puni, la seule crainte du supplice est capable de les rendre sages. Deplus les mères défendent à leur filles de bonne heure un trop grand commerce avec les hommes de peur de prendre un mauvais pli: ou peut-être aussi de peur que les hommes ne soient moins âpres à les rechercher en mariage. Cette circonstance rend les filles qui ont envie d'être mariées de difficile accès; & plus elles se cachent, plus les amans y font la presse. Le moyen de les obtenir, est de s'adresser à ses parens, qui sans consulter l'avis de la fille, l'accordent à celui qui leur plaît le plus, pourvu qu'il soit de la parenté, car c'est la coutume des *Siamois* de ne s'allier que dans leur famille, où toute alliance est permise excepté entre le frère & la sœur; encore ceux-ci se peuvent-ils marier ensemble, pourvu qu'ils ne soient que demi-frères ou demi-sœurs, c'est-à-dire de même père, & non pas de même mère. Ainsi les intrigues de galanterie sont hors d'usage en ce pays-là, & tel se marie qui n'a jamais vu la personne qu'il doit épouser. Comme l'intérêt règne là aussi-bien qu'ailleurs, les alliances s'y font d'ordinaire en considération du bien: & quand les Partis sont avantageux, de peur qu'ils n'échappent, on marie les filles à neuf ans, & les garçons à douze, si-bien que les mariés ne font pas tous deux vint-cinq ans, qu'ils se trouvent déjà pères & mères. Hors le mariage,

Leurs mariages.

Janvier.
1690.

il est permis aux hommes d'avoir autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir; & dans le mariage, s'ils n'ont qu'une femme, il leur est libre de la quitter pour de légers prétextes, surtout quand ils n'ont point d'enfans; & alors l'un & l'autre peut se remarier à qui il lui plaît.

Quoi-que les Prêtres soient fort révéérés en ce pays-là, ce n'est pas néanmoins quand il s'agit de se marier; & bien-loin de les appeler pour être témoins de l'union, on les fuit au-contraire, & l'on prendroit à mauvais augure qu'ils fussent présens en ce temps-là. Celui qui en fait la cérémonie est un des plus proches parens, qui dans la chaleur du festin, fait aux mariés une exhortation à sa mode: & soit que les mariés vivent ensemble jusque à la mort, soit qu'ils se séparent, les clauses du contract de mariage sont religieusement observées.

Pour les enfans, on les élève avec une grande douceur, & cependant ils sont fort souples, & sont ponctuellement sans qu'il soit besoin d'user de rigueur, tout ce que l'on exige d'eux. Ce sont d'ordinaire les Prêtres qui ont soin de les élever, & comme ceux-ci sont hureux, les disciples qui s'en apperçoivent se font Prêtres comme eux pour goûter les mêmes douceurs.

Leurs funérailles.

Leur coutume à l'égard des Morts, est de les bruler, & de leur faire des funérailles conformément à leurs moyens. Ce qui se fait en cette manière. Les parens du défunt élèvent un tombeau qu'ils remplissent de bois de senteur qui sert à bruler le cadavre, & où les Prêtres mettent le feu apres avoir dit quelques oraisons. Les riches en conservent les cendres dans des urnes d'or ou d'argent; ou les enterrent sous la Pyramide ou dans la Pagode que le défunt a fait bâtir, car il n'est point de riche *Siamois* qui ne fasse cette dépense pour éterniser sa mémoire; celles des pauvres sont jetées au vent. Ceux qui sont morts denués de tout par un excès de charité, c'est-à-dire pour avoir mis ce qu'ils avoient vaillant ou à fonder des monastères, ou à faire bâtir des Pagodes, ceux-là dis-je sont brulés aux dépens des prêtres & des moines qui en ont profité, c'est pourquoi la pompe est fort maigre. Pour ce qui est des criminels & des enfans qui finissent leur vie, ceux-là par une mort honteuse, ceux-ci par une mort avancée, on ne brule pas leurs corps, mais on les enterre, n'étant pas raisonnable que ceux qui ont vécu sans honneur, ou qui sont morts avant la connoissance de

de la Religion & des Dieux, jouissent des honneurs & des privilèges du païs.

Janvier,
1650.

La civilité des *Siamois* s'étant jusques aux étrangers, & de quelle nation qu'on soit, on y est reçu favorablement. Ce qui contribue à ce bon accueil, c'est que plus il y a d'étrangers, plus les naturels du pays sont estimés des États voisins, c'est pourquoi il est défendu de les inquiéter en nulle manière, soit dans le cours de leur négoce, soit dans leurs coutumes, & dans l'exercice de leur Religion. Il est vrai néanmoins qu'il y en a quelques-uns de privilégiés & de tous ceux qui y fréquentent, il n'y en a point de si bien reçus que les *Hollandois*, à qui le Roi a fait des grâces toutes particulières tant pour le trafic, que pour les douanes; & même contre la coutume qui est de ne voir aucun étranger, il leur donne accès dans son palais, & les appelle ses enfans.

Leur accueil aux
Etrangers.

CHAPITRE VII.

Pompe funèbre de la fille unique du Roi, & les grands préparatifs que l'on fit pour bruler son corps.

Ces marques sensibles de la bonté du Roi de *Siam* envers notre nation, nous ont suscité des ennemis qui ont tâché de nous détruire, mais bien-loin d'y réussir, leur haine n'a servi qu'à nous faire prendre des précautions, qui nous ont confirmés dans les bonnes grâces de ce Prince. Depuis que nous avons l'honneur d'avoir accès dans son palais, il nous a comblés de nouvelles grâces; & celle qu'il nous fit de nous permettre d'assister aux funérailles de sa fille unique, est assurément une des plus grandes que les étrangers puissent recevoir, ce qui arriva comme il suit. Cette Princesse étant décédée le 24 Septembre de l'an 1649. six mois après le Roi fit dire au Sieur *van Mynden* principal commis de la Compagnie, qu'il lui étoit permis de se trouver à ses obseques. *Van Mynden* reçut comme il devoit l'honneur que le Roi lui faisoit, & ainsi il fut spectateur, avec quelques autres dont je fus du nombre, d'une cérémonie qui méritoit bien d'être vue.

On avoit fait les préparatifs de cette pompe dans une des Cours du Palais, où étoient élevées cinq tours de bois, dont celle du

Préparatifs
de la pompe
funèbre.

milieu-

Février.
1650.

milieu avoit quelque fix vins piés de hayt, les autres diminuant à mesure qu'elles s'éloignoient de celle-ci. Ces tours étoient peintes & dorées, & avoient communication par des galeries à balustres enrichies des mêmes ornemens. Devant la plus haute de ces tours, le corps de la défunte reposoit sur un autel tout couvert d'or & de pierreries. Elle étoit debout, les mains jointes, le visage tourné vers le Ciel, dans un cercueil d'or épais d'un pouce. Sa robe étoit traînante & toute semée de pierreries : sa Couronne, son collier & ses bracelets aussi tous couverts de diamans, étoient d'un prix inestimable. Quand chacun eut pris place sur des échaffaux faits exprès, tous les Grands du Royaume lui allèrent faire la révérence. Les Dames y allèrent ensuite, & les uns & les autres n'étoient vêtus que de toile blanche sans parure ni ornemens, chacun répandant autour du corps & de l'autel des fleurs & des parfums d'une contenance fort triste. Ensuite le cercueil fut porté à vingt pas delà sur un char dont la richesse égaloit celle de l'autel. Les Grands du Royaume & les Dames lui ayant rendu les mêmes honneurs, tous pleurèrent fort amèrement, & d'une manière si lugubre, qu'il sembloit qu'ils eussent perdu ce qu'ils avoient de plus cher au monde. Ces larmes & ces cris ayant duré une demi-heure, les principaux Officiers de la Couronne traînèrent fort lentement ce char vers le lieu du bûcher. Il étoit suivi des mêmes Seigneurs & des Dames dont nous avons parlé, toujours pleurans & se lamentans. Devant eux marchoit le fils aîné du Roi frère unique de la Défunte & tous deux nés d'une même mère : il étoit vêtu de blanc comme les Seigneurs qui le suivoient, & monté sur un éléfant, dont la housse étoit en broderie, avec des chaînes d'or au cou. A ses côtés marchoient deux de ses frères nés d'autres femmes, sur des éléfans semblables au premier ; chacun tenant une longue écharpe de soie blanche, dont l'un des bouts étoit attaché au cercueil. Autour du lit marchoient à pié quatorze jeunes fils du Roi, aussi vêtus de toile blanche, & un rameau d'arbre à la main, tous si bien instruits à pleurer, qu'il n'y en avoit point dans la troupe qui le fissent de meilleure grace. A moitié chemin du bûcher, il y avoit de part & d'autre quantité d'échaffaux où des Seigneurs moins qualifiés que les premiers attandoient le Convoi ; Quand le Corps fut vis à vis d'eux, les uns jetèrent plusieurs sortes d'habits au peuple ; d'autres des oranges plei-

Pleurs &
regrets des
Grands du
Royaume.

Quelques
largesses
faites au
peuple.

pleines de *Ticals* qui font trente sous de nôtre monnoie ; & quelques-uns certaines pièces nommées *Mafen*, qui en valent environ soixente.

Février.
1650.

Le Convoi arrivé au lieu où devoit finir la cérémonie, les Grands du Royaume prirent le Corps avec grand respect, & le posèrent sur le bûcher au son de plusieurs instruments, dont l'harmonie lugubre mêlée aux cris & aux pleurs de toute la Cour, étoit capable d'ébranler les cœurs les plus durs. Ce triste concert étant fini, on couvrit le cadavre de bois de sandal & d'agor ; & après y avoir jeté quantité de parfums les enfans du Roi & les Seigneurs retournèrent au Palais, laissant les Dames auprès du Corps qui ne devoit être brûlé de deux jours. Bien-que ce terme destiné aux pleurs parût long à des personnes qui étoient lassées de pleurer, il falut néanmoins continuer ce triste exercice, l'espace de deux jours entiers, sans qu'il fût permis à pas une de quelque qualité qu'elle fût, de s'en exempter un quart d'heure : coutume rude, mais nécessaire à quiconque a de l'ambition, les pleurs en cette rencontre, étant le moyen le plus sûr & le plus court pour se rendre recommandable. Quoi-qu'il y allât de l'honneur de faire paroître un grand deuil & une profonde tristesse, il y en avoit néanmoins sur qui ces considérations faisoient si peu d'effet, qu'elles se laissoient de pleurer ; & c'est pour ces ames indolentes, qu'on avoit laissé parmi elles des femmes destinées à les réveiller à coups de petites cordes, faites en forme de disciplines, dont les moines se servent en Europe ; & s'il arrivoit que ces pauvres Dames cessassent un moment de pleurer, parcé qu'elles étoient accablées de l'assitude & de sommeil, on les en frappoit de telle sorte, qu'au lieu de larmes feintes, on les obligeoit d'en verser de réelles & de véritables.

Deuil
particulier.

Pendant que ces Dames pleuroient autour de la défunte, les Prêtres étoient sur des échafaux dans la Cour où l'on avoit répandu les premières larmes, prians jour & nuit pour son ame. Tandis que le Corps y fut exposé, ils interrompoient souvent leurs prières pour jeter au peuple des habits de toutes les sortes ; des utenciles pour le ménage, des outils pour les artisans, des lits, des nates & autres meubles. A côté de cette Cour, il y avoit vingt autres tours faites de roseaux revêtus dehors & dedans de papier de toutes couleurs : ces tours étoient remplies de quantité de feux d'artifice qui durèrent quinze jours de suite, pendant lesquels le

Roi

Février.
1650.

Roi fit faire de grandes aumônes tant aux pauvres qu'aux Prêtres, dont la dépense fut, y compris les préparatifs, de 5000 Catti, qui font de notre monnoie environ 600000 florins, outre les statues d'or & d'argent, entre lesquelles il y en avoit deux d'or de quatre piés & demi de hauteur & épaisses d'un pouce & demi, qui furent mises à l'honneur de la Défunte dans les plus belles Pagodes du Pays; le tout fait de l'or, de l'argent, & des bijoux que la Défunte avoit reçus durant sa vie, tant du Roi son père, que des principaux de la Cour.

CHAPITRE VIII.

Suite du même sujet, & les marques qui firent croire que la Défunte avoit été empoisonnée. De quoi l'on soupçonne ses domestiques, & enfin un fils & une fille du Feu Roi, lesquels furent punis de mort.

LE Corps ayant reposé deux jours sur le bois de senteur qui devoit servir à le bruler, toute la Cour alla relever les tristes Dames, que la fatigue avoit amaigries de moitié. La cérémonie commença par les prières & oraisons que firent les Prêtres; & quand ils les eurent achevées, le Roi prit un cierge allumé des mains de l'Archiprêtre, & mit lui-même le feu au bûcher, où le Corps fut réduit en cendre dans le cercueil d'or où l'on avoit laissé les richesses dont il étoit orné. Quand on crut le Corps consumé, & qu'on en voulut recueillir les cendres pour les mettre dans une urne d'or, il se trouva un morceau de chair de la grosseur de la tête d'un petit enfant, si beau & si vermeil, qu'il sembla d'abord que le feu l'avoit épargné par respect: mais cette pensée fut suivie d'une autre qui fit répandre bien du sang. Le Roi qui étoit un de ceux qui recueilloient les cendres, regardant ce morceau de chair, *que vous en semble*, dit-il aux Seigneurs qui étoient présents, *est-ce par respect que le feu a épargné ce qui reste du Corps de ma fille?* Le Roi attendant leur réponse, un d'entre eux dit que sa Majesté étoit trop éclairée pour douter de ce qu'elle voyoit. Ha! reprit le Roi tout furieux, *je n'ai que trop de sujet de ne plus douter d'un soupçon que j'ai eu cent fois, ma fille a été empoisonnée: en ache-*
vant

*Cadavre
réduit en
cendres &
la reserve
d'un mor-
ceau de
chair, que le
feu n'avoit
pu bruler.*

vant ces mots, il donna ordre qu'on s'assurât de toutes les femmes qui avoient servi la Défunte, & qu'on n'en exceptât aucune. Février.
1650.

Les jours suivans on forma de nouveaux soupçons, sur lesquels on emprisonna quantité d'innocens, car quelques tortures qu'on leur fit souffrir, il n'y en eut pas un qui ne desavouât le crime. Cependant la fureur du Roi augmentoit tous les jours; tous les accusés faisoient paroître qu'ils n'étoient pas coupables, mais les cruautés ne diminuoient point; & quand la Cour fut épuisée, & que le Roi ne trouva plus sur qui décharger sa colère, il manda sur divers prétextes les plus grands du Royaume & leurs femmes qu'il faisoit jeter en prison à mesure qu'ils y arrivoient. Lors qu'il les eut en son pouvoir, il fit creuser autour de la ville quantité d'endroits de quelque vint piés en quarré, où l'on alluma de grands feux gardés par des soldats, qui avoient soin d'empêcher qu'ils ne s'éteignissent. C'est là qu'il envoyoit les prisonniers chargés de chaînes, afin de tirer d'eux par force, ce que les menaces & les promesses, n'avoient pu leur faire avouer. Lorsqu'ils étoient au lieu du supplice, on le commençoit par les faire entrer dans une cuve pleine d'eau chaude pour amolir leur peau, & la rendre plus susceptible de l'impression du feu; ensuite on leur racloit la plante des piés avec des fers aussi aigus que des couteaux; puis on les menoit devant les Juges qui les interrogeoient sur le prétendu empoisonnement: ceux qui s'obstinoient à nier qu'ils en fussent coupables, on les faisoit marcher les piés nus sur les charbons ardens, & si l'on trouvoit au sortir delà que le feu les eût pénétrés, c'étoit une preuve convaincante qu'ils étoient coupables du fait dont on les accusoit. Erreur qui de tout temps s'est trouvée parmi les payens, qui se servoient du feu pour éprouver les criminels; temoins les Vestales des Romains, qui ne prouvoient bien leur chasteté, qu'en empoignant un fer ardent sans se bruler. Pour les *Siamois* dont nous parlons, ceux que l'ardeur du feu faisoit tomber en défaillance, & qui n'avoient pas assez de force pour s'en tirer d'eux-mêmes, ils y périssoient misérablement, ne se trouvant personne qui osât leur donner secours, de peur de courir le même danger: ceux qui en réchappoient, étoient attachés à un poteau, d'où un éléfant instruit à ce genre de mort, les arrachoit avec sa trompe, les jetoit en l'air, d'où ils retomboient sur ses dents, & après plusieurs secousses, il les fouloit aux piés, & Genel sup-
pliee.

Février.
1650.

faisoit sortir toutes les entrailles hors du corps, qu'on traînoit ensuite dans la rivière. Outre ce dur supplice, il y en avoit un qui n'étoit guères moins à craindre; c'étoit d'être enterré tout vif jusqu'au menton sur le grand chemin de la ville, avec obligation aux passans de cracher sur eux; & défense de les soulager en aucune manière, & même d'avancer leur mort, qui étoit la grace que ces misérables demandoient avec plus d'ardeur. Ces cruelles exécutions durèrent plus de quatre mois, pendant lesquels on ôta la vie à une multitude incroyable. Un jour en moins de quatre ou cinq heures, j'en vis mourir plus de cinquante. On s'imaginait que ce jour seroit le dernier des massacres, parce qu'on fut depuis, quelques mois sans faire mourir personne, mais on fut bientôt désabusé; Comme la Noblesse effrayée commençoit à se rassurer & à retourner à la Cour, les supplices recommencèrent, & tant de têtes enfin tombèrent, que la fleur des plus apparens que le Roi croyoit mal intentionnés pour sa personne & pour ses enfans, périt sur le prétexte d'avoir trempé dans le prétendu empoisonnement, ou d'en avoir eu quelque connoissance. A voir ces cruautés & une injustice si visible, il y avoit de quoi s'étonner qu'il ne se fit point de soulèvement: en effet il s'en est vu pour des sujets moins considérables; mais le Roi y avoit pourvu, en mettant sur pié quantité de troupes, dont il avoit rempli ses meilleures Places, en apparence pour les envoyer contre les Chinois, mais effectivement pour brider ceux dont il se défioit, pendant qu'il s'assuroit des autres. Ajoutez que sa haine ne s'étendoit que sur les Grands, dont le peuple voyoit la chute avec joie, acause de leur insolence, & des mauvais traitemens qu'ils en recevoient.

Les domestiques de la Défunte passés par le feu.

Le 28 Février, on fit passer par le feu 300 personnes qui avoient servi la Défunte; mais soit que ce feu fût un feu de paille ou en peinture, il épargna à ce qu'on dit, ces 300 domestiques, qui par ce moyen furent absous & relâchés. Quelques jours après on dénonça une des filles du Feu Roi: c'étoit une des plus jeunes de ses enfans, qu'on soupçonna du crime dont il s'agissoit, parce qu'on avoit observé qu'elle avoit ri lorsque tous les autres pleuroient aux obsèques de la Princesse. On se fortifia dans ce soupçon par le souvenir des plaintes fréquentes qu'elle avoit fait du Roi, parce qu'il n'avoit pas assez de considération pour elle, & que ses mépris étoient cause qu'on ne la traitoit pas en fille de Roi, en quoi elle n'étoit nullement inférieure.

férieure à ses enfans, qui faisoient toutes les délices & l'admiration de la Cour.

MARL.
1690.

Quoique ces conjectures ne fussent que des demi-preuves, on ne laissa pas de s'en servir pour lui faire son procès, ou plutôt on la condamna contre toutes les formes; car sans entendre ses raisons on la fit passer par le feu avec presque toute sa suite: mais comme on n'en vouloit qu'à elle, on fit courir le bruit qu'il n'y avoit eu qu'elle que le feu eût endommagée: c'est pourquoi on la chargea de chaînes d'argent dans un lieu obscur, avec défense à qui que ce fût de la voir ni de lui parler. On n'attendoit que l'heure de la mort de cette Princesse, lors qu'on apprit que le Roi mu de compassion ne demandoit qu'à la sauver; pourvu qu'elle pût se justifier du crime qu'on lui imputoit en présence de son Conseil. Le jour de la comparution; au lieu de s'effrayer des peines qu'on lui préparoit, Seigneurs dit-elle, en regardant fièrement ses Juges, toute enchaînée que vous me voyez, je suis du sang que vous adorez en la personne de votre Roy, & que vous avez adoré en la personne de mon Père, il est du même prix, il est le même dans mes veines que dans les siennes, & cependant ce même sang est traité en moi comme si j'étois une vile esclave, au même temps qu'on l'encense ailleurs, & qu'on lui rend le même honneur qu'au sang des Dieux. D'où vient Seigneurs, cette différence? est-ce que le sang qui m'anime est un sang corrompu? mais d'où viendrait cette corruption? grâces aux Dieux je n'ai ni fièvre * ni vérole, & quand il y auroit en quelque chose d'impur en moi, le feu où l'on m'a fait passer auroit dû le purger; mais j'ai dit-on ôté la vie à ma Cousine, & par cette action j'ai déshonoré à la Dignité de mes Ancêtres. Je n'examine point les effets du crime dont on m'accuse, ni si nos actions effacent en nous un caractère que la Nature y a imprimé; mais voyons s'il est juste de me condamner sans m'entendre; les plus barbares en usent autrement, & les crimes les plus atroces sont punis chez eux dans les formes. Cependant on feroit conscience de me traiter comme tout le monde est traité, je ne mérite pas que l'on ait cet égard pour moi, & sur les moindres apparences, il faut que je sois condamnée à subir les plus rudes peines. Mais j'ai ri dit-on au lieu de pleurer aux obsèques de ma cousine, je me suis plainte des mépris du Roi. Hé! depuis quand a-t-on condamné les actions les plus innocentes? rire en tout temps quand on est Jeune, & qu'on n'est pas encore en âge de dissimuler, est-ce quelque chose de si coupable? & pour quelques légères plaintes qui n'étoient pas des plus

Fille du
Fou Roi
passée par
le feu.

Sa sermôn
jusques à
la mort.

* Mœurs infâmes chez les Siamois, & pour lesquels on est traité avec ignominie.

Mars.
1650.

mal fondées, ai-je mérité le fer ni le feu, & devoit-on profaner en moi le sang d'un Prince, qui n'a point cherché de prétextes pour répandre le vôtre; sous le Règne duquel cet Empire a long-temps fleuri, & sous lequel il fleuriroit peut-être encore, si certains ennemis secrets ne lui eussent arraché le Sceptre par une action qu'on louë en eux, parce qu'ils ont eu le bonheur de triompher sans opposition, & qu'on punit lâchement en moi, parce que je suis foible, & que toute l'autorité est entre les mains de ma Partie. Vous voyez donc Seigneurs, l'injustice de ce procédé; mais de la manière que j'en parle, vous jugez bien que je n'ai pas envie qu'on m'épargne: Eneffet Seigneurs, je hai la vie, & depuis l'affront qu'on m'a fait, je ne souhaite que la mort; non que je sois troublée par les remors de ma conscience, mais parceque j'ai honte de vivre en un siècle si lâche, & que je n'ai personne qui m'aide à repousser les coups d'un Tyran qui ne peut souffrir les tristes restes de vos Rois. Allez Seigneurs lui dire ma résolution, & tâchez de la lui dépeindre d'une manière à l'effrayer, pour peu qu'on diffère ma mort, c'est la grace que je vous demande.

La hardiesse de la Princesse ébranla les esprits, & si le Roi n'y avoit prévu par la levée des troupes dont nous avons parlé ci-dessus, il est certain qu'il y eût eu quelque revolte; mais la crainte du péril prochain étouffa la douleur des Juges; ils firent leur rapport de ce qu'ils avoient entendu; & le Roi dissimulant le dépit qu'il avoit de se voir bravé de la sorte, feignit d'en avoir quelque pitié, & la fit venir devant lui d'un air à faire croire qu'il avoit envie de la sauver. Hé! bien, lui dit-il, en entrant, j'apprens que la vie vous est à charge, & que l'on tâcheroit envain de vous y retenir; mais d'où vous vient cette grande haine pour elle? n'est-ce pas du remors d'avoir empoisonné ma Fille? ou de quelqu'autre encore plus violent, car je ne vous crois point d'humeur à vous borner à un seul crime: mais toute méchante que vous êtes je n'ai point d'envie de vous perdre, il ne tient qu'à vous de l'éprouver & vous le pouvez aisément, puis qu'il ne s'agit que d'avouer quels sont vos crimes & vos complices. Ne pensez pas Seigneur, reprit hardiment la Princesse, que les menaces m'intimident, ni que votre fausse bonté soit capable de me surprendre: je suis dans un état à vous parler sincèrement: Vous avez perdu une fille, & vous voulez que je sois cause de sa perte; hé, bien soit, j'avoue que c'est moi qui l'ai empoisonnée, mais j'avoue aussi que ce crime n'est point si grand que vous le faites, ou plutôt que cette victime étoit trop vile pour être immolée à mon juste ressentiment; on sait que c'est par vos menées, que le Sceptre de mes Ancêtres est tombé dans vos mains; & par vo-

tre

tre ordre que nous sommes dans la poussière, ai-je pu moins faire que de me vanger d'une perte si considérable, & d'un traitement si indigne du sang de tant de Rois ? J'ai donc cherché à me consoler dans la mort de mes ennemis, mais j'ai si mal réussi, que je me crois indigne du jour ; & c'est pour avoir manqué à vous en priver que je ne le puis plus souffrir. Pour mes complices, je vous avoué avec la même sincérité, que je n'ai eu aucun de ceux que vous avez si cruellement massacrés. Mais pourquoi vous dire ce que vous savez & ce que personne n'ignore ? Vous les haïssez de longue main, vous les appréhendez, & cherchiez il y a long-temps un prétexte pour vous en défaire, vous avez trouvé cet hureux moment, vous triomphez, le Ciel vous aime, jouissez en repos des faveurs dont il vous comble, & s'il vous reste encore quelque humanité, achevez promptement ce que vous avez commencé, aussi-bien je suis lassé de respirer le même air que respire le boureau de mon Sang, & le plus lâche de tous les tyrans.

Mara.
1650.

Le Roi se fit bien de la violence pour la laisser parler si long temps, mais enfin affectant de paroître ce qu'il n'étoit pas, c'est-à-dire doux & humain, après lui avoir demandé si elle n'avoit plus rien à dire, la Princesse ne répondant rien, il lui fit couper un morceau de sa propre chair qu'il lui commanda de manger ; *Contente toi lui dit-elle d'être mon boureau, tu peux faire déchirer ce corps, mais que peux-tu sur ma volonté ?* Elle alloit continuer, quand la furie du Roi augmentant, elle fut mise en pièces comme elle achevoit ces paroles, & jetée dans la rivière.

Se mort,

De la famille du Feu Roi il ne restoit plus que deux enfans, à savoir un fils âgé de vint ans, & une fille qui n'en avoit pas encore dix ; l'extrême jeunesse de celle-ci lui sauva la vie ; mais le fils la perdit de la même sorte & le même jour que son autre sœur l'avoit perdue. Quelques tourmens qu'on lui fit souffrir, il protesta que sa sœur & lui étoient innocens du crime qu'on leur imposoit ; qu'il n'étoit pas néanmoins fâché de mourir, la vie lui étant insupportable, depuis qu'il se voyoit déchu de l'état où il étoit né ; mais qu'il avoit regret que le Tyran lui survécût.

Et celle de
son frere.

CHAPITRE IX.

Titres que se donne le Roi de Siam, & des Cérémonies qui s'observent pour arrêter le cours des eaux de la rivière de Siam.

Mar.
1430.

Nous avons déjà dit que le Roi de Siam est un des plus riches & des plus puissans Monarques de l'Orient, mais nous n'avons point encore vu les titres qu'il se donne: Comme la manière en est singulière, j'ai cru que le Lecteur me sauroit gré de lui en faire voir deux copies, qui me tombèrent entre les mains étant à Siam, par l'entremise d'un des plus grands Seigneurs du Pays, à qui je témoignai que je souhaitois qu'il me les laissât. Comme la phrase de cette Langue est un peu barbare, je les ai fait traduire selon le génie de la nôtre.

Alliance écrite en lettres d'or, ou reluit la splendeur divine, & qui est la plus excellente de toutes celles qui sont au monde; qui comprend les sciences les plus sublimes, & qui est la seule capable de rendre les hommes heureux. Elle est la meilleure & la plus sûre qui soit au Ciel, & dessus & dessous la terre. Toutes les paroles en sont royales, elles sont douces & délicieuses, mais toutes-puissantes & énergiques: la renommée qui s'en répand par toute la terre, y produit le même effet, que produiroit la vue des morts ressuscités par une vertu toute divine, & purgés de leur corruption tant spirituelle que corporelle. Aussi toutes personnes constituées en dignité, tant parmi les Nobles, dans le Clergé, que le tiers Etat, ne les voient point sans ressentir certaine joie que nulle autre chose ne peut causer. Ainsi, il n'est rien dans l'Univers qui leur soit comparable, non plus qu'à la source d'où elles sortent, comme étant un Monarque tres-illustre, tres-invincible, tres-puissant, tres-haut, & couronné de cent & une Couronnes d'or, toutes ornées de neuf sortes de pierres pretieuses: étant le plus grand, le plus pur, & le plus divin Maître des ames immortelles; le Tres-saint qui voit toutes choses, & le Souverain Empereur, qui tient sous l'ombre de ses ailes, le grand, le riche, & l'incomparable Royaume de Siam; la splendeur de la belle & célèbre ville de Judia; dont les portes & les issues sont habitées par une infinité de peuples; & qui est sans contredit la Capitale de l'Univers. Le seul Trône digne du plus grand des Rois, auquel

quel est soumis le plus beau, & le plus fertile de tous les pays que le Soleil éclaire; qui est plus grand Seigneur que les Dieux, & dont le Palais n'est que fin or & pierreries: Le Divin Maître des Trônes d'or, de l'Éléphant blanc, rouge & à la queue ronde: lesquels trois animaux, sont le Souverain Dieu des neuf sortes de Dieux; le Divin Seigneur, en la main duquel est l'épée victorieuse; qui est semblable au Dieu des armées au bras tout de feu; & le plus excellent & le plus noble de tous les Rois.

Le second titre étoit apeuprès de la même force, & comme il suit. Le tres-Haut Paducco. Syri Sultaan nelmonam, welgaka, nelmo-chadiin magiviitha, Jouken der eauten lillaula fylan. Le Roi des Rois qui fait croître & couler les eaux; le Monarque qui est comme un Dieu: comme un Soleil au plus haut point de son élévation; aussi lumineux que la Lune dans son plus grand éclat: L'elu de Dieu pour être estimé autant que l'Etoile du Nord: dont la naissance est toute Royale, comme étant issu du grand Alexandre, & dont l'esprit est tout parfait, tout-voyant, & tout-pénétrant; semblable à un globe toujours roulant, & fait de manière à mesurer les abîmes de la Mer. Roi qui a orné les tombeaux de tous les saints trépassés; qui est aussi juste que Dieu, & d'une puissance si vaste, que tout le monde se peut cacher à l'ombre de ses ailes. Roi qui fait justice en toutes choses, comme les Rois qui l'ont précédé, & le plus magnanime de tout les Princes. Roi qui tient de la main de Dieu quantité de mines d'or: Qui a fait bâtir des Pagodes toutes d'or & de cuivre. Qui s'assied sur un Trône qui n'est qu'or & que pierreries. Le Roi de l'éléphant blanc, qui est Roi de tous les autres éléfans; & devant qui plusieurs milliers d'autres éléfans sont obligés de se prosterner: Roi de qui les yeux sont aussi brillans que l'Etoile du matin: Auquel sont soumis des éléfans à quatre dents; des éléfans rouges, de couleur de pourpre & de plusieurs autres couleurs; comme aussi d'un éléfant de Buytenaque. Pour lesquels le Dieu tout-puissant lui a fait présent de plusieurs sortes de houffes en broderies, en tres-grand nombre, & toutes semées de pierres précieuses. De quantité d'autres éléfans instruits à la guerre, dont les harnois sont à l'épreuve du fer & du feu: d'autres dont les dents sont armées d'acier, & les harnois de cuivre. Roi qui a des chevaux sans nombre ferrés d'or dont les houffes sont aussi d'or & toutes semées de pierreries; outre une infinité d'autres qui sont propres à la guerre. Roi qui est au-dessus de tous les Empereurs, Monarques, Princes & Potentats de l'Univers, depuis l'Orient jusque à l'Occident: lequel élève aux honneurs & aux dignités ceux qui ont l'esprit de s'insinuer en ses bonnes grâces, & qui fait au contraire bruler tous vifs
ceux

Mars.
1650.

ceux qui se revoltent contre lui. Roi aussi puissant que Dieu, & en qui réside le pouvoir de faire tout ce que Dieu a fait & crée.

Par ces superbes titres, le Roi de *Siam* prétend insinuer à ses sujets qu'il est autant que Dieu, & plus que toutes les Puissances qui régner sur la terre; & pour le confirmer, il leur fait croire qu'il arrête le cours des eaux, & voici comment il s'y prend. La rivière de *Siam* étant une des branches du Gange, qui croît & décroît réglément en certaines saisons de l'année; le cours & le decours de celle-là est aussi limité. Lorsqu'elle commence à diminuer, ce qui arrive au mois de Novembre, le Roi prend ce temps-là pour faire une de ses sorties publiques dont nous avons parlé: il y est suivi de toute sa Cour, & y fait paroître tout ce qu'il a de plus riche. Sa Galère est toute brillante d'or & de pierres: il y est assis sur un Trône d'or, couvert d'un Dais semé de diamans. Sa suite est de deux cens galères d'une prodigieuse longueur, chacune ayant deux cens rameurs, & étant la plupart peintes & dorées. A quelque six lieues de la ville, le Roi & l'Archiprêtre entrent seuls dans une petite barque, où celui-ci après avoir prononcé quelques oraisons sur un sabre d'or, le présente au Roi, qui en frappe trois fois la rivière, & lui commande de son autorité divine de se retirer dans la mer. Pendant que le Roi est occupé à cette cérémonie, le peuple à qui les Prêtres font accroire qu'il n'y a que lui qui puisse en arrêter le cours, est prosterné sur le rivage, surpris du pouvoir de son Roi.

CHAPITRE X.

Depart de l'Auteur de Siam. Son arrivée à Formosa. Description de cette Ile, & des peuples qui l'habitent, quelques-uns desquels ont des queues comme les bêtes.

LE douzième Avril, nous partîme de *Siam* sur un vaisseau chargé de peaux de cerf, de bois de sandal, & d'amrac, dont les Japonois font le plus beau de leurs vernis, & fîmes voiles vers *Formosa*. Sur la route proche d'un banc nommé *Pracel*, nous découvrîmes un jonc au Pavillon Hollandois qui sembloit venir droit à nous. Plus il approchoit, plus nous crûmes que c'étoit un Pyrate,

rate, c'est pourquoi de peur de surprise, & pour être d'autant plus libres, en cas qu'il nous attaquât, nous songions à jeter dans la Mer quelques marchandises, quand nous nous aperçûmes que c'étoit un vaisseau marchand. Etant délivrés de notre crainte, nous lui criâmes de venir montrer son passeport, mais il s'en excusa sur le mauvais état du jonc qui faisoit eau de tous côtés; nous nous armâmes sept ou huit, & nous mîmes dans la chaloupe pour aller à son Bord. Ceux dont ce jonc étoit monté, étoient *Chinois & Cam-*
bodiens, ils avoient du bois de sandal, des peaux de cerfs & de l'amrac aussi-bien que nous; mais ils étoient de plus chargés de marchandises de contrebande, & n'avoient point de passeport, c'est pourquoi nous nous en saisîmes. Le tout étant dans notre bord pendant qu'on radouboit le jonc; on y fit retourner les *Cam-*
bodiens & les Chinois, que l'on exposa à la mer sans voiles, sans mats, & sans gouvernail, pour nous vanger du massacre que ces derniers avoient fait peu auparavant de quelques *Hollandois*.

Événement.
1650.

Prise d'un
jonc monté
de Chinois
& de Cam-
bodiens.

Le dixième Mai étant arrivés à *Formosa*, nous allâmes mouiller devant le Fort nommé *Zélandia*; d'où peu après nous vîmes le jonc poussé rudement contre un écueil où tout l'équipage fit naufrage.

Cette Ile est située sous le Tropique de l'Ecrevisse, à 21 degrés de latitude Méridionale, & finissant vers le 25, au Septentrion; son circuit est de 130 lieues. Le poisson y est de toutes les sortes & en quantité; mais surtout il s'en pêche un nommé *harder*, de la grandeur d'un merlan, lequel étant salé & apprêté comme la morue, est distribué par toute la Chine, comme en Europe, le harang. On sale apart les œufs de ce poisson, dont les Chinois font un grand ragout. Autrefois cette nation payoit à la Compagnie certain impôt pour la pêche de ce poisson, mais ce droit ne subsiste plus.

Descrip-
tion de l'Ile
Formosa.

Le terroir en est très fertile, mais les habitans qui sont paresseux, n'en tirent pas tout l'avantage qu'ils pourroient. Il produit du riz, du froment, de l'orge, du millet, du gingembre, de la canelle, du coco, des citrons, des oranges, des melons, des citrouilles de l'ananas, & toutes sortes de légumes: des masavinades, du guigavas, du Cadiang, des patates; & le focafocas, qui est un fruit de la forme & de la grosseur d'une poire de bon Chrétien. Ce fruit qui est de couleur de pourpre, rampe à terre comme les melons, &

Qualité du
Pays.

Mai.
1650.

est d'un tres-excellent goût : Il y a aussi quelques moutons , mais beaucoup moins que de cerfs , de boucs , de lièvres , de lapins , de pigeons , de daims , de chevreuils , de sangliers , de tigres , d'ours , de singes : outre un certain animal nommé par les Hollandois le Diable de *Tayovan*. Il est long d'une aune , & large d'environ vingt pouces : il est écaille comme un poisson , & a des griffes fort aiguës. Il ne se nourrit que de fourmis , qui vont d'eux-mêmes sur sa langue quand la faim le presse de la tirer. Cet animal est fort timide , & surtout à l'égard de l'homme : s'il ne peut l'éviter qu'en se cachant en terre , il y fait un trou avec tant d'ardeur , qu'en un moment il s'y retranche comme dans un Fort ; ou si on le surprend en sorte qu'il n'ait pas le temps de s'y mettre , il s'entortille dans ses écailles , & prend la forme d'un peloton. Il faut que ceux qui l'ont nommé Diable ne le connussent pas , ou que sa figure les effrayât , car quelque mal qu'on lui fasse , il se laissera plutôt tuer que de se défendre. Il n'y a point de perroquets , mais il s'y trouve beaucoup d'autres sortes d'oiseaux , & une infinité de sauterelles volantes , qui sont dangereuses & fort incommodes.

Mœurs des
Habitans.

Les hommes y sont de petite taille , particulièrement ceux qui habitent les montagnes. Les femmes n'y sont pas plus grandes ; & la plupart ont le visage large , les yeux grands , le nez plat , & le sein fort plein ; & ce qu'elles ont de plus singulier , est que la barbe leur croît au menton comme aux hommes ; & sans qu'elles sont fort diligentes à l'arracher , il y en a beaucoup qui en seroient bien mieux pourvues. Ajoutez à cette beauté des oreilles fort longues , qu'elles ont grand soin d'entretenir & d'augmenter par la pesanteur de certaines grosses coquilles qui leur servent de pendans. Cet ornement leur paroît si rare , que plus les fêtes sont solennelles. & les gens qu'elles voient , qualifiés , plus elles alongent leurs oreilles , qui leur descendent en ce temps-là jusqu'aux tetons , par les contrepoids qu'elles y mettent. Elles ont les cheveux fort noirs & fort longs : les unes les portent apeuprès comme on fait en *Hollande* ; d'autres les nouent à la Chinoise , ou en font plusieurs tresses , qu'elles arrêrent en rond derrière la tête avec une aiguille de laiton. Leurs colliers sont de verre ou de pierre ; & de petites pieces d'argent de figures différentes. Leur rein est jaune & noir , & de quelques-unes vers *Kabeland* , jaune & blanc. Celles de *Midag* dont le Roi est Maître de la plus grande partie de l'île de *Souten*

Non-

Nauve, & de *Lamei* sont toutafait jaunes. Pour les dons de l'esprit, tous les habitans en général en sont assés bien partagés.

Mai.
1650.

Les femmes sont vêtues depuis le cou jusqu'à la ceinture d'un morceau de coton qui flore négligemment; & depuis la ceinture jusque au genou, d'un autre morceau de coton. Leur coiffure est d'étoffe de soie, ou plus communément de velours, dont elles font deux pointes qui avancent aux deux côtés du front. Elles vont toujours les piés nus, & sont presque toujours suivies d'un pourceau, qui leur est aussi familier, que le chien l'est en Europe.

Leurs habits.

Les habits des hommes consistent en plusieurs aunes de coton, dont une partie tombe de l'épaule droite jusqu'à mi-jambe, les deux bouts croisant sous le bras gauche, de-sorte que la moitié du corps est toujours découvert. D'ordinaire ils vont les piés nus, excepté en de longues traites, où ils ont quelquefois certaines chaufures de peaux de bouc semblables aux sandales de nos moines. L'hiver ils s'habillent de peaux de bêtes, comme de tigres, d'ours, & de Leopards. Ceux de la Province de *Soulang* s'habilloient autrefois à la mode des *Hollandois*, aujourd'hui c'est à la *Chinoise* comme dans le reste de l'île, où tous les habitans alloient nus, avant que les *Espagnols* & les *Hollandois* y eussent mis le pié; ce qui s'observe encore aujourd'hui par ceux qui habitent les montagnes, excepté qu'ils couvrent grossièrement ce que l'honnêteté défend de nommer.

Les hommes se peignent l'estomac, le dos, & les bras d'un certain jus d'herbe, dont l'impression ne s'efface point. Ils ont des bracelets de verre, le collier demême, & des manches de fer si étroites, qu'à peine y ont-ils les bras libres. Pour les jambes, ils les parent d'un tissu de coquilles blanches travaillées assés proprement.

Les habitans de *Tocadeol*, prennent pour ornement somptueux, car ils ne s'en parent qu'aux jours de fêtes, un canne longue d'une aune & demie, dont l'un des bouts porte sur les reins où il est attaché; l'autre se courbe vers la tête, auquel est noüée une bande florante d'étoffe rouge & blanche, longue d'une demi-aune & large de sept à huit pouces. Ils ont avec cela une couronne de plume de coq, & des queueës d'ours aux bras & aux jambes. Leurs lits sont rares comme le reste, ce sont deux peaux de cers qui leur servent de matelas, de draps, & de couverture: ces lits leur semblent si délicats qu'ils ont de la peine à les quitter; & quand cela arrive, ce

G 2

qui

Mal.
1690.

qui se fait le plus tard qu'ils peuvent, c'est pour toute autre chose que pour travailler, car ils ne sont ni cordonniers, ni tisserans ni menuisiers, en un mot ils font profession de se passer des métiers les plus nécessaires, ou plutôt il les savent tous, chacun étant capable de faire ce qu'il a besoin. Leur adresse particulière est à tirer de l'arc; & soit en courant, couchés, debout, ou assis, ils ne manquent jamais de donner au but où ils visent, pourvu qu'il soit visible. Ils sont de plus excellens nageurs, mais surtout ils courent d'une vitesse incroyable, & quand ils l'entreprennent, il n'est point de cheval qu'ils ne passent à la course. Ils ont en courant un morceau de fer de figure ronde, long de six pouces & large de cinq: ils frappent de ces instrument sur les brassals ou manches de fer dont nous avons parlé pour s'animer suivant le besoin qu'ils en ont, se hâtant ou courant moins vite suivant le nombre des coups qu'ils se donnent. La navigation est un art qui leur est inconnu; & tout ce qu'ils savent en matière d'eau, c'est de traverser une rivière dans un arbre creusé; mais quoi-qu'ils ignorent la plupart de ce qui fait les délices des autres nations, ils ne laissent pas de vivre hureux, la pêche & la chasse leur fournissant abondamment de quoi se nourrir; & s'ils ont besoin ou envie de quelque autre chose, leurs femmes ont un penchant si naturel à l'agriculture, qu'elles trouvent moyen sans le secours des animaux, de disposer la terre à leur produire ce qu'ils y sèment. Pour la guerre, ils la font à la manière des nations brutales & sauvages, c'est-à-dire sans ordre & sans art; & ce qu'il y a de plus inhumain, sans quartier; car ceux à qui le hasard donne l'avantage, n'en font jamais à leurs ennemis, de peur, qu'il ne leur prenne envie de retourner à la charge, ou qu'ils ne deviennent plus hureux la seconde fois que le première. Ainsi disent-ils, pour couper pié à toutes les craintes qui peuvent venir de ce côté-là, il en faut user de la sorte.

Quelques
habitans de
cette Ile
font autre-
ment que
les autres
hommes.

Avant que d'avoir vu cette Ile, j'avois souvent oui dire qu'il y avoit des hommes à longues queues comme les bêtes, mais je n'avois jamais pu le croire, & je pensois la chose si éloignée de notre nature, que j'y eus encore de la peine, lorsque mes sens m'ôtèrent tout lieu d'en douter par une aventure assez bizarre. Les habitans de *Formosa* étant accoutumés à nous voir, nous en usions ensemble avec assez de confiance pour ne rien craindre de part ni d'autre: ainsi quoi qu'étrangers nous nous croyons

yons en sûreté, & marchions souvent sans escorte, lorsque l'expérience nous fit connoître que c'étoit trop nous hasarder. Un jour quelques-uns de nos gens se promenant ensemble, un de nos Ministres qui étoit de la compagnie s'en éloigna d'un jet de pierre pour quelques besoins naturels, les autres cependant marchaient toujours fort attentifs à un recit qu'on leur faisoit; quand il fut fini ils se souvinrent que le Ministre ne revenoit point, & l'attendirent quelque temps; après quoi las d'attendre, ils allèrent vers le lieu où ils crurent qu'il devoit être: Ils le trouvèrent mais sans vie, & le triste état où il étoit, fit bien connoître qu'il n'avoit pas langui longtemps. Pendant que les uns le gardoient, les autres allèrent de divers côtés pour découvrir le meurtrier: ils n'allèrent pas loin sans trouver un homme, qui se voyant serré par les nôtres, écu-
moit, hurloit, & faisoit comprendre qu'il feroit repentir le premier qui l'approcheroit. Ses manières desespérées firent d'abord quelque impression; mais enfin la frayeur céda, on prit ce misérable qui avoua qu'il avoit tué le Ministre, mais on ne put savoir pourquoi. Comme le crime étoit atroce, & que l'impunité pouvoit avoir de fâcheuses suites, on le condamna à être brûlé. Il fut attaché à un poteau où il demeura quelques heures avant l'exécution; ce fut alors que je vis ce que jusques-là je n'avois pu croire; sa queue étoit longue de plus d'un pié, toute couverte d'un poil roux, & fort semblable à celle d'un bœuf. Quand il vit que les spectateurs étoient surpris de voir en lui ce qu'ils n'avoient point, il leur dit que ce défaut si c'en étoit un, venoit du climat, puisque tous ceux de la partie Méridionale de cette Ile dont il étoit, en avoient comme lui.

Mai.
1650.

CHAPITRE XI.

Depart de l'Auteur de Formosa, & son arrivée au Japon. Description du magasin des Hollandois en l'Ile de Disma & de la ville de Nanguesaque. Retour de l'Auteur à Formosa, à Siam, & enfin en Hollande où il arrive heureusement.

LE quinziesme Juillet ayant pris la route du Japon, nous y arrivâmes le dixiesme Aout. Demi-heure après avoir donné le

Aout.
1650.

signal de notre arrivée, nous vîmes à notre Bord une centaine de *Japonois*, qui nous firent signe en y entrant que nous n'avions qu'à nous reposer, & qu'ils aloient faire notre ouvrage. Quelque envie que nous eussions de les décharger de cette peine, il falut obeïr, & demeurer les bras croisés, pendant que les uns ôtoient les voiles, d'autres le gouvernail, ceux-ci les munitions de guerre, ceux-là les cables & les ancres, portant le tout à terre, aussi-bien que les marchandises, qui furent serrées dans un magasin dont le Gouverneur de *Nanguesaque*, qui étoit le lieu où nous prîmes terre, répondoit. Cette façon d'agir n'étoit pas une nouveauté, c'est une coutume établie pour tous les étrangers; les *Japonois* qui sont extrêmement défiants, en usans de la sorte pour se mettre l'esprit en repos, car ils craignent toujours que ce ne soit moins le trafic, que l'envie de les supplanter qui attire les autres nations. Le magasin qu'ont les *Hollandois* en cette ville, est situé en une petite Ile séparée de la ville par une rivière large environ de quarente piés. Les rempars de cette Ile, sont de planches larges d'un pié & demi, longues de douze, & épaisses de quatre pouces. Le pont de communication est long de cent cinquante pas, & large de cinquante. Du bout du pont on entre dans le magasin, au-milieu duquel est le logis du Chef ou premier Officier de la Compagnie. C'est un bâtiment fort régulier, fort grand & bien meublé. Il y a autour du magasin quantité de maisons qui forment des rues de largeur médiocre, & où il y a des places commodés pour les habitans de cette petite ville. Du côté de la Mer, on descend par un escalier fort étendu, du magasin dans une grande place où l'on décharge les marchandises, qui consistent en soies écruës & préparées, en velours, en damas, en satin, en coton; en peaux de cerf & de kaiman, en vis argent, en sublimé, en verd d'Espagne, en camfre, en cire, en alun, en poivre, en dents d'éléphant, & en plusieurs autres.

Magasin
des Hollan-
dois à Dis-
trib.

Trois jours après notre arrivée à *Nanguesaque*, les *Japonois* trouvant que la liste de nos marchandises se raportoit à ce qu'ils avoient déchargé eux-mêmes, vinrent à notre bord, en cachetèrent les écoutilles; & pour charmer le déplaisir que ce procédé nous causoit, ils y apportèrent six-petits barils de saqui: c'est une boisson forte faite de grains où le riz domine, & qui enivre comme le vin. Il y en eut dans notre équipage; qui sans se mettre en peine de ce

qui

qui pourroit arriver, s'en donnèrent au cœur joie, & en burent si largement, qu'ils arborèrent le Pavillon, autour duquel ils chanterent, ils dansèrent, & à qui même ils prétendoient donner la Comédie, lorsqu'il survint un ouragan qui rompit toutes leurs mesures. Il vint avec tant de furie, qu'à peine eûmes nous le temps de descendre à fond de cale, que mats, antennes, vergues, tout fut brisé comme du verre, & jeté bien loin dans la Mer; nos cables rompirent comme des filers: & le vaisseau eut de si furieuses secousses, que nous crûmes qu'il s'alloit ouvrir: cependant il résista; en quoi nous fûmes plus heureux que ceux qui étoient à l'embouchure de la rivière; car ils en furent si maltraités qu'on eut de la peine à les sauver. Ceux qui étoient à terre n'étoient guères plus en sureté; tous courans risque d'être incessamment accablés sous les ruines des maisons qui tomboient pêle-mêle; ce qui arrive ordinairement en pareille rencontre.

La Ville de *Nangnesaque* est située à 33 degrés de latitude Septentrionale dans un lieu assés agréable. Elle est fort grande & fort peuplée, mais sans murailles comme la plupart des villes du Japon: son port est grand & commode. Elle est remplie de beaux bâtimens, sur tout du côté de la Mer; audessus desquels on voit paroître de fort loin les tours des Pagodes qui sont en grand nombre. Les maisons n'y sont que de bois, comme étant moins dangereuses pendant les tremblemens de terre qui sont fréquens en ce pays-là, que si elles étoient de pierres. Les communes y sont chétives, & fort basses: elles sont couvertes de planches qui avancent les unes sur les autres, & qui débordent au delà de la muraille environ de quatre piés, pour couvrir une galerie qui régne le long des maisons du côté du jardin.

Les maisons des Nobles & des riches sont plus exhaussées & plus belles, les appartemens y sont divisés, ensorte que celui du mari n'a point de communication à l'appartement de la femme. Toutes les chambres sont peintes & dorées, & généralement les maisons y sont plus riantes & plus agréables qu'en Europe. Audedans, le tour des murailles est garni par étages de toutes sortes de porcelaines, & de boëtes d'un tres-beau vernis; les unes & les autres rangées sur des bordures qui avancent d'un demi pié. Le plat fond est une peinture de quelque excellent ouvrier; & d'espace en espace le plancher est chargé de grands vases de porcelaine remplis de fleurs de:

AOÛT.
1650.

*Description
de la ville de
Nangnesaque.*

Mars.
1659.

de bone odeur. Les dehors n'en sont pas si beaux, & même à les voir on ne diroit pas que des personnes si délicates que les Gentilshommes du Japon les voulussent habiter, mais pour peu qu'on y entre; on est bientôt desabusé. La ville est coupée de plusieurs canaux apeuprès comme en *Hollande*: on y conte quatre vints huit ruës, toutes tirées à la ligne. & longues de quatre cens pas. Chacune de ces ruës se ferme à clé séparément, & depuis dix heures du soir jusques au lendemain matin, il n'est point de raison assés forte pour la faire ouvrir. On trouve étrange qu'en cas de feu ou autre pareil accident, cet ordre soit rigoureusement observé, mais depuis que les Japonois ont pris une résolution, il faut qu'elle subsiste aux dépens même de leurs vies.

La campagne des environs est plaisante & fertile; la plupart des Nobles y ont des maisons qui ne sont faites que pour le plaisir, non seulement pour celui des yeux, mais du gout même & des oreilles: car outre les oranges douces, les excellentes poires & autres bons fruits qui y coissent, les oiseaux y font un ramage qu'on entend rarement ailleurs.

Des habi-
tans.Vêtements
des hommes.Cens des
femmes.

Les habitans de tout le Japon ne se piquent pas de blancheur; ils sont communément jaunâtres, mais beaucoup moins à *Nanguesaque* qu'en aucun autre endroit. Ils sont de forte complexion, leur taille est ramassée, leur visage plat, le nez demême, & leurs yeux petits. Les habits des hommes, consistent en certaines vestes qui leur descendent jusques aux piës, l'un des côtés croisant sur l'autre, & étant arrêté de la sorte avec une ceinture plus ou moins large, simple ou riche, suivant l'humeur & l'inclination d'un chacun.

Les habits des femmes diffèrent peu de ceux des hommes, car les uns & les autres sont apeuprès de même longueur, & portés de même manière; mais les femmes de qualité en ont d'ordinaire de si riches, qu'il est aisé de les distinguer du commun. Toutes leurs robes sont en broderie d'or & d'argent, aumoins celles de dessus: si les autres ne sont pas si riches, l'étoffe en est si fine, qu'elles en peuvent mettre dix ou douze l'une sur l'autre, & même davantage sans être trop vêtues, ni aucunement embarrassées. Toutes ces robes sont trainantes, & nouées d'une ceinture extrêmement large, & qui répond à la richesse des habits. Quoi-que ces Dames soient si promptement vêtues, elles ne sortent que rarement; & quand

quand cela arrive, c'est ou en chaise ou en bateau, tant parce que marcher est quelque chose de trop commun pour être à la mode parmi elles, que parce qu'elles n'ont presque point de piés, ayant comme les Dames de la *Chine* la manie de s'imaginer qu'une femme est d'autant plus belle qu'elle a le pié petit.

Ann. 1
1650.

Les *Japonois* ont la plupart le cœur grand: de quelque condition qu'ils soient ils aiment l'honneur & la gloire & sont si sensibles au mépris, qu'ils font toutes choses pour l'éviter, & pour se vanger si on les insulte; jusque-là qu'un artisan laisse son ouvrage imparfait, si celui qui l'emploie prétend le traiter de hauteur. Il n'est point de nation qui sache si bien se contraindre, principalement dans l'adversité; ils la souffrent en Stoïques, & plus leur mal est grand, moins il paroît à l'extérieur. Ils ont des amis comme ailleurs, mais ce n'est jamais ni pour se plaindre, ni pour se consoler de leurs peines; quelques grandes qu'elles soient, on n'entend sortir de leurs bouches ni regrets ni murmures. Mais s'ils sont fermes dans les misères de la vie, ils sont incapables de vaine joie dans la prospérité: ils y vivent sans attachement & voient des mêmes yeux leur élévation & leur chute. Cette fermeté est une vertu qui passe en eux de père en fils, & qui leur est devenue comme naturelle par les fréquentes révolutions auxquelles ils sont sujets; leur fortune est si chancelante qu'ils peuvent tomber en mille manières; aussi est-ce de l'expérience qu'ils ont appris à la mépriser, ou du moins à en jouir sans craindre de la perdre.

Mœurs des
Japonois.

Avec tout cela les *Japonois* ne sont pas sans défauts; & sans parler du mépris qu'ils font du Christianisme, de leur idolatrie, & qu'ils n'ont de piété & de Religion que par intérêt, ils ont peu de sincérité, nulle bonne foi pour personne, & surtout pour les étrangers. Ils sont cruels, fourbes, trompeurs, & si vindicatifs que pour repousser une injure ils violent les plus saintes loix. La charité est une vertu qu'ils ignorent, & ni les pauvres ni les malades ne doivent espérer d'eux ni soulagement ni pitié.

Notre négoce étant achevé à *Nanguesaque*, nous en partîmes pour *Batavia* le trentième Décembre & nous trouvâmes au Fort Zélandia le neuvième Janvier de l'an mil six cens cinquante-un. Après quelque temps de séjour, s'étant trouvé là un vaisseau qui partoît pour *Siam*, je fus commandé pour y aller, & nous y arrivâmes le

Janvier.
1651.

L'Auteur
s'embarque
pour retour-
ner en Hol-
lande.

vint-deuxième du même mois. Le Sieur *van Muyden* Commandeur pour la Compagnie au Contoir de ce pays-là, fit embarquer huit éléfans dans notre Bord pour *Batavia* où il vint lui-même avec nous. Huit jours après notre arrivée, la flote partit pour *Hollande*, où j'eus permission de retourner. Comme nous avions le vent bon, nous passâmes en tres-peu de temps le détroit de *la Sonde*, & deux mois après notre départ de *Batavia*, nous vîmes à la vuë de *Sainte-Hélène* où ayant jeté l'ancre, nous nous reposâmes quinze jours. Pendant le séjour que nous y fîmes, on y tua quantite de pourceaux sauvages, de boucs & de chèvres dont cette Ile est pleine; on y pêcha une prodigieuse quantité de poisson, qui étant salé & séché au vent, sert d'ordinaire à l'équipage le reste de la route; nous y trouvâmes aussi des citrons, & d'une certaine ozeille purgative, qui sans être desagréable, fait le même effet que le séné.

Après nous être ainsi rafraîchis nous poursuivîmes notre route, dont la fin étant aussi heureuse que le commencement, nous allâmes mouiller à *Gouré* le premier de Septembre, où finit mon premier voyage.



SECOND VOYAGE

D E

J E A N S T T U Y S.

C H A P I T R E I.

*Comment l'Auteur se trouve engagé dans ce second voyage.
Son Arrivée à Livourne. Description de cette ville, comme
aussi de Pise, de Florence & de Bologne.*

E Tant de retour chés mon père où je ne prétendois me
reposer que quelques mois, j'y fus quatre ans entiers
sans pouvoir obtenir la permission de continuer mes vo-
yages. Au bout de ce temps, le bon-homme las de m'é-
conduire, consentit enfin que je le quittasse pour la se-
conde fois : Ainsi j'allai à *Amstredam*, où étant connu comme je l'é-
tois, je me promettois trouver parti aussitôt que j'aurois parlé. J'y
trouvai néanmoins plus d'opposition à mon dessein que je n'avois
pensé ; & soit que j'y fusse allé trop tard, ou que ceux à qui je m'a-
dressai ne fussent pas tant de mes amis que je pensois, j'eus le déplai-
sir de voir partir la flote de *Batavia* sans pouvoir m'y embarquer. Le
jour de son départ, j'entrai tout rêveur dans un cabaret, où je fus
joint un quart d'heure après par un homme de ma connoissance.
Après quelques discours je lui fis connoître ma peine, qu'il adou-
cit en m'apprenant qu'il étoit Maître d'un vaisseau qui alloit faire un
long voyage, où j'aurois place si je voulois. Comme nous be-
vions en parlant, & que le vin commençoit à me rendre gai quand
j'avis l'offre qu'on me faisoit, je l'acceptai sans hésiter ; & sans
prendre garde de plus près à quoi je m'engageois, nous bûmes telle-
ment que je m'endormis dans le cabaret, d'où cet homme pendant
mon sommeil me fit transporter au Tessel. Le lendemain à mon
réveil me trouvant dans un lieu où je ne me souvenois point que
je fusse allé de moi-même, la première idée qui me vint, fut que

Décembre.
1655.

Décembre.
1655.

je revenois des Indes, & que le vaisseau où j'étois appartenoit à la Compagnie; mais les objets étant tout autres, & les fumées s'étant dissipées, je m'apperçus qu'on m'avoit joué; j'en eus tout le ressentiment dont un honnête homme est capable; mais le mal étant sans remède, & me voyant enfin sur le point de voyager, qui étoit ce que je cherchois; j'attendis pour punir mon fourbe une occasion plus favorable.

L'Ancre
par le
Tesset.

Cependant j'appris que ce long voyage dont on m'avoit flaté se termineroit à *Jarmuyden* où nous devions nous charger de harans forets. Le quatorzième Décembre nous partîmes pour ce lieu-là, & y arrivâmes le vintième. A peine y fûmes-nous que la tempête nous en éloigna: elle étoit si furieuse que notre vaisseau ne put porter nulle de ses voiles, & qu'au bout de vingt-quatre heures nous nous retrouvâmes au *Tesset*. Le long de cette Côte il y a des bancs dangereux, qu'un vieux pilote qui par hazard s'étoit joint à nous, nous fit heureusement parer: & comme notre vaisseau étoit plein de sable, ce qui rendoit nos pompes inutiles, & que d'ailleurs il faisoit eau de tous côtés, il le mit dans un lieu où nous réparâmes ces desordres; apres quoi nous retournâmes d'où la tempête nous avoit chassés, & nous étant chargés de haran en moins de trois semaines, nous fîmes route vers le Détroit de Gibraltar, que nous passâmes le deuxième Février de l'an mil six cens cinquante six pour aller à *Livourne*, où nous fûmes huit jours après.

Et arrive à
Livourne.

Comme ce voyage ne me plaisoit pas, & que le fourbe qui m'y avoit engagé de mauvaise foi étoit toujours devant mes yeux, il me devint insupportable; si-bien que sans songer aux suites, je l'entrepris un jour, lui reprochai sa lâcheté, & des paroles en venant aux mains je le fis tomber dans la Mer. L'action étant de mauvais exemple, je fus quatre jours en prison, pendant lesquels on crocheta un de mes coffres où j'avois cent ducats, & une vintaine de piastrés qui me furent volés: comblé de dépit & de rage je sortis du vaisseau & n'y voulus plus retourner.

Description
de cette
Ville.

Je fus quelques jours à *Livourne* sans savoir à quoi me résoudre, & pendant ce temps-là je m'occupai à considérer ce qu'il y a de plus remarquable. De simple village qu'étoit *Livourne* avant *François & Ferdinand*, elle est devenue depuis ces Ducs une célèbre ville, principalement pour le négoce. Sa situation est avantageuse, & ses rempars sont fortifiés de cinq bons bastions: outre cela il y a deux

deux Forts, dont l'un commande le Port; l'autre la ville. A deux ou trois milles delà, on allume un fanal la nuit pour régler la route des vaisseaux, qui sans cela courroient grand risque de heurter contre les rochers qui sont en grand nombre dans le port. Cette ville a beaucoup d'éclat particulièrement de loin, la face des maisons étant peinte de diverses couleurs. La bourse est toujours pleine de marchans de routes nations, qui abordent à *Livourne*, où se fait le plus beau négoce de toute l'*Italie*. Sur la pointe du Port on voit quatre statuës de bronze, qu'on a dressées en cet endroit en mémoire de la hardiesse d'un père & de trois de ses fils. C'étoient quatre Maures de Barbarie qui vinrent enlever une galère dans le port de *Livourne*, à la face de toutes les autres qui y sont toujours en grand nombre. On eut de la peine à les atteindre, mais enfin on en vint à bout; & leurs statuës ont les mains liées derrière le dos, qui est la posture où ils étoient quand on les punit.

Ne trouvant plus rien à *Livourne* qui satisfît ma curiosité, je résolus d'aller à *Venise*, & de m'arrêter en toutes les villes qui se trouveroient sur la route. Après avoir cherché vainement avec qui je pusse me joindre, je pris seul le chemin de *Pise* où je courus risque de la vie. J'y fus assailli par quatre bandits, qui le pistolet à la gorge me demandèrent la bourse; comme j'avois peu de chose à perdre, je ne m'en fis pas beaucoup prier; mais n'en étant pas satisfait, ils me fouillèrent, & par bonheur ne trouvèrent pas quelques pièces d'or que j'avois cousues dans la doublure de ma camisole; la manière dont je leur parlai leur parut ingénue; si-bien qu'au lieu de me maltraiter, ce qui étoit leur premier dessein, ils se radoucirent & me témoignèrent avoir du regret de l'alarme qu'ils m'avoient donnée. Ensuite chacun reprit son chemin, & j'arrivai à *Pise* le vingt-deuxième Février.

Cette ville est située proche d'une haute montagne à quelque vingt milles de la Mer, & arrosée de la rivière d'Arne. Elle est célèbre pour le négoce, & pour son antiquité. La valeur des ses habitans a fait bruit dans le monde, & l'histoire parle à leur avantage d'une entreprise qu'ils firent il y a trois cens soixante ans sur l'Ile de Majorque que les Turcs occupoient alors. Toutes les Eglises en sont belles, & ce qu'il y a de plus remarquable est la Tour de *S. Jean* qui panche en sorte qu'on diroit qu'elle va tomber. Ce seroit un Chef-d'œuvre si c'étoit un jeu de l'Architecte, mais quelques-uns croient

Février.
1626.

croient qu'elle s'est courbée par son propre poids, ou par un tremblement de terre. Il y a aussi un cimetière où les habitans se font enterrer par devotion; & c'est dit-on, parce qu'il est fait de la Terre sainte qu'apportèrent cinquante galères à leur retour de ce Pays-là, où les *Pisans* les avoient envoyées au secours de l'Empereur *Frédéric Barberousse* qui avoit dessein de le conquérir: c'est pourquoi ce cimetière est appelé *Campo santo*.

Le vint & troisième sur le soir, je partis de cette ville; & les trois jours que je mis à me rendre delà à *Florence*, ne me durèrent pas trois heures, tant cette route est diversifiée. Quelque part qu'on regarde, c'est toujours quelque nouveauté, mais de ces nouveautés touchantes, & qui plaisent de loin & de près. Ainsi l'esprit plein de mille objets qui m'occupoient agréablement j'arrivai à *Florence* le vint-fixième du même mois.

De Florence.

Sa situation est une belle & vaste plaine, au milieu de laquelle la rivière *d'Arne* s'est fait un lit où elle coule paisiblement. A l'Occident elle a des campagnes à perte de vue extrêmement fertiles, & fleuries presque en toute saison. A l'Orient ce sont des arbres fruitiers, & d'autres arbres dont la vue est fort satisfaite. Mais sans nous éloigner de la ville, voyons avant que d'en sortir ce qui mérite d'être vu. Tout y est rare, tout y rit; aussi l'a-t-on surnommée la Belle, & à moins que d'être stupide, on y trouvera assurément de quoi se satisfaire. Si vous aimez la peinture, il n'y en a guères de plus belle à Rome, & l'on y en voit aussi-bien que là, de la main des plus grands Maîtres. Si vous avez de la passion pour la Sculpture, vous en verrez de tous les temps. Pour des statues & des pièces fines d'architecture tant anciennes que modernes, il y a là de quoi contenter les connoisseurs; mais j'oubliois à dire que c'est particulièrement dans la Galerie du Grand Duc que se voient toutes ces beautés. Il y a des Bustes & des Statues au nombre de deux cens cinquante, mais toutes rares, & qui passent jusqu'au prodige. Autour de cette Galerie il y a cinq chambres pleines d'armes toutes exquisés tant pour l'ouvrage que pour la matière, car il s'y voit une Arquebuse toute d'or, & beaucoup d'autres qui ne sont guères moins précieuses.

On ne voit dans les autres chambres que vaisselles d'or & d'argent; que bijoux antiques & modernes, & que tableaux de peintres célèbres. Le palais où le grand Duc fait sa résidence ordinaire,

est

est digne du Prince qui l'habite. Le jardin qui joint le Palais est des plus spacieux & des plus beaux. A l'un des côtés de ce jardin il y a une Grote, & dans cette Grote un bassin d'où sortent des jets d'eau qui font toutes sortes de figure. Elle est toute entourée d'animaux qui jettent de l'eau par la bouche, par les narines & par les oreilles. Au quatre coins sont quatre jeux d'orgues dont l'harmonie est des plus touchantes; & tout l'intérieur de la Grote est de corail & de nacre. La Grote de la Sybille est vis à vis de celle-ci, où celle qui lui donne le nom est représentée en marbre blanc, tenant d'une main un livre, & de l'autre, une coquille de nacre de perle qui se remplit d'eau continuellement. Il y a tout autour des Statuës de marbre & d'albâtre; & les eaux qui tombent d'un rocher qui est derrière la Sybille, d'une petite fontaine, & de quantité de jets d'eau, font des cascades fort agréables. Proche de la Grote sont les bains du Prince, & un peu au delà on trouve une troisième Grote, où se prend le frais délicieusement au plus fort des chaleurs. Il y au milieu une grande table de marbre, & dans l'enfoncement cinq ou six petites fenêtres, où l'on met des barils de vin qui se tirent par une canette, sans qu'on les voie. Au sortir de cette Grote en avançant un peu à gauche on entre dans une grande allée, que forment des Orangers des plus beaux de l'Italie. Au bout de cette allée on trouve des fleurs de toutes les sortes selon les saisons; & un peu au-delà de grandes volières peuplées d'Autruches, de pigeons d'Inde, de poules de barbarie, & d'autres semblables. Ensuite on passe sur une terrasse, d'où l'on descend par un petit escalier dans la grande Chapelle, dont la voûte est plate. Il y a dans cette voûte des ronds de grisaille sur un fonds d'or, dans lesquels il y a des Anges qui répandent des fleurs. Le tableau de l'Autel est de Raphaël; & le pavé de marbre de quatre couleurs.

La Sale où l'on mange est fort propre; son lambris est partagé par des panneaux à cartouches; le tout doré d'or bruni sur des fonds d'azur: les solives sont peintes de la même sorte. Audessus du lambris il y a quantité de Tableaux, & de bordures remplies des Portraits des Princes de Toscane.

Les planchers de la Chambre du Prince sont enrichis de sculpture en basse taille, tant les poutres & les solives, que les entre-voux des solives, le tout d'or bruni, avec des ornemens peints, dont la variété & le mélange est aussi agréable que riche. Entre la chambre
de

Mars.
1676.

du Prince & de la Princesse il y a un escalier dégagé. Le plat-fonds de sa chambre, est un compartiment, au milieu duquel il y a une ovale enfoncée, & accolée de festons. L'or & l'azur éclatent partout, & le reste répond à la magnificence de ce que nous avons déjà dit. Dans la basse Cour du Palais se voit le Carosse du Grand Duc dont il se servit à son mariage. Les rouës sont d'acier, & l'étoffe presque toute d'or. Pour son trésor, il est dans une petite citadelle pratiquée sur une hauteur dans l'enceinte du jardin. Je ne parle point de la Bibliotheque du Palais, cela n'étant pas de mon métier, mais j'appris d'un homme qui s'y entendoit, qu'elle est des mieux fournies; & que dans celle de la Chapelle de S. Laurens, il y a des Manuscrits qui sont extrêmement rares: entre autres un gros volume Grec qui contient la Chirurgie des plus fameux Auteurs de l'antiquité, comme d'*Hypocrate*, de *Galien*, d'*Apollonius*, & de quelques autres, les noms desquels sont échappés à ma mémoire. Cette chapelle où sont les tombeaux des Ducs n'est que porphyre, que lapis, & que calcedoine. Les autres Eglises de l'Annonciade, de Sainte Marie, du S. Esprit, & de S. Jean méritent aussi d'être vuës; & ce qui s'y trouve doit être mis entre les plus riches ouvrages de toute l'Italie. J'achevai de voir toutes ces merveilles le dernier Février, & le lendemain premier de Mars je poursuivis mon voyage, & me rendis à *Bologne*.

De Bologne.

Cette ville est située au pié d'une haute montagne à quarante quatre degrés. Elle a environ deux lieues de circuit & une demie de longueur: ses rempars sont passables, & il n'y a ni Citadelle ni Château, les habitans grands zélateurs de leur liberté n'ayant pu souffrir qu'on y en bâtît. L'air y est assés tempéré, & le terroir si fertile, que le blé, les olives & autres bons fruits y croissent en abondance. Il y a aussi de bon vin blanc, mais le poisson y est fort rare, & l'on en mange peu s'il n'y est apporté d'ailleurs. On marche presque par toute la ville sous des Portiques, & les couvens y sont admirables. Leurs peintures sont des plus grands Maîtres. Il y a une Tour comme à *Pise* qui panche si fort par le haut, qu'on la croiroit prête à tomber si on ne savoit que l'Architecte a eu dessein d'en faire un chefd'œuvre; c'est assurément, ce qu'ignoroient les moines voisins, lesquels craignans d'en être accablés, présentèrent requête avec chaleur pour la faire abatre.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE II.

L'Auteur arrive à Venise. Son embarquement & son bonheur dans le naufrage de son vaisseau. Son arrivée en Candie & à l'île de Lesbos. Les aventures qu'il eut dans cette île.

DE Bologne j'allai à Ferrare où je fis tres-peu de séjour n'y ayant rien de remarquable. Elle n'est ni riche ni peuplée ; les rues en sont fort larges , peut-être acause qu'on y respire un mauvais air qui en rend le séjour malsain : on y marche de part & d'autre sous des portiques ; & quelques palais le long du Po , sont ce qu'il y a de plus beau. Delà j'eus quelque envie de me rendre par eau à Venise , mais mon mauvais sort me mit dans l'esprit de poursuivre comme j'avois commencé. J'allois donc par terre tout rêveur sans savoir pourquoi , lorsque je me vis attaqué par deux bandits que je trouvai moins pitoyables que les premiers. Lors que je vis que les paroles ne servoient de rien , je m'éloignai trois ou quatre pas en arrière , & crus les intimider en menaçant de tuer le premier qui avanceroit , d'un pistolet de poche que je portois toujours sur moi ; mais l'un des deux qui avoit une carabine m'ayant couché en joue , je leur jetai ce qui me restoit avec moins de chagrin que je n'eusse fait dans un autre temps , & si j'avois été plus loin de Venise où j'espérois trouver des amis. Ces gens étoient si outrés de ma résistance qu'ils balancèrent s'ils me quitteroient à si bon marché : enfin voyant ma résolution ils prirent celle de se retirer ; par ce moyen je gagnai Chioggia petite ville à quelque trois lieues de Venise où je me rendis en bateau.

Comme j'étois dénué de tout , la première chose que je fis en entrant dans la ville , fut de m'informer où je trouverois des gens de ma nation. En moins d'une heure ou deux je trouvai ce que je cherchois ; & ayant appris que les Vénitiens armoient puissamment contre les Turcs , je pris parti dans l'Armée Navale qui fit voiles peu de temps après : cependant je tâchai de voir ce qu'il y avoit de plus singulier.

Mars.
1636.

Avril.
1755.
De Venise.

La *Hollande* & *Venise* ont quelque chose de semblable acause de leurs Canaux ; mais la différence est que celle-ci est dans la Mer ou si vous voulez dans des marais nommés Lagunes par les Vénitiens, & que les villes de la *Hollande* sont en terre ferme. Ainsi les bâtimens n'y ont que le sable & le limon pour fondement, & néanmoins ils ont autant de solidité que ceux de terre ferme ; sans cela comment pourroient-ils y élever de si lourdes masses que le clocher de S. Marc ; lequel est si haut qu'en temps serein il sert à découvrir jusqu'à douze lieues d'étendue. Est-il rien aussi de plus massif que l'Eglise de S. Marc ? cependant on ne voit point qu'elle s'affaisse en aucun endroit. On voit à la façade quatre chevaux de bronze doré que les Vénitiens emportèrent au sac de *Constantinople* : elle a un grand Dôme au milieu, & de petits sur les côtés. On célèbre surtout la Bibliothèque de cette Eglise, mais je laisse aux savans à faire le détail de quantité de Manuscrits Grecs, dont on dit qu'elle est la mieux pourvue de l'Europe. Pour moi, je me contentai d'en regarder le vestibule, lequel est orné de statues, de bustes, & d'inscriptions antiques.

Je vis à la place S. Etienne le Palais Pisani, dont la façade est une des plus belles qui se voyent ; & les deux Hercules qui sont à la porte, les plus beaux d'Italie, ou qui le peuvent au moins disputer à Rome. Pour les Eglises, elles sont superbes en toute manière ; devant celle de S. Jean & S. Paul il y a une place, où est à cheval la statue d'un Général des Vénitiens nommé *Barthelemi de Bergamo*. Il me restoit encore une infinité de choses à voir, mais l'Armée Navale alloit partir, & mon devoir étoit de la suivre.

Le dixième Avril, l'Amiral donna la route, & faisant voiles en même temps, dix jours après nous fûmes à *Zante*, où notre navire ayant fait de l'eau, nous nous pourvûmes de quelques pipes de vin qui est excellent en ce lieu-là, & de plus à vil prix, y ayant eu pour un écu ce qui en coutoit six à l'Armée. Les vignes de *Zante* sont dans une tres-belle plaine de douze milles de long, & de quatre à cinq de large, à l'abri des montagnes dont le rivage de l'Ile est bordé, si-bien que les rayons du Soleil y étant rassemblés, ils sont parfaitement meurir le raisin dont on fait du vin tres-fort. La Doûane de ce vin porte vingt mille écus par an dans les coffres de la République. Il croît aussi dans cette Ile des raisins nommés de *Corinthe* dont le revenu n'est pas moindre : comme aussi de fort belles

belles pêches, des concombres, des figues excellentes, & enfin de tout excepté le bois qui y est cher. L'île a cinquante milles de tour, & contient cinquante villages. La ville qui porte le même nom n'est point murée, & les maisons en sont fort basses acause des tremblemens de terre à quoi elle est sujette.

Avril.
1696.

Le vingtième nous quitrâmes *Zante* & fîmes route vers l'île *Milo*, à la vuë de la quelle nous arrivâmes le cinquième Mai, & poursuivîmes sans relâcher jusques à *Argentiére*, où nous mouillâmes sur un fond de mauvaise tenuë, & pour nous achever de peindre, il survint une tempête qui rompit nos cables, & nous jeta de telle furie contre terre, qu'il fut impossible de nous relever. Pendant que nous songions aux moyens d'en venir à bout, un coup de vent nous enleva, & nous poussa contre un rocher avec tant de violence, que le vaisseau fut mis en pièces. Il faut avouer que cet élément est quelque chose de terrible, & qu'on n'y est guères en sûreté: mais tout ce que l'on en peut dire n'est rien au prix de ce qu'on éprouve dans le temps du péril. Mourir avec tant de connoissance est quelque chose de plus affreux qu'on ne s' imagine: c'est la peine où nous nous trouvâmes quand notre vaisseau fut brisé, mais elle eût encore été bien plus grande si nous eussions cru la mort si proche: ce fut un bonheur que de l'ignorer, car quand le malheur arriva nous avions encore toutes nos forces qu'une vaine crainte eût épuisées; ainsi personne n'ayant eu le temps de perdre l'esprit, chacun en eut assez pour prendre un morceau du débris, sur lesquels plusieurs se sauvèrent. Pour moi je me saisis du grand Mats, mais comme il rouloit incessamment sans que je l'en pussé empêcher, je cherchai un autre secours, & n'allai pas loin sans le trouver sur une écoutille qui nous sauva le Maître & moi. Il y eut encore quelque vint personnes de six vints qui eurent le même bonheur, & de ce nombre furent deux femmes, dont l'une étoit la femme d'un Capitaine Venitien, laquelle avoit fait de si grands efforts, que tous ses habits s'étoient déchirés; que tout son corps étoit meurtri & couvert de plaies, que lui avoient faits les cloux & les éclats des planches qui flotoient de toutes parts. Peu-après les coffres & les marchandises furent jetés à terre avec la femme d'un soldat qui étoit prête d'accoucher. Cette pauvre femme avoit luté contre la mort près de trente heures, & l'avoit enfin évitée en se tenant ferme sur une planche que les flots poussèrent sur le rivage. Un quart d'heure après

Le vais-
seau où étoit
l'Auteur,
brisé.

Avril.
1616.

elle accoucha d'un enfant mort; pour elle, on en eut tant de soin qu'elle ne fut pas long-temps malade. De quatre femmes de Capitaines que nous avions sur notre Bord, il ne s'en sauva qu'une qui est celle dont j'ai parlé. Par bonheur nous n'étions pas loin d'un vaisseau de notre floté dans lequel nous passâmes, & qui nous porta à *Candie*.

Candie.

Nous y arrivâmes heureusement, mais les provisions nous manquèrent, c'est pourquoi nous priâmes le Gouverneur de nous en donner. Il nous témoigna qu'il l'eût fait si la chose eût été possible, mais il protesta que la ville étoit alors si dénuée, qu'il ne voyoit point de jour à cela: surquoi nous le priâmes de nous faire trouver une tartane pour aller joindre l'Armée; il le fit & nous partîmes largement pourvus de munitions de guerre, & de bouche seulement pour dix-jours, qui étoit apeupres le temps qu'il falloit pour nous y rendre. Au bout de huit cependant quelque diette que nous eussions faite, elles nous manquèrent toutafait: & nous trouvant

Lesbos.

alors à *Lesbos* située dans le Golfe de *Smirne*, nous résolûmes d'entrer dans le Port pour tâcher de nous en pourvoir. C'étoit beaucoup risquer, cette Ile étant sous la domination du Turc, mais la faim fut plus forte que cette considération. Nous descendîmes vint sept à terre bien résolus de nous défendre si l'on nous attaquoit. Nous n'avions pas marché un quart d'heure que nous découvrîmes des vaches qui païssoient dans une prairie; nous en enlevâmes six que nous neûmes pas beaucoup de peine à faire entrer dans la Tartane, nul ne s'y étant opposé. Cet heureux succès nous donna cœur, & sans balancer nous poussâmes plus avant dans le pays. A un lieu de notre Tartane nous trouvâmes un hameau de quelque dix à douze feux: nous n'y vîmes pas une Ame, mais quantité de provisions, comme du fromage, du beurre, du miel, du vin, de l'huile, de la farine, & choses semblables qui sembloient être là pour nous. Quoique personne ne parût pour nous les disputer, nous n'eûmes garde de nous en charger, que nous ne vissions jour à le faire avec sûreté. Après avoir cherché quelque temps, au lieu de ce que nous craignons, nous apperçûmes vint ânes qui sembloient être envoyées exprès pour porter notre butin. En effet nous les en chargeâmes, & les chassâmes vers notre chaloupe. A une portée de mousquet du chemin que nous tenions, nous apperçûmes un Château, d'où craignant quelque surprise nous nous éloignâmes au plus vite. Nous étions

Avril.
1656.

étions à demi sauvés lorsque nous vîmes fondre sur nous un parti de deux cens chevaux. Je les apperçus le premier, & faisant faire alte à nos gens, *Compagnons leur dis-je voilà l'ennemi, mais sans nous effrayer, recevons-le comme il le mérite*: en même temps j'en détachai trois auxquels je dis qu'ils continuaissent à conduire notre butin, je rangeai le reste en bataille, & les enfermai entre certains amas de pierres entassées les unes sur les autres, dont le chemin étoit bordé depuis là jusques au port. Etant ainsi à couvert, je leur dis qu'ils prissent bien garde à ne tirer que dans leur rang, & que s'ils observoient cet ordre, je leur promettois de les sauver. A peine fut-il donné, que nous fûmes approchés & attaqués par les ennemis. Jamais on ne fut mieux obéï que je le fus en cette rencontre, & jamais assaillans ne furent plus gayement reçus. Car dès la première décharge il en tomba cinq, dont leur Capitaine qui étoit Maure fut du nombre. La suite eut le même succès, si-bien qu'en moins de rien il en fut tué plus d'une vintaine, ce qui ôta aux autres l'envie de s'y joïer. S'étant retirés au plus vite, lorsqu'ils furent fort éloignés, nous marchâmes dans le même ordre, croyant bien qu'ils n'étoient pas gens à nous quitter à si bon marché. Eneffet à vint pas delà ils retournèrent à toute bride crians tous ensemble de toute leur force afin de nous mettre en desordre: mais bien-loin de cela nous allâmes d'un sang froid à eux, & les reçûmes comme auparavant. Le nombre des morts augmentant toujours de de leur côté ils perdirent toute espérance, & se retirèrent au galop hors la portée de nos mousquets. De notre côté, nous reprîmes notre chemin avec la même précaution, & observâmes que les Turcs nous suivoient au petit pas, ce qui nous fit croire qu'ils attandoient à nous charger lorsque nous serions occupés à nous embarquer. C'étoit où nous les attrandions, ayant à notre bord quatre petites pièces de canon qui les eussent éclaircis tout autrement que les mousquets: mais soit qu'ils s'en doutassent, ou qu'ils craignissent quelque autre chose, lorsqu'ils nous virent à vint pas de notre chaloupe, ils tournèrent d'un autre côté: ainsi nous revînmes chargés de butin, n'ayant que deux morts & trois blessés.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE III.

L'Auteur arrive à Monce-Santo & à Troye. Un vaisseau Anglois Attaqué & brûlé par les Galères du Bey. L'Auteur est fait esclave. Il se jette en la Mer pour joindre l'Armée Vénitienne & y réussit.

Mai.
1656.

Après cette heureuse entreprise nous quitâmes l'île de *Lesbos*, & arrivâmes à *Monte-Santo*, ainsi nommé parcequ'on prétend que c'est où le Diable porta Jesus-Christ pour lui montrer tous les Royaumes de la Terre. Delà nous donnâmes jusques vers *Troye* où nous joignîmes l'Armée Vénitienne. Cette fameuse ville n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village où il ne paroît aucune trace de ce que les Poëtes en ont dit. Il est vrai qu'on y voit les ruines d'une vieille muraille, d'une porte de marbre blanc: de quelques chemins couverts du côté de la Mer, & d'une redoute de terre: mais ce sont de vieilles reliques des travaux que les premiers Turcs avoient faits en ce pays-là.

Le quatorzième, l'équipage fut distribué sur différens navires: celui où j'étois se nommoit *la petite Princesse*; & le lendemain du partage les Galères du *Bey* parurent. Leur dessein étoit de passer brusquement dans la rivière, mais nous en défendions l'entrée; & apparemment ce n'étoit pas leur ordre de nous y forcer: car si-tôt qu'elles nous y virent, elles se postèrent à l'embouchure qui est du côté de la Grèce. Elles étoient vint & deux en nombre, toutes lestes & bien équipées. Comme elles attandoient nouvel ordre, elles découvrirent un navire Anglois nommé *Midleton* venant de *Zante*, chargé de vivres pour l'Armée. A peine eut-il paru qu'elles l'attaquèrent avec furie. Comme nous étions les plus proches nous voulûmes aller au secours, mais le calme nous en empêcha, ainsi l'Anglois demeura seul & ne laissa pas de se bien défendre. Enfin les Turcs s'étant rendus maîtres de la prouë, les Anglois les en délogèrent par une traînée, qui en produisant son effet mit le feu au vaisseau: ceux-ci nonobstant ne perdoient point cœur, & se

Combat
naval entre
les Anglois
& les
Turcs.

ba-

batoient comme auparavant ; mais quand le tillac fut brulé & qu'ils ne purent plus tenir, ils se jetèrent dans la Mer, où la plupart périrent ; quelques-uns furent faits esclaves, de-sorte que de soixante hommes dont ce vaisseau étoit monté, il n'y en eut que deux de sauvés : le reste fut noyé ou brulé, excepté quelques peu d'esclaves. Nous apprîmes depuis de ceux-ci, que les Turcs s'étoient repentis d'avoir entrepris ce combat, parce que leurs Galères y avoient été fort endommagées, qu'ils y avoient perdu plus de cinq cens hommes, & qu'un plus grand nombre étoient blessés.

Pendant que nous fûmes en ce lieu, les vivres nous manquant & ne sachant où en trouver, le mauvais air & la misère nous firent venir le Scurbut ; ajoutez qu'il falloit que nous allassions tous les jours faire de l'eau à la rivière de *Troye*, ce qui ne se pouvoit sans courre risque de la vie ou de la liberté ; acause que les Turcs avoient près de là des chemins couverts, d'où ils se jetoient sur nos gens avec avantage. Un jour y étant avec sept autres, nous vîmes des vignes qui nous tentèrent, mais elles étoient à une demië lieuë de nous, & l'aventure étoit dangereuse : cependant le besoin que nous avions de quelques rafraichissemens nous fit oublier le péril ; si-bien que nous tirâmes au fort, & le Ciel voulut qu'il tombât sur moi. Après m'être précautionné autant que le lieu & le temps me le permettoient, je me mis en chemin avec une ardeur incroyable, tant j'étois pressé du desir de manger de ce fruit. J'en étois déjà proche, je le voyois, je le sentoïs, & ne songeois à rien moins qu'aux Turcs, lorsque j'entendis un grand bruit derrière moi : je vis en me retournant que c'étoient les Turcs qui tâchoient de couper chemin à nos gens ; mais ils ne purent les empêcher de gagner la chaloupe qui alla échoüer sur un banc de sable. Ceux-ci avoient deux petites pièces de canon, & quantité de cartouches, avec lesquels ils firent sur les Turcs un feu si extraordinaire qu'ils en furent bientôt délivrés, mais je n'eus pas le même bonheur : en fuyant les coups de canon les Turcs m'apperçurent & vinrent à moi. Il étoient si grand nombre que j'eusse résisté en vain. Il falut donc les suivre, d'abord au lieu où avoit été l'ancienne *Troye* puis près delà sur une Galère où il y avoit cinq cens forças : mais avant que d'y entrer on me fit quitter jusqu'à ma chemise, on me raza barbe & cheveux, & l'on ne me laissa qu'un simple caleçon de toile : ensuite je fus mis à une rame que six hommes avoient peine à man-

Mai
1656

L'Ancien
est fait es-
clave.

Mai.
1676.

nier. Je ramois auprès d'un vieux *Moscovite* dont l'entretien acheva de me desoler : il y avoit vint & quatre ans qu'il étoit dans cette misère, & hors d'esperance d'en sortir, acaulé que les Turcs ne relâchoient pour quelque somme qu'on leur offrit, aucun des esclaves qu'ils avoient pris dans le service des Vénitiens. Cette nouvelle me ferra le cœur, & j'avouë n'avoir jamais eu de douleur si sensible : je fus quelque temps sans pouvoir parler, cette pensée d'être pour toujours enchaîné dans une Galère, roüé de coups, mal nourri, presque tout nu, exposé aux rigueurs du froid & du chaud, & jamais couché, m'ôta l'usage de tous les sens. Cette réflexion ne fut pas longue, car l'exercice de l'esprit fut bientôt contraint de céder à celui du corps.

Ce pénible exercice mêlé de coups & d'amertume n'avoit duré que six semaines, que je pensois déjà aux moyens de me sauver ; c'étoit néanmoins une pensée que j'étouffois presque aussi-tôt qu'elle étoit née, de peur qu'un malheureux succès ne fît redoubler & le travail & les coups ; mais le vieux *Moscovite* dont j'ai parlé ennuyé de son esclavage avec bien plus de raison que moi, la réveilloit de temps en temps, & m'y excitoit avec chaleur. Un jour étonné que ce bon vieillard eût attendu mon arrivée pour songer à la fuite ; il m'assura que je n'étois pas le premier qu'il eût tâté sur ce sujet, mais que n'ayant trouvé personne qui voulût y entendre, il n'avoit pas eu le courage de s'y exposer tout seul, étant naturellement timide, mais qu'avec un second, il croyoit la chose possible. Je m'avisai de lui demander où étoient ses oreilles, & s'il n'avoit jamais eu de nez : cette enquête fut sans dessein, mais lui s'imaginant que je savois ses aventures ; Ha ! camarade reprit-il vous en savez plus que je ne pensois, mais le malheur qui m'est arrivé ne doit pas vous rebuter, j'avouë que j'ai souvent tâché de me tirer de ce triste état & que je n'ai pu y réussir, mais c'étoit faute d'avoir quelqu'un qui voulût tenter la même fortune : on peut beaucoup quand on est deux, mais il est malaisé qu'un seul puisse rompre ses chaînes, & c'est d'où presque tout dépend ; on m'a coupé comme vous voyez le nez & les oreilles, pour avoir tâché de me sauver, mais c'est comme je vous ai dit parceque j'étois seul : pensez étant jeune comme vous êtes quel est votre Destin si vous devez passer à la rame le reste de vos jours : songez à ces longues années qui seront suivies par ce moyen de misères inévitables, & si ce n'est assés pour vous inciter à votre salut, pouvez-vous aimer une vie dont chaque moment est une
peine

peine bien plus rude que la mort même? D'ailleurs en me suivant vous ne risquez que quelques coups sous la plante des piés; qu'est-ce que cela au prix de la joie que vous goûterez si le Ciel bénit notre fuite? Et pouvez-vous craindre si peu de chose, si le feu dont on me menace encas que j'y sois rattrapé, n'est pas capable de me rebuter? Croyez moi, il n'est rien de si doux que la liberté, ni rien de si amer que la vie que vous allez mener. Enfin vous n'avez qu'à vouloir & je vous répons du succès. Je fus ébranlé par ce discours, mais ses oreilles & son nez coupés faisoient un si mauvais effet qu'ils balançoient ma résolution. Après y avoir bien pensé, les fâcheux objets que je voyois m'échauffèrent tellement, que je résolus de tout entreprendre; & déjà les desseins les moins possibles, & les plus périlleux me sembloient aisés & sans danger, lorsque le vieillard m'avertit dans un autre entretien, qu'il étoit pourvu d'une lime, d'un fusil & d'une bougie pour travailler dans l'occasion. Je lui donnai parole que j'étois résolu à tout & qu'il pouvoit y faire fond.

Quelques jours après on nous envoya lui & moi sur les quatre heures du soir remplir nos tonneaux d'eau. Cette occasion nous donna moyen tous enchainés que nous étions d'aller chercher un lieu où nous pussions être à couvert. La pluie, la fatigue & la nuit nous obligèrent d'entrer dans un lieu souterrain, où au lieu de nous reposer, mon camarade ayant allumé sa bougie, nous limâmes nos chaînes d'un si bon courage, qu'elles furent bientôt coupées. La nuit par son obscurité favorisoit notre dessein, & tout étant tranquille une heure & demie avant jour, nous gagnâmes le rivage qui étoit tout couvert de Tentes, où la pluie qui avoit duré presque toute la nuit, avoit fait entrer les sentinelles: ainsi nous passâmes au milieu d'eux sans en être aperçus, & nous coulâmes doucement dans l'eau. Nous n'y étions guères avancés, que nous entendîmes le bruit des flèches que l'on nous tiroit du rivage: on s'y doura de notre fuite par la lueur que jetoit la Mer aux endroits que nous agitions, effet qui lui est ordinaire par sa salure naturelle: & comme les flèches dont ils se servoient au lieu d'armes à feu que la pluie rendoit inutiles,omboient près de nous de toutes parts, il étoit malaisé de les éviter, aussi y en eut-il une dont la cuisse de mon camarade fut percée jusque à l'os. Lorsque nous fûmes hors la portée des ennemis je tâchai de la lui tirer, mais comme elle étoit à trois pointes, le peu d'effort que je fis lui fut si sensible, qu'il me pria

Mal.
1056.

L'Anteur
trouve
moyen de
s'enfuir.

Il coupe ses
chaînes &
gagne l'Ara-
bica Vini-
sicane.

de la laisser. Ainsi tout blessé qu'il étoit il nagea deux heures entières, au bout desquelles nous abordâmes un vaisseau nommé *le Sacrifice d'Abraham*. On nous y reçut humainement; mon camarade fut bientôt guéri de sa playe quoique profonde & dangereuse, & par la bonté du Ciel, nous nous vîmes enfin délivrés de ce formidable esclavage.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE IV.

L'Auteur est mené devant le Général. Ordre donné pour encourager les soldats. Liste des Officiers Vénitiens. Chevaliers de Malte venus apropos. Grand courage des Vénitiens & leur victoire.

Juin.
1656.

LE vingt-quatrième de Juin qui fut celui de notre arrivée dans la Flote, le Général nommé *Lorenzo Marcello*, voulut savoir l'état de l'Armée des Turcs, & quelle étoit notre aventure. Je lui contai comme ci-dessus, & lui dis ensuite que ce même jour étoit destiné au combat: que toute la Flote ennemie ne parloit d'autre chose; & que les Chefs doutoient si peu de la victoire, qu'ils partageoient déjà le butin dont ils se croyoient assurés. Cet avis fut fort bien reçu; & une bourse de trente ducats qui le suivit par l'ordre de Son Excellence, ne le fut pas moins bien de nous. D'abord les ordres pour le combat furent donnés, & l'un de ceux qui furent reçus avec plus de joie & le mieux exécutés, fut la liberté du pillage qu'il donna aux soldats; avec défense aux Officiers sur peine de la vie, de leur rien ôter de ce qu'ils prendroient à l'ennemi. Je ne puis exprimer l'ardeur avec laquelle chacun attendoit le signal: elle étoit si grande & si générale qu'on en tiroit un bon augure pour l'avenir. Ces cris publics de réjouissance ne s'étoient pas toujours entendus dans l'Armée Vénitienne; il n'y avoit que vingt-quatre heures que l'on commençoit d'y bien espérer, c'est-à-dire depuis la jonction des Galères de Malte qui étoient venus le jour précédent, & qui sembloient être envoyées du Ciel pour fortifier le bon parti. Depuis leur arrivée & de quelques Vaisseaux

Hol-

Hollandois, l'Armée se trouva composée de vint huit navires de guerre, de vint quatre Galères & de sept Galéasses. Ce petit nombre ne paroïssoit rien auprix de l'Armée ennemie dont toute la Mer étoit couverte; mais l'Ame qui les faisoit mouvoir étoit si grande & si éclairée: les Chefs qui commandoient, si braves & si consommés dans le Métier: les soldats si souples & si adroits, qu'ils ne pouvoient manquer de vaincre. Je n'ai ni l'envie ni la force de faire leur éloge; mais je ne puis me dispenser de faire connoître au Lecteur Chretien, les noms de ceux qui ont si bien défendu ses droits contre ses ennemis jurés.

Jun.
1656.

L I S T E.

Des Chefs qui commandoient l'Armée Vénitienne dans la bataille livrée au Turcs l'Année 1656.

Général, *Lorenzo Marcello.*
Barbaro Badour, *Provéditeur Général.*
Josef Morosini, *Amiral des Galéasses.*
Antonio Barbaro, *Capitaine du Golfe.*
Zuanni Marcello, *Lieutenant Général, & Capitaine d'une Galéasse.*

Les autres Chefs des Galéasses étoient,

Alvise-Foscari.	Alvise-Battaglia.
Antonio-Priuli.	Giacomo-Lorédano.
Marco-Riva.	

Amiral des Galères.

Pietro Contarini.

Capitaines des Galères.

Antonio-Pasquaglio.	Dionisio-Difani.
Pietro-Quirini.	Zorzi-di Mezo.
Giacomo-Semiticolo.	Zuanni-Venier.
Nicolao-Muazzo.	Francesco-Vizzamano.
Nicolo-Colergi.	Angelo-Muazzo.
Aurelio-Longo.	Alessandro-Dondolo.

Join.
1656.

Alvise-Baffo.	Tomazo Fradello.
Giacomo-Polani.	Z. Giacomo-Quirini.
Francesco-di-Mezo.	Herolamo-Pésaro.
Pietro-Barozzi.	Alvise-Soscarini.
Zorzi-Mengano.	Cuglielmo-Avogadro.

Chefs des Vaisseaux de Guerre.

Marco-Bembo, *Amiral.*
 Zuanni-Contarini, *Vice-Amiral.*
 Gerolamo-Malipiero, *Contre-Amiral.*

Capitaines.

Z. Andora-Bragadino.	Zuanni-Corner.	} <i>Volontaires.</i>
Bernardo-Bragadino.	Faustino-Riva.	
Nicolo-Dona.	Zorzi-Zancarat.	
Agostino-Marcello.	Francesco-Basadono.	
Vincenzo-Quirini.	Francesco-Pisani.	
Gerolamo-Loredano.	Bernardino-Vizzamano.	
Marco-Barberigo.	Francesco-Quirini.	
Nicolo-Zane.	Alessandro-Zane.	

Grands Seigneurs, & Volontaires.

Le Prince de Parme.
 Zuanni-Antonio-Muazzo. *Jeune Seigneur de 13 ans.*
 Andrea-Muazzo. *Jeune Seigneur de 12 ans.*
 Dominico-Antonio-Semiticolo.
 Marco-Zorzi. Pietro-Gritti. Lazaro-Mocenigo.

Pendant un mois qu'on attendoit de jour en jour l'Armée des Turcs, les Galères de Malte commandées par le Grand Prieur de la Rochelle, joignirent l'Armée Vénitienne. Avant qu'elles fussent arrivées, les *Vénitiens* croisoient souvent sur celles des Turcs, & d'ordinaire avec avantage. Les forces de ceux-ci consistoient en vingt-huit vaisseaux de guerre, en soixante Galères, & en neuf Galéasses; le tout monté d'un peuple infini, & d'une prodigieuse quantité de munitions de guerre & de bouche. Le vingt-troisième cette nombreuse flotte parut, tâchant de passer par divers endroits vers les Iles de l'Archipel; mais le passage leur fut disputé

puté si vigoureusement, que leurs efforts furent inutiles : D'abord ce fut avec quelque sorte de lenteur, quelques heures s'étant passées à écouter les prétentions des Chevaliers de Malte, qui s'obstinèrent à vouloir commander en chef leurs Galères, indépendamment des *Vénitiens*.

Le vingt-quatrième, les Turcs se postèrent près de deux Châteaux situés à l'entrée des *Dardanelles*, d'où ils faisoient un feu continuel, pendant qu'ils dressaient deux Batteries, l'une, du côté de l'Anatolie, l'autre, du côté de la Grèce, afin que donnant de plus près sur les *Vénitiens*, ils les contraignissent de leur laisser le passage libre. De là ils insultèrent durant trois jours notre Flote par un grand nombre de mortiers qui ne cessoient de vomir des bombes, & des cailloux. Le Général qui étoit partout en fut le plus incommodé : & bien-que le Canon lui enlevât de temps en temps ceux qui étoient près de sa personne, il demeura ferme néanmoins, & mit si bon ordre partout, que les Turcs ne purent passer.

Le vingt-sixième, la Flore ennemie étant au vent de la nôtre, fondit dessus dès le point du jour avec tant d'impétuosité, de bruit & de furie, qu'il sembloit que tout dût périr. En-effet, outre qu'ils étoient deux ou trois fois autant que nous, ayant l'avantage du vent, leur joie n'étoit pas sans raison. Cependant nous demeurions fermes, & attendions que l'ennemi que nous ne pouvions joindre ayant vent & marée contraires, se servît de son avantage. Mais au lieu d'avancer & de se mêler parmi nous, il demeura dans le même poste, d'où il incommodoit beaucoup sans que nous pussions lui rendre le change. Cependant les nôtres las de se voir insultés par les Infidèles, firent ce qu'ils purent pour les joindre, en quoi la marée les seconda; Ils se mêlent donc, ils se joignent, & les uns & les autres animés d'une même ardeur, se cherchent, s'insultent, se poussent : mais cette ardeur ne dure guères d'un côté. Déjà les Turcs épouvantés fuient un ennemi qui les presse; ils cherchent une retraite, & la trouvent entre le Château de l'anatolie & la pointe de Barbarie où ils se croient en sûreté. En effet un vent de Nord au-dessous duquel nous étions leur fut quelque temps favorable, & nous empêcha d'achever ce que nous avions commencé.

Juin.
1656.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE V.

Le vent se tourne de notre côté: Les Turcs s'ensuient; nous les poursuivons. Les Galères du Bey sont fermes. Notre Général est tué. Perte de quelques-uns de nos vaisseaux. Les Turcs entièrement défaits.

Jun.
1445.

*Le vent
tourne à
l'avantage
des Véné-
tiens leur
aidé à ga-
gner la ba-
taille.*

LES Turcs postés à leur avantage se contentoient de nous voir de loin; le peu de temps qu'ils avoient été près de nous leur avoit tant coûté, qu'ils n'osoient plus en approcher: ils se feroient cependant de cet avantage, & nous avions le déplaisir de ne pouvoir les déposer, le vent nous étant trop contraire. Cela n'empêchant pas qu'on n'eût toujours la même espérance de vaincre, on faisoit toujours les mêmes efforts pour en venir à une bataille qui terminât le différent. C'est où nous en étions, lorsque le vent, non-seulement cessa de nous nuire, mais nous aida même à les joindre; à quoi notre Flote fut si ardente, qu'elle eut bientôt mis les ennemis hors de combat. Ce ne sont plus ces cris de joie qu'on entendoit parmi eux au commencement, c'en sont de frayeur, d'épouvante, & de désespoir: Les uns se jettent dans la Mer; les autres sautent en l'air: ceux-ci trouvent la mort en fuyant; ceux-là en résistant; le desordre est universel; tout plie; tout succombe; & périt sous la valeur de nos Combatans qui semblent être portés sur les ailes de la Victoire, tant ils sont heureux à commander; à obéir & à poursuivre ceux qui pensent éviter leurs coups. Dans cette noble ardeur qui les presse d'exterminer un monde d'ennemis, ils se souviennent que l'innocent est joint au coupable; que le sort des pauvres esclaves est confondu dans le malheur de leurs patrons: ils en ont pitié, ils les cherchent: & pendant que les uns ne font nul quartier à ceux-ci; d'autres tendent la main à ceux-là & les empêchent de se noyer; ainsi pouvant suffire à tout, ils abîment les infidèles pendant qu'ils sauvent les Chrétiens.

Quand la plupart furent en sureté, ils ramassèrent toutes leurs
for-

forces pour couper chemin aux fuyars que les plus grands vaisseaux couvroient : On en coula la plupart à fond , on mit le reste hors de combat , & de tant de Galères où consistoit l'espérance des ennemis , il n'en échapa que quatorze. Cependant le reste se voyant coupé & forcé à se défendre se rangea en bataille. Ce fut alors que le combat se fit dans les formes , car jusque-là tout s'étoit passé en confusion. L'aile droite étoit commandée par un Chef de Galéasse nommé *Antonio Barbaro* ; Contarini commandoit la gauche ; le Général étoit au milieu ; lequel soutenu des Galeres & des Galéasses rompit l'ordre des ennemis. Ceux-ci ne sachant où s'enfuir , se battirent en desespérés. Cependant le cœur leur manquoit lorsque les Galères du *Bey* retournèrent à la charge & retardèrent la victoire. Ce Général étoit brave de sa personne ; il avoit de l'acquis , du courage & de la conduite ; & fit incomparablement mieux que le Général *Mustafa*. Celui-ci étoit un faux brave que le hazard avoit élevé : comme il savoit que la flatterie étoit le foible de son Maître , il ne le voyoit point qu'il n'eût des louanges étudiées dont se repaissoit ce bon Prince. Le jour de son départ pour cette grande expédition , après un éloge à son ordinaire , il lui promit que son voyage ne seroit pas long , d'où néanmoins il prétendoit ne revenir qu'avec la tête du Général des *Vénitiens*. La suite fit voir que ce discours n'étoit qu'un vain babil , & qu'il ne méritoit rien moins que la Charge qu'il possédoit. Celui qui en étoit plus digne étoit un Bassa Renégat qui avoit fait merveille pendant tout le cours du combat , & qui sembloit avoir entrepris d'exécuter la promesse du Général. Ce vaillant homme avoit toujours été partout : quelque part qu'allât notre Général il lui avoit toujours fait tête , & l'on peut dire qu'il étoit le seul qui lui disputât la victoire. Dans cette attaque qui étoit le coup de partie , on ne fut pas long-temps à reconnoître son dessein. Quelque digne qu'on lui opposât , il forçoit & entraînoit tout ; mais sitôt qu'il vit notre Général , il s'attacha fortement à lui. Celui-ci ravi de trouver le plus brave de ses ennemis lui rendit vivement le change. Comme il se pressioient avec même ardeur , il vint du secours au Général qui fit perdre cœur au Bassa , & peu s'en faloit qu'il ne succombât , quand *Marcello* fut tué d'un coup de Canon.

Cette perte qui devoit être la perte de toute l'Armée ne fut pas néanmoins sentie. *Zuanni* Lieutenant du Défunt occupa di-

Join.
1656.

*Mort de
Général des
Vénitiens.*

gne.

Juin
1695.

gnement sa place-jusques-à l'arrivée du *Provéditeur Général*, qu'il fit secrètement avertir du malheur arrivé. Cependant les Turcs s'obstinant à vouloir s'enfuir, l'un des plus âpres à les retenir fut *Lazaro Mocénigo*: qu'une jeune ardeur animoit, & qui donnoit un rare exemple de valeur aux autres Volontaires. Mais cette ardeur lui couta cher, car la Sultane où il étoit alla échoüer près du rivage, où elle fut brûlée par le grand feu des ennemis. Les noms des plus braves de ces Volontaires étoient, *Zorzi-Dadich*: *Ebert* Capitaine Lieutenant de M. de Grémonville: & *Bernardino-Canal*; les deux derniers desquels furent mortellement blessés. Des Vaisseaux Hollandois, l'un nommé *Les Armes de Nassau* que commandoit *Faustino-Riva*, fut enlevé par ses propres poudres: l'autre *Le David & Goliath* un des plus beaux de toute la Flote, eut aussi la même aventure pour avoir suivi de trop près les Galères du *Bey*; mais cinq de ces Galères auxquelles il s'étoit arrambé, suivirent cet enlèvement. Le *Prince de Parme* étoit si ardent à s'exposer, qu'il falloit à toute heure user de violence pour l'arrêter. Le fils du *Général Borri* couroit où étoit le plus grand feu, & ne perdoit nulle occasion de se signaler. Enfin tous couroient à la gloire, & sans doute que dès ce jour ils en eussent aquis une immortelle si la nuit n'étoit survenue.

Volontaires.

Vaisseaux
Hollandois.Défaite des
Turcs.

Le lendemain dès le point du jour, les nôtres éveillèrent les Turcs qui firent encore quelque résistance. La Capitane des Galères qui étoit le plus en état de faire tête aux nôtres, soutint quelque temps leurs efforts, mais enfin elle se rendit; & par sa reddition le reste au désespoir n'eut plus de recours qu'à la fuite: ils cherchèrent mais vainement à se retirer sous leurs Châteaux, car on les suivit de si près qu'il n'en échapa que tres-peu. Ainsi les Vénitiens domterent l'orgueil Ottoman, & se vangèrent glorieusement du mal qu'ils en avoient reçu.

Comme ils se consumoient en frais il y avoit long-temps, & que cette vieille querelle les incommodoit extrêmement, ils ne respiroient que la bataille & l'occasion de la terminer l'Armée souffroit ayant peu de vivres; & comme il falloit tous les trois jours faire de l'eau chés les ennemis qui la gardoient, on n'en pouvoit avoir qu'au prix du sang de bien des soldats qu'on ne pouvoit perdre sans s'affoiblir: ainsi cette heureuse journée étoit attendue avec impatience.

De

De quatre vints dix-sept Bâtimens tant vaisseaux, Galères que Galéasses, qu'avoient les ennemis au commencement du combat, il ne s'en sauva que quatorze: le reste fut pris, brulé ou coulé à fond. Les *Hollandois* se rendirent maîtres de dixhuit Galères: & les *Maltois* d'onze Vaisseaux. De ceux qui furent pris on n'en réserva que quelques-uns pour servir de Trophées: le nombre de leurs morts & de leurs blessés ne fut pas connu. Mais on peut bien juger qu'il étoit extraordinaire par la prodigieuse multitude que la marée suivante entassa les uns sur les autres, outre cinq mille esclaves Chrétiens qui furent délivrés. Du côté des *Vénitiens*, il n'en demeura que quatre cens y comprenant le Général; pour les blessés, ce qu'il y a de plus certain c'est qu'il étoient en tres-grand nombre.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE VI.

Siège de Ténédos. Reddition des deux Châteaux & de Lemnos. Etat présent de la Grèce. L'Auteur arrive à Patmos. Il y est pris par les Turcs avec six de ses Compagnons; & peu-après délivré.

Quelques jours se passèrent depuis le gain de la Bataille à chercher les Morts & les Blessés; on les renvoya à *Venise* avec les Bâtimens qui avoient besoin de radoub, & le reste usant de son avantage marcha contre les Turcs pour les battre jusques chés eux pendant qu'ils étoient effrayés. Le premier objet de notre entreprise fut l'Isle de *Ténédos*, qui n'est proprement qu'une Tour avec un Boulevard muni d'environ quinze canons. Elle est située vers les bouches de *Constantinople*, c'est-à-dire devant le détroit que les anciens nommoient *l'Helléspont*, comme qui diroit Mer de *Hellé*, fille d'Athamas Roi des Thebains; qui fuyant la méchante humeur de sa belle-mère *Ino*, se noya avec *Frixus* son frere en passant cette Mer, qui en avoit retenu le nom. Elles étoient encore appellées détroit de *Sestos* & d'*Abydos*, du nom de deux villes bâties de part & d'autre sur son rivage, & célèbres par les amours

juin;
1656.

Ténédos

L

de

Join.
1616.

Affligée.

Preise.

Qualité de
de l'île.

Et de
Lemnos.

de *Léandre* & de *Héro*. Les deux noms modernes sont les *Dardanelles*, & le Détroit de *Callipoli*. Il y avoit deux Châteaux qui défendoient l'entrée de la Mer de *Marmora*, ou de la *Propontide*, & par conséquent celle de *Constantinople*; l'un du côté de l'*Asie*, qui n'est qu'une enceinte de murailles, avec un fossé de cinq ou six piés de profondeur. L'autre, du côté de l'*Europe*, qui est une Tour ronde avec deux Boulevars avancés en cœur d'une manière Gothique. Durant quinze jours nous fîmes un feu continu de notre canon sur ces Châteaux, qui se rendirent au bout de ce temps, à condition qu'on mettroit les Turcs naturels en terre ferme; & qu'il seroit libre aux *Vénitiens* de se servir des Renégas dans leurs Galères. Ce dernier article ne servit de rien, la Garnison n'étant composée que de Turcs & de Maures, les Grecs qui en étoient, allant tous les soirs coucher ailleurs que dans les Châteaux, où il leur étoit défendu de passer la nuit, & qui s'étoient servis heureusement de ce prétexte pour ne se point trouver au siège. Cette Ile est fertile en bons vins, dont elle fournit *Constantinople*, & les muscats y sont excellens. Le bétail y est fort commun, & l'on y trouve autant de gibier qu'on en veut, surtout des lièvres & des perdrix. Elle a environ six lieues d'Allemagne de circuit, & produit abondamment toutes sortes de fruits. Il y fut laissé quelque sept cens hommes en garnison, & pour Gouverneur *Girolamo-Loredano* Gentilhomme Vénitien.

Après avoir pris *Ténédos*, nous allâmes à *Lemnos* autre petite Ile qui n'est qu'à cinq lieues delà, & la prîmes sans difficulté. Il y avoit dans la Forteresse une garnison de sept cens hommes qui se rendirent des la première sommation, parce que les vivres leur étoient coupés, & qu'ils avoient appris la reddition de *Ténédos*. L'Ile est assés belle, & fort fertile en blé, en pois, en fèves, en amandes & en autres fruits. Le trafic de laine est considérable acause qu'il y a un tres-grand nombre de moutons. Les habitans sont Grecs, mais il ne leur est pas permis de demeurer en des villes ou Places murées. La Capitale est appelée du nom de l'Ile: celles qui lui sont inférieures se nomment *Condea*, *Cochino*, *Palsò*, *Castro*, & quelques autres; & l'on y conte jusqu'à soixente & quinze villages. Dès qu'on en eut pris possession, le Général envoya croiser toutes les Iles de l'Archipel dont nous étions alors les maîtres, pour leur faire payer le tribut. En quoi certes les

In-

Insulaires étoient à plaindre, car outre qu'ils sont fort pauvres, il falloit desormais qu'ils le payassent & aux Vénitiens & aux Turcs.

*Juin,
16, 5.*

La Grèce n'est plus aujourd'hui pour la splendeur & pour les richesses ce qu'elle étoit avant que d'être sous la domination des Turcs, mais elle est encore aussi fertile, & tout y est à fort bon marché. Les habitans y sont toujours fort subtils & fort pénétrans; mais quoiqu'ils aient beaucoup d'esprit, la dureté du Gouvernement leur ôte l'envie de le cultiver. Les hommes se couvrent la tête d'un bonnet rouge, un peu long, & retroussé sur le front: quelques-uns portent le turban blanc & se font razer à la Turquie, bienqu'ils ne soient pas Mahométans; tous les autres ont les cheveux longs.

*Etat pré-
sent de la
Grèce.*

Leur habit diffère de celui des Turcs, en ce qu'ils ne portent que des vestes étroites de couleur noire ou obscure avec des botines joignant la jambe; au lieu que les Turcs portent des vestes de couleur, & n'ont des botes qu'à la campagne. Sur cette veste étroite ils en ont une extrêmement large avec des manches étroites & pendantes, qu'ils portent en guise de manteau. Les paysans portent le bonnet comme on le porte dans la ville, mais leur chaussure est différente, car au lieu de botines ils ont des souliers & des bas. Les habits des femmes consistent en un voile fait à-peu-près comme celui des Religieuses: il leur descend un peu plus bas que les épaules où il est fort ample & flotant. Leurs bas sont d'une belle écarlate, dont les pointes sont en broderie: leurs souliers sont fort étroits, & faits à-peu-près comme les femmes les portent en France. Celles qui sont de qualité, ont des cors de jupe de drap d'or, & par-dessus, des justaucors d'une riche étoffe qui leur descendent jusque à mi-cuisses: leurs jupes sont à-proportion, mais un peu plus courtes que leurs chemises, où sont représentés en broderie fine des oiseaux, des arbres, des fleurs, & choses semblables qui font un agréable effet. Quelques-unes ont en certains temps par-dessus tout cela une large veste de soie.

*Habits des
Gr. ci.*

*Ceux des
femmes.*

Les filles vivent à la maison comme des recluses, & ne voient personne jusques au jour de leurs noces. Ceux qui les veulent épouser leur font l'amour par procureur, & par quelqu'un de la parenté qui ait accès dans la maison. Ce jour-là elles portent une couronne toute de perles & de diamans; & depuis chés elles jusques à l'Eglise; & de l'Eglise jusque à la maison du mari, leur

*Leurs ma-
riages.*

Join.
1656.

marche est si grave & si lente, qu'elle ennuieroit les plus patients, si le bruit de quelques hauts-bois & tambours de basque qui les précèdent, n'amusoient ceux qui les accompagnent.

L'Ile de
Patmos.

La première Ile où nous allâmes pour nous faire payer le tribut, fut celle de *Patmos* où S. Jeant fit son Apocalypse. On nous montra à l'ouverture d'une montagne une fort petite chapelle, que les Grecs tiennent par tradition être le lieu où il demuroit. Il y avoit dans cette Chapelle une pierre creusée qu'on garde comme une relique, & dont les Grecs vendent de petits morceaux, que les malades pulvérisent & prennent dans un verre d'eau pour se guérir de la fièvre quarte. La ville de *Patmos* est assise sur une montagne, où ce qu'il y a de plus beau, bien-que ce soit tres-peu de chose, est un couvent où l'on a dressé un mausolée au Fondateur qui se nommoit *Chrysolodos*. L'Ile est passablement peuplée, & des plus fertiles du Pays. Il y a une Forteresse qui en défend l'entrée aux pirates, dont les Insulaires étoient autrefois incommodés. Ils nous payèrent le tribut sans répugnance: & nous dirent en particulier qu'ils avoient de la joie que les Turcs eussent été défaits, mais ils n'osoient la faire éclater parce qu'ils craignoient le Cadis.

Delà nous allâmes à *Samos*, & primes chemin faisant sur les Turcs quelques Saïques marchandes; & après avoir croisé quelque temps, nous donnâmes fond au Port de l'Ile, pour y faire aussi payer le tribut.

Samos.

Comme nous avions besoin d'eau, la première chose que nous fîmes, fut de tâcher de nous en fournir. Pour ce sujet nous descendîmes dix à terres & dix autres allèrent au prochain village, pour acheter quelques vivres qui nous manquoient. Je n'avois encore fait porter que deux tonneaux d'eau en notre chaloupe, lors que j'apperçus deux Brigantins qui se hâtoient de venir à nous. Comme la partie n'étoit pas égale, nous courûmes à notre chaloupe, où nous tâchâmes de nous sauver à force de rames; mais malgré nos efforts, les ennemis prirent le dessus, & par ce moyen nous empêchèrent de regagner notre vaisseau, qui étoit éloigné de terre plus d'une demie lieuë. Cet obstacle nous fit résoudre à retourner d'où nous venions; mais les Turcs suivoient de si près, qu'ils furent à terre aussitôt que nous. Cependant la crainte nous donna des ailes, & nous eussions fait faire à nos ennemis plus de chemin qu'ils ne pensoient, sans que nous avions les piés nus,

où

où nous ne pouvions empêcher d'entrer les ronces & les épines que nous trouvions à chaque pas. Durant que les Turcs étoient occupés à garoter mes camarades, je me cachai dans un buisson où je fus percé de mille pointes, que je souffris en vrai Stoïque, & dont je trouvois les picures douces au prix des maux de l'esclavage. Ceux du vaisseau voyant le péril où nous étions, s'approchèrent de terre, & tâchèrent d'effrayer les Turcs par le bruit du canon; mais ils étoient trop acharnés pour lâcher prise: ils coururent & prirent tout ce qu'ils purent depuis ce bruit comme auparavant. Pour moi, dès que je l'entendis je me crus à-demi sauvé, par ce que j'étois dans un lieu de difficile accès, & où l'on n'eut pas cru qu'un homme presque nu eut eu le cœur de se poster. Cette réflexion jointe à la frayeur dont je croyois les Turcs susceptibles, me fit un peu haussier la tête pour voir s'ils étoient déjà loin. Ma curiosité me couta cher, car à peine me fus-je montré, que je me vis environné de quatre Turcs, qui me menèrent à leur Brigantin les mains liées derrière le dos avec six de mes compagnons.

Le Capitaine ne nous traita pas inhumainement; & pour comble de civilité il ne voulut pas qu'on nous fouillât, de quoi je lui sus tres-bon gré, ayant sur moi vingt-cinq ducats que je n'avois nulle envie de perdre: nonobstant cela le trouble & la crainte étoient peints sur notre visage; quelques-uns même se desespéroient, & ce galant homme eut la bonté de les assurer qu'on ne leur feroit aucun mal, & que nous serions aussi-bien traités que ses gens. Eneffer il nous tint parole, mais ce n'étoit pas son dessein de nous garder long-temps. Il nous mena à *Rhodes* où nous fûmes exposés en vente, mais il n'y trouva pas son conte, acause que la peste y avoit fait de si grands ravages, que le prix des esclaves étoit de beaucoup diminué. N'étant pas content de cent piaîtres qu'on lui offroit par tête, il nous mena à *Sio* où étoit l'Armée des Turcs, & par conséquent où il pensoit nous vendre bien cher; mais bien loin de cela, on lui offrit encore moins qu'à *Rhodes*. C'est pourquoi nous le priâmes de nous rendre à ceux à qui nous étions, desquels il feroit assurément plus satisfait que de tout autre. Cette proposition lui plut; pourvu dit-il, que j'aie de l'argent, il n'importe peu à qui vous vendre.

Ainsi nous retournâmes à *Samos*, où notre Capitaine nous fit

L. 3.

savoir:

Julien.
1816.

L'Autop-
pris des
Turcs.

Exposé en-
vente.

juin.
1516.

savoir qu'il étoit bien-aise de nous racheter, si pour notre rançon il ne falloit que dixhuit cens piaftres, qui étoit tout l'argent qui lui restoit dans son vaisseau. Nous raportâmes à notre Patron qu'on vouloit bien nous racheter pourvu qu'il mît notre rançon à un prix raisonnable, & qu'amoins de cela il n'y avoit pas d'apparance qu'on y voulut entendre. Hé! je ne demande dit-il, que deux mille piaftres pour vous sept, n'est-ce pas être raisonnable? Sa proposition nous fit frémir, & apeine eûmes nous la force de lui en offrir huit cens. Lui indigné de l'offre que nous lui faisions, fut aussi long-temps à repartir que nous avions été à répondre, si-bien que nous allâmes jusque à mille. Sans tant de discours reprit-il, si dès aujourd'hui on ne m'en apporte treize cens, je parts demain d'ici pour vous vendre au premier qui m'en offrira davantage. Le ton de sa voix nous fit croire qu'il étoit homme à le faire comme il le disoit; ainsi nous lui promîmes sur le champ ce qu'il demandoit, & arborâmes le pavillon blanc qui fit venir nos gens à notre bord. Ayant appris ce qui se passoit, ils allèrent querir l'argent & par ce moyen nous délivrèrent d'un esclavage que nous craignions autant que la mort.

Ilz délivrés. Pour ce qui est de nos camarades; ils avoient évité le malheur où nous étions tombés en se cachant dans des brossailles, d'où ils n'étoient sortis, que lorsqu'ils surent que les Turcs s'étoient mis à la voile.

Nous nous hâtâmes ensuite d'achever notre commission pour retourner à *Venise*, parce que notre bâtiment faisoit tant d'eau par une ouverture, que les pompes qui joûoient incessamment ne la pouvoient épuiser. Comme nos forces ne suffisoient pas à pomper jour & nuit, & que nous ne pouvions éviter d'être gagnés de l'eau, nous relachâmes vis à vis de la ville de *Madonna*, où nous fîmes ce que nous pûmes pour arrêter cette voie d'eau; mais nous n'en pûmes venir à bout, acause que le bois étoit pourri en cet endroit. Tout l'Equipage étoit dans une peine extrême, lorsqu'il me tomba dans l'esprit de tenter un moyen auquel l'on n'avoit pas pensé, ce fut de mettre en cet endroit une voile en plusieurs doubles, que j'attachai avec des cloux poussés dans le bois qui n'étoit pas gâté. Lorsque cette toile fut imbuë d'eau, elle se cola fortement au bois; fit un corps solide qui arrêta l'eau, & nous donna le temps d'achever notre voyage sans péril.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE VII.

L'Auteur s'engage tout de nouveau dans le service des Vénitiens, & part en même temps sur un vaisseau qui alloit joindre l'Armée navale.

LEs incommodités souffertes, & les dangers que j'avois courus dans mon dernier voyage, ne m'avoient pas encore rebuté; si-tôt quē je fus à *Venise* bien-loin d'en quitter le service je m'y r'engageai de nouveau, & en partis peu de jours après. Le Vaisseau où j'étois alloit joindre l'Armée Navale qui étoit encore à l'embouchure des *Dardanelles*; & comme nous avions dans notre bord un Provéditeur, nous mouillions presque à toutes les Iles qui appartiennent aux Vénitiens: ainsi *Corfou* étant est la première que l'on rencontre à la sortie du Golfe de *Venise*; ce fut aussi la première où nous relachâmes. Cette Ile est située à trente-cinq degrés quarente-cinq minutes; & s'appeloit anciennement *Phœacia*: depuis on l'a nommée *Corcyra*, du nom d'une Nymphe qui y bâtit une ville: les Grecs d'aujourd'hui l'appellent *Corfi* ou *Corfou*.

La ville qui porte le même nom, est une des plus importantes, & des plus fortes Places qu'ait la République de *Venise* pour tenir en bride toute la Mer Adriatique; c'est pourquoi il y a toujours quinze ou seize Galères, quelques Vaisseaux, & quelques Galéaces. Il y a deplus deux Forteresses, dont la vieille est sur deux pointes de rochers escarpés tout autour, avec de bons Bastions au bas. La nouvelle qui est de l'autre côté de la ville n'est pas de cette force, quoi-qu'on n'y ait rien épargné: car elle est commandee par une colline voisine appelée *le Mont-Abraham*. En descendant quelques degrés on se trouve dans un chemin creux qui conduit à l'autre Forteresse qui commande la ville: Celle-ci est munie de quantité de pièces de fonte qui se font sur les lieux, & de toute autre sorte d'armes qui peuvent servir tant à l'attaque, qu'à la défense de la ville. Outre cela il y a encore d'autres travaux qui couvrent le Corps de la Place, & qui la fortifient merveilleusement.

Juillet
1636.

Corfou.

Jun.
1655.

Il n'y a guères plus d'un siècle que la Ville de *Corfou* n'étoit autre chose que la vieille Forteresse, & le Faux-bourg de *Castrati*, au bout duquel est l'Eglise de *Pantagiôï*, c'est adire de tous les Saints. Cette Eglise est bâtie en croix, avec un petit Dome au milieu. L'Eglise nommée *Panagia* de *Palæopoli*, est tres-ancienne: & par l'Inscription qui se lit sur le grand Portail, on apprend que c'est l'Empereur *Jovian* qui l'a fait bâtir. Le nom de *Palæopoli* qui est resté à ce quartier-là, ne signifie autre chose que la Ville ancienne; & enfiât c'est là qu'elle fut anciennement bâtie. La grande quantité de marbre qui s'en tire, fait voir que c'étoit une ville grande & magnifique. Elle étoit dans une presque-Ile, qui lui faisoit donner le nom de *Chersopoli*, & elle avoit un fort beau Port, où l'on voit encore l'endroit de la chaîne qui le fermoit, mais il n'a plus de fond que pour les petites Barques. Il y avoit un Aqueduc qui passoit de la Ville au Port, pour fournir les Galères d'eau, & dont on voit encore la sortie. Il y a quelques années qu'on y trouva une statuë de *Germanicus*, qui fut emportée à *Venise* par le Provéditeur *Valier*. On y découvrit aussi le dessus d'une grande pierre de taille, tout plein de médailles de cuivre de plusieurs Empereurs, particulièrement de la famille de *Sévère*, avec le nom des *Corcyréens* au revers, & une Galère pour marquer leur puissance sur la Mer.

De l'autre côté de *Palæopoli* s'étend une petite plaine arrosée de plusieurs ruisseaux; Parce qu'elle est belle & fertile, on croit que c'est l'endroit des jardins du Roi *Aleinoïs*: On appelle maintenant ce lieu *Pézamili*, acause des moulins qui y sont. La Ville peut être habitée de quelque vint mille ames, & l'Ile de soixante mille. Elle est tres-fertile en vins & oliviers, en cédres & en limons.

La Ganison qui se trouva forte de neuf cens Fantassins, & de quatre cens Chevaulegers. ayant passé montre devant notre Provéditeur, nous levâmes l'ancre de *Corfou*, & fîmes voiles vers *Céphalonie* où nous arrivâmes peu de jours après. Il y a un Port qui est fermé de tous les côtés, mais les ancrs n'y tiennent pas bien. Aux bouches de ce Port est un grand village appelé *Luxuri*, où demeurent de riches marchands qui ne font point d'autre trafic que de raisins de *Corinthe*.

Situation.

L'Ile est située à trente huit degrés & vint neuf minutes d'élévation

Juin.
1696.

vation, & est deux fois plus grande que *Corfou*; car elle a environ cent quarante milles de tour, & l'autre n'en a qu'environ soixante & dix. Elle est fertile en huile, en vins clairs, en muscats excellens, & en raisins de Corinthe. Le lieu où est la Forteresse, & la résidence du Provéditeur s'appelle *Argostoli*. Il n'y a présentement qu'une seule ville dans toute l'Île; mais on y voit encore les restes de deux autres qu'une guerre civile ruina il n'y a pas longtemps. Elle commença par un démêlé de deux familles qui divisa les habitans. Il se faisoit souvent des partis qui se batoient aussi cruellement que les Turcs se batent contre les Chrétiens: & les Gouverneurs Vénitiens n'avoient pas assez de pouvoir pour appaiser ces différens. S'étant enfin lassés de ces divisions qui les avoient presque tous détruits; ils s'accordèrent à condition qu'une des deux familles ennemie ne prendroit jamais la liberté de passer dans le quartier de l'autre, sur peine de la vie.

La Ville regarde du côté d'Orient, le *Cap de Chiarenza*, qui est une pointe de la *Morée* ou *Péloponèse*. Au Septentrion, le *Cap Guiscardo* vers *Sainte-Maure*. Et à l'Occident, le *Cap Sidro* qui est dans la Mer Adriatique. Entre ce Cap & celui de *Chiarenza* du côté du Sud-Ouest, est le Port de la Ville; lequel comme nous avons dit, est de tres-mauvaise tenuë. Au Levant, il y a encore un autre Port nommé *Pescadara*, mais il n'est bon que pour les petits bâtimens. On y voit les ruines d'un Bourg, où il ne reste maintenant qu'une Eglise qui est habitée par quelques moines ou Caloyers.

juin.
1656.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE VIII.

Des Iles de Zante, de Cérigo & de Candie. Secours des Turcs défait par les Vénitiens. Prise de la ville de Zouafci. Entreprise des Turcs sur l'Ile de Ténédos, manquée. Seconde bataille entre les Turcs & les Vénitiens, où ces derniers demeurent Vainqueurs.

Zante.

Notre Provéditeur se pressant de jondre l'Armée, fut peu de jours à Céphalonie, d'où nous partîmes pour Zante, & y arrivâmes bien-tôt après. La première fois que je vis cette Ile, j'y demeurai si peu, que je n'eus pas le temps de l'observer comme celle-ci: ainsi le peu que j'en ai dit ne doit pas empêcher que je n'en parle encore ici. Elle est à trente huit degrés, & n'est éloignée que de huit lieues de Céphalonie. La ville contient quelque quatre mille Cabanes; j'appelle ainsi les maisons des habitans acause qu'elles sont extrêmement basses. Elle n'est pas murée, mais elle a sur une éminence une Forteresse aslés bien munie de canons. Au-dessus de la Ville en allant à la Forteresse, il y a une Eglise appelée S. Hélié, où quelques-uns ont dit qu'on avoit trouvé le tombeau de Cicéron & de Terentia Antonia sa femme, mais il n'en paroît aucune marque: & pour toute antiquité il ne s'y montre qu'un fond d'Urne de porphyre, dont on ne fait point quel étoit l'usage. La Langue Italienne y est presque aussi commune que la Grecque. Ces deux Nations ont chacune leur Evêque apart; & celui qui l'est des Grecs, l'est aussi de Céphalonie où il réside le plus souvent. Le terroir y produit abondamment de toutes choses aussi-bien qu'à Céphalonie, mais: l'eau douce y est bien plus rare; & l'on est souvent obligé d'y pétrir le pain avec du vin. A deux cens pas de la Mer, & vis à vis de l'écueil Marathonisi, est une fontaine dont il se tire tous les ans cent barils de poix, qu'on dit être tres-bonne à calfeutrer les vaisseaux étant mêlée avec du goudron. Les fréquentes descentes que les Turcs ont faites dans cette Ile ont tellement exercé les habitans, qu'ils ont appris à les en chasser: la République ne laisse pas d'y entretenir bonne Gar-

Garnison, outre quatre vints ou cent Chavaulegers qui jour & nuit gardent le Rivage.

Juin.
1696.

De Zante nous allâmes à Cérigo. Cette Ile est située à trente-six degrés, quarente cinq minutes, vis à vis le Cap S. Angelo, devant le Golfe de Colochino. De l'autre côté elle regarde l'Ile de Candie, éloignée de-là de quarante milles. Il faut monter près d'une heure, avant que de pouvoir arriver à la Citadelle qui est forte du côté de la Mer. La ville est au pié de ce Roc, on nous y montra des mazures qu'on prétendoit être les ruines du fameux Temple de Venus qui nâquit dans cette Ile. A voir ce que les Poëtes en disent, on diroit que c'est la plus belle & la plus délicieuse du monde, & ce n'est rien moins que cela; elle est montagneuse & n'a rien de fort charmant. Son terroir est sec & peu fertile, excepté quelques vallées du côté de Cérigoto, autre petite Ile située entre Cérigo & Candie, où les faucons sont excellens & en quantité aussi-bien qu'à Cérigo. Il y a deplus des tourterelles qui étoient les oiseaux de Venus, des cailles, des lièvres, & des moutons qui sont à grand marché.

Cérigo.

De ces petites Iles nous passâmes à une plus grande, appelée par les Anciens Crète ou Curette, & par les modernes, Candie. Elle est située dans la Grèce à quarante sept degrés d'élévation, & comprend en sa longueur de l'Orient à l'Occident environ quatre vints dix lieues; dix-huit ou vint en sa largeur: & quelque deux cens en son tour: L'Ile appartenoit autre fois aux Empereurs d'Orient, qui la donnèrent à Boniface de Monferrat en l'an 1144: c'est de ce Boniface que les Vénitiens l'achetèrent. Elle est arrosée de plusieurs rivières & fontaines, & produit les raisins dont on fait la malvoisie. La Métropolitaine porte le nom de l'Ile, & ses habitants parlent Grec qui est la Langue du Pays. Les fortifications y avoient été changées plusieurs fois avant cette année, par les divers Généraux qu'on y envoyoit; mais voici le plan qui fut suivi, & auquel on ne toucha plus depuis la dernière bataille dont nous avons ci-dessus parlé. La Ville formant une espèce d'arc dont le Port faisoit la corde, étoit entourée de sept bons bastions revêtus de pierre dure jusques au cordon; le reste étant de bonnes terraces avec un fossé sec. Outre ces sept bastions il y en avoit encore deux autres du côté de la Mer où l'on n'avoit rien épargné. Ses maisons étoient presque toutes de pierre de taille, & décorées de beaux

Candie.

Juin.
1656.

balcons. Elles étoient couvertes de même matière en plates-formes, & les habitans y alloient prendre le frais du soir & s'y promener. Il y avoit cinq Eglises & trois couvens: la Cathédrale étoit magnifique; elle étoit servie par des Chanoines, & les autres par des Prêtres, partie de la Religion Romaine, partie de la Communion Grecque. Leur créance diffère, en ce que les Grecs n'admettent point la procession du S. Esprit; ne reconnoissent point le Pape, & n'observent point le Célibat. Leur Supérieur n'a point d'autre titre que celui de *Protopapa* ou premier prêtre; mais il se distingue par ses habits, qui sont une soutanne grise toute chamarrée de galon d'or; & un grand manteau noir fait en forme de robe de chambre. Il a la barbe & les cheveux longs, & un chapeau noir, sur la têtère duquel est une croix de taffetas bleu. Les autres Prêtres portent la soutane & le manteau noir, & n'ont point de croix sur le chapeau.

Le Port de cette Ville est un des plus beaux de tout le Levant: il est entouré de pierres de taille; & à l'entrée est une grosse Tour carrée, où sont plusieurs pièces de canon pour défendre l'entrée du Port. Il y a sur le cai cinq ou six grandes & hautes arcades faites de même matière, pour mettre les Galères à couvert, ou pour faire des magasins. A deux lieuës de la Ville, il y a deux hautes montagnes: l'une porte le nom de *S. Paul*, l'autre se nomme le *Mont-jouc*, au pié duquel est *Candie Neuve*.

Qualité.

L'air est fort net & épuré dans toute l'Ile, mais extraordinairement chaud: il n'y pleut presque point, principalement en Été; & autant qu'il fait chaud le jour, autant il fait froid la nuit. Le terroir y est si fertile, qu'on y fait la recolte deux fois l'an en beaucoup d'endroits: les légumes y sont excellentes, mais le plus grand soin des Insulaires est de cultiver ses vignes qui leur produisent un vin délicieux. Ils ont de deux sortes de malvoisies, toutes deux fort estimées, mais l'une beaucoup plus que l'autre. La plus exquisite vient des environs de *Rétimo*; & ce qui cause sa délicatesse, est qu'on la fait dans cet endroit du raisin cuit dans sa parfaite maturité; au lieu qu'ailleurs on ne veut pas prendre la peine de cuire le raisin; ce qui donne à cette malvoisie un certain gout qui n'approche nullement de l'autre. La plupart des grapes de ce raisin pèsent neuf à dix livres; & tous les autres fruits y ont aussi quelque chose de particulier; & de plus ils y croissent si abondamment, qu'il

Fruits de
l'Asie & d'au-
tres.

qu'il y a des forêts entières d'abricotiers, d'orangers, de citronniers, de figuiers, d'amandiers, d'oliviers, & même de pommes & de poires, dont les plus chétives ne le céderoient ni à la rai-
nette ni au bon chrétien. Où il n'y a ni blé ni vignès, ce n'est que
thin, que marjolaine que serpolet que romarin, & autres herbes
de bonne odeur que les Italiens achètent bien cher: & celles
qui ne sentent rien ailleurs, sont en *Candie* toutes parfumées. Les
moutons, les lièvres, les chevreuils, les lapins & le gibier, dont
le nombre est surprenant, se ressentent comme le reste de la bon-
té du terroir; & comme il produit de toutes choses beaucoup plus
qu'il n'en faut pour la subsistance des habitans, on voit à *Venise*,
en *France*, en *Angleterre* & en *Hollande* du vin, du vinaigre, du
miel, des fruits, de la cire, du coton, de la laine, & de la soie de
ce pays-là.

Juillet
1697.

Cette grande abondance rend les habitans paresseux; & de plus
S. Paul les accuse d'être fourbes, menteurs & gens qui aiment
la bonne chère; en effet il semble qu'ils ne se croient nés que pour
cela, car ils en font leur principal, & font consister leur félicité
à se bien traiter: à quoi ils emploient tant de temps, qu'ils n'en
ont pas assés de reste pour faire valoir comme ils devroient la
bonté du terroir.

Mœurs.

Les riches vivent & s'habillent à la mode des Vénitiens, mais
le commun retient encore les coutumes des Grecs; & pour les
femmes, elles n'y ont nulle liberté tant les hommes en sont
jaloux.

Quand les personnes riches meurent, elles sont mises dans un
cercueil de bois de senteur, & habillées de ce qu'elles avoient de
plus beau. Auprès des hommes on met quelques marques de ce
qu'ils ont été; & les femmes y sont ajustées comme si elles allo-
ient au bal. Elles sont coiffées à la mode, ornées de perles au
cou, à la tête, & en ont même sur leurs mules. Leur doits sont
tous pleins de diamans; leur tablier est de toile de soie, garni d'u-
ne dentelle fort haute; il y en a jusqu'aux manches de leurs che-
mises. Si c'est un homme, les hommes font la cérémonie; & les
femmes & les filles la font de celles de leur Sexe. De temps en
temps quelqu'un se détache de la troupe dont le corps est environ-
né, & dit plusieurs choses à sa louange, exhalte ses vertus, ses
perfections, ses talens; ensuite on s'arrache ou l'on fait semblant
de

Les rites
révérés
pour les
Morts.

Juillet.
1616.

de s'arracher les cheveux, on se bat la poitrine, on pleure, on hurle & l'on se plaint d'avoir perdu une personne si achevée.

Après quelques semaines de séjour dans cette belle Ile nous avançâmes vers la flote, & donnâmes fond à *Standia*, petite Ile située à deux lieues de la Côte du Nord: elle est inculte & inhabitée, mais il y a un fort beau Port, de bon fond, & de bon abri, c'est pourquoi les Vénitiens ne laissent pas d'y jeter l'Ancre. De là nous allâmes vers la Flote qui étoit encore aux *Dardanelles*, cherchant l'occasion de livrer aux Turcs une seconde bataille. Il n'y avoit que deux ou trois jours que le Général *Mocénigo* avoit défait un parti de Turcs qui par ordre du *Grand Seigneur* alloient joindre l'Armée Navale. C'étoient seize grands vaisseaux de Guerre, que les Corsaires de *Salé*, d'*Alger*, de *Tunis*, & de *Tripoli* envoioient à regret; ces gens n'allant pas volontiers où il n'y a rien à gagner. Si-tôt qu'on les eut découverts, le Général alla audevant, les pressa vivement, les batit cinq heures entières, pendant lesquelles quatre furent coulés à fond & cinq pris: les autres fort incommodés se retirèrent aux Ports voisins.

Prise de
Zouafci.

Le lendemain de notre arrivée on alla assiéger *Zouafci*. C'étoit une ville de la Natolie habitée par des bandis qui faisoient des courses sur les Vénitiens, & les incommodoient beaucoup. Les nôtres la prirent, la pillèrent, & la d'émolirent jusques aux fondemens. De là on fit voiles vers *Ténédos*, où nous apprîmes que les Turcs avoient été repoussés, bien-que la Flote avec laquelle ils l'attaquèrent, fût composée de trente trois Galères, de trois Galéaces, & de six Galiotes. Ils donnèrent assaut par Mer & par Terre, mais ils furent partout si mal reçus des assiégés, qu'ils n'y demeurèrent pas long-temps. Dans le dernier assaut (car ils en donnèrent plusieurs) il en resta trois cens sur la place, & bien davantage sur les vaisseaux; dequoi tout effrayés ils se retirèrent en desordre. Ils n'allèrent pas loin tous ensemble, car il survint une tempête qui abîma trois Galères & quatre Saïques; tout le reste fut dispersé.

Depuis cette journée, les Turcs furent encore quatre mois entiers aux *Dardanelles*, où ils avoient assemblé de nouvelles forces pour une seconde bataille. Ils la livrèrent au mois de Juillet, lorsqu'ils se crurent en état d'avoir leur revanche. Ils avoient trente trois Galères, neuf Mahonnes ou Galéaces, vingt-deux vaisseaux,

cent

cent cinquante Saïques, & deplus l'avantage du vent: Tout cela les rendit si fiers qu'ils ne doutoient pas de la victoire, mais leur fierté ne dura pas, car notre Flote vira peu après si apropos, qu'elle passa au vent. Depuis cette heure la furie des Turcs se ralentit; & les nôtres le reste du jour les menèrent batant jusques au Cap de Troye, où la nuit les sépara.

Juillet.
1657.

Combat
Naval.

Le lendemain, les deux Armées se rejoignirent, toujours la nôtre au vent de la leur; ce qui la fit avancer de-sorte que les ennemis reculèrent. Le Grand Vizir *Acem* qui avoit fait bâtir deux Forts sur le Cap, pour garder le rivage, où il avoit posté quatre vints mille hommes de pié, & quarante mille Chevaux, fit ce qu'il put pour les rallier; mais ni ses prières ni ses menaces, ni la présence du Grand Seigneur qui attendoit sur une éminence le succès du combat: tout cela dis-je n'empêcha pas la déroute des siens, qui abandonnoient leurs vaisseaux & se sauvoient pêle-mêle à terre. La confusion étoit si grande, que notre Général les crut hors d'état de se reconnoître: il les suivit de-sorte, qu'il se trouva à la portée du canon pointé sur le rivage. Delà on lui tira tant de coups que le feu prit à sa Galère: & comme il se batoit toujours avec la même ardeur, Lui & l'Amiral furent écrasés sous la chute d'une vergue: & peuapres le feu ayant gagné les poudres, la Galère sauta avec plus de quatre cens hommes dont pas un n'échappa. Ensuite une autre fut coulée à fond; & ce fut là tout le dommage que souffrirent les Vénitiens. Les Turcs perdirent deux Galères, quatre Galéaces, autant de vaisseaux, cinquante saïques, & plus de dix mille hommes; outre six cens qu'on fit prisonniers du nombre desquels étoit un Bassa; & six cens esclaves qu'on délivra; si-bien que ce dernier combat ne fut pas moins glorieux aux Vénitiens que le premier.

Avant
le
siège des Vénitiens.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE IX.

Suite du bonheur des Vénitiens. L'Auteur court risque d'être pris des Turcs : Il prend parti sur un Armateur, & peu après retourne en Hollande.

Jailler.
1657.

Napoli-di-
Malvasia.

Après nous être un peu reposés, & avoir donné le radoub à quelques-uns de nos bâtimens qui étoient prêts à couler bas, nous fîmes voiles ver *Napoli-di-Malvasia*. La Floté étoit alors de quarante Galères; de trentre six Navires, & de six Galéaces, tant de *Malte*, de *Rome*, que de *Venise*. En arrivant à cette Place qui est située sur un Rocher du Golfe de la Morée, tout proche de la Terre ferme, le Général fit avancer les Galéaces pour battre une redoute dont la Ville étoit défenduë. Ce petit Fort essuya le feu de tout un jour; au bout duquel ceux qui le gardoient l'abandonnèrent aux nôtres, qui y trouvèrent douze grosses pièces de canon. Cependant le reste de la Flote fit une brèche considérable aux murailles de la Ville; & tout étoit prêt pour l'assaut, lorsque les assiégés à qui le secours étoit coupé du côté de la Terre par la ruine de leur pont, & la perte de leur redoute: & du côté de la Mer, par notre Flote, arborèrent le Pavillon blanc, & demandèrent à capituler. Le Général écouta leurs propositions, mais on n'en fut point le détail, au grand regret de toute l'Armée qui ne s'attendoit à rien moins qu'à être privée d'un butin qu'elle croyoit lui être dû. Avoir forcé une Place qui est la clé & le magasin de la *Canée*; être sur le point d'y entrer, lever le siège & s'en éloigner sourdement, étoit quelque chose de mystérieux que nous ne pouvions pénétrer.

Zantorini.

Delà nous passâmes à *Zantorini*. Cette Ile est fort fertile, & tout y est à fort vil prix; ainsi le séjour en seroit fort doux, sans que les tremblemens de Terre y font souvent d'étranges ravages. En l'an mil cinq cens sept, il y en eut un qui en bouleversa plus de la moitié. En l'an mil six cens cinquante trois, plusieurs villages & montagnes furent abîmés par un autre, & la Mer s'empara de

de plus de la moitié de l'Ile. Beaucoup de ceux qui en échappèrent (j'en ai vu quelques-uns) devinrent aveugles par la violence des éclairs qui le précédèrent. Une autre grande incommodité, est que tout autour de l'Ile il n'y a presque pas de fond, car à un jet de pierre du rivage, à peine en trouve-t-on à soixante & dix ou quatre vingt brasses. A cela près, la demeure en est fort commode; & le vin y est si commun, qu'un baril de quatre vints pots ne coûte qu'une demie piastre. Il s'y fait aussi au métier une si grande quantité de bas, que les plus fins de coton ne coûtent que six sous la paire. Le reste y est a proportion; c'est pourquoi le Maître de notre Navire que le bon marché tentoit, m'envoya à la provision. J'allai pour cela à un village qui étoit éloigné de quelque deux lieuës de la Flote: & à peine y étois-je entré, que l'Amiral fit tirer le coup de partance. Ce fut un coup de foudre pour moi, qui ne savois que devenir, ni quelle voie prendre pour la rejoindre. Du côté des Turcs, je craignois comme ils venoient là incessamment, qu'ils ne me fissent quelque avanie. En effet il s'en falut peu que je ne tombasse entre leurs mains, car trois jours après que j'y fus, ils vinrent exiger le carasch. J'en fus averti assez tôt pour me sauver dans un bois voisin, mais quelques ames mercenaires leur donnèrent avis de ma retraite. Les Turcs voulurent obliger les Grecs de me livrer entre leurs mains; mais un présent de peu de valeur ferma la bouche au Capitaine qui se retira bien-tôt après.

Les Grecs craignans ou qu'il ne revînt sur ses pas; ou qu'il n'en vînt quelqu'autre plus difficile à contenter, me cherchèrent une Barque où ils mirent mes provisions, & m'escortèrent jusques à *Embro* où notre Flote étoit à l'ancre. Je la rejoignis heureusement, & l'on paya les Grecs de leur peine, qui d'ailleurs n'étoient pas fâchés d'être débarassés de moi, car si les Turcs m'eussent fait esclave, tout le Village l'eût été de notre Amiral: en quoi je trouve que la condition de ces pauvres gens est à plaindre, car comme ils ont deux Maîtres, il est presque impossible de les contenter l'un & l'autre.

Quelques jours après l'Amiral donna des commissions pour aller faire payer le Carasch à toutes les Iles voisines. On commença par *Stampalia*, ou *Astypalæa*. Puis on descendit à *Naxia*, qui a quelque douze lieuës de long, & environ autant de large. Au

Naxia.

Juillet.
1657.

Midi elle est fort unie, & montagneuse du côté du Nord. Cette Ile étoit anciennement dédiée à *Bacchus*, parce qu'elle produit d'excellent vin, qui ne vaut encore aujourd'hui qu'un quart de piastre le baril. Sur un écueil qui n'est qu'à une portée de mousquet de l'Ile, il y a un beau portail de marbre, que l'on croit être un reste d'un Temple de ce Dieu. Les habitans sont Turcs, Juifs & Chrétiens, auxquels le pain & le vin ne peuvent manquer, l'Ile produisant abondamment le blé & le raisin. Le Port de la Ville Capitale qu'on appelle du même nom est de bon fond & de bon abri. On y trouve une pierre noire comme la pierre de touche, que les Italiens nomment *Smeriglio*.

Mételin.

Nous vîmes ensuite mais de-loin les Iles de *Paros*, de *Lero*, d'*Embroa*, & de *Pfara*, & passâmes jusques à *Metelin*. La première fois que j'y fus, j'y demurai si peu, que je n'eus pas le temps de voir ce qu'il y a de plus remarquable, mais cette dernière, j'observai qu'elle est à quarante huit degrés près de la Terre ferme de la Grèce; La ville est située au Nord-Oüest: il y a un Château qui commande sur les deux Ports, outre quantité d'autres qui sont situés en divers endroits. Au Nord & au Midi ce ne sont que plaines fertiles; à l'Orient & à l'Occident, que Montagnes incultes & stériles. L'Ile contient trente villages; dont les revenus consistent en grains, en fruits, en beurre & en fromage, & payent de Carasch dix-huit mille piastres. La plupart des habitans sont Turcs, qui n'y donnent que tres-peu d'accès aux Juifs & aux Chrétiens.

*S. George
de Scyro.*

Sur la route de *Scio* où nous avions dessein d'ancrer, nous trouvâmes un pêcheur qui nous avertit que les Turcs y avoient alors quelques troupes, & qu'on y en attendoit d'autres; ce qui nous fit perdre l'envie de la voir: ainsi nous allâmes mouiller à *S. George de Scyro*. C'est une petite Ile située à quarante-sept degrés & vint minutes, où les vins sont bons & en quantité.

Dilos.

Delos que nous trouvâmes ensuite, appelée par les Grecs, *Dili*, est à quarante sept degrés. Cette Ile est deserte, & ne produit que des lièvres & des lapins: mais le marbre y est si commun, que si on y vouloit bâtir une ville, les mazures & les ruines en fourniroient suffisamment. On y voit des colonnes debout & couchées en grand nombre; & le tronc d'une statuë qu'on dit être celle d'*Apollon*. Elle est si mutilée qu'on a peine à la reconnoître; & si l'on

Juillet.
1657.

si l'on en croit les habitans des Iles voisines, il n'y a pas longtemps que les Anglois lui scièrent la tête; les autres disent que ce fut le Provéditeur de *Tiné*: quoi-qu'il en soit, cette statue n'est presque plus qu'un tronc sans forme; mais ce qui en reste suffit pour faire connoître qu'elle avoit plus de vingt piés de haut. A quelques pas delà, on voit encore d'autres troncs de marbre; on avoit peine à les distinguer, mais nous apprîmes par une vieille tradition, que c'étoient d'un côté, des troncs de lions; & de l'autre, celui d'un Centaure.

C'est entre la Mer & le Temple, & vers le pié du *Mont-Cynthien*, qu'il y a plus de quartiers de marbre entassés les uns sur les autres: ce Mont qui n'est pas fort élevé, est un roc de marbre, d'où apparemment on n'en a jamais tiré. A voir les mazures qui sont audeffus, on diroit qu'il y a eu un Temple. Delà en marchant vers la Mer, on rencontre quelques degrés qu'on dit être les restes d'un Théâtre, dont la Scène étoit soutenue par neuf voutes, toutes séparées par une muraille.

Entre *Andros* & *Délos*, est l'Ile de *Ténos*, qui n'est célèbre que par une fort haute montagne, où l'on avoit bâti un Château pour la défense de l'Ile, lequel fut enlevé l'année passée par ses propres poudres, où le tonnerre avoit mis le feu. On nous dit que cette Ile étoit sujette aux tremblemens de terre qui en avoient abîmé une partie; ce qui est assés vrai-semblable, car comme nos gens levoient l'ancre, ils tirèrent un pan de muraille, à quoi elle étoit attachée. Le terroir y produit des raisins, des figues, des noix, & autres fruits; le grand négoce des habitans est de bas soie, & dans tout l'Archipel il ne s'en fait point de si fins, aussi n'y a-t-il point de lieu où les vers à soie & les meuriers soient si communs.

Milo est à trente sept degrés & vint & une minute. Sa longueur qui n'est que de sept lieues, est vers le Sud & le Nord. Elle a plusieurs ports tous fort bons, mais le meilleur est du côté de l'Ouest. Elle a quantité de beaux villages, & n'est pas des plus mal peuplée. La Religion est Gréque & Romaine, mais la plupart y parlent Italien, tant par le moyen du commerce avec les Vénitiens, que parce qu'il y a des écoles où l'on enseigne cette Langue.

En allant d'une Ile à une autre, notre Vaisseau passa tant de fois sur des écueils que nous ne pouvions éviter faute de les connoître, que nous craignions à tout moment qu'il ne s'ouvrit. Cela nous

Juillet.
1657.

obligea à reprendre la route de *Venise* où nous arrivâmes avec peine.

Comme le repos n'étoit pas mon fait, j'aimai mieux suivre un Armateur qui en partit quelques jours après pour croiser sur les Turcs, que de m'exposer à m'ennuyer en attendant une occasion plus favorable. Notre Capitaine ayant pris d'abord la route de *Livourne*, j'appris en chemin que son but étoit de pirater, & que pour cet effet il s'étoit pourvu de trois passeports. Comme ce métier ne me plaisoit pas, je résolus de le quitter lorsque nous serions à *Livourne*; & je le quitai effectivement dès le jour de notre arrivée. Cependant le bruit ayant couru qu'il vouloit frauder les marchands qui s'étoient fiés à sa bonne foi, il sâcha de s'enfuir; mais quelques-uns des intéressés qui se trouvèrent sur les lieux en ayant été avertis, se saisirent de sa personne, & peu après de son vaisseau. Tout l'Equipage fut interrogé & trouvé innocent. Pour lui, il fut envoyé en *Hollande*, & mis en prison, d'où je ne fai pas quand il sortit, j'eus le bonheur quelques jours après de trouver un Vaisseau qui retournoit à *Amstredam*; & me servis de cette occasion pour aller revoir ma Patrie où j'arrivai heureusement.



TROISIÈME VOYAGE

D E

J E A N S T R U Y S.

C H A P I T R E I.

Départ de l'Auteur pour la Moscovie, & des incommodités que souffrent les voyageurs dans la Livonie

AU retour de *Livourne*, je prétendois ne me reposer que peu de jours, mais le hazard voulut que m'étant marié six mois après, je fus plus de dix ans sans pouvoir quitter ma famille. Au bout de ce temps ayant su que l'Empereur de *Moscovie* faisoit équiper quelques vaisseaux à *Amsterdam* pour aller en *Perse* par la Mer Caspienne, il n'y eut point d'attachement capable de me retenir. Le but de ce voyage étoit d'attirer en *Moscovie* le négoce des soies de *Perse*, par une voie plus sûre, & moins incommode que l'ordinaire, qui souvent au lieu d'être utile ruinoit les intéressés. Comme le transport ne s'en pouvoit faire que par un grand détour, il arrivoit souvent qu'outre que les frais étoient excessifs, il en étoit enlevé une partie par les *Tartares* & autres peuples chés lesquels il falloit passer.

Sa Majesté Impériale étant informée des abus qui se commettoient sur cette route, voulut qu'on en cherchât une autre, & c'est celle que j'ai nommée; & pour laquelle je m'embarquai le deuxième Septembre de l'an mil six cens soixante huit, sur un Vaisseau nommé *le Sacrifice d'Abraham*. Le lendemain nous fûmes à *Enchuy-sen*; & delà au *Vli* où nous attendîmes que le vent fût propre. Au bout de huit jours nous l'eûmes tel que nous le souhaitions, & partîmes avec cinquante autres. A peine étions nous hors du Port, que le vent devint tout contraire si bien qu'il nous falut louvier; & pour comble de peine, lorsque nous y pensions le moins, un vaisseau de *Schelling* vint tomber sur nous si rudement, que nous crûmes être coulés à fond; mais par bonheur nous en fûmes quittes

Septembre.
1658.

Départ de
l'Auteur.

Octobre.
1658.

à meilleur marché, car il n'y eut de notre côté que la grande voile de brisée; aulieu que l'autre perdit dans ce choc une de ses vergues & le beaupré. Néanmoins comme nous craignions d'avoir quelque chose de pis, nous relachâmes tous deux à *Schelling* pour y regarder de plus-près.

Le vintième nous fûmes en état de poursuivre notre voyage, qui fut secondé par un bon vent, & nous l'eûmes tel jusques à *Riga*; excepté en sortant du *Sund*, où il soufla avec tant d'impétuosité qu'il déchira notre grande voile, mais on y eut bientôt remédié.

Le premier Octobre nous arrivâmes à *Boldera* port de la rivière de *Riga*, où les Doüaniers trouvant quelques marchandises qui n'avoient pas été déclarées, les enlevèrent hors du vaisseau & les emportèrent avec eux; mais ils les rendirent bientôt après, le Maître du Vaisseau leur ayant offert un présent dont ils se contentèrent. Le lendemain nous pensions entrer dans la Ville, mais nous ne le pûmes qu'à la fin d'un calme qui dura jusque au troisième Octobre.

La *Livonie* dont *Riga* est la Capitale, est située au Midi du Golfe de *Finland*, bornée à l'Orient par le canal de *Nerva*, le lac de *Pibas*, & la *Moscovie*: au Midi par la *Duna*, qui la sépare du Duché de *Curlande*: & à l'Occident par la Mer Baltique. Elle est divisée en deux parties, nommées *Estonie*, & *Lettonie*, l'une, vers le Septentrion, l'autre, vers le Midi.

Riga.

Riga est située dans une plaine arrosée au Sud-Oüest de la *Duna*. Ses murailles sont accompagnées de tours & de fossés. Elle est fort peuplée, & fort marchande; en Eté le négoce se fait par mer qui y facilite l'abord des étrangers; mais en Hyver ce n'est que par terre & du côté de la *Moscovie*, sur des traîneaux & des charettes. Cette ville, & même toute la Province, a servi plusieurs fois de Theatre de guerre aux Rois de *Suède*, de *Pologne* & de *Moscovie*, qui l'ont possédée l'un après l'autre. Le Polonois l'a cedée au premier par la paix de 1669, & depuis ce temps, elle est devenue héréditaire à la Couronne de *Suède*.

Depart de
cette ville.

Comme notre voyage se devoit achever par terre, nous débarquâmes nos marchandises, qui furent chargées sur trente charettes, avec lesquelles nous prîmes la route de *Pletsco*. Nous allâmes coucher à *Nieumeulen*, où le lendemain nous passâmes de l'autre côté de la rivière, sur des pontons qui sont faits exprés pour passer chevaux & charettes. Depuis l'onzième, il nous arriva tous les jours quel-

quelque nouvelle incommodité, tant parce que la route est rude, qu'acause que les charettes étoient de beaucoup trop chargées, & où il y avoit toujours quelque chose à refaire. Cette incommodité étoit suivie d'assés pitoyables objets, le pays & les habitans, étans à mon gré des plus tristes qui se puissent offrir à la vue. Ces misérables tant hommes que femmes ne sont vêtus que d'une chétive couverture dont ils se couvrent grossièrement, surtout les femmes dont la nudité est mal cachée, mais qui n'inspire que dégoût. Cet ajustement est suivi d'une coiffure aproportion: elles ont les cheveux coupés en rond deux doigts audessus des oreilles, & une guenille sur la tête. Pour leur tein, il est difficile de dire ce que c'est, & il faudroit pour en parler juste, qu'une forte lessive y eût passé huit jours durant. Les palais de ces belles nymphes sont de méchantes huttes dont le dehors fait frissonner, & le dedans, horreur & pitié. Tous leurs meubles consistent en une marmite & deux pots de terre qu'ils ne lavent jamais. Ils n'ont point d'autre lit que la terre; ni d'autre nourriture que du pain cuit avec le son, des concombres & des choux salés.

Oâobreg
1698.Etat du
Pays.Pauvres
habitans.

La misère extrême de ces pauvres gens vient de la dureté de leurs maîtres, qui les traitent bien plus rudement que les Turcs ne font leurs esclaves. Pour justifier un traitement si inhumain, on dit que les paysans doivent être traités en bêtes, ou qu'on n'en viendrait pas à bout. Quoiqu'il en soit, il me semble qu'on y devroit mettre un peu de différence pour beaucoup de raisons dont ce n'est pas ici le lieu; mais l'intérêt & la force qui régulent tout, inspirent d'autres sentimens qu'il est malaisé d'étouffer. Cette vie pénible & sauvage est accompagnée d'une si profonde ignorance, qu'ils n'ont que la figure & l'usage de la parole qui fassent croire qu'ils sont hommes; ainsi il n'est pas surprenant qu'ils ignorent ce que c'est que Dieu. Le peu de teinture qu'ils en ont, & la connoissance grossière qu'ils ont d'un Etre qui lui est contraire, les jettent en des erreurs qui leur sont assés pardonnables, puisqu'on ne voudroit pas qu'ils fussent ni moins stupides ni plus éclairés. Ils ont oui dire qu'il y a un Diable qui est le maître des richesses, ils font ce qu'ils peuvent pour lui parler, car tous brutaux qu'ils sont, ils voient bien qu'il y a des hommes plus hureux qu'eux, & que les richesses donnent les moyens de le devenir; c'est pourquoi ils tâchent de lier commerce avec celui qu'on en dit le maître; ils cherchent

Où l'on
voit.

chent à se tirer de la misère où ils se voient, ce qui me fait croire qu'ils sont capables de bonnes impressions, mais qu'on ne leur veut pas donner, de peur qu'ouvrant les yeux, ils ne voient le tort qu'on leur fait.

Pour revenir à leur créance, on peut dire qu'ils n'en ont point, & ce qu'ils font par habitude certains jours de l'année, est quelque chose de si fade qu'il ne mérite guères qu'on en parle; cependant pour ne rien omettre de ce qui fait à mon sujet, voici comment ils célèbrent leurs plus grandes fêtes.

Fade &
piscroyable
idolatrie.

Ils s'assemblent ces jours-là sous un arbre qu'ils choisissent fort haut & fort droit; & à certain signal, un des plus alertes de la troupe va couper les plus hautes branches: chacun ensuite y met sa guenille, puis tous ensemble dansent alentour l'espace d'une demi-heure. Après, ils se traînent autant de temps le ventre contre terre, & remuent les lèvres comme s'ils prioient: Ils se relèvent pour danser: & quand ils ont passé deux ou trois heures de la sorte, le reste du jour est employé à se divertir à leur mode, c'est-à-dire misérablement. Bien-qu'ils n'aient guères de Religion, ils sont religieux observateurs d'une espèce de serment qu'ils ne font pas en toute rencontre, mais pour des raisons importantes, dont la principale est de s'engager à quelque entreprise. Alors on met sur la tête de l'entrepreneur un morceau de gazon, & dans sa main un bâton de bois sans nœuds: dans cette posture il promet de faire la chose dont il s'agit, souhaitant en cas qu'il y manque, que le feu brûle son bétail.

En sortant de ces tristes lieux, nous entrâmes dans un bois où il falut marcher deux jours avec beaucoup d'incommodité. Les chemins étoient si mauvais que les chevaux avoient de la peine à s'en tirer, bienqu'il y eût en quelques endroits de grosses poutres qu'on avoit jetées au hazard, ce qui en rendoit l'assiette mal-sure.

Wolmar.

En sortant de ce bois nous trouvâmes *Wolmer* ou *Wolmar* petite ville où il n'y a que quarante feux, mais qui est néanmoins fermée de bonnes murailles de pierres, & qui a des fossés assez profonds, mais toujours à sec. Elle étoit autrefois en quelque considération, mais les dernières guerres des *Moscovites* & des *Polonois*, l'ont entièrement ruinée. Elle n'est éloignée de *Riga* que de dix-huit lieues, mais cette route est si triste & si incommode, qu'il n'est guères de voyageurs qui n'aimassent beaucoup mieux en faire plus de trente ailleurs.

Le

Le quinzième, dès le point du jour nous poursuivîmes notre chemin, d'abord par des terres en labour, mais peu après autravers des bois & des forêts, d'où nous ne sortîmes que sur le soir. Ces bois sont si épais qu'on n'y voit jamais le Soleil; ainsi ce n'est que bouë & que fange, qui fatigue de-sorte, qu'on ne peut faire au plus chaque jour que quatre ou cinq lieues; & ce qu'il y a de plus incommode, c'est qu'après avoir bien marché on ne trouve que de méchans gîtes, où l'on est mal traité, mal couché, & persécuté des mouchérons qui vous défigurent quelque soin qu'on prenne de les enfumer, ce qui est néanmoins l'unique moyen de les chasser.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE II.

Continuation de la même route depuis Pitfiora premier Village de Moscovie.

LE dixneuvième nous fîmes si peu de chemin, que la nuit nous prit dans un bois où il nous la falut passer. Nous y fîmes mauvaise chère, mais en revanche nous n'épargnâmes pas le bois, sans quoi je pense que les cousins nous eussent dévorés. Notre sommeil fut si peu profond par la fatigue du jour précédent & l'inquiétude de l'avenir, que nous fûmes tous éveillés avant l'aube du jour. Cette diligence fut cause que nous arrivâmes de fort bonne heure à *Pitfiora*; petit village, mais fort commode, & le premier qui se rencontre en sortant de la *Livonie*. Les habitans y sont à leur aise, la bonté du terroir leur fournissant de quoi faire rouler leur petit commerce. Si-tôt qu'ils furent notre arrivée, ils vinrent demander si nous n'avions ni perles ni diamans à vendre. Cette demande nous fit naître la curiosité de nous promener parmi eux, & nous y vîmes des boutiques & des magasins comme dans les plus grandes villes. Surpris de ce que je voyois, je leur demandai ce qu'ils pouvoient faire d'étoffes de soie & de bijoux; à quoi ils répondirent que la Cour de leur Empereur étant le centre des richesses, tout ce qu'on y portoit de beau y étoit vendu au centuple; qu'ils y alloient de temps en temps, & qu'ils n'en revenoient jamais que fort satisfaits de leur voyage.

Pitfiora;

Octobre,
1669.

Le vent & unième nous passâmes par un grand bois qui nous parut moins ennuyeux que les précédens, peut-être acause que nous y trouvions quelques fruits qui nous rafraîchissoient, ou du moins qui nous amusoient. Je ne sai si c'est l'exercice qui nous faisoit trouver tout bon, mais nous y mangeâmes des groiselles bleuës, qui nous semblèrent plus délicieuses que les meilleures de *Hollande*. Pour moi, je les trouvai si bonnes, que j'avançai insensiblement vers les endroits où il y en avoit le plus, & d'abord que j'y fus, un grand ours partit si brusquement du même endroit, que je perdis l'envie d'en manger. Je rejoignis nôtre troupe tout effrayé, & un paysan des environs qui la suivoit alors par hazard, dit que j'en étois quitte à bon marché, & que ces animaux dont ils étoient fort incommodés, dévoroient de jour & de nuit tout ce qu'ils rencontroient. Cet avis m'apprit à ne m'éloigner plus de la troupe dans un pays inconnu, principalement dans les bois qui sont en grand nombre sur cette route. Ce même jour nous arrivâmes de bonne heure à *Pletseon*, où les charetiers de *Riga* furent congédiés, parce que depuis-là, les habitans de tous les lieux où nous irions devoient recevoir ordre de nous loger, & de fournir ce qui nous seroit nécessaire.

Pletseon,

Pletseon est une grande ville qui a plus de deux lieues de tour. Ses murailles sont de pierre & de bois, accompagnées de quelques méchantes tours, sans creneaux ni plate-formes, sans bastions ni redoutes, & sans aucune défense. De loin, la ville a quelque apparence par le grand nombre de ses clochers; de près la vuë en est pitoyable; & toutes les maisons ne sont que des pièces de bois entassées au hazard & malproprement. Pour la matière, les habitans disent qu'ils l'aiment de la sorte, le bois étant plus sain que la pierre; mais pour l'ouvrage qui n'a ni forme ni beauté, ils alleguent pour raison que c'est une vieille coutume qu'ils ont de temps immémorial; qu'à la vérité cette structure n'est ni fine ni agréable, mais qu'elle est commode & aisée, & qu'ils y dorment plus en repos, que la plupart de ceux qui habitent les plus beaux palais. De ce discours nous tombâmes insensiblement sur l'aventure de l'ours, & l'on s'étonna que cet animal eut quité la partie, contre l'ordinaire de ses semblables, qui est d'attaquer au lieu de s'enfuir. Ils m'en contèrent une à ce propos qui étoit arrivée l'année précédente au prochain village, qui est qu'un ours entra la nuit dans une maison,

son, où trouvant une femme & son enfant sur un lit, il dévora la mère dont il ne resta que peu de chose; mais pour l'enfant, on ne vid rien par où l'on pût juger ce qu'il pouvoit être devenu. Quelque temps après, le même ours que ce bon repas avoit amorcé, retourna au même village, où des paysans l'ayant apperçu, le surprirent & le tuèrent. En le considérant ensuite, ils virent que c'étoit une femelle qui devoit avoir des petits; le lendemain ils les cherchèrent, ne doutant pas que la longue absence de leur mère ne leur fit pousser des plaintes & des cris qui les découvreroient. Ils cherchèrent long-temps envain, & sur le point de s'en retourner, ils entendirent près d'une montagne les gemissemens d'un enfant; ils y montèrent, & l'ayant trouvé, ils le portèrent à sa tante qui le reconnut, & chés laquelle je l'allai voir par curiosité.

Octobre
1663.

Ours dans
grotte.

Comme on vid que j'étois curieux, on me fit voir chés un bourgeois un os de grandeur extraordinaire. Cet os qui étoit celui de la cuisse d'un homme qui apparemment n'étoit pas un Nain, avoit cinq piés de long; je ne vis point les autres, parce qu'on les avoit laissés dans un cercueil de pierre où ils avoient été trouvés par des paysans, en arrachant les racines de quelques arbres qu'ils avoient coupés; mais on me dit qu'ils étoient tous de grandeur & de grosseur proportionnées à celui-ci.

Os de la
cuisse d'un
Giant long
de cinq piés.

Dés le vint-sixième de ce mois, le froid commença si âprement, que nous craignîmes si nous différions à partir, de ne pouvoir achever notre voyage; mais quelque effort que nous fissions pour le continuer, il falut attendre le *Poddewode*, c'étoit l'ordre de l'Empereur, par lequel Sa Majesté commandoit à tous ses sujets qui se trouveroient sur notre route de nous fournir toutes les choses nécessaires. Il ne tarda à venir que trois jours après, & cependant tout étoit glacé & couvert de neige: ainsi de peur de pis, nous partîmes dès le vint-neuvième sur des traîneaux dont la voiture est douce & commode, de quoi nous avions grand besoin, pour nous remettre un peu de la fatigue que nous avoient causé les bouës importunes des marais précédens.

Le trente & unième, nous arrivâmes à un grand Lac situé auprès de *Novogorod*: comme il n'étoit pas encore glacé, nous le passâmes dans des *Knoos*. Ce sont des bateaux tous d'une pièce, faits de troncs d'arbres, dont la plupart ne contiennent au plus que quatre ou cinq personnes. Le Lac a beaucoup d'étendue sur quatre ou cinq piés

Octobre.
1608.

de profondeur ; ainsi nous fûmes si long-temps à le passer, qu'il étoit nuit lorsque nous entrâmes dans les fauxbourgs. Dès les jours suivans je commençai à apprendre le *Moscovite*, & m'y appliquai avec tant de soin, qu'avant qu'il fût peu, j'en savois autant qu'un étranger en doit savoir.

Novgorod.
1608.

Novogorod qui signifie *Nouvelle ville*, est un mot composé du Latin & du *Moscovite*. Les fauxbourgs sont presque aussi grands que la ville même ; & toutes ruinées que sont ses murailles, il paroît par ce qui en reste qu'elle a été extrêmement forte & des plus belles de l'Empire. On y batoit autrefois monnoie, & le Prince qui la possédoit & qui y résidoit il y a quelque trois cens ans, en étoit Souverain, & ne relevoit de personne. Alors elle étoit si célèbre, que quand il s'agissoit d'une Puissance extraordinaire, on la citoit immédiatement après Dieu en ces termes, *qui pourroit résister à Dieu & à Novogorod* ? Depuis l'année mil quatre cens soixente & dix sept, où son Prince fut détrôné par *Jean Vassilowits* Empereur de *Moscovie*, elle a perdu ses privilèges, & presque toute sa beauté, Son commerce qui dans ce temps-là faisoit bruit dans le monde, est fort déchû depuis ; & bien que les nations voisines y fassent encore un négoce considérable, ce n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qui se faisoit alors. *Lubec*, *Hambourg*, le *Danuemarc*, la *Suede*, en tirent tous les ans une prodigieuse quantité de toutes sortes de grains, de lin, de chanvre, de fourures, & de cuirs de roussi. Les vivres y sont à tres-vil prix ; & pour peu de chose en tout temps, on y est traité splendidement à chair & à poisson. A l'un des côtés de ses murailles qui ne sont que de bois, est le palais de l'Archévêque qui fait comme un quartier apart, ceint de belles pierres de taille. Ce palais est aussi de pierre, & est accompagné de quelques autres presque aussi beaux, habités par de Grands Seigneurs. De ce Palais on va par un pont bâti sur la rivière, où l'Empereur *Vassilowits* fit jeter une infinité de personnes, au couvent de S. Antoine. Ce bâtiment qui n'a rien en soi de singulier, est un des plus beaux de la ville, & le lieu où le peuple court avec plus d'ardeur & de dévotion. L'opinion commune & qui est cruë en ce pays-là comme article de foi, est que ce Saint auquel ils ont une confiance particulière, descendit de Rome le long du Tybre sur une meule de moulin jusque à la rivière de *Wolga*, & delà à *Novogorod*, où ayant trouvé des pêcheurs, il convint avec eux que ce qu'ils prendroient du premier coup

Ancienne
splendeur
de cette
ville.

coup de filet, seroit pour lui. La première chose qu'ils tirèrent, fut une caisse pleine d'ornemens dont les Prêtres se servent à l'autel, de livres, & de quelque argent dont le Saint fit bâtir une Chapelle au même lieu où est aujourd'hui le couvent. On ajoute qu'il y vécut le reste de ses jours, & qu'il y a été enterré. On prétend même que son corps, y est encore au même état qu'il étoit le jour de sa mort, & qu'il y fait tous les jours de grands miracles. C'est sur ce pié qu'on a accru le bâtiment qu'il avoit commencé, que sa mémoire y est révéree, & qu'on y porte en foule des offrandes de conséquence. L'année mil six cens onze, le Comte de la Gardie Général de l'Armée de Suède assujettit cette ville au Roi son Maître; deux ans après les deux Rois se racommodèrent, & par un Traité fait entre eux, elle retourna à son premier Maître.

Novembre;
1668.

Le huitième Novembre, nous poursuivîmes notre route, & allâmes coucher à *Bruynitz*, petit village où il n'y a rien de remarquable. Le lendemain nous partîmes d'assés bonne heure, mais la nége s'étant fonduë, il falut quitter les traîneaux & reprendre les charettes, sur lesquelles tout étant chargé, nous continuâmes le dixième, & ne pûmes faire que trois lieuës, tant les chemins étoient difficiles. Outre la nége a-demi fonduë, ce n'étoient partout que marais, sur la plupart desquels il y avoit de méchans ponts aussi malaisés que les chemins mêmes, si-bien qu'il y avoit toujours quelque rouë démontée, ou quelque autre chose à reparer, ainsi la fatigue étoit extrême; mais par bonheur nous voyagions sous de si bons auspices, qu'on nous faisoit le soir bonne chère, ce qui ai-doit à nous délasser.

L'onzième, en sortant de *Gankrezza* où nous avions couché, nous entrâmes dans un bois épais, où nous aperçûmes de loin quantité de cavaliers qui s'arrêtèrent dès qu'ils nous virent: d'abord nous les primes pour ce qu'ils étoient, mais nous ne laissâmes pas d'avancer avec autant de fermeté, que si nous eussions été les plus forts. A mesure que nous approchions, ils nous regardoient siè-rement, & sembloient être résolus à nous attaquer. Ils se conten-tèrent néanmoins de nous demander qui nous étions; à quoi nous répondîmes que nous voyagions pour le service de Sa Majesté Im-périale: & soit que cette réponse leur fit changer de résolution, ou que le nombre les intimidât, ils ne firent point d'autre enquête, ni ne témoignèrent en nulle manière qu'ils eussent envie de nous

Volens de
grandi ché-
ment.

Novembre.
1656.

insulter. Mais s'ils y manquèrent, ce fut assurément par l'une de ces deux considérations, car nous apprîmes que ce bois étoit fort mal-sûr; & que les vols y étoient fréquens. Nous allâmes coucher à *Jasel-Bitza*, dont les habitans eurent grand soin de s'aquiter de leur devoir, c'est-à-dire de nous bien traiter.

Le douzième la nége étoit si épaisse qu'il falut reprendre les traîneaux, & commencer cette journée par entrer dans un bois qui dura presque jusqu'à la nuit: nous la passâmes dans un village appelé *Gamzinagara*.

Colonna.

Le trezième nous entrâmes encore en quittant le village, dans un bois qui se trouva moins ennuyeux que celui du jour précédent; car nous n'y fûmes que deux heures: le reste du jour se passa dans une raze campagne, où nous trouvions par-ci, par-là quelques misérables cabanes où les habitans sembloient être à-demi enterrés. Ainsi tout ce que nous voyions n'étoit pas des plus agréables, & sans que notre guide parloit assés bon Alleman, & qu'il avoit la civilité de satisfaire aux questions que je lui faisois, j'y eusse passé de fâcheux momens. Nous allâmes coucher à *Colonna*, qui est un des plus beaux villages qui soit sur cette route.

Loups suédois.

Le quatorzième se passa dans un de ces grands bois dont le chemin étoit plein de bouës, & où il ne s'offroit à la vuë que des objets tristes & stériles. Nous y vîmes des loups par troupes que nous tâchâmes d'approcher à la portée de nos fusils; mais ils nous apperçurent & s'enfuirent. Notre *Pristaf*, c'étoit notre guide, nous dit qu'ils sentoient la poudre de loin, & qu'ils distinguoient aisément ceux qui avoient des armes à feu, ou qui n'en avoient pas: qu'on en voyoit souvent l'expérience; & que ces animaux avoient la hardiesse quand on n'en avoit point, d'attaquer hommes & chevaux; & que sans cela, d'ordinaire ils avoient l'avantage. La violence du froid augmenta si fort ce jour-là, qu'il falut sortir des traîneaux, & courir même quelque temps pour nous échauffer, tant le froid étoit pénétrant.

Et l'anglonois.

Le seizième, nous nous trouvâmes de grand matin à un petit village nommé *Waizma*, mais parcequ'il étoit encore trop-tôt pour nous reposer, nous gagnâmes *Gam-Woldoka*, où nous passâmes le reste du jour & les cinq suivans; pendant lesquels un autre Hollandois & moi voyant la rivière glacée, nous nous avisâmes de nous servir de nos patins comme on fait en *Hollande*. A peine y fûmes

mes nous, que tout le village sortit pour nous voir, aussi surpris des caracoles que nous faisions, que s'ils eussent vu un miracle. Novembre.
1698.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE III.

Suite de la même route jusque à Moscou où l'Auteur & ses Compagnons arrivent heureusement. Combat d'ours & de loups. Mort de l'Impératrice & ses obsèques.

COMME la saison étoit fort rude, & que nous étions tous fort las, nous demeurâmes quatre ou cinq jours à ce village, où comme on avoit fait jusques-là, on nous pourvut de chevaux frais, de traîneaux, & des autres choses nécessaires pour ce jour-là : ainsi le vint & deuxième nous poursuivîmes notre route, & entrâmes d'abord dans un bois, où nous souffrîmes les mêmes incommodités que nous avions eues dans les autres, sans que la vuë de quelques faisans & perdrix que des paysans nous offroient à bon marché, fût capable de nous délasser. Quelque ennuyeux & triste qu'il fût, il falut néanmoins s'en tirer : ce que nous fîmes le plutôt qu'il nous fut possible, & néanmoins il étoit fort tard quand nous en sortîmes ; & pour comble d'incommodité, il nous falut coucher au plus misérable de tous les villages. Tout y étoit si mélancolique, si chétif, & si pauvre, que je frissonne encore quand j'y pense. Comme il n'y avoit dans notre hute ni pain, ni vin, ni lit, ni table, la plupart de nos gens passèrent la nuit à fumer ; sur quoi il arriva une assez plaisante aventure, qui est que l'un d'eux trouvant sa tabaquiére vuide, & ne sachant à qui s'en prendre qu'à un des aides de voyage auquel il l'avoit prêtée, lui cacha sa hache. Celui-ci la trouvant à dire, s'en prit d'abord à un Moscovite qui goguenardoit au lieu de répondre à ce que l'autre lui disoit. Le premier las de se voir raillé s'échauffa, & l'accusé voyant que c'étoit tout de bon, cassa un morceau de sa pipe & le jeta au nez de l'autre : l'accusateur se revanche par un souflet ; l'accusé lui saute au collet ; ils se terrassent & se gourment plus d'un quart d'heure. Comme on ne les séparoit point, ils cessèrent d'eux-mêmes fort

mal-

*Nuit pass.
se accabl.
bêtement.*

Novembre.
1668.

malcontents du procédé des voyageurs. Cependant celui qui étoit cause de la querelle s'ennuya de ne point fumer, & sans songer qu'il avoit la hache sous lui, il fit quelques pas pour prendre la pipe d'un autre qui ne fumoit plus. D'abord celui à qui elle étoit s'en saisit, l'autre la reprend, & prétend la garder pour le tabac qu'il avoit perdu: le Moscovite ne lâche point prise. Ils se secouent, ils se culbutent & font une scène aussi plaisante que la première. Un des nôtres ayant peur que des coups de poin ils n'en vinssent à quelque autre chose, tâcha de leur ôter la hache; & comme il fit d'assés grands efforts pour cela, un Moscovite crut qu'il étoit temps de prendre parti, & qu'il y avoit de l'injustice à souffrir que deux en batissent un; il se jette donc sur le dernier qui appelle les autres au secours: on accourt, on les sépare; ils s'enflâment tout de nouveau, l'un s'obstinant à r'avoir sa hache & l'autre son tabac. Ils entreviennent aux coups; & comme un de ceux qui les séparoit en reçut un au visage, il le rendit à celui qui l'avoit frappé: celui-ci redouble; les autres se joignent, on ne garde plus de mesure; & tous frappent sans distinction. Comme chacun avoit pris parti, il n'y avoit plus de médiateur: ainsi on se batit jusque au jour qui fit songer à une autre peine; & sans avoir ni bu, ni mangé, ni dormi, nous quitâmes ce maudit village chargés de coups & de meurtrissures.

La plupart du vint & troisième se passa encore dans un bois, où nos Moscovites nous firent observer des tombeaux. Ils nous dirent malicieusement qu'ils étoient de huit Hollandois, qui depuis peu avoient été assassinés par des voleurs au lieu où ils étoient enterrés, voulant peut-être insinuer par là, que les bois de *Moscovie* étoient funestes à la Nation; mais sans faire semblant d'être touchés de ce qu'ils disoient, nous marchâmes sans leur répondre, & nous trouvâmes bientôt après au sortir de ce bois dans une vaste campagne, au bout de laquelle est la petite ville de *Torsioc*, dont la plupart des bâtimens sont des Eglises & des Chapelles qui paroissent belles de loin. Delà nous allâmes en bateau jusque à *Troutzka-Miedna*, où nous achetâmes quelques provisions; & sur le soir nous gagnâmes *Tiveer*: c'est une ville un peu plus grande que *Torsioc*, près de laquelle coule la rivière de *Wolga*, qui se va perdre dans la Mer Caspienne. Elle est située sur le penchant d'une petite colline, près la rivière de *Tiveer* dont on lui a donné le nom. Ses murailles qui sont de bois, sont accompagnées de tours demême; & son artillerie consiste en quatre pièces de canon.

Là

Là nous reprîmes nos traîneaux, & r'entrâmes dans un bois, d'où je pensois que nous ne sortirions jamais tant il étoit long & obscur. J'y fus réveur plus d'un quart d'heure, ce qui ne m'étoit jamais arrivé, & je l'eusse été bien plus long-temps, sans que deux honnêtes Moscovites qui le connoissoient mieux que nous, nous abordèrent d'un air froid; & demandèrent à nous escorter le reste du jour. Nous reçûmes leur compliment comme ils nous l'avoient fait, c'est-à-dire assés froidement; de quoi n'étant pas satisfaits, ils nous demandèrent si c'étoit chés nous la coutume que de faire si peu de cas de pareilles offres de civilité. Comme nous marchions sans leur répondre, & qu'ils ne trouvoient point de juste prétexte de querelle, ils dirent que pour des étrangers c'étoit un orgueil insupportable, & qu'ils se sentoient obligés de nous apprendre à vivre; que pour cela, il falloit nécessairement qu'ils nous accompagnassent, espérans que les occasions qui se présenteroient, leurourniroient suffisamment les moyens de nous corriger. Nous leur repartîmes que ces offres n'étoient point de saison, & que leur babil nous étoit suspect; qu'ils allassent à la bonne heure instruire leurs compatriotes, qu'ils trouveroient peutêtre plus dociles que des étrangers. Comme ils n'avoient guères la mine de nous insulter n'étant qu'eux, j'avoué que je n'étois pas fâché de les faire un peu discourir: leurs manières étoient pour moi quelque chose de nouveau, qui me faisoit trouver le passage du bois moins long; mais notre Capitaine qui n'étoit pas de mon humeur, interrompit le discours à grands coups de canne dont il leur frotta les épaules: ils reculèrent quelques pas, pour mieux nous frapper avec des haches dont ils étoient armés. Quelques-uns des nôtres les couchèrent en joue pour les punir tout d'un coup de leur insolence: mais notre Capitaine défendit de rir sur eux, & se contenta de lâcher un de nos dogues, qui d'abord abatit son homme, & l'eût sans-doute étranglé, si nous ne l'avions arraché de force. Si-tôt qu'il l'eût quité, il courut à l'autre qui s'enfuyoit, & l'eût traité comme le premier, sans que nous en eûmes la même pitié. Bientôt après nous arrivâmes à *Gorodua*, chetif village où je dormis un peu plus que l'autre nuit, mais je n'y fis pas meilleure chère.

Le vint-quatrième, nous ne passâmes point de bois, mais nous traversâmes deux rivières, & allâmes coucher à *Sawidowa*, & le

Décembre.
1658.

lendemain à *Saulkaspaz*, dont les habitans sont si brutaux, qu'ils refusèrent d'obéir aux ordres de l'Empereur, & de nous donner des chevaux comme on avoit fait jusques-là. Comme on s'obstinoit à les presser, ils s'enflâmèrent de telle sorte après nous avoir comblés d'injures, que nous faillîmes à être assommés: enfin par bonheur nous en réchapâmes, & obtînmes ce que nous voulions. Nous n'eumes ce jour-là ni aventure, ni mauvais chemins, ainsi nous allâmes à un gîte plus éloigné que de coutume. Ce village s'appelle *Klein*; il n'a rien de plus beau que les autres, & cependant nous y demeurâmes plus long-temps, parce que l'argent nous manquoit. Nous y attendîmes l'exprès qu'on avoit dépêché à *Moskou* pour en avoir; & quoiqu'il fût bientôt de retour, je ne laissai pas de m'y ennuyer. Mon occupation ordinaire, étoit d'aller sur la glace avec mes patins; mais il pensa m'en couter la vie, car la rivière étant fort rapide, la glace étoit si foible qu'elle fondit un jour sous nos piés: Par bonheur je savois nager ainsi je m'en tirai bien vite, mais mon Camarade qui n'y étoit pas des plus habiles, se fût noyé infailliblement si je ne l'avois secouru.

Depuis le retour de l'exprès, la nége & le mauvais temps nous retinrent encore quelques jours dans ce triste lieu, d'où nous ne sortîmes que le dixième de Décembre: encore ne fîmes-nous ce jour-là que tres-peu de chemin, nous ayant falu passer deux fois la rivière sur de petits pontons qui ne portoient que quatre chevaux à la fois: notre gîte fut à *Serkisowo*, d'où nous partîmes le lendemain à-demi glacés, tant le froid étoit pénétrant.

L'onzième, nous passâmes encore par un petit bois, au sortir duquel nous entrâmes dans un grand village nommé *Nicolo Direveno*. Delà nous apperçûmes cette grande ville de *Moscow*, où nous avions tant d'envie d'être il y avoit long-temps, & où nous arrivâmes enfin sur le soir.

Nous y passâmes la première nuit dans un des faux-bourgs; & le lendemain nous fûmes logés dans la ville chés une femme à qui la vuë de ses nouveaux hôtes, deplut si fort, quelle n'omit rien pour tâcher de s'en défaire: mais au lieu d'obtenir que nous sortissions de chés elle; elle eut des injures & des coups; & fut obligée de nous loger, de nous fournir de bois, & de toutes les utenciles dont nous avions besoin. Cette pauvre femme revint toute en pleurs au logis, où elle baïsa & embrassa une image de S. Nicolas, dont

dont elle implora le secours avec beaucoup de ferveur & de dévotion. Elle avoit résolu de ne point quitter ce bon Saint qu'il ne l'eût exaucée ; mais comme il tarδοit trop long-temps à se laisser fléchir, son mari s'ennuya, & l'incita par bonnes raisons à faire de nécessité vertu. Elle obéit, mais à regret, ne doutant pas que si elle eût eu le loisir d'importuner le Saint, elle ne l'eût enfin forcé de faire un miracle en sa faveur. Nous fûmes quinze jours chés elle, où malgré sa mauvaise humeur nous n'épargnâmes pas le bois, car il faisoit un si furieux froid, qu'à moins que d'être toujours dans un poêle fort échauffé, il nous eût été insupportable.

Le vint-septième, nous changeâmes de logement, & laissâmes notre hôtesse en paix. Si elle en fut ravie nous n'en eumes pas moins de joie, car outre que nous étions plus commodément & plus au large, nous avions un grand poêle où le feu bruloit jour & nuit. Mais bienque le feu ne nous manquât pas, ce qui est le plus grand régal qu'on vous puisse faire en ce pays-là, j'y passai trois semaines du plus mauvais temps que j'aie jamais eu. Est-il rien de plus triste que d'être toujours enfermé, & de n'oser presque sortir qu'on ne s'expose à mourir de froid ? Pour moi, j'avoué que cette vie ne me plairoit pas, aussi eus-je une joie extrême, lorsque nous reçûmes ordre de nous tenir prêts pour partir.

Le dix-neuvième Janvier de l'an mil six cens soixente neuf, nous fîmes porter notre bagage à une lieue de *Moscou*, près d'un village où demouroit la sœur de l'Empereur. Le Palais de cette Princesse n'étoit que de bois, mais il étoit vaste, régulier, & embelli de toutes sortes d'ornemens. Il y avoit dans ce village un parc où étoient enfermés des ours, des loups, & autres semblables animaux qu'on faisoit battre quelquefois lés uns contre les autres. Deux jours après que nous y fûmes, il s'y fit un combat d'ours & de loups en présence de Sa Majesté. Ce divertissement qui ne consiste qu'à voir des bêtes acharnées les unes contre les autres, & se déchirer cruellement, n'en fut pas un pour moi. Je n'en fais point la description, il est aisé de se figurer ce que c'est ; & quand j'aurai dit que tantôt les ours avoient l'avantage, & tantôt les loups : que l'ours sembloit plus fort, mais que le loup étoit plus subtil ; je n'aurai rien dit qu'on ne sache, & cependant c'est tout ce qui s'y passa de singulier. J'observai néanmoins que ces bêtes n'avoient pas les passions ni si vives, ni si aveugles que les hommes : car lors-

Février.
1659.

que ceux-ci ont la bile émuë, & qu'ils sont en train de s'égorger, il n'est point de raison qui puisse calmer leur furie, ni d'ami capable de les arrêter. Aulieu qu'au plus fort de leur rage, ces animaux couroient à leurs maîtres aussi-tôt qu'ils les appeloient.

Comme le jour de notre départ ne vint pas sitôt que nous pensions: deux de nos Camarades s'aviserent de faire l'amour, & de se marier bientôt après à deux filles de leur Religion, qui eurent le courage de s'embarquer avec leurs maris. Pour moi, je m'occupai à m'informer des singularités du Pays dont nous parlerons dans la suite.

Mort de
l'Impératrice.

Cependant l'Impératrice accoucha d'une Princesse, dont la naissance lui coûta la vie. L'Empereur en eut une douleur extraordinaire, & toute la Cour la pleura comme la meilleure Princesse qui eût jamais été. On n'observa point dans cette rencontre ce qui se pratique à la mort des Grands dans la plupart des Cours de l'Europe: il n'y eut ni lit de parade, ni cette longue suite de cérémonies qui précèdent l'enterrement; & dès le lendemain la Princesse fut mise au tombeau. Depuis le Palais jusques à l'Eglise où devoit reposer son corps qui est un couvent de Religieuses, les Gens de Guerre étoient en haie. Le cercueil étoit sous un riche Dais porté par huit Seigneurs de la première qualité. Ceux qui suivoient immédiatement, portoient chacun un grand sac d'argent, que la Défunte avoit ordonné qu'on distribuât aux pauvres, dont elle avoit eu pendant sa vie un soin particulier. Après, marchaient l'Empereur & le jeune Prince à son côté, chacun ayant son Ecuier. Leur habit étoit une longue veste fourrée de renard noir, qui est la fourrure la plus estimée en *Moscovie*. Ils étoient suivis des Princes du sang: ceux-ci des Grands du Royaume; après lesquels marchaient les Ministres & Ambassadeurs des Princes étrangers, & le reste de la Noblesse. Une foule de bourgeois aisés faisoient la clôture de la pompe.

Les funérailles.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE IV.

Description de Moscov ville capitale des Etats de l'Empereur de Moscovie, & en quoi consiste la différence de ses Provinces.

Moscow Capitale de l'Empire est sur la rivière de *Moska* qui a donné le nom à tout le pays. Elle est située à 50 degrés & 30 m. de latitude Septentrionale; c'est une ville extrêmement grande; & la demeure ordinaire de l'Empereur: mais quoi qu'elle ait encore aujourd'hui huit ou neuf lieues de tour, elle étoit une fois plus grande avant l'irruption des Tartares, dont elle fut prise & ravagée. Elle a une infinité de Tours, & d'Eglises fort élevées qui font de loin un fort bel effet. On la divise en quatre parties; qui sont *Kitaigorod* ou moyenne ville: *Zaargorod*, ou Ville Impériale: *Skorodom*; & *Strelitza-Slowoda*.

Février.
1649.

Kitaigorod est ainsi nommée parce qu'elle est au milieu des autres dans une enceinte de pierres rouges, d'où elle est nommée *Crasna-Stenna*. Elle a au Midi la rivière de *Moska*, & au Septentrion, *Néglinna* qui se joint à celle de *Moska* derrière le Palais Impérial. Ce Palais est si vaste, qu'il contient avec ses chapelles plus de la moitié de *Kitaigorod*, ou *Crimgorod* selon quelques-uns. Il a ses murailles & bastions apart, quantité de pièces de fonte; & grand nombre de bons soldats. Vers le milieu des bâtimens dont ce Palais est environné, est une grande & belle Eglise, dont le principal ornement est le riche lustre d'argent massif qui fut présenté il y a quelques années à Sa Majesté Impériale, par un Ambassadeur en voyé exprès de la part de Messieurs les Etats Généraux. Dans une autre nommée *S. Michel*, sont les tombeaux des Empereurs & de la Famille Impériale: Il y en a encore deux fort belles, outre deux célèbres Monastères pour l'un & l'autre Sexe: dont celui des hommes est consacré à l'éducation de la Noblesse, qui y est élevée avec grand soin jusques à l'âge de seize ans: & en ce temps-là il leur est permis ou d'en sortir ou d'y demeurer. Choix qu'on

Première
parois de la
ville de
Moscou

Février.
1667.

ne donne point aux filles, qu'on oblige d'y demeurer en quelque âge qu'elles y entrent

Entre les plus beaux ornemens du Palais Impérial, on met une fort haute Tour qu'on appelle *Ivan-Velike*, & qui est couverte de cuivre doré. On dit de l'Empereur *Boris*, qu'y étant un jour monté pour faire voir la Ville à un Ambassadeur de *Perse* venu depuis peu à sa Cour, celui-ci exaltant le pouvoir extraordinaire que le Roi son Maître avoit sur ses peuples; & le grand zèle que ces derniers avoient pour leur Roi, l'Empereur repartit que ce pouvoir & ce grand zèle n'étoient rien de si singulier: qu'il se croyoit aussi absolu sur ses sujets que le Roi son Maître le pouvoit être sur les siens; & qu'il étoit peut-être plus aimé & mieux obéi. Comme il achevoit ces paroles, un de ses Courtisans parut; *Approchés* lui dit l'Empereur, *il s'agit ici de savoir si mes sujets aiment leur Prince? Seigneur* reprit le Courtisan, *il n'y a que des étrangers qui en puissent douter; je connois le cœur de vos sujets, & je sai qu'il n'en est aucun qui ne s'estimât trop heureux de vous marquer son zèle aux dépens de sa propre vie. Cela est bien-aisé à dire* répliqua l'Empereur, *quand on a du temps à y penser, mais si je disois à quelqu'un d'entre eux se précipiter devant moi du haut de cette Tour, y a-t-il apparence qu'il obéit sans hésiter?* Le Courtisan prenant ces paroles au pié de la lettre, n'y répondit que par les effets; il se jeta du haut en-bas d'un air qui fit paroître qu'il aimoit véritablement. L'Empereur surpris de son zèle en eut de la douleur, & protesta que s'il eût connu sa pensée, il n'eût eu garde de le mettre à une telle épreuve. Sa Majesté fit au Défunt des obsèques dignes d'un Roi, en porta le deuil quelques jours, & éleva ses enfans aux plus hautes Charges.

Oubliant
aveugle.

Près de cette Tour on en voit une autre qui soutient une cloche d'une pesanteur extraordinaire, car on dit qu'elle pèse trois cens quatre vints quatorze mille livres. De l'un de ses côtés à l'autre elle a vint & trois piés de Roi; & est épaisse de deux tous entiers. Il faut cent hommes pour la sonner, cinquante de chaque côté; aussi ne sonne-t-elle qu'aux grandes fêtes de l'année, & à l'entrée des Ambassadeurs étrangers.

Un peu au delà du Palais, il y en a quantité d'autres pour les Grands du Royaume: ils sont tous beaux & réguliers suivant le génie du climat, mais tous audessous de celui où demeure le Patriarche. Ce Palais n'est pas loin de l'Eglise de Jérusalem, elle est
sans

sans contredit plus belle que toutes les autres, & l'on veut même qu'elle ait été faite sur le modèle du Temple de *Salomon*, mais je n'y ai rien vu de semblable, ni même qui en approche. Cette Eglise est située sur une fort grande place, autour de laquelle sont les boutiques des plus riches marchands de la ville, où tous les métiers sont distingués, chacun ayant sa rue apart. La plupart des maisons de ce quartier sont de pierre, afin que le dommage en cas de feu ne soit pas si grand.

Février.
1669.

La seconde partie de la Ville nommée *Laargorod*, enferme la première: ses murailles sont fort épaisses, & d'une certaine matière qui a donné occasion de l'appeler *Biela-Stemma*, c'est-à-dire murailles blanches. Cette partie est arrosée de la rivière *Néglina*, & contient les écuries de l'Empereur: les marchés aux bœufs & autres bêtes: les boucheries où se vend jusques à la chair de cheval; & le lieu où se fondent les cloches & les canons.

Seconde
partie de la
Ville.

La troisième nommée *Skarodom*, enferme la seconde, excepté l'endroit qui est au Midi. C'est le quartier des ingénieurs, des Architectes, & des plus excellens ouvriers, c'est-à-dire des charpentiers qui font tout en ce pays-là, & qui sont si adroits qu'ils ne demandent que vint quatre heures pour bâtir une maison. Il est vrai qu'ils ont en tout temps les matériaux tous prêts: mais il est vrai aussi que ces matériaux ne sont que quelques poutres, quelques planches, & autres morceaux de bois informes, qu'ils assemblent si grossièrement, qu'en moins d'un jour ils ont bâti une maison. Cette manière de bâtir est commode, aisée, & à vil prix; ce qui pourroit faire penser que c'est pour ces raisons qu'elle est en usage chez les Moscovites, mais ce n'est rien moins que cela; c'est qu'il y fait si froid qu'il faut nécessairement faire de grands feux dans les poëles: encore n'en sent-on souvent la chaleur que lors qu'ils brûlent les maisons, ce qui arrive presque tous les jours. On dit aussi que c'est la crapule qui est cause de ces incendies, & que ces peuples étant presque toujours gorgés de vin & d'eau de vie, ils s'abrutissent jusque à ne savoir ce qu'ils font. Quoiqu'il en soit, quand cela arrive ils perdent tres-peu de chose; car outre que ces bâtimens ne coûtent presque rien à faire, & qu'ils sont prêts du matin au soir, les meubles en sont si chetifs, que les plus misérables en recouvrent d'autres aisément: Ajoutez que le feu ne peut pas faire grand ravage, car en moins d'un quart d'heure on a démon-

La troi-
sième.

Février.
1667.

té vint maisons que l'on transporte en autant de temps loin du feu.

Précaution aisée & nécessaire dans un pays où les incendies sont si fréquens; mais qui n'empêche pas toujours qu'il n'y ait beaucoup de maisons brûlées: surtout lorsque le vent est fort, comme il avoit été cinq ou six semaines avant notre arrivée. Le feu ayant pris à une maison, on en démontra pour lui couper pié une vintaine des environs, mais cela ne servit de rien; car comme le vent étoit impétueux, il porta les étincelles sur les toits de quelques autres, qui n'étant que de sapin, brûloient comme de la paille: ajoutez que l'eau étant rare, on ne put empêcher qu'il n'en fut brûlé plus de quarante mille.

La quatrième.

La plus grande étendue de la quatrième partie est au Midi, au delà de la *Moska*. C'est où logent les Gardes de l'Empereur, d'où elle est appelée *Strelitza Solowoda*. On conte dans ces quatre parties quatre vints quinze mille feux, outre le Palais de l'Empereur & ses dépendances, & dix-sept cens clochers, tant des Eglises séculières que régulières. De ce grand nombre de maisons, il y en a tres-peu de pierre par les raisons que nous avons dites. Les rues sont larges mais inégales, & ne sont point pavées, ce qui cause de grandes incommodités en Été & en Hiver, principalement au temps du dégel & de la pluie, car alors, on est dans la boue jusques aux genoux, malgré quelques méchantes poutres & petits ponts jetés au hazard par-ci par-là; c'est pourquoi les hommes & les femmes sont obligés de porter des botes.

Qualité du
Pays.

L'air des environs de la ville, & surtout du côté du Nord est malsain en tout temps: car en Hiver, il fait excessivement froid; & en Été, extraordinairement chaud. Le premier est si rude, que pour être fourré depuis les piés jusques à la tête, on ne laisse pas de frissonner, & d'être glacé jusques au cœur. On s'estimerait bienheureux de ne souffrir que le frisson, mais les voyageurs n'en sont pas quitte à si bon marché, car il leur en coûte souvent la vie, & dans les villes même, sans excepter la Capitale de l'Empire, il arrive souvent qu'on perd le nez & les oreilles, surtout quand d'un extrême froid on passe dans un lieu fort chaud; à quoi l'on remédie, en se frotant les parties gelées avec de la neige: si-tôt qu'elle commence à cuire le danger est ôté, & l'on peut s'approcher du feu. L'Été, la chaleur n'y est guères moins incommode

de que le froid en Hiver: car pour peu qu'il en fasse, les marais exhalent des vapeurs infectes qui gâtent l'air, d'où suivent de grandes maladies, entre autres une qu'on nomme *le Feu*, parceque ceux qui en sont atteints, sentent à la tête & aux intestins une ardeur brulante qui les consume en deux ou trois jours. Je croirois bien que c'est l'intempérie de l'air qui cause des maux si violens, mais peutêtre aussi que les excès, & l'intempérance des habitans y contribuent beaucoup.

Les plaines sont marécageuses, & fort traversées de Lacs & de vastes Forêts vers le Septentrion. Sur la fin de Juin on y sème quelque peu de grains qu'on recueille deux mois après: cela est bien commode, mais peu utile, en ce que ces grains ne viennent jamais à une parfaite maturité. Vers la *Pologne*, le terroir est moins infertile; le lin y croît en grande abondance, & il produit même de bon blé, mais point de vin. On y trouve une tres-grande quantité de miel, même dans les Forêts: des bêtes fauves, du gibier; & du poisson dans les Lacs & dans les Rivières. Les légumes y sont fort communes, & il y a des citrouilles & des melons du poids de quarante livres. Vers le Royaume de Cazan, il croît une grosse concombre veluë qui semble ronger toutes les herbes qui sont autour de sa tige. On dit que les loups la dévoreroient avec avidité, parce qu'elle ressemble à un agneau: les Moscovites la nomment en leur Langue *Bonnaret*, c'est-à-dire petit agneau. Il y a aussi quantité de fruits, & certaine espèce de pommes si transparentes, que sans les peler ni les couper, on voit clairement les pepins: le gout en est fade & insipide, comme de la plupart des fruits, aussi sont-elles pleines d'eau. Il n'y a pas long-temps que les fleurs y sont à la mode: ils les traitoient de bagatelles, & disoient que c'étoit un amusement ridicule: mais depuis quelques années, il n'y a point de Gentilhomme qui n'ait dans son jardin la plupart de celles qui sont communes dans l'*Europe*. Il n'y a point de cerfs, mais quantité d'ours & de loups, qui sont dangereux en tout temps, mais principalement quand tout est glacé & couvert de neige; car alors ils vont déterrer les morts, forcer les étables & les maisons, & dévorent tout ce qu'ils rencontrent. On y voit des perdrix, des hérons, des cygnes, des gruës, & de tous les autres oiseaux qui nous sont connus: mais ce qu'il y a de plus rare, sont les belles fourures, qui sont les plus grandes richesses de ses habitans.

Q

Com-

Mars
1668.

Mars.
1661.
Ce qui abonde
de en cha-
que Pro-
vince.

Comme cet Empire est fort vaste le terroir y est inégal, & les Provinces plus ou moins fertiles. Le terroir de *Wolodimir* pour un muid de blé en produit vint & souvent vint-cinq. Celui de la Province de *Rhesan* est encore plus fertile, car chaque grain fait deux épis, quelquefois trois & davantage. Les fruits y sont aussi meilleurs, & en plus grand nombre qu'au reste de la *Moscovie*, les peaux de castors bien plus belles, & les fourures plus exquises. Pour le Duché de *Siberie*, il est plein de bois & de forêts; & il y en a une vers *Branquin*, dont les bornes sont inconnues. C'est delà que viennent les belles Ermines & les plus précieuses fourures. Il en vient aussi de fort belles de *Volske*, de *Smolensko*, & de *Beleosfer*. Il y a peu de blé en la Province d'*Ustioga*, mais elle est riche en beaubétail & en poisson. Celle de *Rostof* a beaucoup de sel; mais *Dwino* est infertile, & ses habitans ne vivent guères que de poisson, & ne trafiquent que de fourures. *Viatqué* est aussi une Province fort stérile, mais outre le poisson, elle a de la cire, du miel, & des bêtes fauves. La Principauté de *Petzora* n'est pas non plus fort riche en blé, mais le pâturage y est fort bon, & le bétail en quantité. Ce n'est presque partout que montagnes, dont la plupart sont si hautes, qu'on ne peut monter au sommet en moins de dix ou douze jours.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE V.

Continuation du même sujet, où il est parlé des viandes dont usent les Moscovites: De leurs mœurs: De leurs habits: Et de leurs mariages.

Portrait
des Mosco-
vites.

DE ce qui s'est dit jusqu'ici on peut juger ce que c'est que la *Moscovie*; mais pour en avoir une idée exacte il faut connoître ses habitans, que je pense avoir assez étudiés pour en faire le portrait: Et pour commencer par leur taille, elle est ordinairement audessus de la moyenne, mais ils n'en sont ni mieux faits ni plus agréables: ils ont l'air grossier & brutal; & s'ils sont tous forts & robustes, ils n'en ressemblent que mieux aux bêtes, auxquelles ils ont

ont beaucoup de raport. Le peuple y est né pour l'esclavage, & si accoutumé à la fatigue & au travail, que leur lit ordinaire est un banc ou une table; & leur duvet, la paille. Leur façon de vivre est comme le reste purement naturelle; & vous voyez père, mère, enfans, valets & servantes péle-mêle dans un même poêle, où chacun fait son tripotage sans s'informer des règles de la bienséance. Leur batterie de cuisine est de quelques pots & plats de terre ou de bois, qu'ils lavent une fois la semaine: d'une écuelle d'étain où ils boivent leur eau de vie: & d'un gobelet de bois pour leur hidromel qu'ils ne rincent presque jamais. Pour ornement, ils ont deux ou trois tableaux de village, où sont représentés des Saints & des Saintes, devant lesquels ils font leurs prières; particulièrement devant l'Image de *S. Nicolas*, auquel ils mettent toute leur confiance. Ils sont naturellement si paresseux, qu'ils ne travailleroient jamais, si une extrême nécessité, ou la violence ne les y contraignoient. Comme ce sont des ames de bouë, ils n'aiment que la servitude; & lorsque par la mort ou par la bonté de leurs maîtres ils sont devenus libres, leur premier soin est de se vendre & de s'engager comme auparavant. Comme leur but en se vendant n'est ni d'obéir ni de travailler, ils ne font rien qu'à force de coups; sans cela il est impossible d'en tirer le moindre service. Avec toute la peine qu'ils ont, ils sont nouris si maigrement, qu'ils se pourvoient comme ils peuvent de ce qui leur manque: aussi ils ne font pas scrupule de voler tout ce qu'ils rencontrent, ni même de tuer ceux qui s'opposent à leur dessein: ce qui rend le pays & malheureux & déplaisant; l'obligation qu'on a d'être incessamment sur ses gardes, dans l'appréhension d'être ou volé ou assassiné étant quelque chose de bien rude. Ce n'est pas que les loix ne punissent les moindres vols de peines tres-sévères: mais leur penchant à ce vice est tel, qu'il n'est point de supplice capable de le réprimer.

Pour les personnes de qualité, la vie en est un peu plus douce & leur viande un peu moins grossière; particulièrement lors qu'ils traitent quelqu'un chés eux; mais quoi qu'ils fassent; il leur en coûte peu de chose, la coutume étant en ce pays-là, que les conviés payent leur écot & font un present dès l'entrée, sans quoi ils feroient mauvaise chère, parce qu'ils seroient obligés de se contenter du repas de l'hôte, qui n'est pas des plus délicats. Toute leur vanité consiste à avoir quantité d'esclaves, & un

Mars.
1663.

grand nombre de chevaux qui engloutissent le meilleur de leur revenu.

Les viandes
ordinaires
des Indes-
orientales.

Parmi ces peuples de quelque qualité qu'ils soient, on ne parle point de ragouts. Leur viande la plus ordinaire, est du gruau, des pois, des choux aigres, du poisson salé, & du pain de seigle, si lourd, si noir, & si massif, qu'il n'est guères d'autre nation dont l'estomac le pût souffrir. Tout ce qu'ils mangent est assaisonné de tant d'ail & d'oignon, que leur haleine est insupportable à ceux qui n'en usent pas : ajoutez qu'ils ne mangent guères que du poisson salé, & des viandes fortes & insupportables aux étrangers. Quelque viande qu'on serve aux Grands, on ne les régale point bien si on ne leur sert un potage ; ne fût-ce que de l'eau bouillie avec deux ou trois grains de sel. J'en ai vu servir sur de bonnes tables, qui n'étoit fait que de l'eau où l'on avoit cuit le poisson, excepté quelques gouffes d'ail que l'on y avoit ajoutées. Quand ils ont fait des débauches outrées dont ils se sentent incommodés, ils ont recours au *Poch-mélie* ; c'est une drogue composée d'un hachie de chair crüe ; de petits concombres confits dans le sel & le vinaigre, & de beaucoup d'ail & de poivre : ils la diluent dans de la bière nommée *Quas*, & jurent qu'il n'est rien de si propre pour racomoder l'estomac. Au lieu de *Quas*, qui est la boisson ordinaire du peuple, & qui n'est faite que d'orge, d'avoine, & de son ; les personnes de qualité usent d'une bière un peu plus forte, où ils jettent une pierre ardente avant que de la boire : Et quelquefois aussi d'hydromel, où il entre du clou de girofle, du cardamom, beaucoup de poivre, & peu de canelle. C'est d'ordinaire de quoi ils font leurs plus délicieuses débauches : & quand ils n'y veulent rien épargner, ils y ajoutent de l'eau de vie, dont l'effet leur plaît d'autant plus qu'il est âpre & violent.

Deux des
Indes-orientales.

Cette liqueur est si estimée parmi eux, qu'ils aimeroient bien mieux ne point vivre que de s'en priver : & l'on peut dire, que l'eau de vie fait toutes les délices des deux sexes de quelque condition qu'ils soient. A toute heure & en tout temps, les enfans mêmes en boivent & sans poivre & avec du poivre, sans faire la moindre grimace. Enfin ils y sont si accoutumés, qu'à mesure que le froid augmente, les hommes engagent tout leur vaillant, & aiment mieux aller tous nus, que d'en manquer : les femmes n'ont pas plus de retenue, & s'il ne tient qu'à se prostituer pour en avoir, elles le font même en public.

Autre.

Autrefois ce desordre ne passoit parmi elles que pour une galanterie, & la plupart faisoient vanité de servir à plusieurs, mais par les soins du Patriarche cet excès n'est pas aujourd'hui si grand, quoi qu'il le soit encore assés, pour faire voir qu'on ne fait guères en ce pays-là, ce que c'est que pudeur.

Mars
1689.

Outre cela, les Moscovites sont incivils, farouches, & ignorans : ils sont traitres, défiants, cruels, & si brutaux dans leurs passions, que la Sodomie ne leur semble pas le plus grand des crimes, joint qu'ils n'en font point de secret. La tromperie dans la marchandise, passe chés eux pour un tour d'adresse & d'esprit. Depuis l'an mil six cens trente quatre, le tabac y est défendu sur peine du foüet, ou d'avoir les narines fenduës si l'on est convaincu d'en avoir pris par le nez. On fit cette défense rigoureuse acause de la quantité incroyable que l'on en prenoit tant en fumée qu'en poudre ; & de plusieurs maux dont cette habitude étoit suivie. Les plus visibles étoient les ruines entières des familles par la dépense ; & l'embrasement des maisons par la brutalité d'un homme enyvré de tabac, qui s'endormoit la pipe allumée. Ce qui n'est pas difficile à croire, puisque comme nous avons dit, les maisons n'y sont que de bois.

Leurs
mœurs.

Ils sont la plupart tres-mauvais maris, & l'Empereur étoit autrefois accablé des requêtes que lui faisoient les femmes qui en étoient mal-traitées. La peine ordinaire qu'on leur imposoit, étoit d'être relegués dans une Province deserte où ils vivoient misérablement : Mais depuis, il fut ordonné que l'accusateur d'un crime dont il n'y auroit point de témoin, seroit mis le premier à la torture ; & s'il avoit la force de la souffrir, on puniroit l'accusé comme criminel : mais s'il ne l'avoit pas, il faudroit qu'il subit la peine que l'accusé auroit soufferte. Par ce moyen on a coupé pié-àux plaintes fréquentes & importunes que plusieurs faisoient légèrement. Les Moscovites sont aussi injurieux, seditieux, mutins, & querelleux ; ce qui a produit de grands desordres, & qui en produiroit encore sans que depuis quelque temps on réprime ces insolences par une amende pécuniaire.

Leurs habits consistent en deux ou trois vestes fort amples, dont la premiere est d'ordinaire d'un drap verd, brun, violet, ou rouge. Elle est ouverte sur les côtés & au-devant, où il y a de part & d'autre de grands boutons à queue, & autour du cou, de grands colets couchés comme ceux de nos manteaux : Aulieu que les

Leurs habits.

Mat.
1663.

vestes de dessous, en ont un droit de la hauteur de quatre ou cinq doits, & faits apeuprès comme les portent les Jésuites. Les manches en sont fort étroites, & une fois plus longues que le bras; si-bien que pour avoir la main libre, il y faut faire dix ou douze plis, qui tombant quelquefois d'eux-mêmes, il est bien difficile, que la manche soit toujours propre. Cette incommodité est suivie d'une autre plus importante, qui est que les filoux mettent des pierres, & des morceaux de fer & de plom dans le superflu de ces manches, avec quoi ils assomment ceux qu'ils croient avoir de l'argent sur eux. Sous cette veste ils en ont une troisième nommée *Kastan*; elle est plus étroite que les deux autres, & d'une étoffe un peu moins grossière. Quoi-que toutes ces vestes soient fort larges, ils ne se servent point de ceintures, soit par négligence ou par habitude; d'où vient peut-être qu'ils ont plus de froid qu'ils n'en auroient, si elles approchoient de la peau. Les arrière-points du cou des chemises du peuple, sont faits de soie plate, avec laquelle ils font aussi quelques figures sur le dos. Celles des Grands sont ornées en ces endroits-là de fil d'or & d'argent, & de figures faites de semence de perles mêlées de petits diamans. Leur coëffure n'est pas égale, car l'Été c'est une chapeau gris; & l'Hiver, un bonnet, dont la fourure est plus ou moins riche suivant qu'on est de qualité.

Habits des
femmes.

Les habits des femmes ne diffèrent guères de ceux des hommes: leurs robes sont de même longueur, & d'étoffe proportionnée à la condition des personnes, Leur coëffure est aussi de même; c'est adire qu'elles ont un bonnet, & les cheveux flotans comme les hommes, dont on ne les distingue que parce qu'elles n'ont point de barbe, ni le tein si grossier. Audessus de dix ans, les cheveux des filles sont notés en rond derrière la tête: & audessous, on les coupe aux filles & aux garçons; à la réserve d'une moustache qu'on leur laisse de chaque côté; si-bien qu'on ne fait de quel Sexe ils sont qu'en les regardant aux oreilles, où l'on met aux filles de grandes bagues en guise de pendants. Pour les payfans, ils sont vêtus comme en *Livonie*, de simple toile en Été, & en Hiver, de peaux de mouton: & leur chaussure qui est singulière, n'est que d'écorce d'arbre.

Quoi-que les femmes y soient ordinairement fort blanches, & qu'elles aient le rein fort uni, elles se fardent néanmoins presque
toutes

toutes, ou plutôt se plâtrèrent grossièrement, & ne se dispensent non plus d'appeler les fardeuses, qu'on fait les Coëffes en nos quartiers.

Mars.
1668.

Les Moscovites ne sont pas moins singuliers dans leurs mariages, que dans le reste; car ils n'ont jamais vu celles qu'ils doivent épouser: & quelque précaution qu'on prenne; on ne voit point les honnêtes filles. Quand un jeune homme se veut marier, il s'adresse à sa mère, ou à sa plus proche parente à qui il confie son dessein. Celle-ci en parle aux autres parens qui en confèrent tous ensemble; & quand ils ont trouvé un parti sortable dans la famille où ils ont envie de s'allier, ils vont aux parens de la fille, avec lesquels ils s'accrochent à l'insçu du jeune homme. Quand l'affaire est conclue, il y a beaucoup de ces jeunes hommes qui font tout ce qu'ils peuvent pour voir celles qu'on leur d'estime; mais quoi qu'ils fassent, nonseulement ils ne les voient pas; mais même on les cache à leurs parens; excepté lors que la fille est d'une beauté à ne rien craindre, car alors on la montre par une grace singulière à la mère de l'accordé; qui fait par ce moyen, quelle est celle qu'il doit épouser. Mais si elle a quelque défaut de corps ou de visage, elle ne paroît qu'au jour de la noce. Et de-là naissent les querelles & les divorces si communs parmi les Moscovites, & souvent même quelque chose de plus fâcheux.

Leurs ma-
riages.

Pendant que j'étois à *Moscow*, il se passa une histoire; qui fait bien voir que ces mariages par procureur ne sont pas trop commodes. Un jeune homme de cette ville détestant cette coutume, jura de ne se point marier comme on faisoit ordinairement. Il dit qu'il vouloit voir sa maîtresse, & comme aucun de ses parens ne pouvoit s'engager à lui faire avoir cette grace, il pria un de ses amis de lui chercher une femme, & le chargea de faire en sorte qu'il la vît avant que de l'épouser. Cet ami avoit un parent dont une des filles n'avoit qu'un œil. Il lui fit sa proposition qui fut acceptée avec joie du père & de la fille, parceque l'amant étoit riche, bien fait de sa personne, & de fort honnête famille. La moitié du chemin étant faite, & ne s'agissant plus que de procurer une entrevue aux deux amans, il alla trouver son ami, lui dit qu'il lui avoit trouvé la plus belle fille de *Moskow*; il ajouta qu'elle étoit fort riche & de bonne humeur, & qu'outre le plaisir, il auroit sans-doute avec elle ce qu'il auroit peine à trouver ailleurs. L'a-

mant

Mari.
1688.

mant ravi de joie lui saute au cou, lui ouvre sa bourse. & lui demande d'un air plein de feu s'il la peut voir. Ho ! oui lui dit l'autre, aisément : votre maîtresse a la même envie, & avant que de vous aimer, il faut dit-elle, qu'elle vous voie, mais si vous m'en croyez, pour éviter la médifance, vous ne parlerez point ensemble, ni ne vous verrez en particulier. Je sai une petite rue qui n'est pas loin de chés son père ; elle y passera avec lui à l'heure, dont nous conviendrons, & s'arrêtera vis à vis d'une fenêtre d'où vous la verrez aussi commodément que si elle étoit plus près de vous. L'amant accorde tout ce qu'on veut ; on convient de l'heure & du lieu où il se trouve à point nommé. La maîtresse passe & s'arrête le bon euil de son côté, & parée de ses beaux habits. L'amant la regarde & en est charmé : A ce défaut près, qui ne parut point en cette rencontre, il ne lui manquoit rien du côté des traits & de la taille, pour être une beauté parfaite. Depuis ce moment il pressa l'union, & jamais homme n'attendit le jour de la noce avec plus d'impatience. Il vint enfin ce bienheureux jour, & la mariée joua si-bien son personnage, que le marié ne s'aperçut point qu'elle neût qu'un euil, qu'après que le Prêtre y eut passé. Ainsi il falut s'en tenir là, mais ce ne fut pas sans maudire le faux ami, lequel ayant trouvé son conte dans cette union, eut encore la lâcheté d'en rire dans les compagnies.

Cérémonies
que les Mos-
covites ob-
servent
dans leurs
mariages.

Pour les cérémonies des Grands, voici celles qui sont le plus en usage. On prend de part & d'autre une femme nommée *Swacha*, qui a l'intendance des préparatifs. Le jour de la noce, la *Swacha* de la mariée, suivie de cinquante ou soixante valets plus ou moins, à proportion de sa qualité ; tous vêtus de leurs *Kastanes* ou vestes de dessous qui sont celles de leurs livrées ; & portans sur leurs têtes les préparatifs nécessaires à la cérémonie : la *Swacha* dis-je ainsi escortée, va dans la maison du marié, où elle accommode la chambre & le lit où le mariage se doit consommer. Elle commence par arranger quarante gerbes de seigle, que le marié a eu soin d'y faire porter, avec quelques tonnes d'orge, d'avoine & d'autres grains ; & sur ces gerbes elle étend le lit des mariés : ensuite, elle fait mettre routes les tonnes autour du lit, & prend le même soin du reste. Lors que tout est comme il doit être, le marié escorté de ses parens & d'un Prêtre, va dans la maison de la mariée. Là on le mène dans une chambre, où il

trouve

trouve la table couverte de trois sortes de mets différens , mais auxquels il n'est point touché. Pendant qu'on le prie de s'aller mettre dans une chaise qu'on lui a préparée , un de ses valets va l'occuper , & n'en sort point que son maître ne lui ait donné quelque argent. Etant assis , on va querir la mariée , qui entre les cheveux épars , ornée de ses plus beaux habits , & la tête couverte d'un voile rouge , dont les deux bouts sont soutenus par deux valets. Dans cet état on la place auprès du marié un de ses valets entre deux , si-bien qu'il la voit sans savoir si elle est belle ou laide. Après , la *Swacha* de l'épousée lui tresse les cheveux qu'elle noue en rond sur la tête , où elle lui met une couronne semée de perles & de pierreries , dont il en descend une partie sur le sein en forme de bouquet. Toutes leurs robes sont de soie , de drap d'or ou d'argent , dont les replis sont en broderie : & leurs souliers sont si hauts , qu'elles ne sauroient faire un pas sans être apuyées sur deux personnes. Lors qu'on a paré la mariée , on ajuste aussi le marié ; puis les *Swacha* & d'autres femmes dansent quelque temps autour d'eux. Ensuite on apporte dans la chambre , quantité de pains & de fromages fournis par les parens de l'un & de l'autre côté. Après que le Prêtre les a bénis on les porte à l'Eglise ; puis on met sur la table un bassin d'argent plein de pièces du même métal , d'étoffes de soie , de foin , d'orge , & d'avoine mêlés confusément ensemble. Dès que le bassin est sur la table , on baïsse le voile de la mariée , pendant que les *Swacha* , jettent au nez des conviés ce qu'il y a dans le bassin ; & il leur est permis de prendre de ce qu'on leur jette. Ensuite les parens changent les bagues des mariés , & par ce moyen concluent le mariage.

Si-tot que les bagues ont été changées , l'une des *Swacha* mene la mariée dans un traîneau tiré par un cheval tout couvert de quenès de renard. Le Marié , ses parens , & le Prêtre la suivent à cheval jusques à l'Eglise. Là les deux mariés montent en un lieu destiné à cet usage , l'un & l'autre couverts d'une espèce de dais de taffetas rouge. Ils y sont quelque temps sans que le Prêtre leur dise rien ; parce qu'il faut que la cérémonie commence par lui faire un présent , qui consiste en viandes rôties & bouillies , & en quelques pâtés. Aussitôt qu'il les voit il prend les mains des deux époux , auxquels on tient quelques images sur la tête , & leur demande s'ils ont bien pensé à ce qu'ils vont faire , & s'ils s'aimeront véritablement , com-

Mss.
1662.

me on doit faire dans le mariage? après avoir fait la même demande trois fois, & qu'on lui a répondu qu'oui, il entonne le Pſeu-me cent vint-huit dont il chante le premier verset; les mariés le second, & ainsi alternativement jusqu'à la fin, pendant lequel ils dansent tous trois en se tenant les mains. Après, il leur met sur la tête une guirlande de fausses fleurs rouges, en prononçant ces paroles, *Croissez & multipliez: que ce que Dieu a joint l'homme ne le sépare point.* Après ces paroles, on donne aux parens de part & d'autre assis auprès des nouveaux mariés sur des sièges couverts de taffetas rouge, à chacun un cierge allumé. L'un de ceux-ci présente au Prêtre un grand verre de vin clairer; le Prêtre le donne à la mariée qui en boit la moitié: l'époux boit le reste & jette rudement le verre que l'un & l'autre foule aux piés en disant: *Ainsi tombent & soient brisés ceux qui tâcheront d'exciter quelque inimitié entre nous.* Incontinent après, les *Swacha* qui ont dans un plat du lin & du chanvre hachés menus, leur en jettent au visage & sur leurs habits. Ensuite on les va féliciter; après quoi chacun s'en retourne comme il étoit venu. Pendant que les *Swacha* & d'autres femmes vont deshabiller la mariée en sortant du traîneau où elle est revenue de l'Eglise, le marié se met à table avec ses parens, & tous ensemble se rejoüissent quelque heures. Lorsque la mariée est au lit, on en donne avis au marié qui sort de table pour l'aller trouver: celle-ci avertie de sa venue se couvre d'une riche robe, qu'on appelle la robe de nocce & va à sa rencontre. L'Epoux l'ayant remise au lit, il s'y met peuaprès lui-même, d'où ils sortent quelque temps après & se mettent à table, où entre les mets qu'on leur sert, on met une poule rôtie, dont le marié arrache une cuisse ou une aile, & la jette par dessus sa tête. Cette action est mystérieuse, ainsi la cause ne s'en dit point aux étrangers quelque envie qu'ils aient de la pénétrer; c'est pourquoi je ne la sus point: j'observai seulement que le repas ne fut pas long, & qu'il sembloit que les mariés eussent quelque chose à faire de plus important que de manger. Etant levés de table, la mariée se remet au lit, pendant que le marié fait à ses valets quelques largesses qui consistent ordinairement en quelques peaux de martres. Ceux-ci éteignent leurs flambeaux dans les tonnes de grain dont nous avons ci-dessus parlé, & se retirent tous, excepté le plus vieux d'entre eux qui demeure dans l'antichambre. Son office est d'é-

couter.

couter attentivement du côté des époux, & quand le mari tousse, c'est signe qu'il fait une pause, pendant laquelle on n'entend que trompettes, que tymbales, & autres instrumens de grand bruit, afin que tout le monde sache que le mariage est consommé. Les fanfares finies, on meine les mariés chacun dans une chambre apart, où on les lave dans un demi bain de vin, d'eau, & d'hydromel; après quoi la mariée va donner elle-même à l'époux une précieuse chemise qu'elle a faite de ses propres mains, & lui fait boire un grand verre de liqueur forte, puis ils retournent tous deux au lit. Le lendemain & les jours suivans sont encore de la fête: & c'est alors que les conviés qui jusques-là n'ont presque été que spectateurs, sont magnifiquement traités.

Ce sont là les cérémonies qui s'observent aux mariages des personnes de qualité; voici celles des gens du commun. La veille de la fête, le marié envoie à l'épouse des nippes de peu de valeur, comme une paire de bottines, un peigne, un miroir, une boîte à fard, & quelques robes. Le lendemain tous les conviés se trouvent chés la mariée, où le Prêtre les va bénir avec une grande croix. Ensuite l'on se met à table, sur laquelle il y a un miroir devant les mariés, ils s'y font les doux yeux, pendant que les *Swacha* leur jette sur la tête des poignées de foin haché menu, qui passe chés les Moscovites pour un symbole de fécondité. En même temps il entre quelqu'un entouré d'une longue peau, qui souhaite aux mariés autant d'enfans, qu'il y a de poils à cette peau. Après, on les meine à l'Eglise, où le Prêtre les fait danser comme nous avons dit qu'il se pratique à l'égard des Grands.

Les femmes depuis ce jour-là vivent presque comme des recluses, & n'ont guères de liberté; leur ordinaire occupation étant de coudre, de broder, & de faire semblables ouvrages dans une chambre retirée, d'où elles ne sortent que rarement. Quand les maris ont compagnie, elles se parent de tout ce qu'elles ont de plus beau, sans oublier le fard, & vont elles-mêmes verser l'eau de vie. C'est dans cet équipage qu'elles vont aussi à l'Eglise, & quelquefois à la promenade, l'Été en chariot, & l'Hiver en traîneau suivies d'un grand nombre d'esclaves. Hors ces occasions, elles sont simplement vêtues, & ne paroissent presque point.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE VI.

Du divorce des Muscovites : De la sévérité de leurs loix pour réprimer la Poligamie : Des vœux que font les malades pour recouvrer la santé : Ce qu'ils font à l'égard des Morts : Et leur manière de les enterrer.

Mari.
1668.

En quel con-
siste le di-
vorce des
Muscovites

Après avoir parlé du mariage des Moscovites, il reste à en voir le succès. Les parties ne s'étant point vuës avant que de s'y engager, il y en a fort peu qui vivent en bonne intelligence. La plupart dès les premiers mois ne se peuvent souffrir: ils se haïssent, ils se querellent, & en viennent souvent aux mains. Lors que leur patience est à bout, ils songent aux moyens de se séparer, ce qui se pratique comme il suit. Celui qui se sent le plus grevé, sans s'amuser aux formalités qui se pratiquent ailleurs, va-s'enfermer dans un couvent. Il y demeure quelques jours, apparemment par dévotion, mais en-effet pour voir ce que sa suite aura opéré; s'il voit qu'on ne s'en soucie pas, il se fait couper les cheveux, ce qui lui sert de profession, car il ne peut plus sortir du couvent. Que si avant que d'être rasé, il est prié de retourner à la maison, & qu'il y retourne, ce n'est que pour faire enrager l'autre, & lui reprocher qu'il ne peut se passer de lui; ainsi les riotes recommencent, & l'antipatie continuant, celui qu'on avoit rappelé retourne en son couvent, & s'y enferme pour toujours, avec la permission au mari, si c'est lui qui a eu recours à ce triste remède, de se faire prêtre s'il veut. Si nul des deux ne se peut résoudre à la vie monastique, celui qui prévient l'autre, en l'accusant d'adultère devant le Juge, a toujours l'avantage, car quoi-que les preuves n'en soient pas bien claires, on ne laisse pas de condamner l'accusé, & de l'obliger à se faire moine ou moine-te sans espérance de retour.

Une autre raison du divorce est lorsque la femme est stérile, & sans autre forme de procès, dès la première plainte que lui en fait son mari, il faut qu'elle entre dans un couvent; & six semaines après

après le mari se peut remarier. Coutume si-bien établie que nulle femme n'en est exempte, non pas même l'Impératrice, pour laquelle il semble que cette loi soit plus rude que pour les autres; car pourvu qu'elles aient fils ou filles, on n'a rien à leur reprocher; mais l'Impératrice eût-elle vingt filles, si elle n'a point d'enfant mâle, elle est sujette à cette loi. En l'an mil six cents soixente & un on pensa en voir un exemple. Bien que la Princesse eût eu quatre filles, & qu'elle fût grosse du cinquième enfant, elle eût été infailliblement répudiée, si ce dernier n'eût été un Prince nommé en leur langue *Czaroïgd*.

Mars,
1669.

Pour réprimer en quelque manière la légèreté de cette nation qui voudroit changer tous les jours de femme, l'entrée de l'Eglise est défendue à ceux qui se marient deux fois pour quelque raison que ce soit; & ceux qui le font une troisième; sont excommuniés sans rémission. Cette loi est si générale que tout le monde y est sujet, excepté l'Empereur qui est au-dessus de toutes les loix. Ainsi la condition des femmes n'est pas des plus hureuses, car outre qu'elles sont enfermées rigoureusement; elles sont insultées, batues, & répudiées pour un léger soupçon, encore n'est-il souvent fondé que sur la mauvaise humeur du mari.

La polygamie défendue parmi les Moscovites.

Les Moscovites sont naturellement lascifs, & cependant ils n'ont jamais ni complaisance ni indulgence pour leurs femmes: ils sacrifient tout à leur plaisir; & n'ont pour but que d'assouvir leur infame brutalité: Avec tout cela ils prétendent que le Ciel leur en doit de reste; parce qu'avant que de coucher avec d'autres femmes que les leurs, ils prennent la peine d'ôter la croix qu'ils portent sur eux: de ne le point faire dans les lieux où il y a des Images; ou s'ils ne peuvent s'en dispenser, ne trouvant point d'endroit plus commode, de ne le point faire, qu'auparavant ils ne les aient couvertes d'un voile. Ils croient que cette précaution les met à couvert des foudres du Ciel; & que cela suffit pour éviter les peines dues à la fornication, à l'adultère, & à quelque chose de pis.

Outre cette superstition, ils ont encore celle de s'imaginer que les lavemens extérieurs les purgent de tous leurs péchés quelques énormes qu'ils soient; & que pourvu qu'ils changent d'habit ou de chemise, ils sont aussi purs & aussi nets que s'ils n'avoient touché à rien. C'est pour cela qu'avant que d'entrer dans l'Eglise, ils ont grand soin de se laver, de prendre une chemise blanche, & de n'a-

Fautes des
visions des
Moscovites.

Mars.
2669.

voir rien de souillé sur eux. Il y en a même de si dévots qu'ils demeurent dans les parvis, afin que Dieu qui aime l'humilité ait égard à la leur, & qu'il oublie leurs impuretés. C'est pour cette raison que les femmes qui passent parmi eux pour souillées en tout temps, n'entrent point dans la Nef, pendant qu'on dit la Messe, & qu'elles l'entendent du vestibule.

Pour les Ecclésiastiques qui se sont approchés des femmes, outre les lavemens ordinaires, & le changement de chemise, auxquels ils sont obligés aussi-bien que les Laïques, on leur défend de dire la Messe & de s'approcher de l'Autel durant un certain temps. Cette pénitence est légère, aussi n'est-elle que pour les péchés commis dans les saisons profanes; mais s'il arrive durant la Carême qu'on succombe à la tentation, on interdit aux séculiers la communion une année entière; & aux Prêtres la Messe durant ce temps-là. Que si l'Ecclésiastique n'est qu'*in sacris*, une seule chute en ce saint temps, est capable de l'empêcher de parvenir à la Prêtrise.

Outre la fausse révérence qu'ils ont pour les images, ils croient que de coucher avec des femmes étrangères, agrave beaucoup le péché; mais qu'il n'est pas si grand à une femme de leur nation de s'abandonner à un étranger, acause disent-ils, que si cette femme devient grosse, il est indubitable qu'elle élèvera son enfant dans la Religion du Pays: Aulieu que si le père étoit Moscovite, & la mère étrangère, celle-ci ne manqueroit pas de l'élever dans sa créance.

Bains en
usage chez
les Mosco-
vites.

Les Moscovites étant comme nous avons dit brutaux à toute outrance, & n'osant néanmoins entrer dans l'Eglise qu'après s'être lavés: delà est venu l'usage des bains, qui sont aussi communs à *Moskou*, & même dans tout l'Empire, qu'en *Turquie* & en *Perse*. Outre les personnes de qualité, il n'est point de riche qui n'en ait en propre, tant pour le plaisir que pour la santé. Pour ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, il y en a de communs, où ils entrent sans distinction ni d'âge ni de sexe à toute heure, & en tout temps. Comme ils ne se font point de scrupule de la nudité, ils n'en ont point d'y être péle-mêle aussi nus que la main, excepté qu'ils ont en y entrant sur les parties que la coutume défend de nommer, des feuilles d'arbres séchées exprès, qui leur tiennent lieu d'éponge, & qu'ils nomment *Questen* en leur langue. La première chose qu'ils font en entrant dans le bain, est de s'humecter quelque temps; ensuite ils

ils s'étendent sur un banc sans en craindre la dureté, parce qu'ils sont d'une complexion fort robuste, puis avec leur *Questen*, ils se frotent & s'arrosent depuis les piés jusqu'à la tête: & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils souffrent l'eau presque bouillante, & qu'immédiatement après, ils vont se plonger dans l'eau froide sans en être incommodés. J'en ai vus même se coucher tous nus dans la nége, & après y avoir été long-temps, se promener de la sorte plus d'une heure sans trembler, ni faire paroître que leur santé en fût altérée. Il y auroit dequoi s'étonner de les voir si peu sensibles au froid, au chaud, & aux autres injures de l'air, si l'on ne savoit que dès le berceau, on les y accoutume en sorte qu'ils s'endurcissent insensiblement, & qu'ils deviennent d'une complexion si robuste, qu'ils vivroient des siècles entiers, s'ils ne se crevoient d'eau de vie. Pour revenir à leurs dévotions ridicules, s'ils ne sont pas en tout si superstitieux que les Turcs; en matière de bains ils le sont néanmoins autant, car ils y courent comme s'ils étoient les gens du monde les plus propres, & cependant ils ne sont rien moins que cela; car il n'est point de nation si sale, ni dont l'abord & la compagnie soient plus insupportables.

Mars
1669.

Nous avons dit que les Moscovites étoient péle-mêle dans leurs bains, ce qui insinuë assés que ce sont des gens sans pudeur: en quoi les étrangers ne pouvant les imiter, ils en ont obtenu dont ils ont seuls la possession, & où ceux du Pays n'ont nul accès. Ces bains sont tout autres en toute manière, car ils sont propres, nets, & de bonne odeur, chacun portant des herbes dont ils se parfument en se baignant, & qui parfument aussi tout le lieu. Au sortir de ces bains on entre dans de petites chambres, où l'on est essuyé & seiché fort commodément: ensuite on vous apporte ou de l'hidromel, ou quelque autre sorte de liqueur.

Bains des
Esprangers
à Moscou.

Comme les Moscovites n'ont ni la douceur, ni l'honnêteté des autres peuples, ils ont des modes & des coutumes si singulières, qu'on diroit qu'ils affectent de ne leur ressembler en rien: & que parce qu'on porte ailleurs la chemise immédiatement sur la peau, ils se croient obligés de la porter pardessus le caleçon, qu'ils font descendre le plus pas qu'ils peuvent, acause qu'ils ont remarqué que nous le noïons sur les reins. Les autres peuples se serrent les lèvres pour siffler, les Moscovites disent que cela rend la bouche difforme, & pour éviter ce défaut, ils ne sifflent qu'avec les dents. Quand ils ap-
prouvent.

Coutumes
barrées des
Moscovites.

Mar.
1669.

prouvent quelque chose, ce n'est pas en baissant la tête, ni en fouriant comme nous; mais en tournant la tête de côté & d'autre comme nous faisons quand quelque chose nous déplaît. Nous prions à genoux, & croyons cette posture humble, soumise & respectueuse; les Moscovites disent qu'il n'en est point de plus mesléante, ni qui déplaît si fort à Dieu, c'est pourquoi ils prient assis ou couchés. En écrivant nous nous appuyons sur une table, les Moscovites y trouvent à redire, & ne sauroient disent-ils écrire si commodément, ni de meilleure grace que sur leurs genoux; ainsi ils ne croient point les tables propres à cet usage. Comme ils aiment le massif en tout, la taille épaisse & gigantesque est celle qui leur plaît le plus; & sans se soucier des proportions, on n'est point bien fait à leur gré, si l'on n'a de gros yeux, le nez grand, le menton long, & le visage fort étendu. C'est pour cela qu'ils tirent la peau des enfans, afin de leur faire prendre de bonne heure le pli qu'ils veulent leur donner. Ce n'est pas seulement en cela que les Moscovites ont le goût bizarre, c'est en toute autre chose; & j'en ferois ici le rapport, sans que je crains que le détail n'en fût ennuyeux.

Quels
sont ils
fins quand
ils sont ma-
lades.

Quand les Moscovites sont fort malades, du-moins ceux qui craignent la mort acause des peines qui la doivent suivre, ils promettent à Dieu que s'il lui plaît de leur redonner la santé, ils quitteront tout pour le servir; & qu'ils s'enfermeront dans un cloître. Dès ce moment on lui coupe les cheveux, on lui met un froc, on l'oint, & on ne le regarde plus que comme un homme consacré à Dieu auquel on l'abandonne, comme étant obligé d'en avoir un soin particulier, étant plus à lui qu'auparavant. Après ce voeu s'il guérit de sa maladie, il faut qu'il quitte ses biens, sa femme & ses enfans, & qu'il embrasse la vie monastique.

Ce qui se
pratique à
leur décès.

Lorsque quelqu'un est décédé, les parens & les voisins s'assemblent chés lui & le pleurent. Là chacun lui fait compliment, & lui demande par quelle aventure il est mort? s'il n'avoit pas asfés dequoi vivre & se vêtir? & ce qui l'a poussé à une si froide entreprise? Après que les parens ont parlé, la femme s'approche à son tour, & commence son rôle par faire semblant de s'égratigner. Ensuite elle fait la possédée, elle éclate, se desespère, & fait d'autant plus l'affligée qu'elle avoit moins de tendresse pour son mari. Elle lui demande de temps en temps pourquoi il l'a abandonnée? si c'est

c'est a cause qu'elle n'étoit pas assés belle, assés fardée, ni assés féconde à sa fantaisie ? ou si l'eau de vie lui a manqué ? Pendant qu'on entretient ainsi le défunt, des domestiques les uns courent à l'eau béate qu'ils mettent en des bassins ; d'autres remplissent des plats de farine & de plusieurs sortes de vivres, dont ils garnissent les fenêtres de la maison, afin que l'ame du défunt en prenne en sortant ce qu'elle en voudra pour son voyage. On pardonne aux Payens ensevelis dans l'ignorance, d'avoir de l'Ame ces pensées grossières, mais on ne peut comprendre comment elles sont dans l'esprit de personnes éclairées des lumières de l'Evangile : cependant tous Chrétiens qu'ils sont, ils ont cette fausse créance avec les idolâtres, & beaucoup d'autres, dont il n'y a guères d'apparence qu'ils soient jamais guéris. Après avoir fourni le défunt des provisions qu'ils croient lui être nécessaires, on envoie remercier le Prêtre qui en a eu soin dans sa maladie, c'est adire qu'on lui paye sa peine, & de peur qu'il n'oublie à prier Dieu pour le repos de son ame, on joint au présent qu'on lui fait une bouteille d'eau de vie, sans quoi rien ne seroit capable de lui faire dire un *De profundis*. Après cela on lave le corps, qu'on met ensuite avec une chemise & des souliers rouges dans une cercueil, fait grossièrement d'un tronc d'arbre. Le lendemain les Prêtres le portent à l'Eglise, où il est exposé quelques jours avant que d'être enterré, pourvu que le défunt soit mort dans les formes, & qu'il soit d'une naissance distinguée.

Ils appellent mourir dans les formes quand on reçoit l'extrême-onction : mais quiconque meurt sans cela, ou de mort violente, ou de froid, ce qui arrive tres-souvent ; bien-loin d'être pleuré & enseveli honorablement, son corps est porté au *Lemski-Precaus*, qui est une place publique, où durant trois ou quatre jours il est permis de le réclamer. Comme cette mort est honteuse, il y en a peu qui le soient, c'est pourquoi au bout de ce temps le corps est porté hors de la ville, & jeté dans un puits qui est l'Hôtel-Dieu des Moscovites, avec deux ou trois cens autres aussi morts de froid le même Hiver. On laisse ce puits découvert jusques vers les grandes chaleurs. Alors les Prêtres y vont dire quelques prières, & y jeter un peu de terre.

Pour ce qui est de l'ordre qu'ils tiennent dans leurs funérailles ; depuis la maison jusques à l'Eglise, le corps est entouré de Prêtres, dont les uns portent des cierges allumés ; d'autres des Im-

*Comment ils
portent le
corps à l'E-
glise.*

Mars,
1569.

ges, & quelques-uns des encensoirs, avec lesquels ils prétendent chasser les Démons. Ces Prêtres sont suivis d'une longue file d'Ecclesiastiques; & ceux-ci, des parens du Mort, qui font un funèbre concert de cris & de gémissemens. Ils le commencent & le finissent tous ensemble, & arrivent de la sorte au lieu où le corps doit reposer. Là on l'encense tout de nouveau avec l'Image du Saint ou de la Sainte qu'il avoit pris pour ses patrons: cependant l'on chante & l'on prie, & quand les Prêtres ont achevé; les parens vont baiser le cercueil les uns après les autres, & prendre congé du Défunt. Après, le Curé lui met entre deux des doigts la main droite un Certificat signé & scellé authentiquement, par lequel il proteste que le défunt est mort dans les formes, & après avoir eu le viatique & l'extrême-onction. Enfin on le met dans la fosse la face vers l'Orient, où dès que l'on a commencé à le couvrir de terre, tous, tant séculiers que réguliers, courent chés le défunt, où ils boivent & mangent d'un air aussi gai & aussi content, que s'ils n'avoient vu ce jour-là que des objets divertissans. Le régal commence par la distribution d'un pain béni nommé *Kutia*, dont chacun mange un petit morceau en faisant le signe de la croix & levant les yeux vers le Ciel. Le premier quart d'heure se passe avec assés de retenue: depuis ce temps-là on s'émancipe peuapeu, jusques à oublier toutafait le sujet pour quoi l'on est là; & sur la fin apeine chacun connoît-il par où il est entré.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE VII.

De la religion des Moscovites. Des habits des Ecclesiastiques, & de leurs Mariages. De leur créance touchant le Batême. Comment ils font la Cène; Et leur manière de se confesser.

DÈS l'an neuf cens quatre vints neuf, l'Empereur *Basile* & tous ses sujets abjurèrent le Paganisme, & se firent Chrétiens. Depuis ce temps-là le Christianisme est parmi eux, mais assés imparfaitement, n'ayant jamais pu se défaire de quantité de vieilles

les erreurs , & de quelques superstitions qu'ils ont rerennuës des payens.

Les vrais Moscovites professent la créance des Grecs , sans pourtant reconnoître le Patriarche de *Constantinople* ; aulieu duquel ils ont à *Moskow* un Métropolitain , lequel est à leur égard , ce que le Pape est à l'égard de ceux qui sont de sa Communion. Ce Métropolitain ou Patriarche est dans le spirituel , aussi absolu que l'est l'Empereur en ce qui regarde le temporel ; & nul n'ose lui contredire , non pas même le Prince , qu'il ne soit d'abord soupçonné de nouveauté ou d'hérésie , & en ce cas , on tient un Concile , où il est obligé de rendre raison de sa foi. On en vit un exemple en l'an mil six cens soixente & deux en la personne de l'Empereur qui régnoit alors. Ce Prince fut cité pour avoir trouvé à redire au culte des Images , & pour quelqu'autre changement dans la Religion , & fut obligé de subir la peine qu'on lui imposa. La plus ordinaire en cette rencontre est d'être relégué à la campagne dans une de ses maisons , où il vit en particulier , pendant que le Patriarche a l'autorité impériale , & qu'il use de tous ses droits. Les revenus de celui-ci sont immenses , aussi est-il tenu en temps de guerre , de lever & d'entretenir certaines troupes pour le service de l'Etat : en quoi il n'est pas fort grevé , parce qu'il trouve les moyens de se décharger de ce fardeau sur les Ecclésiastiques.

Tous les gens d'Eglise sont vêtus d'une soutanne & d'un manteau long & ne diffèrent en cela de ceux de Rome , qu'entant qu'ils ont toujours en main le *Pofuk* (c'est une espèce de baguette dont il n'y a qu'eux qui se servent) & sur la tête un bonnet fort large , de couleur noire comme la soutane & le manteau , dont le fond ressemble au fond d'une toque. Les Prêtres portent sous ce bonnet une calote , que l'Evêque leur met sur la tête en leur donnant l'ordre de Prêtrise , & qu'ils reçoivent la tête rase ; mais depuis ce moment ils laissent croître leurs cheveux comme les Laïcs. Cette calote est l'endroit fatal , car quiconque la fait tomber en secouant le Prêtre , ou en le batant , il est condamné à une peine , dont il ne peut se relever qu'en payant une grosse somme. C'est pourquoi il est dangereux de boire avec les Prêtres : car comme ils ne sont ni plus sobres , ni plus modérés que les autres , ils font dans leurs excès des querelles si mal-fondées , que tous n'ont pas la force de les souffrir impunément ; mais pour obvier aux fâcheuses suites que produit la chute de ces

Mart.
1663.

Les Moscovites ont un Patriarche.

Habits des Ecclésiastiques.

Mars.
1669.

calotes : dès qu'on voit ces gens échauffés , & en humeur d'en venir aux mains , ceux à qui ils en veulent tâchent d'abord de s'en saisir , puis ils les frottent sans scrupule , & quand ils les ont bien batus , ils baissent la calote , & la leur remettent avec respect. Ainsi ils répriment leur insolence , & évitent une rude peine où ils tomberoient infailliblement sans cette précaution.

Le Mariage est un précepte dont les Prêtres de Moscovie ne se peuvent dispenser.

Pour le Mariage , non seulement il est permis aux Ecclésiastiques , mais même ils ne peuvent s'en dispenser ; & parceque l'Apôtre dit qu'il faut que l'Eveque ne soit mari que d'une seule femme , on leur défend la bigamie , & d'épouser une veuve. De tous les Moscovites les Prêtres sont les meilleurs maris , aussi quelque part qu'ils s'adressent , ils sont rarement refusés. Ce qui les fait traiter leurs femmes plus humainement que les Laïcs , c'est que lors qu'ils les perdent , non seulement ils n'en peuvent plus avoir d'autre , mais même il leur est défendu d'approcher de l'Autel , & de s'occuper à autre chose le reste de leur vie , qu'à lire & à chanter.

Quelle opinion ils ont du Batême.

Les Moscovites croient que le Batême est absolument nécessaire ; ainsi dès que l'enfant est né ils se hâtent de le baptiser : S'il est trop foible pour être porté à l'Eglise , ils en font chés eux la cérémonie , mais ils n'ont garde de la faire dans la chambre où il est né , parce disent-ils qu'elle est impure par les couches de sa mère , & indigne d'une action si sainte. S'il a la force d'aller à l'Eglise , on l'y porte , & je ne voi rien dans dans cette rencontre qui n'ait rapport à ce qui s'observe par ceux de la Communion Romaine. Car comme chés ceux-ci , l'enfant est porté chés ceux-là à la porte de l'Eglise , où il est introduit par le Prêtre , qui l'interroge de sa créance , & où le parrain répond pour lui qu'il croit en la Sainte Trinité , qu'il renonce au Diable , à la chair , au monde &c. Après , le Prêtre commande à l'Esprit immonde de sortir de l'enfant & de faire place au S. Esprit. Ensuite il souffle trois fois sur l'enfant , & lui fait une croix sur la tête : voilà ce que Rome & Moskow ont de commun ensemble. Mais en quoi ils diffèrent , c'est qu'un cierge suffit à Rome pour faire la cérémonie , & qu'à Moskow il en faut neuf que le Prêtre plante autour des Fons , lesquels il encense en chantant : Et qu'aulieu que chés les Romains , on se contente de verser de l'eau sur la tête de l'enfant ; en Moskovie , il y est plongé par trois fois , pendant lesquelles le Prêtre prononce ces paroles ; *Je te baptise au nom du Père , du Fils , & du S. Esprit ;* Et après

après qu'il lui a mis une chemise, il lui dit ces paroles, *maintenant tu es net de tout péché*. Cette cérémonie finit par lui mettre au cou une petite croix d'or, d'argent ou d'étain, avec une image bénite qu'il doit honorer toute sa vie. Un moment après on jette l'eau où l'enfant a été plongé, parce qu'on la tient impure & souillée. Voilà ce qui se pratique à l'égard du Batême avec tant de superstition, que les Moscovites ne croient pas qu'il soit bon ailleurs que chés-eux : C'est-pourquoi quiconque veut vivre à leur mode & suivre leur créance, fût-il Chrétien, il faut qu'il soit rebaptisé à leur manière, & qu'il renonce à son Batême en crachant trois fois par-dessus l'épaule.

Mosc.
1669.

Leur manière de faire la Cène, diffère aussi de celle qui est en usage chés les autres Chrétiens ; car ils rompent le pain dans le vin, d'où le communiant le tire lui-même avec une cueiller ; joint qu'ils la donnent aux petits enfans, & à ceux qui entreprennent de longs & dangereux voyages, disans qu'il n'est pas plus raisonnable de la refuser à ceux-ci, qu'à ceux qui sont en péril mortel, les uns & les autres ayant besoin d'un secours extraordinaire, pour surmonter les extrêmes difficultés où ils se trouvent dans ces occasions.

Leur ma-
nière de cé-
lébrer la
Cène.

Ils ont comme en l'Eglise Romaine la Confession auriculaire, où l'on impose des pénitences proportionnées aux péchés commis : mais quand ces péchés sont énormes, les pénitens sont obligés de se laver le jour des Rois. Outre qu'ils s'abstiennent de viande quelques jours de la semaine, ils ont tous les ans quatre Carêmes, dont il y en a trois qui ne sont guère en usage que dans les Cloîtres ; mais pour le quatrième, qu'ils appellent le grand Carême, & qui commence quarante jours avant Pâque, il est observé généralement. Pour le Carnaval qui le précède, il est célébré avec la même exactitude, qu'on le célèbre parmi les Romains : il n'est point de desordres ni d'insolences qui ne se commettent en ce temps-là. Ceux qui s'émancipent le-plus, & qui se plongent davantage dans les débauches, sont ceux qui passent pour les plus dévots dans un autre : Et comme en *Italie*, on court en foule aux grandes villes pour se mieux divertir ; il en est de-même en *Moscouie*, alors la campagne est deserte, mais comme la saison est rude, & le froid excessif, c'est surtout ces jours-là, & sur le chemin de *Moskou*, que se trouvent les morts dont nous avons déjà parlé.

Leur Con-
fession est
auriculaire.

Mars.
1669.

Quelque part qu'on aille aux environs, on ne trouve que des cadavres, les uns sans têtes, les autres sans bras, quelques-uns sans jambes, & plusieurs à demi rongés par les bêtes. C'est de ces misérables restes qu'est rempli le Puits nommé Hôtel-Dieu ou *Bogzi-Dome*, où ils ne sont couverts d'un peu de terre qu'aux approches des grandes chaleurs.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE VIII.

Gouvernement de ce vaste Empire. Titres & revenus du Prince qui le gouverne ; avec quelques exemples qui font connoître que la justice y est extrêmement sévère.

Géographie.
Mars.

CE vaste Empire est gouverné par un Monarque qui prend le titre de Czar, c'est-à-dire Empereur. Celui qui régnoit lorsque j'y étois, & qui est mort depuis peu, se nommoit *Alexie Michailowits Romanow*, c'est-à-dire *Aléxis Michel, fils du Romain*. Surnom qu'ont pris les Czars, depuis que *Jean Basilides* eut fait voir qu'il étoit descendu des premiers Empereurs Romains. Aussi ont-ils les mêmes Armes, qui sont deux Aigles éployées ; avec cette seule différence, qu'entre les deux têtes de ces Aigles il y a une Couronne, & sur le tout un S. George à cheval. Le gouvernement de ce Prince est despotique, parce qu'il a un pouvoir entier de vie & de mort sur ses sujets, qui tiennent à honneur d'être & de se dire ses esclaves. Les plus grands Seigneurs même souscrivent leurs lettres & leurs requêtes d'un nom diminutif, comme Jeannot, Pierrot, &c. pour témoigner leur soumission. Il fait & défait les Magistrats, & nul n'est revêtu que par lui d'aucune charge ou dignité. C'est par son ordre qu'on bat monnoie, & qu'elle hausse ou baisse de prix. Il ne prend conseil de personne pour faire la guerre ou la paix. Enfin il n'est point dans l'Europe de Monarque plus absolu. Pour ses titres, ils sont comme il suit.

Titres du
Grand-Czar.

Nous *Alexis Michailowit Romanow*, par la grace de Dieu Grand Empereur & Grand Duc de la grande, petite & blanche Russie, Seigneur de Moscou, de Kiof, de Woldimer, de Novogorod : Czar de Casan, Czar d'Astra-

d'Astracan, Czar de Sibérie : Seigneur de Pletsco : Grand Duc de Smolensco, de Twer, de Jugorie, de Permie Weatka, de Bulgarie &c. Grand Duc & Seigneur de Novograde dans les pays-bas de Zernigon, de Résan, de Roszof, de Jéreslaef, de Belosserie-Udorie, d'Obdorie Condinie : Et Seigneur absolu de toutes les parties Septentrionales : Comme aussi des Pays d'Ivérie, de Cartalinie, de Grofnie, de Carbadinie, des Duchés de Circassie & de Georgie, & de plusieurs autres Terres, Provinces & Seigneuries situées à l'Orient, à l'Occident, & au Septentrion; dont il est Héritier de Père en Fils, Possesseur, & Seigneur absolu.

Mars.
1669.

Si les titres de ce Monarque sont grands, ses revenus ne le sont pas moins; il n'est point de Prince qui en tire plus de ses fermes; puis qu'il y a dans *Novogorod* trois caberêts qui lui rendent chacun dix mille livres pour le droit du bouchon; & comme il y en a un nombre infini dans *Moskon* & dans tout le reste de l'Empire, on peut juger delà que ses richesses sont immenses. Outre cela il y a des impôts sur tout; principalement sur le sel, sur le fer, sur le blé, sur le goudron, sur le vin, sur l'eau de vie; & sur les précieuses fourrures qui sont là en abondance. Ainsi ses richesses sont grandes, mais sa dépense l'est à proportion; car outre celle de sa Maison qui est prodigieuse, il a toujours quantité de troupes sur pié, qui sont exactement payées.

Comme il n'est point de peuples si revêches que les Moscovites, il n'est point de pays où la Justice soit si sévère. Les supplices sont comme ailleurs proportionnés aux fautes; mais les plus légères sont punies de peines très-sévères. On punit les moindres du *Battoki* : C'est un supplice que l'on commence par dépouiller le criminel; puis on l'étend tout nu à terre, où deux hommes s'asscient sur lui, l'un sur le cou, l'autre sur les jambes; & lui rouent le dos & les cuisses de tant de coups de bâton, qu'il ne sauroit se relever. Toute cruelle qu'est ceste peine, elle n'approche point de celle qu'on souffre pour avoir fraudé les droits du tabac & de l'eau de vie. On la nomme le *Knut* ou *Knout*, voici en quoi elle consiste. Le bourreau découvre les épaules, le dos & les reins du coupable; ensuite il lui lie les jambes ensemble, & les bras derrière le cou par dessus les épaules : quand il est dans cette posture, un secrétaire lui lit sa sentence où le nombre des coups qu'il recevra est spécifié; puis il est fouetté avec un fouet fait de plusieurs petites bandes de peau d'Elans non préparée. Ces petites bandes

Cruels sup-
plices.

sont

Mark.
1669.

sont si dures, & le boureau frappe si rudement, que chaque coup découvre les os. Depuis les épaules jusqu'à la ceinture il est déchiré de cette manière, & je croi qu'il faut être Moscovite, pour endurer le quart de ce supplice sans mourir; car la chair & la peau pendent de tous côtés par lambeaux: & quand l'exécution se fait en Hiver, le sang se gèle dans les plaies presque aussi-tôt qu'elles sont faites, & devient dur comme de la glace. Un homme en cet état est quelque chose de si affreux, qu'un étranger quelque dur qu'il soit ne peut se résoudre à le voir deux fois; & pour le supplice, je ne pense pas qu'un Hollandois le pût souffrir sans expirer sous la main du boureau; mais soit que le climat endurecisse le tempérament, ou que les Moscovites soient d'une complexion toute autre que le reste des hommes on ne les voit guère plus émus à la fin qu'au commencement; & bien-loin de fuir l'occasion de retomber dans la même faute; apeine sont-ils délivrés qu'ils la cherchent tout de nouveau. L'année mil six cens soixante neuf j'en vis l'expérience en un homme qui n'étoit pas encore guéri, qu'il faudoit comme auparavant. Comme je demourois chés lui, je lui représentai de quelle conséquence il étoit de se ménager, & d'obéir aux ordres de sa Majesté: bien-loin de m'écouter, *hé! taissez-vous*, dit-il d'un air fier, *ce n'est pas aux gens qui vous ressemblent à donner des avis; vous êtes d'une nation lâche, molle, & efféminée que l'ombre des périls alarme, & qui ne cherche que les profits doux & aisés: La nôtre qui a plus de cœur, est plus capable des grandes choses, & fait même gloire d'acheter le moindre gain au prix des tourmens auxquels vous n'oseriez penser: au-reste celui que j'ai souffert depuis huit ou dix jours, n'est pas si rude que vous pensez; voyez dit-il, en se depouillant, s'il y paroît. & si l'on mérite de vivre quand on tremble pour si peu de chose?* La fermeté d'un homme que j'avois vu tout déchiré il n'y avoit que quelques jours, m'ôta toute envie de continuer à donner des avis. J'appris cependant qu'outre que ces gens sont d'une complexion fort dure, ces châtimens ne sont point honteux, & que quiconque les leur reproche, s'expose à souffrir la même peine. Deplus, bien-loin que la charge d'exécuteur soit abhorée en ce pays-là comme en Hollande, les plus riches marchands la briguent & l'achètent, comme une charge & lucrative & honorable.

Ces supplices tous cruels qu'ils sont, ne sont pas les plus inhumains; & l'on s'en croit quite à bon marché quand on n'a ni les
jambes,

jambes, ni les mains, ni les piés coupés, ce qui arrive presque tous les jours. On verse aux faux-monoyeurs du plom fondu dans la bouche: & pour ceux qui font violence à une femme ou à une fille, on les met hors d'état de retomber dans la même faute, en leur coupant ce qui les rend hommes.

Mars
1669.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE IX.

De quelle manière les Moscovites célèbrent le jour des Rameaux. L'Auteur fait voile vers Astracan; & arrive à Nisi-Novogorod. De la Rivière de Wolga. Et du tempérament & des mœurs des Tartares nommés Czérémisses.

IL n'y a guères de Chrétiens qui célèbrent le jour des Rameaux avec plus de pompe que les Moscovites. Je ne sai même s'il s'en trouve qui le représentent si au naturel que ces peuples ni avec plus de dévotion: quoi qu'il en soit, voici leur manière de le célébrer. Le Patriarche vêtu de blanc, monté sur un cheval demême représente le Sauveur. Sur un bonnet tout couvert de perles il porte une riche Couronne; & d'une Croix d'or toute semée de pierreries, il bénit le peuple à droite & à gauche. Le harnois du cheval est riche, mais semblable au harnois des ânes, afin de garder en cette entrée quelque uniformité. L'Empereur à pié mais soutenu de deux de ses principaux Ministres, & la Couronne sur la tête, tient les rênes du cheval. Ils sont environnés d'Evêques & de plusieurs autres Ecclésiastiques, tous vêtus de blanc, dont les uns chantent, les autres encensent l'Empereur & le Patriarche. Le Clergé est suivi des plus grands Seigneurs de l'Empire, lesquels portent un arbre, chargé de pommes, de figues, de raisins, & dont l'écorce est un tissu de soie au petit point. Le peuple marche ensuite avec des rameaux d'arbres en main, en chantant ces paroles, *Hosanna Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, Hosanna aux lieux tres-hauts.* Depuis le Palais Impérial où la procession a commencé jusqu'à la Demi-Lune où il y a un Reposoir, tout le chemin est couvert d'un beau drap incarnat.

MARS.
1769.

nat. Le Patriarche met pié à terre en cet endroit, & entonne un Himne qui est continué en musique; ensuite on retourne dans le même ordre que l'on a gardé jusques-là; & la cérémonie finit par un présent de deux cens Roubles ouïdukas, dont le Patriarche reconnoît la peine que Sa Majesté Impériale a eüe de tenir son cheval.

Le jour de Pâque les ruës sont bordées de vendeurs d'œufs de toutes couleurs, que les passans achètent pour donner à ceux qu'ils rencontrent de leur connoissance, & qu'ils baissent en leur disant, *Jesus-Christ est ressuscité*. Comme le Carême finit ce jour-là, ce n'est partout que réjouissances publiques & particulières: on ne parle plus que de plaisir, & de reparer par la bonne chère les brèches qu'a fait le Carême. C'est ce jour-là que les cabarêts ont la presse, & qu'il y est bu à toute outrance suivant le génie de la Nation; d'où naissent les querelles, les meurtres, & d'autres crimes si énormes que je n'oserois les nommer.

Départ de
l'Auteur
vers Astrak-
han.

Quoi-qu'il y eût long-temps que nous avions ordre de nous tenir prêts, celui de partir que nous attendions avec impatience ne vint que le quatrième Mai. Dès le même jour nous nous embarquâmes dans un *Stroug*, qui est un petit bâtiment de trente & deux tonneaux; nous descendîmes le long de la rivière de *Mosquerika*, & arrivâmes le lendemain à *Colonna*, qui est éloigné de quelque trente six lieues de *Moskou* par le chemin que nous fîmes, & de dix-huit seulement par un autre, mais de tres-difficile accès à cause des neiges & de la glace. Les murailles de cette ville sont de pierre, accompagnées de quelques Tours, proche desquelles coule la rivière de *Moska*.

Le sixième, nous entrâmes dans la rivière d'*Occa*, qui tire sa source des frontières de la petite *Tartarie*, allés proche de celle du *Doniec*, & coulant du Midi au Septentrion, se rend dans la *Volga* à *Niss-Novograd*. On ne voit sur cette route qu'un village nommé *Didenof* ou *Gédino*, que nous laissâmes à droite, & arrivâmes sur le soir à notre vaisseau nommé l'*Aigle* par ordre de l'Empereur. Nous y fumes reçus par Messieurs *Boukhoven* & *Stark*, notre Colonel & son Lieutenant, qui nous y avoient précédés avec le Maître du Navire, deux Capitaines, un joüalier, le Chirurgien; l'Ecrivain, & un Trucheman. Comme il se trouve des curieux qui ne veulent rien ignorer, c'est pour les satisfaire que
j'in-

j'insère ici les gages de ceux dont notre Vaisseau étoit monté.

Le Colonel	- - - - -	100 écus par mois.
Le Lieutenant Colonel	- -	30
Les Capitaines	- - - - -	40
Le Chirurgien	- - - - -	20
Le Trucheman	- - - - -	10
L'Ecrivain	- - - - -	10
Le Capitaine Butler	- - -	160 Florins.
Le Maître du Navire	- -	100
Le Pilote	- - - - -	60
Le Charpentier	- - - - -	80
Le Sou-Charpentier	- - -	36
Chaque Matelot	- - -	50
Le Maître Voilier	- - -	57

Mal,
1459.

Gages des
Officiers &
Matelots.

Tout l'Equipage consistoit en vint Hollandois.

Le douzième, nous partîmes de *Didenof* où notre Vaisseau avoit été fait, & arrivâmes le même jour à *Nicolo*, petit village où tout étoit à fort bon marché. J'y achetai deux canars pour un *Kopeké* qui fait un sou de notre monnoie; encore le paysan qui me les vendit y trouva bien son conte.

Le treizième, sur le soir nous nous trouvâmes à *Omuta*, village éloigné de *Didenof* d'environ trente & une lieue. Deux jours après nous fumes à *Preslaf*: c'est une petite ville presque toute bâtie des ruines de *Resanski* qui étoit autrefois célèbre. Les Tartares l'ayant surprise, la démolirent, & en transportèrent les habitans à *Preslaf*.

Le dix-septième, nous aprochâmes de *Resanski*, dont les Reliques faisoient bien connoître ce qu'elle avoit été. Des deux côtés de la rivière on voyoit de belles prairies, & des maisons de plaisance, où de grands Seigneurs du Royaume alloient passer l'Eté.

Le dixhuitième, nous vîmes en passant vers *Novosolki* quantité de villages & de couvens fort bien bâtis: entre autres *Schilko*, *Téricho*, *Tinerfko-Slavada*, *Kopanow*, & plusieurs autres qui sont le long de cette rivière.

Le vint & deuxième, nous mouillâmes à *Kassime-gorod*, petite vil.

Mai
1663.

ville qui appartient à un Prince nommé *Reskitski*. Ayant appris qu'il y étoit avec sa Mère, nous allâmes au Château pour lui faire la révérence; mais on nous dit qu'il étoit allé à *Moscou*. Nous ne lâissâmes pas d'y être fort bien reçus par son Intendant, dont nous reconnûmes les civilités par des présens que nous savions être de son goût. Cette Ville étoit autrefois sous l'obéissance des Tartares, mais apreset elle relève de l'Empereur de *Moscovie*, auquel le Prince *Reskitski* soumit sa personne & ses biens qu'il n'avoit encore que douze ans.

Le vint & troisiéme, nous vîmes encore plusieurs villages & monastères: & le vint & quatriéme, nous fîmes fond à *Leshi*, le plus grand de tous les villages que nous eussions vu jusques-là. De *Leshi*, nous allâmes à *Morum*; Cette petite ville quoi qu'habitée par les Moscovites & les Tartares appelés *Mordvins*, & frontière de ces derniers, est néanmoins sous la domination du *Czar*.

Le vint-septiéme nous passâmes entre des villages, le long desquels coulent deux rivières; l'une à main droite, que l'on nomme *Morsua-Reka*; & l'autre appelée *Klesna* à gauche, qui prend sa source du côté de *Wolodimer*. L'un des bords de celle-ci, qui s'étend jusqu'à la *Volga*, c'est adire à plus de vint lieues vers le Sud-Est, est fertile & agréable: mais l'autre qui est au Nord-Oüest, est bas, stérile, & inhabité.

Le vint-huitiéme, nous lâissâmes à gauche *Isbniletz* & *Troiska*, & allâmes mouiller à *Slowoda*.

Le vint neuviéme nous abordâmes à *Dudwina*, où le mauvais temps nous obligea de rester trois ou quatre jours.

Le deuxiéme Juin, nous nous rendîmes à *Nosimki*; & le huitiéme nous fîmes à la vuë de *Nist-Novogorod*. Cette fameuse ville est sur la pointe de la rivière de *Volga*, & située à trente six degrés, vint huit minutes d'élévation. Ses murailles sont de pierres, & le Grand *Czar* a soin d'y entretenir en tout temps une forte garnison. Les dehors de la ville sont mieux peuplés que le dedans; & les Tartares & les Moscovites y vivent allés bien ensemble. Il y a eu autrefois beaucoup de Calvinistes & de Luthériens qui professoient ouvertement leur Religion, mais présentement on y en voit peu, la plupart s'étant retirés ailleurs. Il n'y a point de lieu où les vivres soient à meilleur marché; pour deux sous on a de bon poisson comme des perches & des brochets, plus que quatre hommes n'en sauroient

Vivres à
bon marché.

roient manger; & si la saussé est maigre, ce ne peut être faite de beurre, car pour douze Francs on en peut avoir un tonneau de cent livres poids de *Hollande*. La toile y est à si vil prix, qu'on en a de belle à deux sous l'aune; & comme on y fait de fort bons cordages, nous eumes ordre de nous en tourner; c'est pourquoi le Lieutenant *Schak* & le Contre-Maitre attendirent qu'ils fussent faits pour nous venir joindre à *Astracan*, où le feste fit voiles après avoir touché fix mois de gages.

*Jesit.
1669.*

*Toile à vil
prix.*

Le vint & unième nous descendîmes le long de la rivière de *Volga*, qui prend sa source dans le pays de *Tiver*; & après l'avoir traversé d'Occident en Orient, jusques au Royaume de *Cazan*, elle tourne vers le Midi, où ayant passé par les Royaumes de *Bulgar* & d'*Astracan*, elle se partage en plusieurs bras, dont le plus Occidental arrose la ville capitale de ce dernier Royaume, formant plusieurs Iles avant que de se décharger dans la Mer Caspienne, où il a diverses embouchures. Les petites rivières & les ruisseaux qu'elle reçoit dans sons cours du côté du Nord, la font enfler ou diminuer a proportion de la quantité qu'elle en reçoit. C'est néanmoins ordinairement au mois de Juin qu'elle croît sensiblement; & sur la fin du mois de Juillet, qu'elle baisse tout d'un coup, en-sorte qu'elle a tres-peu de profondeur en plusieurs endroits: Aulieu qu'avant sa chute, elle en a partout suffisamment pour rendre libre le chemin de quantité d'Iles qu'elle arrose. Elle a de largeur en quelques endroits plus d'une demie lieuë: & en deux autres, des gouffres qu'on ne passe point sans danger. Elle nourit de toute sorte de poisson: & sur ses bords on voit quantité de villes & de villages; mais il n'y fait pas seur partout, ni en tout temps; les Cosaques du *Don* ayant coutume de la croiser pendant la paix, & de piller tous les bâtimens qu'ils y rencontrent.

*La rivière
de Volga.*

Le vint & deuxième, nous passâmes près des deux Iles *Tlevinski* & *Subfsinski*; mais sur le soir nous nous arrêtâmes, depeur que le jour nous manquant, nous ne pussions remarquer des bancs de sable qui y gisent en beaucoup d'endroits. Nous y perdîmes une de nos ancres, que nous ne pûmes dégager des racines d'un arbre qui étoit caché sous l'eau.

Le vint & troisième, nous vîmes *Dioploy* & *Musa*, & allâmes mouiller à *Kremonski*.

Le vint quatrième, nous abordâmes au village de *Parmino*, où

Juni.
1649.

après nous être pourvus de vivres à bon marché, nous passâmes encore de petites Iles, dont les bocages & les prairies nous occupoient agréablement.

Wasiligorod où nous abordâmes le vint neuvième, est un gros Bourg fort peuplé, & situé au cinquante cinquième degré, & cinquante & une minute. Il a la *Volga* d'un côté: & une petite rivière nommée la *Saura*, de l'autre. Un peu au-delà de ce Bourg, on commence à voir les habitans des frontières de la petite *Tartarie*. Ces peuples sont deux branches, & sont divisés par la *Volga*. Au Midi de cette rivière ce ne sont guère que montagnes presque infertiles, dont les habitans se nomment *Czeremissi-Nagorni*. Au Septentrion le pays est uni & plus agréable. Le pâturage y est fort bon, & le foin y croît si abondamment, qu'il suffit pour nourrir le bétail de l'autre côté, dont on appelle les habitans *Czeremissi-logomoi*. Ces peuples sont rudes, grossiers & stupides: & leurs manières sont toutes brutales. C'est peu de dire qu'ils ne savent ni lire ni écrire, car à peine savent-ils parler. Leur Langue ordinaire est la Moscovite, mais ils entendent le Tartare, & le parlent même en quelques endroits. Ils n'ont ni Prêtres ni Eglises, ni ne célèbrent aucun des mystères de l'Evangile. Quelques-uns croient un Etre invisible, mais l'idée qu'ils en ont est si foible & si grossière, qu'ils n'en retirent aucun secours pour la conduite de leur vie. Comme ils ont ouï dire qu'il y a des Rois qui sont au-dessus du reste des hommes; Demême ils croient que cet Etre qui ne se voit point, a une Cour semblable à la leur, & que s'il nous gouverne, ce ne peut être qu'à la manière de ces Princes. Pour une autre vie que celle-ci, ils disent que s'il y en a, c'est pour des peuples faits autrement qu'eux, ne pouvant comprendre que la mort qui les détruit, soit un passage à quelque chose de meilleur que ce qu'ils voient. Quand on leur dit qu'il y a des Diables, & qu'on leur explique ce que c'est, ils répondent que ce sont des gens qu'ils ne connoissent point, & qu'ils n'ont point envie de connoître puisqu'ils sont si méchans: qu'aureste les hommes le sont assez, & se font assez de mal les uns aux autres, sans qu'il soit besoin que les Diables se mêlent de les tourmenter. Avec tout cela ils admettent une nation invisible; mais ils ne lui donnent point de nom; & ils se contentent de la croire ennemie de la leur, & toujours prête à les insulter, s'ils n'avoient soin de la prévenir, & de calmer sa mauvaise humeur par des

des offrandes qu'ils lui font de leur bétail. Ils ont pour cela des jours consacrés, auxquels ils commencent la cérémonie par attacher à un pôteau, une peau de vache, de mouton ou de cheval ecorché exprès: ils en mettent la chair sur la braïse; & quand elle est rôtie, ils la coupent par petits morceaux, dont ayant rempli un plat, ils le prennent d'une main & une tasse d'hydromel de l'autre, puis jettent le tout contre la peau en remuant les lèvres, & marmotant je ne sai quoi autant de temps que dure la fumée des viandes. Ils ont pour le Soleil une dévotion singulière, auquel ils reconnoissent, & même dans le feu & dans l'eau, quelque chose de plus excellent, que dans tout le reste des choses visibles.

Leurs habits sont d'une grosse toile fort rude: ceux des hommes sont tous d'une pièce comme nos pantalons, & ils n'en ont jamais de neufs que ceux qu'ils portent ne soient en pièces. Les hommes mariés se distinguent de ceux qui ne le sont pas parcequ'ils ont la tête rasée; au-lieu que ceux-ci en laissent croître une touffe sur le haut de la tête, où ils la nouent quelquefois, & quelquefois ils la laissent tomber negligemment sur les épaules. Les habits des femmes sont aussi de toile, mais faits autrement que ceux des hommes & beaucoup plus amples. Elles sont coiffées d'un bonnet qui leur tombe jusques sur les yeux: à quoi les nouvelles mariées ajoutent un ornement qui leur est tout particulier: c'est une corne longue d'une aune qu'elles se plantent au milieu du front; au bout de laquelle il y a une houppe de soie, & au milieu de cette houppe une clochette, dont le bruit sert à faire souvenir la mariée qu'elle a depuis peu changé d'état. Peut-être aussi que c'est pour faire souvenir le marié que cette armure ne lui seroit pas mal; la coutume de ces peuples étant aussi-bien que des *Cingalois* qui habitent l'Ile de *Ceylan*, de n'épouser jamais de filles qui n'aient été désflorées par leur propres pères; ceux-ci alléguant pour raison qu'il faut être insensé pour n'en user pas de la sorte, n'y ayant point d'homme qui plante un arbre qu'à-dessein d'en cueillir le fruit; c'est pourquoi dix ou douze jours avant que de marier leurs filles ils se divertissent avec elles, & souvent même ils les épousent, & plusieurs autres en même temps, usans de routes sans distinction, & sans se soucier si c'est leur sang ou celui d'un autre. Ils n'ont ni Batême ni Circoncision; & six mois après la naissance de leurs enfans, ils avertissent quelques-uns de leur connoissance qu'ils ont choisi un tel jour.

Juin.
1669.

Leurs habits.

Leurs Mariages.

Juin,
1687.
Leurs en-
fermens.

jour pour les nommer : ceux-ci les vont voir ce jour-là, & du premier qui entre on donne le nom à l'enfant. Comme ils naissent & vivent sans façon, ils meurent sans cérémonies & sans craindre l'avenir, dont ils ne peuvent croire ni le bien ni le mal qu'on en dit. Ainsi après leur mort on les enterre sans les plaindre, sans les pleurer, & sans être émus de leur sort. Quand le défunt est riche, ses parens s'assemblent & tuent le meilleur de ses chevaux qu'ils mangent ensemble d'une esprit tranquille, & afin qu'on sache que c'est de son bien qu'ils se sont divertis, ils pendent à un arbre ses habits & la queue du cheval.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE X.

Suite de la même route jusques à Casan. Description de cette Ville, & du Royaume qui en porte le nom. Ce Royaume tombe sous la puissance des Moscovites. Ceux-ci sont battus & mis en fuite par les Tartares. Ces derniers vont jusqu'à Moscou dont ils se rendent Maîtres, & sont l'Empereur tributaire. Sa Majesté Impériale est délivrée de ce tribut par un Gouverneur de Rhésan.

LE dernier jour de Juin nous continuâmes notre route, & n'allâmes pas loin sans échouer : Quoique nous fissions pour nous relever sans rien perdre, il nous en coûta deux de nos ancres, & peu après nous retombâmes dans la même peine, & même plusieurs fois de suite, parce que l'eau étoit fort basse. ce qui retarda notre voyage. Enfin avec beaucoup de peine nous gagnâmes *Kusnademianski*, où nous nous pourvûmes des vivres qui commençoient à nous manquer. On voit à la pointe de cette ville quantité de montagnes toutes couvertes de Tilleux, dont les habitans font tout leur trafic, & qu'on achette d'eux, l'écorce apart, pour faire des boîtes & des traîneaux ; & du reste, des plats, des écuelles & autres utensiles qui ne les rendent pas fort riches.

Le premier de Juillet, nous perdîmes encore une de nos ancres,

en

en passant par les Iles de *Turig* & de *Maslof*, où l'eau étoit si basse que nous y échoûâmes plusieurs-fois, de-sorte qu'il étoit fort tard quand nous arrivâmes à *Makrits*.

Juillet.
1669.

Le deuxième, nous mouillâmes à la rade de *Sabakfar*, où il fallut que nous allâssions montrer nos passeports. Le Commandant les ayant trouvés dans les formes, nous fit escorter jusqu'à *Astracan* par des hommes de cette ville. C'est assurément une de plus belles & de plus fortes qui soient sur la route. Il y avoit alors une plus forte garnison que de coutume pour tenir en bride les Cosaques qui s'étoient révoltés. Après nous y être pourvus de ce qui nous faisoit besoin, nous en partîmes le troisième, & passâmes l'île de *Kosin* où nous faillîmes encore à échouer: ce que nous évitâmes par l'adresse de l'un des guides qu'on nous donna à *Sabakfar*. Delà nous passâmes près d'un village nommé *Sundir*, & allâmes mouiller à *Kokschaga*, où nous demeurâmes jusqu'au lendemain quoique nous y fussions de bonne heure, n'osant aller plus loin ce jour-là, acause d'un banc de sable qui a plus de dix lieues de long.

Le quatrième, nous le passâmes à force de bras, & allâmes échouer près d'un village nommé *Weloska*. Après nous en être dégagés avec beaucoup de peine, nous nous trouvâmes sur le soir à *Swiatki*, petite ville, dont les murailles ne sont que de bois; tous les bâtimens en sont aussi excepté le château, les Eglises, & quelques couvens qui sont de pierre.

Le cinquième, nous eumes le vent si favorable, que nous entrâmes de bonne heure dans la rivière de *Kasanka*, qui donne son nom à la ville & au Royaume de *Casan*. Nous mouillâmes dès que nous y fûmes, & de petites barques qui nous suivoient y voulant entrer avec nous, furent poussées par les Courans contre notre vaisseau avec tant d'impétuosité, qu'il y en eut quelques-unes de renversées & quelques personnes noyées.

Le terroir en cet endroit & même tout le long de la *Volga* est extrêmement fertile, la raison est que cette rivière a la même vertu que le *Nil*. Tous les ans elle se déborde en certain temps, & engrasse merveilleusement tous les lieux qu'elle arrose. Durant plus de cent lieues en suivant son cours, on ne voit que noyers, cerisiers, groiseliens & semblables arbres, qui croissent pêle-mêle & en tres-grande quantité. Ce Pays qui étoit autrefois assujetti aux Tartares, l'est présentement aux Moscovites par le sort des armes; ainsi

La rivière
de *Volga*
rend tout le
pays d'a-
alentour fertile.

Juillet.
1659.

la langue de ces derniers y est plus usitée que celle des autres : les habitans en sont plus humains, & ne s'attachent pas à rendre les hommes esclaves, comme font les *Czeremissi-Nagornoï* & *Logowoi*, les habitans du *Nagai*, du *Calmuk* & du *Daguestan*; il ne sont pas dis-je de cette humeur, & bien m'en prit & à deux autres de notre Equipage, avec lesquels je m'enfonçai par curiosité dans le pays, & m'éloignai insensiblement de quelque trois lieues de notre vaisseau, & bien loin de cela, nous en trouvâmes qui eurent la civilité de nous offrir de ce qu'ils avoient.

Le sixième, nous allâmes voir la ville de *Cazan*, où nous nous promenâmes après avoir salué le Gouverneur, & lui avoir dit qui nous étions. Deux jours après, lui & l'Archevêque se rendirent à notre Bord, qu'ils virent avec admiration, n'ayant jamais vu à ce qu'ils dirent, de bâtiment semblable. Le peuple de la ville & des environs y accourut aussi en foule, & ne parut pas moins surpris de cette nouveauté.

Description
de la ville
de *Cazan*.

Cette ville qui est la capitale du Royaume de *Cazan*, est assise sur une colline à la gauche de la rivière; mais de tous côtés aux environs ce ne sont que plaines fort vastes. Ses murailles ne sont que de bois, mais celles du Château sont de bonne pierre & d'une épaisseur raisonnable. Il est toujours pourvu de toutes sortes de munitions, & ce qui le rend extrêmement fort, c'est que la rivière de *Kazanka* coule tout-à-lentour. Pour la ville, le trafic y est passablement bon, & ceux qui y contribuent le plus, sont les Tartares *Czeremisses* qui y portent tout ce qu'ils ont, & même jusqu'à leurs enfans de l'un & de l'autre Sexe, qu'ils donnent pour quelque vingt écus à quiconque les veut acheter. Ses habitans sont *Moscovites* & *Tartares*; lesquels obéissent à un Gouverneur établi par le Grand Czar en ce qui regarde le Civil; la Milice étant commandée par un Vaivode qui tient sa Charge immédiatement de l'Empereur. Pour la garde du Château, les Tartares en sont exclus, & ils n'oseroient y entrer sur peine de la vie.

Et de Roy-
aume.

Le Royaume de *Cazan* qui étoit autrefois gouverné par un Roi Tartare, s'étend vers le Nord à la gauche de la rivière jusqu'à la Province de *Sibérie*; & vers l'Orient, jusques aux Tartares de *Nagay*. Il étoit si peuplé avant qu'il eût changé de Maître, qu'il pouvoit fournir une armée de soixante mille hommes. Les longues guerres les affoiblirent peu-à-peu, & les mirent enfin hors d'état de

de pouvoir résister à *Basile-Ivanovits* qui les défit en plusieurs batailles , & qui leur imposa un joug dont ils n'ont pu se relever. Le premier gouverneur qu'il y établit étoit Tartare; dequoi on blâma sa politique, mais comme il connoissoit son zèle, il ne laissa pas de le préférer à quantité de Concurrens, quoi-que ses sujets naturels. D'abord les Tartares se voyant sous un homme de leur Nation , trouvèrent ce joug moins pesant; & conçurent même quelque espérance de pouvoir bientôt s'en défaire. Cependant peu de temps après, ils éprouvèrent tout le contraire de ce qu'ils s'étoient figuré. Le gouverneur les desobligeoit en toute rencontre, & ne gardoit nulle mesure en favorisant les Moscovites. Les Tartares outrés de sa conduite, & d'autant plus qu'il étoit leur compatriote, résolurent de le perdre; & pour le faire plus sûrement, ils appelèrent les Czeremisses à leur secours. Ceux-ci levèrent une armée nombreuse, & la menèrent droit à *Casan*; où ils battirent les Moscovites, détrônèrent le Gouverneur, & rétablirent leurs affaires. De là fiers d'un succès auquel ils ne s'attendoient pas, ils entrèrent dans la *Moscouie* où ils mirent tout au fil de l'épée. Ainsi tout pliant sous leurs coups, ils marchaient droit vers la Capitale, où ils prétendoient entrer sans obstacle, lorsque l'Empereur leur opposa une puissante armée. Comme ils étoient en train de vaincre, ils désirèrent les Moscovites, continuèrent leur marche, & se saisirent de *Moskou*. Après l'avoir traitée comme ont accoutumé de faire des vainqueurs insolens, ils attaquèrent le Château, mais ils y trouvèrent de la résistance, & durant quelques jours, les assiégés se défendirent en vaillans hommes. Les Tartares indignés que si peu de gens leur fissent tête, les serrèrent de si près qu'ils les forcèrent de se rendre. Les vaincus demandèrent des conditions douces & honnêtes, mais les vainqueurs n'en voulurent point accorder, & protestèrent de ne faire point de quartier, à-moins que le Grand Czar ne s'obligeât de leur payer un tribut annuel à perpétuité. Ce Prince qui depuis sa dernière défaite s'étoit retiré à *Novogorod*, eut un dépit sensible de se voir réduit à une si dure extrémité; mais ses finances étant épuisées; ses troupes lasses, foibles & effrayées, il fit de nécessité vertu, & subit la loi du vainqueur. Des deux Chefs Tartares qui étoient frères, l'ainé nommé *Mendlignerits*, avant que de quitter *Moskou*, s'y fit dresser une statue devant laquelle l'Empereur seroit obligé de se prosterner, toutes les fois qu'il enver-

Juillet.
1669.

Heureux
succès des
Tartares
contre les
Moscovites.

Juillet.
1669.

roit querir le tribut. Ensuite ils en sortirent tous deux, *Sapguéri* pour *Casan* où il alla tenir sa Cour, & *Mendlignerits* avec son armée pour aller assiéger *Résan*. Le Gouverneur ayant abandonné la ville, s'enferma dans le Château, où il fut bientôt assiégé & sommé de se rendre. Le vainqueur ajouta qu'il ne pouvoit sans témérité s'obliger à se défendre, puisque son Maître lui étoit soumis par un Traité signé de sa Main, & scellé du Sceau de l'Empire. Le Gouverneur repartit qu'il n'en croyoit rien, mais qu'il dépêchoit vers *Moscou* pour savoir s'il disoit vrai, & qu'il se regleroit sur la réponse qui lui seroit faite. Pour couper pié à des longueurs qui embarassoient le Tartare, il envoya à cet incrédule l'Original du Traité signé de la main de l'Empereur. La suite ne fut pas comme il se l'étoit figurée, & bien-loin d'obeïr, le Gouverneur lui fit entendre qu'il vouloit mourir pour son Prince; & qu'il ne crût pas que rien fût capable d'ébranler sa résolution. *Mendlignerits* étourdi de cette réponse, encouragea ses gens à se rendre maîtres d'un homme qui avoit la témérité de s'opposer à leurs conquêtes; mais il n'y trouva que de la mollesse; & soit qu'ils fussent las de le suivre, ou que le repos qu'ils avoient goûté les tentât, ils n'attaquoient plus que négligemment, & faisoient bien connoître qu'ils n'avoient plus la même ardeur qui les avoit poussés jusques-là. *Mendlignerits* étonné de ce changement résolut de lever le siège; & pour le faire le moins honteusement qu'il pourroit, il fit dire au Gouverneur qu'il l'assuroit de son amitié, s'il vouloit se mettre à la raison, & lui rendre le Traité fait entre l'Empereur & lui, avec autant de bonne foi qu'il le lui avoit envoyé. La réponse fut, *Que le Traité étant tombé en de meilleurs mains que les siennes, on ne pouvoit l'en arracher qu'avec la vie de celui qui le possédoit. Que pour ceux qui l'avoient porté, il vouloit qu'ils fussent témoins avec quel zèle il révéroit la Main & le Sceau de son Prince, pour lequel il étoit ravi de trouver l'occasion de répandre la dernière goutte de son sang.* La fermeté du Gouverneur confirma le Tartare dans le dessein qu'il avoit de lever le siège: il l'exécuta dès le lendemain, & retourna dans son pays chargé de honte & de confusion au lieu des trophées qu'il espiroit.

Quand on fut à *Moscou* que le Tartare s'étoit retiré, & qu'on y vit le Traité fatal, la joie y fut si générale, que tout retentissoit des loüanges du Gouverneur. Les uns disoient qu'il méritoit les plus hautes charges de l'Empire: D'autres qu'il étoit leur libérateur;

teur; & quelques-uns qu'il falloit briser la statuë de *Mendliguerits* & mettre la sienne en sa place. Dans cette ferveur impetueuse on mit en pièces celle du Tartare, mais on n'acheva pas le reste, la nécessité des affaires faisant songer à quelque chose de plus important. L'Empereur profitant du zèle & de l'ardeur de ses sujets, se hâta de lever des troupes, & les fit marcher vers *Casan*. *Spaguéri* fût surpris de voir son ennemi si-tôt relevé de sa chute, mais il ne manqua pas de cœur, & ne laissa pas de se bien défendre, bien-qu'il fût que son Frère étoit hors d'état de le secourir. De l'autre côté, son ennemi pressa le siège, mais tous ses efforts furent inutiles, le Tartare se ménagea, & fatigua la patience du Moscovite, qui fut contraint de se retirer sans rien faire. Peu de temps après l'Empereur mourut, & son Fils *Ivan Basilowits* reprit l'affaire à cœur, & retourna assiéger *Casan*. Ayant été près de deux mois devant la ville sans y avoir pu faire brèche, & craignant que *Mendliguerits* ne vint au secours de son Frère, il fit des offres avantageuses aux assiégés qu'on ne daigna pas écouter. Ce refus l'obligea de faire miner les rampars, & l'ayant fait avec succès contre l'attente des assiégés qui ne s'attandoient à rien moins, il se rendit Maître de la Place où il usa des droits du vainqueur.

Pour revenir où nous en étions, Le Gouverneur & l'Archevêque ayant été régalez dans notre Bord, s'en retournèrent fort satisfaits; & tandis que nous fûmes-là, le peuple fit des réjouissances, & témoigna beaucoup de joie de notre vuë.

Le dixième fut employé à charger du plom pour *Astracan*; & les jours suivans je fus dans la ville où je fis faire trois ou quatre mille biscuits pour peu de chose, n'y ayant point de lieu où le blé soit à meilleur marché : précaution utile dans les voyages, & qui nous vint fort à propos comme l'on verra par la suite.

Juillet
1669.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE XI.

Départ de Casan. Comment pêchent les Moscovites. Ville ruinée par Tamerlan. Le Vaisseau échoué. Ennuyeuse navigation. Ville bâtie contre les voleurs. Reliques des desolations causées par Tamerlan. Grande quantité de reguelice aux environs d'Astracan. Commencement du Pays des Calmuques.

Juillet.
1869.

LE dixseptième, quelques heures après que nous eûmes quitté Casan, nous échouâmes sur un banc de sable, d'où à peine étions nous sortis que nous retombâmes sur un autre, dont par bonheur nous nous dégagâmes aisément.

Le dixhuitième nous arrivâmes à l'Île de *Staritzo*, où nous vîmes quantité de pierres, qui avoient la figure & la couleur d'oranges & de citrons; & la dureté & la pesanteur du fer. Nous en rompîmes quelques-unes, au milieu desquelles nous trouvâmes des étoiles de toutes couleurs, les unes ayant celle de l'or, quelques-unes celle de l'argent, & d'autres du jaune ou du brun. Cette Île est située à la hauteur de cinquante quatre degrés trente & une minutes, & à quelque trois lieues de longueur.

Le dixneuvième, nous abordâmes à *Potenski*, où le mauvais temps nous obligea de demeurer deux jours entiers.

Le vingt deuxième, nous passâmes la petite rivière de *Buytma*, qui est un des bras du Fleuve *Lama* ou *Kama* éloigné de *Cazan* d'environ dix ou douze milles, où après avoir reçu le *Viatka*, il se décharge dans la *Wolga* entre *Cazan* & *Bulgar*. Nous y rencontrâmes des pêcheurs à qui nous vîmes prendre quantité de fort belles truites: Ces gens nous dirent que ce poisson étoit l'unique qui s'y pêchât, mais qu'il y en avoit une prodigieuse quantité; en-effet nous en vîmes prendre plein deux grands panniers en un quart d'heure & en achetâmes à grand marché. Leur manière de pêcher est fort simple, & si commode, qu'ils n'ont la peine que de tirer les truites qui mordent sans cesse à l'hameçon. On met vingt ou trente de ces hameçons à autant de brasses de fîselle, nouées à une corde de la

Manière de
pêcher aj-
sée.

la grosseur du petit doit, qui est attachée à un rocher: l'hameçon est garni d'un petit poisson à quoi les truites sont fort âpres, ce qui rend la pêche plus aisée.

Juillet,
1889.

Le vint & troisième, nous passâmes le long des masures d'une ville ancienne nommée *Simberska-Gora*. La situation de cette Place est fort avantageuse, l'air y est doux, & la vue assés agréable. Cette ville fut ruinée par le grand *Tamerlan*, dont le coup d'essai fut de se rendre les Moscovites tributaires de cent mille ducats, après leur en avoir fait payer trois cens mille autres pour les frais d'une guerre, où ces derniers s'étoient engagés par un pur droit de bien-séance, & sans avoir reçu aucune injure de leurs voisins qui sont en deçà de *Cazan* & d'*Astracan*, & qui eurent recours à la protection de ce Prince. En cet endroit le vent devint si impétueux que nous n'osâmes lever l'ancre les trois jours suivans, pendant lesquels nous nous promenâmes aux environs. Sur la montagne d'*Arbuchim*, où il y a eu autrefois une ville du même nom, nous trouvâmes une grosse pierre qui n'avoit rien de considérable qu'une inscription en caractères à-demi usés. Un Moscovite assés curieux trouva moyen de la déchiffrer; voici ce qu'elle contenoit: *Qui que tu sois qui as le bonheur de me rencontrer, sache que ta fortune est faite: si tu as la force de m'ébranler. Quelques-uns de nos gens ne crurent pas la chose impossible, & au péril d'être trompés, ayant du temps à perdre, ils employèrent quelques momens à la rouler de l'autre côté; & pour les payer de leur peine, au lieu du trésor qu'ils cherchoient, ils ne trouvèrent que ces paroles: Ce n'est pas la première fois que tu as pris de la peine en vain.* Partout où nous allions le terroir nous sembloit fertile, & cependant il étoit désert n'ayant point été habité, depuis que l'armée de *Tamerlan* y avoit tout mis à feu & à sang, pour se vanger de l'insolence des Moscovites, qui avoient pillé & brûlé une de ses villes frontières.

Ville dé-
truite par
Tamerlan.

Le vint-septième, nous passâmes la rivière d'*Adrobe*, & une fort petite ville qui porte le même nom. A un jet de pierre de cette ville nous échouâmes sur un banc de sable si dangereux, que nous ne pûmes nous en dégager: Nous commençons à croire que notre vaisseau demeureroit-là, lors qu'un de ces grands coups de vent dont les orages sont précédés, le mit à flot, & nous délivra de notre crainte.

Le vint-neuvième, nous côtoyâmes une montagne d'où l'on tire
le

Aout.
1669.

le sel. Le Soleil le prépare dans les cavités de cette montagne, d'où les Moscovites le tirent en masses, & le font bouillir dans des chaudières, où il achève de se préparer : puis on le transporte en *Moscovie*, où il s'en fait un grand débit.

Le trentième le vent fut si foible que nous avançâmes fort peu; encore eûmes-nous le malheur d'échouer si rudement que nous pensâmes y demeurer. Nous perdîmes en nous dégageant une de nos ancres, & un gros câble, long de plus de quatre vints brasses.

Route en-
nuyeuse.

Le trente & unième, le vent étoit bon, mais il devint si fort que nous n'osâmes faire voiles. Comme cette route est semée d'écueils, on est à toute heure en danger ou de se briser ou d'échouer : le peu ou le trop de vent étant également à craindre; car s'il en fait peu on n'avance pas; & s'il en fait trop on est obligé de demeurer à l'ancre jusqu'à ce qu'il soit plus commode, ce qui rend la route ennuyeuse. C'est par cette raison que nous demeurâmes-là quatre jours avec beaucoup d'incommodité.

Le cinquième, nous fîmes route, mais le vent soufflant avec violence nous jetâmes l'ancre de bonne heure, & y demeurâmes deux jours : par bonheur c'étoit en un lieu où nous eûmes le plaisir de la pêche, & celui de manger du poisson à fort grand marché.

Le septième, nous entrâmes dans l'Ile de *Kistowato* où la rivière est fort étroite. La petite rivière d'*Ussa* coule aussi dans cette Ile : Après avoir passé derrière celle de *Samara*, elle conduit ses eaux dans cette Ile, d'où elle se rend dans la *Volga*. Des deux côtés de cette petite rivière le pays est extrêmement beau; mais au rapport des Moscovites il n'est pas seur pour les voyageurs, parce disent-ils que les *Cosaques* y sont cachés par troupes dans les bois, où ils ne leur font nul quartier. Le pays est uni en quelques endroits, mais la plupart consiste en montagnes, dont l'une appelée *Sariol-Kurgan*, si l'on en croit la tradition des Moscovites, a été faite d'une manière fort étrange. Ce lieu disent-ils, étoit autrefois une vaste plaine, où un Empereur de *Tartarie* étant descendu avec soixente & dix Rois & une armée innombrable pour se s'emparer de la *Moscovie*, il y fut battu & défait avec tous ceux qui l'accompagnoient; & c'est disent-ils, de leurs os qu'est composée cette montagne. Il y a des forêts dans quelques-unes de ces montagnes; mais la plupart ne sont que rochers, les uns blancs, les autres jaunes, & quelques-uns de couleur obscure.

Montagne
d'une struc-
ture extra-
ordinaire.

Le huitième, nous donnâmes fond à *Samara*, ainsi nommée de la rivière du même nom qui coule près delà. Cette ville est située à la gauche de la *Wolga*. Elle est de figure quarrée, & rous ses bâtimens sont de bois, excepté les Eglises & quelques couvens qui sont de de pierre dure.

Aout;
1662.

Le neuvième, nous passâmes près la montagne des *Cosaques*. Lieu célèbre par la défaite d'un nombre infini de Cosaques, que les Moscovites taillèrent en pièces en cet endroit, dans une bataille que ceux-ci livrèrent aux premiers, pour réprimer leurs insolences, & couper pié aux grands dégats qu'ils faisoient dans le pays: Cette montagne est vaste & deserte; mais celles qui sont de l'autre côté de *Samara*, sont toutes couvertes de forêts. Sur le soir nous passâmes la petite Ile de *Bantzina*; & le lendemain, *Sangueninsko*.

L'onzième, nous vîmes l'Ile de *Zagra*, où pour très-peu de chose nous eumes de fort bon poisson. Les pêcheurs qui nous le vendirent, nous donnèrent avis que mille Cosaques qui habitoient le long du *Doniec*, étoient dans l'Ile de *Satiri-boggère*, située à l'embouchure de la *Wolga*, d'où elle se rend dans la *Mer-Caspienne*, où ils attendoient les passans, qu'ils insultoient, qu'ils pilloient, & qu'ils traittoient inhumainement.

Le douzième, nous passâmes *Ofino*, *Schipnamago*, *Koltof*, & autres Iles qui n'étoient pleines que de brossailles, de haies, & de buissons.

Le treizième, nous vîmes la montagne de *Smiewa*, c'est-à-dire des Serpens. Ce ne sont partout que tours & détours, & je crus que c'étoit par cette raison qu'on l'avoit nommée de la sorte, mais un Moscovite tâcha de me faire croire le contraire. Il me dit que ce nom venoit de quantité de serpens monstrueux, dont elle étoit autrefois peuplée, & qu'un vaillant homme de sa Nation avoit détruits. Il ajouta que le terroir étoit si propre à la production de ces animaux, qu'on n'y voyoit presque point de pierres qui n'en eussent la figure. C'est dit-il, ma pensée, mais ce n'est pas celle d'un de nos anciens Historiens, qui dit que ces monstres détruits furent changés en pierres, pour célébrer la mémoire de leur destructeur.

Serpens
changés en
pierres.

Le quatorzième, nous jetâmes l'ancre à *Saratof*. C'est une fort petite ville située dans une belle plaine, & arrosée de l'un des bras de la rivière de *Wolga*. Le voisinage des Cosaques, & des Tartares

Ann.
1663.

Calmuques
ou Ké-
monchs.

nommés Calmuques, oblige d'y entretenir en tout temps une forte Garnison. C'est en ce lieu qu'on commence à voir de ces derniers, qui sont à mon gré les plus laids, & les plus affreux de tous les hommes. Ils ont presque tous la face large d'un pié en quarré; le nez est large a proportion, mais si peu élevé & si peu distingué des jouës, qu'à dix pas d'eux on jureroit qu'ils n'en ont point. La bouche & les yeux sont d'une grandeur excessive, & tous les traits extraordinaires en laideur. Ils ont les cheveux ras, à la reserve d'une touffe qu'ils laissent floter sur la tête. Pour leurs habits, ils sont comme dans la figure où nous les avons représentés avec un Tartare de *Circassie*, ainsi que nous verrons en son lieu. Ils sont presque toujours à cheval, & ne se servent guères d'autres armes que de l'arc & des flèches. Les Calmuques & les Nagayens sont presque toujours en guerre, & n'ont presque point d'autre emploi que de se voler les uns aux autres non seulement le bétail, mais les hommes même, qu'ils vont vendre toutes les semaines aux marchés d'*Astracan*. Ces deux nations quoique sujettes de l'Empereur de *Moscovie* sont néanmoins Mahométanes, & n'oseroient s'assembler en un même lieu pour l'exercice de leur Religion. Ils n'ont point de demeures fixes; mais quand ils ont campé certain temps dans un lieu, ils vont dans un autre, qu'ils habitent autant de temps que la commodité du lieu le permet. Ils ont des chevaux, des chameaux, & des dromadaires, des bœufs, des vaches & autre bétail, mais de toutes les viandes, celle de cheval est plus à leur goût. Tout l'apprès qu'ils y font, est de la mettre sous la selle, où étant un peu amollie par la chaleur du cheval, ils l'en retirent, & en font leurs meilleurs repas.

Le quinzième, nous passâmes au milieu de deux Iles nommées *Krinjna* & *Sapounofka*: près de la *Montagne d'or*, que ceux du Pays appellent *Salottogori*. Les Tartares l'ont ainsi nommées depuis la rencontre d'une Caravane qu'ils y devalisèrent, dont les richesses étoient si grandes, que celui qui eut le moins de part au butin, en remporta son chapeau plein d'or.

Le seizième, nous laissâmes à gauche la rivière de *Ruslan*, & à droite le mont *Urakofskarul*, ainsi nommé du nom d'un Prince appelé *Urak*. Cette rivière entre dans le *Don*, ou *Tanaïs*, qui sort du grand Lac *Ivanow-osero* dans la Forêt d'*Epiphanow* proche de *Rézan*, & continuë son cours fort sinueux d'Occident vers l'Orient, puis
se

se recourbe du côté de sa source, & coule toujours en serpentant, pour se décharger dans les Palus Méotides ou Mer de *Zabache*. C'est de ce lieu que les Cosaques sont originaires, & où nâquit *Stenko-Radzin*, que ses cruautés ont rendu célèbre. On voit à l'embouchure de la rivière de *Ruslan* la ville de *Kamuschinka*: les Moscovites la firent bâtir l'année mil six cents soixente huit, pour couper chemin aux Cosaques, lesquels passant par la *Russelane* pour entrer dans la *Volga*, pilloient tout ce qui s'y trouvoit. Mais nonobstant cette précaution, s'ils n'entrent pas dans cette rivière si aisément qu'auparavant, ils ne laissent pas d'y entrer, en transportant leurs barques sur des machines à quatre rouës l'espace de six ou sept lieues, au bout desquelles ils trouvent moyen de croiser autour des Iles qui sont le long de la *Volga*.

Aout
1669Kamuschinka
ks.

Le dix-septième, le mauvais temps nous obligea d'être à l'ancre jusqu'au lendemain. Nous allâmes ce jour-là à *Czaritza* ou *Impératrice* qui est située à la droite d'une colline. Cette ville n'est pas des plus grandes, mais elle est passablement forte, étant ceinte de bonnes murailles, accompagnées de tours & de bastions où rien ne manque, pour arrêter les irruptions des Tartares & des Cosaques.

Le dix-neuvième, nous passâmes près des ruines de *Czarefgorod* ou Ville Impériale, qui fut détruite par *Tamerlan* pendant la guerre dont nous avons ci-dessus parlé. Elle étoit bâtie de pierres dures dont on voit encore quelques restes, mais la plupart furent portées à *Astracan*, & servirent à la construire.

Le vingtième, après avoir passé hureusement plusieurs écueils, nous échouâmes enfin sur un banc de sable où nous pensâmes demeurer, & d'où nous ne sortîmes qu'après trois heures de travail. Depuis-là à *Astracan* on ne voit que de la regelice, tous les environs de la *Mer Caspienne* n'étant que du sable stérile, où il seroit inutile de rien semer.

Le vint & unième, nous fûmes dans l'Ile de *Wesavoy*: elle est située à la droite de la *Volga*, & plus élevée que toutes les autres. Delà nous gagnâmes *Tzornogar* ou *Tzornojar*, petite ville dont les murailles sont faites à la mode du pays, c'est-à-dire de planches fort épaisses. Elle est longue d'un quart de lieuë, & la Garnison y est si forte, que les soldats font la moitié des habitans. Le pays est uni aux environs, & l'on ne voit bien loin au-delà ni forêts ni

Septembre, 1699. montagnes. Ce qui obligea l'Empereur à faire bâtir cette ville, fut l'insolence des Cosaques, qui pilloient & massacroient tout ce qui passoit près delà. La plus hardie de leurs entreprises fut sur une Caravane de Moscovites bien escortée. Quatre cens Cosaques l'ayant découverte, se tinrent cachés pendant que passaient les barques du convoi, puis ils se jetèrent dessus, la dépouillèrent, & en tuèrent la plus grande partie. Les cris de ces misérables étant parvenus jusques aux barques, elles retournèrent vers eux, mais comme la rivière est fort rapide en cet endroit; les Cosaques avoient eu le temps de charger leur butin & de remonter à cheval, avant qu'elles fussent en état de les en empêcher. Un peu au-delà nous trouvâmes un Ambassadeur du Roi de *Perse* qui alloit à *Moscou*; nous le saluâmes de quelques coups de canon, & il vint en personne nous en remercier à notre bord.

Le vint & deuxième, nous laissâmes à gauche la montagne de *Holown*, & allâmes mouiller à *Kitziar*; & le vint & troisième, nous fûmes de bonne heure à la vuë d'*Astracan*.

Le vint-quatrième, nous la saluâmes de toute notre Artillerie, & en demeurâmes un peu éloignés tout le reste du mois.

Le premier de Septembre nous en approchâmes, & descendîmes à terre avec toute la joie qu'on a de se voir au port souhaité.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XII

Description de la Ville d'Astracan : De ses habitans : Et comment elle est gouvernée. Description des Tartares du Nagai : De leurs mœurs. & de leurs coutumes.

LA ville d'*Astracan* est dans l'île de *Delgoi* qui sépare l'*Europe* de l'*Asie*, & qui fait partie du pays des Tartares du *Nagai* : Elle est située sous le quarente sixième degré & vint deux minutes, & éloignée de la Mer Caspienne d'environ cinquante lieues. Ses murailles sont de bonnes pierres où il y a toujours environ cinq cens pièces de fonte, & dans la ville une Garnison tres-considérable, sans quoi l'on auroit peine à tenir en bride les Tartares &

& les Cosaques. Elle est plus belle de-loin que de-près, acause du grand nombre de ses tours & de ses clochers. Pour son commerce, on peut dire qu'il est fort grand ; & non seulement les Bucharas, les Czérémisses, les Nagayens, les Kalmuques & autres Tartares, mais les Persans même, les Arméniens, & les Indiens contribuent à la faire fleurir. Les Indiens y vont par la Mer Caspienne sur des bâtimens du port de quatre vints tonneaux. Ils n'ont guères de vaisseaux plus grands, acause qu'ils n'ont pas l'industrie des Européens qui peuvent naviger à-demi, & même à un quart de vent. Pour eux, s'ils n'ont le vent en poupe, ils sont sujets aux fausses routes. Son plus grand trafic est de soie de *Perse* & de quelques autres endroits.

Cette ville étoit autrefois aux Tartares du *Nagai*, qui obéissoient à un Roi. Entre ce Prince, les Czérémisses, & les Tartares de *Cazan*, il se fit une alliance offensive & défensive qui causa la perte des uns & des autres. Ce Traité portant que nulle raison ne pût dispenser les Alliés de s'assister de toutes leurs forces, en-cas qu'ils fussent attaqués par quelque puissance étrangère, ceux de *Cazan* se voyant pressés par les Armes de l'Empereur *Basilowits*, eurent recours aux Nagayens qui les secondèrent de bonne foi ; mais leur secours n'empêcha pas le Moscovite de s'emparer de leur pays. La prise de *Cazan* ayant rendu le chemin libre, le Vainqueur alla devant *Astracan* qu'il emporta avec la même facilité, & dont il chassa les Tartares. Alors la Ville n'étoit ni si belle, ni si grande qu'elle est aujourd'hui : elle fut augmentée d'un tiers par le Feu Empereur, lequel voulut que ce Quartier fut celui de la Garnison ; c'est pourquoi il se nomme *Streitza-Gorod*, ou la ville des gens de Guerre. Depuis sa mort elle a encore été accrue, de-sorte qu'elle est aujourd'hui tant pour sa grandeur que pour sa beauté des plus célèbres de *Moscovie*. L'Empereur en tire de grands revenus, acause qu'il y entre & qu'il en sort incessamment des marchandises de toutes les sortes, où il y a de grands impôts. L'air y est assés tempéré, & le terroir en est passablement fertile : Il produit des citrons, des pommes, des poires, des cerises & autres bons fruits. L'an mil six cens treize un marchand de *Perse* s'avisa d'y porter quelques sèps de vigne, dont il fit présent à un moine Alleman habitué en *Moscovie* : Celui-ci qui avoit un enclos fort vaste hors de la ville, les y planta avec succès ; si-bien que peu d'années après,

Septembre.
1769.

Tartares du
Nagai mé-
fistables.

sa vigne lui fournit dequoi envoyer tous les ans à l'Empereur deux cens pipes de vin, & plus de cinquante d'eau de vie.

Les Tartares du *Nagai* quoique naturels du pays, n'ont pas la liberté de demeurer dans l'enceinte de la Ville, mais on leur permet de bâtir de méchantes huttes aux environs, où ils ont été long-temps exposés aux insultes des voleurs. Les grands dommages qu'ils en recevoient, leur ont fait présenter requête à la Cour de l'Empereur, d'où ils ont obtenu permission de planter des pieux autour de leurs huttes, par le moyen desquels ils sont apreset plus en seureté qu'ils n'étoient auparavant. Leurs huttes sont bâties en rond & ont d'ordinaire dix piés de diamètre: elles ne sont faites que d'écorce d'arbre ou de roseaux entrelacés, ni couvertes que de feutre grossièrement joint. Le toit est ouvert en forme de trape, & leur tient lieu de cheminée; quand ils ont froid ils font du feu au-dessous, de ce qu'ils amassent dans les buissons, & de fumier de bœuf desséché, dont la fumée étant dissipée, ils ferment la trape d'un morceau de feutre pour empêcher la chaleur de s'évaporer; puis ils se rangent pèle-mêle autour des cendres, & souvent même au beau milieu, sans se soucier ni de bienséance ni de propreté. Quand le froid est extrême, ils garnissent de feutre ces misérables logemens, où leur vie & leurs manières ne diffèrent guères de celles des brutes.

La fertilité du terroir est cause que les vivres y sont à fort vil prix: on a pour un sou douze beaux melons, & les autres fruits a proportion. Vous y avez pour le même prix une carpe du poids de trente livres, & vint cinq harans plus gras & meilleurs qu'en aucun autre endroit. Les perches, les tanches, les brochets, & le sandiac qui est un poisson semblable au merlan, y sont aussi en quantité. Le bœuf & le mouton y sont excellens, & cependant ils ne coûtent qu'un liard la livre. Pour la volaille, elle y est à tres-grand marché; surtout certaines oies sauvages, & de grands canars rouges dont sont pleines les Iles voisines, & qui se prennent par le moyen des faucons & des éperviers, si-bien instruits à cet exercice, qu'il s'en debite tous les jours une merveilleuse quantité. Comme les forêts sont toutes pleines de sangliers, & que les Tartares qui les tuent n'en mangent point parce qu'ils sont Mahométans, on les a aussi pour peu de chose, & généralement tous les vivres. Avec tout cela les Moscovites ne se plaisent pas à *Astracan*; & quelques bons mets qu'on leur y donne, les eussent-ils pour rien, si l'on n'y ajoute l'eau de vie, ils

ils se croient toujours mal-traités. Cette boisson est si rare dans cette ville, qu'il ne s'en trouve presque point, & par conséquent elle est fort chère, & cependant il en faisoit aux Moscovites de notre équipage, lesquels ne pouvoient se lasser de regretter *Nist-Novogorod*, où ils en avoient eu beaucoup plus pour vingt-cinq sous, qu'on ne leur en donnoit pour vingt-cinq francs à *Astracan*.

Septembre,
1609.

Vers la partie Occidentale de la *Volga*, on trouve la Plaine de *Step*; qui est d'une vaste étendue, mais inculte & inhabitée. Cette Plaine produit une grande quantité de sel, entassé d'espace en espace comme des couches de cristal. Il est permis à chacun d'en prendre en payant à l'Empereur deux sous & demi pour le poids de quatre vingt livres. C'est cette Plaine qui fournit de sel tout le long de la *Volga*: & où croît le *Boranez* ou *Bornitsch* dont nous avons déjà parlé. Ce merveilleux fruit a la figure d'un agneau, avec les piés, la tête & la queue distinctement formés, d'où lui est demeuré le nom qu'il porte; *Boranez* en Moscovite signifiant petit agneau. Sa peau est couverte d'un duvet fort blanc & aussi délié que de la soie: Les Tartares & les Moscovites en font grand état, & la plupart le gardent avec soin dans leurs maisons où j'en ai vu plusieurs. Ce qui me fit l'observer avec attention, c'est que j'avois vu un de ces fruits entre les rarités du célèbre M. de *Swammerdam*, dont le cabinet est rempli de ce qu'il y a de plus curieux dans les pays les plus éloignés; & chés qui tous les étrangers qui vont à *Amsterdam*, quelques délicats qu'ils soient, trouvent de quoi se satisfaire. Cette précieuse plante lui fut donnée par un matelot, qui l'ayant trouvée dans un Bois, en avoit pris la peau dont il s'étoit fait une camisole. J'appris à *Astracan* de ceux qui la connoissent le mieux, qu'elle croît sur une tige d'environ trois piés de haut: que l'endroit par où elle y tient est une espèce de nombril; & qu'elle se tourne & se baïsse vers les herbes qui lui servent de nourriture, se seichant disent-ils & se flétrissant sitôt que ces herbes lui manquent. Je répliquai à cela que sa langueur pouvoit venir de ce que c'est le propre des plantes de se faner en certains temps: On me repartit qu'on l'avoit cru aussi-bien que moi avant qu'on eût fait plusieurs expériences qui prouvent le contraire, comme de couper l'herbe qui est alentour, ou de la gâter; après quoi on m'assura qu'elle tomboit en langueur & périssoit insensiblement. Ils ajoutoient que les loups l'aiment & la dévorent avec avidité parce qu'elle ressemble à un agneau;

Etan sel
dans un
pays désert.

&

Septembre. 1669. & qu'en-effet elle a des os, du sang, de la chair, c'e st-pourquo ils l'appellent *Zoophité*, c'estadire plante animale; & plusieurs autres choses qui paroissent peu vrai-semblables à ceux qui ne les ont pas vuës.

Discription
des Tar-
tars tant
Nagayens
que Czéri-
misses.

Mœurs de
ces peuples.

Pour les Tartares tant Nagayens que Czérimisses, ils sont de forte compléxion, & d'une santé vigoureuse. Les hommes ont tous les yeux enfoncés & fort petits; le visage extrêmement large, & le tein basanné. Ils ont la tête rase & tres-peu de poil au menton: ainsi ce ne sont pas des personnes fort agréables. Mais tous laids qu'ils sont, ce sont des Anges au prix des Calmuques, dont la figure a quelque chose d'effroyable. Les habits des premiers sont des vestes d'une grosse étoffe grise, sous lesquelles ils portent des camisoles de peau de mouton, dont la laine est en dehors: leurs bonnets en sont faits aussi. Les femmes sont vêtues de longues robes de grosse toile, & coiffées d'un bonnet qui ressemble fort à un casque. Pour pendans d'oreilles elles ont des *copèques*, qui sont de petites pièces de monnoie qui n'ont de cours qu'en *Moscovie*. Ces peuples ont coutume de voüer à Dieu quelques-uns de leurs enfans, même avant qu'ils soient nés: & dès l'âge de sept ou huit ans, les garçons voüés de la sorte, portent en guise de pendans d'oreilles des rubis ou des turcoises: au lieu que les filles les ont à la narine droite.

Durant l'Été, ces peuples ainsi que les Calmuques, campent & décampent à mesure qu'ils ont besoin de vivres & de fourage: & pour le transport de leurs meubles, ils ont des chameaux, & mettent leurs hutes sur de grands chariots faits exprès, errans ainsi toute leur vie de place en place, sans jamais avoir de demeure fixe. L'Hiver, ils s'approchent d'*Astracan*, autour de laquelle chaque famille se poste à certaine distance, en-sorte qu'ils puissent se secourir mutuellement en-cas d'alarme; les Calmuques leurs ennemis irreconciliables, ne les laissant guères en repos, particulièrement lorsque la *Volga* est glacée, cette commodité leur donnant entrée dans leur camp. Pour repousser les insultes qu'ils en reçoivent, le Gouverneur d'*Astracan* qui les protège, leur prête des armes tous les Hivers, & les reprend tous les Étés, depeur qu'en les leur laissant, ils ne prissent delà occasion de s'en servir contre leurs propres bienfaiteurs. Et même on se fie si peu en eux, que pendant qu'ils ont des armes, il faut qu'un de leurs *Mirsès* ou Princes qui se relèvent de temps en temps, demeure en ôtage dans le château.

La chasse, la pêche, & la garde de leur bétail, font leur ordinaire occupation. Leurs bœufs & leurs vaches sont apeuprés comme en *Hollande*, mais leurs moutons sont bien plus gras. Ces animaux ont le nez tortu & relevé; les oreilles longues & pendantes comme celles des épagneuls, & la queue si lourde, que la plupart ne pésent pas moins de vingt livres. Leurs chevaux ne paient pas de mine, mais ils sont forts & endurcis à la fatigue. Pour des chameaux, ils en ont fort peu. Leur nourriture est du poisson sec dont ils usent comme nous du pain. Ils font aussi des gâteaux de ris & de miel, qu'ils fricassent dans l'huile ou dans le miel. Toute sorte de chair leur est bonne, mais il font un cas singulier de celle de cheval. Leur boisson est de l'eau & du lait, & surtout du lait de jument. Pour la Religion, ils professent la Mahométane & suivent l'opinion des Persans. Ils ont des Princes & des Magistrats de leur nation, auxquels seuls ils obéissent: & ils ne paient même aucun tribut à l'Empereur, qui les en exemte à condition d'être toujours prêts à marcher au premier ordre qu'il leur en donne. A quoi ils sont fort portés d'eux-mêmes, & peut-être moins par reconnoissance que par inclination, la guerre leur donnant moyen de voler impunément, qui est leur passion dominante: ainsi ils y trouvent leur conte, & le Czar en est mieux servi.

Septembre.
1669.

Leurs costumes & leurs manières.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XIII.

De deux sortes de Cosaques, les Saporokski, & les Donski. Histoire de Stenko-Radzin: Sa naissance. Sa revolte. Et ses ruses. Il est mis en fuite par le Gouverneur d'Astracan, & rappelé par l'Empereur. Ses bonnes & mauvaises qualités: Et comment il reçut une visite que lui fit l'Auteur.

LE vint & troisième Septembre nous reçûmes visite de plusieurs Officiers Allemands, qui après nous avoir félicités d'être heureusement arrivés en cette ville, nous prièrent de les aller voir. Ils le firent de si bonne grace, que nous ne pûmes nous en dispenser. Nous allâmes chés eux dès le lendemain, & y fûmes fort

Septembre, 1669. bien reçus. De notre côté, nous tâchions de reconnoître leur civilité quand ils venoient à notre Bord. Cependant comme en ce temps-là on ne parloit que de la revolte des Cosaques, contre lesquels le Gouverneur avoit envoyé un Flote quelques jours avant notre arrivée, c'est ici le lieu d'en parler: Mais avant que de dire quel fut le succès de ce démêlé, il est apropos que le Lecteur en sache le sujet. Et parce que celui qui le causa étoit Cosaque, nous commencerons par faire voir quels sont les peuples dont cette nation est composée.

Dans toutes
de Cozaks,
les Saporokski.

Il y a deux sortes de Cosaques, les *Saporokski* & les *Donski*. Les premiers étoient autrefois assujettis à la Pologne, & ils demeurent ordinairement dans les Iles du *Boristhènes* ou *Niéper*, qui après avoir passé à *Smolensko*, traverse un bout de la Lituanie; puis ayant reçu les eaux du *Pripecz* dans la *Polhinie*, passe à *Kiow*, aux environs duquel ils habitent aussi quelquefois. Cette rivière est remplie de plusieurs rochers nommés *Porog* dans la Langue des habitans, c'est-à-dire montées ou degrés, par lesquels ses eaux sont séparées & forment plus de cinquante petites Iles; d'où ses habitans sont nommés *Saporokski*, c'est-à-dire derrière les montées. Ces Cosaques sont obligés de veiller à la garde de la Pologne, & d'empêcher de toutes leurs forces les irruptions de ses ennemis, principalement des Tartares. On leur a donné le nom de Cosaques, parcequ'ils sont légers à la course: *Cosa* en leur langue signifiant *chèvre* ou *esprit*, présupposant que l'un & l'autre est extrêmement agile, sans se mettre en peine du plus ou du moins.

Et les Donski.

Les *Donski* habitent le long du *Don* ou *Tanaïs*, & sont sous la domination de l'Empereur de *Moscovie*, non pas néanmoins de droit naturel, mais d'une manière volontaire: ces peuples s'étant donnés à sa Majesté Impériale, à condition de pouvoir vivre selon leurs propres loix, & sous un Chef de leur Nation, dont ils font eux-mêmes le choix. Ils ont beaucoup d'autres privilèges que les naturels du pays n'ont pas; entre autres celui-ci, qui est qu'un esclave d'un grand de *Moscovie* s'étant réfugié parmi eux, devient tellement libre, que son Maître perd son droit sur lui, & ne peut user de violence pour l'en retirer. C'est de ceux-ci qu'étoit issu le célèbre *Stenka-Radzin*, lequel a eu l'audace d'affronter les forces de l'Empereur qui régne aujourd'hui, nommé *Aléxis Michalowitz*.

Origine de
Stenka-
Radzin.

Ce brave Cosaque prit pour prétexte de sa revolte, le dépit qu'il

qu'il eut de favoir que le Général des Moscovites nommé *Jurii* Septembre, 1669.
Alexwitz Dolguérouki, eût condamné son frère à mort pour le sujet suivant. L'année mil six cens soixente cinq, la *Moscovie* & la *Pologne* étant en guerre; le frère de *Stenko-Radzin*, mena des troupes de sa nation dans l'Armée de l'Empereur, & les commanda pour son service. A la fin de la Campagne, ce Chef des Cosaques demanda au Général la permission de se retirer avec ses Troupes: mais soit que le Moscovite ne s'en pût encore passer, ou qu'il eût quelque autre raison, il lui refusa ce qu'il demandoit. Les Cosaques impatiens se moquèrent de ce refus, & ne laissèrent pas de s'en aller sous la conduite de leurs Officiers, à l'insçu du frère de *Radzin*. Le Général outré d'une action qui choquoit son pouvoir, & qui flétrissoit les loix de la Guerre, s'en prit au Chef de ces infracteurs, Cause de la révolte de Radzin. & le condamna à être pendu. *Radzin* en fut vivement touché, & protesta de vanger son frère, lui en dût-il coûter la vie. Quelques-un disent que *Radzin* couvrit de ce beau prétexte l'envie qu'il avoit de se révolter, afin de voler impunément: A quoi il y a quelque apparence, ayant eu la même audace à l'égard du Roi de *Perse*, qui ne lui avoit fait aucun tort, que pour l'Empereur de *Moscovie*.

Quoiqu'il en soit. l'année mil six cens soixente sept, il fit éclater son ressentiment sur la rivière de la *Volga*, en prenant & pillant toutes les *Nassades* ou Barques qui se trouvoient en son chemin. Sur terre il fit la même violence dans plusieurs monastères, dépouillant les autels, & n'épargnant ni séculiers ni réguliers. De *Jeroslaw* & *Wollagda* qui éprouvèrent les premiers traits de sa furie, il s'alla saisir de *Jaik*, où il laissa bonne Garnison, & qu'il fortifia comme une Place qu'il vouloit conserver. Ensuite il retourna sur la rivière où il avoit déjà été; alla jusqu'à la *Mer Caspienne*, & remplit tout d'horreur & d'effroi. Après avoir saccagé les villes & les villages qui sont le long de cette rivière; il marcha vers *Terku*, ville frontrière de la *Perse*; & la traita comme les villes de *Moscovie*. Il s'étoit rendu si redoutable, que lorsqu'il approchoit d'un lieu, les habitans lui cédoient la place; ce qui lui ôtoit l'occasion d'exercer ses cruautés: c'est-pourquoi pour les retenir, il usa d'une ruse qui lui réussit en plusieurs villes de *Moscovie*, de *Médie* & de *Perse*. Lors qu'il étoit près de quelqu'une; il envoyoit dire aux habitans qu'ils n'eussent point de peur, & que bien-loin d'aller dans leurs villes pour les insulter, c'étoit pour acheter les choses dont son Armée avoit be- En quel temps elle éclata.

septembre.
1652.

soin. Ses Députés sembloient parler d'un air si sincère, qu'on se fioit à leur bonne foi. Ainsi, ceux qui s'étoient enfuïs ou sur les montagnes ou ailleurs, retournoient dans leurs villes : & ceux qui n'avoient pas encore eu le temps d'en sortir, y demeuroient sur sa parole. Après les avoir rassurés, il alloit parmi eux : leur parloit amiablement ; & pour leur ôter tout soupçon, il achetoit, & faisoit acheter aux siens plusieurs sortes de marchandises qu'il faisoit bien payer. Ayant ainsi calmé les esprits qui se croyoient en sureté ; il tournoit son bonnet d'une manière qui servoit de signal à ses troupes pour faire main basse sur les habitans, qui étoient égarés sur l'heure, leurs biens pillés & enlevés.

Il est pour-
suivi par
de Flote
d'Astracan.

Le bruit de ces desordres s'étant répandu à *Astracan*, le Gouverneur se crut obligé de les arrêter ; pour cet effet il équipa trente-six vaisseaux, montés de plus de quatre mille hommes, dont il donna la conduite à la troisième personne du Conseil, qui se nommoit *Simeon Ivan Owits Gebouf*, avec ordre de chercher *Radzin* quelque part qu'il fût, & de lui livrer bataille. La flote ennemie étoit composée de vingt-deux vaisseaux & de quelque six cens hommes, dont le rendez-vous étoit aux environs de *Satiri-Boggré*, petite Ile située à l'embouchure de la rivière, où sur une de ses hauteurs ils avoient fait un Corps-de-garde pour veiller à leur sureté. Joint que la situation de l'Ile la rendoit forte par elle-même, & que l'on n'y pouvoit entrer que par un endroit qui étoit le seul où il n'y eût point de roseaux. Ce grand avantage & leur précaution ne les empêchèrent pas de craindre & de fuir dès qu'ils apperçurent la Flote qui les alloit trouver. Le soin qu'ils prirent de l'éviter, leur réussit en-sorte qu'on les suivit longtemps en-vain. Cependant le Gouverneur reçut la grace de ce Rebelle, & la lui fit offrir de la part de l'Empereur, qui lui pardonnoit le passé pourvu qu'il reconnût sa faute, & qu'il rentrât dans son devoir. *Radzin* qui ne s'attendoit pas à un si grand bonheur, dans un temps où il commençoit à ne trouver plus de quoi subsister, accepta l'offre & fit ce que l'on souhaitoit. Lorsqu'il reçut sa grace ses gens étoient réduits à une telle extrémité, qu'ils ne savoient que devenir, lorsqu'ils auroient mangé des chevaux que le Roi de *Perse* envoyoit à sa Majesté Impériale, dont ils s'étoient saisis sans se soucier ni d'où ils venoient, ni à qui on les envoyoit : Ainsi jamais grace ne vint à personne plus à-propos. Aussi-tôt qu'ils l'eurent reçue, ils allèrent camper aux environs d'*Astracan*, d'où ils se-

L'Empereur
lui envoya
sa grace.

Septembre
1663.

se rendoient par troupes à la ville, tous si superbement vêtus, que les habits du plus chétif étoient de drap d'or ou de soie. La plupart même portoient des Couronnes, toutes couvertes de grosses perles & de pierreries; & l'on ne connoissoit *Radzin*, que par le respect qu'on lui portoit, nul ne l'approchant qu'à genoux, & le visage contre terre. Et quand on lui parloit, il étoit défendu de le nommer autrement que *Batské*, c'est-à-dire Père en leur langue; affectant ce titre pour imprimer dans l'esprit de ses sujets plus de tendresse & de respect. Il avoit l'air grand, le port noble; & la mine fière. Sa taille étoit avantageuse, & son visage un peu gâté de la petite vérole. Il avoit le don de se faire craindre, & celui de se faire aimer: & quoiqu'il commandât, il étoit obéi sans répugnance & sans murmure. Ses gens se défaisoient peu-à-peu parmi les marchands de la ville, de ce qu'ils avoient volé durant quatre ans, aux Moscovites, aux Persans, & aux Tartares; & ils le donnoient à si bon marché, qu'il y avoit à faire un profit très-considérable. Ils ne vendoient la livre de soie que trois sous, & le reste à-proportion. Je ne leur payai d'une chaîne d'or longue d'une brassée, que quarante roubles, qui font de notre monnoie environ soixante & dix florins; d'où l'on peut juger combien gagnèrent les Persans & les Arméniens qui achetèrent presque tout ce qu'ils avoient de butin. Comme on ne parloit que de *Radzin* que son audace rendoit célèbre, & qui le faisoit regarder comme un homme extraordinaire, notre Capitaine eut envie de le voir de-près, & je fus du nombre de ceux qu'il choisit pour l'accompagner. Nous le trouvâmes dans sa tente avec son Confident appelé *Moustaches de Diable*, & quelques autres Officiers. D'abord il nous fit demander quelles gens nous étions. A quoi ayant satisfait, notre Capitaine lui fit présent de deux bouteilles d'eau de vie qu'il reçut avec joie, y ayant long-temps qu'il n'en avoit bu: & quand il fut qui nous étions, & que nous voyagions pour le service de Sa Majesté, il nous fit signe de nous asseoir, & nous porta sa santé: après lui avoir fait raison, nous attendions qu'il nous fit quelque autre enquête, pour nous donner lieu de l'entretenir; mais comme il ne dit presque rien, & qu'il ne témoigna nulle envie de savoir plus précisément ce qui nous menoit en ce pays-là, ni par quelle aventure l'Empereur se servoit de nous, nous prîmes congé de lui, & il nous fit dire qu'il seroit bien-aise que nous retournerions.

Son Port
traité.L'Amiral
lui fait voir
ses.

Septembre.
1669.

nassions le voir. Nous y retournâmes en-effet , & le trouvâmes sur la rivière dans une Barque peinte & dorée , bevant & se jouissant avec quelques-uns de ses Officiers. Il avoit auprès de lui une Princesse Persane , qu'il avoit enlevée avec son frère dans ses dernières courses. Il fit présent de ce dernier au Gouverneur d'*Astracan* , & garda la Princesse qu'il aimoit. Ayant consacré tout ce jour à la débauche , il s'enyvra ; & cet excès coûta la vie à la misérable Persane. Au fort de l'ivresse il s'appuya sur le bord de la Barque , d'où regardant d'un air rêveur l'eau de la *Volga* après quelques momens de silence : *Il faut avouer* s'écria-t-il , *que nulle Rivière ne t'est comparable , & qu'il n'en fût jamais de si digne d'être célébrée. Que ne te doi-je point pour m'avoir fourni tant d'occasions de me signaler ; & pour m'avoir donné les moyens d'entasser trésors sur trésors ? Je te dois ce que je possède , & même tout ce que je suis. Mais lorsque tu fais ma fortune , & que tu me combles de bienfaits , j'ai le déplaisir d'être ingrat : Et bien-que ce soit par impuissance , cela ne me justifie point , & tu ne laisses pas d'avoir droit de te plaindre de moi. Aussi peut-être le fais-tu ; & à l'heure que je te parle , il me semble que j'entends tes plaintes , & que tu me reproches le peu de soin que j'ai eu de te rien offrir. Ha ! pardou aimable Rivière , j'avoue que je t'ai offensée , & si cet aveu ne suffit pour apaiser ta juste colère , je t'offre de bon cœur ce que j'ai de plus cher au monde. Il n'est point de plus digne marque de ma reconnaissance ; & rien ne sauroit mieux prouver l'estime que je fais des faveurs dont tu m'as comblé.* En achevant ces mots , il court à la Princesse & la jette dans la Rivière avec ses habits de drap d'or , & toute parée qu'elle étoit de perles & de pierreries. Cette pauvre Princesse méritoit sans doute un meilleur sort , & il n'y eut personne qui ne la plaignît dans son cœur. Bien-qu'elle fût d'un rang distingué , & qu'elle eût un chagrin mortel de se voir à la discrétion d'un homme cruel & brutal , elle avoit néanmoins pour lui une complaisance infinie , & ne lui témoigna jamais le ressentiment qu'elle avoit de sa captivité. Quelque brutal que fût *Radzin* , il est à croire qu'à moins que d'être fou , il n'eût pas commis cette cruauté ; & jusques-là il avoit paru plus équitable qu'inhumain. Pendant que je fus à *Astracan* , je vis un exemple de sa haine contre l'adultère. Un homme ayant couché avecque la femme d'un autre , le mari lésé s'en plaignit ; & pour le vanger , *Radzin* fit venir les coupables , & s'étant informé du fait , il fit jeter l'homme dans la rivière , & com-

Brutal & in-
gratitude
de *Radzin*.

En haine
contre l'ad-
ultère.

manda

manda qu'on pendit la femme par les piés. Cette pauvre femme vécut de la sorte deux jours & deux nuits & bien-que sa tête devint aussi grosse qu'un boisseau, elle ne fit pas de grands cris, & ne témoigna pas sentir de cuisantes douleurs.

Comme ses gens se trouvoient partout, je ne perdois point d'occasion de les entretenir pour m'informer de leur conduite; & ne pouvant comprendre que trois ou quatre cens personnes eussent mis l'alarme partout, je demandai à quelques-uns comment cela se pouvoit faire: ils me répondirent qu'à la vérité ils n'étoient qu'environ ce nombre lors qu'ils retournèrent à *Astracan*, mais que peu auparavant, ils faisoient un corps de six mille hommes. Que lorsqu'ils étoient tous ensemble, ils s'étoient rendus Maîtres de *Nisabats*, de *Scabaran*, de *Mardow*, & de *Tachusi*, tous Ports de Mer qui appartenoint aux Persans, & qui n'étoient guères éloignés de la montagne de *Barmach*. Que delà ils étoient allés à *Astrabats* & à *Rachu*, où ils avoient tout mis à feu & à sang. Que dans cette dernière Ville ils avoient trouvé de fort bon vin dont ils s'étoient tous enivrés: & que les habitans ayant profité de l'occasion, les avoient tous taillés en pièces, à la réserve de quatre ou cinq cens qui s'étoient sauvés dans leurs Barques: & que si les gardes de *Radzin* n'eussent fait pour le garantir des efforts extraordinaires, il ne pouvoit éviter de perdre la vie, ou d'être fait prisonnier. Que cette fatale journée les avoit affoiblis en sorte, qu'ils n'osoient plus tenter d'entreprises de conséquence: joint que les Persans, les Cosaques, & les Tartares du *Daguestan*, faisoient si bonne garde le long de leurs côtes & sur les montagnes, qu'ils étoient réduits à ne savoir de quel côté tourner; & que dans cette incertitude ils s'étoient retirés dans l'île de *Satiri-Boggère*, où ils attendoient l'occasion de se relever d'une si dangereuse chute.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XIV.

Radzin retourne en son pays , où des Moscovites le suivent. Etant sommé de les renvoyer il s'en moque. Il gagne les soldats d'une Flore qu'on envoie contre lui. Son orgueil & son insolence. Ses Ambassadeurs jetés aux chiens à la Cour de Perse. Heureux succès de ses stratagèmes. Ville trahie en sa faveur.

*Retour de
Radzin
dans son
Pays.*

RAdzin & les siens s'étant remis des maux soufferts durant leur revolte , s'ennuyèrent de ce long repos , & songèrent à se retirer aux environs du *Don* , où *Radzin* étant tout-puissant , il devoit trouver de nouvelles forces. Pendant qu'il fut à *Astracan* , il vivoit d'un air à gagner les plus indifférens. Comme l'argent ne lui manquoit pas , il s'en étoit servi pour mettre dans ses intérêts quantité d'Officiers qui le suivirent dans sa retraite. La plupart du peuple & des soldats , qui couroient en foule après lui lorsqu'il paroissoit dans les rues , & auxquels il jetoit souvent des poignées de ducats , avoient pour lui la même tendresse , & beaucoup se donnèrent à lui , jurant de lui être fidèles , & de ne le quitter jamais.

Ainsi il partit d'*Astracan* à l'insçu du Gouverneur parfaitement bien escorté. Cette retraite pénétra les bons sujets de l'Empereur , ne doutant pas que ce ne fût pour faire de nouveaux dégats , & pour répandre le sang de ses peuples. Comme le mal étoit pressant , le Gouverneur crut le prévenir en intimidant le Chef des Rebelles. Il dépêcha vers lui le Capitaine *Wederos* , qui lui représenta d'abord la grandeur du péril où il se jetoit de gaieté de cœur , n'ayant reçu aucun déplaisir depuis la grace qu'on lui avoit faite. Que cet avis lui étoit donné en ami ; mais que s'il le méprisoit , & qu'il continuât dans son dessein , on le sommoit de renvoyer les sujets de l'Empereur , faire de quoi , on l'assuroit de sa disgrâce , & qu'il ne devoit plus espérer de le fléchir. A ce Discours

Radzin

Radzin tout ému de colère, demanda à ce Capitaine comment il avoit eu l'audace d'accepter cette commission ? s'il avoit bien songé au péril où il s'exposoit ? & s'il connoissoit l'humeur de *Radzin* ? Plus il parloit plus il s'enflamoit, & peu s'en falut qu'il ne mit le Capitaine en pièces ; mais par bonheur pour celui-ci, sa bile à force de jurer s'étant un peu évaporée : *Oses-tu bien* poursuivit-il, *me faire une proposition si honteuse à ma gloire, & si funeste à mes Amis ? Me crois-tu assez lâche pour les sacrifier à la rage de celui qui t'envoie ? Si tu le crois, sur quoi fondes-tu de si bas sentimens ? Qu'ai-je fait d'indigne d'un homme de ma qualité & de mon rang ? Tu ne parles point, tu te tais, quoi ! tu as eu l'effronterie de te présenter devant moi avec tes avis ridicules, & tu n'as pas l'assurance de me répondre ? Va misérable, je te fais grâce par pitié. Retourne à ton Maître & lui di que je ne me soucie ni de lui ni de l'Empereur. Il me conseille de lui remener mes Amis : di lui que c'est mon intention ; qu'il me reverra plutôt qu'il ne croit, & que j'irai bientôt le punir de son insolence. Cependant tu peux lui donner un avis meilleur que le sien, qui est que je suis Prince, né libre, & indépendant ; & que peut-être son pouvoir a moins d'étendue que le mien. C'est assurément ce qu'il ignore, aussi est-ce pour le lui apprendre, que je me prépare à l'aller voir. Il ajouta plusieurs autres choses dont le Capitaine attendoit la fin avec une impatience extrême, craignant toujours que *Radzin* ne changeât d'avis, & ne lui ôtât les moyens de retourner d'où il venoit. Après avoir été long-temps dans des frayeurs mortelles, il eut enfin permission de se retirer ; ce qu'il fit à l'heure même avec toute la diligence dont est capable un homme qui craint.*

Sur la réponse de *Radzin*, le Gouverneur se tint sur ses gardes, & songea aux moyens de réprimer son insolence. A peine y avoit-il pensé, qu'on vit paroître une Flote de quatre vints voiles. D'abord on ne put croire que ce fût celle de *Radzin*, acause du peu de temps qu'il avoit eu pour l'équiper, mais on fut bientôt que c'étoit lui-même, & l'on jugea à sa contenance qu'il n'avoit pas dessein de s'en retourner sans rien faire. Tout son Equipage étoit en bon ordre, & chaque barque étoit montée de deux pierriers & de bons soldats, tous âpres au butin, & impatiens de trouver des occasions conformes à leur dessein. Leur Maître néanmoins ne leur permit de faire aucun acte d'hostilité, n'ayant alors pour but que de reconnoître l'état des affaires d'*Astracan*. De l'autre côté, le Gouverneur attendoit une Flote que l'Empereur lui envoyoit, & sans cela, il n'avoit garde de rien entreprendre. Cependant *Radzin* par ses es-

*Nouvelles
forces de
Radzin.*

Septembre
1667.

Flote Impé-
riale envoyée
contre lui.

Dont il se
rend Maître
par un
ruse.

pions apprit tout ce qui se passoit, & ménagea si bien les esprits, qu'il ne craignit point les préparatifs qu'on faisoit contre lui. La Flote attandue étant arrivée, le Gouverneur plein de confiance l'envoya contre l'ennemi, qui bien-loin de s'en effrayer, témoigna en être bien-aise. On s'imaginoit à *Astracan* que la seule ombre de cette Flote étoit capable de le faire fuir; ou de l'abîmer dès l'abord s'il avoit l'audace de l'attandre. En-effet la Flote Impériale étoit composée de beaucoup plus de bâtimens que n'en avoit *Radzin*, & de six mille bon soldats, qui sans-doute l'eussent défait si l'on en fût venu aux mains; mais *Radzin* qui étoit habile, usa d'une ruse qui lui réussit. Il avoit dans ses troupes quantité de Moscovites qui lui étoient affectionnés; il leur proposa de se glisser parmi les ennemis, & de leur promettre tout ce qu'ils voudroient pour prendre son parti. Ceux-ci ne cherchant que les occasions de l'obliger, coururent où il les envoyoit, & gagnèrent la soldatesque, qui coupa la gorge aux hauts Officiers, & lui livra les autres & la Flote. Ce nouveau Maître leur fit des caresses extraordinaires; il leur fit donner deux mois d'avance, & leur tint ce discours: *Enfin mes amis vous voilà libres, & ce que vous venez de faire vous affranchit du joug des tyrans. Ce joug est si lourd & si rude, qu'il y a de quoi s'étonner que vous l'ayez porté si long-temps sans en être accablés. Mais le juste Ciel ne l'a pas permis, il a été touché de vos larmes, il vous envoie un Libérateur, qui après vous avoir tirés de l'oppression où vous gémissiez, vous aimera comme ses enfans, & n'aura pour vous qu'un cœur de père. Je ne vous demande pour reconnaissance qu'une affection sincère, une fidélité inviolable, & une constance à l'épreuve des artifices de vos ennemis. C'est pour les détruire que le Ciel vous a mis sous ma protection: Secondez mes efforts, & ne doute pas qu'il n'achève ce qu'il a si-bien commencé. A ce discours, les Moscovites que ses largesses avoient ébranlés, lui jurèrent qu'ils étoient prêts de le suivre partout, que leur zèle seroit éternel; & qu'il verroit dans les occasions quelles gens il s'étoit acquis. Ces paroles furent suivies des applaudissemens de toute l'armée, & d'un cri général de vive le Prince, vive le Père des soldats: fasse le Ciel qu'il détruise tous les Tyrans.*

Tremble de
Gouverneur
d'*Astracan*.

Durant que *Radzin* triomphoit, on étoit triste à *Astracan*, où le Gouverneur tout surpris de la lâcheté de sa Flote, songeoit mais vainement aux moyens de la retirer. Il apprit pour comble d'ennui que le peuple le méprisoit; qu'il n'avoit plus de louanges que pour *Radzin*; & que dans les villes voisines, on ne parloit que de sédition

&

& de revolte. Partout les soldats murmuroient, & disoient hautement qu'ils alloient quitter le service : qu'il n'y avoit plus de quoi les payer, & que l'argent qu'on leur destinoit étant employé à d'autres usages, il n'étoit pas juste qu'ils continuassent à vouloir exposer leurs vies dont on avoit si-peu de soin. Quelques-uns disoient être certains qu'ils ne seroient payés d'un an; qu'on abusoit de leur bonne foi, & qu'ils étoient bien fous de se laisser mener de la sorte. Tous ces discours tendoient à une revolte apparante, mais on n'osoit rien dire de peur d'irriter les esprits.

Cependant *Radzin* se voyant fort de quinze à seize mille hommes, en envoya une partie à *Czaritzza*, une autre à *Czornojar*; & demeura au milieu du reste, où on lui rendoit les mêmes honneurs qu'à un Roi. Soit que sa fortune l'aveuglât, ou qu'il fût vain de son naturel, il s'endormit dans les délices, & commit d'abord des cruautés qui l'eussent fait haïr s'il n'avoit eu soin d'y pourvoir. Dans ses débauches il prenoit plaisir à faire égorger devant lui ceux qu'on accusoit de la moindre faute; & souvent même il les massacroit de sa propre main; mais avec cette distinction, qu'il épargnoit toujours les soldats, & qu'il ne sacrifioit que les Officiers qui lui étoient suspects. Il permettoit même à ceux-là de se plaindre de leurs Capitaines, qu'il faisoit punir sévèrement sans s'informer s'ils étoient coupables: & cajolant ainsi les soldats en toute rencontre, il en étoit tellement aimé, que quoiqu'il leur commandât, ils l'exécutoient avec joie, & publioient partout qu'il étoit le seul homme au monde qui méritât d'être obéi. L'indulgence qu'il avoit pour eux, Fierci de Radzin, se répandit de-sorte, qu'il se vit en moins de cinq jours une armée de vingt-sept mille hommes. On ne rencontroit sur les chemins que troupes d'esclaves & de paysans de toutes nations qui couroient se donner à lui. On n'entendoit parler que de meurtres de personnes nobles. Chaque paysan, chaque esclave égorgeoit son maître, & en portoit la tête à *Radzin* qui leur applaudissoit, & leur donnoit des récompenses, pour les inciter à purger la terre de tels monstres (c'est ainsi qu'il nommoit les personnes de qualité) & à ne point souffrir que ces gens-là leur fissent la loi. Ainsi la campagne étoit déserte; & comme la naissance étoit un crime capital, il falloit aux Nobles quitter leurs châteaux s'ils vouloient vivre, & se sauver dans les villes en habits d'esclaves.

L'Armée de *Radzin* croissant tous les jours, il en devint si fier, Si orgueilleux, qu'il

Septembre.
1867.

qu'il crut tout au-dessous de lui, & ne douta pas qu'il ne fût bientôt sur le trône de ses voisins. Quelque dissimulé qu'il fût, il étoit aisé de connoître que c'étoit-là son ambition; mais le peuple peu pénétrant, ne pouvoit croire qu'un homme qui refusoit le titre de Roi, d'Empereur, de Maître; & qui affectoit celui de frère, d'égal, & de compagnon, eût envie de régner. C'est par cette feinte modestie qu'il attiroit les simples; par le mépris qu'il disoit avoir pour les Sceptres, & pour ceux qui les possédoient. Dans cet esprit d'orgueil secret, il se mit en tête de s'égalier aux Têtes Couronnées; en apparence pour avoir sujet de les flétrir, mais en-effet pour accoutumer ses sujets à lui déférer les mêmes honneurs. Lorsqu'il se crut en état de les insulter, il commença par le Roi de Perse, auquel il envoya des Ambassadeurs avec des lettres qui étoient conçues en ces termes: *Mon Frère, Dieu qui régit les Princes autrement que les particuliers, m'inspire aujourd'hui de t'aimer, & de rechercher ton Alliance pour nous unir contre les Tirans. J'ai jeté les yeux sur mes voisins, & n'en ai point trouvé de plus digne de mon amitié, que Toi. C'est pour te l'offrir que je t'envoie mes Ambassadeurs, & je te croi de trop bon sens pour ne pas accepter une offre si avantageuse: ainsi sans attendre ta réponse, je te considère déjà comme un Ami sur qui je fais fond. J'ai des Troupes sans nombre, & des richesses à proportion, mais j'ai besoin de munitions de guerre & de bouche; si tu en as plus qu'il ne t'en faut, fais en part à ton-Allié & je te les paierai contant. Je ne puis croire que tu sois si mal conseillé, que de ne m'en pas envoyer; mais en-cas que cela soit, fais état de me voir bientôt à la tête de deux cens mille hommes, pour prendre de vive force, ce que tu peux faire de bon gré. Et si ce n'est assez pour t'instruire de ton devoir; je veux bien que tu saches la résolution où je suis de te faire payer de ton sang, la peine que j'aurai d'aller en personne chés Toi.*

Ces Ambassadeurs
jetés aux
chiens.

Le Roi de Perse donna audience à ces Ambassadeurs, qui eurent l'insolence d'appuyer ce que ces Lettres contenoient. Aulieu de leur répondre, le Roi commanda qu'on les assommât, à la réserve de l'un d'entre eux, ce qui fut fait sur l'heure, & l'on jeta leurs corps aux chiens. Après l'exécution, le Roi faisant venir celui qu'il avoit épargné: *Je te laisse la vie*, lui dit il, *pour te renvoyer à ton Maître; Dis lui que je n'attendrai pas qu'il me vienne chercher, & que j'enverrai au-devant de lui de si bons piqueurs, qu'il sera bien fin s'il leur échape, & s'il peut éviter de finir comme tes compagnons.*

Ce pauvre Député s'étoit vu si près de la mort, qu'il eut de la peine

peine à se croire en vie, quoiqu'il fût bien loin de la Cour de *Perse*. Au récit qu'il fit de son Ambassade, son Maître devint tout furieux; & ne sachant à qui se prendre du mépris qu'on faisoit de lui, il déchargea sa rage sur ce malheureux Député, qu'il massacra à coups de sabre. Ses gens achevèrent de le mettre en pièces, & le jetèrent à la voirie.

Quelques jours après *Radzin* apprit que plusieurs troupes étoient en marche pour l'aller joindre. Comme cela ne se pouvoit sans porter leur Barques par terre, il songea aux moyens de leur épargner cette peine, & en vint à bout comme il suit: Sachant que *Kamuschinka* étoit située à l'embouchure de *Russlane*, qui se joignoit au *Tanaïs*, & celui-ci à la *Volga*; il jugea que cette Ville étoit fort à la bien-séance, & qu'il falloit s'en rendre Maître. Ce dessein étoit bien conçu, mais il étoit difficile à exécuter, la Place étant forte d'assiète, toujours bien munie & bien gardée. Pour éviter les longueurs d'un siège & d'une entreprise dans les formes, il eut recours à un stratagème qui réussit. Des Moscovites qui le suivoient il en choisit une partie, & les envoya dans la Ville. Ceux-ci adroits & bien instruits, firent les zélés pour la Patrie, & s'offrirent de si bonne grace, qu'on les crut bien intentionnés. La plupart de la Garnison étant de leur connoissance, ils s'assurèrent de leur secours, & tous ensemble sur le minuit gagnèrent les portes & les corps de gardes; égorgèrent le Gouverneur & les principaux Officiers, tout le reste suivit leur parti. Ensuite ils tirèrent un coup de canon pour donner avis du succès; surquoi *Radzin* envoya des Troupes, qui prirent possession de la Ville & la lui gardèrent.

Kamuschinka
fut surprise
& pillée
par les
troupes de
Radzin.

Septembre
1669.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XV.

Grande consternation à Astracan. Les Cosaques maîtres de Czaritza & de Tzornojar. Seconde Flote envoyée contre les Rebelles, & gagnée par eux comme la première. Fermeté du Gouverneur. L'Auteur & ses compagnons fuient le péril où la Ville est prête de tomber. Ils font route pendant la nuit.

Lorsque l'on fut à Astracan que les Rebelles Moscovites avoient trahi Kamnuschinka en faveur de Radzin, on se crut perdu sans ressource. On ne savoit plus à qui se fier, & l'on ne doutoit presque pas qu'on ne changeât bientôt de Maître. Le Gouverneur voyant que le trouble étoit général, assembla Son Conseil, où il exposa l'état des affaires, & représenta l'obligation où chacun étoit de lui dire quels moyens il croyoit & les plus courts & les plus seurs pour les rétablir. Plusieurs disoient que le mal étoit dans son plus haut point : & que le Chef des Revoltés n'étant pas de force à se soutenir, son crédit ne dureroit pas ; & qu'il subsisteroit d'autant moins qu'il n'étoit suivi que du petit peuple, qui n'a rien de plus essentiel que la légèreté & le changement : Que par cette raison il suffisoit d'être sur ses gardes, & d'empêcher que le peuple ne se mutinât. La plupart étoient d'opinion contraire. Ils disoient qu'en user ainsi, étoit donner pié aux Rebelles, & encourager les chancellans à suivre leur parti. D'où ils concluoient qu'il les falloit attaquer dans leur propre Camp ; & que pour peu qu'on eût d'avantage, les uns se dissiperoient ; & les autres intimidés seroient retenus dans leur devoir. Ce dernier avis fut suivi. Et comme la fidélité des simples soldats étoit suspecte, parce qu'ils étoient amorcés par la licence que leurs camarades avoient sous Radzin, plusieurs Gentilshommes s'offrirent de prendre leur place, & furent acceptés avec éloge.

On ne songea donc plus qu'à l'exécution du projet qu'on venoit d'arrê-

d'arrêter ; & parce qu'il étoit à craindre que *Czaritza* ne fût des premières assiégées, on commença par y envoyer sous la conduite d'un Gentilhomme nommé *Levonti Bogdanof* huit cens Maîtres, moitié Moscovites, moitié Tartares de *Nagai*, lesquels devoient chemin faisant escorter un Convoi de munitions de guerre & de bouche dont cette Place avoit besoin. Elle est éloignée d'*Astracan* de quelque quatre vints lieues, & s'étend jusques au *Dôn*, les environs duquel sont habités par les Cosaques ; comme nous avons déjà dit. Plusieurs ont cru que cette Rivière se déchargeoit immédiatement dans la *Volga* : mais j'ai l'expérience du contraire, & je puis assurer avec tous ceux de notre Equipage, que ces deux rivières n'ont nulle communication, & qu'il faut aux Cosaques plus d'une journée de chemin par terre, pour porter leurs Barques de l'une à l'autre : Ce qu'ils n'auroient garde de faire, s'il étoit vrai, que la liaison de ces deux rivières les pût exempter de cette peine.

Depuis le départ de ces huit cens Maîtres, *Bogdanof* manda au Gouverneur, qu'il venoit d'apprendre d'un Cosaque fait prisonnier par les Moscovites, que les Rebelles étoient entrés dans *Czaritza*, où ils avoient tués plus de douze cens hommes de la Garnison. Il ajoutoit que les Tartares étoient divisés, & se tuoient les uns les autres sans quartier ; & que puisque le secours qu'il menoit, étoit allé trop tard, il se retiroit à *Tzornogor*, où il espéroit être avant l'arrivée de l'ennemi. Il mandoit aussi que les Moscovites avoient si cruellement tourmenté ce pauvre prisonnier Cosaque, que les plus brutaux de ses ennemis en avoient compassion.

Les desordres augmentant toujours, on équipa toutes les Barques des environs, & quelques jours après il s'en trouva quelque quarante, chacune desquelles étoit montée d'une petite pièce de fonte. Il y avoit de plus deux mille six cens Moscovites, & cinq cens hommes d'*Astracatai*, que commandoit *Knées Simeon Ivanowits Elbof*. Ce détachement étoit tiré de la Garnison d'*Astracan*, dont le Colonel étoit Polonois, & se nommoit *Jean Rufinski* : son Lieutenant, *Irindroug* Ecossois. Les autres Officiers Etrangers s'appeloient *Paul Rudolf* Capitaine Allemand : *Robert Hent*, Capitaine Anglois : Et *Nicolas Scaak*, qui de Lieutenant qu'il étoit dans notre Bord, avoit été fait Capitaine par les Moscovites. Il y avoit encore deux Lieutenans & deux Enseignes Allemands : Les autres étoient ou Moscovites ou Polonois.

Cette

Septembre.
1769.

Mai.
1676

Cette Flote partit d'*Astracan* le vint-cinquième Mai, qui étoit le jour de la Pentecôte : & pour intimider les soldats, & les retenir dans leur devoir, en tirant le coup de partance, on fit pendre le pauvre Cosaque, qui étoit déjà à demi mort à force de tourmens, à la vuë de toute la Flote. Sitôt qu'elle eut fait voiles, le petit peuple d'*Astracan* qui jusques-là s'étoit contenté de murmurer, éclata insolemment contre la conduite du Gouverneur, blâma ses Officiers, & fit même quelques menaces. Mais quoiqu'ils fissent le Gouverneur ne fit pas semblant de les entendre, remettant à les punir après le retour de la Flote, dont on ne doutoit pas que le succès ne fût tel qu'on le souhaitoit ; ajoutez que la Garnison étant plus foible que de coutume, on craignoit qu'en-cas d'émotion le peuple ne fût le plus fort. Sur ces entrefaites on apprit d'un Gentilhomme qui s'étoit enfui, que l'ennemi s'étoit emparé de *Tzornojar*, & l'avoit emportée d'assaut le jour que la Flote s'en approcha : qu'on avoit tout mis au fil de l'épée, sans donner quartier à personne : & qu'en même temps les soldats de la Flote Moscovite avoient égorgé tous leurs Officiers, & s'étoient rendus au Vainqueur, quoi-qu'un quart d'heure auparavant, ils eussent juré d'exposer leurs vies pour l'intérêt du Prince.

Jun.
Tzornojar
emprisée
d'assaut.

Et la Flote
général aux
Rebelles.

Cette nouvelle qui alarma les Magistrats, accrut l'insolence du peuple ; ce n'étoient plus des plaintes sourdes & cachées ; on écla-toit effrontément contre le Gouverneur, on le calomnioit, on l'insultoit en toute rencontre. Et il y en eut même qui eurent l'audace de lui dire, qu'il avoit régné assez long-temps, & que c'étoit désormais le tour d'un Maître mieux instruit, & plus digne de les gouverner. Les riches & les Nobles n'osoient plus paroître en public, & ils craignoient à tous momens que le peuple ne les assommât.

Peuple insolent.

Permett du
Gouverneur

Cette mutinerie dont la plupart étoient effrayés, n'empêcha pas le Gouverneur de mettre ordre à tout. Ils s'assura des Allemands qui étoient dans la Ville : & en attendant le secours qu'on lui envoyoit de *Moscovie*, il leur commit les premières charges, leur donna la garde de l'Artillerie, & les approcha de sa personne. Dans l'état où étoient les choses, il crut que les étrangers seroient plus fidèles que les habitans, & qu'il risquoit moins en leur confiant la garde de la Ville qu'à un peuple mal intentionné, & qui ne cherchoit que l'occasion d'obliger l'ennemi du Prince. Avec toutes ces précautions

tions, nous jugeâmes que le Gouverneur ne pourroit dissiper l'orage qui alloit fondre sur la Ville; L'Armée de *Radzin* croissoit tous les jours: il faisoit de grandes conquêtes, & le bonheur le suivoit partout; le moyen de lui résister? Comme nous crûmes la chose impossible, nous suppliâmes le Gouverneur qui vouloit nous retenir, de nous laisser la liberté dont nous jouissions quand nous abordâmes à *Asfracan*: & de considérer que nous avions d'autres ordres à suivre pour le service de Sa Majesté Impériale. Quand nous n'eussions pas eu dessein de suivre nostre route, nous n'eussions eu garde de nous engager, ne doutant pas que *Radzin* qui nous connoissoit, & qui savoit que nous étions dévoués au Prince, ne nous traitât plus cruellement que les autres. C'est pourquoi nous résolûmes non-seulement de demeurer libres, mais même de chercher l'occasion de nous retirer.

Encore qu'il y eût dans la ville assés de munitions pour résister à une Armée de cent mille hommes, & que quelque fort que fût l'ennemi, il ne pût sans témérité entreprendre de l'assiéger, le bruit vint néanmoins qu'il s'approchoit à grandes journées, & que ses troupes étoient innombrables. Plus ce bruit augmentoit, plus le peuple étoit insolent: ce qui fit croire qu'il y avoit de part & d'autre de secrètes correspondances. N'y ayant donc plus de sûreté ni pour le Gouverneur, ni pour nous; car on nous menaçoit d'être des premiers sacrifiés à la cruauté du Rebelle, notre Capitaine nous fit assembler; & nous ayant représenté qu'en différant de quitter la Ville, nous courions risque d'y être enfermés, il conclut qu'il falloit que chacun se rendît à Bord dès le même jour avec ses meilleurs hardes, & qu'on se tint prêt pour aller en *Perse*. Il ajouta qu'on ne manquât pas de se trouver dans le Vaisseau quelque temps avant qu'on fermât les portes de la Ville, parce qu'il étoit résolu de n'attendre personne, de peur qu'étant découverts on ne s'opposât à notre retraite. Bienque le temps fût court, la joie de sortir de ce lieu nous en fit trouver assés pour obeïr ponctuellement; tout fut prêt à l'heure marquée, & le bagage mis entre les mains de notre Pilote. Il y avoit dans notre Equipage deux de nos gens qui avoient leurs femmes & des enfans, l'un nommé *Corneille Brak*, & l'autre *Jacob Trappen*, que notre Capitaine avoit défendu d'avertir, ne voulant pas se charger d'eux dans un si long voyage. Cependant je crus que cette défense étoit contre la charité, &

Jul.
107.

L'Auteur
& ses com-
pagnons dé-
libèrent de
quitter la
ville à l'in-
sçu des
Muscovites.

Juin.
1690.

que c'étoit une espèce de cruauté d'abandonner nos compatriotes à la rage d'un peuple qui ne leur feroit nul quartier: Je les avertis donc de l'ordre reçu, & fis en-sorte que le premier vint à Bord avec sa femme & son enfant. Pour *Jacob Trappen*, il dit que l'argent lui manquoit, & que ne sachant où en prendre, il n'osoit tenter une entreprise de certe importance. Il m'exposa sa peine avec tant de marques de douleur, que j'eus un regret tres-sensible de ne pouvoir lui en prêter, pour le tirer d'un lieu où il alloit être exposé à la dernière misère, & au péril d'être à tous momens enveloppé dans les ruines de la Ville, ou massacré par le peuple, qui s'enflammoit de jour en jour contre le Gouverneur, le menaçant impunément, & commençant même à l'outrager: A quoi il n'y avoit nul remède, particulièrement si *Radzins* assiégeoit la Ville, de quoi on ne doutoit presque plus, toutes les nouvelles assurant qu'il n'étoit pas loin, & que ses forces étoient audelà de toute créance. Ainsi ce pauvre homme avoit à combattre la rage des Rebelles, l'insolence des habitans, & les horreurs de la pauvreté. Nonobstant cela il falut céder à la nécessité, & s'abandonner à la Providence divine à qui nous le recommandâmes. En le quittant nous nous mîmes dans la chaloupe au nombre de quinze personnes. Notre Capitaine ne s'y trouvant point, ni deux autres de l'équipage nommés *Brandt* & *Termunde*, nous les attendîmes si long-temps qu'on appréhenda d'être surpris. En-effet il étoit à craindre que nous ne fussions d'écclés, & en ce cas, il est certain qu'on nous eût mal traités, le Gouverneur ayant fait entendre qu'il ne prétendoit pas que nous allassions à notre Bord que le tumulte ne fût apaisé. Ces considérations & quelques autres troublèrent les esprits, & réveillèrent l'impatience de quelques-uns, qui craignant les suites fâcheuses d'un plus long retardement, voulurent absolument partir; Le Maître du Vaisseau remontra qu'ils ne le pouvoient en conscience, & qu'on les blâmeroit d'avoir si lâchement abandonné leur Capitaine, auquel ils étoient obligés en tant de manières. Ces paroles les adoucirent, on attendit jusques à Minuit, mais depuis cette heure, on convint qu'il n'y avoit point d'apparence d'attendre plus long-temps le péril étant infaillible, outre qu'on pouvoit présumer ou qu'il avoit pris un autre bateau pour s'en fuir, ou qu'on l'avoit fait prisonnier. Ajoutez qu'il étoit à craindre que la femme du pauvre *Trappen* dont nous avons parlé, n'ayant pas la for-

ce de se taire, ne découvrit où nous étions. Ainsi nous quitâmes le rivage avec d'autant plus de confiance, que notre Vaisseau étant entre nous & la Ville; il déroboit aux habitans la vuë de la chaloupe, ce qui favorisoit notre fuite: joint qu'on étoit fort éloigné de nous croire assés hardis pour nous exposer à la Mer dans un si frêle bâtiment. Notre patience étant épuisée & notre espérance inutile, nous résolûmes enfin de prendre la route de *Perse*, bienque nous ne doutassions pas que ce dessein ne fût suivi de mille dangers inévitables, & de beaucoup d'incommodités.

Juin.
1670.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XIII.

Départ de l'Auteur. Le Pilote fait fausse route. Inquiétude de l'Equipage pour ce sujet. Ils courent en droiture & se remettent hureusement. Description de Satiri-Boggère. Hauteur extraordinaire des roseaux de cette Ile. Sable luisant. Barque de Tartares échouée. De la Circassie, & des mœurs, des coutumes, & des manières de ses habitans.

LE douzième Juin nous fîmes voiles, mais par malheur notre Vaisseau s'écarta d'abord de sa course pour avoir suivi malapropos un des bras de la Rivière. Nous voyions bien par-ci par-là des hutes de Tartares qui eussent pu nous redresser, mais nous n'osions pas nous y fier, la coutume de ces gens-là étant de prendre les étrangers, & de les vendre comme des esclaves. Ce pays n'est pas des plus agréables, mais le terroir en est fort bon, les chameaux, les dromadaires, les chevaux, les moutons, & semblables animaux, y trouvent abondamment de quoi paître. Nous y vîmes aussi quelques petits bois pleins de sangliers & de marcaffins; mais rien de tout cela n'étoit capable de nous consoler du chagrin que nous avions de ne pouvoir courir en droiture. Nous ne fîmes durant deux jours qu'aller d'un parage à un autre, sans savoir si nous avancions ou si nous reculions, ce qui nous causa une peine & une inquiétude extrême: Et ce qui combla notre déplaisir, fut un des plus vio-

juin.
1779.

lens orages dont on ait jamais oui parler. Les coups de tonnerre & les éclairs étoient si fréquens & si rudes, que nous crûmes tous que ce jour seroit le dernier de notre vie. Ne pouvant plus tenir contre tant de maux à la fois, nous nous mîmes à l'abri dans une des Iles voisines, où nous laissâmes passer l'orage. Ensuite nous portâmes au Sud, & quelques heures après, nous rencontrâmes des Tartares qui nous demandèrent où nous allions? Nous leur répondîmes en Moscovite, qui étoit la Langue dont ils se servoient que nous cherchions un passage vers la Mer: A quoi ils repartirent que nous ne portions pas à route, & que celle que nous tenions nous meneroit chés les Tartares Czérémiffes. Nous remerciâmes les Tartares du bon avis qu'ils nous donnoient, & les priâmes de nous mettre où il faloit que nous fussions, en leur payant leur peine; dequoi nous convinmes pour un ducat. Sur la route ils nous dirent qu'un peu au-delà de l'endroit où ils nous avoient rencontrés, nous fussions tombés infailliblement entre les mains des Tartares qui nous eussent faits esclaves, & traités inhumainement. Nous ne doutions pas de ce qu'ils disoient, & quoi-qu'ils parussent plus humains que ceux dont ils parloient, nous n'avions garde de nous y fier. C'est pourquoi avant que de les suivre, nous fîmes passer dans notre Bord un de leurs gens pour nous répondre de la bonne foi des autres. Ils nous menèrent à l'embouchure de la Rivière où se pêche l'éturgeon, nommé en langue du pays *Oufsongue*, & un autre appelé *Biélogue*, des œufs duquel se fait le Caviar, connu dans l'*Europe* & dans l'*Asie*.

Manière
extraordi-
naire de
pêcher.

Pour la commodité de la pêche, on a planté dans la Rivière quantité de pieux qui forment un triangle fort ample, où ce poisson étant une fois enfermé, ne peut reculer ni avancer, ni même se tourner en si peu d'espace, étant ordinairement long de vingt cinq à vingt six piés. Lors qu'il est pris, les pêcheurs le tuent à coups de javelots, & font le caviar des œufs qu'ils en tirent. Ces œufs qui pèsent quelquefois trois ou quatre cens livres, sont la seule chose qu'ils estiment; car pour le poisson, ils en font si peu de cas, qu'ils ne le valent que quelquefois: & quand ils le font, c'est pour l'envoyer en *Moscovie* où le menu peuple l'achète. Le trafic du caviar n'est pas moins grand en ce pays-là, que celui du beurre en *Hollande*; dont les Moscovites ne mangeant point durant leur Carême, ils usent de ce caviar & en font toutes leurs fau-
ces,

ces, c'est-pourquoi il s'en consume une prodigieuse quantité.

Joia.
189c.

Ce fut en cet endroit que les Tartares nous quiterent, disant qu'ils n'osoient nous mener plus-loin, par la crainte qu'ils avoient d'être rencontrés de ceux de leur Nation, qui ne leur pardonneroient pas le bon office qu'ils nous rendoient: Ils assurèrent qu'en allant tout droit depuis ces pieux, sans courir sur des croisières, nous ne pouvions manquer de trouver le lieu où la Rivière se décharge dans la Mer. Et en leur payant le prix accordé, ils ajoutèrent qu'ils craignoient que les soldats d'un Corps-de-garde posté exprès en cet endroit-là, ne nous empêchassent de passer. Ce dernier avis nous fit tomber dans une inquiétude extrême, n'ayant point prévu cet obstacle: mais quelque péril qu'il y eût, nous résolûmes ou de passer, ou de périr en nous défendant. Et dans cette résolution nous suivîmes notre route, le long d'un espace fort étroit, les deux côtés de la Rivière étant occupés de ces pieux. Au bout de ce chemin nous trouvâmes la redoute dont les Tartares nous avoient parlé; mais par bonheur il n'y avoit point alors de soldats; ainsi nous passâmes plus hureusement que nous n'avions pensé. A l'appréhension que nous avions eue, succéda le soin de chercher du pain; dont nous ne mangions plus que chacun deux onces par jour, tant nous en avions peu. Pour cet effet nous tournâmes la proue vers des pêcheurs, qui étoient là aux environs, & leur représentâmes l'extrémité où nous étions; mais ils s'en mirent si peu en peine, que nous les quitâmes aussi avancés après plusieurs instances, que si nous n'avions point parlé.

Le quatorzième, nous entrâmes en Mer, par un endroit où la *Nelga* qui s'y décharge, a plusieurs bras qui font plusieurs petites îles toutes environnées de roseaux, excepté *Satiri-Boggère* qui l'est d'une chaîne de rochers. Nous vîmes sur l'un de ces rochers une petite hute, que *Radzin* avoit fait bâtir pour épier les passans: & dès que ses gens découvroient quelques bâtimens, ils couroient après, & le pilloient. Nous navigâmes depuis là jusques aux montagnes de *Circassie*, sur un fond de deux ou trois brasses. Des oiseaux de cette Côte les uns ont le bec long, & fait en forme de cueiller, & d'autres ressemblent au pélican. A quelque distance du rivage, nous vîmes une forêt de roseaux aussi hauts que les plus grands arbres; entre lesquels & le rivage, il y a autant de profondeur qu'en pleine Mer: c'est-pourquoi on y est à couvert du vent, dont la for-

Roseaux
aussi haute
que d. i. ara-
bres.

Join.
1670.

ce se rompt contre les roseaux. Ce qui peut être d'un grand secours pour les voyageurs durant la tempête; car en mouillant un peu audelà, ils y peuvent être à l'abri; & en sortir après l'orage, en tirant sur le cable où leur ancre est attachée. Dumoins nous nous trouvâmes fort bien d'en avoir usé de la sorte; car près de-là nous fûmes batus d'une tempête, qui nous eût sans doute abîmés, si nous n'y avions eu recours: & avant que d'y être, deux hommes ne fussent pas à puiser incessamment avec des seaux, les vagues qui entroient dans le Navire. Ce mauvais temps dura jusques à cinq heures du matin; & dès qu'il fut passé, nous portâmes au Sud quart à l'Oüest, le vent étant alors au Sud-Est. Je goûtai de l'eau de ce parage, & je pensois la trouver salée, comme en-effet elle devoit l'être; & cependant elle étoit douce, & fort bonne à boire, nonseulement à mon goût, mais même au goût de tout l'Equipage, qui en but plusieurs fois, & qui trouva toujours que cette eau n'étoit nullement salée. Nous prîmes aussi hauteur, & trouvâmes que nous étions par les vint & deux degrés & quatre minutes de la bande du Sud.

Le quinziesme, nous prîmes le large, & tirâmes si fort à la Mer, que nous perdîmes la vuë des Terres dès l'entrée du Golfe *Kislarque*, dont la largeur est d'environ quarante lieues. Autour des Iles de ce Golfe, il y a du sable qui ressemble à l'or; & qui éclaire dans les ténèbres comme la flamme d'un grand feu; c'est à cause de sa couleur que les habitans l'ont nommé *Kislarke-olt Khoek*, c'est adire Golfe d'or. De temps en temps je goutois l'eau, & la trouvois tantôt comme du salpêtre; tantôt amère; quelquefois souffrée; & enfin douce comme auparavant: D'où j'inférai que ces changemens ne pouvoient venir que du fond, dont les qualités se communiquoient à l'eau qui y reposoit. La rivière de *Kislar* est un des bras du fleuve *Bustro*, qui prend sa source huit lieues audessus de *Terki*, d'où elle se répand plus de soixente cinq lieues le long de la *Volga*. Cependant notre appréhension croissoit de moment en moment, & avec assés de raison: notre chaloupe étoit si chargée qu'il ne s'en falloit pas un pié qu'elle ne fût toute sous l'eau: il ne nous restoit plus que six ou sept livres de pain pour toute provision: & pour comble de misère, un coup de vent qui dura toute la nuit, fit grossir la Mer de-sorte, que nous desespérâmes de pouvoir approcher de Terre; joint qu'il falut pomper & puiser toute la

la nuit, encore étions-nous à demi-nyés, les vagues entrant incessamment dans notre Barque. Le lendemain le vent continuant, & ayant perdu la vue de Terre, nous perdîmes toute espérance, & bornâmes nos soins à nous laisser conduire au Ciel, ne pouvant plus rien de nous-mêmes.

Juin.
1678.

Barque de
Tartares
échouée.

Le jour d'après, nous fûmes portés d'un bon vent, qui nous fit faire beaucoup de chemin en peu d'heures. Sur le Midi, nous vîmes Terre; & peu après ayant découvert une Barque, nous tirâmes de ce côté-là. Cette Barque étoit échouée; & les Tartares du *Daguestan* à qui elle appartenoit, se jetèrent dans l'eau lorsqu'ils virent que nous approchions. Nous leur criâmes qu'ils ne devoient point s'épouvanter, & que nous étions leurs amis. Ces paroles les rassurèrent, & les firent rentrer dans leur Barque. Après quelques enquêtes qui ne tendoient qu'à les apprivoiser, nous leur demandâmes du pain, que nous promîmes de leur payer ce qu'ils voudroient. D'abord ils dirent qu'ils n'en avoient point; mais un ton de voix fort plaintif: quelques soupirs; & des euillades vers le Ciel leur firent connoître que nos besoins étoient pressans; & les incitèrent à nous offrir six petits pains, & quelques prunes & poires seiches, dont nous leur fîmes de fort tendres remerciemens. Cette Barque étoit chargée de bales de soie, que ces Tartares alloient vendre à *Astracan*; mais quand nous les eûmes informés du misérable état où nous avions laissé la Ville, dont nous ne doutions pas que *Razin* ne se fût rendu Maître, ils changèrent d'avis, & résolurent de les porter à *Terki*, où si le profit n'étoit pas si grand, ils étoient certains qu'ils ne risquoient rien. Pour nous, qui étions dénués de tout, & qui ne savions où aller pour acheter ce qui nous manquoit, nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de leur tenir compagnie. Le Ciel nous fut si favorable que nous y fûmes en très-peu de temps & sans beaucoup d'incommodité. En abordant, dix ou douze soldats vinrent à nous, je ne sai pas à quel dessein, mais ils furent long-temps à nous observer sans rien dire. A tout hazard nous fîmes parade de nos armes, & témoignâmes peut-être plus de résolution que nous n'en avions: & les soldats jugeans de l'intérieur par l'apparence, se contentèrent de nous demander qui nous étions & d'où nous venions? Nous leur fîmes la même réponse que nous avions déjà faite ailleurs; qui est que nous étions Hollandois, & que par ordre de Sa Majesté Impériale nous allions en *Perse* par Mer;

Join.
1670.

Mer; Que nous cherchions les lieux dangereux avec ce petit Bâtiment, pour les éviter au retour avec les vaisseaux destinés à cette entreprise; & que c'étoit là le seul but de notre voyage. Ils reparurent que s'il étoit vrai que nous fussions tels, il falloit que nous allassions devant le Gouverneur. Nous répliquâmes que nous n'avions garde d'y manquer, mais qu'étant trop tard ce jour-là, nous remettions à le faire au jour suivant. A cette réponse ils se retirèrent & nous laissèrent en repos, mais nous n'en eûmes pas beaucoup, craignans à tous momens qu'on ne vint se saisir de nous. Ayant eu la simplicité d'avouer aux Tartares que nous avions trouvés en chemin, que nous étions sortis d'*Astracan* à l'insçu du Gouverneur, nous avions peur & avec raison, qu'ils ne publiassent notre secret, & qu'on ne prît ce prétexte pour nous arrêter: c'est pourquoi dès le point du jour, nous levâmes l'ancre & fîmes voiles.

Description
de Terki.

La ville de *Terki* est située à quarante trois degrés vint sept minutes de longitude; & éloignée de la Mer d'une petite lieuë. Elle a été accrue par trois fois du même côté: La première, par les Moscovites; La seconde, l'année mil six cens trente six par un Ingénieur Hollandois appelé *Corneille Claas*. Ce fut aussi lui qui désigna le plan du rempart, où l'on n'a rien changé depuis. Ce rempart est haut de trois toises & épais de dix: & ses bastions ont leur Terreplain égal à la hauteur du Rempart. Le reste des Travaux met la Place en tel état, que chacune de ses parties découvre l'Ennemi de front & de flanc, & peut résister avec avantage à une Armée considérable. *Thomas Belli* Colonel Anglois, y fit aussi quelques changemens l'an mil six cens soixente & dix. La rivière de *Timenki* ou selon les Moscovites, de *Terki* arrose l'un de ses côtés. De l'autre qui est vers la Mer, tout est rempli de grands roseaux qui en ôtent presque la vuë. Du côté de la Terre, il n'y a ni bois ni montagnes qui empêche la vuë d'aller aussi loin qu'elle peut s'étendre: Et comme la Ville est frontière, & la dernière de ce côté-là qui appartient à l'Empereur, elle est toujours pourvue de toutes sortes de munitions, & de deux mille soldats effectifs.

La nuit du dix-septième, le vent fut encore extrêmement fort: Et le lendemain, nous eûmes la vuë des Terres de part & d'autre, ayant à gauche l'Ile de *Meinders*, ainsi nommée du nom de celui qui en a fait la découverte. Nous fîmes vint lieuës dans ce parage, au
bout

bout desquelles nous nous trouvâmes au lieu qui confine aux Monts fameux de *Caucase* & d'*Ararat*. Là nous pensions doubler la pointe, mais d'abord nous nous aperçûmes qu'en le faisant, nous n'eussions pu nous parer du Terrain dangereux qui gît un peu au-delà; ce qui nous fit changer de dessein. Après avoir fait quelques lieues, nous mouillâmes sur deux brasses, fond de bonne tenuë & excellent pour l'ancrage. Sur le soir nous fîmes route, & environ un quart d'heure après, nous decouvrimus une grande Barque montée de soixente & deux hommes, qui venoit tomber sur la nôtre. Si-tôt que nous la vîmes, nous nous préparâmes à repousser l'insulte de ces gens, qui se contentèrent d'approcher de nous à la portée du pistolet; d'où observant que nous étions & mieux armés & plus résolus qu'ils ne s'étoient imaginés, se retirèrent un peu à l'écart, & ne nous suivirent que de loin. Pour nous, voyant que la partie étoit trop inégale; nous ne jugeâmes pas apropos de les attaquer les premiers, mais en faisant toujours bonne mine, nous courûmes au large le plus que nous pûmes; & allâmes mouiller entre la terre ferme & l'Île de *Syrlân*, où nos ennemis n'osèrent nous suivre. Nous avons su depuis, que ces gens étoient dépêchés par le Gouverneur de *Terki*, pour nous tailler en pièces, quelque part qu'ils nous rencontraissent, & pour lui mener notre Barque avec ce qui s'y trouveroit; mais par bonheur ils avoient si peu de cœur qu'ils n'osèrent nous attaquer.

Le dixhuitième, nous levâmes l'ancre, & nous tîmes un peu sur le vent pour approcher de Terre, & nous l'aperçûmes sur les deux heures après Midi. Ensuite étant portés d'un bon vent, nous rangâmes la Côte, & sortîmes du Domaine de l'Empereur. Il est séparé de la *Circassie* par la Rivière de *Timenki* ou *Terki* qui est un des bras du Fleuve *Buistro*. Le Prince du Pays a toujours sur pié un Corps de quinze mille hommes, pour être prêts en toute rencontre à courir au pillage, qui est leur ordinaire emploi. Ces voleurs à gage vendent leur butin à *Terki*, où il y a deux jours de marché par semaine; & où le Prince qui se nommoit *Knes Boulat*, lorsque j'y passai, tient sa Cour. Le Czar & lui sont d'ordinaire en bonne intelligence.

La *Circassie* qui commence à *Timenki*, est séparée par le Fleuve *Step* du *Nagai*; & du *Daguestan* par le *Buistro*. Ce Pays est fertile en blé, en fruits, & en legumes; & le pâturage y est excellent. Ses habitants sont forts & robustes, & ont le visage fort large, mais toutefois

Juin,
1672

De la Circassie & des
Tartares qui
l'habitent

juin.
1670.

Leurs ha-
bits.

un peu moins que les Calmuques & les Czérémisses. Ils ont d'ordinaire tous les traits grands, & le tein fort basané. Ils ont le haut de la tête ras à la réserve d'une rouffe : & depuis-là, ils laissent croître leurs cheveux autour de la tête, tantôt flotans & tantôt tressés ; & tous les ont noirs comme du geai. Leurs habits consistent en une longue veste de couleur grise, par-dessus laquelle ils portent un manteau à peluche, attaché au cou avec un bouton. Leurs bonnets sont de drap, & faits apeuprès comme ceux des Prêtres. Ils ont peu de civilité, & néanmoins de tous les Tartares ce sont les plus honnêtes & les moins brutaux. Comme ils ne vont jamais guerres à piés, ils sont tous bons hommes de cheval, & le travaillent avec jugement. Leurs armes ordinaires sont l'arc & la flèche, & ils usent aussi quelquefois du fusil & d'autres armes à feu.

Beautés
achevées.

Si les hommes de ce pays-là sont des plus grossiers & des plus mal-faits, les femmes ne sont pas demême ; elles ont toutes de l'agrément, & je ne sai quoi qui les fait aimer : & ce que je ne puis comprendre, c'est qu'il y ait en ce pays-là si peu de proportion entre elles & les hommes ; ceux-ci comme nous avons dit, étant laids & basanés ; & les femmes belles & fort blanches : & cette blancheur est mêlée d'un si beau coloris, que ce n'est que lis & que roses. aux endroits où il faut qu'ils soient pour faire une beauté parfaite : Leur front est grand & uni ; & sans le secours de l'art elles ont si peu de sourcils, qu'on diroit que ce n'est qu'un filet de soie recourbé. Elles ont les yeux grands, doux, & pleins de feu : le nez bien tourné, les lèvres vermeilles ; la bouche riante & petite : & le menton comme il doit être pour achever un parfait ovale. Le cou & la gorge ont la blancheur & l'embonpoint que demandent les connoisseurs dans une beauté achevée : & sur un dos plein & blanc comme neige, tombent de longs cheveux de la couleur du plus beau geai, tantôt flotans, quelquefois tressés ; & qui accompagnent toujours agréablement le tour de leur visage. Elles sont coiffées d'un petit bonnet d'étoffe noire, sur lequel est attaché un bourlet de velours demême couleur qui ne fait pas un mauvais effet : Mais ce qu'il y a de ridicule, c'est que les veuves au lieu de bourlet ont une vessie de bœuf ou de vache des plus enflées, qui bien que couverte de quelque étoffe, les défigure merveilleusement. L'Hiver, elles ont des robes fourées ; & l'Été la simple chemise, ordinairement bleuë, jaune, rouge, ou verte. Et comme la sévère bienséance n'a point de lieu en ce pays-
là

là ; cette chemise est ouverte jusques à mi-corps , que les yeux regardent avec plaisir , sans que ces belles y trouvent à redire. La liberté de se produire de la sorte n'est que pour les femmes du commun : celles qui sont de qualité ont deux légères vestes sans manches sur la chemise ; & par-dessous , un caleçon qui leur descend jusques à mi-jambe , & même jusques aux talons. Elles portent au cou des colliers d'ambre , ou des chaînes d'or , d'argent , ou d'étain : & des bracelets de coquilles fines , ou de petits cailloux proprement taillés. En parlant de leur sein , j'ai passé vite comme on fait les choses communes , & cependant il n'est rien de si rare , ni qui mérite plus d'attention. Les deux globes y sont bien placés , bien taillés , & d'une fermeté incroyable ; & je puis dire sans exagérer que jamais rien ne fût si blanc , ni plus propre ; un de leurs plus grands soins étant de les laver tous les jours ; de peur disent-elles , de se rendre indignes par trop de négligence , des graces que le Ciel leur fait. Leur taille est belle , grande , & aisée , & toute leur personne pourvue d'un air libre & dégagé.

*Joia.
147.
Habits des
femmes de
Circassie.*

Avec de si beaux dons elles ne sont pas fort cruelles , & ne s'effraient point de l'abord d'un homme de quelque pays qu'il soit : & soit qu'il les approche ou qu'il les touche , bien-loin de le rebutter , elles feroient scrupule de l'empêcher de cueillir ce qu'il faut de lis & de roses pour un bouquet de juste grosseur. Mais si les femmes sont faciles , les maris sont si bons , qu'ils voient d'un air froid cajoler leurs femmes , dont ils ne sont ni foux , ni jaloux ; allégans pour raison qu'il est des femmes comme des fleurs , dont la beauté seroit inutile , s'il n'y avoit point d'yeux pour les regarder , ni de mains pour les toucher. J'en ai vu de si peu farouches , qu'elles m'appeloient en passant , en apparence pour voir de près mes habits qui leur plaisoient : ou pour s'informer des manières & des coutumes de mon Pays , mais en-effet pour demander quelque nippe , ou quelque bijou , qu'il eût été difficile de refuser à de si aimables personnes. Quand je les voyois près de leurs maris , je ne pouvois croire qu'étant si bien faites , elles pussent aimer de si laids mâtins. Ces derniers me pardonneront si je n'ai pas pour eux autant de tendresse que pour leurs femmes : Et si je les louë un peu moins , c'est en vérité qu'autant que leurs femmes me plaisent , autant j'ai de dégoût pour eux. Hé ! qui pourroit dire du bien de ces faces hideuses , de ces hommes faits en loups-garous , dont l'air , les manières

*Ce ne sont
point des
beautés farouches.*

Juin.
1670

& les habits, sont à mon gré les choses du monde les moins supportables : Mais pour leurs femmes, j'avoué que jamais je n'ai rien vu de plus engageant, de mieux fait ni de plus aimable. Elles sont libres, comme j'ai dit, mais je ne croi pas que la pudeur y soit intéressée, & j'ai vu quelquefois de mes camarades s'y tromper.

Lorsqu'ils s'emancipoient à de légères privautés, ces femmes les leur pardonnoient, comme des choses qui ne sont chés elles de nulle importance; mais s'ils prétendoient abuser de leur facilité, ils étoient rebutés d'une manière qui leur ôtoit toute confiance.

Religion de
de les Tarta-
res

Il semble que ces peuples soient Mahométans, parce qu'ils parlent quelquefois de l'Alcoran, par lequel ils disent qu'il leur est permis d'avoir plusieurs femmes; mais ils n'usent pas de ce privilège, & ils se contentent d'en prendre une, de peur qu'un plus grand nombre ne leur coûtât trop à entretenir, & de se voir accablés d'enfants. J'ai dit qu'il semble que ces peuples soient Mahométans, car ce n'est pas une chose fort assurée: & à dire ce que j'en pense, ils ne croient ni en Dieu ni en *Mahomet*, & s'ils ont quelque ombre de Religion, elle est si frêle, qu'il est probable qu'ils n'en ont point. Outre qu'ils vivent dans une profonde ignorance, ils n'ont ni Mosquées, ni Moullas, ni aucune marque de créance, excepté certains jours de fêtes, principalement celle d'Elie, que je leur ai vu célébrer. Un jour allant à terre pour acheter des provisions, à cinquante pas d'un pré par où il falloit que j'allasse, je fus arrêté par des Tartares, qui me dirent ne pouvoir admettre aucun étranger à leurs mystères; & qu'y étant actuellement occupés, je ne pouvois approcher du lieu de la cérémonie. Comme de celui où j'étois, je distinguois ce qu'ils faisoient, presque aussi bien que si j'eusse été dans le pré, je n'insistai pas pour en approcher. Lorsque le peuple fut assemblé, un des premiers d'entre eux prit un bouc, & lui coupa les parties qu'il jeta sur un buisson; d'où étant tombées d'elles-mêmes, on rejeta ce bouc, comme étant mal-propre pour l'usage auquel il étoit destiné; & l'on en tua un autre dont l'opération fut plus heureuse. Etant trouvé digne d'être consacré, on commença par l'écorcher; puis on en étendit la peau sur un bâton qu'on suspendit à une perche, qui fut plantée au milieu du pré. Ensuite une partie de cet animal étant rôtie & l'autre bouillie, chacun en prit sa portion & la mangea en témoignant une joie extraordinaire. Le repas achevé, les hommes allèrent l'un après l'autre se mettre à genoux devant

la peau, & firent de courtes prières. Après, les femmes s'étant retirées, les hommes demeurèrent seuls & s'enivrèrent d'eau de vie; ce qui fut la fin de la fête. Pour leur Morts, ils les mettent en terre sans façon, & marquent d'une pierre l'endroit où ils sont enterrés. Ensuite ils les pleurent pendant quelques jours, & s'égratignent jusqu'au sang les bras & l'estomac, suivant que la tristesse est grande.

Join
1670.

Leurs en-
terremens.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XVII.

Fausse route de l'Equipage. Rencontre de quelques Cosaques. Commencement du Pays des Tartares du Daguestan. Description de ces Tartares. Une tempête fait échouer la Barque de nos Voyageurs. Ils sont épiés, pris, & pillés par les Tartares. Etant échappés de leurs mains, ils sont repris par d'autres qui les traitent plus cruellement. Ils sont menés devant le Prince, & enchaînés séparément.

LE dixneuvième, nous fîmes voiles vers l'Ile de Tzetzien, près de laquelle nous passâmes sans la voir & sans la connoître, acaute qu'il s'étoit élevé une brume si épaisse, que nous ne savions ni où nous étions ni où nous allions. Le lendemain, le brouillard s'étant dissipé, nous vîmes par prouë les montagnes de Circassie, & y fîmes route, pour aller le long de la Côte & la ranger le plus long-temps que nous pourrions. Après avoir été de la sorte pendant six horloges, nous aperçûmes à Stribord une grande étendue de terre que nous prîmes pour une Ile, & peu-après nous en vîmes une autre à Basbord. Nous gouvernâmes entre ces deux Iles pensans que ce fût notre route; mais un de nos gens qui en doutoit étant monté au haut du mats, dit que nous étions dans une Anse d'où nous aurions peine à sortir. En-effet, nous y étions déjà si à l'étroit, qu'il n'y avoit d'un rivage à l'autre qu'une portée de pistolet. Nous revirâmes donc, & avec beaucoup de peine, nous nous trouvâmes sur le soir à l'embouchure de cette Anse, où nous

juin.
1070.

Barque de
Cosaques.

allions mouiller sur un fond de bonne tenuë , quand nous fûmes priés par signe par quelque soixente Cosaques , d'aller à leur secours. Ces gens-là nous faisoient entendre que leur Barque faisoit tant d'eau de tous côtés, qu'ils ne pouvoient plus tenir la Mer; & que nous les obligerions de leur aider à la mettre à Terre. Mais nous eûmes peur d'être pris pour dupes, & nous jugeâmes qu'il valoit mieux nous éloigner de telles gens, que d'en approcher. Notre opinion ne nous trompoit pas, leur appréhension étoit une feinte, & un piège qu'ils nous tendoient. Lorsqu'ils crurent que nous fuyions, ils nous suivirent, & furent bientôt près de nous, leur bâtiment étant plus léger, & plus fin de voiles que le nôtre : mais au lieu de nous allarmer, nous tournâmes la prouë, & feignîmes de courir sur eux, & de les vouloir attaquer. Cette bravoure fit un bon effet, & intimida tellement nos ennemis, qu'ils s'en allèrent plus vite qu'ils n'étoient venus. Ce petit Corps étoit un parti de l'Armée de *Radzin*, qui n'ayant pas de cœur, avoit usé de ruse pour nous attirer à son Bord, & se rendre maître du notre avec peu de risque & de péril.

Après leur avoir donné chasse, nous reprîmes notre route, & allâmes mouiller à *Lyrlan* sur quatre brasses de profondeur. Cette Ile est située à quarante trois degrés & sept minutes : Et du lieu où nous étions, nous vîmes sans peine le Mont d'*Ararath*, qui est bien plus haut que le Mont-Caucase, dont nous parlerons dans la suite. Nous fîmes les sondages de tous les environs de l'Ile, & trouvâmes presque partout fond de coquillage & de tres-mauvaise tenuë. Delà nous courûmes sur la profondeur de six brasses, & y trouvâmes un fond de vase, excellent pour l'ancrage. Cette nuit nous eûmes un orage, qui pensa nous faire périr : & le vent avoit si fort grossi la houle, que notre Barque étoit pleine d'eau. Le lendemain nous mîmes à la Mer, & serrant de voiles nous cherchâmes les montagnes de *Circassie*, pour faire route Terre à Terre autant que nous pourrions. Nous en vinmes à bout, mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, car le gros temps ayant continué nous y courûmes risque de la vie, & essayâmes tout le jour, le bruit effroyable des vagues qui brisoient contre le rivage. En passant entre deux montagnes où il y avoit une ville, nous fûmes rencontrés d'une Barque, où il y avoit quelques personnes de notre connoissance, & à qui nous avions souvent parlé, lorsque notre vaisseau étoit à l'ancre près d'*Astracan*. Ces bonnes gens nous prièrent de fort bonne grace de dîner avec eux, & nous traité-

Gros temps.

traitèrent parfaitement bien. Ce bon repas nous redonna cœur, & nous fit passer le reste du jour plus gayement. Le long de la Côte que nous rangeâmes, nous parut fertile & agréable: Et comme il y avoit trois jours & trois nuits que nous n'avions dormi, nous mouillâmes de fort bonne heure, & nous remîmes un peu des fatigues de la Tempête.

Le vintième, nous nous trouvâmes à quinze lieues de *Derbent*, située à la Côte du *Daguestan*, ainsi nommé du mot *Dag*, c'est-à-dire montagne, les Tartares qui l'habitent étant presque tous dans des montagnes, qui commencent à *Terki*, & ne finissent qu'à *Derbent*: & ces deux Villes sont éloignées l'une de l'autre de quarante lieues & davantage. Ces montagnes sont fort sinueuses, & s'écartent de la Mer en quelques endroits, de deux ou trois lieues; pays sablonneux & infertile de ce côté-là; mais vers la Terre, ce ne sont que plaines & campagnes fort agréables, que nous vîmes depuis malgré nous.

Les habitans de ces montagnes sont de bonne constitution, & paroissent durs à la fatigue, mais après les Calmuques je n'ai point vu d'hommes plus laids. Il y a peu de différence entre leurs habits, & ceux des Tartares de *Circassie*. Leurs bonnets sont faits de drap noir, & leurs fouliers, de peau du cheval ou de mouton, dont la couture est sur le pié. Leurs armes sont l'arc & la flèche, avec un sabre, un dard, ou un javelot. Quelques-uns portent des fusils, & la plupart ne marchent en campagne que le casque en tête & la cuirasse sur le dos. Ils font grand commerce d'esclaves, ou d'hommes qu'ils volent à toute outrance, jusqu'aux enfans de leurs amis mêmes, qu'ils vendent aux Turcs ou aux Persans à fort vil prix. Si leur pays n'est pas des meilleurs, ils y vivent en repos, & ne craignent d'être insultés ni des Persans ni des Moscovites, à cause que leurs montagnes sont de tres-difficile accès. Ils suivent la loi de Mahomet, mais d'une manière fort aisée, & sans se mettre en peine de l'observer à la rigueur. Les femmes ont soin du bétail, tandis que les hommes vont au pillage qui est leur meilleur revenu, le terroir qui n'est partout que chaux & coquilles, ne leur fournissant pas suffisamment de quoi subsister.

Le vint & unième, nous fîmes voiles avec bon vent. Nous laissâmes sur notre gauche la Ville de *Boynac*; & peu après le vent commença à se renforcer; la Mer s'enfla, & une terrible tourmente nous

Juin.
1679

Commence-
ment du
Pays des
Tartares du
Daguestan.

Des Tartar-
es du *Dag-
uistan*.

Leur Reli-
gion.

Sévérité de
leur Pays.

mit

Join.
1470.
Furieux
qu'on nous
qu'il fait é-
chouer nos
Voyagers.

mit tous en desordre. Les tempêtes des jours précédens nous avoient beaucoup fatigués, mais celle-ci nous déconcerta, & nous en fûmes si épouvantés, que nous prîmes la parti d'aller échouer contre Terre. Lorsque le vent se renforça, nous tâchions de nous parer d'un banc qui gît à l'Oüest de cette Anse, mais cela nous fut impossible, & quand nous l'eussions évité, nous ne pouvions manquer de nous briser contre les batûres de ce Parage, quelque peu de voiles que nous portassions : Ainsi le parti que nous prîmes, & qui réussit assés bien, étoit sans doute le meilleur.

Lorsque nous fûmes hors de péril, nous résolûmes de ne nous y plus engager, avec d'autant plus d'assurance, qu'il n'y avoit que cinq lieues delà à *Derbent*, où nous pouvions aller par Terre sans nous incommoder. Suivant cette résolution, chacun ayant fait son paquer dont il étoit assés chargé, nous cachâmes dans le sable le bagage du Capitaine, & la valise de *Termunde*, dans le dessein de les faire porter à *Derbent* par les premiers Persans en qui nous pourrions nous fier. Les hardes couvertes & l'endroit marqué, a-peine avions nous fait vint pas, qu'une troupe de Cavaliers coururent au lieu où nous avions caché les hardes, & les emportèrent au prochain village. Ils se contentèrent d'abord de ce petit butin, ou plutôt ils craignirent qu'en nous poursuivant, d'autres n'allassent le déterrer à leur insçu, & ne les en frustrassent. Cependant nous jugeâmes qu'ils n'en demeureroient pas-là; & qu'ils reviendroient bientôt après nous, de peur que le reste ne leur échappât. Le peu de temps que nous avions à délibérer, nous fit résoudre à nous cacher dans les buissons; & sitôt que nous y fûmes, nous aperçûmes nos voleurs, à la tête desquels étoit leur Chef ou leur Prince nommé *Ali-Sultan*. Ils ne passèrent pas loin de nous, mais nous vîmes bien qu'ils ne croyoient pas que nous fussions si proches d'eux, car ils alloient à toute bride. Une heure après ils retournèrent sur leurs pas en regardant de tous côtés; mais nous étions si bien cachés, qu'il étoit difficile de deviner où nous étions. Par ce moyen nous leur échappâmes, & sur la fin du jour nous sortîmes de nos buissons résolus d'employer la nuit à nous tirer d'un si mauvais pas, & de nous reposer le jour. Nous passâmes trois nuits de la sorte avec une peine incroyable, marchans dans les ténèbres, par un chemin rude & inconnu, accablés du poids de nos hardes, & toujours dans l'apprehension d'être surpris par les

les Tartares. Le jour nous demeurions dans les haies, où nous ne mangions qu'un morceau de pain fort dur sans boire, n'osant aller chercher de l'eau.

Le quatrième jour, mes camarades las & recrues d'une fatigue dont ils ne voyoient point la fin; voulurent marcher ouvertement, étant disoient-ils, impossible de trouver *Derbent* sans y voir, & sans s'informer du chemin qu'on devoit prendre pour y aller. Je leur représentai qu'il falloit encore deux ou trois jours pour faire croire à nos ennemis que nous étions sauvés: Que c'étoit trop risquer que de nous produire avant ce temps-là, & qu'enfin je craignois que le jour ne se passât pas qu'on ne s'en repentît. Mes raisons furent inutiles; ils dirent qu'ils étoient résolus à tout événement, & que le sort en étoit jeté. Durant cette contestation le pauvre *Brak*, sa femme, & son enfant dormant encore, ils vouloient partir sans les éveiller, afin de marcher plus vite, & de se sauver plus commodément en-cas qu'ils fussent poursuivis. Je fus pénétré de leur dessein, & ne pus l'apprendre sans leur reprocher qu'ils étoient pires que les Tartares qui nous cherchoient; & qu'ils oublioient qu'ils étoient Chrétiens, puisqu'ils avoient le cœur d'abandonner leurs compatriotes & leurs frères à la merci d'un peuple sans foi, sans loi, & sans pitié. Ce discours fit si peu d'effet, que je fus contraint de changer ton, & de les menacer que s'ils faisoient un pas sans eux, je ferois tant de bruit que les Tartares m'entendroient, & les empêcheroient d'exécuter leur cruelle résolution. J'étois d'autant plus obligé de rendre à *Brak* ce bon office, qu'il m'avoit été recommandé, & que j'avois promis à son père de ne le point quitter. J'insistai donc qu'on l'éveillât, & ils y consentirent enfin, moins par charité que par la crainte d'être décelés par le bruit dont je les menaçois. Étant tous ensemble nous marchâmes cinq ou six heures le long des montagnes qui nous cachoient à nos ennemis. Au bout de ce temps elles nous manquèrent, & nous entrâmes dans une plaine, où nous ne fûmes pas long-temps sans être envelopés de quinze ou seize Cavaliers, qui nous firent signe de loin de ne pas avancer. D'abord la crainte nous saisit, & mes camarades se repentirent de n'avoir pas suivi mon conseil. Je leur remontrai qu'il étoit trop tard; & qu'il falloit vite aviser si nous nous rendrions, ou si nous ferions résistance. Mon avis étoit que nous le devions, étant tous armés de bons fusils, & en nombre égal: Mais

Join.
1579.

*Flechaux
rencontre de
nos Payan.
gours.*

Juin.
1670.

les autres opinèrent que quand nous aurions l'avantage nous n'en ferions guères plus avancés, étant à craindre qu'au bruit de nos coups il n'en vînt un plus grand nombre, auquel nous ne pourrions résister. Je me rendis à leurs raisons, les Tartares approchèrent; & sans nous lier, ni nous traiter inhumainement, ils nous menèrent devant leur Prince nommé *Osmîn*. Sitôt que nous y fûmes ils nous regardèrent d'un air qui nous fit croire que l'on nous alloit massacrer. Le Prince néanmoins n'avoit pas la mine cruelle, & j'en eusse bien auguré, si l'œil farouche de ses gens ne m'eût fait craindre un mauvais succès. *Osmîn* nous ayant regardés, & considérés l'un après l'autre, fit un signe de la tête, qui apparemment étoit l'ordre qu'il donnoit de nous dépouiller; car aussitôt nos hardes furent étalées, & ce qu'il y avoit de meilleur, pris. J'avois dans un linge ma chaîne d'or audeffous du genou, & mon argent étoit cousu dans mon justaucorps. Ces voleurs étoient si humains, qu'ils me laissèrent l'un & l'autre, & j'en fus quitte pour un paquet d'étoffes de soie, & de quelques autres que j'avois achetées à *Astracan*. Les autres eurent le même sort, mais ni eux ni moi ne fûmes insultés en nulle autre chose; & quand on nous eut déchargés & des hardes & des marchandises qui nous incommodoient en chemin, on nous laissa aller; encore eut-ont la charité de nous montrer par où il falloit que nous allassions.

Ils tombent
entre les
mains des
Tartares
qui les dé-
pouillent.

De quelle
manière les
Tartares é-
lisent leur
Prince.

Le *Daguestan* est gouverné par plusieurs Princes & Seigneurs, audeffus desquels est celui que ces peuples nomment *Semkal*. La Ville où ce Prince tient sa Court est appelée *Boynac*, & son élection se fait comme il suit: Le Grand-Prêtre de la Nation convoque une assemblée, où sont obligés de se trouver tous les *Mirfes* ou Princes, & les Grands Seigneurs du Pays. Le jour de l'élection, le Prêtre fait un cercle, sur lequel se mettent les *Mirfes*, au milieu desquels il jette une pomme; & celui qui en est touché, ce qui n'arrive pas au hazard, le Prêtre la faisant tomber auprès de qui il lui plaît, est proclamé *Semkal*.

On leur ôte
ce qui leur
restoit.

Depuis que nous fûmes dans le chemin où les Tartares nous avoient mis; à chaque pas nous croyons en voir ou en entendre d'autres; & dans cette crainte mortelle nous fîmes environ une demie lieue; au bout de laquelle nous tombâmes entre les mains de gens plus cruels, & plus inhumains que les premiers. Ils nous ôtèrent jusqu'à la chemise, sans épargner la femme de *Brak*, qu'ils violé-

violèrent l'un après l'autre. J'en eus tant de pitié, que je sentoits moins mon mal que le sien, mais toute ma douleur ne l'empêchoit pas de sentir la sienne, qui sans-doute n'étoit pas des moindres. Comme ces bonnes gens m'avoient laissé par grace ou fortuitement deux caleçons que je portois ordinairement l'un sur l'autre, je lui en donnai un dont elle couvrit sa nudité. Dans le triste état où nous étions, nous crûmes que nous ferions mieux de nous diviser en plusieurs bandes, qui étant plus petites seroient moins exposées, & se cacheroient plus aisément, joint que nous n'étions plus en état de nous assister les uns les autres. Chacun s'associa comme il put, & prit une route au hazard, mais toute opposée l'une à l'autre. *Els Pieterz, Jacob Tolk & moi*, ne fûmes pas des plus hureux dans le choix de celle que nous fîmes. A peine avions nous marché un quart d'heure, que nous y fûmes maltraités par les gens du Sultan *Osinin*, auquel on avoit dit que nous pouvions être à *Radzin* qui étoit haï de ces barbares; qui pour se vanger sur nous de la haine qu'ils avoient pour lui, nous attandoient où ils nous trouvèrent. Ces cruels commencèrent à nous faire sentir leur rage, par nous lier les mains derrière le dos: après quoi ils nous attachèrent à la queue de leurs chevaux, nous faisant suivre à reculons & les piés nus, au travers des ronces & des épines dont le chemin étoit tout couvert. Cette manière de marcher, & la longueur des mauvais chemins, nous fatiguèrent tellement, que nous tombâmes en défaillance; si-bien que nous fûmes réduits à nous laisser traîner aux chevaux, que ces barbares piquoient avec d'autant moins de pitié qu'ils nous voyoient souffrir constamment, ou sans faire des cris qui marquassent une douleur aiguë; car c'est où ils nous attandoient. Mais nous n'avions garde de nous plaindre, le cœur nous manquoit à tous momens, & nous n'avions presque plus l'usage de la voix ni de la parole. Lorsqu'il nous revenoit un peu, nous les prions d'avoir la bonté d'achever ce qu'ils avoient si-bien commencé, & d'abrèger en nous assommant nos peines & leur cruauté. Mais ces boureaux qui prenoient peu auparavant notre silence pour une marque d'insensibilité, bien-loin d'être touchés de la prière que nous leur faisons, nous reprochèrent que l'on ne babilloit point tant dans les grandes douleurs: Et quelques-uns d'entre eux étant descendus de cheval, me detachèrent avec furie pour me rattacher à un arbre, où ils me percèrent à coups de flèches dont ils avoient émoufflé le fer, afin que je fusse plus long-temps

Join.
1670.

L'Auteur
est traité
cruellement

Jun.
1470.

le triste objet de leur cruauté. Après m'en avoir donné plusieurs coups, ils s'avisèrent de me demander où étoient mes compagnons; & quand je leur eus répondu que je n'en savois rien, ils redoublèrent si cruellement, que mon corps étoit tout couvert de plaies & de meurtrissures. Quoique je fusse dans un état à faire pitié aux plus barbares, ils protestèrent de continuer jusqu'à ce que j'eusse indiqué le lieu où ils étoient; & les effets suivant les menaces, je leur dis pour les contenter qu'ils s'étoient sauvés dans les montagnes, où ils les trouveroient infailliblement s'ils se dépêchoient de les suivre. Je m'imaginois les payer de ce charitable mensonge, car je savois qu'ils avoient pris un chemin tout opposé, où qu'ils étoient encore cachés aux environs du lieu où nous nous étions séparés. Mais ces inhumains ne me crurent pas, ils me poussèrent encore quelques coups de flèche, & plus furieux qu'aparavant, ils me lièrent avec *Els-Pieterz*, nous chassèrent devant eux, & nous firent courir aussi vite que leurs chevaux. Durant le chemin, ces brutaux nous chargèrent d'opprobres, & nous dirent qu'on nous préparoit les plus cruels tourmens dont nous eussions jamais oui parlé. Ils ajoutèrent qu'on nous apprendroit à voler sur les grands chemins, & à commettre des cruautés, dont *Radzin* seul, dont ils disoient que nous étions les émissaires, étoit capable: & qu'enfin le supplice que nous allions souffrir, seroit d'être hachés par morceaux, en commençant depuis les piés jusqu'à la tête. J'avoué que j'attandois la mort avec quelque sorte d'impatience, mais celle dont on me parloit ne m'accommodoit point du tout. Quoique je fusse fort affoibli, & dans une langueur mortelle, je craignois d'avoir encore trop de force pour ne mourir pas dès les premiers coups. J'envisageois les pauses que les bourreaux faisoient pendant ces sortes de tourmens, comme autant d'années de supplices où ma raison pouvoit succomber. Ainsi les maux que je sentoís, ceux que j'allois souffrir, & que je souffrois par avance, me mirent en un état que je ne saurois exprimer.

Il est mort
devant le
Prince.

Pendant les troubles dont mon esprit étoit agité, nous entrâmes dans le village, & l'on nous mena devant le Prince, lequel étoit environné de sabres tous nus, & des ferremens dont ils se servoient dans les tortures. A ce spectacle je sentis un frisson mortel, & tombant à demi pâmé, je jetai les yeux sur mon camarade, qui me regarda en même temps, mais d'une manière si affreuse, & qui témoignoit tant d'é-

gare.

garement, que je crus son esprit aussi malade que son corps. Je ne me trompois pas son esprit n'étoit plus dans sa situation naturelle, & depuis ce temps-là il n'y a presque point été. Lorsque nous fûmes devant le Prince la face contre terre, D'où êtes-vous dit-il, misérables? d'où venez-vous? Et que cherchez-vous sur mes Terres? Seigneur, lui dis-je, nous sommes tous deux Hollandois: nous venons d'Astracan, d'où nous sommes sortis pour éviter la furie de Stenko-Radzin. Et nous pensions que ce fût ici le chemin pour aller à Derbent. Je sai le contraire repartit le Prince, vous êtes nés Cosaques, & sujets du traître Radzin, qui après s'être saisis d'Astracan, vous envoie épier mon Pays, & chercher les moyens de l'y faire entrer en triomphe. Seigneur, répliquai-je, nous sommes tels que je vous ai dit, & si nous sommes tombés sur vos Terres, c'est en cherchant un passage en Perse par la Mer Caspienne, que l'Empereur de Moscovie nous envoie reconnoître, pour faciliter le transport des soies qui se débitent sur les fiennes. Le prince ayant dit qu'il étoit aisé de savoir si nous disions vrai, fit venir d'entre ses esclaves cinq ou six Moscovites, qui nous ayant envisagés & pris garde à notre langage, dirent que nous n'étions point Cosaques, & qu'ils nous croyoient Hollandois. A la bonne heure, répondit le Prince, leur témoignage vous sauve la vie, n'appréhendez plus de la perdre: En même temps il donna ordre qu'on nous enchaînât séparément.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XVIII.

L'Auteur est envoyé à Mahomet fils d'Osmin. Il passe par une forêt dont tous les arbres sont chargés de fruits différens. Son arrivée à Urwan, où il se trouve à la vente de quelques Esclaves. Il fait rencontre de quelques moines sur la montagne d'Ararath. Il y marche cinq jours de suite. Il y guérit d'une descente un Ermite, qui lui fait présent d'une chaîne, de quelques reliques, & d'une attestation qui prouve qu'il a été sur cette montagne.

LE vint & unième on vint m'avertir que le Prince Osmin m'envoyoit à Sultan Mahomet son fils; en sortant du Palais je ren-

Juin.
1670.

contrai mon camarade, qui me voyant partir, *ha! cher ami s'écria-t-il, où me laissez-vous, & que deviendrai-je?* Ensuite il parut si affligé, & si pénétré de douleur que j'eus de la peine à le consoler. Quoique ma peine ne fût pas moindre que la sienne, dans la pensée que nous ne nous reverrions plus & que nos parens n'entendroient jamais parler de nous, ni nous d'eux, je feignis d'espérer que notre esclavage ne seroit pas long; & que j'avois appris que les Tartares qui nous détenoient, étoient les moins cruels de tous ceux qui portoient ce nom; & quand je le crus un peu rassuré, je suivis mon patron qui me fit monter une mule, & partis accompagné de quelques renégats, qui me menèrent au fils d'*Osmin*, qui tient sa Cour à trois lieues d'*Urwan* ou d'*Erwan*.

Ce jour nous allâmes coucher à un village nommé *Tzurbag*; Il est situé sur une montagne fort haute qui n'a rien de particulier. Comme nous y fûmes de bonne heure, tous les habitans me voulurent voir, & principalement les femmes, qui témoignent être fort surprises de me voir autrement coëffé que les hommes de leur pays, qui bien-loin de porter les cheveux longs comme je les avois, se les font raser deux fois le mois.

Forêt com-
mode en
toute ma-
nière.

Le vint & deuxième, nous partîmes de grand matin, & entrâmes quelques heures après dans une forêt où les sangliers n'étoient pas rares. Cette Forêt est assurément un pays de cocagne pour ces animaux, puisqu'ils y trouvent presque en tout temps autant de fruit qu'il en faut pour leur subsistence, s'ils sont d'humeur à s'en contenter. Ce n'est partout que cerisiers, que poiriers que pommiers, qu'amandiers, que figuiers, que châtaigniers, que pêchers, que meuriers, outre quantité d'autres dont les noms m'étoient inconnus. Ainsi jamais les fruits n'y manquent: & quoique tous les habitans y aient le même droit, nul d'entre eux n'osant se marier qu'il n'ait attestation d'y avoir planté plus de cent arbres, dix fois autant de peuples ne consommeroient pas la centième partie des fruits qu'ils portent: & ce qu'il en tombe suffiroit pour beaucoup plus de sangliers qu'il n'y en a, quoi qu'il y en ait un nombre incroyable. Le pâturage y est excellent, aussi le bétail y est fort gras, principalement les moutons, dont la queue est large d'un demi pié. Il y a du blé en quantité, & de toutes sortes de grains; & la volaille y est commune & à grand marché.

Le trentième, nous arrivâmes à *Urwan* ou *Erwan*. Cette Ville est assise

assise au pié de la montagne d'*Ararath*, & confine à la *Médie*, étant éloignée de la Mer Caspienne de quelque..... lieues. Cette Ville n'est pas des plus grandes, mais elle n'est pas des moins fortes, & ses murailles sont de pierre dure. Il s'y voit en quelques endroits des Mosquées à la Persienne, & un couvent de Carmes. Le plus grand négoce qui s'y fasse, est celui des esclaves, que les Tartares du *Daguestan* y vont vendre de toutes parts. On y en mène un si grand nombre, qu'on a un jeune homme fort & robuste pour dix écus, & souvent pour moins: quelques-uns de mes camarades y furent vendus à ce prix-là. Les habitans d'*Urwan* sont pour la plupart Arméniens qui ne sont pas fort à leur aise; & la montagne qui est mal peuplée, ne l'est que de gens qui professent la Communion Romaine.

Juin.
1670.

Cette montagne est située entre la *Médie* & l'*Arménie*. Elle confine à l'une & à l'autre, & est comme une suite des montagnes du *Daguestan*. Les Arméniens l'appellent *Messine*, & les Persans *Agri*. Elle est beaucoup plus haute que le mont *Caucase* ou *Taurus*; & même qu'aucune montagne de *Perse*, de *Médie*, & d'*Arménie*. Les pierres y sont d'un brun clair, & tirant un peu sur le bleu; & j'y ai vu quelques minéraux les uns roux, les autres jaunâtres, & tous fort lourds & fort luisans. J'avois pris un peu de chacun, & d'un certain sable roussâtre dont la lueur étoit surprenante pour l'examiner de plus près lorsque j'en aurois le loisir; mais les Anglois me déchargèrent de cette peine, en m'ôtant tout ce que j'avois, lorsqu'ils me firent prisonnier, comme nous dirons en son lieu.

Description
de la Montagne d'*Ararath*.

Le dessein de mon Patron étoit de me vendre à *Erwan*, mais les habitans témoignèrent n'avoir pas envie de m'acheter. Comme il n'y songeoit plus, deux Carmes vinrent me demander si je n'étois point Chirurgien, & m'assurèrent que si j'avois quelque intelligence en cet art, ils me donneroient de la pratique, dont je serois fort bien payé, si l'on voyoit que j'y réussisse. Je répondis que la Chirurgie n'étoit pas mon métier, & que jamais je ne m'y étois appliqué. Ces bonnes gens ne me crurent pas; après avoir quelque temps conféré ensemble, je vis bien à leur mine, qu'ils me prenoient pour un habile homme, mais que je n'osois l'avouer en présence de mon Patron. Ils le prirent donc en particulier, & le prièrent de leur dire quel étoit mon talent. Sans lui donner le temps de répondre, sachez Patron lui dit l'un des deux, que ce que nous

L'Auteur
opérateur
malgré lui.

vous

Join.
1570.

vous demandons n'est pas à négliger, mon frère est malade d'une descente, & si votre esclave le peut guérir, je vous fais présent de cinquante écus. Laissez-moi faire reprit mon Patron, je vous réponds que votre frère guérira; il feignit d'avoir su d'un de mes camarades, que c'étoit effectivement en cela que j'excellois; mais qu'ils s'en allassent à leur couvent, & lui laissassent le soin du reste: Savez-vous me dit-il, qu'il se présente une occasion de recouvrer la liberté; prenez-la si vous êtes sage, car peut-être jamais ne l'aurez-vous ni si belle ni si assurée, ensuite il me dit ce que c'étoit, & qu'il falloit que j'entreprisse cette cure, qui peut-être me réussiroit. Cette proposition me mit dans une peine extrême: je savois que mon Patron étoit l'homme du monde le plus âpre au bien & le plus avare. Il étoit tenté d'un gain si visible & si peu ordinaire: Je ne l'étois pas moins de la promesse de ma liberté; mais je craignois les coups de baton qui ne me pouvoient fuir, en-cas que cette opération ne réussit pas à son gré. Après y avoir un peu pensé, je résolus de faire tout ce qu'il voudroit: Il loüa ma résolution, courut au couvent & promit merveille. Le moine & lui convinrent du prix, & dès le lendemain nous partîmes pour aller trouver le patient qui vivoit en Ermite sur la montagne d'*Ararath*. Son Ermitage étoit si éloigné de terre, que nous n'y fûmes qu'au bout de sept jours, chacun desquels nous fîmes cinq lieues. Nous trouvions tous les soirs une hute où nous reposions; & l'Ermite qui l'habitoit nous donnoit le lendemain un paysan & un âne: le premier pour nous conduire, & celui-ci pour porter des vivres & du bois. Cette dernière provision est si utile, que sans cela la montagne est inhabitable: Et le froid y est tel, qu'un Cavalier peut courir sans risque à toute bride sur de la glace de trois heures. De plus, on ne s'y chauffe que du chauffage qu'on y porte, car il n'y croît ni arbres, ni haliers, ni ronces; & dans toute la montagne il n'y a pas un pouce de terre. Les premiers nuages que nous passâmes étoient & obscurs & épais. Les autres étoient extrêmement froids, & pleins de neige: quoiqu'un peu plus bas la chaleur fût grande, & les raisins & autres fruits dans une parfaite maturité. Dans le troisième nuage nous pensâmes mourir de froid, nous avions beau courir; rien ne nous pouvoit échauffer; & si cet espace glacé avoit duré encore un quart d'heure, je croi que nous y fussions morts: Mais lorsque nous n'en pouvions plus, nous ren-

contrâ-

*Voyage de
l'Auteur
sur la Mon-
tagne d'A-
rarath*

contrâmes hureusement une de ces huttes Erémiques dont j'ai déjà parlé : on nous y fit grand feu, & cependant je fus plus d'une heure sans le sentir. Les jours suivans plus nous avançons, plus nous respirions un air tempéré; & cette douceur continua jusqu'à la Cellule de notre Patient, où nous arrivâmes le septième du mois de Juillet.

Julien.
1670.

Cette Cellule est grande & proprement taillée dans le roc, & ce bon Ermite me dit qu'il n'y avoit jamais senti ni plus de chaud, ni plus de froid qu'il faisoit alors; & il ne faisoit ni l'un ni l'autre. Il ajouta que depuis vint cinq ans qu'il y demuroit, il n'y avoit senti ni le moindre souffle de vent, ni vu tomber une goutte d'eau: Avec tout cela poursuivit-il, l'air est encore bien plus tranquille sur le sommet de la Montagne, puisque jamais on n'y a vu le moindre changement; aussi est-ce pour cette raison que l'Arche ne se corrompt point, & qu'elle y est depuis tant de siècles aussi entière que le premier jour qu'elle y demeura.

Après ce discours pendant lequel j'examinai attentivement mon malade, je le fis mettre sur sa couche, lui tâtai le pous & son mal: Je trouvai qu'il étoit rompu, & que sa descente approchoit de la grosseur d'un gros œuf de poule. Depuis quand lui dis-je, avez-vous cette incommodité? Il n'y a qu'un mois reprit-il. Bon répliquai-je, le remède ne vient pas trop tard, & je vous répons du succès. Je lui retâtai la partie blessée, & lui dis en riant que dans une semaine ou deux il se porteroit aussi-bien que moi. Le bon Religieux en eut tant de joie qu'il m'embrassa, & me dit cent choses obligeantes; entre autres qu'il voyoit bien que j'étois un homme consommé dans ma profession, & qu'il étoit hureux d'être tombé entre mes mains. Comme il m'importoit qu'il le crût, bien-loin de le desabuser par une feinte modestie, je fortifiai ses conjectures de plusieurs exemples de bons succès dans des cures bien plus difficiles; & le mis en si bonne humeur qu'il étoit à-demi guéri avant que j'eusse commencé à faire mon opération. L'ayant disposé de la sorte, je me fis apporter deux cens œufs de poule que je fis durcir, & ne me servis que des jaunes dont je tirai de l'huile: Ensuite je fis un bandage qui n'étoit pas des plus réguliers, mais dont l'application ne fut pas des plus malheureuses. Le tout étant prêt, j'ôignis mon patient de cette huile, & continuai quatre fois le jour durant deux semaines. Après, je lui mis le bandage, & lui or-

Heureuse
opération
de l'Au-
teur,

Juin.
1673.

donnai de demeurer sur sa couche tout ce temps-là. Le patient docile exécuta ponctuellement mon ordonnance, aussi fut-il récompensé de sa docilité, & de la confiance qu'il avoit en moi, car au bout de quinze jours l'ayant fait lever de dessus sa couche, il dit qu'il sentoît bien qu'il étoit toutafait guéri, & que sa descente ne reviendroit plus. Je voulois qu'il se contentât de se tenir un peu debout pour la première fois; mais il voulut faire quelques pas, après lesquels rien ne tomba comme de coutume. Les jours suivans il continua à se mieux porter: si-bien que pouvant se passer de moi, je pris congé de lui, après lui avoir ordonné de ne point quitter son bandage qu'au bout de l'an. Ce bon Ermite me témoigna tant de reconnoissance, que j'en eus de la confusion; à quoi il ajouta que sa profession lui défendoit de me faire de riches présens, & qu'il n'avoit rien de plus précieux qu'une croix attachée à une petite chaîne d'argent; il l'ôta de son cou pour me la donner; avec un petit morceau de bois rouge & brun, & un peu du roc sur lequel l'Arche reposoit. Il éleva si haut la valeur de ces deux morceaux de pierre & de bois, qu'à l'en croire j'étois trop riche si je les pouvois conserver; Ou si je les voulois porter à l'Eglise de *S. Pierre à Rome*, il m'assura d'une récompense qui feroit ma fortune. Ensuite il me dit qu'il étoit Romain, qu'il se nommoit *Domingo Alexander*, & qu'il étoit fils d'un des plus riches & des plus apparens de Rome: qui après avoir donné tout son bien à *S. Pierre*, lui avoit enjoint de se rendre Ermite, & de finir ses jours sur la Montagne où il étoit, & où il vivoit plus content & plus hureux que le plus riche des mondains. Sur le point de nous séparer, il me vint en pensée que je ne ferois peut-être mal de lui demander une attestation du sujet que j'avois eu d'aller sur la Montagne d'Ararath: ce qu'il m'accorda volontiers dans les termes suivans.

Attestation
de l'Ermite
guéri par
l'Auteur.

Postquam non potui intermittere ad petitionem Joannis Jansonii, qui precabatur, ut testimonium ipsi darem scriptum, quod supernominatus Joannes Jansonius fuerit apud me in monte sancto Ararath, circiter triginta quinque miliarium sursum eundo; ubi prænominatus Joannes me sanavit ab una magna ruptura. Propterea ipsi magnas gratias ago propter magnam diligentiam suam, quam mihi præstitit: & ipsi pro hac benevolentia donavi unam crucem, quod fuit frustum ligni de vera Archa Noë, ubi in persona intus fuit, & illud de quo ista crux est facta, propriis meis manibus ab una came-

camera scidi. Ubi ego Joanni Janſon perfectius veritatem narraui quomodo illa Archa eſt facta. Super hoc ipſi lapidem etiam dedi, quem ipſemet manibus meis decerpiſi infra Archam, ubi Archa quieſcit. Hoc omne fateor eſſe verum, tam verum, quàm verè ego in iſta mea ſancta Eremitica habitatione de facto vivo.

Juillet.
1674.

Datum in Monte Ararats, die 22. Julii 1670.

DOMINICUS ALEXANDER ROMANUS.

Bienque mon Traduſteur m'ait dit que ce Latin n'eſt pas des meilleurs, je n'ai pas néanmoins jugé qu'il le fallût changer, puis que tel qu'il eſt on l'entend, & qu'il s'agit moins ici des paroles, que de la vérité du Fait. Le voici traduit en Langue vulgaire.

JEan Janſz. m'ayant prié de lui donner une attestation, qu'il a été dans ma Cellule ſur la Montagne d'Ararath, où il eſt parvenu après y avoir fait en montant quelque trente & cinq liens de chemin, je n'ai pas cru qu'il fût raifonnable de la lui refuſer. Ainſi je déclare qu'il y a été, & deplus qu'il m'a guéri d'une rupture fort incommodé : Dequoi je lui ſuis fort obligé ; comme auſſi du ſoin qu'il a pris de moi pendant le cours de l'operation. Pour lui témoigner ma reconnoiſſance, je lui ai fait préſent d'une croix de la vraie Arche de Noë, où j'ai été ; & dont j'ai coupé le morceau dont ſa croix eſt faite ; ſavoir d'une des chambres de cette Arche. J'ai auſſi ſpécifié audit Janſon les particularités, & la manière dont elle eſt faite : Et lui ai deplus donné un peu de la pierre ſur laquelle reſoſe l'Arche, d'où je l'ai détaché moi-même. Toutes leſquelles choſes je certifie être véritables, & auſſi véritables qu'il eſt certain que je ſuis encore vivant dans ce ſaint Ermitage.

Sur la Montagne d'Ararath, le 22. Juillet 1670.

DOMINIQUE ALEXANDRE ROMAIN.

Chargé de ces ſaintes Reliques, avec leſquelles on me promettoit de ne manquer de rien, & fier du bon succès de ma première operation, je deſcendis de la Montagne eſcorté d'un âne & d'un guide. Ce fut par le même chemin que j'avois fait en la montant ; mais j'y fus bien plus incommodé que la première fois ; ſurtout

Juillet.
1670.

pendant que durèrent les nuages froids, où le sentier étoit si rude, si glissant & si escarpé, qu'à chaque pas, nous courions risque de rouler. Vers la fin de la Montagne, le vent, la pluie, & le chemin qui étoit encore bien plus difficile que les autres, me firent presque desespérer d'y pouvoir parvenir. J'y arrivai pourtant, mais ce ne fut pas sans jurer de n'y retourner de ma vie: Et que jamais l'Arche, ni la pierre qui la soutient au rapport de mon Ermite, n'auroient la force de m'y attirer. Ainsi je vis le célèbre Mont d'*Ararath*, & mon voyage sert de preuve, que si la route en est malaisée, elle n'est pas inaccessible, comme plusieurs se l'imaginent.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XIX.

L'Auteur est remis à la chaîne, & sort pressé de se rendre Mahométan. Moyens dangereux dont son Patron se sert pour le réduire à sa volonté. Il est délivré de la chaîne & vendu à un Persan. Description de quelques Côtes de la Mer Caspienne. De deux Gouffres tres-dangereux au Golfe de Guilan. Entretien de l'Auteur & de quelques Marchands Arméniens sur le négoce de la soie.

Si tôt que je fus de retour, mon Patron toucha les cinquante écus qu'on lui avoit promis, mais je n'en sus pas plus hureux. Bien loin de me mettre en liberté, ce brutal me serra les jambes avec deux chaînes qui pensèrent me briser les os. Je fus si surpris de ce traitement, que j'eus de la peine à le croire; j'avois bien oui dire que les Infidèles n'étoient pas gens de bonne foi, surtout à l'égard des Chrétiens, mais il me sembloit que mon Patron étoit plus honnête homme que le reste des Musulmans. J'eus un dépit extrême de me voir tombé entre les mains d'un si méchant homme, & perdis presque toute espérance de redevenir jamais libre. Comme j'examinois les circonstances de mon sort, & par quelle fatalité je me voyois chargé de chaînes, lorsque j'avois le moins de sujet de les craindre, ce Barbare entra où j'étois, & me demanda en sou-

riant

riant si je les trouvois lourdes, & si elles m'incommodoient? D'abord je ne lui répondis que d'un euil irrité; mais ensuite faisant réflexion que c'étoit un peu trop de fierté pour un esclave, & pour un esclave enchaîné, je me contentai de lui répondre qu'il en faisoit le poids avant moi, & qu'il devoit savoir aussi qu'elles siétoient mieux à ses domestiques, qu'à un homme libre, ou du-moins qui le devoit être s'il lui eût fait justice. Il me répliqua sans s'émouvoir que s'il avoit enchaîné mon corps, c'est qu'il avoit pitié de mon ame; & pour me faire songer à la délivrer de la captivité où „ ma créance la mettoit. Ouvre les yeux dit-il, & sui la voie la „ plus certaine; c'est assurément celle où je suis, & le grand Pro- „ phète qui l'a montrée, est le seul infailible, & le seul digne d'être cru au fait du salut. Il ajouta plusieurs autres choses, dont la conclusion fut, qu'en attendant les biens dont je jouïrois dans l'autre monde, il avoit résolu, en-cas que je voulusse embrasser le Mahométisme, de m'en faire dans celui-ci; Qu'il m'avoit déjà destiné pour mes femmes deux des plus belles filles du pays: & pour ma subsistence, un fonds dont je serois content. Quelque peine que je souffrissse, & quelque amertume dont mon cœur fût alors comblé, je lui répondis que ses promesses ébranleroiént peut-être une ame moins ferme que la mienne; mais que j'étois si persuadé que ma créance étoit la meilleure, que les plus grands biens de la vie, ne m'in- duiroient pas à la changer. Que je renonçois à la liberté s'il ne me l'offroit qu'à ce prix; & que c'étoit ma dernière résolution. Il me quitta assés froidement, mais sans me menacer comme je pensois qu'il eût fait; mais aussi sans m'ôter mes chaînes, de peur que je n'usasse du droit que j'avois de m'enfuir. Trois jours après, je fus visité par deux jeunes filles assés bien faites: Elles étoient suivies d'un Moscovite qui leur servoit de Trucheman, & qui me dit de leur part le sujet qui les amenoit. J'appris que c'étoient les deux femmes dont le Patron m'avoit parlé. Il me les envoyoit pour achever de me séduire, car il ne pouvoit croire que ses promesses ne m'eussent tenté, ni que je pusse résister à deux si aimables personnes. Après m'avoir entretenu de choses indifférentes d'un air libre & enjoué: Elles me firent demander si leurs personnes me plaisoient, & si je les voulois pour femmes; & sans me donner le temps de répondre, elles se saisirent de mes deux mains & les baïsèrent, en me regardant d'un air que j'entendois mieux que leur Langue. C'étoit un

*Justier.
1670.*

*L' Auteur
presse de re-
noncer à sa
créance.*

Jullet.
1070.

objet affés bizarre, qu'un esclave dans les chaînes cajolé par deux belles filles : L'une me serroit d'un côté ; l'autre se panchoit sur mon bras ; & toutes deux me regardoient d'un euil si tendre, qu'il étoit aisé de juger que le cœur étoit de la partie. Mais leur adresse fut inutile, quand je n'eusse point été marié, ce qui suffisoit pour m'empêcher de répondre à leurs desirs, mon aversion pour l'Alcoran, auroit produit le même effet. Je leur fis donc dire que ma Loi me défendoit d'épouser deux femmes; que j'en avois une en mon pays que je ne pouvois oublier, & que quelque part que je fusse, je lui serois fidèle au péril même de ma vie. Elles me repartirent que quel-
 „ que sévère que fut ma loi, elle ne me pouvoit obliger qu'aux cho-
 „ ses possibles ; & que le Ciel ayant permis que je devinsse esclave
 „ d'un homme qui étoit résolu à me garder autant qu'il vivroit, j'é-
 „ tois dispensé d'aimer une femme que je ne reverrois jamais. Que
 „ la grace qu'on me faisoit étoit si peu commune, qu'il y avoit de-
 „ quoi s'étonner, que j'aimasse mieux gémir sous les fers le reste
 „ de mes jours, que de les passer doucement avec des personnes qui
 „ n'étoient peutêtre pas indignes de mon amitié. Qu'aureste il fal-
 „ loit ménager le temps, & que notre Patron ne seroit pas toujours
 „ d'humeur à me faire la même grace. Je leur répliquai que j'étois
 ferme dans ma résolution, & que ni la faim, ni la nudité, ni les chaî-
 nes, ni la mort même ne me la feroient pas changer. Cette réponse les
 surprit si fort qu'elles me regardèrent sans rien dire ; & voyant que
 mes yeux & mes paroles s'accordoient, elles cessèrent de m'importu-
 ner. A peine étoient-elles sorties de ma chambre, que mon Patron
 en y entrant, Hé ! bien dit-il, est-il donc vrai que tu t'obstines à ta
 „ perte, & n'auras-tu jamais l'esprit de connoître le bien qu'on te
 „ veut ? Je te fais des offres avantageuses ; croi moi, profite de ma
 „ bonne humeur, & te rends digne en les recevant de l'amitié d'un
 „ Prince qui t'aime. Si ce que je t'ai dit ne suffit pas pour te le prouver,
 „ je te fais Capitaine d'une Compagnie de soldats qui t'obéiront
 „ comme à moi, & te ferai d'ailleurs tant de bien, que tu béniras le
 „ moment où tu tombas entre mes mains. Je lui répondis affés froi-
 „ dement que quoiqu'il me promît, il ne m'obligeroit jamais à em-
 „ brasser le Mahométisme ; que j'avois pour lui une aversion qui du-
 „ reroit autant que ma vie ; & que si pour la lui prouver il ne falloit
 „ que répandre la dernière goutte de mon sang, il m'y trouveroit tou-
 „ jours disposé. Quoi répliqua-t-il brusquement, est-ce donc là com-
 „ me

Juillet.
1670.

„ me tu répons à ma bonté ? Et ne crains-tu point les traits de ma
 „ haine ? Je les crains si peu repartis-je , qu'il ne m'importe pas que
 „ tu me sois bon ou méchant , si l'une & l'autre n'a pour but que le
 „ changement de créance : J'ai déjà tant souffert depuis que je suis
 „ ton esclave , & j'ai si-bien appris à souffrir , que je ne croi plus de
 „ tourmens capables de m'intimider. A ces derniers mots il fit une
 „ pause , après quoi il me demanda si tous les Allemans me ressem-
 „ bloient ? Je répondis qu'oui , & que je n'en connoissois point qui
 „ fût assés lâche pour abandonner la Religion où il étoit né pour une
 „ autre , principalement pour la sienne. Il avoua qu'il en avoit vu à
Astracan de si braves , qu'un seul faisoit tête à quatre , à six , & même
 „ à huit ; qu'il étoit charmé de leur bravoure , & qu'il eût bien
 „ voulu en avoir quelqu'un à son service à condition de les bien payer.
 „ Je lui repliquai que quand les Allemans ne seroient pas aussi zélés
 „ pour leur Religion qu'ils l'étoient , ils n'auroient garde de prendre
 „ parti dans son pays , depuis qu'on avoit égorgé les Ambassadeurs
 „ de Pologne & toute leur suite devant les portes de cette Ville. „ De-
 „ quoi me parles-tu reprit-il , ces brutaux-là méritoient-ils un trai-
 „ tement plus doux ? Eux qui refusèrent de me payer les droits qui
 „ me sont dus , & qui eurent l'effronterie de coucher en joue mes
 „ Officiers qui les leur demandoient , disant que si on les prétendoit ,
 „ c'étoit au bout de leurs mousquets qu'on les devoit chercher. Fal-
 „ loit-il donc que je souffrissse cette insolence impunément dans mon
 „ propre pays ? & pouvois-je moins en cette rencontre que de les fai-
 „ re massacrer , afin d'apprendre aux étrangers le respect qui m'est
 „ dû ? Il prononça ces paroles avec émotion , & me quitta en les
 „ achevant.

• Cependant le poids de mes chaînes m'incommodoit extrêmement ,
 „ & je ne savois par quelle aventure il se pouvoit faire que j'en pussé être
 „ déchargé. Un jour accablé de tristesse , & du mal qu'elles me faisoient ,
 „ je songeois fort sérieusement aux moyens de m'en défaire , quand je
 „ vis entrer les deux filles qui demandoient à être mes femmes. „ Elles
 „ commencèrent par me demander si les chaînes & l'esclavage a-
 „ voient plus de charmes pour moi , que deux jennes personnes qui
 „ venoient pour m'en tirer si je voulois y consentir , qu'il ne tenoit
 „ qu'à moi d'être hureux ; & que j'étois peutêtre le seul , qui pré-
 „ ferât la captivité & la peine , aux honneurs , aux biens & aux plai-
 „ sirs que l'on m'offroit & dont dès l'heure même je pouvois pren-
 „ dre

Juillet.
1670.

„dre possession. L'importunité de ces femmes me parut si dangereuse, que je cherchai d'autres moyens que la douceur pour couper pié à leur babil. „Je leur reprochai donc que leur effronterie étoit sans „exemple, & que nous n'étions point accoutumés à voir des femmes se prostituer de la sorte: qu'on aimoit la pudeur dans leur sexe; „& que celles qui n'en avoient point, étoient en horreur parmi „nous. Elles me répliquèrent que chaque pays avoit ses coutumes „que l'usage rendoit familières: que leur prix ne dépendoit pas du „jugement que nous en faisions; que le secret étoit de suivre celles des lieux où l'on vivoit; & que si les Chrétiens étoient d'humeur „à se contenter d'une seule femme, quoiqu'ils en fussent éloignés „de deux mille lieues, il ne s'ensuivoit pas que tout le bon sens fût „de leur côté, ni qu'on dût condamner les Turcs, les Tartares, „les Persans, dont la Loi permettoit la multiplicité des femmes, „peutêtre avec autant de raison que la mienne la défendoit. Ensuite „elles se retirèrent, & ne revinrent plus me voir, dequoi je leur sus „fort bon gré.

Bains d'un
grand rivier.

Depuis ce moment je fus quelques jours sans revoir mon Patron, pendant lesquels j'appris d'un esclave qui avoit soin de veiller sur moi, qu'il régnoit souverainement dans la ville où nous étions; & qu'il avoit trois bains, l'un à *Derbent*, où demeuroient trois de ses femmes; l'autre à *Scamachi*, & le troisième à *Ispahan*, lesquels faisoient le plus beau de ses revenus, chacun lui valant dix écus par jour. La raison d'un si grand profit, est que tous les jours ces bains ne desemplissent pas, tout le matin étant occupés par les hommes, & le reste du jour par les femmes. Ce qui rend l'usage des bains si fréquent en ce Pays-là, c'est que la loi déclare l'approche des deux sexes impure, & qu'elle ne permet l'entrée des Mosquées qu'après s'être lavé. Dès qu'il paroît en une femme des marques de grossesse, on n'oseroit plus la toucher, & c'est un précepte que gardent les hommes inviolablement, afin disent-ils que la conception en soit plus sûre; mais peutêtre qu'ils n'en seroient pas si religieux observateurs, si la même Loi qui les éloigne des femmes grosses, ne leur permettoit d'en voir d'autres: Ajoutez que ce moyen n'est pas un des pires pour peupler, un seul homme pouvant avoir en une même année plusieurs enfans de plusieurs femmes.

Le dixième, mon Patron vint voir en quelle humeur j'étois:
il

il m'aborda amiablement, & me rebatit les mêmes choses, mais avec un peu plus d'ardeur. Je lui répondis comme auparavant, & lui reprochai aigrement l'injustice de son procédé. „ Je lui soutins „ qu'il n'y avoit point de barbare qui ne fût plus humain que lui, & lui „ demandai si c'étoit un trait de *Musulman* de tenir si mal sa parole? „ S'il n'étoit pas vrai qu'il m'eût promis la liberté, en-cas que je pus- „ se guérir l'Ermite, & qu'il touchât les cinquante écus? S'il n'en „ avoit pas été payé? & s'il ne faisoit point de conscience de charger „ de chaînes un homme libre, ou du moins qui le devoit être. Il fut „ touché de ces reproches, & commanda que l'on m'ôtât la plus pe- „ sante de mes chaînes. Lorsque je le vis ébranlé. „ Hé-bien ! lui dis-je, „ est-cela tout ce que vous me devez ? Et par quel droit rendez-vous „ ma condition pire que celle des autres esclaves : ils vont où il leur „ plaît, & je n'ai pas la liberté de sortir de ce triste lieu : craignez- „ vous plus de me perdre qu'eux ? Ce n'est pas-là le moyen de me con- „ server : & si vous pensez continuer à me traiter si cruellement, à „ me tenir dans cette misère, je vous déclare ma résolution, qui est „ de m'en tirer moi-même, & de me servir de mes propres mains „ pour m'ôter une vie qui m'est devenue insupportable depuis que „ j'ai eu le malheur de tomber entre les vôtres.

Ce reproche étoit un peu fort, mais il ne pouvoit l'être moins dans le dessein que j'avois de l'intimider. Je savois qu'il étoit avare, & que lui parler de m'ôter la vie, c'étoit le prendre par son foible, qui étoit de craindre de perdre l'argent qui lui reviendrait de ma vente : Joint que la maison où quelqu'un se tue est maudite par la Loi qui ordonne de la démolir. C'est dans cette considération que je feignis d'avoir résolu de me tuer, ne voyant point de jour à ma délivrance que par une semblable feinte. Le succès en fut si hureux, que dès le lendemain je fus vendu à un Persan nommé *Hadgi Mahumet Sala* pour vint cinq *Abassis*, chaque *Abassis* revenant à quatorze sous de notre monnoie. C'étoit si peu d'argent, vu le prix où sont les esclaves en *Turquie* & en *Barbarie*, que je ne doute pas qu'il ne me crût homme à lui faire perdre sa maison en m'y ôtant la vie de mes propres mains, s'il différoit à me donner la liberté ou à me vendre. Mon dernier Patron me traita d'abord fort humainement, & me dit en *Moscovite* qu'il parloit parfaitement bien qu'il me meneroit à *Is-pahan*, où il y avoit quantité de Francs qui sans-doute m'achet- roient, & que par ce moyen mon esclavage finiroit bientôt.

Juillet.
1670.

De quel-
ques Côtes
de la Mer
Caspienne.

Le douzième, il me fit le suivre à *Derbent*, & comme il trafiquoit en garance & autres racines propres à teindre qui ne sont pas rares en ce pays-là, nous étions souvent sur la *Mer Caspienne* où il en trouvoit le débit. Tous les environs de la ville étant pleins de rochers & par conséquent fort mal-seurs lorsque la Mer est agitée, sa Barque étoit à une demi-lieuë delà dans une Baie de bon fond & de bon abri, où nous portions ses marchandises. Depuis *Boynac* jusqu'à *Masanderan*, qui est une espace de quatre lieuës, ce ne sont que Dunes & hauteurs de sable, d'où l'on découvre les montagnes du *Daguestan*. Partout le terrain est propre à mouiller, tant pour la nature du fond, que pour la raisonnable profondeur de l'eau, & la commodité de l'abri. Devant *Scabaran* qui est une petite ville, & le village de *Nisabath*, on trouve partout un fond de vase, excepté en quelques endroits, où l'on mouille sur deux, trois, quatre & cinq brasses, fond de coquillage & où le vaisseau peut arer. Devant *Bachu* jusqu'à la portée du canon, le fond est de même nature, & le mouillage sur trois, quatre, & cinq brasses d'eau. Depuis cette ville jusques au Golfe de *Guilan*, il est de deux & de trois brasses, & en quelques endroits de huit: & tout le long de cette Côte il y a de belles rivières, des Bains & autres eaux, dont quelques-unes sont assés larges & profondes pour de grands bâtimens.

Les droits du poisson de cette Mer & des rivières voisines qui sont au nombre de quatre vints cinq, appartiennent au Roi de *Perse*, & ne font pas un de ses moindres revenus. Depuis Avril jusques à Septembre certain espace de la Côte est affermé en particulier, & séparé du reste avec des pieux, au-dedans desquels il est défendu de pêcher sur peine de la vie. Hors de ces barrières le poisson est rare, aussi est-il permis d'y pêcher excepté depuis Septembre & les six mois suivans, pendant lesquels la permission est générale. On y prend des carpes, du saumon, de l'éturgeon & du haran beaucoup plus gras & plus grand que ceux qui se pêchent vers nos Côtes. J'y ai vu des carpes de plus deux aunes de long; & un poisson nommé *Bérin* qui en a près de trois, mais qui n'est bon que lorsqu'il n'est long que de demi-aune. Il y en a aussi plusieurs dont je n'avois jamais oui parler: entre autres un qui a la tête extrêmement grosse, & dont la force est telle, qu'il n'est point de Barques qu'il ne renverse avec sa queue. Les Persans le nomment *Nachay*, c'est adire *Glouton*, parce qu'il dévore tous les autres.

Pour ce qui est du nom de Mer qu'on donne à cette étenduë d'eau qui

qui est appelée *Mer Caspienne*, celui de Lac lui conviendrait peut-être mieux ; n'étant en-effet qu'un bassin qui se remplit des quatre vints cinq rivières dont nous avons parlé, & qui ne peuvent se décharger en nul autre endroit que l'on sache, si ce n'est peut-être dans le Golfe de *Guilan*, dont le bruit est tel que pendant le calme on l'entend de cinq à six lieux. Ce qui me fait soupçonner qu'il pourroit y avoir dans ce Golfe, deux abîmes ou lieux souterrains, où ce grand amas d'eau tombant toutacoup, & avec impétuosité, forme en ces deux gouffres ce bruit terrible que l'on entend de si loin. Ils sont si dangereux, que les Persans ne vont dans ce Golfe qu'en tremblant, encore faut-il être habile pour les éviter. Les Bâtimens les plus propres pour y naviger, sont ceux qui sont larges de varangue, & de quatre vints à cent tonneaux : ceux qui sont plus grands & ronds de carène, courant grand risque de toucher.

Jouillet.
1670.

Gouffres
dangereux.

Depuis l'embouchure de la *Volga* jusques à *Astrabat* tirant vers le Sud & le Nord, la *Mer Caspienne* a de longueur quelque cent vint-neuf lieux : & de *Tarku* jusqu'à la rivière de *Jemla* vers l'Est & l'Ouest, environ soixente de largeur. A six & sept lieux de la Côte, & même à huit & à neuf, tantôt l'eau en est toute douce, & tantôt à demi salée, sur un fond depuis douze jusqu'à cinquante brasses d'eau ; mais à mesure qu'on s'élève & qu'on tire à la Mer, elle est entièrement salée ; c'est-pourquoi on la nomme en cet endroit *Mare de Sala*, pour la distinguer de ses eaux qui sont douces ou presque salées. Il s'y voit quantité de Langues de terre ; & de ses Golfes le plus étendu est celui de *Guilan*. Ce Golfe commence à la pointe de *Scabaran*, & continuë jusques à *Sengar Hasam*, par un espace de trente huit lieux. De tous côtés cette Mer est environnée de montagnes, dont les unes sont de Coquillage ; les autres de pierre de taille, & de toute sorte de Marbre, ce qui la rend toutafait stérile du côté du rivage. Depuis la grande rivière de *Jem* qui sépare les Calmuques d'avec les Tartares du *Gwin*, ce ne sont que plaines & vallées, dont la plupart sont habitées par les Tartares de *Circassie*, du *Daguestan*, de *Bochar*, & par les *Calmuques*. Le reste est occupé par les Persans & par les Médes, qui ne s'éloignent guères de la Côte de peur de tomber entre les mains de leurs voisins. L'envie de ne rien ignorer de ce qui concerne cette Mer, me fit souvent prier mon Patron d'aller plus loin que de coutume, mais il me rebuta toujours ; & me dit un jour qu'il n'étoit pas homme à hazarder ses biens & sa vie

Juillet.
1674.

pour satisfaire à ma fote curiosité ; ni si fou que de quiter un chemin qu'il connoissoit , pour en chercher un inconnu dont la route étoit dangereuse. Mais quoique j'aie manqué de la bien connoître par son moyen, j'ai eu tant d'autres occasions de m'en éclaircir, tant par les fréquentes courses que j'y ai faites avec mon Patron, que par les bonnes instructions que m'en ont donné d'habiles pilotes de *Perse*, de *Tartarie*, & d'*Arménie*, que je ne pense pas avoir rien omis d'essentiel dans la Carte que j'en ai faite.

Lorsque je sus de cette Mer tout ce que l'on en peut savoir, je ne songeai plus qu'aux moyens de recouvrer ma liberté ; & comme j'en parlois sans cesse, un jour mon Patron me demanda pour qu'elle raison je la souhaitois avec tant d'empressement, ajoutant qu'il ne voyoit point la même ardeur aux autres esclaves, ou s'ils l'avoient, qu'ils ne la faisoient pas paroître si ouvertement que moi. Je repondis que j'avois envie de gagner quelque chose, & que j'avois quelque certitude qu'il me reverroit bientôt sur un vaisseau chargé de marchandises de *Hollande*. Vous êtes donc riche reprit-il ; Il ne s'en-suit pas répliquai-je, mais le génie de notre Nation étant de trafiquer partout, je ne doute pas que nos marchands ne me donnent des commissions vers la *Mer Caspienne*, quand ils sauront que j'ai reconnu le * gisement de ses Côtes, & que j'ai appris à gouverner à la vuë de tous ses ports, & de ses radès. Deux ou trois jours après s'entretenant avec des Marchands Arméniens qui négocioient en soie, il se souvint, & leur parla de ce que je lui avois dit ; & ces marchands ayant témoigné avoir envie de m'entretenir là-dessus, ils me demandèrent en Italien si j'étois d'*Amstredam*, & si j'y connois-

Exercice
de l'Auteur
sur le négo-
ce de la soie.

sois des marchands qu'ils me nommèrent ? A quoi ayant satisfait, ils m'assurèrent que les bâtimens qui partiroient de *Hollande* pour la *Mer Caspienne*, ne pouvoient mieux faire que de se charger de plom, d'étain, de vifargent, de draps, de serges, & choses semblables, qui se vendroient fort bien à *Derbent*, à *Scamachi*, & à *Ardenil*, où par ce moyen l'on attireroit tout le commerce de la soie. Qu'il leur seroit bien plus facile de faire descendre leurs marchandises par la *Volga* à *Arcanquel*, & delà en *Hollande*, que de les envoyer par terre à *Smirne*, où ils ne pouvoient les faire tenir sans les exposer à de grands périls, outre que les frais de cette voiture étoient immenses ; & qu'en passant par l'Océan, & par la Mer Mé-

ditér-

* *Terme de marina qui signifie situation.*

diterranée, elles couroient risque d'être prises par les corsaires de *Barbarie*. Ajoutez disoient-ils, qu'il faut payer au Grand Seigneur des droits excessifs, lesquels seroient modérés sans doute par l'Empereur de *Moscovie*, qui seroit bienaise d'attirer ce riche négoce dans son Empire. De plus, ils dirent qu'on pouvoit tirer tous les ans plus de trente mille bales de soie des Provinces de *Guilan*, de *Scirwan*, & de quelques autres. Qu'il y avoit de fort belles peaux à *Bochare*: & à l'Orient de la *Mer Caspienne*, de fort beau chagrin, du saffran, de la rubarbe, & plusieurs autres marchandises où il y a beaucoup à gagner.

Juillet
1679

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XX.

Description de Derbent. Cour du Sultan. Vieilles ruines & quelques autres antiquités. Vente des esclaves. L'Auteur ayant changé de Patron il lui sauve la vie, & gagne les bonnes grâces d'une de ses femmes qui lui propose de s'enfuir avec lui. Quelques-uns de ses compagnons arrivés à Derbent, & par quelle aventure ils échappèrent des mains des Tartares. L'Auteur tente la délivrance d'un de ses compagnons dont un Prince avoit épousé la femme.

Derbent est la première ville de *Perse* près de la *Mer Caspienne*: elle est située à quarante & un degré & quelque cinquante minutes. Du côté de Terre vers l'Est & l'Ouest, elle a environ une demi-lieuë de longueur, & la moitié moins de largeur. De l'autre côté, la Mer bat contre ses murailles, & par un temps de Mer passe même souvent par-dessus. Toute la Côte d'alentour étant bordée de montagnes inaccessibles, cette Ville est la seule par où l'on puisse entrer dans la *Perse*: c'est d'où lui vient le nom de *Derbent*, c'est-à-dire la Clé du Royaume: demême que *Gameron* aux *Indes*, est aussi appelée *Bender*, dont les syllabes quoique transposées ont la même signification; *Der* en Langue du pays signifiant une Clé, & *Ben* ou *Bent*, un Etat, un Pays, un Royaume. Chaque pierre des

*Description
de la Ville de
Derbent.*

juillet.
1490.

murailles a cinq ou six piés de diamètre. *Alexandre le Grand* y a demeuré autrefois, & les fit bâtir pendant son séjour. Il ne reste plus de ce grand Ouvrage que le Château, & ce qui regarde le Sud; & c'est un fameux Roi de *Médie* appelé *Nannschirman* qui a fait bâtir la partie qui regarde le Nord sur une chaîne de rochers. Ces deux murailles sont d'une hauteur extraordinaire, & épaisses a proportion. Il y a sur l'une des pierres de la muraille d'*Alexandre*, une Inscription en caractères Syriaques & Arabesques que l'on ne put me déchiffrer. On a divisé cette Ville en haute & basse ville; & l'espace qui est entre deux en fait la troisième partie. La haute est assise sur la montagne, aussi-bien que le Château, dont la Garnison lorsque j'y passai étoit de mille hommes effectifs, outre qu'il étoit bien pourvu de toutes sortes de munitions; & c'est aussi où le Sultan tient ordinairement sa Cour. Les Persans occupent le milieu qui est en tres-mauvais état, & tout plein de vieilles mazures qui sont peut-être conservées comme de précieuses reliques, mais à mon sens elles feroient ailleurs un plus bel effet. La basse ville n'est point habitée; & durant mille pas qu'elle a de longueur, on ne voit que jardins & Terre en labour. On l'appelle *Scaber Yunan*, c'est-à-dire *ville des Grecs*, ce qui fait soupçonner que les Grecs y ont demeuré. Un peu au-dessus de la Ville, on voit les ruines d'une muraille qui alloit jusqu'au *Pont Euxin*; & il est aisé de juger que cet ouvrage fut d'un grand travail & d'une dépense excessive. Sur des hauteurs qui régnerent autour de la Ville, il y a plusieurs Redoutes, six desquelles favorisent les sorties de la Garnison, & sont défendues en tout temps par trente ou quarante hommes. On y voit de plus de fort beaux restes de Châteaux & autres bâtimens, qui servent de preuve autentique que cette Ville fleurissoit durant l'ancienne Monarchie des Médes & des Perses. Il y a autour des murailles de hautes tours de bois qui servent à faire les découvertes du Pays. Un peu plus loin sont les tombeaux des premiers Chefs de l'Armée des Médes, qui fut défaite par les Tartares du *Daghestan*, sous le Règne du Roi *Cassan*. Ces tombeaux forment un demi cercle, & sont presque tous à hauteur d'homme. Vers la Mer on trouve un cimetière entouré de murailles, où il y a quareate tombeaux, qu'on dit être des Saints & des Princes de la Nation. De distance en distance on a planté sur ces murailles des étandars qui se voient de loin: & la porte en est occupée par un vieillard qui reçoit les aumônes de ceux qui y vont par dévotion. Chés les Persans la visite des sépulcres

Cour du
Prince.

pulcres est une œuvre fort méritoire ; & la seule marque de piété qui paroît dans les femmes. Comme l'entrée des Mosquées leur est défendue, c'est le seul acte de Religion qui leur soit permis : & si leurs maris ne les instruisent, elles ne savent guère à quoi elles sont obligées.

Juillet
1671.

Tous les habitans de *Derbent* sont ou Mahométans ou Juifs qui se disent descendus de la Tribu de *Benjamin*. Le négoce de ces derniers consiste en hardes vieilles & neuves qui leur sont vendues par les Tartares du *Daguestan* ; & les autres vont par toute la *Perse* vendre & acheter des esclaves. A *Derbent* on les expose certains jours de la semaine aux lieux destinés à cet usage. Ils sont depouillés & tâtés sans distinction de sexe, comme on tâte les animaux avant que de les acheter. Le traitement qui leur est fait est quelque chose de si triste qu'il faut être né Turc ou Barbare, pour le voir sans pitié ; & le peu de cas qu'on fait de leur vie est tel, qu'ils sont à toute heure & à tous momens en danger de la perdre ; principalement en ce pays-là, où les hommes sont prompts, jaloux, & si délicats, qu'un pauvre esclave ne rit jamais impunément en présence de leurs femmes. En toute autre rencontre il courroient la même fortune, n'étoit que les Patrons craignent de perdre leur argent : ainsi c'est à leur avarice que les pauvres esclaves sont redevables de la vie. Pour moi, dans mes malheurs j'ai eu l'avantage de ne point tomber entre les mains de Patrons jaloux ; & par bonheur le premier que j'eus à *Derbent* l'étoit encore moins que les autres. Un de ses voisins l'étoit si fort qu'il pensa m'en couter la vie : C'est la coutume en ce pays-là que les esclaves couchent sur les toits des maisons ; c'est-pourquoi je passois la nuit sur celle de mon Patron, d'où je voyois les femmes du voisin jaloux, qui badinoient ordinairement dans la cour tantôt seules, tantôt avec lui ; & comme leurs badineries étoient extravagantes, elles regardoient souvent vers mon toit, où elles me virent ou crurent me voir. A ce soupçon l'homme s'enflamma, & courut un matin fort échauffé chés mon Patron, auquel il dit que pour un esclave je m'émancipois un peu trop ; & que je me divertissois à leur jeter de petites pierres, ce qu'il n'avoit pas envie de souffrir. Pour ce qui est de les regarder, j'avoué que cela m'arrivoit lorsque je ne pouvois dormir ; mais le reste étoit faux, & le galant me l'imposoit pour me noircir le plus qu'il pourroit. Mon Patron sachant que l'esclavage m'ôtoit toute envie de me divertir, lui dit qu'il ne le croyoit pas, & que ce pouvoit être une des visions de ses femmes. Et bien lui dit

Comment les
esclaves
sont vendus.

l'autre

Juillet.
1670.

l'autre, vision ou non, ou faite-le coucher ailleurs, ou j'aurai soin de le bercer. Notre Patron m'ayant averti de ce qui se passoit, & de la mauvaise humeur de l'homme, la nuit suivante je voulus voir quelle précaution il avoit prise, & japperçus autour de la cour quantité de fusils, l'un desquels on tira sur moi; quoi-que ce fût inutilement, je ne laissai pas de perdre l'envie de retourner au même lieu; le plaisir que j'y avois ne valant pas la peine de m'exposer à perdre la vie. Mais quelque dureté qu'aient les Persans pour leurs esclaves, il faut avouer qu'ils sont plus doux, & bien plus humains que les Turcs: & s'ils leur font quelquefois du mal, c'est moins par cruauté que pour les induire à renoncer à leur créance. La plupart néanmoins sont fiers & glorieux, & font grand bruit de l'antiquité de leur origine: ils la tirent disent-ils, des Médes, dont ils prétendent que la gloire & la splendeur ne sont ignorées de personne. D'ailleurs leurs soldats ou *Kisilbasses* sont faits d'une manière à les rendre presque insociables; & si on leur dit quelque mot qu'ils n'entendent pas, ils l'interprètent comme il leur plaît, & s'en choquent souvent de sorte, qu'ils vous donnent cent coups après avoir dit mille injures; c'est de quoi je parle comme savant, & j'en ai fait quelquefois la triste expérience.

Le trentième, je fus revendu à un riche marchand de cette Ville. Il faisoit négoce en pierreries & autres fines marchandises; & avoit cinq femmes à *Derbent*, & quatre à *Scamachi*. La principale de ces femmes se nommoit *Altine*, & étoit née de parens Chrétiens, savoir de *Jean Flusius* Hollandois, qui étant Capitaine de Cavalerie dans les Armées du Roi de *Pologne*, se maria en ce Pays-là, & eut de sa femme quatre enfans du nombre desquels étoit *Altine*. Comme ce pays-là est sujet aux irruptions des Tartares qui ne vivent que de brigandage, *Altine* n'avoit que douze ans lorsqu'elle tomba entre leurs mains. Ceux-ci la vendirent à *Biram Ali* qui étoit mon dernier Patron; & toute jeune qu'elle étoit alors, elle étoit si bien faite, que *Biram* qui aimoit le sexe l'épousa peu de temps après, & l'établit sur toutes ses femmes. Elle avoit quelque vint six ans lorsque son mari m'acheta; & soit que ce fût par jalousie, ou qu'elle s'ennuyât de vivre avec lui, elle résolut de le quitter, & me confia son dessein après une aventure où son mari faillit à périr, voici de quelle sorte cela se passa.

Cet homme ayant oui dire que l'eau de la Mer étoit saine, il alloit

Juillet,
1670.

loit tous les jours s'y baigner, & me menoit avec lui pour tenir son cheval. Le dernier jour que je l'y suivis, à peine y avoit-il fait deux pas, que je l'apperçus aller à fond. De la manière qu'il y alla, je crus que c'étoit malgré-lui : en-effet m'y étant jeté, je trouvai que c'étoit un gouffre où l'eau tournoit impétueusement. D'abord j'eus peine à l'y trouver, & tout autre que moi se fût peut-être moins hazardé ; mais comme je nage assés bien, & qu'il y alloit de ma vie s'il arrivoit qu'il y demeurât, j'allai si avant que j'eus le bonheur de le trouver & de le tirer. Lorsque nous fûmes hors de l'eau je ne lui vis nul signe de vie, & ce qui m'affligeoit le plus, c'étoit de lui voir couler le sang par le nez & par les oreilles. Comme je songeois aux moyens d'éprouver les derniers remèdes, je vis près du lieu où nous étions une grosse pierre où je le roulai si long-temps, qu'il vomit peuapeu environ un demi seau d'eau ; après quoi il commença à ouvrir les yeux & à respirer. Je l'envelopai le mieux que je pus, le remis à cheval, & le rammenai au petit pas. On en eut tant de soin, qu'au bout de quinze jours il se trouva totitafait guéri : dequoi je n'eus pas moins de joie que lui ; car s'il se fût néyé, ces peuples sont si soupçonneux, qu'ils n'eussent pas manqué d'en jeter la faute sur moi, & de m'ôter la vie par les plus durs supplices qui soient en usage parmi eux. Depuis ce tems-là mon Patron me traita fort humainement, & me dit des choses fort obligeantes & qui témoignent sa reconnoissance : Entre autres il me promit de me mener à *Ispahan* & de m'y rendre la liberté. Ce n'est pas qu'avant ce tems-là je ne vécutse en homme libre, mais je ne devois être estimé tel qu'en ce lieu-là, où il prétendoit que je trouverois plusieurs marchands de ma Nation, auxquels il vouloit me recommander. C'étoit en l'état où j'étois ce que je pouvois espérer de plus avantageux ; cependant *Altine* qui me jugeoit propre au dessein qu'elle méditoit, faillit à rompre ce projet.

Dès qu'elle fut la résolution de son mari, & qu'elle put trouver l'occasion de me parler : *Il est vrai dit-elle en bon Hollandois (car elle le parloit fort bien) que Biram Ali se prépare pour le voyage d'Ispahan, mais son but n'est pas d'en demeurer-là : Il doit aller en pèlerinage au sépulchre de Mahomet, où il fera une offrande de vingt mille francs ; en vertu de laquelle, lui & son fils aîné seront mis au catalogue des Saints, & par ce moyen réputés la gloire & l'honneur de leur race. Ce voyage étant entrepris sur un prétexte de dé-*

L'Auteur
sauve son
Patron du
péril de se
néyer.

juillet.
1670.

voition, vous avez tout à craindre étant de Religion contraire; & dans ces rencontres les Mahométans croient fort honorer le Prophète en lui sacrifiant des Chrétiens: Puis donc qu'il y va de la vie, refusez l'offre qu'il vous fait, ou feignez d'être malade lorsqu'il sera prêt à partir. Que deviendrai-je lui fepartis-je, en suivant l'avis que vous me donnez? puis-je éviter d'être toute ma vie esclave si je ne vais pas à Isphahan? Autien que si j'y vais je suis assuré de ma liberté, d'autant plus qu'il me la promet avant que d'aller à la Mecque, dont le seul retour est à craindre. Je voi bien reprit-elle, qu'il n'est pas aisé de vous persuader, aussi ai-je pour y réussir des raisons plus fortes que les conjectures. Sachez donc qu'en manquant la belle occasion qu'il vous offre de recouvrer la liberté, vous en retrouverez une autre qui n'est peut-être ni moins sûre ni moins avantageuse; mais il faut du secret, & qui me répondra que vous ne me trahirez point? Hé poursuivait-elle, cette rougeur cautionne votre probité, & je ne doute plus que je ne puisse vous fier un secret de cette importance. Je suis lassé de vivre avec un homme que je n'aime pas, j'ai donc résolu de le quitter, & comme je ne le puis seule, je vous ai choisi pour m'accompagner; c'est à vous à me dire ce que vous pensez de mon choix: mais sachez auparavant, que je n'entreprends rien qu'après y avoir bien pensé: J'ai pourvu aux frais du voyage, & je ne croi pas qu'il nous coûte les dix mille ducats que voilà: Et en-cas que cela soit, voyez les bijoux de ce coffret, examinez-en les joyaux, & m'en dites votre pensée. Pour le trajet, il n'est pas si long d'ici en Moscovie, qu'on n'y puisse être dans huit ou dix jours, delà nous passerons en Hollande, où si votre femme ne vit plus, je m'offre avec joie à remplir sa place; sinon j'irai à Amstredam, où j'ai un oncle & d'autres parens qui ne me rebuteront pas.

J'avois été tenté à Ervan par des femmes tres-dangereuses, mais j'avoué qu'*Altine* l'étoit davantage. Outre que ses charmes étoient tout autres, elle étoit Chrétienne & ne parloit que de choses justes & faisables: Deplus ses joyaux se montoient à plus de trois cens mille francs; les dix mille ducats étoient effectifs: elle me fit voir les uns & les autres, & je ne voyois rien de plus aisé que de faire ce qu'elle disoit pendant l'absence de mon Patron. Il avoit une Barque dont nous eussions pu nous servir: je connoissois la Mer Caspienne, je savois la route qu'il falloit tenir; & je me sentoiss assés de cœur pour une entreprise si hardie; mais il y avoit un obstacle que je crus invincible. *Radzin* étoit dans *Astracan*, ses troupes étoient répandues partout & nous ne pouvions les éviter. Un jour étant occupé de ces réflexions, qu'avez vous dit *Altine* dont le mari venoit de sortir, vous

me.

me paroissez tout réveur? Je le suis en-effet Madame, lui répliquai-je d'un air triste, & je souhaiterois n'avoir pas tant de sujet de l'être. Hâ, reprit-elle, cette rêverie ne me semble pas de saison, je n'en augure rien à mon avantage, & si vous balancez, vous êtes à-demi résolu de ne point faire ce que je souhaite. Il n'est rien lui dis-je, de plus juste, ni de mieux fondé que votre projet, mais savez-vous Madame, que les Cosaques occupent la route que nous devons faire, & puis-je sans témérité vous exposer à la rage de ces Barbares? Je le sai reprit-elle, mais je sai bien aussi que l'obstacle dont vous parlez, n'est qu'un orage qui sera bientôt dissipé; c'est pour cela qu'il vient de *Moscou* une armée de deux cens mille hommes, qui dans deux mois (car je ne veux pas partir plutôt) auront écarté ces rebelles, & rendu tous les chemins libres. Je n'eus pas le temps de lui dire alors qu'en-cas que cela fût, j'étois prêt à lui obéir, mais je l'en assurai ensuite, & la disposai à ne pas croire que les affaires d'*Astracan* pussent être sitôt rétablies. J'appris cependant que le sujet du chagrin d'*Altine*, étoit que son mari avoit acheté deux belles Georgiennes d'onze à douze ans, qui avoient toutes ses caresses. Comme elle étoit encore jeune & belle, ce changement lui parut si rude, qu'elle ne put le voir d'abord sans en être altérée: mais le temps qui adoucit tout la rendit moins sensible, & le bonheur de *Moscovie* n'ayant pas suivi son inclination, elle n'osa plus me parler d'une entreprise si périlleuse, & dont je l'avois si fort dissuadée.

Le vint-deuxième deux hommes de notre Equipage ayant trouvé moyen d'échaper des prisons de *Boynac* se rendirent à *Derbent*, aux portes de laquelle ils faillirent à être repris par les Tartares qui les poursuivoient, & qui étoient prêts à les rammener, lorsqu'un des soldats du Corps-de-garde qui parloit *Moscovite*, représenta à ces Tartares qu'il n'y avoit point d'apparence de maltraiter des gens qui avoient des lettres pour le *Sultan*, & moins encore de les traîner dans une autre Ville, qu'ils n'eussent délivré ces lettres dont ils disoient être chargés: qu'ils devoient songer à ce qu'ils faisoient, & que s'ils négligeoient son conseil, ils pourroient s'en repentir. A ce discours les Tartares lâchèrent prise, & ces pauvres esclaves furent menés devant le *Sultan* qui leur demanda qui ils étoient & d'où ils venoient. Après qu'ils l'eurent satisfait, où sont les lettres reprit le *Sultan*, que vous dites avoir pour moi? Ces pauvres gens se prosternèrent devant lui, & le supplièrent d'excuser la hardiesse qu'ils

Deux des
Compagnons
de l'Auteur
s'enfuirent
des prisons
de *Boynac*.

juillet
1570.

qu'ils avoient prise d'user de cette ruse pour se tirer de la misère où ils étoient, & qu'ils n'avoient point trouvé de moyen plus seur pour se venir mettre sous la protection d'un si généreux Prince. Ils ajoutèrent qu'ils étoient de ceux qui s'étoient enfuis d'Astracan pour se mettre à couvert de la cruauté des Cosaques: Que leur Barque ayant échoué, ils étoient tombés entre les mains des Tartares du Daguestan, qui les avoient pillés, mal-traités, & mis dans les fers. Qu'il y avoit trois nuits qu'ils marchaient, demeurant le jour dans des haies pour éviter la rencontre de leurs ennemis; & qu'ils espéroient que Son Altesse auroit la bonté de leur accorder l'asile qu'ils lui demandoient.

Et se sau-
rant à Der-
bent où le
Prince leur
fait bon ac-
cueil.

Le Sultan leur promit de ne les point abandonner, les exhorta à reprendre cœur, & les fit loger dans une maison où ils étoient fort bien traités. Ces pauvres gens y demeurèrent quelques jours, au bout desquels la peur qu'ils eurent que leur dépense ne montât trop haut, les obligea de changer d'Auberge, & d'en prendre une où des Persans & des Indiens leur fournirent de quoi subsister. Le Sultan s'étant informé des maux que nos gens avoient soufferts depuis qu'ils étoient prisonniers, en eut tant de pitié, qu'il promit d'écrire au Roi de Perse pour la délivrance de ceux qui l'étoient encore à Boynac. Et quand le frère de leur Patron qui étoit Seigneur de cette ville vint prier le Sultan de lui rendre les deux qu'il avoit pris en sa protection; bien-loin de l'écouter, il lui dit que tous les Hollandois étoient libres à Derbent, que dès qu'ils y entroient on n'avoit plus de droit sur eux; & que si le Roi de Perse savoit le mal qu'on avoit fait à des gens qui étoient ses bons amis, ses alliés, & avec qui ses sujets faisoient un négoce considérable, il ne doutoit pas qu'il n'en fût fâché, & n'en témoignât son ressentiment. Ainsi cet homme s'en retourna aussi avancé qu'il étoit venu; & de peur qu'à Boynac les esclaves ne se prévalussent de la réponse du Sultan, on les fit veiller de plus près.

L'Auteur
raconte la dé-
livrance
d'un de ses
compagnons

Aussi-tôt que je sus que ces deux hommes étoient arrivés j'obtins permission de les aller voir, & j'y allai avec mon Patron qui eut la même curiosité. Ce qu'il me dit en y allant, me fit naître un moyen de tirer de la ville d'où ces pauvres gens étoient échappés, un de nos autres compagnons nommé *Els Pieters*, & voici comment je m'y pris: Après avoir su d'eux une partie de leurs aventures depuis que je les eus quittés, je leur demandai en leur faisant un signe des yeux qu'ils entendirent, où étoit mon fils, s'il se portoit bien, & pourquoi ils ne l'avoient pas amené avec eux? Quoi! interrom-

pit.

pit mon Patron, vous avez donc un fils esclave? Je lui dis qu'oui, & qu'il étoit entre les mains du Prince *Osmín*. Ce que les autres ayant confirmé, il promit de le racheter; & dès le lendemain, il envoya vers ce Prince un de ses Renégats, avec ordre de l'amener à quelque prix que ce fût; mais le pauvre garçon avoit été mené plus loin, ce que j'appris avec douleur, ne doutant pas qu'en le menant à *Ispahan* comme j'avois dessein de faire, il ne fût plus aisé de procurer sa délivrance que parmi les Tartares.

La commodité de voir deux hommes qui faisoient partie de notre Equipage, & qui étoient mes compatriotes m'invitoit à les voir souvent. Tous libres qu'ils étoient, ces pauvres gens avoient du chagrin de ne savoir que devenir dans un pays où ils n'avoient nulle habitude; & pour les consoler je leur représentois le peu de sujet qu'ils avoient de s'affliger par la comparaison de leur état au mien, qui paroissoit être d'un homme libre, bien qu'en effet je fusse esclave, & sujet aux caprices d'un Patron, qui ne pouvoit manquer de prétextes pour me vendre à un autre, qui me meneroit peut-être en un pays, où je n'aurois nulle espérance de recouvrer la liberté: Aulieu qu'ils pouvoient trouver place dans l'une des caravanes qui alloient delà à *Ispahan*, & de cette ville à *Gamerou*, où ils trouveroient assés de gens de leur connoissance, qui leur fourniroient les moyens de retourner en *Hollande*.

Dans un entretien que nous eûmes ensemble, ils me contèrent que le Prince *Osmín* n'étoit point sévère, & qu'il traitoit fort humainement ses esclaves qu'il ne vouloit pas qu'on enchaînat. Qu'il leur donnoit la liberté d'aller partout où ils vouloient; & que cette grande facilité les avoit incités à s'assembler plusieurs fois, pour convenir des mesures qu'ils pourroient prendre pour s'enlir tous ensemble; mais que la plupart avoient opiné à demeurer comme ils étoient, de peur qu'en cherchant mieux, leur condition ne devint pire. En effet quoiqu'ils fissent, il n'y avoit guères d'apparence qu'ils pussent éviter l'esclavage, ni qu'ils en trouvassent un si doux, le plus grand de leurs maux étant d'aller couper du bois dans une des forêts voisines. Avec tout cela je m'étonnois qu'ils eussent pu demeurer en si beau chemin; & j'avoué que l'esclavage a si peu de charmes pour moi, que quelque doux qu'il fût, il n'est point de péril que je ne tentasse pour en sortir: joint qu'ils n'étoient qu'à quatre lieues de *Derbent*, où il est vrai qu'ils

Juillet
1470.

couroient risque d'être revendus ; mais outre qu'ils pouvoient aussi avoir le même sort que celui des deux qui s'y réfugièrent, l'esclavage de *Derbent* n'est guères moins doux qu'à *Boynac*. Ils avoient été pris par les Tartares du *Daguestan*, & nous par les Calmuques ou Kal-mouchs ; ceux-ci étant gouvernés par le Prince *Osmin*, & les autres par le *Semkal*. Ce dernier Prince avoit vendu un de nos compagnons nommé *Brak* pour trois ans, au bout desquels il retourneroit à son premier maître. Cependant le *Semkal* épousa la femme de *Brak* qu'il avoit violée en sa présence lorsqu'ils tombèrent entre ses mains : il la fit vêtir en Princesse & la mit dans son *Haram*. Le pauvre *Brak* se voyant sans femme, ne songea plus qu'à prendre la fuite : & elle à qui ce nouveau rang ne plaisoit pas, trouva moyen de lui parler. Elle lui remontra que la force ne desunissoit point les cœurs, & que l'union des volontés étant la seule véritable, elle étoit toute à lui quoiqu'elle fût alors dans la disposition d'un autre, puisque c'étoit contre son gré : c'est pourquoi elle le prioit de ne la point abandonner, & qu'avec le temps ils pourroient trouver l'occasion de s'enfuir avec leur enfant. *Brak* répondit, que dans l'état où le Ciel les avoit réduits, ils seroient unis à cent lieues delà comme ils étoient alors, puisqu'il leur étoit défendu de se voir & de se parler ; joint que le Prince le pouvoit envoyer si loin qu'il n'en reviendrait peut-être jamais : au lieu que s'il étoit à *Derbent*, il lui pourroit écrire, & trouver même l'occasion de la délivrer. Nonobstant ces raisons, cette femme ne put consentir à la fuite de son mari, qui pour obvier aux inconveniens qu'il craignoit, alla je ne fais où, car on n'a jamais pu savoir où il étoit, ni s'il étoit encore vivant. Celui à qui le Prince *Semkal* l'avoit engagé pour trois ans, vint le chercher où nous étions, & nous en demander des nouvelles ; nous lui répondîmes d'une manière qui lui ôta l'envie d'y revenir ; & même il fut mis en prison par l'ordre du Sultan ; & il fallut pour en sortir qu'il prouvât solidement qu'il avoit acheté cet homme à beaux deniers contens, & qu'il ne l'avoit pas volé.

TROIS.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXI.

L'Auteur & plusieurs autres esclaves attaqués par des voleurs. Autre rencontre de semblables gens qui le mal-traitent, & par quelle aventure il est délivré de leurs mains. Son voyage à Scamachi. Description de cette ville, & de quelques tremblemens de terre à quoi cette ville est sujette. Rencontre de deux Cordeliers & les bons offices qu'ils rendent à l'Auteur, lequel entre au service de l'Ambassadeur de Pologne contre l'avis son Patron.

LE vint neuvième, je fus joint à un parti de cinquante esclaves que l'on envoya couper du bois dans un lieu dangereux. On nous donna pour l'apporter deux charettes avec quatre bœufs, deux ânes & un cheval. Comme il y alloit de nos vies, plusieurs des premiers de la ville qui se divertissoient de tout nous suivirent de loin, & se postèrent sur une hauteur d'où ils nous voyoient en fureté. Dès que nous fûmes dans le Bois tous se mirent à travailler, excepté moi qui fus destiné à la garde des charettes, & à veiller contre les surprises. Quelque trois heures après qu'on eut commencé à couper, j'aperçus plus de trois cens hommes qui marchaient vers nous en bon ordre. A voir leur contenance, il étoit aisé de juger qu'ils n'avoient pas bonne intention; c'est-pourquoi je me hâtai d'avertir nos gens de leur approche, afin qu'ils se missent en état de se défendre & de résister. Quand les ennemis m'entendirent, ils tirèrent sur moi plusieurs flèches, qui par bonheur n'eurent point d'effet; & de peur que celles qui les suivroient ne m'épargnassent pas de la sorte, j'abandonnai mon poste, & me joignis au plus vite aux autres que je trouvai en défense, mais comme ils étoient inférieurs en nombre, ils prirent peu-après la fuite, laissant aux voleurs bœufs, ânes, chevaux, & charettes. Douze esclaves y demeurèrent & il y en eut vint de blessés, mais qui échapèrent néanmoins avec le secours que nous leur donnâmes.

Bois dangereux.
rena.

Toutes les Montagnes d'alentour sont pleines de voleurs qui les ren-

Juillet.
1670.

rendent inaccessibles ; & bien-que le *Sultan* & le Roi de *Perse* y aient souvent envoyé des troupes contre eux , ç'a toujours été sans succès, parce qu'ils se cachent dans des cavernes qu'ils y ont eux-mêmes creusées , & dont l'entrée ne se voit point. D'ailleurs ils y sont en grand nombre , & la plupart sont des déserteurs, qui quoique bons soldats, ont plus d'inclination pour une vie libre & sans contrainte, que pour des troupes dont la licence est limitée. Cependant comme tout le bois de la ville vient des montagnes , & que c'est l'ouvrage des esclaves, il y périt toutes les années grand nombre de ces pauvres gens.

Autre
aventure de
l'Auteur.

Le lendemain je menai paître le bétail de mon Patron : Le lieu où j'allai pour cela étoit éloigné de la Ville , & presque aussi dangereux que les montagnes. J'y fus tout le jour sans aventure ; mais sur le soir étant prêt à m'en retourner , je fus attaqué inopinément par trois voleurs , qui me lièrent les mains derrière le dos & m'emmenèrent avec mes vaches. Nous n'avions marché qu'un quart d'heure , lorsque nous fûmes rencontrés par huit bourgeois de *Derbent*. C'étoient des amis de mon Patron , lesquels m'ayant d'abord reconnu , chargèrent ces voleurs qui malgré toute leur résistance demeurèrent sur la place : Ainsi je fus encore délivré contre toute apparence des frayeurs mortelles où j'étois. Mon Patron voyant qu'il sembloit que les aventures me cherchassent , eût la bonté de me promettre qu'il m'aideroit à en fuir les occasions ; & depuis ce temps-là il ne voulut plus que je sortisse de la ville. Ainsi je puis dire que mon esclavage étoit moins rude , que la condition de la plupart des personnes libres. Outre que mon Patron étoit naturellement doux , il avoit l'Âme grande , & payoit au centuple le moindre bien qu'on lui faisoit ; la mémoire du péril d'où j'avois eu le bonheur de le tirer , lui faisoit dire en toute rencontre qu'il ne me quitteroit point , qu'il ne m'eût fait sentir combien il m'avoit d'obligation : en-effet c'étoit sa pensée , mais mon impatience le prévint , & l'empêcha de me faire tout le bien qu'il m'avoit promis , ainsi que nous verrons par la suite.

Comme il cherchoit depuis long-temps une occasion sûre & commode pour aller à *Scamachi* , où l'un des tremblemens de Terre qui sont fréquens en ce pays-là , avoit renversé ses maisons l'année mil six cens soixente sept , il résolut de prendre celle qui se présentoit. Quelque jours avant son départ , il m'avertit de lui préparer

parer tout ce qu'il falloit pour son voyage; & le premier jour de Septembre. 1670. Septembre nous joignîmes une Caravane de dix huit cens chevaux, d'un grand nombre de Chameaux, de plusieurs mules & autres bêtes de voiture, & ce que nous étions de gens sembloit une petite armée. Le premier jour nous traversâmes les trois rivières, *Kurgani*, *Kostar*, & *Sambur*. *Kostar* est plus grande que les deux autres: c'est elle qu'on trouve en plusieurs endroits dans les montagnes d'*Elbur*, Voyage de l'Auteur à Scamachi. où elle se partage en cinq bras fort larges, mais qui ont peu de profondeur. Le lendemain notre traite fut de huit lieues. Un peu avant que d'arriver à un grand village nommé *Koctep* où nous logeâmes, nous vîmes un tombeau magnifique d'un Saint du Pays, & il y a presque toujours quantité de pèlerins qui y font leurs dévotions. Les habitans de ce village & des environs sont appelés *Padar*, ou voleurs, n'y ayant point de lieu dans la *Perse* où il y en ait davantage. Ces gens demeurent dans des hutes de dix ou douze piés de haut, dont la moitié est en terre, & le reste est fait en quarré & couvert de gazon.

Le troisième, nous passâmes par *Niasabath* ou *Naisabath*, beau & grand village qui appartenoit aux anciens Médes, & qui se nomme aujourd'hui *Survan* ou *Schirwan*. Nous vîmes ce jour-là sur le grand chemin & dans les bois quantité de voleurs qui couroient par grosses bandes, mais fort inférieures à la nôtre, qu'ils eussent sans doute attaquée s'ils se fussent crus les plus forts. Toute cette route est si peuplée de ces sortes de gens, qu'il ne faut pas songer à s'y commettre qu'on ne soit aussibien escorté que nous l'étions; encore ne laisse-t-on pas d'y être souvent maltraité. Nous allâmes coucher à un village nommé *Muskar*, où je ne vis rien de remarquable.

Le quatrième, nous donnâmes jusques à *Scabarân*, petite ville où l'on dit que croît le plus beau ris de toute la *Perse*. Son terroir est marécageux, & c'est à cela qu'on attribue la quantité & la bonté des grains qu'il produit. Le ris n'y coûte d'ordinaire que deux liars la livre, & souvent il est à meilleur marché. Cette ville avoit autrefois de fortes murailles; mais aprésent apeine en voit-on les ruines, quoique les fours où *Alexandre* fit cuire du pain pour son Armée soient encore presque tous entiers.

Le cinquième, nous campâmes proche la montagne de *Parmach* ou *Barmach*, selon quelques-uns. Cette montagne n'est pas éloignée

Septembre.
1670.

de la Mer; & ce qui la distingue des autres, c'est la grande quantité de *Naphté*, ou d'huile blanche & brune qu'elle fournit aux habitans. Le mot de *Barmach* signifie *doit*, & on lui a donné ce nom parce qu'elle est fort escarpée, & aussi droite qu'un doit érendu. Plus on y monte plus on a froid; de-sorte que sur le sommet on ne voit presque que de la glace. Il y a en quelques endroits de fort beaux restes des Forteresses qu'on y avoit bâties pour la défense du pays; & ce qui s'est le mieux conservé, c'est un puits fort profond qui est au milieu des ruines. Pour le *Naphté* que cette montagne produit, il coule au travers des rochers, & se décharge en quarante fosses que cette liqueur s'est creusées. De ces quarante, il y en a trois bien plus profondes que les autres, & d'où elle sort incessamment à gros bouillons. L'odeur en est extrêmement forte, principalement de la brune qui vaut beaucoup moins que la blanche.

Puits de
Naphté.

Le sixième, nous marchâmes par les hauteurs de cette montagne, & descendîmes sur le soir dans une agréable vallée où nous campâmes aux environs d'un village nommé *Bachal*. Outre le ris que le terroir y produit abondamment, il y croît aussi beaucoup d'orge, dont les habitans font des gâteaux à l'huile & au miel; nous en fîmes provision pour le reste de notre voyage, & nous en trouvâmes fort bien.

Le septième, nous couchâmes dans un village nommé *Cothani*: Les bâtimens en sont supportables, mais aux environs ce ne sont que haies, que broussailles, & que buissons, d'où nous vîmes sortir quelques lapins, & où l'on nous dit qu'il y en avoit quantité.

Le huitième, nous entrâmes dans la ville de *Scamachi*, *Samachi*, ou *Chamaqui*. Cette ville est cachée entre deux montagnes fort hautes qui en ôtent la vue de loin. Elle est située dans la Province de *Schirwan* ou *Médie* ancienne, & a le Pole élevé d'environ quarante degrés & cinquante minutes. On va d'ordinaire en six jours de *Derbent* à *Scamachi*; un bon cheval y peut aisément aller en deux; & même une grande Caravane pourroit faire en quatre ou cinq jours ce que nous ne fîmes qu'en huit: Outre que nous faisons des traites plus petites que les ordinaires, nous passâmes deux hautes montagnes, & fîmes de fort grands détours que nous eussions pu éviter en passant par *Labatz* par où le chemin est plus court de deux ou trois journées, mais on y exige tant de droites, qu'on aime mieux marcher plus long-temps, que de s'exposer à les payer.

La

La ville de *Scamachi* étoit autrefois bien plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, & ce n'est même que depuis le Grand *Cha-Abas* Roi de *Perse*, qu'elle a perdu toute sa splendeur. Ce Prince craignant que le Turc qui lui faisoit la guerre ne s'en emparât par surprise; ou qu'une Place de cette importance ne servît de retraite aux Mécontents de son Royaume, en fit raser la partie Méridionale qui étoit la plus forte; la partie opposée qui subsiste encore aujourd'hui, n'étant nullement en état de lui donner le moindre ombrage. Ce qui en reste est si mal gardé, & ses murailles en si mauvais ordre, qu'on y peut aisément entrer, quoique les portes qui sont cinq en nombre, en soient fermées. Toutes les rues en sont fort étroites, & les maisons, ou plutôt les huttes ne sont que de terre & d'osier, & de quelques planches cousues ensemble. Le *Basar* ou marché est à la partie Méridionale, & consiste en des rues voutées où se tiennent les marchands de draps d'or & d'argent, de soie, de coton, & de fourures. On voit à côté de ce marché deux fort grandes places où les boutiques des étrangers forment plusieurs allées. L'une est appelée *Cha-Carvanfèra*, c'est-à-dire Hôtel Impérial, où il n'y a guères que des Moscovites qui y vendent de l'étain, du cuivre, & des fourures de toutes les sortes. L'autre place qui est nommée *Lesgi-Carvanfèra*, ou l'hotellerie des Tartares, est le lieu où ces derniers s'assemblent pour étaler ce qu'ils ont volé, & ils y trouvent ordinairement le débit des hommes, des femmes, des enfans, des bêtes, & généralement de tous leurs larcins: On y voit même quantité de Juifs avec des habits, des couvertures, & autres nippes de coton, qu'ils ont achetées à fort vil prix, & qu'ils ne vendent pas demême.

En me promenant dans la ville, je remarquai que les bâtimens en étoient tout neufs, dequoi ayant demandé la cause, on me dit qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire en cela, & que les tremblemens de terre étoient-là si fréquens, qu'ils n'avoient guères le temps de vieillir. En-effet pendant l'année que j'y demeurai avec mon Patron, il y en eut plusieurs, & jusqu'à trois en un même jour. Mais il y en avoit eu un en l'an mil six cens soixente sept, qui avoit fait & un ravage & des dégats irréparables. Ce tremblement dura trois mois, & il fut d'abord si terrible, si prompt & si violent, qu'il renversa Tours, Eglises, Maisons, Rempars, & ensevelit en un moment plus de quatre vints mille hommes, sans conter les femmes, les

*Tremble-
ment de Tapa
re extrap-
ordinaire à
Scamachi.*

Octobre.
1670.

enfans, & les esclaves. Le pays d'alentour eut le même sort, & tous les bourgs & les villages furent abîmés le même jour. Plusieurs montagnes disparurent : les grands chemins s'ouvrirent, & sont demeurés depuis inutiles, en sorte que les Caravanes sont obligées de prendre une route toute opposée. Le bruit, le fracas, & la chute des bâtimens & des montagnes furent si violens & si continuels, que ceux qui virent & entendirent ces desordres, à plusieurs desquels j'ai parlé, ne doutoient pas que le monde n'allât périr.

Entretien
de l'Auteur
Et de deux
Cordeliers.

Comme mon Patron avoit du bien en cette ville, & qu'il n'y étoit que pour relever ses maisons qui étoient tombées, apeine y fûmes-nous qu'il donna ordre qu'on y travaillât, & je fus du nombre des ouvriers, auxquels j'aidai depuis le huitième de Septembre jusqu'au vint huitième d'Octobre. Ce jour comme j'y travaillois, je fus mandé par deux Cordeliers, à qui il prit envie de savoir par quelle aventure j'étois tombé entre les mains des Mahométans. Lorsque je fus chés eux, ils me demandèrent en Italien d'où j'étois, & quelle étoit ma Religion: Je leur répondis que j'étois Chrétien. Mais reprirent-ils, n'êtes vous pas aussi Luthérien? Je leur repartis que j'étois Catholique & Apostolique, & de peur qu'ils n'en doutassent, je leur débitai ce que je savois de l'Essence divine, & de nos principaux mystères, en commençant par la Trinité, d'où je descendis à l'Incarnation du Sauveur, & à tous les autres qui sont compris dans le Symbole des Apôtres. Ils me firent l'honneur de me dire que ma créance étoit fort bonne, & qu'ils n'y trouvoient rien à redire; mais que le principal étoit d'y persévérer jusqu'à la fin, & de ne point écouter les supôts du Diable, tels qu'étoient les Mahométans, qui par menaces & par promesses tâchoient de séduire les Elus pour les entraîner avec eux dans le puits de l'abîme. Après m'avoir ainsi exhorté, ils voulurent savoir le sujet de mon esclavage: à quoi je satisfis avec la même exactitude. Ils s'en écoutèrent les circonstances avec grande attention, & en parurent si touchés, qu'ils me promirent de ne rien omettre pour me tirer des mains des Persans: & dès l'heure même ils allèrent chés l'Ambassadeur de Pologne qu'ils prièrent de me racheter. Je les quitai avec une joie inexprimable, & allai trouver mon Patron à qui je fis part de mon aventure. *Pensez-tu dit-il, être plus heureux chés l'Ambassadeur que chés moi? Te manque-t-il ici quelque chose? & ne ferois-tu pas bien mieux de me suivre à Isfahan, où pour les bons services que tu m'as rendus, je te mettrois* gratui-

gratuitement entre les mains de ceux de ta Nation? J'eusse bien voulu être à Ispahan, mais l'avis d'Altime me fit songer à m'y rendre par une autre voie; c'est pourquoi je lui rendis grace de l'offre qu'il me faisoit, & lui témoignai que j'avois envie de me voir parmi les Chrétiens. Hé bien reprit-il, à la bonne heure, contente ton envie, mais attends-toi à ne retrouver nulle part ce que tu laisses ici. Au reste ne croi pas que l'Ambassadeur dont tu parles soit si bon Chrétien que tu penses: outre que ce n'est qu'un Georgien c'est-à-dire un mauvais Chrétien, il est si brutal & si mal instruit, qu'au lieu de faire ce que son Maître lui a ordonné, qui est de convenir avec notre Roi des moyens de faire la guerre au Turc, il fait tous les jours cent extravagances, dont on a déjà fait des plaintes à la Cour de Pologne. Tout ce que mon Patron put dire ne fit nulle impression sur moi. J'étois las d'être chés les infidèles, & de plus je ne pouvois croire que l'Ambassadeur fût ce qu'il disoit: joint qu'en le suivant par la Moscovie, j'espérois être plutôt en Hollande qu'en prenant la route des Indes, par où il m'eût fallu passer indispensablement en allant à Ispahan. Ainsi je quitai mon Patron avec humble remerciement de la bonté & de la douceur qu'il avoit eues pour moi. Il me fit la grace de me dire qu'il avoit dessein de m'en donner des témoignages plus solides, si j'avois eu assés de patience pour le servir encore quelque temps: qu'il étoit sur le point de me remettre en liberté sans rien prétendre, & qu'il n'eût rien pris en effet, s'il n'eût cru le Roi de Pologne assés puissant pour lui rendre les cinquante * *Abassis* que je lui avois coûté.

Lorsque je me vis parmi les Chrétiens, je n'envisageai point de bonheur plus grand que le mien, dans la pensée que mon esclavage alloit finir; mais j'en étois bien éloigné, & je me repentis cent fois de n'avoir pas cru mon Patron. Mon nouveau Maître étoit bien fait de sa personne comme le sont tous les Georgiens, mais il avoit l'esprit mal tourné, & je ne sai comment il avoit gagné les bonnes grâces du Roi de Pologne, qui l'avoit fait son Ambassadeur, quoiqu'il ne fût que Capitaine de Cavalerie, & malgré les brigues des Grands du pays qui aspiroient à cet emploi. Dès le premier jour que je fus chés lui il me fit presque les mêmes questions que les Cordeliers m'avoient faites, & je lui fis à peu-près la même réponse: Ensuite il me fit apporter un grand verre de vin, & m'exhorta à bien espérer de l'avenir. Le même jour des Tartares du *Daghestan* lui emme-

Gg 3

nérent

* Un *Abassi* vaut 15 sous six deniers de notre monnaie.

Novembre,
1670.

nèrent deux jeunes Georgiennes d'environ seize à dix-sept ans. Comme elles étoient de sa Nation il feignit d'en avoir pitié, & protesta qu'il les achetoit pour les renvoyer à leurs parens, mais la suite fit voir que ce n'étoit pas son dessein, & qu'il les aimoit mieux auprès de lui que dans leur pays. Ces deux filles étoient extrêmement belles, & presque les seules qui le servissent dans sa chambre. Lorsqu'il étoit yvre ou qu'il traitoit des amis intimes, il les faisoit danser, & vouloit qu'elles fissent en cadence des postures lascives dont auroient honte les plus effrontés.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XII.

Mauvaises qualités de l'Ambassadeur. Sa haine contre les Polonois. Ceux-ci l'attaquent dans sa maison & croient lui avoir ôté la vie. Il guérit de ses blessures, & fait assassiner un Gentilhomme Polonois qui avoit part à l'Ambassade. Lui & son frère tâchent en-vain de se rendre Mahométans. Ancienne coutume des Arméniens de bénir la Rivière, & les Cérémonies qu'ils observent en la bénissant.

LE deuxième de Novembre, le frère & la sœur de l'Ambassadeur suivis d'un grand nombre de gens tous lestes & fort bien faits le vinrent visiter. Depuis ce jour-là ce ne furent que dissolutions & débauches outrées que les infidèles regardoient avec étonnement, & que les Chrétiens les moins zélés ne pouvoient voir sans horreur. Je commençai dès lors à me repentir de n'avoir pas cru mon Patron; & comme cette vie infame n'étoit pas de mon gout, je souhaitai cent fois qu'il lui prît envie de me reprendre, ou que le Ciel me suscitât d'autres moyens de m'éloigner de gens si scandaleux. Les Amis intimes de l'Ambassadeur étoient ou Georgiens ou Persans; & quoiqu'il eût dans sa maison des Polonois de qualité, bien-loin qu'ils fussent de ses plaisirs, il n'omit rien pour les humilier, & pour les rendre méprisables. Lorsqu'ils eurent dépensé l'argent qu'ils avoient apporté, il leur ôta jusques au linge &

& aux habits que le Roi leur avoit donnés pour faire honneur à son Ambassade; & quand ils le prioient d'avoir égard à leur misère dont la honte retomberoit sur la Nation & sur le Roi même qui les avoit choisis pour l'accompagner, il leur reprochoit que leur Nation ne méritoit pas d'être mieux traitée, & les menaçoit même de les vendre comme des esclaves. Cette mauvaise humeur lui dura si long-temps contre eux, qu'il poussa leur patience à bout; & quoiqu'il fût difficile de l'approcher, étant partout environné de ses Georgiens, un jour en sortant de sa chambre, ils l'attaquèrent à leur avantage, & lui donnèrent tant de coups de sabre sur la tête, qu'ils le laissèrent comme un homme mort. En effet pendant quelques heures il ne donna nul signe de vie. Il avoit dix-sept plaies profondes, outre trois doits d'une main & la moitié de l'autre coupés. Son Chirurgien qui étoit habile, le pensa avec tant de soin qu'il le mit bientôt hors de péril. Quelque mal qu'il souffrît pendant qu'il fut entre les mains des Médecins & des Chirurgiens, il ne fut plaint que de ses parens, & jamais homme ne fut plus haï qu'il l'étoit. Dès qu'il commença à se mieux porter, il s'assura des Polonois qui étoient dans la ville, & en chargea quelques-uns de chaînes, en attendant le dernier supplice dont il prétendoit les punir.

C'étoit quelque chose de triste que de voir tant d'honnêtes gens dont la plupart n'étoient point coupables, sur le point de perdre la vie; & cependant tant de têtes ne suffirent pas pour apaiser l'Ambassadeur. Il y avoit long-temps que son associé à l'Ambassade étoit son ennemi parce qu'il étoit honnête homme, & qu'il pouvoit lui rendre de mauvais offices à la Cour. Pour l'en empêcher efficacement, il feignit de croire que l'attentat commis sur sa personne étoit un effet de ses conseils; qu'il en avoit des preuves assez fortes pour n'en point douter, & qu'en le laissant vivre il n'étoit point en sûreté. En débitant ces raisons à ses Confidens, il le fit avec tant d'ardeur, qu'il anima ceux-ci à se défaire de *Paniégros*, c'étoit le nom de ce Gentilhomme, & à le perdre sans éclat, de peur qu'il ne trouvât les moyens de leur échapper. La nuit étant fort avancée lorsqu'ils formèrent ce complot, ils jugèrent l'heure commode, & allèrent chés *Paniégros*, qu'ils massacrèrent dans son lit. Certes, ce pauvre Gentilhomme méritoit un meilleur sort: Outre qu'il n'étoit point coupable du crime qu'on lui imposoit, il étoit doux, civil, honnête; c'en étoit trop pour être aimé d'un homme sau-

Un Ambassadeur de Pologne insulté par ses domestiques.

Un Gentilhomme Polonois massacré dans son lit.

Novembre,
1670.

vage & brutal. Quand l'Ambassadeur s'en vit défait, il fut moins âpre à poursuivre la mort de ceux qui étoient en prison, ce qui donna jour à quelques Seigneurs, & même au Kan de Scamachi de lui parler pour eux, & il leur fit grace en faveur de personnes si considérables.

Ces pauvres gens dénués de tout, & fort éloignés de chés eux ne sachant où aller lorsqu'ils sortirent de prison, retournèrent chés l'Ambassadeur, qui les reçut au nombre de ses domestiques, mais d'une manière si brutale, qu'ils jugèrent bien qu'ils alloient être plus mal-traités qu'auparavant. En-effet il n'y avoit plus que les Georgiens qui l'approchassent; & les Polonois qu'on occupoit aux plus vils emplois de la maison étoient traités comme des bêtes, mais ils étoient bien plus mal nourris, car un d'entre eux eût eu de la peine à subsister de ce que l'on donnoit à huit.

Ces pauvres Polonois n'étoient pas les seuls mal-traités; il n'y avoit des domestiques de l'Ambassadeur que les Georgiens de favorisés, ces gens faisoient si bonne chère qu'il leur falloit un bœuf par jour, cinq ou six moutons, & des autres viandes à-proportion. Pour moi, qui n'étois pas du nombre de ces bienheureux, il me fallut chercher de quoi vivre ailleurs que chés lui, & sans le secours de mon vieux Patron, je ne pouvois éviter de mourir de faim; ce qu'il m'est aisé de prouver. Un jour l'Ambassadeur ayant acheté treize vaches, il me commanda de les mener paître dans les prairies voisines; comme je connoissois le mauvais ordre de sa maison, je crus bien que ma subsistence seroit mal assignée si je n'y pourvoyois moi-même: Je le suppliai donc d'ordonner qu'on m'y apportât de quoi vivre. *De quoi vivre?* repliqua-t-il, d'un air de mépris; *prétends-tu donc que je te nourrisse? & dans l'âge où tu es n'as-tu pas encore l'industrie de subsister par tes propres soins? Ecoute mon ami, tout le bien que je te puis faire, c'est de te conseiller de prendre à tort & à travers ce qui te fait besoin & de vivre sur le commun: Surtout je t'avertis que tu ne dois rien espérer de moi.*

Cette réponse fit sur moi le même effet qu'un coup de massue, & me rendit comme stupide. Etant un peu revenu à moi, & me trouvant aussi avancé que si j'étois tombé des nuës, j'allai garder mes vaches le cœur saisi d'une amertume qui me fit trouver la vie ennuyeuse. Je passai ce jour sans manger & une partie du suivant, aimant mieux mourir de faim, que de vivre de larcin comme vou-

loit

Novembre
1670.

loit l'Ambassadeur. Sur le soir je pensai que *Biram-Ali* cet honnête homme à qui j'avois sauvé la vie, pourroit encore avoir un reste de bonté pour moi. Je ne me trompai pas, dès que ce bon Patron me vit il eut pitié de ma misère, & fit ce qu'il put pour m'en tirer. Je n'eus que faire de lui dire que la faim étoit mon plus grand mal; il voulut d'abord que je mangeasse, & il le fit si obligeamment, que mon cœur serré de tristesse se r'ouvrit peuapeu, & recommença à aimer la vie. Après ce bon repas, pendant lequel il ne me dit rien qui pût l'interrompre, il voulut que je lui contasse comment me traitoit l'Ambassadeur? Plus cruellement que que ses chiens, lui répondis-je en soupirant, car ils ne lui rendent aucun service, & il a soin de les nourrir: Aulieu qu'il veut que je le serve, & que je cherche dequoi vivre ailleurs que chés lui. *Cela n'est pas juste* reprit-il, *mais il y a un peu de ta faute, & après t'avoir éclairci de la vie de cet homme, tu ne devois pas me quitter pour te donner à lui, qui comme je te dis alors est un mauvais Chrétien. Je sais bien que tu ne crus pas tout le mal que je t'en disois, ou plutôt il te suffisoit d'être avec des Chrétiens, mais présentement qu'en dis-tu? Je pense que tu doutes moins de ses débauches que de son zèle: & tu n'ignores pas qu'il n'ait envoyé son frère au Roi, pour en obtenir permission de se faire Mahométan; mais on fait à la Cour de quel esprit il la demande, & que c'est moins par un zèle de Religion, que pour éviter la peine due à ses excès, & le supplice qu'on lui prépare s'il retourne en Pologne: Aussi a-t-il été refusé, ni lui ni son frère n'étant pas propres à être Musulmans. Deplus on est las de ses scandales, & il a ordre de la Cour de s'en retourner au plutôt; je ne sais pas s'il obéira, mais pendant qu'il sera ici, vien hardiment quand tu voudras dîner & souper avec moi, & soit que je sois au logis ou que je n'y sois pas, je donnerai si bon ordre à ta subsistence que tu ne manqueras de rien.*

Je fus si touché de ce discours, que je n'y pus répondre que par quelques larmes que cet honnête homme ne put voir. J'admirai en m'en retournant la conduite du Ciel sur moi, & les effets sensibles de sa Providence, lorsque je pensois qu'il m'eût oublié. Avec tout cela je n'étois pas né pour avoir long-temps du repos; & au moment que je pensois à mon bonheur, il me vint dans l'esprit qu'il ne pouvoit pas être long, & qu'il ne dureroit qu'autant que mon bienfaiteur seroit dans la ville où il ne seroit pas long-temps. Cette pensée m'affligea de-sorte, que je résolus dès lors de m'enfuir si l'occasion s'en présentoit, & je la trouvai quelques jours après par

Novembre.
1570.

L'Auteur
résolu de
s'enfuir.

le moyen d'une Caravane qui étoit prête à partir pour *Smirne*. Et pour le faire plus sûrement, un Arménien m'avoit promis de l'aller attendre avec moi à six ou sept journées delà ; mais ce projet ne réussit pas comme nous verrons par la suite.

Le quatrième, ayant appris qu'un Ambassadeur que le Roi de *Perse* envoyoit au Czar, étoit proche de la Ville, je tâchai de le voir pour le prier d'écrire à son Maître en ma faveur, mais la foule des gens dont il étoit environné rendit mes efforts inutiles, si-bien que je m'en retournai aussi avancé qu'auparavant, excepté que je vis quatre Léopards & autant des Tygres, dont son Excellence avoit dessein de faire présent à l'Empereur.

L'onzième je me trouvai à l'arrivée de *Butler* notre Capitaine, & de cinq de nos Compagnons. Ces derniers me firent de grandes caresses, mais le premier me reçut assés froidement, & me témoigna avec aigreur qu'il avoit du ressentiment que nous fussions partis sans lui. Il fit plusieurs autres reproches qu'il fondeoit sur l'obligation que nous avions de lui obéir, & de ne rien faire sans son ordre. A quoi je re-partis que nous n'y avions pas manqué, & qu'il n'en pouvoit pas douter, s'il se souvenoit d'avoir défendu d'attendre personne depuis que les portes seroient fermées. Que s'il n'entendoit pas être compris dans cette défense, aussi l'en avions-nous excepté, puisque nous l'avions attendu jusques après Minuit: Que nous fussions demeurés-là jusques au jour si nous l'eussions pu sans péril. Mais qu'outre qu'il étoit & visible & inévitable en nous obstinant à l'attendre, nous avions cru puisqu'il tardoit si long-temps à nous venir joindre, ou qu'il avoit pris une autre Barque, ou qu'il lui étoit arrivé quelque accident qui l'en empêchoit. Il se rendit à ces raisons, & avoua que nous n'étions pas si coupables qu'il s'imaginait. Ensuite il promit de ne rien omettre pour nous revoir en liberté; & dès ce moment il y travailla avec tant d'ardeur que je m'abandonnai à ses soins, & perdus l'envie d'aller à *Smirne*, où je ne pouvois espérer que ma délivrance fût ni si prompte ni si assurée que par le moyen de *Butler*. Je pris à bon augure qu'il fût arrivé ce jour-là qui devoit être celui de ma fuite, puisqu'un jour plus tard je n'eusse pas eu l'avantage que j'en espérois.

Après avoir meurement pensé aux moyens de nous délivrer, il crut que le plus court étoit de parler au *Kan* de *Scamachi*. Celui-ci lui promit de lui accorder sans réserve tout ce qui dépendoit de lui, mais

mais la suite fit voir que ce n'étoit pas son dessein, & qu'il étoit d'accord avec le Sultan de *Derbent* de ne relâcher aucun esclave. Ce dernier ayant su que plusieurs des siens s'étoient réfugiés à *Scamachi*, les suivit jusques-là, où il gagna le *Kan*, & le mit si fort dans ses intérêts, que nous n'en pûmes rien obtenir. Quoique ces barbares s'entendissent, & que nous fussions de bonne part qu'ils étoient bons amis, le *Kan* néanmoins prétendoit que nous lui étions fort obligés, parcequ'il avoit fait semblant devant ceux qui nous protégeoient de nous vouloir du bien; mais sans nous arrêter à des prétentions si frivoles, nous résolûmes de nous adresser directement au Roi, auprès duquel nous savions que les Officiers de la Compagnie qui demeuroient à *Ispahan*, avoient quelque pouvoir. Ainsi le Capitaine *Butler* ayant emprunte d'un Arménien dequoi faire son voyage à raison de vint-cinq pour cent, il partit pour la Cour de *Perse*.

Le dixhuitième, *Jean van Termund* qui étoit connu de l'Ambassadeur de *Pologne*, demanda à Son Excellence qu'un homme de notre Equipage appelé *Christian Brant*, put être admis à la table de ses domestiques; ce qu'il obtint en s'engageant de le cautionner pour la dépense qu'il y feroit.

Cependant nostre Ambassadeur effrayé du supplice qu'il attendoit à son retour, cherchoit les moyens de l'éviter. Et quoiqu'on l'eût déjà rebuté à *Ispahan*, il y envoya encore son frère pour demander la même grace, & on lui fit la même réponse, à savoir, que les *Musulmans* ne se faisoient que de bons Chrétiens. On ajoutoit de la part du Roi, qu'il se hâtât de retourner auprès de son Maître, & que l'on s'étonnoit qu'il n'eût pas encore obéi au premier ordre qu'il en avoit eu. L'Ambassadeur fut fort affligé de ce refus, principalement lorsqu'il fut qu'on avoit dépêché vers la *Pologne* un Courrier exprès pour informer de sa conduite. Le Roi de *Perse* en faisoit des plaintes dont il demandoit réparation; & c'est la coutume de cette Cour de ne rien dire aux Ambassadeurs quoiqu'ils fassent, & de s'adresser directement aux Princes qui les envoient. en-cas qu'ils fassent quelque chose indigne de leur Caractere. Celui dont nous parlons ne sachant plus à qui s'adresser, me demanda un jour si je croyois qu'il fût bien reçu en *Hollande*? Je lui répondis contre ma pensée, que les personnes de son mérite ne manquoient jamais d'y être honorées, & qu'il ne pouvoit prendre une meilleure ré-

Novembre.
1670.

solution, que celle d'y aller par la première commodité qui se présenteroit. Après une réponse qui me sembloit propre à faire ma Cour ce brutal me dit des injures & me renvoya rudement. Depuis ce temps-là je desespérai de sortir de ses mains que par une voie extraordinaire, aussi ne me souciai-je plus de lui faire parler pour moi, ni n'affectai comme de coutume de me présenter devant lui pour l'émouvoir à compassion, ne jugeant pas qu'il en fût capable, non plus que des autres vertus, auxquelles il sembloit qu'il eût renoncé. Ses remords étant continuels, il ne dormoit ni jour ni nuit; & ses incertitudes étoient telles, qu'il vouloit aller tantôt à *Constantinople*, tantôt à *Smirne*, & tantôt en un autre endroit. Avec tout cela il ne retranchoit ni de ses plaisirs ni de ses débauches: Il faisoit même des excès au préjudice du public, & il les faisoit impunément, le Kan à qui il avoit prêté quatre mille florins n'osant lui en rien dire, de peur qu'il ne les redemandât, ou du moins les intérêts que ce dernier devoit payer tous les mois, ce qu'il n'avoit pas encore fait. C'est en cette vuë que le Kan fermoit les yeux à tout, & qu'il dissimuloit les desordres de l'Ambassadeur. Mais avec toute sa complaisance, il ne put empêcher ce brutal d'envoyer son frère à *Ispahan* pour avertir le Roi que le Kan étoit son débiteur; & comme c'étoit le plus grand affront qui lui pût arriver, celui-ci envoya un exprès pour le rappeler & promit de le satisfaire.

Le vint-deuxième, je rencontrai le Pilote de notre Vaisseau, qu'un Persan à qui il étoit venoit d'amener à *Scamachi*. Ce pauvre homme avoit tant souffert qu'à peine étoit-il connoissable: Son premier l'atron étoit un Tartare qui l'avoit traité fort cruellement: le second étoit encore pire; & son extrême dureté l'avoit souvent poussé à s'enfuir, mais toujours inutilement; & toutes les fois qu'on le reprenoit on le roïoit de coups, & dans cet état il falloit qu'il travaillât comme auparavant. Ce mauvais traitement l'avoit tellement défiguré, que je ne le reconnus pas sur la route de *Scamachi*, où il gardoit le bétail de ce brutal. Cette homme craignant que les moyens qu'il tentoit de le quitter ne lui réussissent quelque jour, résolut de s'en défaire; & il le vendit à l'Ambassadeur cent cinquante *Abassis* le même prix qu'il avoit coûté.

Janvier.
1671.

Le premier jour de l'an mil six cents soixente & onze, on eut pour étrennes à *Scamachi* un tremblement de Terre, qui conster-

na

na toute la Ville. D'abord il ne fut pas violent, & ce ne fut les premières heures qu'un frémissement supportable, mais ensuite les poutres craquèrent & les murailles s'ébranlèrent; puis tout d'un coup la Terre s'ouvrit & abîma quantité de bâtimens, sous les ruines desquels périrent une infinité d'hommes, de femmes & d'enfans. C'étoit quelque chose de pitoyable que d'entendre les cris de ceux qui avoient perdu dans ce desastre, les uns leurs parens, les autres leurs biens; & surtout de ceux qu'on avoit tirés à-demi morts de dessous les ruines: & ce qui augmentoit la desolation, c'étoit de ne voir sur le soir qu'un amas confus de pierres, de terre, & de bois, où l'on avoit vu le matin de fort belles maisons. La nuit le tremblement cessa, & recommença le lendemain avec la même impétuosité: On en craignoit avec raison les mêmes effets, mais le Ciel eut pitié des larmes de ce pauvre peuple, & fit cesser le tremblement & leur appréhension.

Janvier,
1675.

Tremble-
ment de
Terre.

Le sixième, il se fit une cérémonie annuelle dont nulle raison ne peut dispenser. Comme ce jour est d'ailleurs célèbre par la rencontre de l'Épiphanie ou des Rois, l'Evêque la commence par chanter la Messe plus matin que de coutume; puis il fait un sermon sur un Texte pris dans l'Evangile de ce jour; à la fin duquel il annonce la bénédiction de la Rivière qu'on appelle *Chatsche Schuran*. Pendant le sermon de l'Evêque tous les Arméniens du Pays se rendent autour du lieu où se doit célébrer la Fête, avec la Croix & la bannière. Ceux-ci étant tous assemblés, le Kan à qui il firent un présent de mille ducats leur envoya ses soldats pour empêcher le peuple de les insulter. Ensuite il s'y rendit en personne avec son fils, notre Ambassadeur, & un Arménien qui avoit eu l'honneur d'être envoyé de la part du Roi vers le Czar. Sitôt que le Kan fut entré dans un belle Tente qu'on lui avoit dressée exprès, il envoya dire à l'Evêque qu'il pouvoit hardiment commencer la cérémonie: celui-ci fit un signe auquel des Arméniens tous nus sautèrent sur la glace & la rompirent en plusieurs endroits, pendant que l'Evêque s'amusoit à lire & le peuple à chanter des Hymnes, des Pseaumes, & des Cantiques. Lorsque la glace fut rompue le peuple se tut, & l'on entendit le son des cloches, des cimbales & des trompettes, durant lequel l'Evêque avança vers l'endroit où l'eau paroissoit; & après y avoir répandu de l'huile bénite, il la bénit avec une Croix enrichie de pierres précieuses.

Réminis-
cence par
l'Evêque
des Armé-
niens.

Janvier.
1674.

& pour confirmer la bénédiction il la plongea par trois fois dans l'eau, fit la même chose avec sa Croce, & dit ensuite quelques prières qui ne durèrent pas long-temps. A peine les eut-il finies que le peuple accourut en foule, les uns pour boire de cette eau, & les autres pour s'en laver les piés, les mains & le visage. Et comme il y en a partout d'une dévotion singulière, plusieurs se dépouillèrent, & sautèrent tous nus dans l'eau, le zèle & la ferveur les empêchant de sentir le froid qui étoit extrême. Pendant que ceux-ci avoient le plaisir de se plonger dans l'eau bénite, de jeunes filles chantoient des Hymnes à la louange de l'Evêque; quelques-unes dansoient avec assés de modestie; & la plupart faisoient des postures qui choquoient la pudeur. Ici l'on voyoit des jongleurs; là des marchands de routes les sortes, & partout des buveurs & des débauchés à toute outrance.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE XXIII.

Le Frère & la sœur de l'Ambassadeur s'en retournent. Une pauvre esclave brulée avec le cadavre d'un Indien. Grand tumulte dans Scamachi pour la mort de deux hommes dont les meurtriers ne se trouvent point. Le fils du Kan reçoit le Calaat, & le Kan même quelques jours après. Nouvel ordre à l'Ambassadeur de s'en retourner en Pologne. Misère extrême de ses domestiques. L'Auteur reçoit de bons offices de son ancien Patron, & de tres-mauvais de l'Ambassadeur.

LE neuvième, la sœur de l'Ambassadeur escortée de soldats Georgiens s'en retourna chés elle à *Tefflis* qui n'est éloignée de *Scamachi* que d'environ huit lieues. Elle avoit à sa suite un grand nombre de domestiques, & sept Chameaux portoit son bagage. Le lendemain son frère prit la même route & mena avec lui le Chirurgien de l'Ambassadeur. Cet homme étoit le seul Polonois que son Maître pût souffrir, aussi lui avoit-il rendu un signalé service

vice, en le guérissant de plusieurs plaies qu'on jugeoit incurables. Le Prince de *Tefflis* qui aimoit les habiles gens ayant appris une cure de cette importance, eut envie de l'avoir, & le demanda à l'Ambassadeur qui n'osa le lui refuser. Comme ce Prince étoit généreux & qu'il ne vouloit rien pour rien, il ne le demandoit qu'à des conditions fort honnêtes; & outre qu'il auroit bien plus de gages qu'il n'en avoit à *Scamachi*, il offroit de lui donner la nourriture & le logement, quatre esclaves de chaque sexe, & de plus la fille d'un des plus riches bourgeois de la ville, dont il auroit le choix parmi celles de sa créance qui étoit Romaine. M'ayant communiqué ces offres, & demandé s'il pouvoit honnêtement quitter son Maître pour les accepter. Je lui conseillai de le faire avec d'autant moins de regret, que l'Ambassadeur étoit avare, ingrat, brutal, de mauvaise foi, & le plus dur de tous les hommes. Qu'étant sans crédit & sans amis, il n'en pouvoit rien espérer ni à *Scamachi* ni en *Pologne*, où apparamment il n'iroit jamais que malgré lui. Qu'aureste ce qu'on lui offroit étoit si extraordinaire, qu'il ne pouvoit le refuser sans être ennemi de son bien. Il goûta si bien ces raisons, qu'il ne balança plus depuis dans sa résolution; & le retour du frère de l'Ambassadeur s'offrant tout à propos, il le suivit jusqu'à *Tefflis*, où le Prince lui fit bon accueil, & le mit d'abord en possession de ce qu'il lui avoit promis.

Le quinzième, un fort riche Indien nommé *Tzouké* étant mort à *Scamachi*, son frère demanda la permission de le bruler. Le Kan fit d'abord le difficile; de peur disoit-il, de donner pié à des nouveautés si opposées aux coutumes du Pays. Cette raison étoit vrai-semblable, mais ce n'étoit pas l'essentielle: Comme l'Indien n'offroit pas assez; il faloit rendre la chose impossible afin qu'il donnât davantage. Après plusieurs difficultés, il obtint enfin ce qu'il souhaitoit moyennant cinq mille florins, & le lendemain il acheta une vieille esclave Chrétienne pour la bruler avec le cadavre de son frère. Je vis traîner cette pauvre femme au bucher où le cadavre étoit prêt à être brûlé. Elle faisoit des cris qui étonnoient tous les assistans, dont le nombre étoit prodigieux. On la mena hors de la ville dans une campagne fort vaste, où l'on avoit fait de roseaux, & de toute sorte de menu bois, une petite hute d'environ douze piés en quarré. Les bramins qui l'accompagnoient lui donnèrent un bruyage qui lui troubla d'abord les sens, & lui ôta

l'après-

Janvier.
1671.

*Esclave
Chrétienne
brulée avec
le cadavre
d'un Indien.*

l'appréhension que cet appareil lui pourroit causer. Peu-après elle s'assoupit, & l'on prit ce temps-là pour l'attacher sur une planche qu'on suspendit sur le bucher, où après avoir mis le feu, on laissa tomber cette misérable, sur laquelle on jeta quelques pots d'huile afin qu'elle languît moins, & qu'elle fût plutôt consumée. Le feu interrompit son sommeil, & lui fit faire des cris pétréans, que le bruit des flutes, des rambours & autres instrumens empêchèrent bientôt d'entendre. Quand les corps furent consumés les Bramins eurent soin d'en jeter les cendres dans la rivière.

Le vint & unième on trouva deux hommes morts sur le pavé, & les meurtriers s'étant échapés, toute la ville en fut émuë. Les veuves des défunts accompagnées de leurs parens enlevèrent les corps & les portèrent devant la porte du Palais du Kan, c'est la manière en ce pays-là de demander justice. Ces gens pleurèrent amèrement durant deux heures, les uns ayant le bras droit nu, & les autres la moitié du corps. Les femmes qui hors delà ne paroissent point que voilées, avoient le visage découvert, par où l'on connoissoit qu'elles étoient parentes des défuns. Comme ils étoient du petit peuple, & que leurs parens n'avoient pas de quoi payer la Justice qui s'achète en ce pays-là, le Kan ayant fait faire de légères informations, fit porter les corps hors delà, & commanda aux parens de les enterrer. A cet ordre les cris & les regrets de ces pauvres gens redoublèrent, & ils s'affligèrent de la sorte deux ou trois jours & autant de nuits. De temps en temps ces cris étoient interrompus d'un morne silence pendant lequel ils sembloient prier avec beaucoup de dévotion. Dès qu'il fut certain que ces hommes avoient été massacrés, on les mit au nombre des saints suivant la coutume de ces peuples, & l'on ne voyoit plus que femmes courir à leurs tombeaux qu'elles baisoient par trois fois : & après avoir invoqué ces bienheureux esprits, elles attachoient à des bâtons plantés exprès, des morceaux d'étoffes de toutes couleurs.

*Favoris favorites du
Roi de Perse*

Le vint septième, le fils du Kan reçut de la part du Roi de Perse une fort belle Robe* ; & pour lui faire voir qu'il étoit de ses favoris, une des femmes de sa Majesté. Quelques-uns disent que ces femmes tirées du Haram pour être données aux Grands du Royaume, sont du nombre de celles qui ne plaisent pas fort au Roi. D'autres sont d'opinion qu'il ne les a jamais touchées, y en ayant plusieurs

* Les présens que le Roi envoie aux Gouverneurs de ses Provinces se nomment le Galant.

plusieurs parmi ellès qu'il ne voit pas une fois l'année tant le nombre de ses femmes est grand. A quoi ils ajoutent que ce nombre augmentant tous les jours des plus belles filles du Royaume, il est impossible à un seul homme de les caresser toutes. Quoiqu'il en soit, le don de ces femmes est un faveur singulière, & quand le Roi les auroit touchées, il n'est point de Seigneur de quelque qualité qu'il soit qui ne se croje fort honoré de les recevoir de sa main; & il y en a même qui s'en estiment davantage, parce qu'alors ils se considèrent comme les beaux-frères du Roi. Pour les femmes, il n'y en a guères qui ne soient ravies de ce changement : tant parce qu'il les rend moins captives qu'elles n'étoient, que parce qu'elles espèrent d'être avec leur nouveau mari moins seules que dans le Haran.

Le premier de Février, le Kan fit assommer un homme pour des raisons que l'on ne fut point. Comme il n'y a point-là de bourreaux gagés comme parmi nous, il en fit faire l'exécution par ses valets, qui après lui avoir lié les piés & les mains, lui déchargèrent sur le dos quantité de coups de massuë; puis sur le ventre, sur l'estomac, sur les jambes, sur le visage, & sur la tête. A voir ce supplice de près, il semble plus cruel & plus inhumain que la rouë, où le patient n'est frappé qu'en quelques endroits; aulieu qu'ici on lui brise les os partout avant que de l'assommer. La nuit suivante on fut tellement effrayé d'un tremblement de Terre que personne ne put dormir. D'abord quelques-uns s'imaginèrent que le péril étoit moindre ailleurs, & coururent chés leurs voisins, mais la frayeur étant générale, ils retournoient chés eux, où il sembloit à tous momens que la Terre les dût engloutir. Le mal néanmoins ne fut pas long, & l'on en fut quitte cette fois à meilleur marché que les autres, n'y ayant eu que quelques maisons renversées, & quelques personnes accablées sous la chute de ces maisons.

Le deuxième, il vint de la Cour un Envoyé vers le Gouverneur, qui crut avec toute la ville qu'il lui apportoit un ordre du Roi d'aller rendre conte de ses actions. Mais cet Envoyé lui fit dire qu'il venoit lui faire des présens de la part de sa Majesté. Surquoi le Gouverneur qui fut en quoi ils consistoient, donna promptement ordre aux préparatifs nécessaires; & le lendemain de grand matin il alla à *Kaliklestan* qui est une Maison de plaisance à demi-lieue de *Scamachi*. Il étoit monté sur un beau cheval, dont la housse étoit en broderie fine, & toute couverte de pierreries. La bride & les

Février.
1671.

étriers étoient d'or massif, & tout le reste à proportion. Le Prince son fils n'étoit pas moins lesté, ni tous les Seigneurs qui l'accompagnoient moins superbement habillés. Le gros de la Cour étoit suivi des principaux bourgeois de la Ville, & quand on fut proche de la Maison où étoit la Princesse, le Kan dépêcha un *Chater* ou Valet de pié vers l'Envoyé pour l'avertir de sa venue. Celui-ci parut peu-après suivi de deux Gentilshommes qui portoient une robe de drap d'or : Pour lui il menoit par la bride le cheval de la Princesse qui étoit escortée d'un grand nombre de Gentilshommes : ceux-ci de plusieurs Cavaliers armés de fusils & de flèches. A une certaine distance le Kan & sa suite avancèrent à pié. Et s'étant joints de part & d'autre, l'Envoyé présenta au Kan un boëte d'or de grandeur médiocre que celui-ci reçut avec un très-profond respect. Ensuite il lui offrit la robe dont il se revêtit sur l'heure. Enfin il montra la Princesse, & le Kan la reçut avec plus de démonstration de reconnoissance & de respect qu'il n'avoit reçu la boëte & la robe : & dès qu'il lui eut baisé la main que la Princesse lui tendit, il remonta à cheval, fit son compliment à l'Envoyé qui se retira après avoir reçu un présent proportionné à celui qu'il venoit de faire ; & quand il eut fait quelques pas à côté de la Princesse, dont le voile empêchoit de voir si elle étoit ou belle ou laide, il redescendit de cheval, & la mit dans une litière, où le Kan d'un côté & son fils de l'autre, elle fut portée dans la Ville au bruit des trompettes, des timbales & d'autres instrumens ; suivie de tous les Seigneurs dont nous avons parlé, & d'une foule de peuple incroyable.

Présent du
Roi de Per-
se à un de
ses Kans ou
Gouver-
neurs.

Ainsi le Gouverneur se vit au comble de ses souhaits, au moment qu'il pensoit que son Maître le vouloit perdre. Et l'avis secret que cet Envoyé lui fit donner de son arrivée lui épargna un chagrin mortel : la coutume de ses semblables qui ignorent le sujet qui meine les Envoyés du Roi, étant de songer à la mort, & de s'y préparer avec autant de certitude que s'ils avoient vu leur arrêt. En effet ces derniers ne paroissent guères dans les Provinces, qu'avec ordre de couper la tête à ceux qui les gouvernent, & de la porter au Roi, dont l'autorité est si absolue, que les plus innocens n'oseroient user de réplique, ni de la moindre résistance. Par ce moyen les Gouverneurs sont toujours souples, & se gardent bien de rien faire qui irrite le Roi. Que s'ils s'emportent à des excès de tyran-
nie

nie qui fassent blamer leur Gouvernement; ils doivent tâcher d'é-
 couffer les plaintes qu'on en fait par des présens qu'ils envoient aux
 favoris: Et si ceux-ci ne peuvent empêcher que ces plaintes n'ail-
 lent jusqu'au Roi, ils sont punis du même supplice qu'on fait souf-
 frir aux Gouverneurs.

Le troisiéme, notre Ambassadeur dépêcha un de ses Gentilshom-
 mes sur la route de *Moscovie*, d'où il étoit venu nouvelle que l'ar-
 mée du Czar avoit batu celle des Cosaques; pris vn de leurs prin-
 cipaux Chefs, & qu'elle marchoit vers *Astracan*. Ce Gentilhomme
 avoit ordre d'attandre à *Derbent* la confirmation de cette nouvelle,
 & si elle se trouvoit vraie, de donner jusques à *Moscou*, où l'on crut
 qu'il alloit pour demander quelque grace au Czar pour son Maître.

Le dixième, un Gentilhomme Polonois & un Trompette de même
 nation buvant ensemble dans un cabaret, les fumées du vin échauffè-
 rent le zèle du premier, & lui firent reprocher à l'autre son change-
 ment de Religion, pour entrer disoit-il, dans la maison du Gouver-
 neur, dont l'autorité n'empêcheroit pas qu'il ne le traitât en toute
 rencontre d'infame Renégat. Ce trompette qui avoit du cœur, tira
 son sabre & dit à l'autre qu'il n'avoit rien fait qu'à bonne intention,
 mais que ce n'étoit pas à lui qu'il en devoit rendre conte. En même
 temps il lui en déchargea vingt coups, que le zélé ne put parer avec le
 sien, & lui dit que c'étoit pour lui apprendre à laisser aux femmes
 les coups de langue, & à connoître combien présent ceux des Musul-
 mans, auxquels il ne croyoit pas qu'il lui prît envie de se froter.

Le dixhuitième, notre Ambassadeur reçut ordre pour la trois-
 ième fois de s'en retourner en *Pologne*; & il répondit qu'il ne le pou-
 voit sans s'exposer à être pris des Cosaques qui occupoient la Mer
 Caspienne; & qu'il ne seroit pas plus en sureté dans la Tartarie, où
 des sujets du Prince *Osmin* avoient déjà insulté un Ambassadeur de
 Pologne. Sa réponse étoit bien fondée, & cependant c'étoit moins
 ce qui l'empêchoit d'obéir aux ordres du Roi, que la crainte d'être
 obligé de laisser la tête sur un échafaut, ce qui ne lui pouvoit man-
 quer. Ainsi les pauvres domestiques voyoient leur exil prolongé,
 & leur misère croissant tous les jours, plusieurs d'entre eux quoique
 Gentilshommes aimèrent mieux prendre parti dans les Caravanes, &
 les suivre comme Valets, que de gémir plus long-temps auprès d'un
 tel tel Maître. De ce nombre fut un jeune homme nommé *Pable Wits-
 ki*. Il étoit d'illustre Maison & des plus mal-traités dans celle de

Eclair.
 1671.

Le Roi de
 Perse com-
 mande à son
 Ambassa-
 deur de re-
 tourner on-
 gré son
 Maître.

Février.
1671.

l'Ambassadeur; ce qui l'obligea de prendre parti dans une Caravane qui alloit à *Smirne*, où il esperoit de trouver moyen de gagner son Pays. Quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans, il sembloit qu'il en eût quarante tant il étoit sage & bien né; & c'est pour cela même que l'Ambassadeur le haïssoit, car il n'aimoit pas la vertu. Ce pauvre jeune homme chercha partout, & ne put trouver que quarante francs pour aller de *Smirne* en Pologne. C'étoit si peu de chose que ses amis en avoient pitié, & quelques-uns lui conseillèrent de se désister d'une entreprise qui ne pouvoit lui réussir. Mais il repartit qu'il se résolvoit à toutes sortes d'événemens, & qu'il trouveroit la mort plus douce, que ce qu'il souffroit chés l'Ambassadeur. Comme il m'avoit toujours aidé autant qu'il avoit pu, j'écrivis au Consul de *Smirne* & aux Hollandois de ma connoissance le bien qu'il avoit fait aux esclaves de notre Nation, & que j'étois bien assuré que s'ils lui prêtoient quelque argent, il leur seroit rendu infailliblement. Bien-qu'il n'y eût rien dans cette lettre qui méritât un remerciement, il en fut néanmoins aussi touché, que si je lui eusse rendu un service considérable.

Le dix-neuvième, il se trouva chés l'Ambassadeur six assiètes d'argent à dire, & cette perte l'irrita de-sorte, qu'il menaçoit de bastonner tous ses domestiques, s'il ne lui trouvoient le voleur. Cette menace les intimida, & les fit hâter de jeter les yeux sur un d'entre eux qui n'étoit nullement coupable. Aussitôt qu'il fut dénoncé, on lui donna cent coups de bâton sur la plante des piés, nonobstant quoi il protesta qu'il étoit innocent du crime qu'on lui imposoit; & comme on ne l'en croyoit pas, on lui mit les piés auprès d'un grand feu tous meurtris qu'ils étoient; ce qui le pénétra de-sorte, qu'il avouoit le fait ou le nioit à mesure qu'on l'en approchoit ou qu'on l'en retiroit. Après l'avoir tourmenté en-vain, sa constance à nier fit croire qu'il étoit innocent, mais il n'en fut pas plus hureux, & sans lui fournir les moyens de se guérir, on ne lui donna durant tout le temps qu'il ne put travailler, que de quoi languir misérablement.

Cependant le Chirurgien dont nous avons ci-dessus parlé avoit tant de confiance en moi, qu'il me donna avis du succès de son voyage, & du détail de ses affaires. Il me manda qu'il avoit été fort bien reçu du Prince de *Tesslis* qui lui avoit tenu parole: Et pour son mariage, qu'il avoit fait venir un riche marchand devant lui; qu'il lui avoit

avoit dit qu'il avoit cherché un mari à sa fille unique, & que c'étoit un homme au quel il fioit ce qu'il avoit de plus cher au monde; c'est-pourquoi il ne doutoit pas qu'il n'acceptât son choix. Que ce marchand avoit paru d'abord fort surpris, mais qu'il n'avoit osé rien dire, l'autorité du Prince étant telle, que quoiqu'il commandé il faut obéir sur peine de la vie. Qu'il avoit seulement représenté que sa fille n'avoit que douze ans, & demandé par grace que la consommation du mariage ne se fit encore de deux ans : Ce que le Prince avoit accordé, à condition qu'en-cas que la fille vînt à mourir pendant ce temps-là, son Chirurgien héritât de tous ses biens qui se montoient à plus d'un million. En quoi j'admirai la tyrannie des Princes du pays, qui disposent comme il leur plaît de la vie & des biens de ceux qui, sont nés leurs sujets. Et bien que ce jeune homme eût d'assés bonnes qualités, il étoit étranger, & ce marchand avoit un déplaisir sensible de ne pouvoir donner sa fille à un homme de sa connoissance.

Féerier.
1671.

Le vint-sixième, un orfèvre apporta les six assiétés qu'on avoit volées; il indiqua celui dont il les avoit achetées; & l'on vit par-là que l'innocent avoit été pris & puni pour le coupable, qui n'eut que quelques coups de bâton sur la plante des piés, encore lui laissa-t-on l'argent que l'orfèvre lui avoit donné : aulieu que l'autre fut cruellement maltraité; & quoique domestique (car ce voleur ne l'étoit pas) apeine eut-il dequoi subsister tout le temps qu'il ne put marcher.

*Autre femme
me brulée
avec la corps
d'un Indien*

Le premier de Mars, on fit pour le corps d'un Indien les mêmes cérémonies qu'on avoit faites au mois de Janvier pour un autre; excepté qu'avec celui-là on n'avoit brulé qu'une vieille; & l'on brula avec celui-ci une jeune fille bien faite qui alla d'elle même au bucher, & qui fit paroître autant de constance, que la vieille avoit témoigné de foiblesse & de desespoir,

Mars.

Le deuxième *Biram Ali* mon ancien Patron eut la bonté de me demander si je voulois qu'il me menât à *Isfahan*, où il espéroit aller bientôt: Et je répondis que c'étoit ce que je souhaitois le plus, mais que je pourrois difficilement échapper à l'Ambassadeur, qui depuis quelque temps me faisoit observer plus sévèrement que de coutume. Que s'il ne partoît pas sitôt, on se lasseroit de me veiller, & qu'alors je pourrois le suivre partout où il voudroit. Franchement reprit-il, je suis bien fâché que tu m'aies quitte, ou plutôt de t'avoir

vendu.

Mars.
1774

vendu à un si méchant homme ; mais assure toi de mon amitié ; & quelque part que j'aille si tu peux venir avec moi , je te ferai autant de bien que si tu étois mon enfant. Quel bonheur dans mon esclavage , d'avoir un homme de cette force pour ami ! j'avoué que ma peine étoit grande , mais elle étoit bien adoucie par les continuelles assurances qu'il me donnoit de sa bonté. Il me traitoit en-effet comme son enfant : & si je souffrois chés l'Ambassadeur la faim , le froid , des coups , des injures ; chés mon illustre bienfaicteur , je faisois bonne chère auprès d'un bon feu , & n'y avois que de la douceur toutes les fois que j'y allois. Et lorsque j'étois son esclave j'étois bien vêtu & bien couché , aulieu que chés l'Ambassadeur j'étois presque tout nu ; & durant le froid qui fut extrême cette année-là , je couchois sur les carreaux sans quoi que ce soit pour me couvrir : Et si quelquefois je voulois entrer ou dans le poêle ou dans la cuisine , on m'en empêchoit à coups de bâton. De-sorte que pour me chauffer il falloit que j'allasse déterrer des morceaux de bois ensevelis sous les ruines des maisons , dont je ne pouvois venir à bout qu'avec une peine inexprimable. Enfin je n'eusse jamais cru que le corps humain fût capable de résister à tant de fatigues,

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXIV.

De la manière dont les Persans célèbrent le premier jour de l'année. L'Auteur reçoit nouvelles de ses Compagnons qui étoient esclaves à Boynac. Ancienne coutume de mener au Roi les plus belles filles du Royaume. Un Cosaque célèbre dans l'Armée de Stenko-Radzin mené prisonnier à Ispahan. Mort violente d'un Persan en réputation de Sainteté. Noces fatales. De la grande Fête de Hussein. Pompe funèbre d'un des fils du Kan.

Premier
jour de l'an
des Persans

SUR le minuit du premier jour de l'année qui commence en Perse le dixième du mois de Mars , & qui est appelé *Nourou* , on dechargea à *Scamachi* toute l'Artillerie ; & depuis cette heure jusqu'au

jusqu'au jour, on entendit des trompettes, des haubois, des timbales, & de plusieurs autres instrumens. Les trois ou quatre jours suivans le Kan régala toutes les personnes de qualité; & parmi les Bourgeois ce n'étoient aussi que festins. Ainsi la joie étoit générale excepté chés l'Ambassadeur, où bien-loin de se divertir les domestiques mouraient de faim. Ce galant homme leur faisoit faire pénitence pour expier disoit-il, les crimes que commettoient ces jours-là les Mahométans, ajoutant qu'il n'étoit pas juste que des Chrétiens se conformassent aux débauches de ces gens-là. Je riois du prétexte dont il couvroit son avarice, mais j'en eusse ri bien autrement si je n'eusse pas tant souffert: Ces jours où tous les habitans étoient crevés de bonne chère tous ses gens eurent si grand faim, qu'ils ne purent se dispenser d'aller supplier les Persans de souffrir qu'ils fussent leurs Parasites. Pour moi j'allai à mon ordinaire chés mon Bienfaïcteur qui me reçut comme de coutume, & qui ne put s'empêcher de rire, qu'un homme qui avoit dépêché deux fois à la Cour pour en obtenir permission d'abjurer le Christianisme, fit le zélé en cette rencontre.

Le vint & unième, il me tomba entre les mains une lettre qui n'étoit point signée, & que je soupçonnai être d'un de nos Compagnons. En-esset j'appris peu-après qu'elle étoit de notre joüalier, qui se plaignoit de *Boynac* où il étoit esclave, de la dureté de son Patron, & qui prioit deux Chirurgiens Hollandois qu'il disoit être à *Scamachi*, de le racheter, avec promesse de leur faire rendre à *Moscou* ce qu'ils auroient déboursé pour lui. Je ne trouvai point ceux dont il parloit; & si je les avois trouvés, je ne crains pas de dire (tant j'étois las de mon esclavage) que je leur eusse plutôt parlé de ma délivrance que de la sienne.

Le vint-cinquième, un autre écrivit de *Derbent* à notre Ambassadeur pour le prier de la même grace, mais le pauvre garçon ne savoit ce qu'il demandoit, & je l'estimai bienheureux d'en avoir été refusé.

Le vint-sixième, deux Georgiens se batirent à coups de sabre dans la maison de l'Ambassadeur. Je ne pouvois goûter que d'un si grand nombre de domestiques nul ne se mit en devoir de les séparer; mais quelques-uns à qui j'en parlai, me répondirent qu'ils n'avoient garde de se mêler de leur différend, l'Ambassadeur ayant permis à tous ses gens de se faire justice & de se vanger comme ils pourroient.

Le

Sept.
1674.

Boules de
feu tombées
du Ciel.

Le trente & unième, la nuit commença par un grand tremblement de Terre accompagné du bruit du tonnerre & d'une infinité d'éclairs; & ce qui augmenta la frayeur, ce fut de voir tomber du Ciel quantité de boules de feu, dont il sembloit que toute la ville dût être embrasée.

Le premier d'Avril on reçut nouvelle de *Terki* que les Moscovites étoient rentrés dans *Astracan*, où l'on avoit puni exemplairement les Cosaques qui s'y étoient trouvés. Cette nouvelle réjouit tous les habitans, d'autant plus qu'on la recevoit par une voie plus sûre que plusieurs autres qui s'étoient trouvées fausses.

Les plus
belles filles
du Royaume
menées
à Ispahan.

Le deuxième, les Commissaires qui font sans cesse le tour du Royaume pour chercher les plus belles filles qui doivent remplir le Haram, arrivèrent à *Scamachi*. Ils en avoient de toutes les Sectes, de tous les âges, & qui n'avoient même que deux ans. Ces Commissaires dès leur arrivée firent publier dans la Ville & dans tous les lieux d'alentour, que tous ceux qui avoient des filles depuis deux ans jusqu'à dix-sept, eussent à les mener huit jours après à *Scamachi*, sur peine de désobéissance. Au bout de ce temps les Officiers choisirent les plus belles sans avoir égard à la pauvreté ni aux richesses de leurs parens, & les envoyèrent au Roi, qui les fit mettre en son Haram, les unes pour être ses femmes, & les autres pour lui servir de simples concubines. C'étoit quelque chose de triste que de voir leurs parens affligés au dernier point, de perdre ainsi pour toujours leurs filles qu'ils avoient élevées avec tant de soin & de tendresse. Mais c'étoit un arrêt dont il n'y avoit point d'appel; & la seule chose qui les consolait, étoit de voir que cet ordre fût général, & que les riches & les pauvres eussent le même sort. Tout cruel qu'étoit cet arrêt, il fut favorable à un jeune homme qui recherchoit la fille d'un riche marchand de la Ville. Cette fille étoit jeune & belle; elle aimoit son amant: Mais le père ne jugeant pas que ce fût pour elle un parti sortable, ne pouvoit souffrir qu'il la vît. A l'arrivée des Commissaires il changea de sentiment; & la peur de perdre sa fille, lui fit hâter le bonheur de ces deux amans ausquels il permit dès l'heure même tout ce qu'ils voulurent. Comme cette fille étoit fort belle, & qu'elle ne paroissoit point devant les Commissaires; ceux-ci firent citer le père à qui ils demandèrent aigrement pourquoi il leur cachoit sa fille? Il répondit que ce n'étoit pas son dessein, que sa fille n'étoit point cachée, mais qu'il ne la croyoit,

croyoit pas digne d'être menée au Roi qui ne demandoit que des pucelles : Que l'amant de sa fille l'avoit déflorée à son insçu , & que c'étoit la raison pourquoi il ne l'avoit pas amenée. Les Commissaires retinrent le père , & envoyèrent querir la fille à qui ils demandèrent ce qu'elle avoit fait de son pucelage ? Ce qu'en font celles qui ont un mari reprit-elle. Depuis quand êtes-vous mariée repartirent les Commissaires ? Il y a plus d'un an dit-elle , que je la suis d'inclination , mais en-effet il n'y a que deux ou trois jours. Elle étoit si belle & si à leur gré que ces Messieurs ne la pouvant croire sur sa simple parole , la firent jurer plusieurs fois sur ce qu'ils ont de plus sacré qu'elle ne mentoit point. Après cela ils la renvoyèrent.

Celles que l'on estima dignes de servir aux plaisirs du Roi , furent mises sur des Chameaux , une de chaque côté , & ainsi portées à *Ispahan* , où celles qui passoient douze ans entrèrent dans le Haram : Les autres furent mises dans des Palais bâtis exprès , où des Matrones les élèvent avec beaucoup de soin. Au départ de la Caravane , des parens de ces jeunes filles je ne vis pleurer que les riches , car pour les pauvres bien-loin d'être tristes , ils avoient de la joie de voir leurs filles aller à la Cour , où ils espéroient par leur moyen être quelque jour avancés. Cette Caravane étoit nombreuse & escortée de tant de Troupes qu'on l'eut prise pour une Armée.

Jusques alors j'avois tenté tous les moyens possibles pour sortir d'esclavage , & y avois si mal réussi , que je ne savois plus à qui m'adresser pour cela. Un jour que j'y révois plus sérieusement que de coutume , il me vint en pensée que le plus court étoit d'écrire en Hollande ; & je le fis par la voie de *Smirne* & de *Livourne* , avec bien du regret de ne le pouvoir par la Mer Caspienne , que la guerre des Cosaques rendoit inutile & mal-sûre.

Le neuvième , on eut un orage accompagné d'un vent impétueux , du bruit du tonnerre & de tant d'éclairs , qu'on crut que le monde alloit périr : & dans la grande consternation que cela causoit dans la Ville , il y eut des femmes dévotes , qui malgré le vent & la pluie coururent aux sépulcres de leurs parens , où elles firent des cérémonies dont elles usoient dans ces occasions , comme d'un moyen infaillible pour détourner les maux dont on croyoit être menacé.

Avril,
1671.

Le lendemain le beau temps revint apropos pour la solennité d'une Fête que les Persans ont en grande vénération. Les Bourgeois se traitent ce jour-là comme le premier jour de l'an ; & tant qu'il dure toute la Ville retentit de toutes sortes d'instrumens.

Un des
Officiers
de Stenko-
Radzin me-
né prison-
nier à Ispah-
han.

L'onzième, on vit à *Scamachi* un des Officiers de *Stenko-Radzin*, que celui-ci avoit envoyé avec trois autres au Prince de *Circassie* pour lui demander du secours, & pour l'assurer qu'en échange il épargneroit ses Etats & lui enverroient de grands présens. Dès que le Prince eut entendu cette proposition, il fit couper la tête à trois de ces Ambassadeurs, & jeter leurs corps aux corbeaux. Puis ayant fait embaumer ces têtes il les mit au cou du quatrième qu'on avoit épargné, & lui commanda d'aller en faire de sa part un présent au Roi de *Perse*. Cet homme étoit vêtu d'une veste de satin jaune, & quoiqu'il eût un colier de bois où l'on avoit attaché l'une de ses mains, il avoit la mine fière, & sembloit mépriser les insultes qu'on lui faisoit. Etant arrivé à *Ispahan* on le chargea de fers dans une prison fort étroite ; & il en sortit peu-après en considération de certains secrets importants qu'il révéla au Roi. Depuis l'insulte qu'on avoit fait à la Cour de *Perse* aux Ambassadeurs de *Radzin*, on ne croyoit pas qu'il eût la hardiesse d'en envoyer à d'autres Princes ; & il est à croire qu'il ne l'eût pas fait s'il eût pu soutenir tout seul un fardeau si pesant, mais apparemment il étoit trop foible, & le besoin extrême qu'il avoit d'un bon second, lui faisoit tenter des moyens, qui tous fragiles qu'ils étoient pouvoient réussir par hazard.

Mort violente d'un
Persan en
réputation
de Sainteté.

Le vingt-cinquième, un yvrogne de Georgien tua un homme d'une vie austère, & que les Persans révéroient comme un Ange descendu du Ciel. Le meurtrier fut pris sur le fait, & mené au Gouverneur, qui sur la déposition de plusieurs témoins, le fit remettre entre les mains des parens du défunt, pour en faire ce qu'ils voudroient. D'abord ceux-ci lui mirent au cou le *Palenk* qui est un triangle de bois, lui lièrent les mains, & le menèrent au Meidan. Selon la loi du pays quand un homme a été tué, c'est à son frère s'il en a, ou à son plus proche parent d'exécuter le criminel, ou d'en exiger une somme moyennant quoi il devient libre. C'est ainsi que plusieurs se sauvent, mais le Georgien neut pas ce bonheur. Bien que le frère du défunt ne fût pas des plus riches, il refusa de s'accommoder avec lui ; & dès qu'il put en faire justice, il le

le perça d'un fer pointu & lui en donna tant de coups, qu'il le fit tomber à ses piés. Mal.
1671.

Le troisiéme de Mai au milieu des jeux & des ris d'une noce de conséquence le jeune marié qui se portoit bien au commencement du festin, tomba toutacoup en défaillance, & mourut un moment après entre les bras de son épouse. On chercha la cause d'une mort si prompte, & l'on ne douta point qu'il n'eût été empoisonné, mais on ne put deviner par qui. Ce tragique accident frappa si vivement la mère du pauvre défunt, qu'elle se saisit d'un couteau: s'en perça le sein comme une furieuse, & tomba morte sur son fils. Cette femme étoit une riche veuve qui avoit élevé ce fils avec une tendresse extrême: & comme il étoit fort-bien né, & fort-reconnoissant du bien qu'il en avoit reçu, elle s'y attacha de-sorte qu'elle ne put vivre sans lui. Il restoit une fille unique. qui croyant avoir tout perdu en perdant sa mère & son frère qu'elle aimoit tendrement, regarda quelque temps cette tragédie sans rien dire: puis elle éclata comme une insensée, & après mille imprecations contre ses ennemis, elle s'arracha les cheveux, se déchira les bras, le visage, le sein; & courut toute en sang sur une montagne voisine d'où elle se précipita. Noces fâcheuses.

Le deuxième fut célébrée la fête de *Hussein* second fils d'*Ali*, qui souffrit la mort pour la défense de la succession de son père. Le lieu de la bataille où il mourut est proche de *Babylône*, & les Persans l'ont en grande vénération. Cette fête est nommée *Afchur*, c'est-à-dire *dix*, à cause que *Hussein* fut poursuivi durant dix jours par ses ennemis. C'est pour cela que dix jours avant cette fête, les plus zélés s'habillent de bleu qui est leur deuil, se laissent croître la barbe & les cheveux qu'ils font raser en tout autre temps, & jeûnent très-austèrement. Ces gens-là courent dans les rues en faisant mille contorsions de corps & de visage, & criant incessamment *Hussein*, *Hussein*, *Hussein*, *Hussein*: ce qu'ils font avec tant de force que l'écume leur sort par la bouche. D'autres faisoient les mêmes cris aux portes des Mosquées; & des troupes d'enfans en beaucoup d'endroits de la ville; si-bien que quelque part qu'on tourne on en a la tête rompuë. Pendant ces jours-là dès que le Soleil est couché, on voit dans les carrefours des *Predicateurs* qui préparent le peuple à la dévotion de la fête qui se passa comme il suit.

Mal.
1676.

Description
de la fête
de Hussein.

Sur les sept heures du matin plusieurs Moullahs vêtus de longues robes bleuës, & un bonnet blanc sur la tête marchoient deux à deux comme les moines leur Supérieur tenant un livre, où il lut d'abord en Arabe les belles actions de *Hussein*. Après cette lecture qui dura plus de demi-heure, tous les Moullahs chantèrent ensemble d'une si étrange manière que j'eusse voulu en être bien loin, tant ils étoient insupportables. De temps en temps ils prononçoient le nom de *Hussein* en élevant la voix, quelques-uns mettant les doigts dans leur bouche pour faire plus de bruit & un sifflement plus aigu. Ces Moullahs étoient suivis des plus grands Seigneurs de la Cour, & ceux-ci de dix ou douze hommes qui portoient un brancar, & sur ce brancar une bière de trois à quatre piés de haut, & de cinq à six de long, où étoit étendu un homme qui représentoit le Prophète, & à qui l'on avoit donné un bruvage pour le faire dormir tout le jour. Il y avoit autour de lui six jeunes garçons toujours pleurans, & crians Hussein comme des desespérés. Le bois du brancar étoit peint d'un feuillage d'or & d'argent, & couvert d'un fort riche dais, aux quatre coins duquel étoient des tours peintes & dorées. Aux côtés du brancar marchoient de jeunes hommes tous nus avec un petit linge, sur les parties que l'on doit cacher. Ils s'étoient frotés tout le corps d'huile, & veautrés ensuite dans de la farine, ce qui faisoit un vilain effet. Les uns portoient de grosses massues dont ils menaçoient sotement le meurtrier du Prophète : Les autres avoient un caillou en chaque main, & les frappaient l'un contre l'autre, en faisant des grimaces & des contorsions ridicules, & criant à pleine tête Hussein Hussein. Ces enfans étoient suivis de six hommes un peu plus âgés qui avoient la tête nue, & chacun un sabre dont ils se frappaient les uns les autres & se faisoient des plaies si profondes, qu'il n'y avoit guères d'apparence qu'ils en pussent guérir.

Après, suivoit un second brancard semblable au premier, où il y avoit aussi une bière, & sur la bière un Turban verd, autour duquel six jeunes hommes vêtus d'une étoffe de même couleur lisoient dans l'Alcoran. Le troisième brancard étoit tout en sang. On voyoit sur le brancard deux petites bières, & dans chaque bière un petit enfant qui faisoit le mort. Tous ceux qui accompagnoient ces deux enfans pleuroient & soupiroient fort amèrement. C'étoit la représentation des deux enfans de *Hussein*; lesquels après la mort de leur père

père, furent pris par le Kalife de Bagdat nommé *Térid* qui les fit mourir. Ce brancard étoit entouré d'un grand nombre de Courtisanes, qui s'imaginôient en pleurant avoir rémission de leurs péchés. Le quatrième brancard étoit peint comme le premier, & la bière couverte d'un brocart. On menoit ensuite quatre chevaux de main avec d'assés beaux harnois. Sur chaque selle étoit un turban tout brillant de pierreries; & aux côtés étoient attachés l'arc, les flèches, la rondache & le coutelas. Une foule de peuple suivoit avec beaucoup de modestie, la plupart ayant les yeux baissés, qu'ils élevoient de temps en temps vers le Ciel en prononçant le nom de *Hussein*. De cette manière la procession alla vers le Palais du Kan, près duquel elle s'arrêta dans une grande place, où l'on avoit dressé comme un petit échafaut, cinq ou six piés plus bas que celui où s'assit le Kan. Au milieu de l'échafaut étoit une chaire couverte de velours noir, autour de laquelle se mirent tous les Moullahs, à la réserve de l'un d'entre eux qui s'assit dans la chaire, & fit un discours d'une demi-heure sur la mort de *Hussein*. Le discours fini, le Kan lui fit & aux autres quelques présens: après quoi ils firent tous ensemble des prières pour sa santé. Après cette cérémonie qui dura jusques à Midi, on promena par la ville un homme de paille, armé d'un arc & dun carquois & monté sur un âne. Ce phantôme qui représentoit le meurtrier de *Hussein*, étoit chargé de malédictions partout où il passoit, pour avoir tué ce saint homme qui avoit fait tant de bien au Pays.

Le seizième il y eut encore un tremblement de Terre qui ne fit guères moins de fracas que les précédens. Le lendemain mourut un des fils du Kan âgé seulement de six mois, & on l'enterra comme il suit. Le corps fut mis dans une bière découverte, & porté sur un brancard par quelques Seigneurs de la Cour, sous un riche dais que d'autres portoient. Après, suivoient le Kan & son fils aîné; puis toute la Cour chacun en son rang, & un gros de Bourgeois aisés. On marcha de la sorte vers une petite Chapelle, où les Aumôniers du Gouverneur firent quelques largesses aux pauvres, & donnèrent aux Moullas une bourse pleine de pièces d'or, de peur qu'ils n'oubliaissent de prier pour l'ame du défunt. Ceux-ci après s'être prosternés plusieurs fois devant le corps, le mirent avec beaucoup de respect dans un tombeau de marbre blanc, que le Kan, son fils, & les Grands de sa Cour baïsèrent, puis s'en retournèrent dans le même ordre qu'ils avoient gardé en allant.

Mal.
1671.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXV.

Nouvelle assurée de la défaite de l'Armée de Stenko-Radzin. Femme surprise en adultère. Un fils assommé à coups de bâton à la prière de son père. Grêle d'une grosseur prodigieuse. L'Auteur bien traité dans un Cloître de moines Arméniens. Une femme écorchée toute vive par son mari. Grand négoce d'esclaves de toutes nations à Scamachi. L'Ambassadeur reçoit nouvel ordre de se retirer en Pologne.

LE dix-neuvième, on reçut nouvelles assurées de la défaite des Cosaques; qu'on les avoit chassés d'*Astracan*; & qu'il n'y avoit nulle apparence qu'ils s'en pussent relever, puisque leur Chef étoit prisonnier. Les lettres portoient que les Allemans & les Hollandois s'étoient signalés en cette rencontre; & que les Officiers du Czar en avoient rendu à Sa Majesté de si bons témoignages, qu'ils alloient être de la faveur, & que les Courtisans en avoient déjà de la jalousie.

Le vingtième, six étrangers parurent à *Scamachi*, où ils charmèrent tout le monde par leur adresse. D'abord ils lutoient d'une manière qui faisoit souvenir de l'agilité de *Thésée*; Aussi chacun d'eux se vantoit d'être ce Héros ressuscité. Ensuite ils faisoient les gladiateurs, & s'en aquitoient si dignement, qu'on les vit le dernier jour avec autant de satisfaction que le premier.

Le vint & unième, deux Gentilshommes de l'Ambassadeur furent surpris avec une femme Persane. Ceux-là furent mis en prison; & celle-ci fut menée chés l'Ambassadeur, à qui le Kan permit de la punir comme il voudroit. Mais le bon Seigneur étoit trop galant, & avoit l'ame un peu trop tendre, pour mal-traiter en cette femme un Sexe qu'il aimoit. Dès qu'il la vit, bien-loin de paroître ce qu'il étoit en toute autre occasion, c'est-à-dire dur & brutal, il la regarda tendrement, & lui dit que si son mari n'avoit pas plus de fiel contre elle pour ce qu'elle venoit de faire, que lui de ressentiment

*Adultère
impuni.*

timent, elle pouvoit dormir en repos. Cette pauvre femme fut si touchée de la grace qu'il lui faisoit, qu'elle lui répondit d'une profonde révérence, & d'un regard semblable à celui qu'elle en avoit reçu, L'Ambassadeur qui s'y entendoit la jugea digne de ses soins, & s'offrit fort obligeamment de parler pour elle à son mari. Il le fit à l'heure même, & tira promesse de cet homme qu'il pardonnoit à la coupable, & qu'il la traiteroit comme il avoit fait auparavant. Et comme les deux Gentilshommes n'étoient pas plus coupables qu'elle, on ne leur fit pas plus de mal: Ainsi la chose se passa plus humainement que de coutume, la fin de ces fortes d'histoires étant ordinairement tragique.

Le vint deuxième, un fils de famille reçut tant de coups de bâton dans tous les coins des rues, qu'il expira entre les mains des bourreaux. Ce genre de supplice n'étonna pas ceux qui le virent, n'y ayant rien de plus commun en *Perse* & en *Turquie*; mais ce qui surprit ce fut d'apprendre que le père de ce jeune homme étoit cause de son malheur par la raison qui suit. Le troisième jour de la Fête dont nous avons parlé ci-dessus, il étoit libre à ceux qui vouloient, de se bâter à coups de sabre, & on le faisoit à toute outrance, jusqu'à s'estropper l'un les autres, & quelquefois même jusqu'à la mort. Le Kan ennemi de ces desordres si préjudiciables au public, pour abolir cette coutume défendit à qui que ce fût de porter des sabres ce jour-là. De jeunes gens en murmurèrent, & le plus emporté d'entre eux fut celui dont nous venons de parler. Après avoir dit contre le Kan ce qui se pouvoit de plus outrageux, il se mit en tête de lui écrire, & le fit en cette manière. *De quelle autorité prétens-tu retrancher nos cérémonies ? Penses-tu être au-dessus de ceux qui les ont instituées ? Ou ne voudrois-tu point en introduire de nouvelles pour nous faire croire que tu es un Saint ? Si c'est là ton dessein tu t'y prends de mauvaise grace, & rien n'est plus capable de nous persuader que tu n'es rien moins qu'un bon Musulman. Ton ordonnance est si impie, qu'il faut pour la faire être Chrétien ou sur le point de le devenir. Si cela est pense quelle estime tu t'es acquise, & quelle obligation les zélés ont de t'obéir.*

Bien-que le Kan fût outré de cette insolence, il la traita d'un trait de jeunesse qu'il feignit de pardonner. Le père du jeune homme qui avoit accès à la Cour découvrit cet emportement, & plus on le cachoit, plus il craignoit que le Prince ne le crût complice & ne

Mai.
1671.

ne lui en fût mauvais gré. Pour ôter tout soupçon & se conserver dans ses bonnes graces, il le supplia de punir son fils comme il le méritoit, ou de lui permettre de le faire. Le Prince voyant le père animé contre son propre fils, jugea qu'il falloit que le crime fût plus grand qu'il n'avoit pensé; ainsi de peur que son exemple ne corrompît les autres il le condamna aux coups de bâton qui lui ôtèrent la vie. Le lendemain un autre jeune homme dont je ne pus savoir le crime, succomba sous la même peine.

Le vint-troisième, le Kan reçut par un exprès la confirmation de la défaite de l'armée des Cosaques; & l'on ajoutoit que *Radzin* avoit été mené à *Moscou*, où sa punition seroit exemplaire. Les grands chemins qui jusques-là avoient été deserts recommencèrent à être peuplés, & l'on n'entendit plus parler que de voyages & de voyageurs. Entre ceux-là fut *Jean van Termmud*, qui pour lui tenir compagnie racheta plusieurs esclaves, entre lesquels il y en eut un de notre équipage.

Grêle d'une
grosseur
prodigieuse.

Le trentième fut remarquable par un orage extraordinaire. D'abord le Ciel parut tout en feu, & durant deux jours on ne vit qu'éclairs entrecoupés d'un bruit de tonnerre qui effrayoit les plus assurés. Mais ce qu'il y eut de plus incommode, c'est que d'heure en heure on étoit batu d'une grêle de la grosseur des plus gros oeufs.

Comme j'aimois les aventures, & qu'un de mes plus grands plaisirs étoit de savoir ce qui se passoit, partout où je n'étois point un jeune Vénitien qui venoit d'échaper aux Turcs me parut digne de mon amitié, & propre à m'apprendre de cette nation, ce que j'avois envie de savoir. D'abord je rencontrai en lui ce que je m'étois figuré, & dès le même jour qui étoit le sixième Juin nous nous promenâmes hors de la Ville, d'où nous éloignant insensiblement, nous résolûmes de coucher où nous nous trouvâmes; & le lendemain avançant toujours, nous gagnâmes un couvent dont les moines qui sont Arméniens, nous reçurent comme des Anges, principalement quand ils surent que nous étions Chrétiens, & esclaves des Infidèles. Soit par pitié ou pour apprendre des nouvelles dont ils étoient fort affamés, ils adoucirent notre peine par de fort bons repas que nous payâmes de ce que nous savions de plus beau & de plus curieux. Ils y prirent tant de plaisir, qu'il ne tint pas à eux que nous ne fussions plus long-temps leurs hôtes.

De

De notre côté nous n'étions pas encore las de leur bonne chère, & nous avions de quoi la payer, n'ayant pas encore débité tout ce que nous favions; mais il y avoit quinze lieuës delà à *Scamachi*, d'où nous étions absens il y avoit déjà quatre jours, & nous craignons qu'on ne nous y trouvât à dire. C'est-pourquoi nous remîmes la partie à une autre fois, & retournâmes par une route opposée à celle que nous avions prise en allant. A quelque trois lieuës du couvent, nous trouvâmes de petits sentiers qui nous menèrent insensiblement sur une haute montagne, où il y avoit un grand Lac de plus de trois lieuës de circuit. Nous le regardâmes quelque temps avec d'autant plus de plaisir, qu'on nous avoit dit qu'il étoit plein d'excellent poisson, à quoi nous prétendions goûter. Comme nous avançons toujours en nous entretenant des moyens de le pêcher, nous trouvâmes des lignes, & ce qu'il falloit pour y réussir. Et bien s'écria mon Camarade, le Ciel n'est-il pas de nos amis, & ne sommes-nous pas heureux d'avoir ainsi tout à souhait? Il n'avoit pas encore achevé, que j'apperçus dans des roseaux qui n'étoient qu'à six pas de nous, quatre têtes qui saignoient encore, & autant de corps à deux pas delà. A ce spectacle le frisson nous prit, mais il ne dura pas long-temps, car nous courûmes de si bonne grace que nous fûmes bientôt échauffés. Le sort de ces pauvres pêcheurs nous troubla tellement, que nous ne songeâmes le reste du jour, qu'à nous éloigner de ce lieu fatal, & à nous approcher de *Scamachi*, où nous arrivâmes sur le soir.

Le lendemain comme je révois aux tristes objets du jour précédent, & à tant d'autres cruautés qui se commettoient tous les jours, j'en appris une qui me fit frémir, & qui se passa comme il suit. Un bourgeois de cette ville ayant épousé une Polonoise qu'il avoit achetée, fit ce qu'il put pour s'en faire aimer; mais comme cette femme avoit pour lui & pour ses caresses brutales une aversion invincible, elle fit prier notre Ambassadeur de la cacher chés lui, & de la remener en Pologne où sa mère vivoit encore. Cette femme étant belle, & l'Ambassadeur pitoyable envers celles qui n'étoient pas laides, la chose s'obtint aisément. Elle fut quinze jours cachée, & l'eût été bien plus long-temps, sans qu'il se trouva des domestiques, qui pour faire dépit à leur Maître, indiquèrent au mari de cette pauvre misérable le lieu où elle étoit. Celui-ci plein de rage court au Palais du Gouverneur, qui lui permet

Juia.
1073.

de la reprendre & de la punir comme il voudroit. Et comme il étoit mal-aisé de la tirer de son azile, il lui donna deux Gentilshommes qui la demandèrent en son nom. Tout autre que l'Ambassadeur se fût moqué de cette demande, & eût usé du privilège que lui donnoit son caractère; mais pour lui, il étoit trop mou, & jamais homme ne fut plus lâche où il s'agissoit d'une belle action. Dès que les gens du Gouverneur eurent parlé, il fit sortir cette pauvre femme qui fut menée chés son mari. Sirôt que ce bourreau la vit, il la fit entrer en une chambre où l'on achevoit une croix & il lui dit que c'étoit pour elle, & pour celles qui l'imiteroient. Après lui avoir dit ce que la rage lui suggéroit, il commanda qu'on lui ôtât jusqu'à sa chemise, & dans cet état il la fit lier sur cette croix, où il l'écorcha toute vive de ses propres mains. Pendant l'exécution, je me trouvai avec une foule de peuple à la porte de la maison où elle se faisoit. Nous entendions les cris de cette pauvre desolée, & jugions bien que son supplice étoit des plus rudes, mais comme il étoit inusité, on ne le crut point si cruel. Ainsi la surprise fut générale quand nous vîmes jeter devant la porte la figure d'un corps humain. C'étoit quelque chose de si affreux, que j'eus de la peine à croire mes yeux qui me disoient que c'étoit celle que nous venions d'entendre se plaindre & qui jetoit encore des cris languissans. On eût tant d'horreur de ce spectacle que l'on fit mille imprécations contre cet infame bourreau, qui se moquant des injures qu'on lui disoit, fit entrer les plus emportés, & leur montra la peau de sa femme attachée contre la muraille afin de rendre les autres sages. C'étoit pousser la cruauté aussi loin qu'elle peut aller; & ce qui me surprit le plus, ce fut de voir qu'il fût cruel impunément, & que la justice fût si mal réglée en ce pays-là. Ses valets qui avoient jeté cette pauvre femme sur le pavé, la traînèrent peu-après hors de la ville, & la jetèrent dans un buisson. Voilà le sort des femmes de Perse. Leur vie n'y tient qu'à un filet, & au moindre ombrage qu'en ont leurs maris, elles ne peuvent éviter une mort violente, ces barbares ayant sur elles tout pouvoir de vie & de mort.

Extrême
jalousie des
Persans.

Bien-qu'il n'y ait point d'hommes plus lascifs que les Persans, il n'y en a point qui excusent moins les foiblesses des femmes, ni qui les punissent plus sévèrement. Ils en sont si jaloux, qu'à peine peuvent-ils souffrir qu'on les regarde toutes voilées, car on ne les voit point

point autrement; à-moins que ce ne soient des Courtisanes qui marchent par les rues le visage tout découvert. Pour les autres, il faut dès qu'on frappe à la porte, qu'elles quitent tout pour courir dans leur appartement de peur d'être vuës des étrangers. Devant leurs domestiques bien-qu'esclaves, elles n'ont point de voile; & elles leur parlent sans scrupule pour leur marquer ce qu'il faut qu'ils fassent: De ces petites privautés naissent quelquefois de tendres intrigues, que les maris avec toute leurs précautions empêchent rarement. Les Rois, les Princes, & les grands Seigneurs sont peu sujets à ces concurrences, parce qu'ils font servir leurs femmes par des Eunüques, à qui dès leur enfance on a coupé ce qui les rend hommes; de-sorte qu'ils n'urinent que par un tuyau fait exprès. Ainsi ils ne sont nullement à craindre, étant d'ordinaire outre ce défaut les plus laids de tous les hommes. Le commun des hommes voudroit bien avoir de ces sortes de gens pour s'épargner l'inquiétude qu'ils ont d'ailleurs; mais ils coûtent plus à entretenir que les autres; joint que leur défaut les rend paresseux, mal propres au travail, & fort pesans. Et comme il y a peu de femmes esclaves, ils sont contraints de se servir d'hommes, qui ne manquent pas d'occasions d'en faire plus qu'on ne leur commande. Un jour étant dans la ville avec mon Patron, il m'ordonna de lui amener le plus beau de ses chevaux pour aller voir le Gouverneur qui l'atrandoit. Je courus vite pour lui obeïr, & en ouvrant brusquement la porte, je vis toute nuë une de ses femmes qui se baignoit voluptueusement dans une grande cuve. Comme cette vuë quoique sans dessein est un crime qu'on ne pardonne guères aux esclaves, la peur du supplice à venir me fit monter le rouge au visage. La bonne Dame qui s'en apperçut & qui en devina la cause, me fit la grace de me rassurer. Hé! vous tremblez dit-elle, en riant; est-ce que je suis un objet terrible, ou craignez-vous que je vous rende un mauvais office? ôtez-vous cela de l'esprit, je ne fais de mal à personne. Ce raisonnement ne me déplut pas, mais je n'osois lui tenir tête, & l'heure n'étoit pas commode: je lui fis seulement une profonde révérence, & courus m'acquiter de la commission qu'on m'avoit donnée.

L'Ambassadeur se voyant pressé de partir par des ordres réitérés, & n'ayant plus de prétexte pour s'en excuser, envoya son frère à *Ispahan* pour informer le Roi de la somme qu'il avoit prêtée au Gouverneur.

juillet.
1671.

verneur ; & pour lui faire entendre la mauvaise foi de ce dernier, qui refusoit de lui payer, non seulement les intérêts dont ils étoient demeurés d'accord, mais même le principal. D'où il concluoit qu'il n'étoit pas juste de l'obliger à s'en retourner qu'on ne l'eût satisfait.

Grand nom-
bre d'escla-
ves exposés
en vente.

L'onzième Juillet fut remarquable par la grande quantité d'esclaves qui furent exposés en vente. Outre toutes sortes de Chrétiens, il y avoit des Tartares de Circassie, qui n'étant pas Mahométans, sont aussi sujets à l'esclavage que les Chrétiens. La raison est que ces peuples & les Tartares du Daguestan sont des ennemis irréconciliables, qui ne cherchent que les occasions de se voler les uns les autres. Cette animosité naturelle est avantageuse à leurs voisins à qui ils donneroient de la peine, s'ils pouvoient s'accorder & unir leurs forces contre eux. Pour les Georgiens la plupart étoient mis en vente par leurs propres parens, qui voyant que leur nation est assés bien venue en *Perse*, en dérober le plus qu'ils peuvent, & les vont vendre à *Scamachi*. Il est vrai que les Georgiens ont de la bravoure & de l'adresse, & le Roi de *Perse* qui les connoît en tient d'ordinaire en sa Cour, & en fait un corps de Cavalerie. C'est aussi de ce pays-là que le Roi de *Perse* fait venir la plupart de ses femmes ; aussi sont-elles les plus belles de toute l'*Asie*, & une esclave de cette nation est toujours plus chère que de toute autre. Ce négoce d'esclaves & de marchandises volées, est ce qui fait fleurir les villes de *Derbent* & de *Scamachi*, où il s'en débite tous les ans une prodigieuse quantité. L'un & l'autre sexe y est visité depuis les piés jusqu'à la tête ; & ceux qui les veulent acheter leur ôtent jusqu'à la chemise, pour les considérer & les tâter aux reins & ailleurs, après leur avoir regardé aux dents comme on fait aux chevaux. Ensuite on les met en cent postures, pour voir s'ils n'ont point de défauts cachés : puis on les fait marcher, courir, sauter, tourner, & se tenir un pié en l'air. Ainsi quelque pitié que l'on ait de ces pauvres gens, il est difficile de ne pas rire des postures qu'on leur fait faire, particulièrement quand il y en a quantité, parce qu'alors de quelque côté qu'on se tourne, on voit cent choses ridicules qu'il est aisé de s'imaginer.

Le douzième, notre Ambassadeur eut encore ordre de s'en retourner, & il répondit sans s'émouvoir qu'il ne le pouvoit que le Gouverneur ne lui eût rendu ce qu'il lui devoit, mais qu'il obéiroit aussi-tôt qu'on l'auroit satisfait.

TROIS.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE XXVI.

Terrible & funeste tempête. Le Kan confirmé dans les bonnes graces du Roi. Mœurs & cérémonies des Banianes. Acte de Religion des femmes Persanes ; & leur pieté envers les défunts. L'Auteur fait présent à son Bienfaiteur d'un petit Navire & d'une Galère qu'il avoit faits. Il sort hureusement d'esclavage ; & sa délivrance est suivie de la continuation des bontés de son vieux Patron , & d'un beau présent de sa femme.

IL n'est point de contrées où les tempêtes soient si fréquentes qu'à Scamachi : On y a toujours quelque chose à craindre ; & il semble que les Elémens y soient plus souvent en furie qu'en aucun autre endroit. J'en avois fait souvent l'expérience, mais jusqu'alors je n'avois rien vu de pareil. Ainsi le treizième Juillet je vis avec étonnement l'air tout en feu , d'où se détachoit de temps en temps des montagnes de flâme qui tomboient sur les maisons avec un bruit semblable à celui d'un coup de canon. En même temps on entendoit gronder le tonnerre d'une manière si terrible , qu'il sembloit que tout dût périr : & pour comble d'ennui, on fut deux jours entiers dans cette appréhension mortelle.

A peine en étions-nous sortis que nous y retombâmes : & après avoir craint un embrasement général , nous nous crûmes sur le point d'être abîmés par un déluge ; car il plut durant vint-quatre heures des torrens d'eau qui entraînérent plusieurs maisons & une infinité de personnes. Cependant l'air étoit enflammé ; le bruit du Tonnerre effrayoit , & l'on ne savoit où s'enfuir tout le voisinage étant inondé.

Sur la fin de ce mois le Kan fut confirmé dans les bonnes graces de son Prince par la vuë d'un présent que sa Majesté lui envoyoit. L'Envoyé qui l'apporta lui en donna avis de cette Maison de plaisance dont nous avons déjà parlé ; & le lendemain il y alla suivi de

Ann.
1671.

la Cour, des Grands du Pays, & des premiers Bourgeois de la ville. Il reçut ce présent qui étoit une robe de drap d'or, avec la même cérémonie qu'il avoit reçu l'autre: & après s'en être vêtu, il retourna dans son palais au son des trompettes, des cimbales & des haubois.

Mœurs &
cérémonies
des Banianes.

L'Eau, l'Air & le Feu s'étant déchaînés contre nous le mois précédent; celui-ci la Terre eut son tour. Elle trembla de telle sorte, que plusieurs maisons furent renversées, & tous ceux qui étoient dedans accablés sous les ruines. Ce tremblement fut immédiatement suivi d'un vent impétueux, & d'une pluie qui inonda la moitié de la ville. Ce jour qui étoit le dix-huitième, j'étois à un quart de lieuë delà, où m'avoit attiré la curiosité de voir les cérémonies des Banianes. Il y a toujours à *Scamachi* quantité de ce gens-là, dont les uns sont Chérafs ou Changeurs, les autres Courtiers, par l'entremise desquels les marchands vendent & achètent; & l'on tient que dans le négoce ils sont & plus subtils & plus raffinés que les Juifs. Ce jour qui étoit une de leurs fêtes ils étoient allés à la Rivière, sur le bord de laquelle étant à genoux, ils jetèrent aux poissons quantité de ris & de fèves: ils en firent autant sur la Terre pour nourrir les insectes dont ils ont un soin singulier; & ils aimeroient mieux mourir que de tuer le moindre animal: non pas même une vermine: en quoi ils sont très-zélés observateurs de leur loi. Quand ils rencontrent ou un Chasseur ou un pêcheur, ils le prient instamment de se desister de son entreprise; si l'on est sourd à leurs prières, ils offrent de l'argent pour le fusil & pour les filers; & quand ils ne peuvent s'accorder, ils troublent l'eau pour épouvanter les poissons, & crient de toute leur force pour faire envoler les oiseaux. En marchant il prennent bien garde que ce ne soit pas sur les bêtes, & quand ils en voient qui courent risque d'être écrasées, ils les portent bien loin delà, & les mettent doucement à Terre de peur de les incommoder. Cette grande piété n'est pas seulement à l'égard des bêtes, elle s'étend à leurs semblables: & bien loin de se battre, si quelqu'un s'emporte contre eux, ils l'écoutent sans répliquer, & se retirent froidement, ne retournant le voir que trois ou quatre jours après. Pendant cette fête qu'ils célèbrent sept ou huit fois l'année, ils n'allument ni feu ni chandelles, de peur que les mouches ne s'y brûlent; & ce jour-là ils offrirent au Kan une grosse somme, pour obtenir une défense générale d'en tuer aucune depuis

puis le matin jusqu'au soir ; mais ils n'obtinrent rien parce qu'ils n'offroient pas assés. Ces pieux Indiens sont si zélés pour leur Religion , qu'ils ne veulent ni boire ni manger dans les maisons des Ruspoutes , c'est ainsi qu'ils nomment ceux d'entre eux qui vont à la guerre , & qui tuent les bêtes & mangent de tout à la réserve de la vache.

Aout.
1671.

Nous avons dit ailleurs que les Persanes sont élevées dans une profonde ignorance , & cela est si vrai que la plupart ne savent pas les principaux points de leur Religion. J'en ai vu même qui confondoient le Prophète avec l'Alcoran , prenant celui-ci pour Mahomét , & le Prophète pour l'Alcoran : La raison de cela est que la plupart des maris qui devoient les instruire , s'aquient mal de leur devoir , dans la pensée que l'obligation d'être bien instruits dans leur créance ne regarde que les hommes , & qu'il n'y a qu'eux qui doivent prier ; ce qu'ils font trois fois le jour avec beaucoup de dévotion , savoir le matin , à midi , & au soir. Ils commencent toujours leurs prières par ces paroles , *Au nom de Dieu Tout-puissant* : Ensuite ils prient les Anges du Ciel d'empêcher les Diables de les approcher de peur qu'ils ne les distraient : puis ils finissent en cette manière : *Loüé soit Dieu le Seigneur des Créatures, le Roi du dernier jugement. O Seigneur tu peux nous aider , c'est-pourquoi nous t'invoquons ô Dieu éternel & céleste. Fai-nous entrer dans le droit chemin, & nous éloigne de celui que tiennent les pécheurs , afin que nous puissions entrer dans la vie du Salut. Amen.* Pour les femmes , elles s'en rapportent à la foi de leurs maris , & je ne les ai jamais vuës ni prier , ni entrer dans les Mosquées. Le seul acte de Religion que je leur aie vu faire , étoit d'aller aux tombeaux de leurs parens ; où après avoir fait des offrandes , elles se prosternoient , les baisoient par trois fois , & y faisoient toucher la haut de leurs têtes , & les côtés. C'est ce que j'ai vu plusieurs fois , particulièrement le vint-sixième du mois d'Aout , qui est de ces sortes de fêtes la plus célèbre parmi les femmes.

Toute la
piété des
femmes de
Perse se ter-
mine à visi-
ter les tom-
beaux de
leurs pa-
rens.

Le vint-septième je fis présent à mon Bienfaicteur *Biram-Ali* , d'un petit Navire & d'une Galère que j'avois faits en trois mois de temps de ma propre main. Le Navire étoit monté de quarante pièces de canon , & la Galère de dix avec quarente deux rames. Ce présent fut fort à son gré , & même cru digne d'être présenté au Gouverneur , qui témoigna en être bienaise. Aussitôt qu'il les eut , il comman-

da

ADOL.
1671.

da qu'on m'allât chercher, & quand je fus en sa présence, *As-tu fait* dit-il, *ces deux bâtimens, & personne ne t'a-t-il aidé ?* Après lui avoir répondu que je les avois faits tout seul, il voulut savoir s'ils se batoient l'un contre l'autre. Je repartis que cela arrivoit souvent entre les Anglois & les Hollandois, qui mettoient en Mer deux ou trois cens voiles, & se batoient sans se quitter, jusqu'à ce qu'un des deux partis fût entièrement ruiné. *Mais pourquoi reprit-il, les Chrétiens se font-ils la guerre, puisqu'ils suivent tous une même loi ? Par la même raison* repliquai-je, *que les Turcs & les Persans se la font souvent les uns aux autres quoiqu'ils soient tous Mahométans. Il a raison* dit-il, en riant à mon Patron qui me fit signe de me retirer, *cet esclave a l'esprit présent.*

A mon retour chés l'Ambassadeur, je trouvai à la chaîne un pauvre misérable à qui on venoit de donner cent coups de bâton sous les piés pour avoir volé la coupe où l'Ambassadeur buvoit d'ordinaire. Cet homme qui étoit Georgien eut la hardiessé de lui dire comme on le bastonnoit, que c'étoit la faim qui l'avoit poussé à cette malheureuse action. Qu'il ne l'eût pas faite chés un Maître où il n'eût pas été réduit à cette dure extrémité; mais qu'il se croyoit tout permis chés ceux qui le devant nourrir, ne lui donnoient pas même ce qu'on n'eût pas refusé aux chiens. L'Ambassadeur ouit ces justes plaintes, & sans en être ému il repartit qu'il avoit sa coupe & que cela lui suffisoit.

Le lendemain en me promenant dans la ville, je rencontrai un des Tartares qui m'avoient fait esclave. J'en eus tant d'émotion, que sans consulter si je devois ou ne devois pas me vanger, je lui déchargeai sur la tête un si grand coup de canne, qu'il tomba comme mort; & bien-que le sang lui coulât par le nez & par les oreilles, je lui en donnai encore quelques-uns qui ne lui firent pas plus de bien, & songeai ensuite à me retirer. A dix pas delà je fus arrêté par des passans à qui cet homme faisoit pitié; ils dirent qu'il falloit que j'allasse devant le Kán, qui m'apprendroit à faire de ces insolences. Je leur dis fièrement que cet homme étoit un voleur qui m'avoit fait esclave, mal-traité, vendu; & qu'enfin j'étois *Elchiadam*, c'est-à-dire à l'Ambassadeur. Ces gens qui n'avoient nul intérêt à pousser la chose plus loin, me laissèrent fort apropos, car un moment après je fus poursuivi par douze Tartares qui ne parloient que de m'assommer. La résolution où je les vis me fit quitter celle

celle de courir, pour m'enfoncer dans une maison, où je demeurai si long-temps qu'ils se lassèrent de m'attendre. Delà je courus chés l'Ambassadeur où les Tartares me suivirent avec le blessé qu'ils portèrent devant la porte. Là ils crièrent comme des perdus que l'Ambassadeur leur fit justice puisque le patient ne m'avoit rien fait. Je fis voir le contraire, & plaidai si bien ma cause, que l'Ambassadeur me blâma de ne l'avoir pas tué: puisque si je l'avois fait on n'auroit point eu tant de bruit: mais enfin que j'y remédiasse, & que je misse ces canailles en fuite. A ces paroles je sortis avec quelques-uns de mes Compagnons, & nous nous y primes de si bonne grace, qu'ils furent bientôt écartés. Ce que je trouvai de plus singulier, ce fut de voir que le blessé qu'on avoit porté là comme un homme qui n'avoit plus l'usage des piés ni des mains, en trouva pour s'entfuir aussi vite que ses Compagnons. Depuis ce temps-là je n'ai point su comment il se portoit mais je souhaitois que mes coups lui eussent ôté l'envie de courir après les Chrétiens, pour les traiter comme des bêtes après les avoir pris.

Le même jour ayant appris que la Caravane pour *Ispahan* devoit partir le trentième Octobre, j'en donnai avis à l'Ambassadeur, & le suppliai de se souvenir que c'étoit en ce temps-là qu'il m'avoit promis la liberté. Je m'en souviens répliqua-t-il, & je te la donne en me rendant le prix que tu m'as coûté. Je fus sur le point de repartir que ce n'étoit pas à ces conditions qu'il me l'avoit promise, mais je songeai qu'étant avare comme il l'étoit, il ne se souviendrait jamais de me l'avoir fait espérer d'une manière plus généreuse; ainsi j'eus recours à mes amis, & le *Sieur Louis Faber* fut le premier qui s'offrit de bonne grace à me prêter de quoi sortir de l'esclavage où je gemissois depuis si long-temps. L'Ambassadeur m'ayant fait dire qu'il se contenteroit d'un cheval qui lui fût sortable, j'en achetai un du pays qui fut trouvé beau des Connoisseurs, mais il ne plut pas à l'Ambassadeur, non plus qu'un second dont l'apparence étoit encore plus belle. Las de tant de rebuts je m'adressai à son Ecuyer, & le priai de choisir lui-même. Vous faites bien me dit celui-ci de me demander mon avis; sans quoi peut-être vous en eussiez acheté trente avec aussi peu de succès que vous avez fait ces deux-là. Comme la Perse ne veut point de nous, nous ne voulons rien qui en soit; laissez-donc-là les chevaux

Octobre,
1711.

de Perse & cherchez-en un d'Arabie; quel qu'il soit si vous en trouvez, je ne crois pas qu'on le rebute. Ho, oui lui dis-je j'en fais-un, mais il est de beaucoup plus cher. Hé! quoiqu'il coûte reprit-il, il l'est moins que la liberté, allez mon ami amenez-le nous. Il dit ces mots en souriant & en me frappant sur l'épaule; ce qui me fit entendre qu'il avoit envie de ce cheval dont il connoissoit la bonté. J'achetai donc ce beau cheval qui me coûta bien plus que je n'avois coûté moi-même; & ce fut à ce prix que je me vis libre encore une fois. Pour les deux autres, je les rendis à leurs premiers maîtres qui furent contrains de les reprendre; la coutume du pays portant qu'on peut garder trois jours entiers les bêtes & les esclaves avant que de payer le prix dont on est demeuré d'accord.

L'Auteur
raconte la
liberté.

Dès le dix-neuvième d'Octobre je commençai à voir mes amis, & à remercier ceux à qui j'avois obligation: & comme *Hadgi Biram* étoit celui à qui j'en avois davantage, & peut-être le seul qui m'eût empêché de mourir de faim depuis que je fus à l'Ambassadeur; lui & sa femme furent les premiers à qui je rendis mes devoirs. D'abord je ne le trouvai point, mais je ne laissai pas d'être fort bien-reçu de sa femme qui me commanda de m'asseoir après avoir su que j'étois libre. Le premier quart d'heure de notre entretien roula sur la manière dont l'Ambassadeur m'avoit relâché. *Et mon mari* dit-elle ensuite, *que vous a-t-il donné pour lui avoir sauvé la vie? Souvent sa table Madame*, lui répliquai-je, *sans quoi je n'eusse pu éviter de mourir de faim*, l'Ambassadeur ayant refusé de me nourrir. Cela ne suffit pas reprit-elle, *pour un service de cette importance; voilà une petite bourse où vous trouverez de quoi rendre ce que vous avez emprunté. Servez-vous-en, mais ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai donnée.* Comme je voulois lui en rendre grace, elle m'interrompit, & me pressa fort de lui aider à sortir d'un lieu où elle ne pouvoit plus vivre. Je m'en défendis le mieux que je pus; & quand elle vit que je m'obstinois à ne point faire ce qu'elle vouloit. O Ciel, s'écria-t-elle, *serai-je donc toute ma vie avec les Infidèles, & ne reverrai-je jamais ni mes parens ni mes amis! Où irez-vous donc* poursuivit-elle, *quand vous quitterez Scamachi?* En lui disant que j'avois dessein d'aller à *Ispahan*, son mari entra & m'offrit de me défrayer sur la route. Il permit même à ma prière que deux de mes Compagnons rachetés par la Compagnie fussent toujours avec nous pendant le voyage,

ge, à condition néanmoins qu'ils feroient eux-mêmes leur dépense, à quoi leurs amis avoient pourvu. Depuis ce jour-là je ne vis plus ma généreuse bienfaitrice, le présent de laquelle consistoit en vint beaux ducats, & en onze diamans qui en valoient trois ou quatre cens. J'en payai le cheval que j'avois donné à l'Ambassadeur, & en eus encore beaucoup de reste. Il y avoit à *Scamachi* un homme de notre Equipage nommé *Willem Barentsen Kloppe* que j'avois envie d'em-mener, mais il étoit trop incommodé pour s'exposer à tant de fatigues, & il espéroit que l'Ambassadeur le meneroit en Moscovie, d'où il seroit plutôt en Hollande que par la route d'*Ispahan*. Un autre appelé *Meindert Meindertsen* que la Compagnie avoit aussi racheté, arriva le jour que nous partîmes, dans le dessein de se joindre à la Caravane; mais n'ayant pas assez de temps pour acheter ce qu'il lui falloit pour un Voyage de si longue haleine, il eut le déplaisir de nous voir partir sans pouvoir nous accompagner.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXVII.

L'Auteur part de Scamachi. Mœurs & coutumes des Kasi-liens. Description de la rivière d'Araxe L'Auteur insulté par trois voleurs; & une partie de la Caravane pillée. Continuation de la même route, & la description d'Ardebil.

LE trentième d'Octobre nous partîmes environ deux mille hommes, & la Caravane étoit composée de plus de chameaux que de chevaux. Vint de ces derniers étoient chargés des plus belles châtaignes du pays, dont *Hadgi Biram* mon Bienfaiteur vouloit faire présent au Roi, devant lequel il est défendu de paroître les mains vuides. Nous passâmes le premier jour des montagnes hautes & arides, après lesquelles nous entrâmes dans la Province de *Fakerlu*, pays stérile & désert dont nous nous hâtâmes de sortir. Le soir nous allâmes camper près d'un village nommé *Kasili*, dont la situation n'est pas fort hureuse, toutes ses avenues n'étant que

Novembre.
1671.

plaines infertiles : de-sorte que ses habitans sont vagabonds comme les Tartares , allans de place en place , où ils ne demeurent qu'autant de temps qu'ils y trouvent dequoi subsister,

Rivière
d'Araxe.

Le lendemain nous allâmes coucher à *Tzawar* ou *Tzawat* , c'est-à-dire *passage* ; ainsi nommé , parceque c'est où il faut passer la rivière d'*Araxe* , mais auparavant il faut que chacun certifie qu'il n'est pas Turc , par un passeport dont on s'est pourvu au lieu d'où la Caravane est partie. Par cette précaution les Persans empêchent que les Turcs ne se servent de ces Caravanes pour entrer peuapeu dans le pays , dont ils pourroient enfin s'emparer. Après avoir passé la rivière sur un pont de bateaux gardé par quantité de soldats , nous dressâmes nos Tentes dans une plaine où il falut coucher , parcequ'il n'y a ni village ni Carvanseras. La rivière d'*Aras* ou d'*Araxe* perd son nom aux environs de *Tzawat* , où elle entre dans le *Kur* ou *Cyrus* , à la hauteur de trente quatre degrés & cinquante quatre minutes. Elle sort des montagnes qui sont entre *Schirwan* & *Mokan* , derrière celle d'*Ararat* , vers le Sud-Oüest , & la grande rivière de *Kur* , qui de l'Oüest-Nord-Oüest de la Georgie , s'y va décharger à quelques lieües de sa source. L'*Araxe* est profonde & rapide ; & fait en son cours un si grand bruit , qu'on l'entend de plus d'une lieuë. *Carasu* , *Senki* , & *Kerni-Arpa* , sont trois Rivières qui s'y vont rendre. C'est aux environs de *Carasu* qu'est sa plus grande profondeur , & près d'*Ardabath* qu'elle se perd avec un bruit terrible , dans la rivière de *Mokan*. Il y a dans ces deux rivières quantité de poisson , & sur leurs bords de la reguelice de la grosseur du bras : on dit même qu'elle est meilleure que celle d'Espagne , d'Allemagne , & de Moscovie.

Le troisiéme jour nous fîmes cinq lieuës. Nous vîmes de loin plusieurs hutes , où se retirent des voleurs qui rendent la route mal-sûre. Ils sont en si grand nombre qu'ils ont souvent pillé des caravanes toutes entières.

Le quatriéme , nous passâmes près de *Balharu* & vîmes le long de cette rivière quantité de Tortuës. Il y avoit aussi des hutes semblables à celles du jour précédent , mais les habitans n'en sont pas à craindre. Ils sont néanmoins extrêmement pauvres & apeine avoient-ils dequoi couvrir ce qu'il faut cacher. Avec tout cela ils étoient gais , & nous donnèrent de ce qu'ils avoient pour tres-peu de chose. Ce jour-là nous fîmes six lieuës , & couchâmes dehors , la plupart sur un tapis étendu par terre.

Le

Le cinquième, la traite ne fut pas moins longue que celle du jour précédent, & nous campâmes près de quelques puits où nous prîmes de l'eau pour nos bêtes. Novembre,
1671.

Le sixième, nous sortîmes de la plaine de *Makan*, où nous avions marché depuis le troisième, & nous trouvâmes au pié des montagnes de *Bethzirvan* ou *Bethzirum*. Après avoir passé dix ou douze fois une petite rivière qui coule en serpentant, nous allâmes coucher à un village nommé *Schechmurath*. En allant querir de l'eau pour nos bêtes, je fus attaqué par trois voleurs qui me pressèrent tellement d'abord, que je vis bien qu'ils avoient envie de me dépêcher avant que l'on vint à mon secours. Par bonheur il se trouva là une vieille muraille de laquelle je m'approchai, & commençai à me servir de mon épée avec toute l'adresse & toute la force dont j'avois besoin en cette rencontre. Je leur alongeois de si furieux coups qu'ils n'osoient pas trop s'approcher. Il y en avoit un qui faisoit de tres-grands efforts pour faire sauter mon épée, mais comme je veillois continuellement sur lui, il ne put me faire aucun mal. Comme je commençois à me lasser d'un si long combat, je fis un dernier effort, & ayant comme ramassé toutes mes forces, & fait une espèce de feinte, je portai à celui que je trouvois toujours en attaque, un si grand coup qu'il fut contraint de se retirer à quelques pas. Cependant les autres étourdis qu'un seul homme tint tête à trois commencèrent à se relâcher; ce qui me vint fort apropos, étant tout hors d'haleine & dans le dernier épuisement; & un moment après ils se sauvèrent le plus vite qu'ils purent, ayant apperçu de nos gens qui venoient à mon secours.

*L'Auteur
attaqué par
trois vo-
leurs.*

Le septième se passa à marcher par des hauteurs, d'où nous descendîmes le soir pour camper dans une plaine.

Le huitième, nous trouvâmes un Carvansera fort commode. Nous y arrivâmes de bonne heure, & y eussions reposé la nuit sans que nous y fûmes attaqués par des voleurs, qui prirent le temps du premier sommeil pour piller la caravane. Ils étoient en si grand nombre, & l'on dormoit si profondément, qu'ils avoient enlevé en trois endroits quantité de bales de prix lorsqu'on s'en apperçut. Depuis même qu'on fut éveillé on eut de la peine à les repousser, la nuit qui se trouva fort obscure favorisant leur dessein. Au lieu de les poursuivre, on fut d'avis de decamper, & notre Cara-

*Des voleurs
font dans la
Caravane
un butin
considéra-
ble.*

Novembre.
1672.

van-bachi ayant fait crier par les Chaoux qui sont les gardes des Caravanes qu'on sellât les chevaux, & que l'on chargeât les Chameaux, nous marchâmes vers *Tzanlu*, où étant arrivés sur le Minuit, nous y demeurâmes jusqu'au jour. Ce village qui est situé au pié d'une montagne a de fort belles avenues, & des vivres à fort bon marché.

Le neuvième, nous descendîmes la montagne de *Tzizetlu* : elle est fort rude & le chemin en est fort étroit. On voit au bas de cette montagne la rivière de *Carazu*, qui tire sa source du mont *Bakru* dans la province de *Guilan*, & se décharge dans l'*Araxe*. Et près le village de *Samian* il y a sur cette rivière un fort beau pont de pierre dure, de quatre vints dix pas de longueur, sur vint cinq à trente de largeur. Nous passâmes ce pont, & rencontrâmes peu-après le village de *Tzabédar*, où nous campâmes dans le dessein d'y bien reposer; mais la vermine dont toute la terre étoit couverte, nous en empêcha. Cette prodigieuse multitude étoit à mon avis causée par la grande quantité de fumier que les habitans font sécher, pour s'en servir au lieu de bois qui est fort rare en ce pays-là. Quoiqu'il en soit, je n'ai jamais eu de plus mauvaise nuit que celle que je passai-là; ni n'ai jamais eu plus d'envie de sortir de prison, que j'en eus de sortir d'un lieu, où tout n'étoit que poux & que puces.

Le dixième, nous passâmes proche de quelques sépultures qui méritent bien d'être vues; & il y en a de ruinées qui montrent encore des restes du soin qu'on avoit eu de les enrichir d'un beau travail. A un quart de lieuë d'*Ardebil*, nous vîmes aussi le lieu où est le Tombeau de *Zeyd-Tzeybrail* père de *Cha-Sefi*. De son vivant apeine l'avoit-on connu, tant il menoit une vie obscure; mais *Sédredin* son petit fils eut l'adresse d'en faire un Saint: & il y eut d'autant moins de peine, que *Sefi* son pere l'étoit déjà. Quand l'envie lui en prit, il publia qu'il savoit par révélation que son grand pere jouissoit au Ciel d'une vie bienheureuse; & qu'il ne pouvoit se dispenser de lui élever un Tombeau, comme il avoit fait à son pere: En quoi il avoit si bien réussi, que de toute la Perse on y alloit en pèlerinage. Ensuite il fit chercher ses os, & transporter à *Kelcheran*, où ils reposent dans une fort belle Mosquée qui a des jardins & des cours, dans l'une desquelles il y a un grand bassin d'eau claire où l'on nourit de beau poisson ainsi que nous verrons en-

ensuite. Ces saints os à demi pouris, & qui avoient été confondus l'espace de plus d'un siècle avec une infinité d'autres, se firent néanmoins distinguer (si l'on en croit la Tradition) par beaucoup de miracles qui n'ont pas cessé depuis ce temps-là, témoin le grand nombre des pèlerins qui y accourent de toutes parts. *Hadgi Biram* mon Bienfaïcteur alla voir ce précieux dépôt, & me permit de l'accompagner. J'étois vêtu à la Persienne, & il n'y avoit rien en moi qui ne sentît son Musulman. Cependant les Moullahs connoissant par inspiration que je ne l'étois pas, me refusèrent comme à un profane la vuë de ces saintes reliques. Par bonheur mon Patron se souvint alors de je ne sai quoi qui l'empêcha d'entrer. Il remit la chose à une autre fois, & je ne desesperei pas d'être plus heureux que celle-ci. Ainsi nous suivîmes notre route, & arrivâmes bientôt après à *Ardebil*.

Cette ville que quelques-uns nomment aussi *Ardeuil*, est au 83 degré 30 minutes de longitude, & au 40 degré 15 minutes de latitude. Les avenues en sont agréables; & sont des allées de grands arbres, tous plantés en ligne droite & dans une juste distance. Elle est d'une grandeur médiocre, & assise entre des montagnes, la plus haute desquelles est appelée *Zébélalu*. L'air n'y est pas sain pour les étrangers, & principalement l'Eté, acause du froid qui y est causé par le voisinage des montagnes, dont les plus élevées sont toujours couvertes de néges. Dequoi la plupart étant mal instruits, y vont prendre le frais, & n'en retournent que pour se mettre au lit de la mort. Mon Patron me dit que toutes les fois qu'il y avoit été en cette saison, il y avoit perdu des esclaves, & même une fois jusqu'à trois; ce qui le fit résoudre à n'y aller plus que l'Hiver. Cet air froid est causé qu'il ne croît aux environs *D'Ardeuil* ni citrons ni oranges. On n'y voit pas non plus de vignes, quoique le terrior n'y soit pas mauvais, & on ne fait pas de vin qu'à plus de quatre ou cinq lieues delà: la raison est qu'il n'y a point de lieu dans la Perse, où il faille apporter tant de précaution pour y en boire, par un effet de la superstition Mahométane; les Persans ayant une si particulière vénération pour ce lieu-là, qu'ils croiroient pécher s'ils souffroient qu'on y en bût. Pour le blé, il y est fort bon, & en si grande quantité, qu'un pain blanc pesant quatre livres, n'y vaut qu'un sou de notre monnoie. Le pâturage y est admirable, & les seuls moutons qui s'en nourrissent valent tous les ans au Roi des

*Situation de
la ville
d'Ardeuil.*

Novembre.
1671.

des sommes tres-considérables ; de chacun de ceux qui passent sur le beau pont dont nous avons tantôt parlé , lui étant dû quatre sous ; & il en passe plus de cent mille tous les ans depuis Mars jusques à Septembre ; & si on les mène au marché on est obligé de payer le double. Sa campagne est fort agreable , & l'on y contre cinquante sept villages , dont je ne mets point ici les noms de peur d'ennuier le Lecteur.

Description
de la Ville.

La ville est de grandeur médiocre ; & ses maisons sont bâties de terre comme dans toutes les autres villes de Perse. Les ruës y sont fort inégales , sales & étroites : excepté une qui est assés belle , & au bout , de laquelle est l'Eglise des Arméniens. Au milieu de la ville passe une petite rivière , qui sortant des montagnes voisines prend son cours d'Orient en Occident. On la divise en plusieurs canaux pour arroser les jardins , qui sans cela seroient infertiles par les grandes chaleurs de l'Eté. En ce temps-là elle est fort petite , mais aux mois de Mars & d'Avril , où la neige commence à se fondre & à descendre des montagnes , souvent elle s'enfle de telle sorte , qu'elle pourroit inonder la ville , si elle n'étoit arrêtée par une digue qu'on a faite exprès : Particulièrement depuis le règne de *Cha-Abas* , sous lequel elle y entra avec tant d'impétuosité , qu'elle renversa des maisons où il périt des familles toutes entières. La liberté y est si grande pour les Courtisanes quelles occupent quatre ruës entières. La plupart son fort spirituelles , & sont à ce qu'on dit de bons Vers à la loüange d'*Ali* & de *Hussain* si célèbres parmi les Persans. Les autres sont des Airs qui se chantent devant le Roi ; & toutes contribuent au divertissement du public. On a planté en divers endroits de la ville de fort beaux arbres qui rejouissent la vuë , & qui la rendent plus agreable. Le Meidan ou la place du marché est grande , plus longue que large , & un beau Carvansera que le Kan a fait bâtir , répond sur un des côtés de cette place. Il y en a d'autres assés commodes en d'autres endroits de la ville , aux environs de laquelle on voit de beaux jardins ; principalement celui du Roi , où on se rend par une belle & longue allée de quatre rangs d'arbres , au bout de laquelle on découvre un grand portail qui y donne entrée.

Tombeau de
Cha-Séfi.

La Mosquée où est le sépulcre de *Cha-Séfi* est accompagnée de plusieurs bâtimens dont l'entrée donne sur le Meidan. La porte est croisée d'une grosse chaîne d'argent attachée à de grosses bou-

boucles; & quand un criminel peut la toucher & entrer dans la première cour, il est en sûreté quelque crime qu'il ait commis. Des deux côtés de cette porte qui regarde le Meidan, on a bâti le long du mur des boutiques pour des marchans & des artisans.

Dela on passe dans une cour qui est pavée de pierres plates. On y entre par une porte croisée comme l'autre de chaînes d'argent. Elle conduit sous un portique, où il y a de grands balcons, sur lesquels on voit plusieurs personnes que les mauvaises affaires ont obligé de chercher cet azile. Au bout de ce portique il y a deux portes l'une après l'autre, couvertes de lames d'argent. De celle qui est à main droite on va à une Mosquée où il y a quelques tombeaux de Seigneurs Persans. L'autre conduit à la Mosquée où sont les tombeaux des Princes de la Maison Royale. On y entre par une allée qui aboutit à la Nef, où des Moullahs qui sont les docteurs de la loi, lisent incessamment dans de gros livres. C'est au bout de la Nef qu'est le sépulcre de *Cha-Séfi*. Il n'est que de bois mais bien travaillé, & il est couvert d'une riche étoffe. Il y a autour du tombeau quantité de lampes d'or & d'argent, & six grands chandeliers d'un bois exquis couverts de lames d'argent & chargez de gros cierges qu'on n'allume qu'aux grandes fêtes.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXVIII.

L'Auteur va voir le Tombeau de Zeyd Tzaïbrail; & pour la seconde fois celui de Cha Séfi. Description de ces deux Tombeaux.

HAdgi Biram étoit fort devot, & ne perdoit point d'occasion de faire paroître son zèle. L'un de ses premiers soins depuis que nous fûmes à *Ardenil*, fut de se préparer à la visite du sépulcre de *Zeyd-Tzaïbrail*. Le douzième de Novembre il fit un jeûne très austère & se baigna plusieurs fois. Le soir je le pria de souffrir que je le suivisse à *Kelchéran* où je vis bien qu'il vouloit aller le lendemain. Il me répondit que cette grace n'étoit permise qu'aux Musulmans; qu'il ne tenoit qu'à moi de le devenir, mais qu'il n'oseroit

N n

m'y

Novembre. 1671. m'y mener tant que je serois infidelle. Le lendemain il me demanda si je n'avois point perdu l'envie d'aller à *Kelchérân*, & lui ayant répondu que non, il repartit qu'il y consentoit pourvu que je ne parlasse point, que je fisse l'insensé, & surtout que je me gardasse de m'approcher trop près du Tombeau.

Description
du tombeau
de Zeyd
Tzaïbrail.

D'abord on rencontre un jardin, à l'entrée duquel mon Patron ayant fait ses prières, il laissa son sabre, ses botines, & moi ma canne; & avant que de passer outre il donna quelque chose à un Moullah qui est toujours-là avec des livres. Nous entrâmes ensuite dans une cour, au bout de laquelle il y a une petite allée qui mène à la Nef fort richement tapissée, & autour de laquelle il y a des pupitres chargés de livres, & à certaines distances des chapelles, où les Docteurs ont des Disciples auxquels ils expliquent l'Alcoran. Au milieu de la Nef qui n'est pas grande est le sépulcre de *Zeyd Tzaïbrail*. Il n'excède pas la hauteur d'un homme de moyenne taille, & paroît comme un grand coffre d'or massif dont les quatre coins d'enhaut portent quatre grosses pommes d'or. On le tient couvert d'une riche étoffe; & toutes les nuits il est éclairé de quatre lampes deux d'or & deux d'argent. Quand mon Patron s'en fut approché avec un tres-profond respect, un Moullah leva un peu de l'étoffe & lui permit de le baiser. Ensuite il fit une prière d'environ un demi quart d'heure; & après avoir reçu la bénédiction du Moullah, il se retira fort assuré que ses péchés lui étoient remis. A son retour il fit un festin où ses amis & lui commirent toutes sortes d'excès par où finissent d'ordinaire les plus devots pélerinages.

Eaux
chaudes près
la ville
d'Ardenil.

Il n'y a guères de plus beaux bains dans toute la Perse qu'à *Ardenil*; & il y en a quantité, qui étant toujours pleins, valent beaucoup aux propriétaires. A trois lieuës de la ville il y en a aussi beaucoup qui sont naturellement chauds, & dont l'eau bouillonne incessamment comme s'il y avoit un grand feu dessous. On croit en Perse comme en France que ces eaux guérissent les maux où les Médecins ne voient goutte; c'est-pourquoi mon Patron qui sentoît une pesanteur dont on ne savoit point la cause, résolut d'y aller.

Le sixième il me demanda si j'e voulois l'y accompagner, & nous y fûmes tous deux à cheval suivis de trois de ses esclaves. La plus chaude de ces fontaines est appelée *Grandausch*. On la tempère

com-

comme à *Bourbon*, mais les malades n'en usent pas avec tant de délicatesse; & les Persans se contentent de se faire froter jusqu'au sang sur le bord du bain, où ils se plongent jusqu'au cou lorsqu'ils croient que les pores sont assez ouverts pour donner entrée aux vapeurs de l'eau. Après y avoir demeuré l'espace d'une demi-heure, ils montent sur le bord du bain, où ils se font un peu froter & boient un grand verre de vin: ensuite ils rentrent dans le bain & en ressortent comme auparavant jusqu'à cinq ou six fois; & s'habillent enfin promptement & courent à pié à leur Auberge où ils se mettent au lit. Voilà de la manière que les Persans prennent les bains.

Novembre.
1671.

Le grand zèle de mon Patron ne lui permettoit pas d'être longtemps en repos. Il jeûnoit & prioit souvent, & hors les heures du négoce il donnoit la plupart du temps aux œuvres de piété. Quoiqu'il eût déjà vu le tombeau de *Cha-Séfi*, il ne crut pas que ce fût assez d'une fois, il le voulut voir une seconde; & pour mériter davantage, il s'y prépara par un jeûne plus austère que le premier: Ainsi le vintième il fit sa Station, & comme j'étois encore avec lui, voici ce qui m'étoit échappé la première fois que je le vis.

De la première cour dont nous avons parlé dans l'autre Chapitre on passe dans un beau jardin où il est permis de se promener, mais c'est un crime de toucher aux fruits ni aux fleurs. Il y avoit environ cinq ans qu'un Persan qui avoit trop bu en passant sous un arbre en coupa une branche avec son sabre pour l'essayer; il fut pris sur le fait, & mené sur l'heure au lieu du supplice, où l'on se servit du même sabre pour lui couper la tête. Il coule un ruisseau dans cette cour, où d'un côté sont les bains, de l'autre les greniers où l'on met le ris & le blé. De l'un des bouts de cette cour on va par une allée à une autre où sont les cuisines; c'est là qu'on distribue tous les jours les aumônes royales. Il y a dans ces cuisines une trentaine de fourneaux pratiqués dans l'épaisseur du mur, avec autant de chaudières où l'on cuit des viandes & du pilau tant pour les pauvres que pour les Officiers de la Mosquée. Quand on a passé le portique qui suit la première cour, on passe dans une petite, & à main gauche est le tombeau de *Cha-Séfi*. Mon Patron baïsa le seuil de la porte qui est de marbre, & me dit à l'oreille qu'étant prophane comme j'étois, je me gardasse de marcher sur une pierre que tant de saintes bouches avoient baïsées; & que c'étoit faire trop de gra-

Tombeau de
Cha-Séfi.

Novembre.
1671.

ce à un infidèle; que de lui permettre l'entrée d'un lieu comme celui-là. Nous passâmes ensuite dans une allée où il y a une fontaine dont l'eau vient de plus d'une lieue: Delà nous entrâmes dans un petit dôme en octogone, où l'on ne marchoit que sur des tapis: il y avoit aussi deux grands chandeliers d'argent, & des deux côtés des Moulahs vêtus de blanc chantoient des hymnes en faisant les uns vers les autres de profondes inclinations. C'est dans ce lieu que *Cha-Séfi* demeura quarante jours & autant de nuits sans prendre aucune nourriture qu'un peu d'eau chaque jour. En sortant delà on trouve une porte toute couverte de lames d'argent: nous y laissâmes nos bottes, & le Roi même y laisse les siennes. Au bout de l'allée où l'on entre ensuite on trouve une porte que *Cha-Abas* a fait couvrir de lames d'or, pour s'aquiter d'un vœu qu'il fit lorsqu'il marcha contre les Usbèks qui s'étoient révoltés dans la Province de Corassan. Cette porte conduit dans un lieu où il y a de chaque côté six Moulahs qui lisent dans des livres; & quatre lampes toujours ardentes, deux d'or & deux d'argent. Ensuite on monte trois marches d'argent, & l'on se trouve dans un lieu que mon Patron me fit croire par ses dévotions qu'il étoit plus saint que les autres. En effet en regardant un peu à côté je vis le tombeau de *Cha-Séfi* dont nous avons parlé à la fin du précédent chapitre: Après avoir fini ses prières, on lui fit voir une grande sale qui devoit être la Bibliothèque, y ayant plusieurs livres, quelques-uns desquels étoient couverts de lames d'or & les autres de lames d'argent: Il y avoit aussi de la vaisselle de porcelaine, où l'on sert le Roi & les Grands Seigneurs qui visitent ce saint sépulcre; la sainteté du lieu où *Cha-Séfi* n'en avoit que de bois, ne permettant pas que l'on use de vaisselle d'or ni d'argent.

De cette sale on nous mena dans la Mosquée; où il y a douze tombeaux sans ornemens. Ce sont les tombeaux de douze Rois qui ont régné en Perse en l'ordre suivant.

1 *Cha-Séfi* fils de *Tzaïbrail*.

2 — *Sédredin* fils de *Séfi*.

3 — *Tzinid* fils de *Sédredin*.

4 *Sultan Aider* fils de *Tzinid*. Ces deux derniers furent écorchés tous vifs par les Turcs.

5 *Cha-Aider* Second.

6 — *Cha-Ismael* fils d'*Aider*.

Novembre,
1671.

7 ——— *Tamas* fils d'*Ismael*.

8 ——— *Ismael* Second fils de *Tamas*.

9 ——— *Mahomet Choddabende* frère d'*Ismael*.

10 ——— *Ismael Myrfa*,

11 ——— *Hemse Mirfa*. } tous trois fils de *Choddabende*.

12 ——— *Abas*.

Ce magnifique bâtiment a été fondé par *Cha-Sédrédin*, qui le fit bâtir sur le plan qu'un Architecte de Médine lui dit avoir reçu du Ciel. Il y a sur la porte en Caractères Arabesques que *Tous ceux qui sont nets de cœur peuvent entrer dans ce saint lieu, & s'ils ont un vrai déplaisir d'avoir offensé Dieu, leurs péchés leur sont pardonnés*. On vient de toute la Perse en pèlerinage à ce sépulcre, où il y a de grands revenus, qui croissent tous les jours par les riches offrandes qui s'y font; & par les pieux legs d'une infinité de dévots, qui mourroient à regret s'ils ne laissoient à ce saint lieu de grandes aumônes. On donne à chaque Bienfacteur une poignée d'anis bénit, avec un Billet qui certifié qu'ils y ont été, & ce Billet est d'un si grand poids, qu'on y a égard s'il leur arrive de méchantes affaires, même y allât-il de la vie.

Le plus clair de ces revenus est fixé sur le loüage de deux cens maisons, de neuf Hamans ou Bains, de huit Carvanferas, de ce qui dépend du Meidan: des magasins de la Galerie; & de cent boutiques dans le Bazar. Deplus il y a trente trois villages autour d'*Ardenil* qui en relèvent: cinq aux environs de *Sérab*: deux près de *Tabris*, & dans la ville cent boutiques & cent maisons. Tous les Carvanferas qui sont sur les chemins du Guilan, d'*Astrarat* & de *Mokan*, & la plupart des Bains de *Casbin*. Ce qui produit des sommes tres-considérables.

Ardenil est renommée non seulement par ces sépultures royales, & par les pèlerinages qui s'y font de toute la Perse, mais par le grand & premier abord des soies qu'on y porte de la Province de Guilan dont elle est voisine, & des environs de *Scamachi* qui en fournissent aussi beaucoup: ajoutez qu'estant le grand passage de ces deux villes pour *Constantinople* & pour *Smirne*, il y aborde continuellement des marchands: aussi y a-t-il en tout temps de toutes sortes de marchandises.

Novembre.
1671.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXIX.

Départ d'Ardenil. La Caravane trouve sur sa route le Mont Taurus, la rivière de Kifilosein & Sultanie. Des antiquités de cette Place, & de la ville de Casbin. De la grande Fête du Chameau.

Après nous être reposés quinze jours à *Ardenil*, nous en partîmes le vint cinquième, & allâmes coucher à *Busum* petit village qui n'est qu'à quatre lieuës delà.

Le vint-sixième, nous ne marchâmes que par des montagnes rudes, & de si difficile accès qu'à peine les chevaux & les mules y pouvoient monter. Pour les chameaux, il falut qu'ils prissent un detour de trois ou quatre lieuës; encore ce chemin est-il incommodé & plein de cailloux que les torrens y entraînent. Nous recon trâmes ce jour-là plusieurs grosses bandes de voleurs qui apparemment étoient bien fâchés de nous voir si forts & en état de nous défendre en-cas qu'ils voulussent nous insulter. Après avoir marché huit heures nous arrivâmes à *Sengoa*; c'est un gros bourg où il y a trois Carvanseras & de fort bon vin: j'en bûs avec d'autant plus de plaisir, qu'il ne falloit point-là tant de précaution qu'à *Ardenil*, où il faut se cacher pour en boire, comme l'on feroit pour commettre une mauvaise action; & cette contrainte est un effet de la superstition des Persans qui ont une si grande vénération pour ce lieu-là, qu'ils croiroient pécher s'ils souffroient qu'on y bût du vin ouvertement.

Le lendemain nous marchâmes encore par des hauteurs presque aussi rudes que les montagnes du jour précédent; & sur le soir nous marchâmes dans une plaine assés fertile, & traversée de la rivière de *Kifilosein*, sur laquelle il y a un fort beau pont de pierre de taille: Nous y couchâmes tous à l'air, n'y ayant là ni aux environs aucun lieu dont on pût se accommoder.

Le jour suivant nous passâmes un pays bossu & desert, & après avoir marché quelques heures nous trouvâmes le mont *Taurus*: c'est un

un des plus fâcheux endroits que nous ayons trouvé. Ce mauvais chemin est suivi d'une vallée sauvage & affreuse, où il y a ordinairement quantité de voleurs. C'est delà que sortent les eaux dont est formée la rivière de *Kislofein*. Elle est rapide dès sa naissance, & rencontrant partout dans son cours une infinité de rochers, elle fait un bruit surprenant. C'est une de celles qui arrosent la Province de Guilan; d'où elle sort après avoir fait de longs détours pour se perdre dans la Ner Caspienne: Près du village qui porte son nom, on la passe sur un pont de brique qui n'est guères moins long que le pont neuf de Paris. A l'un des côtés de cette rivière on voit une bordure de ciprés & d'amandiers; l'autre est escarpé & plein de rochers, entre lesquels on marche dans des sentiers fort étroits, où les voyageurs ont besoin de toute leur attention pour éviter les précipices qui sont audessous. Il n'est point de chemin que les chameliers craignent plus que celui-là. Il est si rude qu'à peine les chevaux & les mules y peuvent monter, comment le pourroient les chameaux qu'avec une extrême fatigue. Il y en demeure souvent quelqu'un; & un des nôtres des plus forts de la Caravane, s'abatit sous sa charge, dont le poids l'eût fait culbuter, sans que ses sangles s'étant rompuës, ce qu'il portoit de plus lourd tomba & donna moyen de le sauver. Si ce chemin étoit incommode pour les bêtes, il ne le fut pas moins pour nous qui étions tous si fatigués, que nous eûmes bien de la peine à nous rendre à *Xyentzé*, qui est un gros bourg où il y a d'assés bons caravan-feras.

Novembre
1671.

Origine de
la rivière
de *Kislo-*
feyn.

Le lendemain qui étoit le vint-neuvième nous marchâmes d'abord par un chemin fort inégal: ensuite il fut un peu meilleur; & si nous n'eûmes pas tant de peine que le jour précédent, nous reposâmes aussi plus mal, les Carvanseras de *Hortzimur* où nous couchâmes étant fort mauvais, & la saison si rude que nous y souffrîmes beaucoup.

En sortant de ce village nous entrâmes dans une campagne stérile & mal habitée. Nous y marchâmes jusques à la nuit qui vint plutôt que nous ne pensions; c'est-pourquoi nous fûmes contraints de camper où nous nous trouvâmes. Outre que le lieu étoit incommode, que le froid étoit pénétrant, & que nous étions fatigués, il falut veiller toute la nuit avec les gardes de la Caravane, qui n'étoient pas en assés grand nombre pour avoir soin de tout. C'est un

em-

Novembre. 1771. emploi fort rude en Hiver, & l'on auroit beaucoup moins de peine en marchant toute la nuit, que l'on n'en a en se reposant de la sorte.

Le lendemain qui fut le premier de Décembre nous traversâmes un pays uni, mais fort desert: Nous nous hâtâmes de le passer pour nous rendre à *Senkan* qui est une petite ville où les voyageurs sont commodément, & ils y trouvent à prix raisonnable ce qui leur fait besoin. Cette Place n'a rien de beau, & la plaine où elle est située est un bruyere continuelle qui n'a rien d'agréable. Elle étoit autrefois célèbre par le grand nombre des marchands qui y abordoient de plusieurs endroits; mais depuis qu'elle fut détruite par les troupes de *Tamerlan*, elle n'a pu se relever: & de tant de Mosquées que l'on y contoit avant sa ruine, il n'y en a plus qu'une entière.

Decembre.

Sultanie.

Le jour suivant nous traversâmes un pays uni, ce qui nous donna lieu d'arriver de bonne heure à *Sultanie*. C'est une villace située proche d'une haute montagne appelée *Keidar-Peyamber*. A voir de loin quantité de Tours & de Colonnes on diroit que cette Place est une des belles de Perse; & de près ce ne sont que de vieux restes de Mosquées, que le temps a presque détruites. Plusieurs Eglises des Chrétiens furent converties en ces Mosquées: & si l'on en croit les Arméniens, il y en avoit plus de cinq cens quand *Tamerlan* qui y passant avec son Armée, la fit réduire en l'état où nous la voyons. *Sultanie* eut pour Fondateur *Sultan Mahomet Choddabendé* un des plus grands Princes de son siècle, & des plus hureux qui aient monté sur le Trône des Persans. Après avoir joint à son Royaume la Province d'*Usbec* & une partie de la *Turquie*, il alla jusqu'aux *Indes* où il fit de grandes conquêtes. Il fit nommer ce lieu *Sultanie*, du nom que prenoient autrefois les anciens Rois de Perse, dont le *Grand Seigneur* s'est approprié, depuis que ceux-là l'ont quité pour le nom de *Cha*. Parmi les superbes reliques qui se voient là en tant d'endroits, il est aisé de distinguer celles du Palais de son Fondateur dont l'on a fait une Mosquée. Il est dans une enceinte de murailles de pierre dure, & l'on y voit encore quatre grosses Tours que le temps achève de consumer. Le Tombeau de ce Prince y est enfermé entre trois grandes portes d'acier qui ne s'ouvrent que rarement. Le lieu où il est, est un petit dôme apeuprès comme un Chœur d'Eglise. Le voute est de briques blanches & bleuës, & des deux côtés

Reliques du
Palais de
Choddabendé.

côtés il y a des livres de deux à trois piés de longueur, la plupart écrits en lettres d'or. Les Persans disent que le tombeau est tout d'une pièce, & qu'il a été fait aux Indes où l'on y a travaillé sept ans. Il y a dans ce Palais vingt piéces de canon de fonte tous montés sur leurs affuts, & quantité de boulets de marbre. C'est tout ce qui reste de l'artillerie qui servit autrefois à la défense de la ville. Vers le milieu de cette Mosquée s'élève une Tour en octogone, autour de laquelle il y en a huit plus petites. Au pié de cette Tour est une fontaine d'eau claire, & derrière la Mosquée un parfaitement beau jardin & d'agréables promenades.

Outre cette Mosquée il y en a encore une autre que *Cha Ismael* premier du nom fit bâtir sur la fin de son Règne. C'est un grand bâtiment dont la structure est tres-belle, & dont la façade qui est de trente à quarante pas, est relevée de six marches de l'assiette du chemin. Il est revêtu par-dehors de petits carreaux vernissés de différentes couleurs, & par-dedans orné de peintures à la Moresque, & de plusieurs chiffres Arabes en or à demi effacés. Il y a encore plusieurs restes de belles tours, & d'autres beaux ouvrages que les Persans abandonnent pour des raisons que je n'ai point suës. Sur le chemin de *Hamedan* environ à une demi-lieuë de la ville on voit une porte de trente piés de haut sur douze de large, qu'on dit avoir été une des portes de la ville lorsqu'elle étoit en sa splendeur. Si cela est elle est bien déchuë, car présentement c'est si peu de chose, qu'il est presque incroyable qu'elle ait été du nombre des plus belles villes de Perse.

La Caravane demeura cinq jours à *Sultanie* pendant lesquels étant vêtu à la Persienne j'entrai dans toutes les Mosquées, & vis partout ce qu'il y avoit de plus curieux. C'étoit de l'avis d'un Moscovite qui parloit fort bien la Langue du pays & qui en savoit toutes les coutumes. Il me dit qu'en user ainsi étoit le plus seur pour les étrangers, qui faute de cela sont exposés à des aventures qu'on évite par ce moyen. Il ajouta que si je voulois faire le sourd il me feroit entrer où les Chrétiens ne sont point admis, & voir ce qu'il y a de plus saint parmi les Persans. Je suivis son conseil & m'en trouvai bien; au lieu que de riches marchands de Georgie & d'Arménie qui négligent de se déguiser, ne purent voir aucun des Tombeaux dont j'ai parlé, quoiqu'ils s'offrissent de donner ce que l'on voudroit pour cela.

Décembre,
1671.

Le septième Décembre nous poursuivîmes notre route, & trouvâmes d'abord un pays uni, fertile & plaisant qui dura tout le jour. Entre *Sultanie* & *Sillebec* où nous allâmes camper on découvrit plusieurs villages où les caravanes peuvent s'arrêter commodément, y ayant dans la plupart de fort bons Carvanseras.

De ce village nous allâmes le lendemain à *Choramdeki*. C'est un gros bourg qui est traversé d'une rivière qui rend la campagne fertile, & dont les habitans reçoivent de fort grandes commodités.

Situation
de la ville
de *Casbin*.

Le jour suivant nous donnâmes jusques à *Casbin*; & dans ces trois jours de marche la Caravane se trouva si peu fatiguée qu'elle eût pu aller bien plus loin, si la commodité du lieu ne l'eût invitée à s'y arrêter. *Casbin* est au quatre vint septième degré trente minutes de longitude; & au trente sixième degré quinze minutes de latitude. Elle est assise dans une plaine fort unie mais stérile & sabloneuse, ayant à l'Occident le commencement des montagnes d'*Elwend* qui s'étendent jusques à *Bagdat*. Le Roi de Perse y tenoit autrefois sa Cour & c'étoit alors une belle ville, mais depuis qu'elle est à *Ispahan*, elle est devenue une villace dont les maisons sont basses & mal bâties, à la réserve de sept ou huit qui accompagnent les jardins du Roi, & qui se ressentent encore aujourd'hui de leur ancienne beauté. Elle n'a point de murailles, & plus de la moitié de la ville est en jardinages. Les rues n'y sont point pavées, ce qui cause de grandes incommodités, car pour peu qu'il fasse de vent la poussière crève les yeux; étant portée d'une rue à l'autre.

Ismael fils de *Cha-Tamas* qui en faisoit autrefois son lieu de plaisance, y a fait bâtir le Meidan. C'est une place de deux à trois cens pas de long, & de cent cinquante de large. Il y a des portiques tout autour, & au-dessus des terraces qui dépérissent. Vis à vis de cette place il y a un fort grand verger plein de Grenadiers, de Citronniers, d'Abricotiers, & de plusieurs autres qui sont entourés d'allées de cyprés à double rang. Un peu au-delà du Meidan il y a encore une grande place, sur les portiques de laquelle on a bâti de petites chambres de neuf ou dix piés de haut, de certaines briques cuites au Soleil. Elles sont occupées par des courtisanes qui vont tous les soirs au Meidan chacune accompagnée d'une vieille qui leur porte leur toilette, un oreiller & un couverture qui est d'ordinaire d'ouïate ou de coton. Elles se placent à quelque distance l'une de l'autre.

l'autre, de peur que les plus éveillées ne débauchent les chalans des autres. Chacune a devant elle une lanterne qui sert au marchand pour lui aider à mieux choisir, & quand il a trouvé ce qu'il cherche, il convient du prix & emmène la Courtisane. Quelque étrange que soit ce commerce il y faut de la bonne foi, & il se fait avec tant d'ordre que nul ne le trouble impunément.

Du côté de l'Orient est le cimetière, & près delà une Mosquée où *Schec Befade* fils de *Hussien* est enterré. Ce lieu est parmi les Persans en fort grande vénération, & plusieurs d'entre eux mettent toute leur confiance au Saint qui y est enterré. Quand on veut s'assurer de la promesse de quelqu'un, on le fait jurer par ce saint sépulcre qu'il la tiendra, & ce serment est inviolable. On use du même moyen pour découvrir une vérité importante & qu'on ne peut savoir d'ailleurs; & si celui que l'on fait jurer prend ce saint sépulcre à témoin que la chose est comme il la dit, elle est cruë sans hésiter comme un texte de l'Alcoran. Outre cette Mosquée il y en a encore cinquante autres où les plus dévots vont tous les jours; & de quatre jours l'un à une autre qui est la principale. Il y a aussi de fort Beaux bains & en quantité.

Le neuvième de ce mois je vis célébrer à *Casbin* la fête du Chameau. Les Persans disent que c'est en mémoire du sacrifice d'*Abraham*; & soutiennent que ce fut un chameau & non un mouton que Dieu envoya en la place d'*Ismael* qui devoit être sacrifié & non pas Isaac. Tois jours auparavant on avoit promené par la ville un des plus beaux chameaux qu'on eût pu trouver orné de fleurs selon la saison & de faux clinquans. Le quatrième, la procession recommença de grand matin avec plus de pompe que les autres jours. Il étoit suivi de quelques Moullas qui prioient de temps en temps: & quand ils cessoient de prier on entendoit le bruit des trompettes, des tymbales & des tambours. La procession dura quelques heures, après lesquelles on le mena à une grande place, où chacun se hâta de lui couper ou de lui arracher du poil que l'on conserve comme une précieuse relique, particulièrement les femmes qui sans cela ne croiroient pas que leurs couches pussent être hureuses. Après la prière des Moullas qui dura une demi-heure, le *Daroga* qui est comme le grand Prevôt prit un javelot & le lança contre le Chameau, qui en même temps fut porté par terre par des cordes qu'on lui avoit attachées aux piés. D'abord on lui coupa le

Décembre.
1671.

Fête du
Chameau.

Décembre.
1671.

cou, & le reste du corps fut taillé en plusieurs portions qui furent données aux Chefs des Bourgeois. Ceux-ci les salèrent pour l'année suivante, & firent cuire celles de l'autre année, pour servir de fondement au festin que chacun fit dans son quartier. Ces portions n'étant pas assés grosses pour suffire à tant de gens, & n'y en ayant guères que pour les plus considérables qui sont bien glorieux d'en pouvoir manger, on les fait cuire avec quantité de ris, de mouton & de poules qu'on distribuë au menu peuple. Ce jour les riches font de grandes aumônes aux pauvres : les autres en font selon leurs moyens, & l'on voit partout d'assés grandes marques d'une dévotion extraordinaire.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXX.

Suite de la même route par Sava, Kom, Cachan & autres lieux.

Après nous être reposés huit jours à *Casbin*, nous en partîmes le dixseptième de Décembre & allâmes camper à *Membère* petit village accompagné d'un Carvanfera. Nous marchâmes ce jour-là dans des campagnes assés fertiles, & traversées de quelques ruisseaux.

Le lendemain nous trouvâmes encore un bon pays, & après avoir marché neuf ou dix heures nous arrivâmes à *Areseng*. C'est un gros village où il y a plusieurs Carvanferas de terre, & qui sont bâtis comme une longue allée couverte. Au milieu coule une fort petite rivière, & les grenades, les oranges & les citrons n'y sont pas rares.

Le jour suivant nous marchâmes par des hauteurs, au bout desquelles nous nous arrê tâmes à un beau Carvanfera nommé *Choskern* qui est un assés bon gîte.

Sava. La marche du lendemain ne fut pas plus incommode, & l'on peut dire que de *Casbin* à *Sava* où nous couchâmes, le pays est assés bon. *Sava* est aussi une bonne ville dans une plaine fort belle & fort peuplée. Ses murailles sont de briques cuites au Soleil, & ils'en faut beau-

beaucoup qu'elle ne soit aussi grande que *Casbin*. On y vend quelques peaux d'agneaux dont on fait des fourures, mais ce négoce est très-peu de chose. Deux ou trois lieues au tour de la ville le pays est assez bien cultivé, à la réserve d'un petit canton où la terre est rouge & stérile. Les Persans disent que c'est un effet de la colère de *Mahomet* qui l'a maudite parce qu'*Omar* y tua *Hussain* second fils de *Mortus-Ali* dont nous avons tant de fois parlé. Cet *Omar* a été selon les Turcs un des successeurs de *Mahomet*: mais les Persans l'ont en horreur, & disent que ce fut par usurpation qu'il lui succéda. Ceux-ci reconnoissent *Mortus-Ali* neveu & gendre de *Mahomet*, & tiennent que c'étoit à lui que la succession étoit due. Le terroir de *Sava* produit aussi de fort beau tabac, & en une telle abondance, qu'il y en a de quoi fournir une grande partie de la Perse.

De *Sava* nous allâmes le jour suivant à *Schac Ferabath*. C'est un fort grand Carvansera, qui pour n'être que de terre est néanmoins propre & commode. Plus il faisoit froid plus nous avançons, & j'appris de mon Patron que les voyageurs ont bien moins de peine en Hiver qu'en été, où ils ont à essuyer l'extrême chaleur d'un Soleil ardent, celle du sable qui ne l'est pas moins, & surtout d'un vent si enflammé qu'il ôte la respiration.

Le vingt-cinquième nous marchâmes sur des terres seiches & stériles excepté en approchant de *Rom* dont le terroir est bon & fertile. *Rom* est une fort grande ville dans un pays plat & uni. A l'entrée de la ville on passe sur un pont de pierre une rivière qui sort des montagnes d'*Elvend*. Ce pont ne sert guères qu'en Hiver, car en été la rivière est toujours à sec, ou ne forme qu'un petit ruisseau. Assés près delà est une Mosquée que les Persans n'ont pas en moindre vénération que celle d'*Ardenil*. C'est où est le sépulcre de la fille d'*Iman Hocen* fils d'*Ali*, qui selon les Persans succéda immédiatement à *Mahomet*. La grande porte de cette Mosquée répond sur le Meidan, où il y a un Carvansera où nous logeâmes, & des boutiques qui au dehors ont quelque apparence. Un des côtés de cette place est comme fermé d'une muraille, par dessus laquelle on voit la rivière dont nous avons parlé, c'est assés dire qu'elle est fort basse. Sur le portail de la Mosquée il y a une inscription en lettres d'or à la louange de *Cha-Abas*. Il n'y a rien de plus magnifique que cette Mosquée, mais j'eus le malheur de ne la point voir, n'ayant osé paroître quand mon Patron y alla faire ses dévotions. Les rues

Décembre.
1671.

de *Kom* sont assés larges , & le long de la plupart régnent des portiques dont la commodité est grande en Hiver & en Été. Les maisons ne sont que de terre , ainsi la pluie y est plus à craindre que le canon. La campagne est fertile en ris , en coton , en tabac , & en toutes sortes de fruits , particulièrement en grosses & excellentes grenades. Il y a des melons qui ressemblent fort aux oranges , & il est aisé de s'y tromper quand on n'en a point encore vu ; l'odeur même en est agréable , mais le gout n'est pas des meilleurs. Il y a des concombres qui ont presque une aune de long sans être plus gros qu'ils sont en France.

Kom est plus marchande que *Sava* ; & il n'est guères de lieu où l'on fasse de meilleures lames d'épées & de sabres. Il s'y en fait un tres-grand débit , & l'on n'en a point à moins de cinquante florins ; quelques-unes coûtent davantage. L'acier dont ces lames sont faites vient de *Niris* proche d'*Ispahan* , autour de laquelle il y a plusieurs mines de ce métal. Les habitans y sont doux , honnêtes & civils , mais ils ne sont pas trop fidèles , & ils volent si adrettement qu'il est peu d'étrangers à qui ils ne prennent quelque chose : Mon Patron y perdit deux fort beaux sabres qui lui avoient coûté vint ducats pièce , & moi une boîte à tabac , la seule chose qui fût échappée aux Tartares. Pendant les six jours que la Caravane demeura à *Kom* où les marchands achetèrent grand nombre de sabres , un Grec renégat m'entreprit , & quelque part qu'il me rencontrât , ce qui arrivoit assés souvent , il me chargeoit d'injures disant qu'il ne pouvoit souffrir un chien d'infidèle comme moi. Un jour étant seul & moi aussi il m'insulta à son ordinaire ; pour couper pié à ses insolences je lui donnai un soufflet. Il se jeta sur moi avec furie le couteau à la main. Je le saisis de si près que son couteau lui fut inutile : Et comme il faisoit toujours le méchant je l'abatis sous moi & lui ôtai son couteau. Je l'épargnai autant que je pus , mais voyant que mon avantage ne le corrigeoit point , ma bile s'émut insensiblement ; & du même couteau , dont il avoit voulu me fraper je lui fis une Croix sur la joue , en lui disant que je n'étois ni chien ni infidèle , mais que je faisois gloire d'être Chrétien , dont je voulois qu'un Renégat portât les marques. Le coup étoit hardi au milieu d'une grande ville où les Chrétiens sont les plus foibles , mais ce malheureux m'y força , joint que j'espérois me pouvoir sauver , de quoi je trouvai les moyens malgré les crieries de mon Renégat , au secours
duquel

duquel il accourut un tas de canailles, qui ne me trouvant point allèrent avec lui chés le Daroga. Il lui promit de me punir, & peutêtre l'eût-il fait si ma partie eût été riche, mais par bonheur ce misérable n'avoit pas de quoi payer les poursuites: Ainsi j'en fus quitte pour ne sortir qu'au départ de la Caravane; & ce fut pendant les deux jours que je fus caché que mon Patron alla voir la Mosquée de *Kom*.

Janvier,
1672.

Le premier de Janvier nous partîmes de cette ville & marchâmes les premières heures dans une grande campagne, & ensuite nous eûmes des sables jusques à *Kasmabat*. C'est un grand Carvansera éloigné de tous villages, où il falut passer la nuit.

De *Kasmabat* jusqu'à *Sensen* il y a neuf heures de marche; c'est un gros bourg où la Caravane s'arrêta; & comme il n'y a que cinq lieues delà à *Cachan*, le jour suivant nous y arrivâmes de bonne heure.

Cachan est une grande ville & des mieux peuplées de la Perse à proportion de sa grandeur. Elle est assise dans une plaine, & ses murailles ne sont pas grand' chose. Elle est pourvue de toutes les choses nécessaires à la vie; & son terroir produit de bon vin & de toutes sortes de fruits. C'est le lieu de toute la Perse où l'on travaille mieux en soie, & où il y a plus d'ouvriers. C'est là que se font les plus beaux brocars d'or & d'argent, & dans toute la Perse il ne s'en fait point de meilleurs. Tous les bâtimens y sont beaux, les Carvanseras fort commodes, & principalement celui que *Cha-Abas* a fait bâtir. Il est proche des jardins du Roi & c'est où nous étions logés. Ce Carvansera qui est magnifique, est bâti de brique & à deux étages. Il a quelque cent pas en quarré, & plus de cent chambres voutées, mais c'est dommage qu'il soit si mal entretenu. Jusques-là j'avois vu si peu de Juifs en Perse, que je fus tout surpris d'apprendre qu'il y en avoit à *Cachan* huit ou neuf cens familles; ce sont eux qui ont soin des vignes, & à qui les Chrétiens ont obligation du vin qui s'y boit. Outre le débit des étoffes il s'en fait encore un de cuivre qui vaut beaucoup aux habitans; car s'il remplit leur bourse il les garantit souvent de la mort; Du-moins jusques ici on n'a point trouvé de plus prompt remède contre le venin des scorpions qui sont là en grand nombre, que d'appliquer sur la blessure une plaque de ce métal.

Cachan:

Une autre grande incommodité à quoi les habitans sont sujets, est

Janvier.
1672.

Sorte d'ara-
gnée très
dangereuse
au pays de
Cachan.

est une espèce d'araignée que les Persans nomment *Enkurekan*. Ces insectes sont longs de deux pouces & rayés de brun sur le dos. En quelque endroit que leur venin tombe d'abord le patient s'assoupit, & quoi qu'on fasse il est impossible de l'éveiller, à moins que d'écraser ce petit animal sur la plaie; mais comme on le trouve rarement, on met sur le dos le blessé à qui l'on fait avaler autant de lait doux qu'il est possible. Ensuite on le met sur le côté dans une caisse suspendue à quatre cordes; & après avoir fait faire à la caisse autant de tours que les cordes en peuvent souffrir, on les abandonne à leur mouvement qui fait vomir le malade & le guérit en partie, car il languit encore quelques jours après, & sent de petites douleurs causées par l'impression du venin qui n'est peut-être pas tout sorti avec le lait. Il y a beaucoup moins de ces bêtes dans la ville qu'à la campagne où elles se cachent sous une plante nommée *Tremné* qui ressemble fort à l'absinthe. Il y en auroit bien davantage sans que les moutons leur fissent la guerre, ou plutôt les cherchent comme un morceau fort délicat, & qui ne leur fait aucun mal.

En sortant de *Cachan* où nous demeurâmes huit jours, nous fîmes trois lieues dans une plaine après laquelle nous eûmes des sables jusques à un Carvanfèra nommé *Chatza-Cassim*. Il est tout entouré de ciprès, & si commode que nous ne pûmes nous résoudre à aller plus loin.

Le lendemain nous traversâmes un pays desert & aride, & cela dura jusques à *Natens* qui est une petite ville. Nous y logeâmes dans un fort bon Carvanfèra, & n'y fûmes pas des plus mal traités. A quelques lieues autour de la ville le terroir est fort bon, & il y croît des raisins dont les habitans font d'excellent vin. On voit sur une montagne qui est à côté de cette ville une Tour de pierre de taille que *Cha-Abas* a fait bâtir en mémoire de l'avantage qu'y eût un Faucon sur un Aigle contre l'espérance de ceux qui se trouvèrent à ce duel. Toute la nuit & le lendemain il neigea si fort que nous ne pûmes marcher de trois jours. Pendant ce temps-là on se divertit à vider les oudres qui se remplirent du vin de *Natens* en partant.

Le dix-septième nous passâmes plusieurs montagnes, après lesquelles il se trouva un Carvanfèra nommé *Dombi*. Nous nous y reposâmes quelque temps & donnâmes ensuite jusques à *Ruk*, petit village mais assez commode, où le mauvais temps nous obligea de nous arrêter les deux jours suivans.

TROIS-

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXVIII.

*L'Auteur arrive à Ispahan où il visite ceux de sa Nation.
Mort d'un de ses Compagnons. Description d'Ispahan Ville
Capitale des Etas du Roi de Perse.*

LDix-neuvième, nous nous rendîmes à *Ispahan* d'assez bonne heure; & dès que nous y fûmes mon premier soin fut de remercier mon Patron de toutes ses bontés; il me commanda d'en user à mon ordinaire, & me promit de me recevoir à *Ispahan* comme il avoit fait à *Scamachi* toutes les fois que je l'irois voir, & que quelque part qu'il fût j'y pouvois aller avec confiance. Ensuite il me fit mener au quartier des Hollandois, où le *Sieur Frédéric Bent* étoit premier Officier de la Compagnie, le *Sieur Kasenbroot* le second, & le *Sieur Hubert Balde* le troisième. Ils me reçurent bien & me traitèrent toujours demême pendant que je fus à *Ispahan*. En leur parlant de mes aventures il m'apprirent celles d'*Antoine Munster*. C'étoit un Lapidaire habile qui avoit plu à son Patron dont l'amitié & les bonnes grâces lui coûtèrent la vie. L'envie que celui-ci avoit de le retenir, l'incita à lui faire des offres fort avantageuses pourvu qu'il se fit Mahométan; & en-cas qu'il le voulût il lui promit une de ses filles en mariage & assés de bien pour vivre content. Ce jeune homme qui étoit zélé rejeta constamment ses offres, & protesta que quoique ce fût, ne pouvoit l'induire à changer la Religion où il étoit né. Quand le Patron fut bien informé de sa résolution, il le traita si cruellement qu'il perdit l'esprit. Dès que le *Sieur Bent* s'en aperçut, il obtint du Roi sa liberté, & fit ce qu'il put pour le guérir; mais tous ses soins furent inutiles, le pauvre garçon n'en revint point; & depuis qu'on l'eut tiré des mains de son persécuteur, il ne vécut plus que six jours. Il fut enterré honorablement, chacun se loüant de sa probité & de sa constance.

*Histoire
d'un des
Compagnons
de l'Auteur.*

Le logis des Hollandois n'est pas fort loin du Palais du Roi: La situation en est assés belle, les chambres richement meublées, &

Janvier.
1722

les magasins fort commodes. Il y a derrière un fort beau jardin, au milieu duquel est une fontaine à cascades. Les Hollandois font une assés belle dépense, & je puis dire sans les flater qu'ils font honneur à leurs Maîtres & à la Nation.

Ispahan ou *Ispahau* est au quatre vint dixième degré de longitude, & au trente deuxième degré quarante cinq minutes de latitude, dans la Province d'*Yerac*, qui fait partie de l'ancien Royaume des Parthes. Elle est assise dans une plaine de grande étendue, partout fertile, mais beaucoup moins en quelques endroits que dans d'autres où l'eau est plus commune. Du côté du Midi elle a les montagnes de *Démavend*; & à l'opposite les montagnes de *Mazanderan* & de *Jey-lac-Périan*. Cette ville qui est aujourd'hui la plus grande de toute la Perse n'étoit autrefois qu'un village que le Grand *Cha-Abas* accrut, comme plus propre à tenir sa Cour que *Casbin* où il résidoit. Ses murailles ne sont que de terre & ses fossés sont fort profonds, fort étroits, & toujours à sec.

Du côté du Midi elle est arrosée de la rivière de *Senderu* qui sort des montagnes de *Démavend*, & qui se divise en plusieurs bras qu'on fait couler dans plusieurs maisons pour les nécessités du ménage. A quelques pas delà on passe cette rivière sur un beau pont de pierre, qui conduit à un Canal, où *Cha-Abas* avoit entrepris de faire assembler plusieurs sources pour grossir la rivière. Il employa long-temps plus de mille hommes à cet ouvrage, qui néanmoins s'avança fort peu par la chute des pluies & des neiges qui obligeoient souvent les ouvriers à se reposer. Les Grands du Pays voyant que le Roi prenoit ce Canal fort à cœur s'offrirent à soutenir une partie de la dépense. On redoubla les ouvriers & on les hâta de telle sorte qu'il ne s'en falloit plus que deux cens pas qu'on ne fût où l'on vouloit être lorsque le Roi mourut. Son Successeur ne s'étant pas trouvé d'humeur d'achever ce pénible ouvrage, les Courtisans l'abandonnèrent; & nul autre Roi depuis *Cha-Abas* n'a eu envie de le continuer.

Il n'est guères de villes en Europe dont le circuit égale celui d'*Ispahan*, mais il en est peu si mal peuplées à-proportion de sa grandeur. De quelque côté qu'on y entre on voit les tours des Mosquées qui sont en grand nombre, & quantité de grands arbres dont chaque maison est environnée. Les rues d'*Ispahan* sont fort étroites, fort sales, & fort obscures. Elles sont sales parce qu'on

qu'on y jette toutes les immondices dont la puanteur est si grande qu'on y seroit toujours malade si l'air n'y étoit aussi bon qu'il est. Et obscures acause des voutes pardeffous lesquelles on va à couvert d'une maison à l'autre. Deplus on y jette les bêtes mortes, les bouchers y laissent le sang & les excréments de celles qu'ils tuent, & l'on ne vuide que tres-rarement les égouts qui sont devant chaque maison.

Janvier.
1674.

Les rues d'Ispahan ne sont point pavées, autre grande incommodité dans toutes les saisons, la poussière quand il fait chaud étant portée d'une rue à l'autre: & quand il pleut la fange étant telle qu'on en a jusques au genou; aussi les riches y vont presque toujours à cheval. La Forteresse qui joint les murailles de la ville du côté du Midi, n'est accompagnée que de quelques méchantes tours de terre, & n'a rien de remarquable audehors. Pour le dedans, il y a de grandes richesses, & c'est où le Roi enferme les présens des Ettangers & des Gouverneurs de ses Provinces.

La Forteresse.

Les maisons d'Ispahan sont fort écartées les unes des autres, & chaque maison a son jardin. Deplus elles avancent l'une sur l'autre, ce qui est toutafait choquant, ceux qui les font bâtir se souciant peu de la beauté pourvuqu'ils y soient commodément.

Le Meidan ou la grande place d'Ispahan est un des ouvrages du Grand *Cha-Abas*. Il a sept cens pas de longueur sur deux ou trois cens de largeur. Il a des portiques tout autour, à quelques pas desquels il y a un canal revêtu de pierres mal entretenu, mal rempli, & où il n'y a que de l'eau bourbeuse dont l'odeur est fort incommode. Ce Canal régné autour du Meidan, & d'espace en espace il y a d'assés beaux arbres que *Cha-Abas* y a fait planter.

Le Meidan.

Au milieu de cette place il y a un grand mât planté, semblable à ceux qu'on plante en Europe, pour exercer le peuple à tirer au perroquet, & c'est apeuprès pour cet exercice. Quand c'est pour le peuple on ne met au haut de ce mât qu'un melon, qu'une pomme, ou quelque autre chose de peu de valeur: Mais si le Roi veut tirer lui-même ou faire tirer en sa présence, on y met un coupe d'or, & c'est avec la flèche qu'on doit l'abattre. Pendant que j'étois à Ispahan le Roi y en fit mettre une pour divertir les Ambassadeurs des Usbècs qui étoient en sa Cour. Sa Majesté y étoit sur un cheval dont le harnois étoit tout couvert de pierreries. Toute la Cour étoit fort leste, & les Tartares avoient des habits dont la ri-

Au milieu
duquel il y a
un grand
mât planté.

Janv. 1771.

cheffe étoit surprenante. Comme la fête étoit pour eux, le Roi leur demanda s'ils prendroient plaisir à tirer eux-mêmes, & ayant répondu qu'oui, on les laissa tirer les premiers. Ils firent chacun plus de vingt courses & tombèrent presque autant de fois, n'étant pas permis de tirer qu'après avoir passé le mât, en se renversant sur la croupe du cheval, à quoi ils n'étoient pas accoutumés. Quand ils furent las de cet exercice, les Persans par ordre du Roi se mirent en devoir d'abattre la coupe, & de trois qui firent chacun une course le troisième l'abatit. On dit que c'étoit le fils d'un pauvre homme qui plut au Roi par cette action, en vuë de laquelle il l'éleva à de grandes charges.

Dans tous les endroits de cette place on voit des fripiers, des poulaillers & autres marchands & revendeurs, excepté du côté du Palais où il n'y a ni boutiques ni étalage, parceque c'est par où le Roi sort pour voir combattre des taureaux, des ours, des lions, & plusieurs autres sortes de bêtes que l'on mène là fort souvent. Dès que les bêtes sont aux prises il se fait de grosses gageures entre les spectateurs; & ceux qui gagnent donnent quelque chose au maître de l'animal qui a eu l'avantage. Tous les vendredis qui sont-là des jours de marché la foule est fort grande au Meidan; & l'on y mène des chameaux, des chevaux, des mulets, des ânes & autres bêtes de service.

La grande
Mosquée
d'Ispahan.

Du côté du Midi est la grande Mosquée que *Chah-Abas* avoit commencée, & qui n'a été achevée que depuis sa mort. Elle est dédiée à douze Imans ou Saints de Perse; & pour y aller on entre d'abord dans une cour pavée de marbre, au milieu de laquelle il y a un grand bassin plein d'eau pour ceux qui veulent se laver avant que d'entrer dans la Mosquée. De la première cour par deux escaliers de dix ou douze marches chacun & de fort beau marbre, on passe dans une seconde qui est plus grande & toute pavée: Et de celle-ci dans une troisième qui est carrée & relevée en terrasse. Il y a quelques bâtimens dans cette cour, & l'un des côtés est occupé par la face de la Mosquée qui n'est pas désagréable. Ce sont trois grandes portes audevant desquelles il y a une muraille à hauteur d'homme; toutes trois couvertes de lames d'argent, & bien plus hautes & plus étendues que les portes de la Mosquée de *Choddabendi* à *Sultanie*. Delà on passe sur un perron qui est tout couvert de nates fines. De chaque côté on trouve une allée qui mène
à la

à la quatrième cour, au milieu de laquelle il y a un beau bassin. Il se remplit par de petits canaux d'eau courante qui tombe dedans, & se vuide par d'autres canaux qui fournissent d'eau tout ce grand enclos. Ces allées conduisent à la Nef dont le vestibule est fort élevé, & la voûte garnie de carreaux d'un beau vernis de toutes couleurs. La Nef est fort grande, & accompagnée des deux côtés de gros piliers de marbre qui supportent une haute voûte dont la peinture est en Morefque d'or & d'azur.

Revenons au Meidan & considérons l'un après l'autre les bâtimens qui l'environnent. Du côté du Couchant où est la porte du Palais du Roi, ce ne sont qu'orfèvres, que Lapidaires & que Graveurs. Au Levant ce sont des selliers, à côté desquels on trouve des Libraires & des Bahutiers. Au Midi sont les Quincailliers: Et l'on voit au Nord sous les portiques des chambres pratiquées, où les Persans vont tous les matins fumer quelques pipes de tabac & boire du café. Au milieu de chaque chambre il y a un bassin plein d'eau courante, où chaque fumeur lave sa pipe, quand la fumée en a rendu la couleur désagréable. Les Persans ont pour le tabac une passion démesurée, & ils s'en font une habitude si tyrannique qu'ils ont de la peine à s'en passer dans les Mosquées. Ils boivent aussi beaucoup de café, & ils le boivent à ce qu'on dit malgré les femmes qui trouvent ce bruvage trop rafraichissant pour leurs maris; & elles aiment bien mieux qu'ils péchent contre l'Alcoran en buvant du vin, que de les voir user d'une liqueur qui leur fait oublier leur Sexe. Le Té s'y boit comme en Europe, mais on y ajoute quelques herbes qui font perdre le gout du Té. Il y a du même côté un grand portail, audessus duquel est une horloge qui ne va point, & des deux côtés de ce portail on voit étalés des rubis, des perles, des émeraudes, des turquoises & quelques grenats. Une galerie règne tout autour, où tous les soirs se fait un concert de trompettes & des cimbales qui n'est pas de plus délicats.

Vers la porte du Palais du Roi & la porte d'*Ali*, on a rangé quelque soixante pièces de canon qui ont été apportées d'*Ormus* avec l'horloge dont je viens de parler. Cette porte est fort simple, & le seuil est d'une pierre que les Persans ont en singulière vénération. Il y a audelà une cour qui sert d'azile aux criminels quelque crime qu'ils aient commis.

Pour ce qui est du Palais du Roi, il n'est pas des plus réguliers,

Janvier.
1672.

à la réserve des *Divans*, dont l'un avance sur le Meidan. Ce Divan & un autre où l'on donne audience aux Ambassadeurs sont d'une grandeur raisonnable. Il y en a deux autres plus petits, mais qui sont de même structure. Toutes les nuits la chambre du Roi est gardée par trente jeunes Gentilshommes tous fils de Princes & de Gouverneurs, dont le *Kischiktchi* ou Huissier de la chambre porte au Roi tous les soirs les noms. Il y a derrière ce Palais quelques jardins où l'on ne voit ni beaux parterres ni belles allées, ni rien qui approche des ornemens de France & d'Italie.

De l'autre côté du Meidan il y a une Mosquée qu'on appelle *Tzechil-Sutun* où il n'y a au milieu de la Nef qu'un pilier qui supporte quarante poutres. Ce lieu est encore un azile pour toutes sortes de malfaiteurs, qui dès qu'ils sont là outre qu'ils y sont en sûreté, sont nouris des revenus de la Mosquée.

Les Dervis
de Perse.

Dans *Ispahan* comme en d'autres endroits de la Perse il y a des Dervis qui font vanité du mépris du monde: Ces gens-là cherchent toujours les lieux les plus beaux pour s'y camper, & sont si orgueilleux, que si le Roi passoit quand ils fument, ils ne se leveroient pas pour le saluer. Ceux d'*Ispahan* sont dans un des jardins du Roi qui leur a permis d'y bâtir. Ils vont deux à deux par la ville un jeune avec un vieux, les uns à demi-nuds; les autres couverts de deux peaux de bouc qui leur pendent devant & derrière, avec une grande ceinture de cuir large de quatre doigts, & garnie en quelques endroits de petites plaques de cuivre. Leur coiffure est de même étoffe, & ils sont armés d'une hache dont le manche leur sert d'appui. Dans cet Equipage ils se promènent, & en criant de toute leur force ils amassent le peuple à qui le plus ancien explique la loi. Dans la chaleur de leur discours ils exaltent la Secte d'Ali, & dépriment Abou-baker, Osmar & Osman que suivent les Turcs, disant que ce sont des usurpateurs de la succession de Mahomet, & les meurtriers d'Ali que le Prophète avoit déclaré son vicaire. Ils s'emportent aussi fort souvent contre le culte & la Religion des Usbeks, qu'ils disent errer en plusieurs points comme les Turcs. Et parce qu'il y a à *Ispahan* grand nombre de ces Tartares qui ne sont pas toujours d'humeur d'entendre dénigrer leur loi; ces Prédicateurs ont permission de porter des haches pour se défendre en-cas qu'on les attaque. Quand ils ont prêché le vieux d'un côté, le jeune de l'autre rendent la main aux marchands & aux arri-

artisans de qui ils reçoivent quelques aumônes , & sur le soir ils se retirent dans leur maison. Janvier.
1672.

On voit aussi au Meidan des diseurs de bonne aventure qui sont divisés en deux bandes. Celle qui se nomme *Ramlé* répond à ce que l'on souhaite en faisant rouler six ou huit dez marqués apeu près comme les nôtres. Les Faquirs font plus de grimaces , & ils usent pour deviner de trente ou quarente petits bois de la longueur du pouce dont l'un des côtés est écrit. Celui qui veut savoir l'avenir met quelque argent sur l'un de ces bois ; le Devin le serre & lit dans un livre rempli de figures grotesques , à côté desquelles il écrit ce que l'Oracle lui a révélé. Sur les deux heures il s'y voit aussi des jongleurs ; & sur le soir au même endroit des joïeurs de marionnettes qui se contentent de ce qu'on leur donne quand le jeu est fini. Lours des
vins.

De la porte d'Ali vers le Couchant on avance vers une autre porte qui donne entrée dans un Bazar où se vendent des draps d'Angleterre , de Hollande , de Venise , & d'autres endroits de l'Europe : Mais avant que d'y arriver on trouve des boutiques où il y a des ouvriers en cuir de roussi ; des fourbisseurs , & des faiseurs d'arcs & de flèches. Et un peu au-delà des marchands de bas , de chemises , & de caleçons. Les ouvriers qui travaillent en cuivre sont près de là dans un Bazar , dans la moitié duquel on voit de toutes sortes d'utensiles ; & dans l'autre des toiles peintes. Tout ce qui se vend dans ces Bazars , & ce qui s'étale au Meidan est gardé la nuit par des gens qui font la ronde tour à tour ; ainsi il ne s'y perd jamais rien.

Du bout du Bazar où l'on vend les belles étoffes de l'Europe , on entre en un grand Carvansera , au milieu duquel est un beau bassin dont l'eau se répand en divers endroits par quantité de petits canaux. De celui-là on passe en quatre autres d'une prodigieuse grandeur , où les étrangers quels qu'ils soient sont commodément & au large.

Pour ce qui est du trésor du Roi , il est entre la porte d'Ali & la porte du Palais. Ce bâtiment est environné de bonnes murailles accompagnées de quelques bastions où l'on fait jour & nuit la garde. Dans la même enceinte est l'Arsenal , où il y a un tres-grand nombre de toutes sortes d'armes parfaitement bien entretenues. C'est de ce côté-là que sont les couvens des Augustins & des Carmes déchaufés. T R O I S.

Janvier.
1672.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXXII.

*Suite du même sujet. Des peuples descendus des anciens Perses ;
& des mœurs & coutumes des Arméniens.*

A Prés avoir parlé de ce qu'il y a de plus remarquable à Ispahan , voyons ce qui s'offre de beau en sortant de la ville. D'abord on trouve une grande allée coupée par la rivière de *Sendern* ; & cette allée , commence par un pavillon qui joint le derrière du Palais du Roi. Des deux côtés elle est plantée d'arbres en droite ligne, & ces arbres nommés *Tchinars* sont fort droits , & n'ont au-haut qu'une grosse touffe. Cette allée est croisée de plusieurs bassins ; & après mille ou douze cens pas on trouve un pavillon à double étage bien percé de toutes parts , où l'on va boire du Caffé. Des deux côtés de cette allée sont les jardins du Roi ; aussi est-elle nommée *Tcharbag*, c'est adire des quatre jardins ; & elle est coupée d'un pont de brique & de quelques pierres de taille. Les arches en sont fort basses , & il a quelque trois cens pas de long & vint de large. Quand l'eau est basse on passe au-travers de toutes ces arches par une porte que l'on a faite à chacune ; & en marchant sur des pierres que l'on a mises exprès pour passer sans mouiller le pié , on va d'un bout à l'autre en Été , & cela n'est pas desagréable dans les grandes chaleurs. De ce pont nommé le pont de *Zulfa* ou de *Cinlfa* qui est une petite ville éloignée d'Ispahan vers le Midi d'une petite demi-heure , on avance quatre cens pas , au bout desquels on trouve dix marches qui donnent entrée à une maison qui est audevant de *Hé-zardguérib* qui est un jardin de mille arpens.

Ce beau jardin est sur une pente & consiste en plusieurs terraces où il y a de grands bassins & tres peu d'eau. Le milieu du jardin est coupé d'un grand canal qui reçoit l'eau de celui de *Tcharbag* : & de distance en distance on a des salons pour prendre le frais. A quelque cent pas audelà du pont dont nous avons parlé , on entre dans une grande rue qui conduit à *Zulfa* où demeurent les Arméniens.

Zulfa est une petite ville dont le séjour est plus agréable qu'il n'est

n'est à Ispahan, les maisons y sont plus riantes, & la plupart des ruës ont une rangée d'arbres, & un canal dont l'eau sert à les rafraichir. Les Arméniens qui l'habitent sont descendus d'une colonie que le Grand *Cha-Abas* tira de Zulfa ville d'Arménie pour rendre leur pays desert, & pour empêcher que le Turc ne se servît d'eux pour l'inquiéter. D'abord en sortant de leur Province ils demeurèrent à Ispahan, d'où quelques temps après, le Roi les fit passer de l'autre côté de la rivière, & nomma le lieu qu'il leur assigna, du nom du lieu d'où il les avoit tirés. De grossiers qu'ils étoient lorsqu'ils sortirent de leurs pays ils sont devenus fort habiles depuis qu'ils sont en Perse, & ils se sont si bien avancés dans le négoce qu'ils sont presque tous à leur aise. Comme ils sont fort propres pour le commerce, le Roi s'en sert fort utilement pour le débit de ses soies; & il n'a jamais trouvé personne qui y ait si-bien réussi.

Depuis Cha-Abas jusques aprésent les Arméniens ont eu l'avantage de posséder des terres en propre; & pour obvier aux injustices qu'on leur pourroit faire le Roi leur permet d'avoir un Chef de leur Nation qui les gouverne, & qui s'appelle *Kelonter*. Ils ont aussi un Archevêque, des Evêques, des moines & plusieurs Eglises où ils servent Dieu à leur mode avec autant de liberté qu'ils en avoient en Arménie.

Audeffous du pont de Zulfa il y en a un autre de même structure que Cha-Abas II fit bâtir pour la commodité des Gaures qui sont audelà de la rivière. L'allée qui va d'Ispahan jusques à ce pont est plantée de chaque côté d'un beau rang d'arbres, & est apeu-près de même longueur que celle de Tcharbag.

Les Gaures ou Guébres qui ont un quartier apart sont les restes des anciens Perses. Le feu qu'ils adorent est une portion de celui où leur Prophète fut jeté par l'ordre d'un Roi qui le haïssoit. Le feu ne lui fit point de mal, & c'est en mémoire de ce miracle qu'ils le gardent & qu'ils l'ont en vénération. Ces peuples ne sont point circoncis, mais ils se lavent dans un bain de fleurs qui les rend agréables à Dieu. Ils ne coupent jamais, ni leurs ongles ni leurs cheveux, à moins que d'y être contrains par quelque fièvre ou autre disgrâce. Ils jeûnent tres austèrement, & célèbrent leurs jours de fêtes avec grande solemnité. Leur premier soin dès qu'ils sont malades est d'appeler leurs prêtres ausquels ils font une espèce de confession; & après leur mort ils sont portés hors de la

Gaures descendus des anciens Perses.

*Écrits.
1691.*

ville dans une grande place fermée de murailles, où on les lie debout à un pilier le visage vers l'Orient. Ils se retirent ensuite pour donner le temps aux corbeaux qui sont toujours-là en grand nombre, de leur marquer l'état du défunt en l'autre monde. Ils le croient bienheureux si cet animal se jette d'abord sur l'œil droit; & tout le contraire si c'est sur l'œil gauche; & alors ils s'en retournent tous mélancoliques & sans se parler l'un à l'autre. Aulieu que quand l'œil droit est arraché le premier ils font paroître une joie extraordinaire, & sont bonne chere tous ensemble.

Les Gaures ont un langage qui n'a cours que dans leur nation; leurs habits même diffèrent de ceux des Persans, & leurs coutumes sont assés bizarres pour n'être suivies de personne. Il y a des bêtes qu'ils estiment & d'autres qu'ils ont en horreur. Les premières sont le bœuf & la vache: celui-là pour les grands services qu'il rend à l'homme en labourant la terre qui le nourrit. Et celle-ci acause qu'ils font de son lait un certain remède qui les purifie, & qui leur sert à obtenir le pardon de leurs péchés.

Les bêtes qu'ils ne peuvent souffrir sont principalement les grenouilles parceque leur Prophète en fut un jour incommodé; les serpens, les crapaux, les lézards, les couleuvres, les fourmis, les chats, & les souris. Et le sujet de cette aversion, est qu'ils croient que ces animaux ont été créés du Diable, qui s'en sert comme d'instrumens pour tourmenter les damnés. C'est par cette raison qu'ils les tuent, & qu'il croient ne pouvoir rien faire de plus méritoire pour leur salut, ni de plus agréable à Dieu.

Leur mariage se fait sans bruit, sans pompe, & sans éclat. Pour le conclure ils appellent un Prêtre à qui l'homme & la femme ayant déclaré la résolution où ils sont, il leur lave le front avec un peu d'eau qu'il a bénite, & voilà le mariage fait. Chaque homme n'épouse qu'une femme, mais il en peut avoir plusieurs autres, dont il en épouse une en-cas que la première soit sept ans sans avoir d'enfans; avec obligation néanmoins de la nourrir comme auparavant.

*Mœurs &
coutumes
des Persans.*

Pour les coutumes des Persans voici ce que j'en ai appris & même ce que j'en ai vu pendant le séjour que j'ai fait en Perse. J'ai remarqué que les Persans sont fort superstitieux, & qu'ils croient opiniâtrément que les lavemens extérieurs effacent leurs péchés. Toutes les fois qu'ils veulent prier ils se lavent la tête, la bouche & le

visage:

visage : & quand ils se sont approchés des femmes ils vont aux bains qui sont souvent plus capables de les gâter que de les nettoyer, car comme toutes sortes de gens vont à ces bains, & qu'ils se lavent pêle-mêle, plusieurs contractent de vilains maux qui ne leur viennent que de l'impureté de ces lieux. Les hommes y vont le matin & les femmes l'après dînée, & parce moyen les deux Sexes ne s'y trouvent jamais ensemble. Toutes les personnes de qualité en ont dans leurs maisons.

Pour leurs habits, ceux des hommes font une veste qui leur descend trois doigts au-dessous du genou; & sur cette veste ils ont une robe dont chaque côté croise sur l'autre jusques sous les bras où il est attaché. Ils ont par-dessus une ceinture de soie & deux ou trois même selon leurs moyens. Leurs caleçons sont aussi de soie, & leur descendent jusqu'à la cheville du pied. Les riches ont par-dessus la veste un justaucorps de drap fin ou de brocart doublé en Hiver de marte zébeline, ou de quelque autre belle fourrure. Et j'ai remarqué que la veste, la robe & le caleçon ne sont jamais de même couleur. Ils n'ont pour chaussures que des pantoufles de chagrin ou de maroquin, parce qu'il faut les ôter souvent pour marcher sur les tapis; ce qui leur seroit incommode si leurs souliers étoient fermés comme les nôtres. Les gens de moyenne condition s'habillent de drap d'Angleterre ou de Hollande; & le petit peuple de toiles & d'étoffes grossières. Le turban est aussi conforme à la qualité de ceux qui le portent; & ceux des riches valent depuis cent jusques à quatre & cinq cens écus.

L'habit des femmes ne diffère guères de celui des hommes, & il n'y a rien de particulier, excepté que leur ceinture tombe négligemment & ne serre pas leurs habits. Du bout de leur coiffure qui est comme une petite tour, pend à quelques-unes un voile de soie; & d'autres ont simplement les cheveux tressés qui leur descendent sur les épaules. Leur souliers sont de couleurs diverses, & les plus éclatantes sont toujours les plus à la mode.

Les Persans aiment la dépense, & ceux qui ont le moyen d'en faire sont superbes dans leur Equipage, donnent dans le luxe avec excès, & se piquent d'avoir à leur suite quantité de valets. Ils sont fort hautains, fâles en paroles & injurieux. Ils sont dissimulés, flatteurs, vains & ambitieux. Ils aiment à recevoir des présens, & en font aussi volontiers. Ils aiment peu le jeu, & ce qu'ils gagnent ils

Février.
1074.

le donnent aux pauvres. Pour les promenades ils s'en moquent, ne pouvant goûter le plaisir que nous prenons à marcher pour revenir sur nos pas d'un bout à l'autre d'une allée. Parmi eux la danse n'est point en usage, & l'on ne voit rien qui en approche, excepté certaines postures que font les courtisanes qui sont apelées aux festins. Il n'est pourtant point de nation ni plus souple ni plus subtile; & ni nos jongleurs, ni nos charlatans, ni nos danseurs de corde, n'égalent point ceux des Persans. Il n'est point de nation plus accoutumée au tabac, ni qui s'en puisse moins passer. Ils disent que sans cela ils n'auroient nulle joie au monde, & dût-il abrégér leurs vies, ils aiment mieux vivre moins que de s'en priver. Outre le tabac ils ont encore deux ou trois sortes de bruvages qui troublent le cerveau, & ils en usent disent-ils, pour adoucir les amertumes de la vie, qui sans cela leur seroit souvent insupportable.

Leurs man-
nages.

Les Persans qui se marient le font au hazard, & sur le rapport de certaines femmes qui disent aux parties ce qui leur plaît. Dès que le mariage est accordé, l'époux envoie à son épouse de l'argent & des étoffes, & lui assigne un douaire sur son bien. Le jour des noces les mêmes femmes qui ont accordé les parties, meinent l'épousée au mari, qui la reçoit accompagné de ses parens avec lesquels il se réjouit, pendant que les femmes font le même dans une chambre apart. Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus particulier des Gaures & des Persans: Il ne me reste à dire que quelque chose des Arméniens, ce que je ferai en peu de mots.

Manière des
Arméniens.

J'ai dit plus haut que les Arméniens sont fort propres pour le négoce; & c'est acause qu'ils sont fort sobres, & qu'ils vivent d'économie. Quand ils vont en voyage ils portent toutes leurs provisions, des utensiles de ménage, & des matelas pour se coucher. Et ils ménagent si-bien ce qu'ils portent, qu'au retour des plus longs voyages ils en ont souvent de reste. Ces peuples nés pour le négoce n'étoient dans leur ancienne patrie que de pauvres pasteurs qui vivoient misérablement des fruits que la Terre leur produisoit; & qui outre la peine qu'ils avoient à la cultiver, n'en jouissoient que dans une crainte perpétuelle d'être mal-traités des Turcs & des Persans, qui faisoient des courses dans leur Province comme étant frontitière de ces deux Nations. Le Grand *Cha-Abas* voyant que les Turcs se pouvoient servir utilement des Arméniens contre lui, ruina presque tous leur pays; & fit de ses habitans des colonies qu'il

qu'il envoya en plusieurs endroits de la Perse. Ceux-ci qui jusques-là n'avoient point reconnu leurs forces, se distinguèrent bientôt des Persans par le genie tout particulier qu'ils ont pour le négoce. Le Roi en cette considération leur accorda de grands privilèges, entre autres celui d'être gouvernés par un Juge de leur nation, afin d'ôter à ses sujets les occasions de les maltraiter. Ce Juge est nommé *Kélonter*; & le Roi qui s'est réservé le droit de le nommer appuie de son autorité ses décisions & ses ordonnances.

Le commerce des Arméniens s'étend si loin que la plupart savent plusieurs Langues, surtout la Turque, la Persienne, l'Italienne, la Françoisse, qui leur sont presque aussi familières que celle qui leur est naturelle; & outre cela ils en ont une qui n'est suë que des Ecclesiastiques. Les femmes néanmoins ne parlent guères d'autre Langue que l'Arménienne, parce qu'elles n'ont aucun commerce avec les étrangers, & qu'elles ne sortent presque jamais.

Pour leur mariage, il se fait toujours par procureur, & il faut que les deux parties se tiennent au rapport des parens qui s'accordent entre eux comme il leur plaît. Ensuite on célèbre les fiançailles, qui consistent au don d'une bague de la part du garçon à la fille, & dans la lecture de l'Evangile faite par un Prêtre en présence de quelques vieilles qui servent de témoins. La veille des noces les deux parties s'envoient des présens; & le lendemain l'époux se rend de grand matin chés son épouse, d'où ils sortent quelque temps après parés de leurs plus beaux habits. Ils montent chacun sur un cheval dont les harnois sont ordinairement fort riches. Ils sont l'un & l'autre couverts l'époux d'une toile d'argent qui lui descend jusqu'à la ceinture; & l'épouse d'un grand voile blanc qui la cache toute excepté les yeux. L'époux qui marche le premier tient en sa main le bout d'une longue écharpe, & l'épouse tient l'autre bout. Ils sont accompagnés de leurs parens & de leurs amis, les uns à pié, les autres à cheval, & de joüeurs de plusieurs sortes d'instrumens qui les suivent jusques à l'Eglise. Là ils vont au pié de l'Autel, où le Prêtre les fait approcher en sorte, qu'il se peut servir de leur tête comme d'un pupitre, où il appuie le rituel dans lequel il lit le formulaire du mariage. Après que l'époux & l'épouse ont donné leur consentement d'une manière assés conforme à ce qui s'observe en Europe, on leur dit la messe qu'ils entendent. De là ils retournent chés la mariée, où l'on se rejouit durant plusieurs jours avec assés de magnificence.

Février.
1672Du mariage
des Armé-
niens.

Février.
1074.

De la ma-
nière d'en-
terrer leurs
morts.

Sitôt qu'un Arménien est mort on le lave dans de l'eau bénite; on lui met ensuite une chemise qui n'a jamais servi: puis on l'enveloppe d'un grand drap depuis les piés jusqu'à la tête. Après, il est porté à l'Eglise, où l'on allume des cierges autour du corps qu'on laisse là jusqu'au lendemain. Dès le point du jour on dit la messe, après laquelle on porte le corps devant le palais de l'Eveque qui y jette de l'eau bénite, en disant tout haut un *De profundis* & quelques oraisons. Le signal donné pour l'enterrer, il est porté au cimetière, où quand on l'a mis dans la fosse, l'Eveque dit en jetant sur lui un peu de terre: *Tu es de terre, & tu vas retourner en terre, demeures-y jusques au jour du Seigneur*. Sitôt que la fosse est remplie on retourne chés le défunt, où ses parens traitent ceux qui s'y rencontrent. Mais surtout les Prêtres & les pauvres y sont fort bien reçus, & plus on dépense en cette rencontre, moins on doute ordinairement du salut du défunt; c'est pourquoy il n'est point de pauvres qui n'engagent tout ce qu'ils ont pour faire ces repas funébres. Un des plus célèbres parmi eux se fait la veille de sainte Croix dans le cimetière commun, où chaque famille va passer la nuit sur la tombe de leurs parens, pleurant d'abord & faisant bonne chère ensuite. Et cette fête est si solennelle, que les plus misérables trouvent ce jour-là de quoi bien boire & bien manger.

En général les Arméniens sont fort zélés pour leurs coutumes; & leurs cérémonies se font avec assés de pompe extérieure & de dévotion apparente. Etant la veille de mon départ fort occupé dès le matin à me disposer pour partir, j'entendis du bruit dans la rue, où étant allé pour m'informer de ce qui causoit l'empressement du peuple qui couroit, on me répondit que c'étoit le jour que les Arméniens célébroient la fête de l'Epiphanie. Dans le dessein que j'avois de m'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes, je courus comme les autres, & trouvai au bout de la rue un Officier du Roi, qui postoit des archers partout où la procession devoit passer. Cette cérémonie devoit être plus célèbre que de coutume, une des Sultanes qui étoit Georgienne ayant eu envie de s'y trouver. Les femmes Chrétiennes de qualité étoient dans des balcons ornés en dehors de fort beaux tapis; & les femmes du commun étoient le long de la rivière, gardées par des archers afin que nul homme ne les approchât. Sur les neuf heures on vit pa-

roître

roître les Ecclesiastiques des dix Eglises de Zulfa. Tous leurs ornemens étoient riches, & la plupart de brocart d'or. La chape du Patriarche étoit couverte de pierreries; & chaque prêtre portoit une croix d'argent, au-haut de laquelle il y avoit de grandes plaques de leton avcc de petites sonnettes à qui on faisoit imiter en les remuant le son des cimbales. Le Clergé étoit suivi des principaux de Zulfa & de Tcharbag, & chacun avoit un cierge allumé. Cette procession dura plusieurs heures; & sur le Midi le Roi parut suivi de deux de ses Ministres, & d'une foule de Courtisans. Il demeura un demi quart d'heure vis à vis d'un balcon paré d'un brocard d'or de Venise; & c'étoit celui de la Princesse. Au bout de ce temps il envoya une grosse bourse au Patriarche & se retira. Le reste du jour il négea beaucoup, ce qui troubla la cérémonie; mais cela n'empêcha pas que les Arméniens, maîtres & valets ne bussent presque toute la nuit.

Delà j'allai cliés le Sieur *Bent* qui eut la bonté de me dire qu'il avoit arrêté des chevaux & des chameaux pour porter notre bagage, & qu'il avoit pris soin lui-même de nous pourvoir de biscuit, de chair fumée, d'oignons, de beurre cuit, de farine, de vin & de fruits secs. Après l'avoir remercié comme je devois, je pris congé de lui & allai songer à mon départ. Il faisoit alors si grand froid que la glace avoit trois piés d'épaisseur, ce qui ne s'étoit jamais vu; aussi la misère étoit fort grande, car comme le bois est rare en Perse, les pauvres gens sont à plaindre quand il fait froid.

Février.
1671.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXXIII.

L'Auteur part d'Ispahan pour Gomron. Il est volé par un chamelier. Ses balots ouverts & pillés par des voleurs de grands chemins. Tombeau de la mere de Soliman. Autre Tombeau où l'on dit que sont les os de Noë, de sa femme, de ses enfans, & des enfans de ses enfans.

LE dix-septième de Février je pris congé de mon bienfaiteur Hadgi-Biram, qui dès les premiers mots de mon compliment m'interrompit pour me dire qu'il ne vouloit pas que je me crusse son redevable : *Je t'ai fait quelque bien dit-il, mais qu'est-ce au prix du service que tu m'as rendu ? J'avois dessein de le reconnoître en te donnant la liberté, mais tu l'as mieux aimée d'une autre main que de la mienne, ou tu n'as pu te fier à ma bonne foi. Quoiqu'il en soit je te veux tenir ma promesse, voilà le prix de ta liberté ; si tu dois quelque chose tu le peux rendre de ces sept tomans.* Je m'attandois si peu à cette générosité que je ne savois que répondre. Depuis l'aventure du bain où il avoit pensé périr, j'en avois reçu des douceurs dont j'étois payé au centuple ; c'est pourquoi j'eus un peu de peine à revenir de ma surprise ; mais sans me donner le temps de répondre il m'embrassa, me souhaita un hureux voyage, & me dit plusieurs-fois qu'il prioit Dieu qu'il lui plût de m'accompagner. Ainsi je quitai mon Patron qui assurément avoit l'ame grande, & d'autres belles qualités qui ne sont guères ordinaires aux Mahométans.

*L'Auteur
part d'Ispahan.*

Ce jour-là nous fîmes huit lieues, & marchâmes depuis Ispahan dans un pays stérile & sans arbres, excepté vers Mahiar où le terroir est un peu meilleur & où nous allâmes loger.

Le lendemain nous eûmes à combattre un froid extrême, & de plus la neige qui étoit haute de cinq ou six piés. Outre ces incommodités nous en eûmes d'autres qui n'étoient pas moindres ; le chemin étoit rude, & si étroit, que nos montures s'abatoient souvent
sous

sous leurs charges, ce qui retarda beaucoup notre marche. Avec tout cela nous passâmes une montagne assés difficile, au pié de laquelle nous trouvâmes un village nommé *Canischa* où nous demeurâmes trois jours parcequ'il neigea tout ce temps-là.

Le vint-deuxième nous passâmes des montagnes longues & fâcheuses, aussi nous ne fîmes que six lieues. Nous trouvâmes le soir au Carvanfèra où nous logeâmes une fort grande Caravane qui alloit de Gomron en Perse, où elle espéroit trouver le débit de quantité d'étoffes des Indes.

Le vint-troisième nous marchâmes long-temps par une plaine, & sur le soir par des chemins rudes & glissans, où quelques-unes de nos montures étant tombées, il y eut des caissés brisées. C'étoit à moi en qualité de *Casfil-Bachi* ou Chef de bagage de les faire raccommoder, & pour cela j'allai chercher au prochain village un charpentier qui me les remit en état. Ensuite je joignis les autres qui cependant s'étoient logés dans un fort beau Carvanfèra, mais où je n'eus guères de satisfaction m'y étant d'abord apperçu qu'on m'avoit volé mon argent. Je ne puis exprimer la douleur que cet accident me causa, ayant fait fond sur ce que je venois de perdre pour le reste de mon voyage. Quand ma surprise fut un peu passée je m'informai du fait, & trouvai que le voleur étoit un de nos chameliers. Deux de ses frères m'en donnèrent avis; & sur leur témoignage je lui dis vigoureusement que je trouverois bien moyen de lui faire rendre ce qu'il m'avoit pris: Que j'avois de fort bons témoins, & que s'il étoit sage il feroit sans bruit & sans éclat ce qu'il ne pouvoit éviter de faire par force. D'abord il parut interdit, & comme il ne répondoit rien j'appellai ses frères pour achever de le convaincre; mais au lieu de m'aider ceux-ci se liguerent contre moi, & nièrent ce qu'ils m'avoient dit. Ce discours lui redonna cœur, & voyant que je n'avois point d'autres témoins que ses frères, il fit le méchant, il s'emporta, & jura qu'il se vangeroit de l'affront que je lui faisois. En-effet un quart d'heure après il revint avec quelques autres, & ils se jetèrent tous sur moi avec tant de furie que je ne pus éviter d'être bien battu. Dans le triste état où ils me laissèrent je m'imaginois que quelqu'un devoit prendre mon parti; mais bien loin de cela chacun ne songea qu'à dormir pendant que je révois à la bizarrerie de mon sort.

Le lendemain tout incommodé que j'étois il falut suivre la Caravane

Périer.
part.

vane. Sur les dix heures nous rencontrâmes un Exprès qui alloit de Gomron à Ispahan pour les intérêts de la Compagnie. Cet homme me dit que le Directeur étoit parti pour Batavia, dequoi je fus fort affligé, tant parce qu'il étoit un de ceux que j'avois plus d'envie d'y voir, que parcequ'il ne partiroit de vaisseaux pour le même lieu de plus de quatre mois, & que je serois obligé d'essuyer en les attendant les chaleurs de Gomron où elles sont insupportables. Après six lieues de marche parmi les neiges & dans une plaine stérile, nous nous arrêtâmes dans un Carvansera neuf & bien bâti.

Le jour suivant nous marchâmes jusqu'à Midi par de tres-mauvais chemins; & l'incommodité augmenta par la grande quantité de neige qui tomba le reste du jour. Quelques heures avant la nuit nous trouvâmes un Carvansera où nous n'eussions pas balancé à nous arrêter quand il eût été mal en ordre.

Le vint-sixième, le temps fut assez favorable, mais les chemins étant toujours également rudes, nous ne fîmes que six lieues comme le jour précédent. Aulieu d'un puits nous en trouvâmes-là plusieurs; & ce qu'il y a d'extraordinaire c'est qu'il s'y trouve de quoi boire & de quoi manger. Nous y prîmes à la ligne quelque trente ou quarente carpes qui n'étoient pas mauvaises, mais celles des étangs voisins dont nous voulûmes aussi goûter étoient encore meilleures.

Le vint-septième nous eûmes d'abord à essuyer deux lieues de tres-méchant chemin dans des bouës continuelles. Après, nous passâmes une montagne tres-rude d'elle même, & qui l'étoit encore davantage par la rigueur de la saison. Partout le chemin étoit si glissant, que nos bêtes tomboient sans cesse; ainsi étant presque toujours occupés à les relever, nous ne pûmes faire que cinq lieues. *Gufri* où nous nous arrêtâmes est un grand & bon village, mais le Carvansera est vieux & mal en ordre. Toute la nuit il neigea si fort que nous ne pûmes marcher le lendemain, & nous ne pensions pas que personne dût être en chemin: Cependant sur le Midi nous vîmes venir une Caravane qui pensoit loger où nous étions; mais n'y ayant pas de place pour deux, il falut qu'elle passât outre toute fatiguée qu'elle étoit.

Des voleurs
pillent la
Caravane.

Le vint-huitième la neige cessa & nous partîmes de grand matin: Après avoir marché quelques heures une grosse bande de voleurs vint fondre sur la Caravane: Les nôtres surpris ou manquant de cœur me laissèrent seul auprès des chameaux où ma présence

sence n'empêcha pas les voleurs de se saisir de ce que nous avions de meilleur. Dans la visite que ces galans firent il y en eut un qui en ouvrant une caisse y fourra brusquement la main ; il la retira encore plus vite qu'il ne l'y avoit mise , & en me regardant d'un euil furieux , chien de Chrétien dit-il , ne devois-tu pas m'avectir de ce qui étoit là-dedans : puis regardant sa main toute grasse des jambons qu'il avoit touchés , il fit des postures si grossières que je ne pus m'empêcher de rire. Mon brutal qui s'en aperçut voulut sauter sur moi , mais je le reçus de si bonne grace qu'il ne s'y frota pas long-temps. Les autres indignés de mon audace vinrent tous furieux à son secours & se servirent de leur avantage. Quand ils me crurent mort , ils paquetèrent ce qu'ils avoient pris & s'en allèrent. Nos gens qui du Bois où ils étoient les virent se retirer me rejoignirent , & m'ayant remis sur mon cheval , nous gagnâmes le mieux que nous pûmes un fort beau Carvanfèra.

Février.
1672.

Le dernier jour du mois nous marchâmes dans une campagne stérile , & allâmes coucher à un village nommé *Mestrid*. Le Carvanfèra où nous logeâmes étoit beau , spacieux & commode. Proche de ce lieu est le Tombeau de la mère de Cha-Soliman : Il est de fort beau marbre blanc & n'excède pas la hauteur d'un homme de moyenne taille. Les femmes y vont en pèlerinage ; & quelque mauvais temps qu'il fasse , il y a toujours des zélées qui y vont faire leurs dévotions. Nous trouvâmes dans ce village quantité de bon fruits , entre autres des dates , des grenades , & d'autres rafraîchissèmens qui ne furent pas épargnés pendant les trois jours que le mauvais temps nous obligea d'y séjourner.

Tombeau de
la mère de
Soliman.

Le quatrième du mois suivant après cinq lieuës de mauvais chemin nous nous arrêtàmes à *Siva*. De ce village où il n'y a rien de remarquable nous allâmes le lendemain à un autre nommé *Mardasch*. Nous y demeurâmes deux jours , pendant lesquels je liai partie avec un ami pour aller voir à deux lieuës delà un Tombeau fort renommé. On monte à la porte de la Mosquée par six grandes marches de marbre. Du vestibule qui en est aussi on entre dans la Nef , dont la voute qui est de carreaux vernissés de routes couleurs , est soutenuë de dix gros piliers hauts a proportion. Je pensois que le tombeau fût comme ailleurs au bout de la Nef , mais il étoit dans une cave dont des gardes défendoient l'entrée. Cette défense me fut su-

Tombeau
qui l'on dit
être celui
de Noë , de
sa femme,
& de ses
enfants.

Février.
1672.

pecte, & ne voyant point la raison pourquoi on dût cacher ce que la vue ne pouvoit gâter je ne fis nul fond sur ce qu'on nous dit. Voici à-peuprès ce que c'étoit : *Ces lampes* nous dit un Persan, *que vous voyez-là suspendues, brûlent jour & nuit sur le lieu où sont gardées de saintes Reliques qu'on ne peut assés révéler. Ce sont les corps de Noë, de sa femme, de ses trois fils Sem, Cham, & Japhet, & des cinq fils de Sem qui sont Assur, Arphaxad, Lud, Aram & Elam : Il n'est rien de plus vénérable ; & si personne n'entre où ils sont, c'est que nul mortel n'est digne de les approcher. Ces dix corps sont là tous entiers, excepté quelques os d'Elam le fondateur de Persépolis nommée autrefois de son nom, & quelques-uns aussi de Noë, que l'on montre dans un plat d'or aux pèlerins qui les veulent voir. Après cette bonne instruction dont nous feignîmes d'être satisfaits, nous remerciâmes le Persan & sortîmes de la Mosquée.*

Tchéelmi-
mar ou Ché-
ram de
Persépolis.

Delà nous allâmes sur une montagne, sur la pointe de laquelle nous vîmes des colonnes qui forment une espèce de carré. Nous donnâmes ensuite jusqu'à *Tchéelminar* ou *Tzilminar* c'est à dire quarante colonnes, nombre aujourd'hui fort diminué tant par les injures du temps, que par le peu de soin que les Persans ont d'entretenir les plus beaux édifices. Bien loin d'aimer les antiquités, ils les négligent de telle sorte qu'un fils n'achevera jamais un bâtiment quelque beau qu'il soit, que son père aura commencé. Ces colonnes dont dix-huit sont encore debout ont quelque trente-huit piés de haut. Quelques-uns disent que ce sont les restes du Palais de Darius, & que Cyrus a contribué aux frais d'un si superbe ouvrage : d'autres soutiennent que ce fut Cha-Janischa qui le fit bâtir. Quoiqu'il en soit ces restes sont beaux & ont quelque chose de singulier. On y voit encore deux escaliers dont chaque marche qui est de marbre a trente piés de longueur, & la plupart d'une seule pierre. Quand on en a monté trente deux, on voit un espace carré dont le pavé est aussi de marbre. Il est entouré de troncs de lions, de grifons, de chevaux, d'éléfants, & de quelques autres animaux que la vieillesse nous empêcha de reconnoître. De cet espace on passe en un autre plus grand que le premier, & de quelque quatre-vingts dix pas. On y peut entrer par huit portes de trois à quatre pas de large, à côté desquelles il y a quantité de statuës dont la beauté n'est pas encore toute effacée. On voit en quantité d'endroits de grands quartiers de marbre, des pièces de colonnes & de frises entassées les unes sur les autres ; & dans

dans un reste de muraille où est encastrée une pierre qui réfléchit les objets comme une glace de miroir, il y a quelques caractères qui approchent fort de la figure des lettres Arabes ; mais il faut bien qu'elles ne soient pas de cette Langue, nul jusques aprèsent ne les ayant pu déchiffrer. Il y a des pièces de statues qui sont de Cavaliers armés les uns d'un arc & d'un carquois ; les autres de lances, de rondaches, de sabres & de massues. Leurs habits étoient tout différens de ceux qui se portent aujourd'hui ; & leur coëffure n'a nul rapport à la Sesle ou Toque des Persans.

Audeffus de la grande porte se voit une statue à laquelle il pend sur les épaules de longues tresses de cheveux. Une longue robe à grands plis lui descend jusques aux piés. Elle a une robe flottante & le bandeau royal sur le front. Ce Roi tient un Sceptre de la main droite ; & de la gauche une grosse boule. Les voisins de Tchélminar nous dirent que cette statue étoit de Salomon ; mais apparemment ils se trompoient ; & je la croirois plutôt d'Alexandre qui s'attribuoit le titre de Conquérant de l'Univers. A côté de cette statue il y en a d'autres sans ornement, & dont les robes ne sont ni si amples ni si longues. Les unes sont armées de lances : Quelques-unes mènent par la bride ou des chevaux ou des mules : & d'autres ont des vaches & des moutons qui semblent tous prêts à être offerts en sacrifice.

Après avoir tâché vainement de trouver ce que signifioient plusieurs autres statues qui sont pêle-mêle dans cet espace, je passai dans un autre, où je vis celle d'un Roi qui d'une niche où il étoit sembloit adorer le Soleil, le Feu, & un Léopard représentés dans une muraille voisine, où il y avoit aussi des jeux, des batailles, & plusieurs sortes d'animaux. Il paroît sur toutes les statues des restes de dorure, & partout des marques que ce Palais étoit un des beaux de l'antiquité. Mais si ces précieuses reliques ne fussent pas pour le prouver il ne faut que lire l'histoire. Après nous avoir dit ce qu'il étoit du temps d'Alexandre, elle nous apprend que sa chute est l'effet des excès & des débauches de ce Prince ; voici apeu-près comme elle en parle. „Etant de retour à Persépolis trente jours „après qu'il l'eut conquise il passoit les jours entiers en festins, „& y appelloit des Courtisanes qui n'avoient pris que trop de licence dans l'armée. Entre autres il y en avoit une nommée „Thaïs la plus fameuse de toutes, qui dans la chaleur de la bon-

*Quinta Cura
ce l. i.
§. VII.*

Mart.
167.

„ ne chère lui dit qu'il n'auroit jamais une si belle occasion d'obliger les Grecs que de mettre le feu au Palais du Roi de Perse, & que ceux dont les Barbares avoient brûlé les villes attandoient de lui cette justice. Cet avis d'une Courtisane que les vapeurs du vin troubloient fut applaudi de tous les conviés, & le Roi n'en agréa pas seulement la proposition, mais il fut ardent à l'écouter : ça dit-il, vangeons nous & brûlons Persépolis. Ils se levèrent tous de table, & étant yvres ils brûlèrent une ville qu'ils avoient épargnée ayant les armes à la main. Le Roi fut le premier qui lança dans le Palais un flambeau ardent, & après lui les conviés, puis les Officiers, & enfin les Courtisanes. Ce Palais étoit presque tout bâti de cédre, où le feu s'étant pris d'abord, il s'épandit de tous côtés. L'armée qui n'étoit pas loin delà l'ayant aperçu, & croyant qu'il s'y fût mis par hasard, accourut au secours ; mais comme ils furent près du Palais, & qu'ils virent que le Roi lui-même allumoit le feu, ils quitèrent l'eau qu'ils apportoient, & y jetèrent aussi du bois, & d'autres matières propres à l'entretenir. Tel fut le destin de cette ville, l'euil de l'Orient & le siège de son Empire, où alloient autrefois tant de nations emprunter des loix pour se policer ; qui avoit été l'unique terreur de la Grèce ; & qui ayant équipé une Flote de mille voiles, & assemblé ces armées prodigieuses dont l'Europe fut inondée, avoit couvert la Mer de vaisseaux, percé les montagnes, & les avoit rendu navigables. C'est une chose digne de compassion que depuis tant de siècles, cette misérable ville n'ait pu se relever de sa chute. Les Rois de Macédoine ont tenu d'autres villes que tiennent aujourd'hui les Parthes ; mais de celle-ci on n'en trouveroit aucun vestige, si l'Araxe ne nous en donnoit l'adressé ; car il ne passoit pas loin des murs, & ceux du pays disent qu'il n'en étoit éloigné que de vint stades ; ce qu'ils croient plutôt par conjecture qu'autrement.

A deux lieues de Tchélminar on voit encore des troncs de statues couchées par terre ; entre autres celle d'un Héros de Perse nommé *Rustan*. Elle étoit armée d'une massue & beaucoup plus grande que nature. Comme j'admirois cette lourde masse, on me dit que *Rustan* étoit un des plus vaillans hommes qui eût jamais été, qu'il s'étoit signalé par quantité de belles actions, & que sa mémoire étoit révérée dans toute la Perse.

TROIS-

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de la même route jusques à Schiras dont l'Auteur fait la Description. Il part de cette ville avec des marchands qui sont insultés par des voleurs sur lesquels ils ont l'avantage.

LE huitième de Mars nous marchâmes par des plaines sèches & desertes & allâmes coucher à *Alikom* : C'est un bon village où rien ne manque des choses nécessaires ; & comme il n'y a pas fort loin delà à *Schiras*, le lendemain nous y arrivâmes de bonne heure : Dès que nous y fûmes je fis porter au magasin de la Compagnie les marchandises dont j'étois chargé & m'en fis donner un reçu. J'appris ensuite en me promenant dans la ville qu'il y avoit un Carme qui n'attendoit qu'une occasion comme la nôtre pour aller à Gomron ; je fus bienaise de cette nouvelle, & pour m'en assurer de bonne heure j'allai à son couvent, où l'on me fit parler à deux frères, dont l'un nommé *Fellisello* étoit Napolirain ; l'autre Polonois & de Varsovie appelé *Jadislaw*. Ces bons Religieux me reçurent parfaitement bien, & m'offrirent de si bonne grace une des chambres de leur couvent, que je ne pus la refuser.

Comme je ne songeois qu'à me reposer mes généreux hôtes ayant soin de me fournir de tout, on me vint dire que nos chameliers ne vouloient pas aller plus loin, & qu'ils avoient de bonnes raisons pour ne pas aller jusqu'à Gomron. J'eus peine à croire ce qu'on me disoit parceque ces gens étoient payés de la moitié de leur voiture, & il s'en falloit encore beaucoup que nous ne fussions à moitié chemin de Gomron. J'allai donc les trouver & tâchai de leur persuader à tenir leur marché ; mais je leur parlai inutilement & je vis bien qu'ils appréhendoient que je ne les fisse punir du vol qu'ils m'avoient fait. Si nous avions été dans un de ces lieux où les Francs ont des Consuls j'aurois d'abord obtenu justice, mais faute de cela il me fallut chercher d'autres voituriers que j'aurois eu peine à trouver sans le secours de mes Bienfaiteurs.

Quel-

Mars.
1671.

Quelques jours après en me promenant hors de la ville je vis dans la rivière ces canailles qui se baignoient , entre autres celui qui m'avoit volé. A cette vuë mon sang s'émut, & le souvenir de tout le mal qu'il m'avoit fait après m'avoir volé mon argent m'échauffa tellement la bile, que je résolus de le châtier de son insolence. Comme il ne se défioit de rien , je le reçus au sortir de l'eau à grands coups d'une grosse canne que je portois exprès , & lui en donnai sans distinction sur la tête & sur le visage , ces sortes de gens ne méritant pas qu'on les traite plus humainement qu'ils traitent ceux sur lesquels ils ont l'avantage. Ces misérables ont si peu de cœur qu'aucun de ceux qui étoient dans l'eau n'osa en sortir pour le défendre : ainsi il porta seul la peine d'un crime dont il n'étoit pas le seul coupable. Après l'avoir roué de coups & mis ses habits en pièces , je leur dis à tous qu'ils n'étoient pas quites , & que j'allois me plaindre au Kan qui assurément me feroit justice du vol qu'ils m'avoient fait. Apparemment ces menaces les épouvantèrent , & je croi que dès l'heure même ils partirent pour, s'en retourner, d'ailleurs je n'en ai jamais oui parler.

*Description
de la ville
de Schiraz:*

Ayant encore dix ou douze jours à demeurer dans cette ville , je les employai à considérer ce qu'il y a de plus remarquable , & à visiter ses beaux jardins. Elle est située au soixente & dix-huitième degré quinze minutes de longitude : & au vint-neuvième degré trente six minutes de latitude. Elle est dans une plaine de quatre à cinq lieues d'étendue & environnée de hautes montagnes où il ne croît rien. Il y reste si peu de murailles qu'on peut dire qu'elle n'en a point. Ses maisons ne sont que de terre , & ses rues sont sales , étroites , & inégales. Il y a plusieurs Mosquées , mais la plupart mal entretenues , parceque les Persans aiment mieux faire un bâtiment neuf que d'en relever un vieux. Vers le milieu de la ville il y a un puits , où si l'on en croit les habitans, l'eau monte pendant quinze années jusques au haut , & pendant quinze autres descend jusqu'au fond. Ce qu'il y a de mieux bâti sont trois bazars au milieu desquels il y a un fort beau canal. On y voit aussi une Mosquée où est le sépulcre d'un excellent Poëte nommé *Sadi* : elle a été fort belle , mais faute de réparation elle tombe en ruine. Un peu à côté de cette Mosquée on descend dans un puits fort large où il y a de fort beau poisson : on le peut voir sans le toucher de peur d'irriter le fameux *Sadi* auquel il est consacré. Un des plus beaux jardins de

de la ville est celui où il y a un grand étang où l'eau descend d'un roc voisin. Il y a sur le roc une maison qui mériterait qu'on l'entre-tînt mieux qu'on ne fait, mais comme j'ai dit ce n'est pas l'humeur des Persans.

Du côté du Nord-Est il y a une longue rue où se voit une Mosquée de belle apparence & fort régulière. On trouve avant que d'y entrer une grande place au milieu de laquelle est un bassin toujours plein d'eau. Depuis la Mosquée jusqu'à la montagne d'où l'eau coule dans ce bassin, il y a une muraille qui sert de clôture à de beaux jardins. Cette muraille est percée de plusieurs portes bordées de ciprès; & au-dessus il y a des chambres d'où l'on voit les jardins.

Du côté du Nord-Ouest on entre en sortant de la ville dans une grande allée qui aboutit à un jardin qui appartient au Roi. La première allée qui se présente est toute plantée de beaux ciprès: il y en a aussi de rosiers & de jasmins qui conduisent agréablement à un étang mieux entretenu que le reste. Depuis ce jardin durant deux lieues on ne trouve plus que des vignes qu'arrose une rivière formée de plusieurs petites sources qui sortent des montagnes voisines. C'est de ce vignoble & des côtes d'alentour que sort le meilleur vin de Perse; & il n'y a point aussi de lieu où il se fasse tant de confitures sèches & liquides; car on en fait de toutes les sortes, & tant d'essences qu'il y a trois verreries dans la ville qui ne font autre chose que des vases & des bouteilles pour les mettre. C'est là que les Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie font provision de poires, de pommes, de prunes, de cerises & de concombres, dont ceux du pays font de ces aimables compôtes qui ne se trouvent point ailleurs. A une demi-lieu de la ville on trouve du même côté sur la pente d'une montagne un petit ermitage d'où l'on découvre le plus beau pays de toute la Perse. Il est habité par un Dervis qui l'a choisi comme un lieu fait pour le plaisir. On voit encore assés près de là sur le haut d'une montagne les ruines d'une Forteresse qui défendoit le grand chemin par où passent les caravanes.

A un quart de lieu de la ville du côté du Couchant on trouve un petit cimetière entouré de murailles où les plus zélés vont souvent faire leurs prières près du tombeau d'un Philosophe de la Nation. On voit un peu au-delà un beau jardin dont les ciprès qui y sont en quantité sont d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire. Et tant dans la ville qu'aux environs on ne voit partout que beaux jardins &

Mars.
1672.

lieux de délices, où les habitans de Schiras semblent n'avoir rien épargné.

Départ de
Schiras.

Quinze jours après mon arrivée dans cette ville, il se trouva une Compagnie de marchands, auxquels je me joignis après avoir pris congé de mes Bienfaicteurs, chés qui logent la plupart des Francs encore qu'il y ait dans la ville plusieurs bons Carvanseras. Après six ou sept heures de marche dans une plaine dont la plupart étoit infertile, nous trouvâmes un Carvansera où nous nous arrêtâmes. A vingt ou trente pas delà il y avoit un étang, où des Arméniens de la Compagnie jetèrent leur filet & prirent de fort beau poisson. Le lendemain le temps fut si rude que nous n'osâmes nous mettre en chemin. Pendant que les autres se divertissoient je me retirai à l'écart outré de douleur & de chagrin de me voir sans argent, & hors d'espérance d'en trouver qu'au bout d'une route ennuyeuse, où sans cela je me préparois à beaucoup souffrir. Encore disois-je quelquefois, si le Pere Fellisello qui avoit affaire à Gomron eût pris cette commodité, j'aurois quelque ressource & pourtois fonder sur sa bonté, mais de tous ceux que je vois ici il n'y en a pas un de qui je puisse rien espérer. De ces pensées je passois au tort que les voituriers m'avoient fait, & ne m'occupai tout le jour qu'aux tristes réflexions que peut avoir un homme dénué comme je l'étois. Lorsque j'y étois le plus enfoncé je vis entrer ce que je souhaitois le plus; c'étoit le bon Pere Fellisello accompagné d'un François qui m'avoit fait du bien à Schiras, & témoigné qu'il étoit sensible à ma peine. Dès que je les vis mon chagrin cessa, & je ne doutai plus que mon voyage ne fût hureux. En-effet apeine étoient-ils entrés qu'ils me dirent fort obligeamment que je pouvois disposer de ce qu'ils avoient, & que si je voulois accepter leur table, leurs provisions ne me seroient pas épargnées. J'étois si peu en état de rien refuser que je répondis que j'étois ravi de leur avoir cette obligation, que le Ciel peut-être me feroit la grace de reconnoître quelque jour. Sans compliment dît le François commençons par voir si le vin de Schiras est bon, & en même temps ses trois valets en apportèrent trois bouteilles que nous vuidâmes en attendant l'heure du souper. Après avoir bu de la sorte, je ne sentis plus ces pensées noires qui m'occupoient une heure ou deux auparavant, tout mon chagrin étoit dissipé, & voyant que le Ciel prenoit tant de part à ma conduite je résolus de lui en laisser tout le soin. Ainsi je passai

passai le reste du jour plus agréablement que je ne l'avois commencé; & après avoir bien soupé j'allai dormir sans inquiétude.

Le lendemain nous marchâmes par un pays pierreux, & arrivâmes sur le soir à un village nommé *Dobba*. Les maisons de ce lieu se ressentent de la stérilité du pays, n'étant que de méchantes huttes faites de roseaux & de branches d'arbres revêtues d'un peu de terre. Les habitans sont pauvres, & le Carvanera mal-propre & incommode. Nous ne fîmes ce jour-là que cinq lieues.

Le jour suivant nous marchâmes entre des montagnes toutes revêtues de palmiers dont les dates sont excellentes. Nous allâmes loger dans un fort beau Carvanera.

Le cinquième nous trouvâmes un pays tres-rude, aussi nous ne fîmes que cinq lieues. De temps en temps nous voyions courir des boucs sauvages après lesquels nos gens perdirent quelques pas, & qu'ils trouvèrent plus agiles qu'ils ne s'imaginoient. Chacun se pourvut chemin faisant de quelques brossailles, les nuits étant encore fort froides.

Le sixième après avoir marché huit heures par une vallée fort sèche nous nous arêtâmes à *skarim*. C'est un gros bourg où il y a plusieurs ouvriers en coton, qui se débite deux-fois la semaine aux paysans des environs qui le vont acheter. Nous y demeurâmes trois jours, moins pour la commodité du lieu que pour prendre un peu de repos.

Le dixième nous eûmes beau temps, & marchâmes jusques au soir dans un pays doux & uni. Il étoit planté de tres-beaux palmiers; & ce n'étoit partout que jardins accompagnés de belles maisons. Sur le Midi nous rencontrâmes une Caravane qui venoit de Gornon & qui alloit à Chamaqui. J'y vis un Persan que je reconnus pour avoir été mon voisin pendant que j'étois à Hadgi-Biram; ce qui me servit de prétexte pour le prier de se charger d'une de mes lettres pour lui. Un peu après les avoir quités nous passâmes entre deux montagnes, à l'entrée desquelles nous nous arêtâmes dans un Carvanera aussi commode qu'il étoit beau. Nous ne fîmes ce jour-là que six lieues, & ne laissâmes pas de nous retirer de bonne heure, pour être plus propres à supporter la fatigue du chemin que nous devons faire le lendemain.

Pendant la douceur du premier sommeil nous entendîmes un bruit sourd qui nous éveilla presque tous. Nous voulûmes voir ce

Mars,
1672.

Nos voya-
geurs sont
attaqués
par des vo-
leurs.

que c'étoit , & trouvâmes trente visages qui n'étoient pas des nôtres. Nous les primes pour ce qu'ils étoient . mais nous ne pensions pas qu'ils eussent un si mauvais dessein ; c'est pourquoy nous nous contentâmes de préparer nos armes pour nous en servir en cas de besoin. Sur le Minuit ils se jetèrent sur ceux qui étoient les plus proches d'eux , & en tuèrent cinq avant que nous fussions en état de les repousser. La vuë de nos gens étendus sur les carreaux nous anima de sorte que nous résistâmes en Lions. La furie des voleurs fut long-temps à se ralentir ; mais enfin voyant que nos coups étoient plus pesans que les leurs & que nous ne reculions point, ils voulurent capituler. Nous profitâmes de leur peu de cœur , & bien-loin de les écouter nous le poussâmes si vivement qu'ils furent contrains de se sauver dans la chambre voisine , où ils s'enfermèrent le mieux qu'ils purent. Aussitôt qu'ils y furent nous poussâmes contre la porte quantité de cailloux pour les empêcher de l'ouvrir sans notre permission. Il y avoit à cette porte quelques petites fentes par où nous en tuâmes & en blessâmes quelques uns à coups de fusil. Ils reconnurent alors qu'ils avoient mal fait de s'enfermer , & ne voyant point de moyen de reparer leur faute, ils nous demandèrent quartier. Nous répondîmes que s'ils se rendoient à discrétion on y aviseroit, mais que sans cela ils ne devoient rien espérer. Ces misérables y consentirent ; on les laissa sortir un à un ; & à mesure qu'ils sortoient on leur lia les mains ; puis quand on eut chargé , on les fit marcher deux à deux jusqu'à un endroit qui pourroit passer pour une forêt de palmiers. Là on résolut de s'en défaire , & l'on s'y prit d'une manière qui me fit horreur, les cruelles exécutions des hommes les plus criminels n'ayant jamais été de mon goût. Encore que ces voleurs n'eussent nul dessein de nous épargner , il me semble qu'il suffisoit de leur ôter la vie , sans leur couper les mains , le nez , les oreilles & ce que la pudeur défend de nommer. On répondit à ces raisons que d'en user ainsi à l'égard de gens si coupables ce n'étoit point une cruauté , & qu'il les falloit mettre en état d'effrayer les autres voleurs . qui sans cela se rendroient encore plus terribles aux voyageurs qu'ils ne l'étoient. Après les avoir ainsi mutilés on les pendit la tête en-bas à vint-sept arbres , chacun ayant autour du cou tout ce qu'on lui avoit coupé. Depuis ces palmiers le chemin fut rude , & nous ne trouvâmes jusques au gîte que des montagnes tres-fâcheuses tant à la

mon-

montée qu'à la descente. La grande quantité de perdrix qui se trouvent dans ces montagnes poussèrent le pere Fellifello qui étoit habile chasseur à prendre son fusil; en moins d'une heure il en tua six que nous apprêtâmes à nôtre mode, & qui s'accordèrent admirablement avec le bon vin de Schiras.

Mark.
1672a

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXXV.

Suite de la même route jusques à Gomron. Description de la ville de Lar.

LE douzième, deux heures après que nous fûmes à cheval nous marchâmes par des montagnes si rudes, si escarpées, & dont le chemin est si étroit qu'il fallut mettre pié à terre. Surtout les descentes en sont dangereuses, & l'on n'a à droite que des précipices qui font frémir. Nous prîmes pour les éviter une si grande précaution, & marchâmes si lentement que nous ne fîmes que cinq lieuës.

Le treizième il étoit grand jour quand nous commencâmes à marcher, aussi nous ne fîmes que trois lieuës, au bout desquelles nous trouvâmes un fort beau Carvanfèra dans un agréable bocage. D'abord que nous y fûmes le bon pere Fellifello ennemi mortel du chagrin acheta un agneau & ce qu'il put trouver de meilleur pour un repas extraordinaire: & de peur que nous ne fussions scandalisés de sa conduite, & de la bonne chère qu'il faisoit pendant le Carême, il nous dit que sa Règle bienloin de l'obliger à faire distinction de viandes, ordonnoit aux voyageurs de s'accommoder de ce qu'ils trouvoient: A quoi il ajouta que c'étoit le jour de sa naissance; où il avoit accoutumé de se rejouir avec ses amis, & qu'il n'y avoit ni lieu ni saison qui pût l'induire à négliger une si louable coutume. En disant cela il prit un verre & nous invita à l'imiter, afin de commencer la fête qui dura presque toute la nuit.

Le quatorzième nous marchâmes dans une plaine où l'on trouve plusieurs citernes. Quelques-uns des nôtres ne pouvoient croi-

Mars.
1671.

re qu'il y eût du poisson, mais leurs propres yeux le leur persuadèrent, car y ayant jeté la ligne ils en tirent de fort belles carpes qui furent trouvées excellentes. La traite ne fut ce jour-là que cinq lieues.

Le lendemain elle ne fut que de quatre. Après avoir marché partie dans la plaine & partie entre les montagnes nous trouvâmes sur le Midi une petite ville nommée *Bibri* où nous demeurâmes deux jours.

Le dix-huitième nous commençâmes la journée par monter une montagne haute & rude. Comme les perdrix y sont communes la fauconnerie y est en usage, & nous y vîmes quelques Gentils-hommes qui avoient l'oïseau sur le point. Nous y trouvâmes aussi un vieillard qui vivoit en solitaire depuis plusieurs années. Il étoit tenu pour un Saint, & l'on voyoit bien à ses manières qu'il prétendoit l'être. Pour moi j'avoué que si la sainteté consiste à être sale, mal-propre & hideux, c'étoit un Saint du premier ordre, car il avoit une barbe & des cheveux où depuis vint-cinq ou trente ans il n'avoit passé ni rasoir ni peigne. J'avois envie de l'entretenir, mais je lui trouvai si peu de raison que j'en fus bientôt las. Il eut pourtant l'esprit de me demander du tabac, & l'honnêteté de m'en remercier. Nous fîmes ce jour-là six lieues, & allâmes loger dans un Carvan-séra accompagné d'une citerne dont l'eau est fort bonne.

Le dix-neuvième nous marchâmes dans une misérable vallée bordée de palmiers, & où il y a quelques huttes dont les habitans sont fort pauvres. Ils paroissent néanmoins contens & semblent être fort peu en peine si le monde s'étend au-delà du pays qu'ils habitent. Ils ont des troupeaux qu'ils fournissent grossièrement le vivre & le vêtir, & mènent une vie fort sauvage. Nous eûmes ce jour-là un chemin fâcheux, & ne laissâmes pas d'arriver à Lar, où nous logeâmes tous dans la maison des Hollandois, les Carvan-séras de cette ville n'étant ni propres ni commodes.

Description
de la ville
de Lar.

Lar est la Capitale de la Province du même nom. Elle est entourée de montagnes, & d'une grandeur fort médiocre. Ses murailles étoient autrefois de brique cuite au Soleil, mais présentement ce ne sont plus que de méchans restes qui ne peuvent servir de rien. Celles de la maison du Gouverneur sont mieux entretenues: & c'est proche de cette maison qu'il y a deux grands Bazars tres-bien voutés & de pierre dure. On n'y boit que de l'eau de pluie qui ne tombant que
rare-

rarement ne peut être que tres-mauvaise. On la conserve dans des citernes qui ne s'ouvrent que par ordre du Gouverneur, & toute méchante qu'elle est il ne s'en perd pas une goutte. Elle est si gâtée & si corrompue qu'elle engendre entre cuir & chair des vers de deux aunes de long, & il n'y a guères d'habitans qui n'en aient aux piés & aux jambes, où ils s'en gendrent plus communément qu'ailleurs.

Les habitans de Lar travaillent proprement en soie & font des ouvrages fort estimés. Le jour la chaleur y est extrême, & les nuits y sont fraîches autant qu'en aucun autre endroit. Dans la ville & aux environs il y a grand nombre de palmiers; & dans les jardins & sur les montagnes quantité d'orangers. La forteresse est assise sur un rocher dont l'accès est fort difficile. Entre les bastions qui l'environnent il y a trois ou quatre tours où sont logés les soldats de la Garnison; & l'on voit rangées sur le rempart de grosses pièces de canon que Cha-Abas fit venir d'Ormus après qu'il s'en fut rendu maître avec le secours des Anglois: A quelque cent pas de la Forteresse le Roi fait recueillir une certaine huile nommée en Persan *Mumai Kobas* dont les effets sont merveilleux contre toute sorte de poison. Elle ne coule qu'au mois de Juin & en tres-petite quantité, c'est-pourquoi elle n'est distribuée que par ordre du Roi.

Le vint-deuxième nous partîmes de Lar & marchâmes par des montagnes rudes & stériles. Nous y tuâmes deux sangliers qui ne nous servirent de rien, acause de l'aversion que les Persans de la Compagnie en avoient: Les Aigles en firent leur profit & en moins d'une demi-heure ils les mangèrent jusques aux os.

Le lendemain nous marchâmes long-temps avant jour par des chemins fâcheux, après lesquels nous arrivâmes à un village nommé *Farate*. Un peu aude là de ce village nous fûmes attaqués par des voleurs qui ne trouvèrent pas avec nous ce qu'ils s'étoient imaginé. Nous les repoussâmes si vivement qu'ils prirent la fuite bientôt après. Il y demeura sept de leurs gens & deux des nôtres. Nous enterrâmes ces derniers, mêmes nos blessés sur des ânes, & allâmes coucher à un village nommé *Sarap*.

Le vint-quatrième nous marchâmes environ sept heures dans de tres-mauvais chemins; nous en trouvâmes le reste du jour de moins rudes, c'est-pourquoi nous fîmes sept lieues, au bout desquelles nous logeâmes dans un assés beau Caravanera. A peine y étions-nous entrés

Mars.
1672.

entrés que nous y fûmes investis par cinquante ou soixante femmes, qui sous prétexte de vendre leur lait, nous firent des contes qui nous fatiguèrent. Ces babillardes étoient si curieuses & si en train de caqueter, qu'il falut lâcher nos chiens sur elles pour les faire déloger.

Le vint-cinquième nous marchâmes entre des montagnes par des chemins pleins de gros cailloux & entrecoupés d'une rivière qu'il nous falut passer à gué, le pont sur lequel les voyageurs avoient coutume de passer étant alors rompu. Nous marchâmes long-temps ce jour-là & ne pûmes faire que cinq lieuës. Le Carvanfèra où nous logeâmes étoit incommode ; le pays stérile & sablonneux, où nous ne trouvâmes que des dattes & tres-peu d'autres fruits.

Le vint-fixième nous marchâmes trois ou quatre heures par des plaines de sable ; le reste du chemin ne fut pas si ennuyeux, ainsi ce jour-là nous fîmes sept lieuës, & allâmes loger dans un Carvanfèra beau & commode. Il y avoit tout proche delà des pêcheurs qui nous apportèrent du poisson & d'autres rafraîchissemens.

Le vint-septième nous ne fîmes que quatre lieuës par un pays de sable, où sans des guides des environs nous eussions pu nous égarer. Le Carvanfèra où nous logeâmes est bâti au bord de la Mer, d'où nous n'étions qu'à deux ou trois lieuës de Gomron.

Le lendemain nous nous y rendîmes de bonne heure, & j'allai tout droit chés les Hollandois, où je demeurai jusques au temps de mon départ pour Batavia.

TROISIÈME VOYAGE.

CHAPITRE XXXVI.

Description de Gomron. Départ de l'Auteur pour Batavia où il arrive heureusement. Il en part pour Bantam, où il s'embarque pour retourner en Hollande.

Gomron ou le Bander-Abassi, nommé Bander parcequ'il est la Clé du Royaume, & Abassi parceque le Grand Cha-Abas fut le premier qui le mit en réputation, est au quatre vint douzième degré quarante-cinq minutes de longitude, & au vint-septième degré trente minutes de latitude. La ville est bâtie entre deux Fortresses l'une du côté du Couchant, & l'autre du Levant. Sous celle qui est du côté de terre les Portugais retiroient leurs Barques armées, & ils en avoient d'ordinaire jusqu'à vint-cinq ou trente. Elle a des murailles du côté de terre, & quelques redoutes vers la montagne. Il n'y a pas long-temps que ce n'étoit qu'un méchant village habité par des pêcheurs; mais aujourd'hui elle est raisonnablement grande, & toute pleine de beaux magasins, au-dessus desquels on a pratiqué le logement des marchands. C'est-là qu'abordent les vaisseaux des Indes qui apportent des marchandises pour la Perse, pour la Turquie & pour une partie de l'Europe: & vers le temps que ces vaisseaux doivent arriver, il s'y trouve plusieurs marchands dont la plupart sont Arméniens, Indiens & Persans. Les François, les Anglois, & les Hollandois y ont leurs comtoirs & leurs maisons sur le bord de la Mer. Ce sont d'assés beaux bâtimens où ces trois nations n'ont rien épargné, principalement, la Hollandoise ainsi qu'on peut voir dans la Figure.

L'air de Gomron est si chaud & si mal-sain, que les Etrangers n'y peuvent guères demeurer que trois ou quatre mois de l'année, assavoir Décembre, Janvier, Février & Mars. Les habitans qui y sont plus accoutumés y peuvent passer le mois d'Avril; mais après cela il faut qu'ils aillent chercher le frais dans les montagnes où ils demeurent cinq ou six mois. Le lieu que la plupart choisissent est nommé *Dadivan* à quatre ou cinq journées

Juillet,
1671.

de Schiras. C'est un des plus beaux de la Perse, & dans quatre ou cinq lieues de circuit, on ne voit qu'orangers, que citronniers, que grenadiers; & presque tous les orangers sont d'une grosseur prodigieuse: Le reste de la plaine est semé de ris & de blé; & ce qui contribue à la rendre un lieu de délices, c'est une rivière qui la traverse, & dont l'on conduit l'eau par plusieurs canaux qui font quantité de petits étangs assés proches les uns des autres. Cette rivière abonde en poisson, & l'on y trouve des barbeaux, des carpes & des brochets. En suivant un petit chemin qui conduit sur la montagne, on trouve des cavernes qui pourroient tenir deux ou trois mille hommes; & c'est dès le pié de cette montagne que l'on commence à respirer cet air frais & doux qui invite les habitans de Gomron à aller manger dans cette plaine tout le profit de leur négoce.

Pour revenir à Gomron, ceux qui se hazardent à y demeurer pendant les chaleurs, s'exposent indispensablement à une fièvre maligne dont la plupart meurent bientôt après, les autres languissent quelques mois; & ceux qui en réchappent ont une jaunisse perpétuelle. Comme l'eau y est fort mauvaise, les habitans font du *Palepusche*, qui est une boisson composée d'arrac, de sucre & de raisins; & cette boisson est tres-dangereuse principalement pour les Etrangers qui n'en usent guères impunément.

Le terroir de Gomron ne vaut rien, & ce n'est partout qu'un sable brûlé où il ne croît ni fruits ni légumes. Depuis qu'on y a fait un puits, où l'on a trouvé d'assés bonne eau, à force d'arroser quelques endroits aux environs, on y fait croître des laitues, quelques raves & un peu d'oignons; & ce qui rend le séjour de Gomron plus supportable, ce sont les fruits qu'on tire d'une Ile voisine appelée Kismich. Pour le poisson, on n'en manque pas; & ceux qui aiment les belles soles & les excellentes sardines, y ont de quoi se contenter.

Les habitans de ce pays-là sont fort basanés, & la plupart pour tout habit n'ont qu'une chemise. Les femmes se parent de pièces d'or, d'argent ou de cuivre, dont elles font des colliers & des bracelets: Quelques-unes même en portent aux piés, & la plupart ont des anneaux aux oreilles & aux natines.

Arbre mer-
veilleux.

A un lieu de la ville il y a un arbre merveilleux nommé *Lul* en Langue Persanne. Il y a sous ses branches qui paroissent comme

une

une forêt, un Carvanfera & une Pagode que les Banians y ont fait bâtir. Lorsque les branches de cet arbre sont parvenues à une certaine grandeur elles se recourbent vers la terre où elles prennent racine, & deux ou trois ans après, forment un tronc & d'autres branches qui s'étendent comme les premières. On voit dans la Pagode le tombeau du Saint qui l'a fait planter: Les Indiens y vont en pèlerinage & l'ont en grande vénération. Le vieillard qui le garde est en odeur de Sainteté. Je mesurai ses cheveux & les trouvai de plus de deux aunes & demi de long. Etant entré pour peu de chose dans la Pagode, j'y vis sous un dais de soie un sépulcre peint & doré, autour duquel il y avoit des bouquets de fèves. J'en voulus savoir la raison, mais mon guide me répondit qu'il ne lui étoit pas permis de révéler aux Infidèles les mystères de sa Religion.

Juillet.
1673.

Les dattes & le poisson sont la nourriture ordinaire du peuple: mais pendant le temps du négoce les viandes ordinaires sont le mouton, les perdrix, les pigeonneaux, de toutes sortes de confitures & de fruits secs, & l'on y boit du vin de Schiras.

Depuis que les Persans sont devenus Maîtres d'Ormus avec le secours des Anglois, ces derniers ont droit à la moitié de ce qui provient de toutes les doüanes. Mais les Commis du Roi de Perse font en sorte, que de dix-huit ou vingt mille tomans que vaut la doüane de Gomron, les Anglois n'en touchent que cinq ou six cens; ceux-là s'accordent secrètement avec les marchands pour ne pas déclarer le demi quart de leurs marchandises. Quoique les Hollandois ne payent point de doüane en Perse, néanmoins il n'y en a guères qui ne soient obligés de faire un présent aux Commis, qui sans cela ne trouveroient jamais le temps de les expédier avant les chaleurs.

Aux mois de Juin, de Juillet & d'Aout on sent par intervalles certains souffles d'un vent Sud-Oüest si chauds & si étouffans, qu'ils ôtent la respiration. J'eus le malheur de me trouver en ce temps-là à Gomron, & ne pus éviter d'y être extrêmement malade. Après avoir long-temps traîné, je fis connoître au Directeur le péril où j'étois si je ne changeois d'air; & il permit qu'on me portât dans un vaisseau qui partoît pour Batavia. J'y fus fort bien traité, & cependant mon mal étoit toujours le même. J'avois une oppression continuelle dont je croyois ne pouvoir guérir que par la saig-

L'Autant
tombe malade
à Gomron.

Aout.
14^e.

née. Je priai le Chirurgien de me tirer du sang, mais il disoit que j'étois trop foible & que ce seroit hâter ma mort; ainsi je languis encore quelques jours, & après plusieurs instances on fit ce que je souhaitois. Je n'eus pas plutôt été saigné que je sentis du soulagement, & une médecine que l'on me donna sur le soir m'ôta la violence du mal. Je languis encore quelques semaines, & ne me portai toutafait bien que lorsque je fus éloigné d'un si mauvais air.

Mascari.

Le premier jour d'Aout nous fîmes voiles, & tirâmes vers Mascari, qui est une ville bâtie sur le bord de la Mer. L'accès en est fort difficile, étant située vis à vis de quelques rochers & au pié d'une montagne où les Portugais avoient trois ou quatre Forts. Il est à remarquer que Mascari est une des villes du Levant, où les chaleurs sont les plus insupportables; le vent d'Ouest & de Sud-Ouest dont j'ai parlé y regnent comme à Gomron. Il est quelquefois si ardent qu'il brûle tout ce qu'il rencontre comme si la foudre y avoit passé: mais quelque dangereux qu'il soit sur terre, lorsqu'on est en bateau sur quelque rivière & que ce même vent souffle, il ne fait de mal à personne.

En quelque lieu de l'Asie où l'on veuille aller, on trouve aisément des vaisseaux pour y passer, car outre ceux des Anglois & des Hollandois, les Arméniens, les Mahométans des Indes & les Banians en ont aussi sur lesquels on peut aller, & que quelques-uns aiment mieux. La plupart néanmoins ne s'y trouvent pas si assurés que sur ceux des Francs, parceque les Indiens n'entendent pas si bien la Mer, & n'ont pas de si bons Pilotes.

Le troisième d'Aout nous levâmes l'ancre, & le vingt-deuxième nous fîmes à la vuë du Cap de Comorin, d'où nous prîmes la route de Ceylan, & ensuite de Batavia.

Le vingt-huitième nous entrâmes dans le détroit de la Sonde, où des Javans nous apportèrent du poisson, des noix de cocos, du pifang, des ananas & quelques autres rafraichissemens qu'ils nous donnèrent pour des cloux & autres petits morceaux de fer; & le trentième nous mouillâmes à la rade de Batavia, où mes premiers soins furent de rendre grâces à Dieu de m'avoir conservé dans les périls que j'avois courus parmi les Infidèles, & dans des régions si éloignées.

Le lendemain je descendis à terre & fus saluer Monsieur le Général que je remerciai de la bonté qu'il avoit eue de m'envoyer dequoi

dequoi sortir d'esclavage, ce que je promis de lui rendre aussitôt que je le pourrois, & dequoi je m'acquittai l'an mil six cens soixente & treize.

Année
1673

Le vint-septième de Septembre je m'engageai au service de la Compagnie, & le quinzième du mois suivant je fus sur l'un des six vaisseaux qui furent dépêchés vers Bantam, pour se saisir de tous les bâtimens François & Anglois qui se trouveroient de ce côté-là. D'abord, il ne s'en trouva point, & pendant que j'y fus il ne se fit rien de remarquable. L'envie de revoir la Hollande se fortifiant à tous momens, j'écrivis delà à M. *Speelman* Conseiller, & au Sieur van *Hoorn*, pour les prier de faire en sorte que je pusse prendre la commodité de la première Flote pour y retourner. Ils le firent obligeamment, & obtinrent sans difficulté ce que je souhaitois. En même temps l'ordre fut donné pour me remener à Batavia, où je m'embarquai dans un vaisseau nommé l'*Europe*, qui fit voiles avec cinq autres le quatrième Février de l'an mil six cens soixente & treize.

Le cinquième nous nous trouvâmes à la vuë de Bantam; & le lendemain étant sortis du détroit nous fîmes route Sud-Sud-Ouest jusqu'à la hauteur de quatorze degrés; où nous prîmes à l'Ouest jusqu'à la hauteur de vint-huit degrés. Là nous remîmes au Sud jusqu'au trente deuxième degré, qui est la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes le quinzième Avril, & où nous trouvâmes des vaisseaux de notre nation qui nous apprirent les hureux succès de la France, & le triste état de nos Provinces.

TROISIEME VOYAGE.

CHAPITRE XXXVII.

L'Auteur part du Cap de Bonne Espérance, & tombe entre les mains des Anglois qui lui ôtent ce qui lui restoit. Ceux-ci le mènent à l'Île de l'Ascension; delà à Kingsal en Irlande, d'où ils lui permettent de retourner dans son Pays où il arrive heureusement.

LE premier jour de Mai le Gouverneur du Cap de Bonne-Espérance nous donna ordre d'aller à l'Île de Sainte Hélène, qu'il avoit reprise sur les Anglois avec quelques trois cens hommes il n'y avoit que quatre mois. Nous fîmes route dès le même jour, & les cinq autres nous suivirent huit jours après.

Le vint-unième nous y arrivâmes, & dès que nous eûmes doublé la pointe, sept vaisseaux Anglois fondirent sur nous, & firent une décharge si rude qu'ils nous mirent tous en desordre. Nous n'étions en tout que soixente hommes, & nous n'avions que six pièces de canon, qui ne fussent pas pour rendre le change à nos ennemis, nous résolûmes d'accrocher un de leurs vaisseaux de quelque cinquante pièces de canon, qui nous suivoit avec un brulot. Tous se dispoient à bien faire; mais toutes les armes étant apportées il ne s'en trouva pas la moitié de ce qu'il falloit pour tout l'Equipage. Cependant les Anglois qui approchoient toujours & qui faisoient un feu continuel, vinrent malgré nous à l'abordage, mirent leur Beaupré dans nos grands Haubans, & usèrent ensuite de tout l'avantage qu'ils avoient sur nous. Je fus fouillé jusqu'à dix fois, & toutes les dix fois je cachai si bien ce qui me restoit du présent de la généreuse *Altine*, qu'il échappa la première heure aux ennemis; mais les traîtres revenant toujours, & lorsque l'un m'avoit quité l'autre me reprenant, je crus ne le pouvoir garder; & dans cette pensée je pris un Anglois à l'écart & en lui confiant mon trésor, voilà lui dis-je tout ce que j'ai; ce sont dix diamans d'un prix raisonnable dont je vous prie de vous charger jusques en Angleterre, où pour votre peine je vous promets de vous en laisser la moitié.

Cet

Cet homme ravi de se voir le dépositaire de la valeur de dix mille francs, fit de grands sermens qu'il me les rendroit, ajoutant qu'il mourroit plutôt que d'abuser de la confiance que j'avois en lui, & qu'ils étoient plus en sûreté dans ses mains que dans les miennes. Cependant on brisoit les coffres, & les étoffes étoient pêle-mêle, chacun ne s'arrêtant qu'aux marchandises en petit volume. Pour mon Confident, il fut secret pendant quelques jours, mais dans une débauche il avoua à un faux ami qu'il avoit mes diamans; celui-ci le dit au Capitaine qui se les fit rendre à grands coups de canne & qui nous ôta à tous deux l'espérance de les revoir. Ainsi je me vis denué tout, excepté de l'attestation que l'Ermite m'avoit donnée sur la montagne d'Ararat, triste & indigne fruit de tant de fatigues & de maux que j'avois soufferts dans mon voyage; & j'éprouvai à mon grand regret qu'ouïl s'agit de l'intérêt, les Chrétiens ne sont ni moins cruels, ni plus pitoyables que les Infidèles.

Mal.
1678

Il y avoit huit jours que les Anglois étoient r'entrés dans Sainte Hélène presque sans y penser. Comme ils n'avoient point su que les nôtres les en eussent déposés, ils y alloient attendre leurs vaisseaux qui venoient des Indes pour les escorter jusqu'en Angleterre; ainsi ils furent bien étonnés lorsqu'ils se virent chassés de la Baye à grands coups de canon. Cela les fit tirer à la Mer, d'où ils retournèrent bientôt après & descendirent pour faire de l'eau. Le lieu où ils en prirent étoit si étroit, que cinquante ou soixante hommes eût mis toute leur Flote en déroute: mais les Hollandois n'avoient osé dégarnir leurs Places; si-bien que leurs forces étant dispersées, les ennemis étoient entrés dans les travaux, & avoient contraint le Gouverneur de sortir de l'Ile à des conditions honorables.

De quelle
manière les
Anglois re-
prirent l'I-
le de Sainte
Hélène,

Des cinq vaisseaux qui nous suivoient il en parut deux le troisième Juin, lesquels ignorant ce qui se passoit vinrent droit à l'Ile, toutes les Anglois ayant arboré le Pavillon Hollandois, les autres avancèrent vers la Baye, d'où je fis avec un grand linge tout ce que je pus pour leur marquer le péril où ils se jetoient. Mais j'eus beau faire, les nôtres ne prirent point garde aux signes que je leur faisois, ainsi je ne pus les empêcher de tomber dans le piège. Cependant deux Anglois qui m'avoient suivi sur le rivage ayant observé ce que j'avois fait, me donnèrent tant de coups, que j'étois tout meurtri depuis les piés jusqu'à la tête. Dans cet état ils me traînèrent devant le Gouverneur, à qui j'avoüai franchement que

L'Auteur
mal-vant
par les An-
glois,

Aout.
1671.

que j'avois fait-ce que j'avois pu pour empêcher mes Compatriotes de tomber entre leurs mains ; Il ne le trouva pas mauvais , & au lieu de me mal-traiter comme avoient fait ses gens , il dit que cela étoit naturel , & commanda qu'on me relâchât.

Ile de l'Ascension.

Dés le lendemain les Anglois nous firent tous embarquer , & nous menèrent à leur rendé-vous. Ce fut à l'Ile de l'Ascension , où nous arrivâmes le vintième Juin. Cette Ile est au huitième degré , & toute pleine de tortuës dont la plupart pésent deux ou trois cens livres. On ne voit partout que rochers & que montagnes infertiles toutes couvertes de nids d'oiseaux. Ce lieu tout desert & affreux qu'il est nous eût été donné pour retraite s'il y avoit eu de l'eau douce ; mais par bonheur pour nous, ne s'y en étant point trouvé , ils résolurent de nous emmener avec eux , quoiqu'ils craignissent que le grand nombre de leurs malades ne nous fit entreprendre de nous emparer de leur vaisseau.

Le vint-troisième nous levâmes l'ancre & fîmes route au Nord-Oüest : & quand nous fûmes sous la Ligne nous prîmes au Nord quart à l'Est jusqu'au quarente troisième degré , où nous fîmes route au Nord-Est jusqu'au quarente-huitième degré. Puis au Nord-Est quart à l'Est jusques au cinquante unième & onze minutes. Là nous revîrâmes vers l'Est jusques à vint minutes toujours au même degré , & nous trouvâmes à la vuë d'Irlande le vint-deuxième d'Aout. Le lendemain nous allâmes mouiller à *Baltemar*, où les Anglois nous mirent à terre , & permirent à chacun de nous de se retirer où il voudroit.

Le vint-septième nous commençâmes à marcher , & arrivâmes le vint-huitième à *King sal*, ville célèbre & des plus belles de l'Irlande. Son port est grand, de bon fond, & de bon abri ; & il y avoit quand nous y passâmes plus de quatre vints beaux vaisseaux. De *Kincsal* nous allâmes à *Kirk*, où nous nous embarquâmes , & fîmes voiles vers *Kork*, & delà à *Kon* petit village où nous mouillâmes.

Septembre.

Le dixième nous partîmes avec un bon vent d'Oüest , & sur le Midi nous apperçûmes un petit bâtiment que nous reconnûmes pour un Hollandois qui venoit fondre sur nous. Comme le nôtre étoit bon voilier & qu'il avoit le vent en poupe, nous échapâmes à l'ennemi , & le lendemain nous allâmes mouiller à *Bristol*. Delà j'allai par terre à *Londre*, puis à *Harwits* & en *Hollande*, où j'arrivai le septième Octobre de l'an mil six cens soixente & tréze.

F I N.

T A.

T A B L E

Par le moyen de laquelle les

R E L I E U R S

Verront les endroits où il faut mettre les

GRANDES FIGURES.

<i>La Ville de Judia.</i>	<i>Entre les Chiffres 26 & 27</i>
<i>L'ile & le Château de Ténos.</i>	80, 81
<i>L'ile de Patmos.</i>	84, 85
<i>L'ile de Delfes.</i>	98, 99
<i>La ville d'Astracan.</i>	164, 165
<i>La Pêche de l'Eturgeon dans la rivière de Wolga.</i>	188, 189
<i>Les Tartares de Circacie , homme & femme , & les Tartares Calmuques.</i>	192, 193
<i>Carte de la Mer Caspienne.</i>	218, 219
<i>La ville de Scamachi.</i>	234, 235
<i>Le Palais du Roi de Perse à Ispahan.</i>	302, 303
<i>Le Tombeau Royal de Persépolis.</i>	416, 317
<i>La ville de Sieras en Perse.</i>	320, 321
<i>La ville de Gammeron , ou le Bander-Abassi en Perse.</i>	328, 329
<i>La ville de Muscaté en Arabie.</i>	332, 333
<i>Horrible massacre dans la ville d'Astracan.</i>	349

C O P I E

D'une Lettre écrite dans le vaisseau nommé l'Aigle, étant à l'ancre devant la ville d'Astracan. Le 24 Septembre vieux stile 1669.

LE vint-huitième du mois de Mai nous nous embarquâmes à Moscou dans une petite Chaloupe, où nous descendîmes le long de la rivière d'Occa jusqu'au village nommé Dédénof. Nous trouvâmes dans ce village un Yac & un vaisseau que l'Empereur de Moscovie y avoit fait construire. Le sixième Juin nous nous mîmes dans ces deux bâtimens, & arrivâmes le septième devant Nisi-Novogorod, où l'Occa se joint avec la Wolga. La première a du fond partout excepté deux ou trois endroits où nous heurtâmes le terrain. Des deux côtés elle est plantée d'arbres où notre Beaupré s'embarassa de telle sorte qu'il falut l'y laisser. Le Gouverneur de Novogorod nommé *Maxim Ivanowitz Nachokkin*, fit tres-bon accueil à *Butler* qui commandoit ces deux vaisseaux, & fut deux ou trois fois à son Bord, & lui envoya tous les jours des rafraichissemens.

Le premier de Juillet nous entrâmes dans la rivière de Cazanka qui coule à cinq * chagerons de Cazan. Le Gouverneur de cette ville nommé *Jurien Patrovitz Troubieskoi* étoit bien-faisant & civil; il reçut favorablement le Capitaine Butler, & le fournit de quelques vivres dont il avoit besoin.

Le sixième nous levâmes l'ancre, passâmes quelques villes, & entre autres Camuschinka. Cette dernière est fort petite, & n'étoit bâtie que depuis un an. Elle est sur le bord d'une rivière dont elle a emprunté le nom; & qui se décharge dans le Tanaïs, demeure ordinaire des Cosaques qui ne vivent que de pillage.

Le trézième d'Aout nous nous trouvâmes à la vue d'Astracan, que nous saluâmes le lendemain d'onze coups de canon, & de trois décharges de Mousqueterie; après quoi nous levâmes l'ancre & donnâmes fond proche de la ville. On nous avoit dit sur la route que les Cosaques croisoient la Wolga, & nous apprîmes à Astracan-

* Dans la Moscovie on compte les chemins par chagerons, dont les cinq font un mille d'Italie.

can que trois mille Moscovites les cherchoient pour leur donner chasse; & qu'on attendoit des nouvelles du succès de leur entreprise. Il y a trois ans que ces Cosaques firent de grands maux sur la Mer Caspienne; & depuis un an ils ont pris au Czar la ville de Jaik, où ils ont tué plus de huit mille hommes, & fait de grandes cruautés. De cette ville ils allèrent en Perse, où ils en prirent trois dont les habitans furent traités comme ceux de Jaik. Leur Chef nommé *Stenka* ou *Stefan Radzin* prit il n'y a que quinze jours un vaisseau Persan chargé de précieuses marchandises, & de quelques chevaux que le Roi de Perse envoyoit au Czar.

Le dix-septième le Vaivode vint à notre Bord, où il reçut nouvelle que les Cosaques reconnoissoient leur faute: qu'ils se remercioient sous l'obéissance de Sa Majesté; & qu'ils avoient déjà rendu les chevaux dont nous venons de parler. Cette nouvelle fut si bien reçue, que le Vaivode nous commanda de décharger tout notre canon; & nous le fîmes plusieurs fois.

Le dix-neuvième il vint trois Cosaques qui demandèrent audience au Vaivode en qualité d'Ambassadeurs. Ils étoient vêtus magnifiquement, & avoient à leurs bonnets quantité de perles & de diamans. Le Vaivode dit au plus jeune qui portoit la parole, que l'Empereur faisoit grace à leur Général & qu'il oublioit le passé. Ces Ambassadeurs eurent l'audace de demander qu'on reçût leur Maître avec honneur; mais le Vaivode leur répondit que cela ne se pouvoit pour des raisons qu'ils n'ignoroient pas; & que quelque part qu'il allât lui-même ex qualité de Vaivode, il ne lui étoit fait aucun honneur extraordinaire. Ensuite il les mena chés lui, où ces Ambassadeurs murmurèrent de ce qu'on tarδοit trop à leur gré à leur apporter l'eau de vie.

Le vingt-unième l'armée navale des Moscovites parut dès le matin. Elle étoit composée de cinquante trois bâtimens montés de plus de trois mille hommes, & chacun d'une ou de deux pièces de fonte. Sur les deux heures on vit aussi l'armée des Cosaques qui consistoit en vingt trois voiles. Le soir le Vaivode envoya deux cens Moscovites à notre Bord; & dès que l'armée fut devant la ville, elle fit une décharge de toute son Artillerie; & les Cosaques qui n'étoient qu'environ mille hommes, y répondirent par une décharge générale de toute la leur. Les Moscovites ayant redoublé, les Cosaques firent le même: Et ensuite nous en fîmes une de deux

cens coups de mousquet , & de tréze coups de canon. Quelque temps après les Moscovites en passant proche de notre vaisseau en firent une troisième , à laquelle nous répondîmes comme nous avions déjà fait : & quand ceux-ci eurent passé , les Cosaques prirent le poste qu'ils venoient de quitter.

Le vint-deuxième les Cosaques remontèrent la rivière , & s'éloignèrent de telle sorte que nous les perdîmes de vue. Dès ce moment on défendit de les fréquenter ; & le même jour quelques-uns d'entre eux richement vêtus allèrent à Astracan , où le lendemain leur Chef se rendit. Le même jour il fut résolu que l'on garderoit dans la ville ses armes & son étendart. Cet homme est cruel & brutal principalement quand il est ivre ; & alors son plus grand plaisir est de tourmenter ses sujets , auxquels il fait attacher les mains audessus de la tête , leur fait remplir l'estomac de fable , puis on les jette dans la rivière. Il est âgé de quarante ans , & jusqu'aprèsent il n'a fait que des violences qui le font haïr. On dit qu'il a ôté la vie à plusieurs milliers de Moscovites ; à plus de quarante mille Persans , & il en demeure d'accord.

C O P I E

*D'une Lettre de David Butler , écrite à Ispahan le 6 de Mars
1671 touchant la prise d'Astracan.*

LE premier jour de Mars de l'an mil six cens soixente & dix, il vint un ordre de la Cour , portant que tout homme de Mer eût à se rendre à Moscou sur de grosses peines. Ceux de notre Equipage y obéirent avec beaucoup de joie ; & pour moi avant que de partir , je fus chargé d'équiper notre vaisseau , en sorte qu'il ne lui manquât agreils , appareaux , ni vituailles ; & de plus de faire une Barque qui pût servir contre les Cosaques si l'occasion s'en présentoit. Cette Barque fut prête & mise à l'eau au mois d'Avril. Le dixième de ce mois on fit un Corps de huit cens hommes moitié Tartares moitié Moscovites , que l'on envoya à Zaritza sous la conduite du sieur Léventi Bogdonof. Cette ville qui est située sur le bord du Don ou Tanaïs , est à quatre vints lieux d'Astracan. Quelques-uns croient que cette rivière entre dans la Wolga, mais

mais leur opinion est mal fondée, & il faut aux Cosaques une grande journée de chemin pour porter de l'une à l'autre leurs Barques, qui ne sont faites que de gros arbres grossièrement creusés. Ces peuples parlent Moscovite, & ne diffèrent qu'en très-peu de choses des sujets du Czar.

Le vingt-huitième l'on apprit par un prisonnier du parti contraire, que les Cosaques s'étoient emparés de Tzanitza, où la Garnison qui étoit de mille ou douze cens hommes avoit été taillée en pièces. En même temps on reçut nouvelle que les Tartares étoient divisés, & qu'ils se tuoient les uns les autres; sur quoi Bogdanof s'étoit retiré à Chornojar, ville de moyenne grandeur à cinquante lieues d'Astracan. Dès qu'on le sut, le Gouverneur fit équiper tous les bâtimens qui se trouvèrent aux environs, & les envoya à son secours sous la conduite d'Juan Rusinski Colonel Polonois, dont le Lieutenant eut aussi ordre de se tenir prêt pour marcher à la tête de cinq cens hommes, tous Polonois ou Moscovites à la réserve de quelques Allemans, d'un Capitaine Anglois nommé Robert Hem; & de Nicolas Schak mon Lieutenant que l'on avoit fait Capitaine. Un Lundi vingt-cinquième Mai on dépêcha quarante Barques montées de deux mille cinq cens hommes la plupart tirés de la Garnison, à la réserve des cinq cens dont nous venons de parler.

Ce jour à la vue de toute l'armée on pendit le prisonnier Cosaque dont nous avons parlé, après lui avoir fait souffrir des tourmens extraordinaires. Depuis ce temps-là on n'entendit dans la Ville que des murmures: on n'y parla que de révoltes, de mutineries, & de séditions. Pendant ces troubles un Envoyé de l'Empereur vers le Roi de Perse retourna de son Ambassade, & j'achetai de son Chirurgien des étoffes de soie, & quatre cens quatre vints peaux.

Le quatrième Juin on apprit par un Gentilhomme que le même jour que les Moscovites commandés par le Colonel Simeon Juanowits, avoient paru devant Chornojaar, ils s'étoient mutinés sous prétexte que les ennemis étoient & plus forts & en plus grand nombre qu'on ne leur avoit dit. Et que les Officiers avoient tous été massacrés, pour leur avoir voulu remontrer de quelle conséquence il étoit qu'ils demeurassent fermes dans l'obéissance qu'ils leur devoient. Cette nouvelle alarma tous les habitans, & le

Cependant la garde se faisoit partout avec exactitude ; & les Persans , les Circassiens , & les Calmoucs faisoient incessamment la Ronde au son des haubois & des timbales , marchans en cadence sur les rempars , avec une joie extraordinaire , & peutêtre hors de saison.

Le quinzième j'allai manger à la table du Gouverneur ; & après le repas il me fit présent d'une belle robe de satin , de deux hausses-chausses , de deux chemises , m'offrit sa table fort civilement , & me remercia du bon ordre que j'entretenois parmi les cent hommes qu'il m'avoit confiés , & du zèle que je temoignois pour le service de l'Empereur.

Le dixneuvième on reçut nouvelle que les Cosaques approchoient à grandes journées ; & cette nouvelle fut confirmée par des pêcheurs & des paysans qui de toutes parts venoient dans la ville. Dans cette allarme on se mit en tête que nos gens qui s'étoient ensuis , au lieu de charger le canon suivant l'ordre qu'ils en avoient , n'avoient mis sur la poudre qu'un simple bouchon ; ou qu'ils avoient mis le bouchon avant la poudre , & ensuite le boulet , ce qui revenoit à la même chose. Sur ces conjectures mal fondées le Gouverneur me fit appeler ; les fit décharger en sa présence , & les trouva comme ils devoient être. Le même jour le maître de notre navire donna un avis ridicule pour la défense de la ville ; & ensuite il fut posté à la porte *Volnosfentské* , où le frère du Gouverneur nommé *Michailo Simeunowits Priforofski* avoit son quartier.

Le vingtième le Gouverneur me fit Lieutenant Colonel d'un Régiment où je n'avois pas envie d'entrer ; j'en fis néanmoins la fonction contre le gré du Colonel , qui s'imaginant que j'avois fait de grandes instances pour l'avoir , me dit un jour en présence du Gouverneur que ce n'étoit pas le temps des brigues , mais celui de songer à la défense de la Patrie. Le Gouverneur eut la bonté de le desabuser ; & dès ce moment il s'offrit de m'en procurer la confirmation ; de quoi je le remerciai , & le priai en même temps de ne s'en mettre point en peine. Le lendemain on fixa mon Poste près du quartier de ce Colonel & du côté que le Fort étoit le plus foible.

Le vingt-deuxième les Cosaques commencèrent à paroître ; & dès ce même jour ils envoyèrent un de leurs gens avec un Prêtre
Mos-

Moscovite pour sommer la ville de se rendre. Outre la lettre du Gouverneur il y en avoit une en Alleman pour moi, par laquelle on me conseilloit d'empêcher mes gens de combattre, & de ne me mêler de rien si je voulois avoir la vie sauve. Le Gouverneur déchira la lettre avant que de l'avoir toute lue; & dès l'heure même fit couper la tête à ces deux Députés.

Le lendemain quelque trois cens Barques des ennemis approchèrent de la ville, & se postèrent le long d'un vignoble qui n'en étoit qu'à demi-lieuë. Dès qu'ils y furent on mit le feu au quartier des Tartares: & ayant remarqué de dessus le toit de la maison du Gouverneur où j'étois avec lui que quelques Barques de pêcheurs alloient & venoient sur la rivière, je lui dis que cela ne se devoit nullement souffrir, & que tous pauvres qu'étoient ces gens-là, ils pouvoient avoir quelque intelligence avec les ennemis. Sur cet avis qu'il trouva fort bon il fit ruiner tous ces bâtimens; & de quatre rebelles qu'on venoit de prendre, il en fit pendre deux, & couper la tête aux deux autres.

Le vint-troisième mon Colonel s'offrit encore fort obligeamment de me confirmer dans ma Charge, & je lui fis la même réponse qu'auparavant. Le même jour nous fîmes distribuer aux soldats une tonne de forte bière & du tabac, dont un des Agens de l'Empereur nous avoit fait présent. La nuit suivante après avoir fait le tour des rempars avec deux de mes gens, je me jetai sur un matelas pour dormir une heure ou deux; mais je n'en eus guères le temps, & l'on me vint bientôt avertir que les Rebelles venoient à l'assaut & qu'ils étoient à la porte *Wofnasskè*. Cependant ayant découvert un escadron qui s'avançoit, je fis faire feu de notre canon; & pendant ce temps-là *Thomas Bailli* Colonel Anglois armé d'une cuirasse me vint trouver avec plusieurs Officiers Allemands, il m'avertit qu'ils étoient trahis, & que ses soldats l'avoient blessé aux jambes & au visage pour les avoir exhortés à bien faire, & à repousser vigoureusement leur ennemi mortel.

Bienque la trahison fût visible & que je n'en doutasse point, je feignis de ne pas croire que le mal fût tel qu'il le faisoit, & lui conseillai de retourner à son Poste, où j'espérois qu'il trouveroit ses soldats plus souples qu'il ne pensoit. Lui & ceux qui l'accompagnoient y allèrent sur ma parole; & trouvèrent d'abord les soldats prêts à suivre leurs ordres; mais cette bonne volonté ne du-

ra pas long-temps, car une heure après on me vint dire qu'on les avoit tous massacrés; & au même temps qu'on m'en parloit, un Capitaine Alleman qui étoit tout proche de moi fut saisi par ses valets, lié & assassiné. Ce cruel spectacle effraya le Chirurgien qui m'accompagnoit; & pour se garantir des traîtres, se vouloit jeter malgré moi du-haut en-bas de la muraille; mais je l'en empêchai en lui disant que je savois un moyen plus seur de nous sauver. J'avois remarqué au bas de la Tour une ouverture fort propre à cela; je l'y menai avec son valet & deux hommes de notre Equipage & quand nous fûmes descendus, les sentinelles qui me connoissoient nous laissèrent passer, le Chirurgien le premier & moi après, mais nous ne vîmes plus ni le valet ni les matelots. Sitôt que nous eûmes passé nous entrâmes dans l'eau jusqu'au cou pour gagner le quartier des Tartares qui étoit le lieu le plus seur pour nous; & esuyâmes chemin faisant quantité de coups de mousquet. Nous n'avions marché qu'un demi quart d'heure quand nous apperçûmes deux hommes que nous prîmes pour des Cosaques. Leur vuë allarma le Chirurgien, qui sans songer à ce qu'il faisoit tira son pistolet sur eux & se jeta tout éperdu dans la rivière. Cependant ces deux hommes étoient deux Officiers de la ville qui comme nous fuyoient la rage des soldats: & dès que je les reconnus, je dis au Chirurgien qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & qu'il pouvoit librement sortir du lieu où il étoit. Mais j'eus beau dire, mon Chirurgien ne répondoit point; c'est-pourquoi je me mis dans l'eau & l'en retirai à demi mort de la frayeur qu'il avoit eue. Lorsqu'il en fut un peu revenu nous continuâmes à marcher, & trouvâmes un quart d'heure après un petit bateau où dormoit un homme, que nous contraignîmes de nous mener de l'autre côté. Cet homme nous mena dans un hameau où il n'y avoit que des pêcheurs, auxquels nous contâmes ce qui se passoit. Puis voyant que ce lieu étoit trop proche de la ville pour y être en sureté, je proposai au Chirurgien & aux Moscovites de nous faire mener plus loin. Ceux-ci n'y voulurent point entendre, mais le premier après quelque difficulté se laissa enfin persuader. J'avois sur moi quelque trente cinq francs monnoie de Hollande, dequoi j'achetai une Tente, dix livres de pain & une hache; & avec cela nous tâchâmes de trouver un plus seur azile. A deux ou trois heures delà nous rencontrâmes des Pêcheurs à qui nous contâmes no-

tre infortune & la ruine d'Astracan. Ils témoignèrent y être sensibles, & promirent de nous aider autant qu'ils le pourroient. Ils nous menèrent dans leurs cabanes où nous trouvâmes un Colonel, deux Capitaines Moscovites, & quarente six soldats. Ces gens-là venoient de Terki & alloient à Astracan, dont ils ne savoyent pas que les Cosaques fussent les maîtres : mais quand le Colonel le sut, il résolut de retourner d'où il venoit avec ses Capitaines, & laissa-là ses soldats. Ainsi nous nous mêmes tous cinq dans un même bateau, & nous fîmes mener vers la Mer sans nous éloigner de la côte de peur de trouver ce que nous fuyions. Sur la fin du jour nous vîmes une Barque qui tâchoit de nous approcher; & plus ils faisoient d'efforts pour cela, plus nous tâchions à force des rames de nous en éloigner : mais nous ramâmes inutilement; & nous tombâmes bientôt après entre les mains de nos ennemis. C'étoient les quarente six soldats dont nous avons parlé; lesquels indignés que leur Colonel les eût abandonnés, avoient résolu de s'en vanger. Nous étions si peu & si mal armés que nous ne pûmes leur résister, ni les empêcher de nous dépouiller presque tous nus; Après cela ils nous lièrent les piés, & nous remenèrent chés les pêcheurs où nous les lavions laissés le matin. Là ils enfermèrent le Colonel dans l'Eglise, & lui donnèrent permission de prier Dieu tant qu'il voudroit; & pour nous autres, ils nous lièrent plus cruellement, & nous veillèrent toute la nuit.

Le lendemain ils nous menèrent vers Astracan que nous aperçûmes sur les deux heures, & quand nous en fûmes environ à une portée de mousquet, ils se retirèrent à l'écart pour partager ce qu'ils avoient pris à leurs Officiers & à nous. Pendant ce temps-là je crus qu'étant libres, nous pouvions courir à la Barque, nous jeter dedans, & nous mettre au large. Je m'en ouvris au Chirurgien qui pour rendre le parti plus fort, dit notre dessein au Colonel. Ce lâche croyant fléchir ses bourreaux en nous trahissant les avertit de veiller sur nous, & ils profitèrent de son avis. Nonobstant cela je persistai dans ma résolution; & dis au Chirurgien que si la Barque m'avoit manqué j'avois encore des bras pour nager de l'autre côté de la rivière, d'où j'irois parmi les Tartares, où j'espérois être bien reçu. Un moment après je m'écartai & courus de toute ma force vers un endroit de la rivière qui n'étoit pas profond; Je n'allai pas fort loin sans être vu & poursuivi; &

fur le point de me jeter dans la rivière, une pierre qui me fit tomber donna le temps à mes ennemis de me joindre. Ils se jetèrent tous sur moi avec tant de furie, & me donnèrent tant de coups que je ne crus pas en relever. Dans cet état ils me lièrent les piés & les mains, & me jetèrent comme une bête dans la Barque, où ils entrèrent un moment après & nous menèrent à Astracan. Avant que d'y arriver le Chirurgien leur offrit pour ma rançon cinq cens florins, & pour la sienne deux cens cinquante. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient se dispenser de nous mener à Astracan, mais qu'ils mettroient tout en usage pour nous sauver la vie. Sur les six ou sept heures du soir nous entrâmes dans la ville, où nous fûmes d'abord menés devant Radzin Chef des Cosaques, qui étoit assis dans la rue devant la maison de l'Evêque, buvant avec ses Officiers, qui aussi-bien que lui étoient yvres ou peu s'en faisoit. Ce Chef demanda au Chirurgien qui il étoit; & quand il fut ce qu'il savoit faire, il lui donna la vie & l'envoya panser ses blessés. Il me demanda la même chose, & le Chirurgien répondit que j'étois son camarade. Mais que sçais-tu continua-t-il en s'adressant à moi? Je ne répondis rien, parce que je m'en rapportois au Chirurgien qui avoit si bien commencé, & qui enfin m'abandonna; ainsi je demeurai tout seul assés résolu à la mort que je croyois inévitable. Pendant que je me fortifiois dans la résolution où j'étois de la recevoir avec fermeté, on interrogea le Colonel, qui fut condamné à être jeté du haut en bas d'une Tour nommée *Roofcat*, d'où le Gouverneur & son Chancelier avoient aussi été jetés, après avoir souffert ce que le Barbare put s'imaginer de plus cruel. Pour le reste des Officiers, les uns furent taillés en pièces & les autres néyés.

Durant le peu de temps que je fus devant le Général, je n'entendis parler que de cruautés & de tortures, à quoi j'étois si accoutumé que rien ne fut capable d'ébranler ma résolution; & comme j'attandois à tous momens l'attrêt de ma mort, Stenko me regarda fixement & commanda qu'on me donnât de l'eau de vie. Ce commandement vint fort apropos, car j'allois tomber en défaillance, & deux grandes tasses de ce bruvage m'en empêchèrent agréablement, & m'aidèrent à me rendre à l'armée où il ordonna que l'on me menât.

En entrant dans un bateau qui étoit proche de celui du Général, je

je fus reconnu par un soldat qui dit à la veuve d'un Officier que j'étois plus heureux que son mari puisque j'étois encore au monde. Ce soldat le dit à quelques autres, & ceux-ci à un jeune Alleman, qui voyant le carnage que l'on faisoit des Etrangers s'étoit jeté parmi les Cosaques, en apparence comme ami, quoiqu'il les haït en-effet. Dès que ce jeune homme fut où j'étois il me vint voir, me fit de grandes caresses, & me protesta en me quittant que s'il trouvoit l'occasion de me servir, il l'embrasseroit de tout son cœur. Je reçus comme je devois les témoignages de son amitié, mais je crus bien que ma vie ne seroit pas longue, le lieu où j'étois étant celui où à toute heure on néyoit quelques misérables, au nombre desquels je ne doutois pas que je ne fusse bientôt mis. Après avoir été deux jours dans cette appréhension mortelle on m'enferma dans une Tour, où l'on me lia les mains tantôt sur le dos, tantôt aux piés, & d'une manière si cruelle que la mort m'eût été plus douce. Le Chirurgien & le jeune Alleman dont j'ai parlé ayant appris l'état pitoyable où j'étois me vinrent voir; tâchèrent de me consoler, & m'assurèrent que ce mauvais temps ne dureroit pas. Ha! leur dis-je, qu'il est aisé de consoler quand on ne souffre pas; & que ceux qui se portent bien ont peu de raison de s'étonner de l'impatience des affligés. Je fus quelque temps sans rien dire, la violence de mes douleurs m'ôtant à tous momens l'usage de la voix & de la parole. Aussitôt que je pus parler, je les priaï de faire en-sorte qu'on abrégât mes peines, & qu'on m'ôtât promptement la vie, la mort étant mon unique consolation. Envain il m'exhortèrent à attendre avec résignation que le Ciel terminât mon sort, je les suppliai de considérer que ma patience étoit à bout, & qu'absolument je voulois mourir. Il étoit défendu parmi les Cosaques de parler pour un prisonnier; & nul ne l'osoit faire qu'il ne courût risque de la vie: cependant le jeune homme qui accompagnoit le Chirurgien sortit dans la résolution de mépriser cet ordre, & de prier qu'on finît mes maux.

Une heure après qu'ils m'eurent quité, des Cosaques entrèrent & me lièrent plus sévèrement qu'on n'avoit fait les piés & les mains ensemble. Dans cet état ils me roulèrent tout nu dans une fosse, où les crapaux & plusieurs autres semblables bêtes furent toute la nuit sur moi. Je la passai à prier Dieu qu'il m'ôtât la vie, tant pour finir mes maux présens, que pour éviter les supplices dont on me menaçoit.

Le lendemain mes deux amis me vinrent dire que le Général me demandoit. Ils m'ôtèrent mes liens & me menèrent devant lui. Après quelques paroles il m'ordonna de suivre Faber (c'étoit le nom du jeune Alleman dont j'ai tant parlé) & de demeurer avec lui jusques à nouvel ordre, J'y demeurai quatre ou cinq jours, pendant lesquels il ne se passa pas un moment que l'on ne fit mourir quelqu'un, soit en le coupant par morceaux, ou en le pendant par les piés.

Le troisième de Juillet mes premiers boureaux me tirèrent de la maison de *Faber*, & me menèrent sur le bord de l'eau, où ils dirent qu'ils m'alloient jeter, si je ne leur payois les cinq cens francs que le Chirurgien avoit promis pour ma rançon. Le généreux *Faber* dit que l'on m'avoit tout ôté, & que je n'avois garde de leur donner ce qu'ils demandoient, mais qu'il les alloit payer pour moi. „Enfans dit-il, en les leur contant, voilà la rançon de mon ami, où „j'ai part aussibien que vous puisque je sers le même Maître, mais „je vous cède mes prétentions; partagez le tout entre vous autres & laissez mon ami en paix. Il me remena ensuite avec lui, & continua à me traiter avec autant de soin que si j'avois été son père.

Trois jours après on me remena devant le Général qui buvoit avec ses amis dans la cave du Gouverneur; j'y vis entre autres trois Cosaques parés de mes habits & de ce que j'avois de plus beau. Je demurai-là un quart d'heure pendant lequel le Général but plusieurs fois à moi dont je ne lui sus point de gré, craignant à toute heure qu'étant sou & accoutumé aux cruautés, il ne commandât qu'on m'assommât. Dans cette appréhension je ne songeai qu'à me retirer; & le fis sans bruit dès que je le pus.

Le neuvième on ficha un croc à l'un des côtés du Segretaire *Alexis Alexiowits*; & dans cet état on le suspendit avec le fils du Kan de Guilan à un poteau où ils expirèrent quelques jours après. Ensuite on pendit par les piés contre la muraille du Château les deux fils du Gouverneur, dont l'un n'avoit que huit ans & l'autre seize. Le lendemain étant encore tous deux vivans, on détacha le plus jeune, & l'on jeta l'aîné du haut de la Tour, d'où quelques jours auparavant on avoit jeté son père.

Le vint & unième le Général sortit d'Astracan accompagné de douze cens hommes, & se fit suivre d'un nombre infini de petites

Barques. Il laissa dans la ville vingt hommes de chaque centaine sous la conduite de deux Gouverneurs, tous deux de même nation & de même ville que lui.

Pendant son absence on continua à massacrer comme s'il eût été présent; & il n'y avoit point de jour qu'il n'en fût tué plus de cent cinquante. Ces cruautés qu'on exerçoit sans distinction, me firent craindre que mon rang ne vint, & dans cette crainte je fis une fosse où je me cachois la plupart du temps, & d'où j'entendois jour & nuit les cris pitoyables de ceux que l'on exécutoit.

Le vingt-deuxième on redoubla les cruautés, & l'on commença à en tourmenter un plus grand nombre que de coutume. Ce changement me fit frémir; & je commençois à desespérer toutafait de mon salut quand le Chirurgien me vint dire qu'il avoit obtenu permission de faire un voyage, & un passeport pour lui & pour un valet sous la caution de mon Bienfaiteur qui répondit de son retour. Nous acordâmes que je passerois pour son valet; & dès ce moment je me préparai à le suivre dans la Barque de deux Banians, qui après avoir été dépouillés avoient obtenu le passage libre.

Le vingt-quatrième je me fis razer la barbe & les cheveux, & le lendemain nous partîmes. Le jour suivant nous entrâmes en mer, & apperçûmes de loin trois Barques qui faisoient la même route. Sur le Midi le vent se tourna au Nord-Est, & devint calme sur le soir. Le vingt-sixième une des trois Barques nous joignit, & nous apprîmes qu'elle étoit chargée de sel, qu'on menoit à Terki. Nous résolûmes de la suivre, & nous passâmes tout le jour le long de quantité de roseaux. Sur le soir ayant jeté l'ancre à une portée de canon de ces trois Barques qui nous suivoient, nous en vîmes deux venir à nous; & en abordant de chaque côté ils firent une décharge qui fit plus de peur que de mal. Nous étions au nombre de quaranté six, la plupart Banians, & quelques Tarrares, Persans, & Bouchars; & les Corsaires n'étoient que dix-huit qui passèrent dans notre Bord d'une manière si terrible, que les Banianes pensèrent mourir de frayeur. Dès qu'ils apperçurent les voleurs ils joignirent les mains, se j'etèrent à genoux, & leur demandèrent la vie d'un air qui témoignoit qu'ils avoient grand' peur de la perdre. Pendant qu'ils pleuroient on les dépouilla eux & nous, jusqu'à nous ôter nos provisions: Et quand ils eurent tout visité ils lièrent le Chirurgien, & le menacèrent de la torture s'il ne leur indiquoit

quoit ceux qu'il savoit avoir de l'argent. Ces menaces l'intimidèrent; il leur donna huit ducats & mon cachet que je lui avois donné en garde; & quatre double-ducats à lui qu'il n'avoit pu avaler; soit que son estomac fût plein, ou qu'ils fussent un peu plus massifs que cinquante deux ducats qu'il y avoit déjà fait passer.

Après nous avoir dévalisés, les Barbares tinrent conseil, où les uns opinoient à nous ôter à tous la vie, & les autres à nous la laisser; Ces derniers l'ayant emporté, il nous annoncèrent qu'ils nous la donnoient à condition que nous tirassions vers la Mer, & protestant que s'ils nous trouvoient près de Terre ils nous jetteroient dans la Mer. Nous levâmes l'ancre pour leur obeïr, & un vent d'Oüest qui étoit violent nous mit au large de la Mer: Comme le vent augmentoit toujours nous ne la pûmes tenir longtemps, & nous mouillâmes sur trois brasses d'eau. Le trentième nous fîmes voiles; & le Pilote malgré nous ayant voulu ranger la Côte, nous découvrîmes deux Bâtimens, l'un desquels vint fondre sur nous avec tant d'impétuosité que nous ne pûmes l'éviter. Dès que les Banianes les virent ils recommencèrent à hurler; mais les voleurs impitoyables sans avoir égard à leurs cris leur ôtèrent le peu que les autres leur avoient laissé. Quand ils les eurent dépouillés, ils s'adressèrent au Chirurgien pour lui demander quelle sorte d'homme ou plutôt quel Diable j'étois; il est vrai que j'étois affreux, m'étant barbouillé de noir & de graisse qui faisoient un vilain effet, & n'ayant pour coëffure qu'un bandeau sale comme les Banianes. Cependant les voleurs se jetèrent comme des loups sur le peu de vivres qui nous restoient, & je portai ma main à la bouche en levant les yeux au Ciel pour les prier de ne pas tout prendre. Mes grimaces leur firent pitié, & ils convirent de nous en laisser en me faisant signe qu'ils m'entendoient. Ensuite ils prirent le Chirurgien & le mal-traitèrent pour l'obliger à découvrir où étoit son argent, mais par bonheur il étoit encore dans son estomac, & il en fut quitte pour quelques coups. Soit que les voleurs eussent du dépit de ne trouver pas ce qu'ils cherchoient, ou qu'ils ne crussent pas deux marchands Tartares qui juroient avoir tout perdu, ils les jetèrent dans la Mer où ils se néyèrent, & nous menacèrent de la même peine si nous étions assés hardis que d'approcher de Terre. Après cette menace ils sortirent de notre Barque, & nous mouillâmes où nous étions sur trois brasses & demi de fond.

Le fixième Septembre nous fîmes route au Sud, & rencontrâmes une Barque montée de Persans qui venoient aussi d'Astracan, & qui n'avoient eu aucune aventure parce qu'ils n'avoient pas été terre à terre comme nous. Dès qu'ils nous virent ils levèrent l'ancre, & nous joignirent pour naviger plus sûrement. Le soir le vent tourna au Nord-Est; & ayant remarqué que nous prenions trop du côté de l'Oüest, j'en dis mon sentiment qu'on ne voulut pas écouter, ce qui fut cause que le lendemain nous nous trouvâmes proche de terre, le vent étant à l'Est quart au Nord. Ainsi tout le jour malgré nous nous côtoyâmes le rivage; & sur le soir le calme nous ayant surpris, nous nous servîmes de nos rames, & perdîmes de vuë l'autre Barque. C'étoit un mal pour nous, mais ce n'étoit pas le plus grand; nous avions faim, le pain nous manquoit, & nous ne savions où en prendre. Les Banianes qui sont toujours fort bien pourvus dans leurs voyages, avoient eu l'adresse & le bonheur de cacher si bien leurs provisions que les pirates tous fins qu'ils étoient n'en avoient trouvé qu'une partie; Ces bonnes gens voyant le besoin où nous étions, nous firent part de ce qu'ils avoient, de peur que la nécessité ne nous portât à quelque violence. Tous les matins après avoir jeté dans l'eau une partie de leurs provisions pour nourrir les poissons, ils nous donnoient deux petits gâteaux sans levain, chacun grand comme les deux mains, & de l'épaisseur d'une oublie. C'étoit quelque chose & presque rien pour de misérables affamés qui n'avoient que cela pour vivre: Ainsi nous languissions & traînions une vie mourante.

Cependant le vent n'étant pas bon pour la route que nous voulions faire, nous fîmes trois jours à l'ancre sur une demi-brasse de fond. Le vent étant tombé nous ramâmes, & chacun demeura d'accord de mettre en commun ce qu'il lui restoit de provisions. Cette douceur pour ceux qui n'en avoient aucune, fut bientôt suivie d'une amertume qu'on n'avoit point prévue; le bois de cuisine manqua, & c'étoit un malheur pour ceux qui faisoient quelquefois chauffer un peu de farine & d'eau pour étourdir la plus grande faim. Après y avoir un peu pensé je proposai de couper le bois le plus inutile de la Barque: On en convint, on fit du feu, & ce petit secours nous donna moyen de languir plus long-temps que nous n'eussions fait. Le dixième le vent étant Est quart à l'Est nous fîmes route au Sud, & rangeant la Côte tout le jour, nous mouillâmes

le soir sur cinq piés d'eau : cela me donna occasion de descendre à Terre où je trouvai des brossailles & quelque peu d'herbes dont les autres me furent bon gré.

Le lendemain nous levâmes l'ancre & allâmes toujours Terre à Terre jusques au soir qu'il falut ancrer à une lieuë de quatre ou cinq voiles que nous avions vuës tout le jour. Une heure après le vent fraîchit & les vagues entrèrent toute la nuit dans notre Barque ; dequoi les Banianes effrayés poussèrent de profonds soupirs qui nous firent pitié. La peur qu'ils avoient de périr nous obligea d'approcher de Terre quoiqu'avec une peine extrême , & nous ne l'eussions jamais pu , sans que notre Barque étoit plate & large de varangue.

Le trézième nous fûmes pillés pous la troisième fois , & comme nous fûmes surpris , le Chirurgien n'eut pas le temps d'avaler ses ducats : ainsi ils eussent été perdus si je ne m'étois avisé de les cacher dans le sable ; & n'ayant rien pour marquer l'endroit où ils étoient , je me jetai dans des roseaux qui étoient tout proche , & m'en couvris le mieux que je pus. Je n'y eus pas été un quart d'heure que les Cosaques m'y trouvèrent , & leur mauvaise humeur me fit craindre un fâcheux succès. Pour l'éviter s'il étoit possible je contrefis le fou , & mes grimaces apaisèrent un peu leur furie. Ils voulurent néanmoins savoir si je n'étois pas Alleman , & quand on leur eut dit que non , ils se contentèrent de me traiter comme les autres à qui ils avoient tout ôté excepté le caleçon. Un quart d'heure après ils nous quittèrent , & nous cherchâmes les ducats du Chirurgien , qui étoient si bien cachés qu'on eut de la peine à les trouver. Nous avions demandé aux Cosaques si nous avions passé *Tarku* ; mais ils eurent la dureté de ne nous pas répondre ; & quand il s'agit de lever l'ancre nous ne savions ni où nous étions , ni de quel côté nous devions tourner. Cependant nous étions tout nus , nous n'avions pas un morceau de pain , & ne savions comment sortir du triste état où nous étions.

Après avoir mangé quelques herbes que nous trouvâmes aux environs , nous fîmes route de grand matin le vent étant Est-Sud-Est quart au Nord , & cinq ou six heures après le vent s'étant tourné à l'Est-Sud-Est , il nous poussa à une lieuë de l'endroit d'où nous étions partis le matin. Nous fûmes contrains d'y mouiller le vent continuant à fraîchir , & les houles étant extrêmement grosses.

Quel-

Quelques heures après nous apperçûmes sur le rivage trente Tartares qui nous firent signe d'approcher de Terre, & dès que nous les vîmes les Banianes se mirent à hurler d'une pitoyable manière. Plus on tâchoit de les consoler plus ils se tourmentoient dans la crainte de l'esclavage où ils se croyoient prêts de tomber. Quand ils furent las de hurler, un des plus vieux d'entre eux se jeta dans l'eau, & s'alla jeter aux piés des Tartares qu'il pria tout en larmes, les mains jointes & à deux genoux de ne le faire point esclave. Pendant qu'il crioit & se tourmentoit on nous fit tous descendre à terre, où les autres Banianes joignant leurs cris à ceux du vieillard affligé, faisoient un terrible concert. Cependant les Tartares que ces crieries n'émurent guères nous demandèrent de l'argent, & c'est ce que nous n'avions point. Il en falloit pourtant, mais par bonheur ils ne demandèrent que trente florins pour chacun de nous que les Banianes cautionnèrent. Delà ils nous menèrent par terre à une Baye éloignée de notre Barque de deux ou trois heures de chemin. Comme la route étoit difficile, & toute semée de petits cailloux fort aigus où il falloit marcher les piés nus, nous fûmes bientôt tout en sang. Mais quelque maux que nous eussions, la faim étoit le plus grand de tous; & j'éprouvai alors qu'il n'en est point de plus sensible. Dès que nous fûmes arrivés au hameau des Tartares où nous trouvâmes plusieurs Moscovites, je leur fis connoître le besoin que j'avois de manger. Entre ces derniers il s'en trouva deux que j'avois connu à Astracan, & ils ne m'eurent pas plutôt vu qu'ils me donnèrent du pain & du poisson. J'en mangeai fort avidement, ou pour mieux dire je dévorai tout ce qu'on me donna. Mes bienfaiteurs voyant de quelle force je mangeois, me donnèrent avis que c'étoit me perdre que d'y aller si âprement, & me voulurent arrêter au milieu de ma course; mais bien loin de les croire j'avalai le reste sans mâcher, & peu s'en salut que je n'étouffasse. D'un autre côté le Chirurgien n'en faisoit pas moins, & quelque avis qu'on lui donnât, il n'en profita pas plus que moi. Après avoir attendu trois jours que le vent fût propre pour aller à Tarku, nous résolûmes d'y aller à piés. La résolution étoit hardie parcequ'il étoit fort à craindre que les Tartares ne nous arrêtaient en chemin: mais les provisions nous manquoient, & la faim nous faisoit horreur.

Ainsi nous partîmes le lendemain, & allâmes coucher à un village des Tartares de Circassie. Le lendemain nous arrivâmes de

bonne heure à Tarku, où le Chirurgien trouva un homme de sa connoissance à quil il promit huit ducats pour le mener à Derbent ! J'y vis aussi un Agent du Czar Turc de nation & qui professoit le Christianisme. Il s'étoit sauvé d'Astracan où je lui avois souvent parlé, & il m'offrit fort obligeamment sa maison pour autant de temps que je voudrois. La résolution où j'étois de ne quitter point ma Compagnie m'obligea de le remercier, & le même jour je tombai malade de l'excès de bouche dont j'ai parlé, & fus deux jours à l'extrémité.

Le sixième Octobre nous partîmes ; & après trois jours de marche dans un pays fort inégal, nous arrivâmes à un village nommé *Andre-Déréefad* appartenant à un Tactare qu'on appelle le Prince *Chapelle*. J'y vis sur le dos d'un Persan mon justau-corps de velours qu'il dit avoir acheté à Tarku des Tartares du pays, qui l'avoient ôté à quinze Allemans qu'ils avoient faits esclaves. C'étoient les gens de notre Equipage qui s'étoient sauvés d'Astracan, & qui avoient eu le malheur de faire naufrage proche de Tarku. La seule fourrure de ce justaucorps me coûtoit quarente ducats, & on me l'offroit tout entier pour cinq ou six que je n'avois pas, les Tartares m'ayant tout ôté.

De ce village où nous ne pûmes trouver les moyens d'aller plus loin, nous retournâmes à Tarku, où le Turc Chrétien dont j'ai parlé me présenta à un de ses amis qui me prit en sa protection pendant mon séjour dans cette ville. Quoique cet ami fût puissant, je n'étois pas trop en sûreté dans une ville qui avoit tenu le parti des Rebelles, & dont les habitans avoient néyé un Député que le Gouverneur avoit dépêché vers Moscou. Quelques jours après le jeune Alleman à qui j'avois tant d'obligation arriva à Tarku avec un de nos matelots appelé *Karsten Brant*. Ils s'étoient sauvés d'Astracan trois semaines après nous, & n'avoient trouvé en chemin aucune mauvaise aventure. Il nous dirent que les Cosaques y étoient toujours aussi cruels qu'auparavant ; que jour & nuit on y massacroit les personnes de mérite, & qu'ils ne croyoient pas que dans un mois il y restât un honête homme.

Comme je méditois les moyens de sortir d'un lieu où toutes sortes d'étrangers n'étoient pas trop en sûreté, on me vint dire que le Chirurgien dans la chaleur d'une débauche avoit offert quarente francs pour nous faire mener à Derbent par une voie seure & commode. J'en eus quelques heures de chagrin, acausé que le voiturier

turier à qui il avoit parlé n'acceptoit l'offre qu'on lui faisoit, qu'à condition que le Prince des Calmoucs qui résidoit dans ce lieu-là le lui permit; & il n'étoit pas apropos qu'il fût qui nous étions. Cependant la chose réussit mieux que nous ne pensions, & le *Semkal* (c'est le nom du Prince que je craignois) ne fit nulle difficulté de permettre ce qu'on souhaitoit.

Le vint & unième nous partîmes avec des gens de plusieurs nations, les uns desquel étoient à cheval & les autres en chariot. Le vint-quatrième nous fûmes à Derbent & le lendemain à Boinac, où la plupart de nos matelots étoient esclaves. Je leur écrivis par notre guide, les exhortai à demeurer fermes dans leur Religion; & leur fis dire que j'allois travailler à leur délivrance: que si cependant ils avoient besoin de quelque chose, ils m'écrivissent avec confiance à Derbent, où j'espérois trouver moyen de subvenir à leurs besoins. C'est en substance ce que je mandois, & je le fis inutilement, le voiturier par qui j'écrivois en ayant usé de mauvaise foi.

En me promenant à Derbent le hazard voulut que je trouvassé deux de nos gens qui avoient été deux mois esclaves. Ils m'apprirent que dix jours après leur départ d'Astracan ils se trouvèrent vers la Côte du Daguestan, où le vent étant trop forcé, & n'ayant plus de provisions, ils avoient pris le parti d'aller échoûer à quelques brasses du rivage où ils avoient enterré ma valise dans l'intention de l'envoyer querir de Derbent. Qu'ils avoient marché le premier jour sans aventure, mais que le lendemain ils avoient été attaqués par vint deux ou vint trois Calmonks tous à Cheval, à la tête desquels étoit le frère du Semkal nommé Ali-Sultan qui commandoit à Boinac. Que ces Barbares avoient violé la femme de Corneille Brak, & dépouillé les hommes tous nus, qu'ils avoient attaché à la queue de leurs chevaux, les faisant marcher à reculons l'espace de deux ou trois lieues. Qu'en cet état on les avoit menés vers la Mer où ils avoient passé la nuit, & que les Tartares les avoient rejoints le lendemain lorsqu'ils pensoient en être quitte, qu'ils leur avoient ôté jusqu'à la chemise sans excepter la femme de Brak & son enfant qui n'avoit que six mois. Qu'ensuite on les avoit menés les uns à Derbent, les autres à Boinac, & quelques-uns dont ils n'avoient point oui parler depuis, dans un village dont ils ne savoient point le nom. Que Jean Struys & deux autres étoient tombés entre les mains des sujets d'Osmin Prince Tartare, que le premier avoit d'a-

bord été troqué contre un cheval ; & depuis vendu à un marchand de Derbent cent-cinquante Abassis, qui font environ cent florins monnoie de Hollande : & que pour eux, ils avoient pris si bien leurs mesures pour s'enfuir à Derbent qu'ils y avoient réussi ; & qu'ils avoient eu le bonheur d'y trouver un Prince humain, & de charitables Banianes qui les avoient fournis de tout. Voilà ce que j'appris de l'aventure de nos gens à qui l'on avoit dit qu'on m'avoit pendu par les piés dans la dérouté d'Astracan, d'où ils croyoient qu'aucun étranger ne fût échapé.

Pendant mon séjour à Derbent je priai le Sultan de demander au Prince Semkal la liberté de nos gens : ce qu'il fit sans répugnance, mais ce fut inutilement, les intéressés ayant formé des oppositions invincibles. Ensuite j'obtins permission d'aller à Schamachi où je pensois aller avec huit chevaux de loüage, mais je n'en pus trouver pas un, & je fus obligé de faire la moitié du chemin à pié.

Le vint-deuxième d'Octobre, Faber, le Chirurgien, un Enseigne, trois de nos gens & moi nous partîmes de Scabaran avec une Caravane qui alloit à Scamachi, où nous arrivâmes trois jours après. Nous y trouvâmes Jean Struys qu'un Ambassadeur de Pologne avoit racheté ; & je priai cet Ambassadeur de nous aider de son crédit auprès du Kan pour la délivrance de nos gens. J'en reçus de belles paroles, mais en-effet je n'obtins rien, cet homme n'ayant aucun zèle ni pour son Roi ni pour les Chrétiens.

Deux ou trois jours après le Kan m'ayant donné audience, je lui remontrai l'injustice que les Calmouks faisoient à nos gens : Il me promit de s'en informer, & de faire pour eux tout ce qu'il pourroit ; mais sa promesse n'eut aucun effet. C'est-pourquoi je résolus d'aller présenter requête au Roi, auprès duquel je crus que notre Nation avoit quelque crédit. Pour y aller je pris d'un Baniane soixante & quinze Abassis, à condition de lui en donner vint-cinq de profit dès que je serois à Ispahan ; & si le payement étoit différé quelques jours, le Chirurgien qui étoit caution de cette somme s'obligeoit de lui en donner à Scamachi cent vint cinq.

Après avoir donné ordre à tout, & passé au Chirurgien une obligation de cent trente cinq francs qu'il m'avoit prêtés à Astracan, je partis de Scamachi le quinzième jour de Novembre avec un de mes canoniers nommés Corneille de Vries : Faber & le reste de mes gens étant demeurés en cette ville avec le Chirurgien.

Nous souffrîmes jusqu'à Ardeuil où nous arrivâmes deux mois après

après des peines incroyables. Là les provisions nous manquèrent, & n'y ayant trouvé personne de notre connoissance nous résolûmes d'aller à Tauris qui est à six journées d'Ardeuil. La nécessité où nous nous trouvâmes m'obligea de vendre ma valise & le peu de hardes qui me restoient, dequoi je fis six Abassis, & cinq que j'empruntai d'un Baniane, qui étoit justement la somme que demandoit le voiturier pour nous mener à Tauris.

Le premier jour de Mars nous arrivâmes à Tauris, où j'allai d'abord chés les Capucins qui me reçurent favorablement. Outre cela ces bons pères me firent toucher quarente cinq Abassis pour les frais de mon voyage, dont je leur laissai une obligation. Il ne me restoit plus qu'à partir lorsque je me souvins que Tauris étoit l'ancienne Ecbatane capitale de la Médie. Je voulus voir si elle ressembloit encore à ce qu'elle étoit en ce temps-là, & je trouvai que c'est encore une grande ville fort peuplée, où il y a toujours quantité de Turcs, d'Indiens, de Moscovites, & de Persans qui y portent de toutes sortes de marchandises, & principalement des soies de la Province de Guilan. Les vivres y sont à fort bon marché, & j'appris que les Arméniens qui s'y sont habitués se sont enrichis dans le trafic qu'ils entendent mieux que les Persans.

Comme vous êtes fort curieux vous serez peutêtre bienaise d'avoir le plan de cette ville qui est assurément des plus belles de toute la Perse. Elle est située au quatre vint troisième degré trente minutes de longitude; & au quarentième degré quinze minutes de latitude dans une plaine presque toute entourée de montagnes. Le pays d'alentour est bon & fertile, & les légumes y sont excellentes. Il coule au milieu de la ville une petite rivière qui croit dans la saison des pluies jusques à faire de grands ravages. Comme elle est célèbre par toute l'Asie pour le grand trafic qui s'y fait, ses Bazars qui sont couverts, sont toujours remplis de tres-riches marchandises; il y a quantité d'ouvriers en soie qui font de tres-belles étoffes. Les autres artisans comme forgerons, orfèvres, tourneurs ont des Bazars apart; & il n'est point de ville en Perse où il se fasse de si belles peaux de chagrin, ni où il s'en consume une si grande quantité.

La plupart des maisons sont basses, & revêtuës audehors de terre détrempée avec de la paille hachée, & blanchie avec de la chaux. Ses Carvanseras sont beaux & commodes, & l'on y voit de belles Mosquées. Dans le Meidan ou la grande place il y en a une de
nul

nul usage ; & près delà une belle Eglise qui a servi aux Arméniens, & qu'on laisse aussi tomber en ruine. Mais la plus superbe de toutes est celle qui se trouve dès l'entrée du chemin d'Ispahan. La structure en est admirable , & l'on y monte par huit grandes marches. La porte est taillée dans une pierre blanche & transparente de vint quatre piés de haut sur dix ou douze de largeur ; ce qui paroît beaucoup au milieu d'une façade de cinquante pas , revêtuë de briques vernissées de différentes couleurs. Des deux côtés il y a deux tours extrêmement hautes & qui ont le même ornement. Le Dôme où l'on entre par cette porte a quarente pas de diamètre , & est appuyé sur douze piliers de cinq à six piés en quarré. Tout autour régne une balustrade de marbre blanc avec des portes pour passer d'un côté à l'autre. Il est revêtu audedans de ces belles briques vernissées qu'on voit en Perse dans la plupart des beaux bâtimens. Vis à vis de la porte on en trouve une autre , à l'un des côtés de laquelle on voit une chaire de bois de noyer couverte d'un dais & appuyée contre le mur. Il y en a une autre de l'autre côté , mais sans daix & sans ornement. Delà on passe dans un petit Dôme. où ce qu'il y a à mon gré de plus curieux , sont deux grandes pierres blanches & transparentes comme un verre. On me dit que cette pierre se trouve à quinze lieuës de Tauris , & qu'elle se tire d'un côteau qui est le long du Lac *Boumi*. On veut que ce soit une congélation de plusieurs sources qui sortent de ce côteau , & l'on dit même qu'ils s'y trouve des reptiles tous entiers qui semblent y être enchassés. Voilà ce que j'ai vu de plus remarquable à Tauris que j'aurois fait scrupule de quitter sans vous en faire la description.

Nous en partîmes le quatriéme de Février , & arrivâmes à Ispahan (car je ne veux pas vous ennuyer par le froid détail de nos aventures) le dixième de Mars. J'y fus voir le Sieur *Bent* Chef du Comtoir de la Compagnie des Indes Orientales , & le Sieur *Casembroot* son assistant qui me reçurent parfaitement bien. Ils ont fourni le canonier d'argent & d'habits , & l'ont envoyé à Gomron. Ils me promettent de faire tout ce qu'ils pourront pour la délivrance de nos esclaves ; & j'espère que Dieu qui est le Père des affligés bénira leurs soins & les miens , & qu'eux & moi verrons bientôt ces misérables hors des prisons des Infidèles. Cependant je suis &c.

DAVID BUTLER.

TA-

Des choses plus remarquables contenues dans ces voyages.

A.

A cem, grand Vizir.	95
Action, belle action des Vénitiens dans une Bataille contre les Turcs.	78
Adrobe, rivière.	159
Alarme, fausse alarme dans l'Equipage de l'Auteur.	4 & suiv.
Altine, femme généreuse. Comment elle fut faite esclave, & devint femme du dernier Patron de l'Auteur.	224, 225, 226, 117
Ambassadeur de Pologne Patron de l'Auteur. Qualités de ce personnage.	227 & suiv.
Il est insulté par les domestiques.	239
Ce Patron quoique Chrétien traite l'Auteur plus cruellement que les Mahométans	240
Antoine Munster un des Compagnons de l'Auteur, si mal-traité de son Patron qu'il perd l'esprit, & la vie quelques jours après.	295
Ararat, description de cette montagne.	207 & suiv.
Araxe, rivière.	276
Arbuchim, montagne.	159
Ardeuil, description de cette ville.	279 & suiv.
Argentiére.	67
Argosti, forteresse dans l'Ile de Céfalonie.	89
Arméniens tirés de Zulfa en Arménie par le Grand Cha-Abas, pour les faire habiter proche d'Ispahan.	305
Ces peuples sont fort sobres & fort propres pour le négoce. Ce qu'ils étoient dans leur ancienne Patrie, & ce qu'ils sont présentement en Perse.	308, 309, 310
Aschur, fête de Hussein second fils d'Ali successeur de Mahomet.	259 & suiv.
Astracan, description de cette ville.	164, 165, & suiv.
Aventure d'un Roi de Madagascar.	12 & suiv.
Avis donné à l'Auteur touchant le négoce des soies.	220 & suiv.
l'Auteur, sa passion extraordinaire pour les voyages.	2 & suiv.
Son embarquement pour Gênes.	là-même.
Il arrive à Malgue.	4
Il part des Iles du Cap-vert.	2
Il arrive à Madagascar.	12
Son vaisseau pris par les Hollandois.	24
Il s'engage à la Compagnie des Indes Orientales.	25
Il arrive à Formosa.	49
Au Japon.	53
A Batavia.	57
Il entreprend un second voyage.	59
Il arrive à Livourne.	60
Il est attaqué par des Bandits.	61, 65
Il arrive à Pise.	là-même.
A Florence.	62
A Venise.	65
Son vaisseau brisé contre un rocher.	67

T A B L E.

D'une aventure dangereuse dont il fort à son avantage dans l'Île de Lesbos.	68, 69
Il arrive à Monte-Santo.	70
A Troye.	<i>là-même</i>
Il est fait esclave des Turcs.	71, 72, 73
Il rompt ses chaînes & s'enfuit.	74
Il arrive à Ténédos.	81
A Lemnos.	82
A Pathmos.	84
A Samos.	<i>là-même.</i>
Il retombe dans l'esclavage: est exposé en vente à Rhodes, & racheté par son Capitaine.	85, 86
Il arrive à Corfou.	87
En Céphalonie.	88, 89
A Zante.	90
A Cérigo.	91
En Candie.	<i>là-même.</i>
A Zouzsci.	94
A Naxia.	97
A Mételin.	98
A Délos.	<i>là-même.</i>
A Ténos.	99
A Milo.	<i>là-même.</i>
Il entreprend un troisième voyage.	101
Il mouille au port de Riga en Livonie.	102
Il arrive à Pitliora.	105
A Novogorod.	108
A Torfioc.	112
A Twéer.	<i>là-même.</i>
Il s'entretient avec deux voleurs dans une forêt de Moscovie longue, triste, & ennuyeuse.	113
Il arrive à Moscou.	114
Il en part pour Astracan.	146
Il est cruellement mal-traité.	103
Et mené devant un Prince Tartare qui le fait esclave.	204, 205
Il devient Opérateur malgré lui, & guérit un Ermite d'une descente sur la montagne d'Ararat.	209
Il est chargé de chaînes.	212
Et pressé de renoncer à sa créance.	213, 214, 215, 216
Moyens dont il se sert pour se délivrer de la chaîne.	217
Il sauve la vie à son Patron.	224 & suiv.
Sa charité envers ses Compagnons esclaves.	228
Il fait un voyage de quelques jours sur la montagne d'Ararat.	208
Il est attaqué par des voleurs.	223 & suiv.
Il part pour Scamachi.	233
Il est mandé par deux Cordeliers qui lui font changer de Patron.	236
Il recouvre la liberté.	274
Il est attaqué par trois voleurs qu'il met en fuite.	277 & suiv.
Il se vange d'un Renégat qui l'insultoit en toute rencontre.	294 & suiv.
Il est volé par des chameliers sur le chemin de Gomron.	313
Sa Caravane est insultée par des voleurs.	324
Il tombe malade à Gomron.	331
	Il

T A B L E.

Il arrive à Batavia où il s'engage au service de la Compagnie des Indes. 332,

Il est pris & mal traité par les Anglois. 333
334 & suiv.

B.

BAins en usage en Moscovie. 134
Ceux des Etrangers à Moscou sont tout autres que les bains des Moscovites.

Bains d'un grand revenu. 135
216

Bakru, montagne de la Province de Guilan. 278

Balharu, rivière le long de laquelle se voient quantité de tortues. 276

Balteuor, ville d'Irlande où les Anglois remirent l'Auteur en liberté. 336

Banians; leurs cérémonies & leurs coutumes. 270 & suiv.

Barbaro Badour, Provéditeur Général de l'Armée Vénitienne. 80

Basile-Ivanowits Empereur de Moscovie. Ce Prince défait les Tartares du Nagai en plusieurs batailles. 155

Barmach, montagne. 233, 234

Batéme, quelle opinion les Moscovites ont du Batéme. 140

Barthelemi de Bergamo, fameux Général des Vénitiens. 66

Batroki, sorte de supplice dont on punit les criminels en Moscovie. 143

Bérin poisson de la Mer Caspienne, long de plus de trois aunes. 218

Bernardino Canal, brave volontaire dans l'armée Vénitienne. 80

le Bey, Chef des Galères du Grand Seigneur. 79

Biram-Ali, Patron & Bienfaiteur de l'Auteur. 224, 232, 241, 253, 254

Bihra, ville. 326

Boa-Vista, ou Bonnevuë, description de cette Ile. 5

Boynac, ville de Tartarie. 227

Bois dangereux aux environs de Scamachi. 231

Bologne, description de cette ville. 64

Boldera, port de riga. 102

Boranez ou Bornitich, plante merveilleuse qui a la forme d'un agneau, & qui semble vivre & se nourrir comme cet animal. 167 & suiv.

Boules de feu tombées du Ciel. 256

Brave. Description de cette Ile. 8

Bréma, ville. 25

Bustro, fleuve. 190

C.

CAchan, grande ville & des mieux peuplées de la Perse. 295

Cadavre réduit en cendres à la réserve d'un morceau de chair que le feu avoit épargné. Quelle conjecture on en tire. 40. Plusieurs personnes de la première qualité mises en prison sur ces conjectures & cruellement tourmentées. Trois cens personnes passées par le feu pour ce sujet. 41, 42

Calaat, présent que fait le Roi de Perse aux Grands de son Royaume. 248, 249. & suiv.

Calote des Ecclesiastiques de Molcovie en singulière vénération. 139

Candie, description de cette Ile. 91, 92, 93

Canne longue d'une aune & demie, ornement grotesque des habitans de Formosa. 51 & suiv.

T A B L E.

Camboja.	25
Carasu, rivière qui se va perdre dans l'Araxe, & qui tire sa source du mont Bakru.	278
Carpes longues de plus de deux aunes dans la Mer Caspienne.	218
Casbin, description de cette ville.	290
Carnaval, fête célébrée en Moscovie avec grande solennité.	141
Casan, capitale du Royaume qui porte ce nom. Description de l'un & de l'autre.	155,
	155
Catalogue des Saints selon la créance de Mahomet. Ce qu'il faut faire pour y être écrit.	125
Céfalonie, Ile des Vénitiens.	88, 89
Céne, comment les Moscovites célèbrent la Céne.	141
Cérémonie observée pour arrêter le cours de la rivière de Siam.	49
Cérémonies qui s'observent pour le mariage des Moscovites.	128, 129, 130, 131
Cérémonie du Dimanche des Rameaux, singulière à Moscou par la présence de l'Empereur & du Patriarche.	145
Cérémonies des Persans quand leurs parens meurent de mort violente.	248
Cérémonie des Arméniens pour la fête de l'Epiphanie.	310 & suiv.
Certificat, en Moscovie les Prêtres en donnent aux Morts, pour attester dans l'autre monde qu'ils sont décedés dans les formes.	138
Cérigo, Ile des Vénitiens.	91
Cérigoro, petite Ile située entre Cérigo & Candie.	là-même.
Cha-Abas, Roi de Perse.	298, 299, 300, 305, 308
Cha-Séfi, tombeau de ce Prince.	28 & suiv.
Cha-Ismaël Roi de Perse.	289
Chameau, comment on célèbre en Perse la Fête de cet animal.	291 & suiv.
Cha-Tamas, Roi de Perse.	290
Cherfopoli, péninsule.	88
Chioggio, ville.	65
Cimetière fait de la Terre sainte apportée à Pise par les galères que les habitans de cette ville avoient envoyées au secours de Frédéric Barberousse.	62
Cloche d'une grosseur prodigieuse.	181
Combat naval entre les Anglois & les Turcs.	70, 71
Combat naval entre les Turcs & les Vénitiens.	77, 78
Combat d'ours & de loups.	115 & suiv.
Compagnons de l'Auteur fort maltraités dans leur esclavage.	244
Confession des Moscovites.	141
Constance & fermeté d'une jeune esclave Chrétienne brûlée avec le corps d'un Indien.	253
Corfou Ile, c'est une des plus fortes Places qu'ait la République de Venise pour tenir en bride toute la Mer Adriatique.	87, 88
Côtes de la Mer Caspienne.	218
Coutumes bizarres des Moscovites.	135 & suiv.
Leurs cérémonies à l'égard des Morts.	136 & suiv.
Courtisanes de Casbin, leur manière de se prostituer.	290 & suiv.
Créance des Moscovites.	132
Cruauté incuyc.	266
Gzaritza, ville.	183 & suiv.

T A B L E.

D.

D Adivan, lieu de plaifance où les aifés de Gomron vont paffer cinq ou fix mois de l'année.	329 & <i>fuiv.</i>
les Dardanelles, deux Châteaux qui défendent l'entrée de la Mer de Marmora, l'un defquels eft bâti du côté de l'Asie, l'autre du côté de l'Europe.	82
le David, vaiffeau Hollandois enlevé par fes propres poudres.	80
Delgoi, Ile qui fepare l'Europe de l'Asie.	164
Délices des Moscovites.	124
Délos, description de cette Ile.	98 & <i>fuiv.</i>
Démawend, montagnes.	298
Derbent, description de cette ville.	221 & <i>fuiv.</i>
Dervis, moines de Perfe.	302
Deuil forcé.	39
Dévotions, fauffes dévotions des Moscovites.	133, 134
Diembro, Roi de Madagafcar.	13, 22
Difna, petite Ile près la ville de Nanguefaque, où les Hollandois ont un magazin.	54
Divorce des Moscovites.	132, 133
Don ou Tanaïs, description de cette rivière.	162 & <i>fuiv.</i>
Donfki, Tartares ainfi nommés parcequ'ils habitent le long du Don.	170

E.

E Bert, brave volontaire dans l'Armée Vénitienne.	80
Effets extraordinaires du froid dans toute la Moscovie.	126
Effets de la colére de Mahomet.	293
Eléfans blancs traités en Princes. Honneur déferé à ces animaux, qui ont souvent servi de prétextes à des guerres de longue durée.	29
Enkurekan, forte d'araignée très-dangereufe.	296
Elwend chaîne de montagnes.	290, 293
Ermines exquifes.	122
Efcaves maltraités à Derbent. De quelle manière ils y font vendus.	223
Deux Efcaves Compagnons de l'Auteur trouvent le moyen de s'enfuir.	227
	& <i>fuiv.</i>
Etat de la Flote Ottomane dans la première bataille contre les Vénitiens.	76, 81
Etat de la Flote des Vénitiens dans la première bataille contre les Turcs.	75
Etat présent de la Grèce.	83
Etat de la Flote Ottomane dans la seconde bataille contre les Vénitiens.	94, 95

F.

F Aquirs ou Devins.	303
Fellifello, moine de bonne humeur.	325
Femme violée par des brutaux & maffacrée par fon mari.	23
Femmes barbuës.	50
Femmes Japonaises richement vêtues.	56
Femmes qui labourent la Terre.	52

T A B L E.

Femme écorchée toute vive par son mari.	266
Femmes Perfannes, en quoi confifte leur piété.	271
Fête du Chameau.	191
Fête de Hussein.	259
Feu, description de cette Ile.	7
Florence, description de cette ville & du palais du Grand Duc.	62, 63, 64
Forêt d'une si vaste étendue que l'on n'en connoît point les bornes.	122
Forêt dont tous les arbres portent d'excellens & différens fruits.	206
Fontaine qui naturellement jette une grande quantité de bitume.	90
Formosa, Ile située sous le Tropique de l'Ecrevice. Ses habitans sont tres paresseux.	49
Focafocas fruit excellent de la forme & de la grosseur d'une poire de bon Chrétien.	là-même.
Fours où Alexandre fit cuire du pain pour son armée dans sa marche contre Darius, révéérés par le temps, étant encore presque tous entiers.	233

G.

G Aures ou Guébres, peuples descendus des anciens Perses; leurs mœurs, leurs coutumes & leur Religion.	205, 206
Génes, description de cette ville.	4 & suiv.
S. George de Sciro, petite Ile.	98
Germanicus, une des statues de ce Prince trouvée à Corfou, & emportée delà à Venise.	88
Gomron, ou le Bander-Abassi, ainsi nommé parcequ'il est la clé du Royaume de Perse.	329 & suiv.
Gouffres dangereux.	219
Gouverneurs, leur autorité bornée en Perse: Par quels moyens ils empêchent que leurs excès n'éclatent à la Cour.	250 & suiv.
Gouvernement de Moscovie.	142
Grêle d'une grosseur prodigieuse.	264
Guerre civile dépeuple la Céphalonie.	87
Guilan, Golfe où il se fait un bruit qu'on entend de cinq à six lieues.	215

H.

H Abits des Ecclésiastiques en Moscovie.	132
Hadgi Mahumet Sala, un des Patrons de l'Auteur.	217
Haram du Roi de Perse rempli des plus belles filles du Royaume, & des plus belles des nations voisines.	256 & suiv.
Harder, poisson de l'Ile de Formosa dont on fait grand cas dans la Chine.	49
Hézarguérif, jardin royal de mille arpens.	304
S. Hélène, Ile.	58, 335
Hommes plus vifs à la course que les chevaux.	52
Hommes qui se peignent l'estomac, le dos & les bras d'un jus d'herbe qui ne s'efface point.	51
Hommes faits autrement que les autres hommes dans la partie Méridionale de l'Ile de Formosa.	53
Houragan, ses effets prompts, violents, & funestes.	55
Hôtel-Dieu des Moscovites.	137
	Huf.

Husseim, fils d'Ali successeur de Mahomet.

252

L

S. Jacques, description de cette Ile.	6 & suiv.
Jalousie, ses effets.	225, 226, 227
Jalousie, celle des Persans est extrême.	266 & suiv.
Jangoma, royaume incorporé dans celui de Siam & situé sur le même Golfe.	25
Japonois, peuples défiants & soupçonneux, principalement à l'égard des Etrangers.	54
Les Japonois ont tous le cœur grand, aiment la gloire & sont très sensibles au mépris. Ils sont fermes dans les malheurs dont ils ne se plaignent à personne. Ils voient d'un œil égal la prospérité & la misère; & ils ne craignent ni n'aiment la vie. Avec tout cela ils sont fourbes, trompeurs, vindicatifs, impitoyables & cruels.	57
Jardins du Roi Alcinoüs.	88
Jem, grande rivière.	219
Jemla.	là-même.
Jeylac-Périan, montagne.	298
Iles du Cap-vert.	5, 6 & suiv.
Ile de l'Ascension.	336
Indiens, leur coutume superstitieuse de bruler des Chrétiens avec leurs Morts.	247, 248, 253
Ismaël fils de Cha-Tamas.	292
Ismaël, la créance des Persans est qu'Ismaël & non pas Isaac devoit être sacrifié.	291
Ipahan, description de cette ville.	298, 299, 300, 301, 302, 303
Ivanow-osero Lac.	162
Judia, capitale du Royaume de Siam. Cette ville est fort belle, & il n'est rien de plus agréable que la campagne qui l'environne. L'air y est doux, tempéré, & le terroir fertile.	26 & suiv.

K.

K Almoucs, Tartares: Description de ces peuples.	162
K Kamuschinka, ville.	163
Kasanka, rivière qui donne son nom à la ville & au Royaume de Casan.	153
Kalliéme-gorod, ville.	147
Keidar-Peyamber.	228
Kerni-Arpa, rivière.	276
Kincal, célèbre ville d'Irlande.	336
Kislar, rivière.	190
Kislarque, Golfe.	190
Kisilbaïles, soldats Persans.	224
Kisilosein, rivière qui sort du pié du Mont Taurus.	286 & suiv.
Kistowato, Ile.	160
Klesna, rivière.	148
Kom, grande ville, c'est le lieu de toute la Perse où se font les meilleures lames d'épées & de sabres.	293, 294
Knoos, bateaux tous d'une pièce, faits de troncs d'arbres.	107
Knut ou Knout, cruel supplice.	143, 144
Ko-	Ko-

T A B L E.

Kofin, Ile.	153
Kofar, grande rivière qui se trouve en plusieurs endroits dans les montagnes d'Elbur.	233
Kur, fleuve.	276
Kurgani, rivière.	233
Kusmadémianoki, place.	152
Kutia.	138

L.

L Agunes ou marais, fondemens de la ville de Venise.	66
Lahatz, place où l'on exige des Caravanes de fort grands droits.	234
Lama, fleuve.	158
Lar, capitale de la Province de même nom, description de cette ville & de ses habitans.	226, 227
Lazaro Mocénigo, brave volontaire.	80
Lemnos, Ile.	82
Lesbos, Ile.	68
Livourne.	60 & suiv.
Lorenzo Marcello, Général des Vénitiens.	74, 77, 178
Loups subtils & dangereux.	110
Lul, arbre merveilleux sous les branches duquel il y a un Carvanfara & une Pagode que les Banians y ont fait bâtir.	330, 331
Luxuri, grand village situé aux bouches de Céphalonie où demeurent de riches marchands.	68

M.

M Adagafcar; situation & qualité de cette Ile.	15 & suiv.
Mœurs des habitans & leur manière de bâtir.	16
Leurs mariages.	17 & suiv.
Leurs enterremens.	18
Leur Religion.	19
Etrange coutume de ces Insulaires, & leur Gouvernement.	21
Madonna, ville.	86
Magazin des Hollandois dans l'Ile de Difma.	54
Mai, description de cette Ile.	5
Maisons, quarante mille maisons brûlées à Moscou en une seule nuit.	120
Maisons bâties en 24 heures.	119
Malvoisie.	92
Manière de pêcher aisée & commode.	158 & suiv.
Manière de pêcher extraordinaire.	188
Manière de punir les criminels en Perse.	258 & suiv.
Maratonifi, écueil près l'Ile de Zante.	90
Mariages par procureur peu commodes.	127
Mariages des Prêtres de Moscovie.	140
Marraban, royaume compris dans celui de Siam, & situé sur le Golfe de Pégu.	25
Mascaté, ville située sur le bord de la Mer, & où les chaleurs sont excessives.	332
Massuës, criminels assommés en Perse à coups de massuës.	149
Mâr planté dans Isphahan, au haut duquel le Roi de Perse fait mettre une coupe d'or qu'il	

qu'il abbat avec la flèche.	299 & suiv.
Mazanderan, place.	218
Mazanderan, montagne.	298
Médailles de cuivre de plusieurs Empereurs Romains, trouvées dans la ville de Corfou.	87
Mendliguerits, ce Prince Tartare défait les Moscovites en plusieurs rencontres, &c	195, 166
se rend maître de Moscou.	25
Ménan, grande rivière qui arrose le Royaume de Siam, &c qui peut porter des vaisseaux de 400 tonneaux.	218, 219
Mer Caspienne, opinion de l'Auteur touchant le nom de Mer que l'on donne à cette étendue d'eau.	219 & suiv.
Description exacte de cette Mer.	98
Mételin, description de cette Ile.	67, 99
Milo, Ile.	31 & suiv.
Moines opulens & adroits.	74
Moyen aisé pour animer les soldats au combat.	87
Mont-Abraham, colline située près de la ville de Corfou.	159, 168
Montagne de sel.	161
Montagne des Cosaques, pourquoi ainsi nommée.	148
Mordwins, Tartares.	248
les Morts violentes en Perse ont droit de Canonization.	116
Mort d'une Impératrice de Moscovie & ses obseques.	298
Mortus-Ali successeur de Mahomet selon l'opinion des Persans.	
Moscovites, ces peuples ont l'air grossier & brutal. Ils sont fâles, gourmands, mal-propres, paresseux, brutaux, enclins au larcin, à l'ivrognerie, & à la luxure. Ils sont farouches, traîtres, déshans, ignorans, cruels, & esclaves de leurs passions.	122, 123, 124, 125
Moscou, description de cette ville.	117, 118, 119, 120
Moscovite, un Moscovite esclave est cause de la délivrance de l'Auteur.	72, 73
Moska.	146
Morsua-Réka, rivière.	148
Moruma, ville.	là-même.
Mosquée où sont les tombeaux de douze Rois.	284 & suiv.
Mosquée de Cha-Ismâël.	289
Mosquée de la fille d'Iman-Hocen fils d'Ali, qui selon les Persans succéda immédiatement à Mahomet.	293
Mosquée dédiée à douze Imans ou Saints de Perse.	300 & suiv.
Mourir dans les formes, ce que c'est en Moscovie.	137
Mumai Kobas, huile dont les effets sont merveilleux contre toute sorte de poison.	317
Mustafa, Général de l'armée Ottomane.	79
Muzulmans, les Persans disent qu'il ne se fait point de Muzulmans d'étrangers qui n'aient été très-zélés dans leur Religion.	243

N.

Nachai, poisson de la Mer Caspienne, lequel renverse avec sa queue les bâtimens qu'il y rencontre.	218
Naisabat, village célèbre par son antiquité.	23
Nanguefague, ville du Japon.	55

T A B L E.

Naphré, cette liqueur coule dans la montagne de Barmach.	234
Napoli-di-Malvalia, place.	96
Natens, ville.	296
Naxia, Ile anciennement dédiée à Bacchus.	97, 98
Niris, ville.	294
Nisi-Novogorod, fameuse ville de Moscovie.	148
Noces fatales.	259
Novogorod, grande ville de Moscovie.	108, 109
Nourou, c'est en Perse le premier jour de l'année, qui se commence le dixième du mois de Mars.	254 & suiv.
Nuit passée agréablement dans un lieu dénué de tout.	112 & suiv.

O.

O blèques d'une Impératrice de Moscovie.	116
Occa, rivière.	146
Omar, second fils de Mortus-Ali, & successeur de Mahomet selon les Turcs, mais selon les Persans ce n'étoit qu'un usurpateur.	293
Oreilles, les plus grandes sont les plus belles aux yeux des femmes de Formosa. Machines dont usent ces femmes pour se les alonger.	50
Os de la cuisse d'un Géant long de cinq piés.	107
Osmin, Prince Tartare.	104, 105, 229
Ossino, Ile.	161
Ours dangereux.	107, 111

P.

P Adar.	233
Pays triste & infertile.	103
Palais des Rois de Perse à Ispahan.	301 & suiv.
Palais d'une grandeur prodigieuse.	26
Palais de Chodabendé.	188
Palepunsche boisson agréable mais tres-pernicieuse.	330
Paniégros, Gentilhomme Polonois massacré la nuit dans son lit.	230
Patriarche de Moscovie, Souverain & Indépendant de toute Puissance Ecclesiastique.	139
En quel occasion il a droit de citer le Czar au Concile.	la même.
Il fait au Czar un présent de deux cens roubles, pour lui avoir tenu son Cheval à la procession du jour des Rameaux.	145
Pathmos, Ile.	84
Père cruel & dénaturé.	26; & suiv.
Persans, peuples extrêmement superstitieux. Ils aiment le faste & la dépense. Ils sont glorieux, injurieux, dissimulés, fateurs, vains, ambitieux; grands amateurs du tabac & de ce qui trouble l'esprit.	306, 307, 308
Ils sont fort fiers de l'antiquité de leur origine.	224
Pescadara.	89
Peuple extrêmement misérable. Les mœurs & les coutumes de ce peuple.	303, 304
Peuple d'une insolence extrême.	184, 185
Pise, ancienne ville d'Italie.	61
	Pit.

T A B L E.

Pittiora.	105
Plaine de fel.	167
Plerfcou, grande ville.	106
Pleurs & regrets forcés des Grands de Siam aux funérailles d'une des filles de leur Roi.	38
Pochmélie, drogue dont ufent les Moscovites pour fe defenyvrer.	124
Poligamie, elle eft défenduë en Moscovie.	133
Pommes transparentes comme du verre.	121
Pluies mortelles.	11
Pompe funébre célébrée avec grande cérémonie.	37, 38, 39, 40
Posok, baguette que font obligés de porter les Ecclésiastiques de Moscovie.	139
Preflaf, ville.	147
Proceffion, il s'en fait une tous les ans à Moscou, où l'Empereur affifte à pié, & le Patriarche à cheval.	145 & suiv.
Prom, ville.	25
Puits de Naphté.	134

R.

R Agout des Grands de Moscovie.	114
Reguelice.	162
Réfan, Province fertile de Moscovie.	122
Réfanfki, ville.	147
Refkitiki, Prince Tartare.	148
Riga, capitale de Livonie.	102
Roseaux auffi hauts que les plus grands arbres.	189, 190
Rostof, Province de Moscovie.	112
Route ennuyeufe.	160
Ruffan, rivière.	162
Ruffan, Héros de Perfe.	318

S.

S Abacfar, ville forte.	153
Sadi, fameux poëte Perfien en tres-grande vénération.	320
Salottogori, montagne d'or.	162
Samara, rivière.	160
Il y a auffi une ville qui porte le même nom.	161
Samos, Ile.	84
Saporoski Tartares, mœurs & origine de ces peuples.	170
Saratof ville d'une agréable situation.	161
Sariol-Kurgan, montagne d'une structure extraordinaire.	160
Satiriboggere, Ile fituée à l'embouchure de la Wolga.	161, 172, 189
Sava, ville.	292 & suiv.
Sauterelles volantes incommodés & dangereufes.	50
Scabaram, ville où croît le plus beau ris de toute la Perfe.	233
Scamachi, ville fort ancienne.	234 & suiv.
Schec Béfade fils de Huffein, & l'un des Saints de Perfe en qui l'on a le plus de confiance.	291

T A B L E.

Schiras, ville des plus célèbres de Perse.	320 & suiv.
Schirwan, ancienne Médie.	234
Sédredin, petit fils de Cha-Séfi.	278
Scorpions dont le venin se guérit en appliquant sur la blessure une plaque de cuivre.	295
Semkal, Prince Tartare.	232
Senkan, ville autrefois presque ruinée par les Troupes de Tamerlan.	288
Senki, rivière.	276
Sendéron, rivière qui sort des montagnes de Démawend, & qui se divise en plusieurs bras qu'on fait couler dans les maisons d'Ispahan.	298
Senfen.	295
Serpens changés en pierres.	161
Siam, ce Royaume est situé vers la partie la plus Orientale de toutes les Indes. Son étendue est de 350 lieues du Midi au Septentrion, & de 100 d'Orient en Occident.	25
Siamois, ce sont des peuples fort spirituels, fort doux, fort sobres, & tres habiles dans le négoce. Ils sont souples, dociles, & contens de leur condition, quoique leur joug soit des plus rudes. Leur dévotion est singulière, & leur zèle extraordinaire.	31
Ils sont fort propres en toute manière.	34
Ils punissent fort sévèrement les adultères.	35
Et sont fort civils envers toutes sortes d'Etrangers.	37
Pompe extraordinaire du Roi de ces peuples. Ses manières à l'égard de ses Courtisans.	28
Ses grandes richesses & ses forces.	30, 31
Sibérie, Province de Moscovie.	122, 154
Sierra Léona ou montagnes des Lyons.	1 & suiv.
Le Roi de ce pays-là insulté.	9 & suiv.
Description de cette montagne.	10 & suiv.
Simberska Gora, ville célèbre, mais presque toute ruinée par les Troupes de Tamerlan.	159
Soulang, Province de l'Isle de Formosa dont les peuples s'habilloient autrefois comme les Hollandois; mais aujourd'hui ils suivent la mode Chinoise.	51
Soute-Nauwe, Ile.	50
Spagueri, Prince Tartare.	157
Staritzo, Ile.	158
Stenko-Radzin, fameux Cosaque.	163, 170
La cause de sa revolte contre l'Empereur de Moscovie.	171
Ses violences & ses cruautés.	là-même.
Son portrait.	173
Ingratitude & brutalité de ce Tartare.	174
Son histoire.	175
Sa seconde revolte contre le Prince.	176
Il gagne quantité de Tartares & de Moscovites qui le suivent dans sa retraite.	là-même.
Deux Flotes envoyées contre lui abandonnent leur Prince pour le suivre.	178, 184
Peuple mutiné en sa faveur.	178, 179
Ses forces, son orgueil.	179, 180
Ville pillée par ses soldats.	181
Consternation acausée de ses grands progrès.	182
Subinski, Ile.	149
Sukanie, ville ainsi nommée du nom que prenoient autrefois les anciens Rois de Perse.	288
Supplices cruels & inhumains nécessaires pour domter les Moscovites.	144, 145
	Swiatki.

Swiatki, ville.
Syrhan, Ile.

153
193

T.

T Arku, ville.	219
Tartares Czérémisses, mœurs & coutumes de ces peuples.	151, 152, 168 & suiv.
Tartares du Nagai, hureux succès de ces peuples contre les Moscovites.	155
Misère extrême de ces peuples, leurs mœurs & leurs coutumes.	166
Tartares du Daguestan, leur Religion; commencement & stérilité de leur pays.	199
De quelle manière ces Tartares élisent leur Prince;	202
Tayovan, animal de l'Ile de Formosa long d'une aune; large de vingt pouces, armé d'écaillés & de griffes fort aiguës.	50
Tcharbag.	304
Tchéelminar, ou Château de Persépolis.	316 & suiv.
Tchinars, arbres fort hauts & fort droits qui forment une allée extrêmement longue; des deux côtés de laquelle sont les jardins du Roi de Perse.	304
Tefflis, ville.	247
Tempêtes fréquentes & épouvantables à Scamachi.	269
Ténédos, Ile assiégée & prise par les Vénitiens.	81, 82
Tenos, Ile.	99
Terroir extraordinairement fertile.	122
Timenki, bras du fleuve Bustro.	193
Titres superbes que se donne le Roi de Siam.	46 & suiv.
Titres du Czar de Moscovie.	142, 143
Tiévinski, Ile.	149
Tocadeol, Province de l'Ile de Formosa. Mœurs & coutumes singulières des habitans de cette Province.	51 & suiv.
Tombeau de la mère de Soliman, où les femmes vont en Pèlerinage.	315
Tombeau que l'on dit être celui de Noé, de sa femme, & de ses enfans.	315
Torsioc, petite ville de Moscovie.	112
Tour bâtie sur une montagne, en mémoire de l'avantage qu'y eut un Faucon sur un Aigle.	296
Tour panchante par un jeu de l'art.	61, 64
Travai, ville.	25
Tremblemens de Terre; leurs effets extraordinaires en quelques villes de Perse.	235
	& suiv. 245, 249, 256
Tremblemens de Terre dont les effets sont surprenans.	96, 97
Troye, reliques de cette ancienne & célèbre ville.	70
les Turcs défaits par les Vénitiens.	80, 85
Twéer ville.	112
Tzéhil-Sutum, Mosquée qui sert d'azile aux malfaiteurs.	302
Tzizetlu, montagne.	278
Tzornojar, ville bâtie pour réprimer l'insolence des Cosaques.	169, 164

V.

Wafiligorod, grand village situé entre la Wolga & la Soura.	170
Vaisseau Hollandois nommé les Armes de Nassau, enlevé par ses propres poudres.	80
Venise.	66

T A B L E.

Vœux des Moscovites lors qu'ils sont malades.	136
Vente des esclaves en Perse, & ce qui se pratique en cette rencontre.	168
Viaké, Province.	122
Vin exquis à vil prix.	97, 98
Le vin cause de grands malheurs.	119
Vivres de toutes les sortes à tres-bon marché.	148
Wolga, description de cette rivière.	149
Les grans avantages qui en résultent.	153
Wolmer, ville.	104
Wolké Province de Moscovie qui abonde en belles fourures.	122
Voyages plus commodes en Perse en Hiver qu'en Été.	293
Vrakoskarul, montagne ainsi nommée du nom d'un Prince appelé Vrak.	162
Urwan, ville située au pié de la montagne d'Ararat.	206, 207
Ussa, rivière.	160
Ustioğa, Province de Moscovie riche en bétail & en poisson.	122

Y.

l'Yvrognerie abrutit les hommes, & leur fait commettre de grands desordres. 174, 175, 18

Z.

Z Ante, Ile.	66, 67
Description de cette Ile.	90
Zantorini, Ile fertile mais fort sujette aux tremblemens de Terre.	96
Zeid-Tzaïbrail, père de Cha-Sefi.	278
Zèle peu commun d'un Courtisan envers son Prince.	118
Zorzi-Dadich, brave volontaire de l'Armée Vénitienne.	80
Zuanni-Marcello, Lieutenant Général des Venitiens.	79
Zouafci, ville de la Natolie; pourquoi ruinée par les Venitiens.	94
Zulfa, ville située à demi-heure d'Isphahan, & habitée par les Arméniens.	304 & suiv.

F I N.





R E L A T I O N
D U
N A U F R A G E
D' U N
VAISSEAU HOLLANDOIS,
Nommé Ter
S C H E L L I N G,
Vers la Côte de Bengala ;
O Û

L'on voit des effets extraordinaire de la faim , &
plusieurs autres choses remarquables , arrivées à
ceux qui montoient ce Bâtiment.



A A M S T R E D A M,
Chés la Veuve de J A O O B V A N M E U R S.
1681.

AVERTISSEMENT.

LEs suites du Naufrage du Vaisseau nommé *Ter Schelling* sont si particulières, qu'elles méritent d'être suës. On lit bien dans l'Histoire dérangés effets de la faim, jusques là que des mères ont eu le cœur d'ôter la vie à leur enfans pour se la conserver; mais on n'y a point encore lu qu'un homme ait déterré des morts, ni ôté leur pâture aux vers pour se l'approprier. C'est ce que le Lecteur verra dans cette Relation: Un de ces pauvres affamés qui nous en ont fourni le sujet, trouve en son chemin un Tombeau qu'il est tenté d'ouvrir; il succombe à la tentation, il ouvre ce Tombeau où il trouve un cadavre qui fait horreur tant il est difforme & rongé des vers. Cet objet tout affreux qu'il est bienloin de l'effrayer, lui plaît: il propose à ses Compagnons de s'en servir contre le mal qui les tourmente; ceux-ci plus modérés, ou peut-être en qui la faim n'avoit pas fait d'impression si forte, l'en dissuadent, & il se rend à leurs raisons. La peine qu'il a à les croire nous fait voir ce que peut la faim, ou plutôt la peur de mourir; la seule passion qu'on a pour la vie étant seule capable de nous porter à ces terribles extrémités.

Je ne parle point de l'ardeur avec laquelle lui & les autres cherchèrent plusieurs fois le corps d'un de leurs Compagnons qui mourut dans l'Île où ils abordèrent pour le dévorer. Cet empressement quoique furieux n'a peut-être rien de si surprenant que l'ouverture d'un sépulcre où ils ne trouvèrent qu'un reste de cadavre. Je laisse aussi apart les serpens, les charognes, les feuilles

A V E R T I S S E M E N T.

d'arbres, l'herbe, les insectes, & la fiente des animaux qui leur ont servi de nourriture. Il s'est peut-être déjà vu de ces tristes exemples, & des rencontres aussi funestes que celle de nos voyageurs. Quoiqu'il en soit je ne pense pas que le Lecteur puisse me savoir mauvais gré de la Relation que je lui donne: Si elle n'est pas gaie, les sujets les plus enjoués ne sont pas toujours les plus utiles; & il n'est pas malapropos de faire quelquefois des lectures qui nous font connoître ce que nous sommes & ce que nous pouvons.



R E.

R E L A T I O N

DU

N A U E R A G E

D'UN

VAISSEAU HOLLANDOIS,

nommé Ter SCHELLING, Vers la Côte de Bengala.

NOUS partîmes de Batavia avec les vaisseaux nommés *Wésop*, *Brouwers-haven*, & *Nieuwen-hove* le troisiéme de Septembre de l'année mil six cens soixente & un, & fîmes voiles vers *Ongueli* dans le Royaume de Bengala. Notre vaisseau nommé *Ter Schelling* étoit monté de quelque huit pièces de canon; l'Equipage étoit de quatre vints cinq hommes, & sa charge d'argent monnoyé, de cuivre & de planches.

Le vint-troisiéme notre Contre-maitre nommé *Hillebrant*, étant descendu entre les ponts pour en tirer quelques cordages dont il avoit besoin, vit ou crut voir nager dans la Mer des personnes pales & défaites, & même quelques morts à flot. Au retour de ce lieu il parut à-demi troublé, & quand sa triste rêverie fut un peu dissipée, il nous dit ce qui la causoit. Soit que sa vision fût réelle ou un pur effet de son humeur sombre, plusieurs en tirèrent mauvais augure, & commencèrent à se préparer à quelque chose de funeste. Pour lui, depuis ce moment-là il fut toujours triste & rêveur, aulieu qu'auparavant il étoit gai & aimoit à rire. Sa mélancolie devint telle qu'il ne pouvoit souffrir ni gestes ni paroles libres; ni s'empêcher de nous exhorter à la prière pour détourner les maux dont il sembloit que l'Equipage fût menacé. Comme il y en avoit qui se moquoient de ses visions & qui en faisoient des railleries, il demandoit souvent à Dieu qu'il lui plût de faire voir à ces libertins ce qu'il avoit vu ou chose semblable; afin que cela les fit un peu rentrer en eux-mêmes, & réprimât leur libertinage.

Le

*Départ du
Vaisseau
nommé Ter
SCHEL-
LING.*

*Vision du
Contre-Maitre
172.*

Le huitième Octobre nous fûmes à la vuë de la Côte de *Bengala*, mais nous la vîmes sans la connoître, n'y ayant pas plus d'apparence que ce fût elle que les Terres de *Rakan* qui en sont proches. Dans cette incertitude nous gouvernâmes de ce côté-là, & donnâmes fond à deux lieues de Terre, où notre maître de Navire nomme *Jacob Janse Stroom* natif d'Amstredam fit mettre la chaloupe en mer, & dépêcha vers les habitans le Pilote, sept ou huit matelots & le sommelier qui savoit un peu la langue du pays pour s'informer de la nature du parage, & du nom des Terres que nous yoyions. Nous savions que celles de *Bengala* sont semées d'écueils dangereux où plusieurs vaisseaux avoient fait naufrage; mais nous n'avions pas les connoissances nécessaires de leur gisement, & sans cela nous ne pouvions les éviter. Depuis qu'on eut envoyé de nos gens à Terre nous les attendions d'heure à autre; & trois jours s'écoulèrent en les attendant de la sorte. Au bout de ce temps nous craignîmes qu'ils n'eussent été ou dévorés ou faits captifs; & dans cette crainte nous levâmes l'ancre & cherchâmes un port où nous pussions nous en informer. Après avoir long-temps cherché, nous découvrîmes trois petites Barques qui venoient à nous du côté de Terre. Nous en fûmes fort réjouis, esperant que par leur moyen nous apprendrions des nouvelles de ceux que nous cherchions, & qu'ils nous aideroient à sortir de notre embaras. Ces Barques s'arrêtèrent à un jet de pierre de notre Bord, comme pour aviser ensemble s'ils devoient y entrer parce que c'étoit un navire de guerre. Après avoir balancé plus d'un gros quart d'heure, leur Chef que les autres nommoient *Orangkai* ou le Capitaine de leur village fit approcher sa Barque, & nous fit signe que les deux autres qui le suivoient étoient toutes pleines de poules, de pifang, de forlaques, & d'autres fruits de leur terroir.

Nous lui fîmes entendre le mieux que nous pûmes qu'il n'avoit rien à craindre, & nos signes l'encouragèrent. Sitôt qu'il fut dans notre Bord il fit approcher les autres Barques, & décharger leurs provisions qui nous vinrent fort apropos; & le Maître de notre navire le fit entrer dans sa chambre où il lui fit fort bon accueil. Comme ils commençoient à s'entretenir du pays après avoir demandé des nouvelles de nos gens, notre vaisseau toucha contre un Terrain qui mit l'alarme dans l'Equipage. L'ordre que l'on mit pour nous relever ne se pouvant faire sans bruit, l'*Orangkai* s'épouvanta, & crut

& crut que c'étoit un signal pour le maltraiter. Dans cette appréhension il ne songea qu'à s'évader & il le fit si adroitement que nul de nous ne s'en aperçut qu'après qu'il fut un peu éloigné. Il s'arrêtoit de tems en tems, & nous pensions qu'il retourneroit, mais quand nous vîmes qu'il avoit oublié l'argent qu'on lui avoit conté, nous ne doutâmes plus que sa frayeur ne fût extrême; en-effet il ne revint pas, & quand notre vaisseau fut à flot, nous nous trouvâmes aussi avancés que nous étions auparavant. Dans l'extrémité où nous étions la plupart opinèrent qu'il falloit attendre nos gens, & durant huit jours nous fîmes des courses autour du parage dans l'esperance de les retrouver; mais l'ayant fait inutilement nous nous mîmes au large & cherchâmes nos vaisseaux de Conserve.

Après les avoir long-temps cherchés nous allâmes heurter contre un banc d'où nous étant relevés, nous retombâmes sur un autre plus dangereux que le premier. Cela nous obligea de mettre notre esquif à l'eau, & de prendre la sonde tant pour savoir la profondeur du parage où nous étions, que pour connoître la nature & la qualité du fond. Fort loin aux environs nous ne trouvâmes que Basses & Batures, & partout si peu d'eau que nous ne savions par où passer. Dés lors nous nous crûmes perdus, & tout l'Equipage s'affligea excepté les Pilotes, qui au plus fort du péril coururent à leurs tonneaux & burent à la santé l'un de l'autre. Cependant nous mouillâmes par l'avant & en croupière; & comme la Mer étoit agitée & le vent forcé, nous ne pûmes empêcher qu'il ne se fit une ouverture à notre vaisseau, qui couroit risque de couler bas si nous n'eussions coupé le beaupré. Pour l'Esquif il fut abîmé, & un seul homme qui étoit dedans sauvé, avec le secours qu'on lui donna.

Ainsi nous étions sans esquif, sans chaloupe, hors de la vuë de Terre, & dans une Mer inconnue. Ces malheurs étoient grands & suffisoient pour nous accabler, mais nous n'étions pas encore au bout, & peu après nous nous trouvâmes dans un état bien plus pirovable. Comme nous songions aux moyens de reparer le desordre, un coup de vent rompit nos deux cables. Nous en jetâmes promptement deux autres, qui n'empêchant pas que le vaisseau ne heurtât contre le Banc, nous les coupâmes à coups de hache sur l'écubier & abandonnâmes les ancres. Et pour les voiles, outre que le vent avoit emporté le petit hunier, il falut mettre le vaisseau à sec,

& les avoir toutes pliées. Deplus le vent avoit si fort grossi la houle, que le navire faisoit eau par ses sabords, & il sembloit à tous momens qu'il dût se briser contre l'écueil. La consternation étoit grande, mais elle n'étoit pas générale: & tandis que la plupart songeoient à leur conscience & à prier Dieu devant lequel ils alloient paroître, les Pilotes se réjouissoient, & chantoient le verre à la main que toute furieuse & terrible qu'étoit l'eau de la Mer, ils l'empêcheroient bien d'occuper le lieu où ils mettoient de l'eau de vie. Ainsi ces galans morguoient le péril & la mort même, qu'ils appeloient la terreur des ames communes; & le mépris de ceux qui la connoissoient en elle-même. Tandis qu'ils buvoient d'un côté, & que nous prions Dieu de l'autre, un coup de vent nous poussa autravers des bancs, & mit notre vaisseau à flot. Nous commençons à bien espérer quand nous nous aperçûmes qu'il faisoit eau de tous côtés. D'abord nous fîmes joier nos pompes, mais nous ne la pûmes épuiser, quoique nous fissions par horloge plus de cinq cens bâtonnées d'eau. Peutêtre néanmoins que nous y eussions réussi si tous nos gens qui étoient au nombre de soixente & dix eussent pu s'entre-aider, mais la plupart étoient si foibles qu'à peine pouvoient-ils marcher.

Cet inconvénient fut suivi d'un autre qui acheva de nous desoler; nul d'entre nous ne savoit la route; & ni le maître ni les pilotes ne savoit à quoi s'arrêter. Après plusieurs contestations ils se trouvèrent d'opinion contraire, ceux-ci voulant aller d'un côté & le maître d'un autre, & son opinion fut suivie. Nous n'allâmes pas loin sans connoître qu'elle étoit la meilleure; au lieu que celle des Pilotes nous eût éloignés de la Côte. Encore que nous fussions en repos de ce côté-là, nous avions assés d'autres choses qui nous embarassoient, car nous étions gagnés de l'eau qui entroit dans le Navire, nous fûmes long-temps sans voir la Terre, & nous n'avions plus de provisions. Ajoutez que nous étions tous accablés de sommeil, de foiblesse & de lassitude. Nous étions dans cet état, lorsque celui qui faisoit sentinelle s'écria terre, terre, & qu'on n'en étoit pas bien loin. Cette bonne nouvelle donna cœur à tout l'équipage; chacun fit de nouveaux efforts, & commença à mieux espérer de l'avenir. Cette douceur ne fut pas de longue durée, & trois ou quatre heures après nous eûmes la marée contraire qui nous empêcha d'avancer; de-sorte que le soir nous fûmes contrains de

de jeter l'ancre à trois ou quatre lieuës de terre sur un fond de quatre brasses. Ce dernier accident acheva de nous desoler, car nous ne pouvions plus pomper, & l'eau nous gagnoit à vuë d'euil. Les plus robustes néanmoins se voyant prêts d'échoïer au port firent des efforts extraordinaires, & s'encourageant les uns les autres mirent la main à l'œuvre, dans la résolution de couper le cable le lendemain pour nous approcher avec le flot le plus près de Terre que nous pourrions. Mais apeine six horloges s'étoient écoulées dans ce travail, qu'on s'aperçut que d'un fœau d'eau plus de la moitié étoit du sable dont nous avions lesté, ce qui rompit toutes nos mesures.

Depuis ce fâcheux accident on ne songea plus qu'à s'abandonner à la Providence Divine; & toute ressource nous étant ôtée, les uns cédèrent à la violence du sommeil, les autres y résistèrent, ne pouvant se résoudre à fermer les yeux à la clarté qu'ils étoient sur le point de perdre; & quelques-uns à qui se sommeil & la mort faisoient moins de peur que la faim, demandèrent à manger avec tant d'instance, que le maître ordonna de donner à chacun un peu d'eau de vie & de chair fumée. Le sommelier accoutumé à l'économie obeït avec peine; mais enfin s'y voyant forcé, il distribua si peu de l'un & de l'autre, qu'il sembloit que nous eussions encore une longue route à faire.

Cependant les veilles & les fatigues avoient tellement épuisé nos gens, que plusieurs devinrent troublés, & firent des extravagances dont on eût ri dans un autre temps. Le cuisinier monta à la lune & en descendit fort échauffé de la peine qu'il dit avoir eue à pêcher des plongeons dont il se vantoit de faire un régal qui feroit revivre les morts. Quelques autres ne pouvoient comprendre le péril où nous étions, ne se souvenoient plus du passé, & ne parloient que du profit qu'il prétendoient faire dans leur voyage. Dès que nous eûmes cessé de pomper, la grande vergue & celle d'avant que nous avions baissées se trouvèrent remplies de plongeons qui étoient fort aisés à prendre, & c'est où le cuisinier qui avoit été le premier à s'en apercevoir, les avoit pris.

De ceux qui restoient dans leur bon sens plusieurs firent cuire un reste de fèves nommées *Kitséri* qui se trouvèrent au fond du coffre d'un matelot qui reposoit. On les mangea avec assés de tranquillité, quoiqu'on jugeât bien que ce seroit le dernier repas qui se

feroit. Peu de temps après il entra tant d'eau par le sabord de la chambre du cuisinier, où la violence des houles avoit fait une ouverture, qu'il falut faire des trous au tillac pour la faire couler à fond de cale, & on les reboûcha avec peine avec des plaques de plomb garnies d'étoupe. Après cela les plus robustes furent contrains de se reposer, n'y ayant plus moyen de vaincre l'envie qu'ils avoient de dormir. Pour moi qui jusques-là y avois pu résister, je me laissai tomber sur un coffre attaché sur le tillac, ne pouvant me résoudre de me mettre plus à mon aise dans un temps où je me croyois si proche de la mort.

A peine avions-nous reposé une heure, que les cris de ceux qui s'appercurent les premiers que le vaisseau panchoit d'un côté, nous éveillèrent & nous firent voir le danger où nous étions. Ce fut alors que la confusion augmenta, & que chacun trouva des forces pour se tirer de presse, ou pour chercher un lieu commode pour se mettre à nage dans la dernière extrémité. Et quand tout l'Équipage fut sur les hauts de l'arrière il se trouva trois de nos matelots à dire : & il y avoit apparence qu'ils s'étoient névés à fond de cale où ils dormoient profondément.

Nous fûmes deux heures dans cet état, la plupart à demi morts & n'ayant plus aucune espérance quand le vaisseau se releva. Ce changement nous surprit de-sorte qu'à peine le pouvions-nous croire, & quand on en fut bien assuré, le cœur revint, & la tristesse fit place à la joie. Plusieurs coururent à leurs coffres, se vêtirent de leurs beaux habits & demandèrent de l'eau de vie. On ne la leur épargna pas, & ce que l'on en but produisit bientôt un plaisant effet ; d'autres débitoient leurs pensées grotesques : s'imaginoient être grands Seigneurs & ne parloient que de millions. Ces visions étoient supportables au prix des excès des Pilotes qui continuoient à braver la mort & ses suites. Soit que ce fût un effet du vin ou de la mauvaise compagnie, quelques-uns de ceux qui avoient pris plus de peine à s'ajuster, allèrent avec eux dans la Dunette, d'où sortant de temps en temps le verre à la main & le chapeau sur l'oreille, invitoient les autres à les imiter en chantant des chansons profanes, & peu s'en falut qu'ils ne dansassent. Il y en avoit qui étoient plus mornes, mais qui ne laissoient pas de boire, afin disoient-ils de s'assoupir, & d'être moins susceptibles de l'émotion qu'on éprouve dans ces rencontres. Ceux-là gardoient quel-

quelques mesures, mais d'autres plus brutaux se gorgeoient comme des cochons jusqu'à perdre le jugement, malgré les remontrances que les plus sensés leur faisoient.

Cependant la mort approchoit, & l'unique ressource étoit de faire une machine où nous pussions nous mettre quand le vaisseau nous manqueroit. Le maître charpentier s'offrit d'en faire une, & avec l'aide de quelques autres il prit les vergues, les mats & autres bois ronds dont-il fit un assemblage qui pouvoit porter quarante hommes. Nous étions davantage, mais les libertins se moquèrent de notre précaution, & ne voulurent pas nous aider, si bien que faute de secours nous ne pûmes en faire une qui fût ni plus forte ni plus ample. La dureté de plusieurs de nos gens fut telle, qu'ils ne vouloient pas même prêter ni les haches ni les couteaux dont nous avions besoin. Le sous-cuisinier fut un de ceux-là. Cet homme nommé *Guillaume Tsbrants* en avoit quantité, & bien loin d'en donner, il dissuadoit ceux qui en avoient de s'en défaire, disant qu'il avoit un moyen plus court & plus sûr de sauver ceux qui le voudroient suivre. Enfin malgré ce cœur endurci, & les disciples des Pilotes qui continuoient à se divertir, nous vîmes à bout de notre radeau que nous attachâmes au vaisseau en attachant que l'on eût fait des avirons pour le conduire. Quand tout fut prêt on donna à chacun de ceux qui s'y voulurent mettre dix pièces d'argent qui étoient de mise au Royaume de Bengala, pour s'en servir dans leurs besoins lorsqu'ils seroient à terre. Avant que de se séparer il falut boire tout de nouveau, & l'on but si imprudemment, que la plupart perdirent le peu de raison qui leur restoit. Je voulus me mettre avec ceux qui sortoient du vaisseau, mais un ami m'en empêcha, il me dit qu'il n'étoit pas juste que je l'abandonnasse; & qu'il ne pouvoit me celer qu'il n'avoit pas bonne opinion de cette machine, ou plutôt de ceux qui la conduisoient parce qu'ils étoient presque tous ivres, & sur le point de se quereller; joint que la machine étoit à fleur d'eau & plus chargée qu'il ne faloit. Ainsi je restai dans le vaisseau avec le maître & quelques autres dont le nombre étoit fort inférieur au nombre de ceux qui en sortoient. A peine ceux-ci avoient démaré, que plusieurs d'entre eux se repentirent de nous avoir quittés & se mirent à nage pour nous rejoindre; si-bien qu'à leur retour nous nous trouvâmes au nombre de trente deux hommes; & à ce conte il faloit

qu'il y en eût quarente sur le radeau, où ils tâchèrent d'appareiller la voile de la chaloupe: mais outre qu'elle étoit trop lourde le vent tomba demi-heure après, si-bien qu'ils avancèrent fort peu.

Quand nous les eûmes perdu de vuë on pria Dieu pour l'hureux succès de leur entreprise, afin que suivant leur promesse les habitans nous vinssent bientôt secourir. Après, le maître du vaisseau fit apporter un sac de biscuit de Zélande & un peu de chair fumée que lon mangea avec appétit. Pendant ce temps-là nous vîmes encore nos gens fort loin, mais ce ne fut que pour un moment, & depuis on ne les vit plus; ce qui nous fit croire que le radeau avoit coulé bas par quelque accident imprévu: à quoi il y a quelque apparence puisqu'on n'a jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus. Les fortes conjectures que nous avions de leur perte ayant ruiné notre espérance (car nous faisions fond sur les bons offices qu'ils avoient promis de nous rendre quand ils seroient à Terre) nous songeâmes à faire un autre radeau; & quand il fut achevé, nous trouvâmes qu'il n'étoit propre que pour dix ou douze hommes. C'est-pourquoi nous prîmes d'autres mesures, & commençâmes par faire sauter la hune du grand mât que l'on avoit déjà coupé, & dépouillé de tous ses agreils. Ensuite il nous falloit la vergue, mais comme elle étoit fort avant dans l'eau, embarrassée de sa voile & de ses cordages, nous ne la pouvions dégager. Après avoir cru la chose impossible, l'Ami dont j'ai parlé tantôt nommé Guillaume ou Willem Bastians, se fit noier une corde autour du corps, sauta dans la Mer, & alla couper tous ces embarras qui nous empêchoient d'achever ce que nous avions commencé. Cependant la nuit & les houlès nous incommodoient également; l'une par son obscurité, & les autres par leur violence: ainsi nous étions à tous momens sur le point de périr.

Comme la plupart étoient occupés à couper le mât d'avant qui étoit le seul qui fût debout, six de nos gens complotèrent de s'évader secrètement sur le radeau qu'on venoit de faire; & sans se soucier de ce qui pourroit arriver aux autres, ils se mirent en devoir d'exécuter leur lâche dessein. Ils avoient même déjà coupé les deux cordes où il étoit attaché, & commençoient à s'éloigner du vaisseau, lorsque le mât que l'on coupoit tomba dans la Mer devant le radeau, & par sa chute le fit retourner auprès du

tant la joie de se voir hors de péril les occupoit. Ainsi plusieurs qui y avoient le plus contribué se contentèrent de très-peu de chose ; & ceux qui avoient donné le moins se trouvèrent les mieux partagés. Il y eut même tant d'indifférence à cet égard qu'il y eut de l'argent de reste dont nul ne voulut s'approprier ; c'est-pourquoi on le distribua à ceux qui n'en avoient point, étant fort assurés que de toutes les espèces que nous avions apportées, il n'y en avoit pas une qui n'eût cours dans le Royaume de Bengala. Après cette distribution il s'en trouva encore un sac dans un tonneau où il y avoit eu du biscuit qu'on ne daigna pas regarder ; & on l'eût laissé où il étoit, si notre maître de navire n'eût pris le soin de s'en charger.

Nous allâmes ensuite si près du rivage, que nous crûmes voir des pêcheurs qui étendoient leurs filets, & qui sembloient fort occupés à les faire sécher au Soleil. A mesure que nous approchions nous vîmes d'autres hommes qui nous parurent vêtus comme nous, & que nous prîmes pour l'autre moitié de notre Equipage. Ils avoient tous les mêmes habits, les mêmes chapeaux, les mêmes bonnets ; excepté quelques-uns qui n'étoient couverts que de toile à voile ; & quelques autres qui ne l'étoient que depuis la ceinture enbas. Ce fut ainsi qu'ils nous parurent avec des lunettes de longue-vue, & tous ceux qui s'en servirent, crurent voir fort-distinctement ce qu'ils n'avoient vu qu'imparfaitement sans cela. La marée qui nous entraînoit ne nous porta pas de ce côté-là ; & ne nous fit pas approcher de Terre aussitôt que nous souhaitions. Cette lenteur nous fit craindre que le succès ne fût pas encore bien certain ; & il y en eut un assés impatient pour vouloir tenter d'aller à nage vers le rivage, il le tenta en-effet, mais apeine fut-il dans l'eau qu'il se repentit de son entreprise & revint sur ses pas, soit que la frayeur l'eût saisi, ou qu'il se crût trop faible pour l'exécuter. Cependant on se souvint que les habitans de Bengala avoient une extrême aversion pour la chair de pourceau, & nous en avions encore de reste ; c'est-pourquoi nous convînmes de la jeter dans la Mer. Mais ce qui nous fit mal au cœur, ce fut de voir que l'on se défaisoit aussi d'un baril de biscuits qu'on pouvoit garder sans conséquence, & distribuer entre ceux qui étoient presque morts de faim, de fatigues, & de misères. Plusieurs s'y opposèrent, mais la plupart y consentirent par la raison qu'on alloit à Terre où l'on n'en auroit plus besoin.

Ainsi nous gagnâmes le rivage & fortîmes de la machine que nous abandonnâmes aux Courans. Dès que nous fûmes à Terre, le Maître du navire & dix ou douze autres des moins incommodes coururent à la découverte; les autres les suivoient de loin, & les prièrent de se hâter de leur trouver un lieu commode pour se sécher, étant également pressés du froid & de la faim. En marchant nous nous entretenîmes des maux que nous avions soufferts, & du bonheur que nous avions d'être sortis d'un si méchant pas. Nous en parlions avec autant de sécurité, que si nous eussions vu les habitans du lieu s'empressez à nous bien recevoir. Les uns disoient que ceux que nous avions vu en Mer, tant les Hollandois que les Mores ne pouvoient pas être loin delà. Les autres disoient que ces Mores étant à la pêche pour leurs maîtres, avoient fait rencontre de nos gens qu'ils avoient conduits dans leurs hutes, & que nous les pourrions trouver dans un bocage que nous voyions. En parlant de la sorte nous allions gayement à ce bocage où nous ne doutions pas que les habitans ne nous reçussent comme nous souhaitions : Mais notre opinion étoit mal fondée; en arrivant à ce bocage nous n'y trouvâmes ni hommes ni bêtes, ni voies, ni sentiers qui y conduisissent, ni la moindre marque qu'il eût jamais été habité. Quelques-uns des plus fatigués ayant fait fond sur le secours qu'ils pensoient trouver dans ce bocage, ne pouvoient croire ce qu'ils voyoient; & criant de toute leur force, s'imaginoient qu'on dût leur répondre, mais ils s'égoillèrent en-vain, on ne leur fit point de réponse; & il falut continuer la marche par un bois sombre, épais, & peut-être rempli de bêtes dont nous pouvions être la proie. Cette pensée jointe au mal présent, & aux fatigues précédentes acheva de nous accabler. Comme nous avançons le cœur serré, plein d'amertume, & nous demandant les uns aux autres ce que pouvoient être devenus le maître & ceux qui l'accompagnoient, nous les trouvâmes fort profondément endormis; & le besoin que nous avions d'en faire autant, nous obligea de les imiter.

A notre réveil nous nous entretenîmes des Mores & des Hollandois que nous pensions avoir vus proche du rivage; & ne les trouvant point où apparemment ils devoient être, nous ne doutâmes plus que cette vue qui nous avoit paru si distincte, ne fût une vision. Le jour étant fort avancé nous résolûmes de passer la

nuît

ni la même d'élégance ; & la faim nous pressa de-sorte, que l'odeur ne nous empêcha pas de la manger jusques au cuir.

A un grand quart de lieuës delà nous nous trouvâmes près d'une rivière, au-delà de laquelle nous vîmes huit Mores arrêtés que nous prîmes pour des Bengalois. Nous fîmes dès-lors ce que nous pûmes pour la passer, mais sa trop grande profondeur rendit nos efforts inutiles. Une heure après elle nous parut plus guéable, & nous la passâmes en-effet avec autant de joie que si nous eussions été certains d'un heureux succès. Quand nous fîmes de l'autre côté ces Mores coururent audevant de nous, se jetèrent à nos piés, les baisèrent, & demeurèrent long-temps à genoux, levant les yeux au Ciel en parlant, comme pour le prendre à témoin de leur innocence & de l'injustice qu'on leur faisoit. Ces gens qui étoient au nombre de huit, assavoir quatre hommes, deux femmes, & deux enfans, nous paroissoient fort affligés, mais nous ne les entendions point : & tout ce que nous pûmes faire en voyant flotter certaine machine qui les avoit portés jusques-là, fut de comprendre que c'étoient de malheureux esclaves, que la dureté de leurs maîtres avoient obligés de s'enfuir.

Ces pauvres gens n'étant donc pas ce qu'il nous falloit, nous repassâmes de l'autre côté de la rivière, où après avoir fait bon feu, nous allâmes chercher la Tortuë que nous avions négligée & la fîmes cuire dans son écaille. Chacun ensuite en prit un morceau qui ne pouvoit pas être grand [car nous étions trente & une bouche] & le mangea de bon appétit, ou pour mieux dire le dévora. Et comme la faim nous pressoit encore, nous regretâmes les provisions que nous avions jetées dans la Mer, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous étions justement punis de la folie que nous avions faite. Ces lamentations furent suivies d'un morne silence, & enfin de la prière, après laquelle on s'accommoda le mieux qu'on put pour reposer.

Le lendemain le maître avant que de marcher donna à chacun une tranche d'un fromage de trois livres qu'il avoit apporté du vaisseau ; & par l'ordonnance du Chirurgien qui étoit aussi notre Médecin, nous bûmes là-dessus une tasse d'eau à-demi salée, & nous en trouvâmes fort bien.

Après une marche de cinq ou six heures nous nous trouvâmes au bout d'une pointe de terre, qui nous fit connoître que ce lieu étoit
une

une Ile, & qu'elle pouvoit être éloignée de la Terre ferme de huit ou neuf lieues. Ces conjectures achevèrent de nous troubler; & nous commençâmes à nous résoudre à mourir de faim & de misère dans un lieu stérile & désert. Nous ne voyions partout que des arbres les uns secs & les autres verts qui n'étoient chargés que de feuilles, triste & amère nourriture, dont néanmoins nous jugions qu'il faudroit nous contenter.

Nous nous arrêtâmes sur cette pointe autant de temps qu'il en falloit pour nous déterminer; & nous convînmes que le plus seur étoit de retourner au lieu où nous avions passé la première nuit dans cette Ile. En y allant nous passâmes proche de l'endroit où nous avions mangé la tortue, dans l'espérance d'y trouver de ces *Léganés* dont nous avions parlé. Depeur de les effaroucher deux de nos gens armés d'une hache & d'un coutelas marchèrent les premiers & nous les suivîmes de loin. Ils revinrent bientôt après avec un de ces animaux que nous portâmes au lieu où nous avions résolu d'aller. Comme on y avoit laissé le Lecteur, on le chercha, on l'appela & tout cela ne servit de rien, car il ne parut ni ne répondit.

Nous cherchâmes ensuite un lieu commode pour y fixer notre demeure tandis que nous serions dans cette Ile; & nous jugeâmes qu'il valoit mieux que ce fût proche du rivage que vers le milieu du Bois, où nous serions tres-mal postés pour découvrir les bâtimens qui pourroient passer, la seule & unique espérance que nous eussions de sortir de ce triste lieu.

Ensuite on amassa du bois, on fit du feu, & l'on coupa le *Léganés* avec sa peau en autant de portions que nous étions d'hommes. Chacun prit la sienne & la fit cuire à sa fantaisie; les plus affamés presque point, depeur que le feu ne la diminuât, & les autres un peu davantage par la même raison, n'étant déjà que trop petite à leur gré, à cause que cet animal n'est que de la grandeur d'un chat. La chair en est fade & désagréable, mais la grande faim la fit trouver bonne, aussi bien que l'eau toute amère & salée qu'elle étoit. Demi-heure après on prit la Bible, car nous en avions encore deux, & le Pilote fit la prière; puis tour à tour on dormit auprès du feu, tous ne pouvant pas y être ensemble.

Le lendemain nous commençâmes la journée par prier Dieu qu'il lui plût nous regarder d'un euil de compassion, & finir des
mi-

devint plus libre, & nous commençâmes à nous relever, mais nous étions si foibles, qu'à peine pouvions-nous marcher.

Depuis ce moment-là nos forces ne revinrent plus; & soit que ce fût un effet de ces méchantes fèves, ou du peu de nourriture que nous prenions depuis si long-temps, nous n'avions pas la force de porter du bois pour nous chauffer. Cette incommodité fut suivie de quelque dégoût pour les feuilles que nous avions trouvées si bonnes, & nous n'en pouvions plus manger qu'avec quelque sorte de répugnance, parcequ'après les avoir mangées, nous sentions dans la bouche une odeur forte comme de punaises qui nous étoit insupportable. Aulieu de ces feuilles j'essayai souvent de manger de l'herbe, mais je la trouvai encore pire, & il me fut impossible d'en avaler.

Nos forces diminuant toujours, & ne voyant nulle apparence de sortir de ce méchant lieu, on tint conseil, & l'on convint qu'il falloit faire un radeau pour aller dans une autre Terre; & l'on coupa de petits arbres qui étoient le long du rivage, & auxquels on ôta l'écorce, dont on se servit pour les assembler. Ce radeau ne se trouva propre que pour porter cinq hommes au-plus, & chacun vouloit être de ce nombre: car quoique l'ordre de ces cinq hommes fût de se hâter de revenir au secours des autres avec des rafraîchissemens, ce devoit être un avantage pour ceux-là, qui avant que de revenir prendroient apparemment le temps de se rafraîchir les premiers. Pour nous mettre d'accord on s'en rapporta à l'avis du maître qui les nomma comme il lui plut, & qui leur conseilla de côtoyer l'Ile jusqu'à ce qu'ils fussent à la pointe où nous avions été; & que delà ils commençassent à faire la traversée; qu'en se laissant conduire au flot, il les pousseroit vers deux Iles, audeffus desquelles ils trouveroient la Terre ferme, qu'il jugeoit ne pouvoir être éloignée de celle d'où ils partoient que de quelque huit ou neuf lieues. Outre ces instructions il leur donna un Compas de route: Et après avoir pris des feuilles d'arbres pour se nourrir, ils partirent le troisième jour de notre arrivée en cette Ile & protestèrent que si le Ciel faisoit réussir leur dessein, ils seroient bientôt de retour avec les choses nécessaires pour nous tirer de ce labyrinthe. Ils avoient chacun une rame, mais nulle ancre ni autre chose qui pût arrêter la machine quand ils auroient la marée contraire. Ils partoient néanmoins pleins d'espérance d'un heureux succès, que nous

*Cinq des Vaisseaux
s'en vont en-
voyés vers
la Terre
ferme.*

leur souhaitâmes en les priant de se hâter de venir à notre secours.

Dès qu'ils furent partis nous nous enfonçâmes dans le Bois ; où ayant cherché inutilement de quoi nous nourrir, nous fûmes contrains de nous contenter de nos feuilles d'arbres que l'on ne pouvoit presque plus avaler seules, & sans quelque autre chose qui adoucît une partie de leur amertume. Ainsi la faim nous pressa de sorte que nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de chercher le corps du Lecteur que nous croyions mort infailliblement, & nous eûmes un chagrin sensible de l'avoir cherché en-vain ; car après avoir mangé deux serpens impunément & sans en avoir été malades, nous ne pouvions croire que la chair humaine nous pût incommoder.

*Ceux qui
restent dans
l'île proposent de
tuer un des
garçons de l'E-
quipage
pour le man-
ger.*

L'envie de manger quelque chose plus solide que des feuilles d'arbres continuant de nous presser, il fut proposé de tuer un des garçons de l'Equipage ; mais grace à Dieu on n'insista pas, & ce fut un bonheur pour tous les autres, car si l'on avoit commencé il est certain qu'on eût continué à proposer la même chose, & même qu'on se fût tué ou par surprise ou par violence. Quoique la chose n'eût pas réussi, nous ne laissâmes pas de nous désirer les uns des autres, & depuis ce temps-là on ne dormit plus qu'en tremblant, chacun ayant peur que les autres ne conspirassent contre lui, & ne prissent pour l'égorger le temps de son repos.

Sur le soir nous apprîmes que deux de nos gens qui avoient suivi par terre ceux qui étoient partis le matin par eau, les avoient joints le soir à la pointe, où ils avoient demandé avec tant d'instances qu'on les prit, que l'on n'avoit pu s'en défendre ; mais qu'auparavant l'on avoit joint à leur radeau quelques arbres.

Sur ces entrefaites quelqu'un vint dire qu'il venoit de voir un serpent d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse : qu'il n'avoit osé l'attaquer tout seul, mais qu'étant tous ensemble, il seroit aisé de l'assommer. D'abord chacun prit un bâton, & courut au lieu où il devoit être avec une joie incroyable. Nous tuâmes chemin faisant un lézard qui tomba d'un arbre à nos piés, & ravis d'avoir déjà de quoi mêler avec nos feuilles, nous poursuivîmes notre route. Mais par malheur le serpent étoit disparu ; & nous eûmes le déplaisir de le chercher long-temps en-vain. Comme la perte fut sensible, il falloit pour nous consoler une bonne aventure, & nous
n'en

n'en voulions point de meilleure que la rencontre du cadavre de notre Lecteur. On le chercha avec autant d'empressement qu'on avoit cherché le serpent; mais tous nos soins & nos souhaits étant inutiles, on partagea le léganés, dont les portions étoient si petites que sans le secours des feuilles d'arbres dont on mangea beaucoup, nous n'eussions pu dormir la nuit. Depuis ce repas on fut long-temps sans rien trouver; & notre foiblesse étoit extrême, quand le Charpentier apporta plein son bonnet de limaçons. Ces petits insectes n'avoient ni cornes ni coquilles, & nous les prîmes pour des limaçons, faute d'avoir un nom plus propre à leur donner. Mais sans nous informer du nom, ni si c'étoit un aliment qui nous fût propre, nous nous fîmes mener au lieu où le Charpentier les avoit trouvés, & le dépeuplâmes de-sorte qu'il n'en resta pas un. Lorsque nous fûmes de retour nous les jetâmes en divers endroits qui nous parurent un moment après d'un bleu céleste: ce qui nous fit croire que ces insectes étoient pleins de venin, & qu'il n'étoit pas sûr d'en user. Ce fut l'opinion de quelques-uns, mais la plupart raisonnèrent tout autrement, & dirent que beaucoup de bêtes passaient pour venimeuses qui ne l'étoient qu'en idée. Témoins les serpens dont on disoit que le venin étoit si subtil & si dangereux, & qui néanmoins ne leur avoient point fait de mal. Qu'après cette épreuve qui leur avoit si bien réussi, ils pouvoient sans risque en faire une autre; & qu'au reste s'ils en avoient, le feu le pourroit dissiper.

Ce raisonnement l'emporta, nous convînmes tous d'en manger, & pour les cuire nous fîmes un grand feu, sous les cendres duquel nous les mîmes; & quand ils furent cuits, on les mangea, on les trouva bons; & pour achever le régal, on but de l'eau à-demi salée, puis on songea à se reposer. Une heure ou deux après, le Charpentier commença à se trouver mal, & tomba enfin en défaillance. Dès que nous le vîmes en cet état, nous nous crûmes prêts d'y tomber, & cependant nous nous entretenîmes de toutes les sortes de contrepoisons dont nous avions entendu parler. Tous ces secours furent inutiles, & l'on ne dit rien qui fût aisé à exécuter, ainsi nous résolûmes d'attendre patiemment l'effet de ce fatal repas.

Demi-heure après nous tombâmes comme le Charpentier; & nous eûmes les mêmes symptômes. Durant deux heures nous sen-

times dans les entrailles des douleurs aiguës, mais la plus grande étoit la difficulté de respirer, & nous étions si oppressés, que nul n'espéroit en guérir. Peuapeu néanmoins les plus grandes douleurs cessèrent, mais la foiblesse continua; & dès que nous pûmes marcher la faim nous pressant comme de coutume, nous allâmes nous gorger de feuilles. Depuis que nous en usions nous ne savions ce que c'étoit que d'avoir le ventre libre, & pas un même n'avoit satisfait aux nécessités de la digestion. Nous ne laissions pas d'avoir des trenchées qui nous desespéroient; & quand nous les avions, ce qui arrivoit fort souvent, il n'y avoit point de tourmens que nous n'aimassions mieux souffrir. Après avoir fait inutilement ce que nous pûmes pour nous soulager, nous nous abandonnâmes à la divine providence, à qui sans cesse nous recommandions nos besoins.

Notre misère augmentant toujours, & sentant diminuer nos forces, nous nous assemblâmes pour conférer des moyens d'en sortir. Après que chacun eut dit sa pensée, il fut arrêté qu'à moins que de faire une machine qui pût nous porter de l'autre côté, il falloit se résoudre à périr où nous étions. Tous opinoient que ce moyen étoit l'unique qui nous restât, particulièrement depuis que nous n'espérions plus le retour de nos Compagnons. Ceux qui les avoient observés assuroient que dès leur départ ils devoient avoir fait naufrage; qu'ils n'avoient pu surmonter la force des Courans, & qu'ils devoient être si loin de la Côte, qu'ils mourroient de faim infailliblement avant que d'en approcher. C'est sur cette opinion que l'on fonda l'envie de faire un autre radeau; mais l'entreprise étoit difficile, & quand nous eûmes consulté nos forces, nous nous en trouvâmes incapables. Ainsi nous jugeâmes qu'il falloit céder à la nécessité, & avoir encore patience quelque temps, puisqu'aussi-bien le remède dont on parloit n'étoit pas des plus assurés.

Après que chacun eut dit son avis, le maître du Navire dit que les feux de nuit se voyoient de loin, & qu'il jugeoit fort apropos qu'on en fit un grand sur le rivage, d'où il se faisoit fort qu'on le verroit de dix ou douze lieues. On choisit pour cela un lieu entourré d'arbres secs qu'on entassa les uns sur les autres, & dont on fit un feu, qui selon notre supputation se pouvoit voir de plus de dix lieues. Nous en fîmes durant quatre jours avec assés d'ardeur; mais au
bout

bout de ce temps notre zèle se ralentit, ou plutôt les forces nous manquèrent, & nul d'entre nous n'en eut plus pour un travail si rude. Le maître du Navire qui étoit grand, robuste & fort sain, écouta nos plaintes d'un sang froid, mais il n'y eut aucun égard; & mesurant nos forces aux siennes, il voulut qu'on lui aidât à continuer ces feux, par conséquent à porter du bois; & nous lui obéîmes avec une peine incroyable. Pour nous encourager il alléguoit plusieurs exemples qui avoient réussi en d'aussi fâcheuses rencontres que celle où nous étions; qu'il falloit donc faire quelque effort pour tenter le même succès, d'autant plus que nous n'avions point de ressource plus assurée. On prit donc courage, on porta du bois, & l'on fit encore les jours suivans de ces grands feux; mais enfin les forces & le courage manquèrent tout d'un coup; & quoiqu'il pût dire on cessa de travailler à un ouvrage dont on ne voyoit point l'effet qu'on s'en étoit promis.

Depuis ce temps-là on n'entendit plus que des plaintes & des regrets; la langueur étoit générale; & plusieurs même ne pouvoient marcher sans secours. Mon ami étoit de ce nombre; il étoit si foible & si abatu qu'il ne pouvoit ni parler ni lever la tête. Il y avoit entre nous deux une liaison si étroite, que j'endurois ses maux & les miens, & j'étois doublement à plaindre, de voir souffrir un ami sincère, & de ne pouvoir le tirer de peine. Dans ses grands intervalles d'abatement & de langueur je demeurois auprès de lui, & si je ne pouvois rien faire qui le pût soulager, je disois pour le consoler tout ce que je savois; & il m'avoüoit quelquefois que mes discours le fortifioient.

Un jour après nous être entretenus quelques heures du malheureux état où nous gémissions depuis tant de temps, il se leva gaiement & dit qu'il alloit à la chasse, d'où il espéroit ne revenir pas les mains vuides. Son espérance ne fut pas vaine, il apporta un crâpaut de grandeur énorme que nous fîmes bouillir dans un pot que nous avoient prêté les Nègres dont nous avons parlé. Quand il fut cuit il m'invita à son festin, & je le remerciai d'abord acause du mal que nous avoient fait les fèves & les limaçons; mais quand je vis que ces réflexions ne l'épouventoit point, je crus le pouvoir imiter, & de concert nous allâmes querir des feuilles avec lesquelles nous le mangeâmes. La première heure se passa ensuite avec quelque sorte d'appréhension; mais enfin le

*Festin de
crâpauts*

cra-

crapaut ne nous fit pas plus de mal que les serpens, & ce fut pour nous une joie extrême, dans l'espérance de retrouver des uns ou des autres dont nous pourrions faire de bons repas.

Le lendemain le Charpentier se mit en tête de trouver le corps du Lecteur; & il chercha si exactement qu'il vit dans un arbre une des pantoufles du défunt. Il l'abatit avec son chapeau, & en nous la montrant d'un air gai, *bon courage* dit-il, enfans nous le tenons ou peu s'en faut & apparemment il n'est pas loin du lieu où j'ai pris ce que vous voyez. A cette nouvelle nous accourûmes, & un quart de lieuë alentour il n'y eut point de petit coin où il ne fut cherché; mais nous ne fûmes pas plus hureux cette fois que les autres; après avoir cherché quelques heures avec une ardeur incroyable, nous nous retirâmes si melancoliques & si chagrins que nous ne pouvions nous souffrir.

Cette mauvaise humeur qui ne nous quitoit presque plus étoit souvent suivie de certaines petites riotes qui altéroient la charité. Peutêtre qu'en un autre temps on eût tâché de les empêcher; mais dans ce triste & fâcheux état on souhaitoit que les querelleux s'échauffassent, & se batissent jusqu'à la mort afin d'avoir de quoi faire quelques bons repas. Par bonheur on n'en vint pas-là, & quelque démêlé qu'on eût, il se terminoit ordinairement par quelques petites injures. Un jour étant fort attentifs à l'un de ces petits différens, le Chirurgien qui étoit un des plus alertes, nous vint dire qu'il avoit trouvé des feuilles d'arbres bien plus agréables que toutes celles qu'on avoit mangées jusques-là. Elles étoient bonnes toutes crûes; mais étant cuites sous les cendres par petits pelotons, c'étoit encore toute autre chose. Lorsque nous en eûmes goûté, nous le priâmes de nous indiquer l'arbre qui les portoit: A Dieu ne plaise reprit-il, que je vous le montre; comme il est seul en son espèce dumoins que je sache, si je vous disois où il est, dès la première raffle il n'y resteroit pas une feuille, & je serois alors aussi avancé que j'étois avant que je l'eusse trouvé. Nous ne fîmes pas grande instance, car nous prétendions l'épier de-sorte, que malgré lui nous déconvririons son trésor. Mais nos prétentions furent vaines, le Chirurgien fut plus fin que nous, & quelque soin que nous prissions, son arbre ne fut point visible.

Nous eûmes donc recours à notre remède ordinaire qui étoit la
pa-

patience. Nous nous y exhortâmes mon ami & moi en nous promenant sur le rivage, où notre promenade fut si longue, que nous parvînmes au lieu où étoit le Busle que nous avions trouvé mort le premier jour que nous mîmes le pié dans l'île. La mauvaise odeur de cette charogne étoit telle que nous fîmes d'abord quelques pas pour nous en éloigner; mais la faim étant la plus forte nous nous demandâmes où nous courions, & si nous étions sages d'avoir encore ces délicatesses? Retournons dit-je à mon ami, passions auprès de cette charogne, & apprenons à nous vaincre en toute manière. Je faisois l'homme fort & il sembloit que je le fusse, mais ce n'étoit rien moins que cela: j'étois entraîné vers ce Busle par la violence de la faim; & je voulois tenter si en le voyant de plus près je pourrois me résoudre à y chercher de quoi l'éteindre. Mon ami me crut, nous retournâmes, & en regardant la charogne; que vous en semble lui dis-je en riant, l'odeur en est extrêmement forte, mais pensez-vous que le goût en soit si mauvais? Pour moi, continuai-je, je m'imagine que si le feu y avoit passé elle ne feroit point de mal. Il ne crut pas d'abord que je parlasse sérieusement; mais quand il connut ma pensée, il dit tant de choses pour m'en dissuader, que je fus obligé de feindre que je n'y pensois plus.

Nous nous éloignâmes donc insensiblement de ce lieu, & en cherchant attentivement quelque chose de plus sortable, nous gagnâmes la pointe de l'île qui avance le plus vers la Terre. Notre peine fut inutile, nous ne vîmes rien qui nous satisfît, & faute d'un mets plus solide, nous dîmes pour nous consoler tout ce que nous savions.

Après avoir épuisé toutes nos raisons, nous nous sentîmes l'esprit aussi foible, & aussi peu disposé à souffrir la faim qu'auparavant. Ainsi nous quitâmes ce froid exercice, & nous remîmes à chercher tout de nouveau; sur quoi la nuit étant survenue, nous nous rendîmes à jeun auprès de nos gens que nous trouvâmes occupés à faire un de ces grands feux dont nous avons parlé. C'est où le maître du navire mettoit toute son espérance, & le seul signal à son avis qui pût avertir que nous étions-là. Aussi étoit-il extrêmement âpre à ce travail, & il portoit lui seul ce que quatre autres ne pouvoient traîner. Cet homme étoit si fort & avoit tant d'embonpoint, qu'à peine s'apercevoit-on qu'il eût jeûné aussi-bien que nous. Lorsque le feu fut aussi grand qu'on le vouloit, chacun soupa des feuilles

d'arbres qu'il avoit amassées, & après avoir fait la prière, nous tâchâmes de mieux dormir que nous n'avions mangé.

Le lendemain deux de nos gens apportèrent un petit *Lézanés* qu'ils avoient trouvé à-demi mort. Sans s'informer d'où venoit son mal qui pouvoit être contagieux, ils le donnèrent au maître car ils n'osoient faire autrement; l'ordre établi portant que tout ce qui se trouveroit seroit partagé également. Jusques-là cet ordre avoit été assés bien gardé; mais en cette rencontre on commença à se relâcher, & l'équité fut mal observée; Ceux qui avoient pris cet animal dirent qu'il falloit considérer qu'il étoit fort petit; & que si on en vouloit faire vint & quatre portions, chacune ne seroit que de la grosseur d'une noix: Que si peu de chose ne feroit qu'aiguïser l'appétit, qui n'étoit déjà que trop violent, c'est-pourquoi il valoit mieux n'en faire que cinq ou six parts pour cinq ou six hommes qui furent nommés, & à qui on les distribua. De ces six favoris il n'y en eut un à qui l'injustice fit peur. Ce fut le Chirurgien qui donna généreusement la moitié de sa portion à ceux qui n'avoient rien eu. Ceux-ci affamés au dernier point, & outrés du tort qu'on leur faisoit s'en plainquirent d'abord doucement, & peu après, ils éclatèrent, & reprochèrent tous ensemble au maître, que pourvu qu'il fût bien il ne songeoit pas au mal des autres. Qu'au-
reste il avoit fait cette loi, & qu'il devoit rougir d'être le premier à l'enfreindre. Pour se défaire de ces importuns, le maître leur fit jeter la peau qu'ils demandoient avec instance. Ce fut néanmoins contre le gré de ceux qui avoient mangé la chair, & ils la cédèrent avec peine, mais enfin elle fut cédée. Celui à qui on la confia pour la partager alloit le faire de bonne foi, lorsque quelques-uns des plus affamés se jetèrent dessus, & la lui ôtèrent par force. D'autres qui ne l'étoient pas moins, étonnés de cette violence se jetèrent sur ces derniers, & s'étant trouvés les plus forts eurent aussi les plus gros morceaux. Pour mieux conserver leur butin ils s'enfoncèrent dans le bois où ils le mangèrent en repos. Ceux qui eurent moins de précaution ou qui se fioient en leurs forces se virent bientôt assaillis par d'autres qui leur ôtèrent une partie de ce qu'ils avoient. Ceux qui n'avoient encore rien eu se jetèrent sur ces derniers, qui gardèrent si bien leur proie qu'on ne put la leur arracher. On commençoit à s'échauffer, & il est sans doute que les coups eussent suivi de près les injures, si ceux qui avoient arraché un peu de cette peau ne s'étoient hâté de l'avalier.

Lors-

Lorsqu'on ne vit plus rien à espérer de ce côté-là chacun courut ailleurs ; & l'un des plus âpres à chercher trouva les restes des deux serpens que nous mangeâmes les premiers jours de notre arrivée en ce lieu. Les entrailles de ces reptiles étoient devenuës bleuës, gluantes , & s'étoient tellement gâtées , qu'on ne les pouvoit voir sans horreur. La moindre de ces circonstances dégoûta d'abord les plus affamés ; mais ce dégoût ne dura pas : Et quand on vit qu'un de la Troupe en avoit mangé sans accident , & sans avoir usé d'autre précaution que de les laisser un moment sur les charbons , nous courûmes voir si celui qui venoit de faire un si bon repas avoit tout emporté , & nous trouvâmes un million de vers qui couvroient ce que nous cherchions. Nous écartâmes ces escadrons , & trouvâmes que leur pâture étoit bleuë comme de l'azur. Quelques-uns dirent que cette couleur étoit une marque d'un violent poison , & qu'ils aimoient mieux mourir de faim que d'en manger. Un autre repartit qu'ils raisonnoient comme des innocens qui ne savoient pas que le poison n'a point de couleur affectée. Que celle qu'ils voyoient étoit une impression de l'air qui agissoit différemment suivant la nature des sujets où il se rencontroit. Mais sans aller si loin reprit-il , comment voulez-vous que le poison qui de soi est mortel donne la vie à tant d'animaux qui n'ont point d'autre nourriture que ce que vous voyez. Croyez moi dit-il , mangeons-en & je vous répons du succès. Comme il achevoit ces paroles il se jeta sur ces méchans restes , qu'il prit avec une âpreté qui nous fit craindre qu'il n'en laissât point. Nous avions trouvé ses raisons si justes , ou plutôt la faim nous pressoit de-sorte , que nous ne pûmes nous résoudre à manquer l'occasion de l'apaiser en partie. Nous partageâmes donc avec lui ce petit tas d'ordures , & le portâmes au lieu où nous couchions. Quelques-uns de ceux qui avoient vu avec horreur ce que le premier avoit mangé nous voyant revenir chargés de la même provision , nous demandèrent si nous avions tout enlevé , & sans attendre la réponse , ils coururent sur les lieux pour en être plus assurés. Cependant nous fîmes de ces saletés une grillade que nous trouvâmes tres-excellente ; & nous la mangeâmes d'un air si content , que ceux qui peu-auparavant ne la pouvoient voir sans horreur , eurent un dépit sensible de n'être pas de notre écot.

Entre ceux sur qui notre joie fit le plus d'impression , il y en eut

un, qui oubliant qu'il faisoit cuire sur les charbons un peu de la peau du *Léganés*, courut chercher de notre ragout. A dix pas delà il s'en souvint, & retourna pour prier quelqu'un d'en prendre soin; puis continuant sa pointe il se hâta de voir s'il trouveroit encore quelque chose; mais il retourna les mains vuides, parce que ceux qui étoient allés immédiatement après nous s'étoient hâtés de tout emporter. Le déplaisir d'avoir couru inutilement fut suivi d'un autre qui acheva de le desoler: l'ami à qui il avoit confié sa pitance avoit succombé à la tentation & l'avoit dévorée. Celui à qui elle appartenoit la redemanda à son retour; & quand on lui eut répondu que les charbons l'avoient consumée, il s'emporta contre son ami, lui fit des reproches sanglans, & peu s'en falut qu'il ne l'assomât.

Quand sa bile fut dissipée chacun alla de son côté, & s'empressa à trouver de quoi lui aider à avaler les feuilles d'arbres, qui sans quelque secours avoient de la peine à passer. Pour moi, lorsque je me vis seul, je m'enfonçai dans un marais où j'eus le bonheur de trouver de petits limaçons dont je remplis mon bonnet, mes poches, & les manches de ma chemise. Mes Compagnons me voyant chargé de ce précieux butin me demandèrent où je l'avois fait. Je les satisfis, ils y volèrent; & cependant mon ami & moi nous fîmes cuire sous les cendres une partie de ces animaux que nous mangeâmes, & que nous trouvâmes parfaitement bons. Tant qu'ils durèrent nous ne cherchâmes point autre chose; mais nous étions si affamés que nous n'en eûmes que pour ce jour-là.

Le lendemain mon ami & moi nous allâmes encore en chercher, & en trouvâmes dans un autre endroit. Nous n'en primes que plein nos poches parceque la nuit s'avançoit; & nous étions si foibles qu'il nous falloit beaucoup de temps pour nous rendre auprès de nos Compagnons. Quand nous y fûmes, qu'apportez-vous-là dit le maître? Et quand il vit ce que c'étoit, ha, si reprit-il, que voulez-vous faire de ces ordures? Nous fûmes si surpris de l'entendre parler de la sorte que nous crûmes qu'il étoit troublé. Mais sans s'émouvoir de notre surprise, venez, venez dit-il, mes enfans, j'ai quelque chose de meilleur pour vous. Il nous montra au fond d'une manne de petits poissons qu'il nous abandonna en disant, que nous les mangeassions à la bonne heure sans nous informer d'où ils venoient. Ce n'est pas-là de quoi il s'agit répliquai-je, ni.

ai de quoi nous sommes en peine ; de quelque part que ce poisson vienne il est le bien venu , & je prétens en faire un des meilleurs repas de ma vie. En même temps nous courûmes aux feuilles qui nous servoient de pain ; & nous choisîmes les plus grandes pour envelopper le poisson que nous fîmes cuire sous la cendre. Il est inutile de dire que nous le trouvâmes excellent ; & que sans autre sauce que celle du bon appétit que nous avions depuis si long-temps, il fut trouvé plus délicat que le mieux apprêté & le plus exquis de tous les mets dont nous eussions jamais mangé. Pendant le repas nous résolûmes mon Camarade & moi de ne rien omettre pour découvrir d'où venoit ce poisson ; & dés-qu'il fut fini nous allâmes trouver notre bienfaiteur, que nous priâmes de nous dire en quel endroit il l'avoit pêché. Il n'en fit pas de difficulté. Il dit qu'il avoit fait une fosse sur le bord de la Mer que le flux avoit remplie ; qu'à son reflux il l'avoit épuisée avec son chapeau ; & qu'il y avoit trouvé ce poisson. Je ne puis exprimer la joie que nous causa cette nouvelle, dans la pensée que si la chose avoit réussi une fois, nous pourrions avoir le même succès en usant des mêmes moyens ; cela étant nous espérons que l'avenir seroit moins amer , & goûtions par avance un plaisir qui ne devoit être qu'en idée. En effet nous fîmes tout ce que nous pûmes , & dans aucune des vint fosses que nous creusâmes il ne se prit pas un poisson. Ce malheureux succès nous fit retomber dans notre première détresse, car ayant fondé sur un mets plus solide que les feuilles d'arbres, nous ne pûmes nous voir réduits à y avoir recours qu'avec une peine inexprimable.

Le peu de secours que nous en tirions nous fit chercher quelque autre chose avec tant de soin & d'exactitude, que nous trouvâmes mon ami & moi un gros crapaut dont la vuë nous réjouit. C'est une étrange chose que la faim : elle rend plaisans & agréables les objets les plus affreux ; & ce qui fait peur hors delà devient quand on en est saisi précieux , utile & charmant. Dès que nous l'aperçûmes nous le prîmes sans aversion , & plus ménagers que l'autre fois, nous le mîmes sans le vider & tel qu'il étoit sur les charbons ; d'où un moment après nous le retirâmes & en fîmes un fort bon repas.

Ce mets fut trouvé excellent & n'eut aucune fâcheuse suite Rayant de
crapaut. mais il étoit en si petite quantité qu'il ne dura guères dans nos estomachs.

machs. Un quart d'heure après, la faim nous reprit, nous tombâmes dans la même peine, & n'y voyant point d'autre remède que celui de sortir de ce triste lieu, nous résolûmes d'amasser le plus que nous pourrions d'arbres secs, & d'en faire un radeau qui pût nous porter en Terre ferme. Le maître ayant su notre dessein eut bien de la peine à y consentir. Il nous représenta le péril où nous nous exposions; puisque nos camarades, qui avoient tenté la même fortune y étoient demeurés: que nous ne pouvions pas espérer d'être plus heureux qu'eux puisque nous n'avions pas de meilleurs moyens d'en sortir; au lieu que dans peu de temps nous verrions peut-être passer le long de ce rivage quelques barques de pêcheurs où nous pourrions être reçus. Ces raisons étoient vraisemblables & nous en demeurâmes d'accord; mais le sort en étoit jeté, quoiqu'il arrivât nous voulions sortir de cette affreuse solitude, & le maître enfin nous permit de faire ce que nous pourrions pour cela.

Dès que nous eûmes son consentement nous coupâmes des arbres secs; & nous fîmes de leurs écorces de petites cordes qui servirent à les lier ensemble. Nous n'y avons travaillé que trois ou quatre heures quand nous commençâmes à éprouver que cet ouvrage excédoit les forces de quatre ou cinq squelettes qui à tous momens ployoient sous le faix, & que les autres ne voulurent nullement aider. Ceux-ci alleguoient que leur foiblesse n'étoit pas moindre que la nôtre; qu'ils avoient rendu vainement ce service à d'autres, & qu'ayant perdu toute espérance ils ne se soucioient plus de rien.

Le refus qu'ils firent de nous aider ne nous rebuta pas, nous continuâmes notre ouvrage, & plus nos forces diminuoient, plus nous nous hâtons de l'achever. Avec tout cela je ne croi pas que nous en fussions venus à bout, si deux des plus jeunes & des plus forts de l'Equipage ne s'étoient joints à nous. Leur secours vint si apropos que nous achevâmes le radeau à la réserve de très-peu de chose à quoi le vif de l'eau nous empêcha de travailler durant quelques heures.

En attendant le reflux de la marée nous nous mîmes tous à fumer des feuilles autour d'un petit feu; & en fumant je pensai qu'on avoit souvent vu des Léganés acharnés après le bûfle, & que s'il y en avoit encore je pourrois en prendre quelqu'un. Je pris

pris cette pensée pour une espèce de révélation ; j'allai me cacher derrière un arbre où j'attendis long-temps en-vain. Cependant je songeai que si le busle étoit un ragout pour ces animaux, il falloit que sa chair ne fût pas encore si mauvaise que nous nous figurions. De ces réflexions je vins aux effets ; & à l'un des endroits que je crus le moins gâté, j'en coupai un gros morceau & rejoignis mes Camarades.

Dès que l'on vit ma provision chacun ouvrit de grands yeux pour la regarder, & tous ensemble me demandèrent confusément quelle chair c'étoit, où je l'avois prise ? & s'il y en avoit encore ? Ils furent un peu surpris quand je leurs dis que c'étoit de la chair du busle, car jusques-là nul autre que moi n'avoit eue la pensée d'en venir à cette extrémité, mais quand ils virent que cette chair qui sentoit si mal, ne choquoit pas si fort la vue, plusieurs y coururent à mon exemple & en prirent le plus qu'ils purent. Avant que ceux-ci fussent de retour je mis ma portion sur la braïse, d'où la voulant tirer avec un bâton fait exprès, il ne se trouva qu'une humeur gluante qui ne pouvoit nous être utile.

Cette expérience me fit tout quitter pour courir à nos gens à qui je conseillai de laisser le gras & de ne couper que du maigre. En même temps nous mîmes tous la main à l'œuvre & en coupâmes quarante livres qui furent mises sur des arbres secs, comme étant plus propres à notre avis pour leur faire perdre une partie de leur mauvaise odeur. Nous en fîmes rôtir un morceau qui fut distribué également. L'odeur en étoit si mauvaise que plusieurs crurent qu'ils alloient crever, & cependant ils en mangèrent & la trouvèrent passablement bonne.

Comme toute la bande n'avoit pas été du régal, nous en portâmes une portion au rendez-vous & fîmes en sorte que le reste ne fût pas découvert. Nous la donnâmes au maître & lui dîmes que c'étoit du busle. Il n'étoit pas dît-il, nécessaire de me dire ce que c'est, à l'odeur je l'ai reconnu ; de grace reprit-il, portez votre présent ailleurs. Comme il achevoit ces paroles je voulus m'approcher de lui pour lui dire qu'il n'étoit pas si mauvais qu'il s'imaginoit : mais il me dît que mon haleine étoit insupportable, que j'infectois l'air qu'il respiroit, & qu'il avoit déjà mal au cœur. En disant cela il se retira, & alla chercher un autre gîte.

Les autres un peu moins délicats s'approchèrent de nous, & nous
pri-

prièrent de leur en donner. Nous leur en donnâmes, ils en mangèrent; & ces premiers morceaux irritèrent tellement leur appétit qu'ils sembloient être possédés. Lorsque les plus ardens eurent dévoré leur portion, ils vouloient de celles des autres: ceux-ci n'y vouloient point entendre; & ce refus mêlé d'aigreur émut une contestation qui nous fit craindre qu'ils ne se mangeassent les uns les autres. Pour les appaiser nous leur donnâmes de ce que nous gardions pour nous, mais cela ne fit que les enflammer, il leur en faisoit davantage, & quoiqu'il fût nuit il vouloient aller où étoit cette charogne pour en manger tout leur sou. On leur représenta que la nuit étoit trop obscure, & que c'étoit pendant ce temps-là que les Kaimans & les crocodiles se promenoient sur le rivage. Ils se rendirent à cette raison, mais ils dormirent peu, nous nous sentîmes tous des effets de leur avidité, & il falut acheter la paix au prix de ce qui nous restoit. Après qu'ils eurent tout mangé quelques-uns d'entre eux s'assoupirent; les autres dirent que la faim les tourmentoit plus qu'auparavant; & surtout il y en eut un qui dit que la nuit lui duroit un siècle, qu'il lui étoit impossible de reposer, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eût un mal comparable à la faim qu'il sentoit. Cependant il avoit mangé plus de trois livres de cette charogne; & quelques heures avant la nuit la moitié d'un grand poisson qu'il avoit trouvé à-demi rongé sur le rivage. Ce poisson étoit si grand qu'il croyoit d'abord s'en nourrir deux jours; mais depuis qu'il y eut goûté, il n'en fit qu'un repas, & il assura qu'il eût pu en manger quatre fois autant. Ainsi cet affamé troubla par son inquiétude le repos de toute la bande; si-bien que dès le point du jour nous nous levâmes tous; les affamés pour courir au busle, & nous pour achever le radeau que nous avions commencé.

Quelque méchant & gâté que fût ce que nous avions mangé le jour précédent, il nous avoit donné des forces qu'on ne sentoit point quand on ne mangeoit que des feuilles d'arbres. C'est pourquoi demi-heure après que nous fûmes à notre travail, nous le quitâmes pour en faire quelques grillades qui achevèrent de nous fortifier. Quelques heures avant la nuit notre radeau se trouva fait; & après nous être un peu promenés nous retournâmes vers nos Compagnons que nous trouvâmes tous occupés, les uns à mettre leur pitance à l'air, les autres à la tourner, quelques-uns à la faire cuire, & à la manger d'un air de gaieté qui eût fait venir l'appétit aux plus délicats.

Lors-

Lorsque le maître fut que que notre radeau étoit prêt, il nous remontra comme auparavant la grandeur du péril où nous allions nous exposer, puisque sans voiles nous ne pouvions aller à Terre, ni résister aux Courans sans ancre. Nous lui répondîmes qu'il n'y avoit rien de si dangereux pour nous que cette Ile, où nous courions risque de mourir de faim dès que nous n'aurions plus de bufle: que si nous n'avions ni voile ni ancre, nous nous sentions assés de forces pour résister aux Courans; & que nous espérions rencontrer quelques Bengalois qui nous recevraient dans leur Bord.

Après quelques autres raisons il nous souhaita un bon voyage, & consentit que nous menassions avec nous un jeune homme de l'Equipage qui parloit Portugais. Comme cette Langue est fort usitée dans les Royaumes de Bengale & d'Aracan, nous en espéâmes un grand secours & ne songeâmes plus qu'à partir. Sur ces entrefaites un des nôtres proposa de faire une ancre à crochet, & dit que pour cela il ne falloit que quatre petits bois crochus, qu'il lieroit si proprement avec des écorces de jeunes arbres qu'ils pourroient mordre le terrain. Cela se pourroit lui répliquai-je, si nous avions dequoi la faire aller à fond, mais comme vous savez il n'y a pas une pierre dans cette Ile. J'ai pourvu à cela reprit-il, nous remplirons de sable deux ou trois manches de chemises que nous attacherons à l'ancre, & vous verrez qu'elle nous rendra le même service que si elle étoit de fer. Nous vîmes à cela tant d'apparence, que les uns allèrent chercher de l'écorce, les autres des branches courbées, & en moins de deux heures notre ancre fut telle qu'on la souhaitoit.

Cet ouvrage ainsi disposé n'étoit encore qu'à-demi fait, il nous falloit vint brasses d'amares & nous ne savions où en prendre dix. Comme nous y pensions nous vîmes venir deux de nos gens chargés de lierre & d'écorce de jeunes arbres. Ils mêlèrent l'un avec l'autre, & en firent une corde aussi longue qu'il la falloit.

Le lendemain nous prîmes congé de ceux qui restoit, dans le dessein de revenir bientôt à eux si nous arrivions à bon port. Ils nous souhaitèrent un hureux succès, & vinrent avec nous jusqu'au rivage; où après nous être embrassés, nous nous mîmes huit sur le radeau, & gagnâmes la pointe de l'Ile qui regarde la Terre ferme.

Là nous fîmes encore une pause, nous nous y pourvûmes de feuilles d'arbres, nous y allumâmes du feu, & y fîmes encore un repas. Nous démarâmes ensuite, & peu après à force de rames nous nous trouvâmes assés loin de l'île. D'abord nous tâchâmes d'avoir la marée de côté, ce qui nous réussit assés bien; mais à mesure que nous avançons, il fut impossible de surmonter la force des Courans. Par bonheur il faisoit calme, ce qui nous donna lieu de nous servir d'un sachet de sable en guise de sonde. Par ce moyen ayant reconnu que la marée nous étoit contraire, nous jetâmes l'ancre sur un fond où le radeau ne pouvoit arer. Cependant la faim nous reprit & nous convînmes de manger; mais auparavant il fut arrêté que les provisions seroient partagées, afin que chacun ménagât la sienne, de peur que notre voyage ne fût plus long qu'on ne pensoit. On commença donc le repas dans le dessein de manger tres-peu: mais apeine eut-on goûté à la viande qu'il fut impossible à la plupart de s'empêcher de la manger toute. Quand ils se virent réduits aux feuilles ils eurent recours aux souhaits, & à prier Dieu de tout leur cœur que la corde rompit pour retourner à l'île, dont nous n'étions encore éloignés que d'une lieüe.

Leurs prières furent exaucées, il s'éleva une tempête, dont le radeau fut si tourmenté que la corde rompit; les houles enlevèrent nos provisions qui consistoient en quelques feuilles, & nous poussèrent vers le même endroit d'où nous étions partis le matin.

Deux des plus jeunes de la troupe furent destinés à garder le radeau pendant que les autres allèrent à terre. D'abord nous courûmes vers le feu que nous avions laissé en partant, & y trouvâmes une des femmes de ces Nègres dont nous avons parlé. Dès que cette femme nous vit elle se jeta à nos piés; nous découvrit son corps tout meurtri & tailladé, & nous fit entendre que c'étoient ses gens qui l'avoient mise en cet état. Outre cela cette misérable n'avoit que la peau & les os; & nous jugeâmes que son sort n'étoit pas meilleur que le nôtre. Comme nous ne l'entendions point nous lui fîmes signe de se rasseoir, & nous nous chauffâmes tous ensemble dans le dessein de nous reposer dès que nous le pourrions. Une heure après la faim nous pressa de telle sorte qu'il fut impossible de dormir. Ce qui acheva de nous desoler

r'asseoir, & lui dis qu'il prît garde aux suites de son entreprise; que ces sortes de pensées étoient plutôt des tentations du Démon que des révélations divines: que cette femme étoit notre image, & que si c'étoit par révélation qu'ils entreprenoient de la manger, c'étoit une des plus chétives & des plus maigres révélations dont j'eusse jamais oui parler. Voyez-vous repris-je que cette femme n'est qu'une carcasse animée, & qu'un squelette couvert d'une peau, qui comme vous voyez n'a pas la mine d'être un mers fort délicat; & quand cela seroit penseriez-vous en demeurer-là? non sans doute, vous voudriez avoir toujours la même pâture, & Dieu sçait si vos Camarades seroient sûrement auprès de vous? J'ajoutai à ces raisons que dans deux heures nous pourrions aller vers le buffle, où nous trouverions peut-être encore de quoi nous rassasier; & que s'il ne se trouvoit rien, il leur seroit libre d'épargner ou de massacrer cette misérable.

Moitié par honte, moitié par un reste d'horreur qu'ils avoient pour cette action, ils dirent qu'ils n'y pensoient plus & tâchèrent de s'assoupir. Dès le point du jour ils se levèrent & me sommèrent de ma promesse. J'étois si foible que je ne pouvois presque marcher; & delà au lieu où étoit le buffle il y avoit plus d'une lieue. Je les priai donc de me dispenser d'une voiture si incommode; mais j'eus beau dire, ils voulurent absolument que je fusse de la partie, & il me falut les accompagner. Les quatre plus foibles demeurèrent-là, & nous promirent cependant de faire une corde neuve pour amarrer à un autre ancre que nous ferions au lieu de celle qui étoit perdue.

A vint pas delà Charles Dobbel retourna vers les quatre autres, & leur recommanda de prendre garde que cette femme ne leur échapât, étant résolu à son retour de lui faire passer le pas, en-cas que le buffle fût tout mangé. Nous nous hâtâmes ensuite de nous rendre où étoit le buffle; & nous y trouvâmes beaucoup de chair, mais si gâtée que nous n'en pouvions approcher. Après avoir cherché la meilleure, & vu qu'elle étoit toute égale, nous en coupâmes deux ou trois morceaux que nous mîmes sur les charbons, & que nous dévorâmes avant qu'ils fussent à demi cuits.

Il vint pendant que nous les mangions deux de nos gens qui étoient demeurés avec le maître; & nous vîmes bien à leur contenance qu'ils alloient à la provision. Cela nous déplut infiniment,

car nous craignions qu'ils ne prissent tout. En effet c'étoit leur dessein, & la suite nous fit bien connoître qu'ils ne vouloient pas nous en laisser. Après les avoir observés environ une heure, nous les joignîmes pour reconnoître leur intention. Lorsque nous vîmes qu'il ne restoit plus que les os, les larmes nous vinrent aux yeux, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous méritions de mourir de faim, pour avoir attendu si long-temps à nous mettre en devoir de les empêcher de tout prendre. Il est un peu tard dit Charles Dobbel, pour avoir de la chair puisqu'ils n'y en ont point laissé; mais il reste encore un peu de la peau, tâchons de l'avoir de gré ou de force. En même temps il les pria de se contenter de ce qu'ils avoient, & de leur laisser ce qui restoit. Ho dit l'un d'entre eux d'un ton ironique ces messieurs-là ne sont ni fots ni dégoûtés: nous avons pris de la chair pourie, & nous leur laisserons la peau qui est ce qu'il y a de plus sain, & par conséquent de meilleur. Pensez-vous nous dit-il, que nous ayons travaillé pour vous? & que nous ayons pris la peine de tourner la bête, pour vous faciliter les moyens de prendre ce qui reste? Nous souhaiterions bien que vous ne manquassiez de rien; mais nous souhaiterions encore moins de manquer nous mêmes; & si nous sommes condamnés à périr ici, je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour périr le dernier.

Le discours de ce babillard nous échaufa la bile, principalement à Charles Dobbel, qui sans se foucher de ces raisons voulut d'abord user de violence; mais je lui remontrai qu'il ne falloit pas aller si vite, & qu'il ne falloit nous emporter que le plus tard que nous pourrions. Je leur dis donc que notre demande n'étoit ni injuste ni ridicule; que nous étions tous d'un même Equipage, Compagnons de même fortune; & qu'ils devoient avoir égard que nous allions hazarder nos vies aussi-bien pour eux que pour nous. Ces raisons furent méprisées, & Charles Dobbel indigné de ce procédé, allons nous dit-il Camarades, travaillons aussi-bien qu'eux, qu'avons nous besoin de leur permission? Chacun de nous tira son couteau, & nous leur ôtâmes leur proie.

Des Voyageurs prêts à se battre pour la peau du bœuf.

Les autres qui étoient inférieurs en nombre se regardèrent quelque temps comme pour s'animer l'un l'autre. Ils nous demandèrent s'il étoit juste qu'ils eussent travaillé pour nous, & en disant cela ils levèrent l'un une hache, & l'autre un couteau pour nous

haute qu'il nous falut la passer à nage chargés du butin que nous avions fait sur ceux qui tenoient compagnie au maître.

Trois de ceux qui nous attendoient n'avoient point mangé depuis que nous les avions quités, & ils étoient si foibles qu'à peine pouvoient-ils se tenir debout. Le quatrième à qui il restoit quelque chose, en fit bonne chère en leur présence, & eut la dureté de leur refuser aussi gros qu'une noix de chair de busle pour leur aider à manger des feuilles dont ils ne pouvoient plus user. Nous ne pûmes entendre sans indignation les justes reproches de ces affamés; nous reprîmes aigrement celui dont ils se plaignoient & lui remontrâmes qu'il mériterait qu'on lui fit comme il leur avoit fait, mais que nous étions & plus tendres & plus pitoyables que lui, avec qui comme avec les autres nous voulions partager ce que nous avions apporté.

Après avoir fait de notre vol des portions égales, & que chacun eut pris la sienne, nous jugeâmes à propos de veiller tour à tour contre les surprises de nos ennemis, au nombre desquels nous mettions ceux à qui nous avions volé une partie de leur pitance: Et pour nous lier plus fortement les uns aux autres, nous jurâmes de faire les derniers efforts pour nous entreaider en-cas que l'on nous attaquât. Nous demandâmes ensuite ce qu'étoit devenue la femme qu'on leur avoit laissée en garde, & nous apprîmes que peu-après notre départ elle s'étoit sauvée si subtilement qu'on n'avoit pu la retrouver. Nous souhaitâmes alors son retour, & résolûmes unanimement de lui ôter la vie & de la manger, quelque décharnée qu'elle fût.

Dès qu'il fut nuit la sentinelle fut posée & les sept autres se mirent à dormir. A peine avions-nous reposé deux heures que notre sentinelle vit un Nègre armé d'un gros bâton qui venoit doucement vers lui. Lorsqu'il le vit à la portée de son aviron il le lui rompit sur la tête, & de ce coup ce misérable tomba comme mort. Le bruit qu'ils firent nous éveilla, & ayant su ce que c'étoit, nous courûmes après les autres Nègres, qui voyant leur homme abattu s'étoient enfoncés dans le Bois. Dès qu'ils sentirent que nous les suivions, ils firent en s'enfuyant un bruit que l'on eût dit être de vingt personnes, quoiqu'ils ne fussent que sept ou huit. Après les avoir suivis en-vain nous retournâmes au lieu où leur camarade étoit tombé, & où nous pensions le trouver mort: mais nos con-

*Des Nègres
attaquent
nos voya-
geurs.*

jectures nous trompèrent, ce malheureux s'étoit sauvé, & il s'étoit sauvé si vite qu'il avoit oublié son bâton.

Nous raisonnâmes sur cette aventure, & ne doutâmes point que la femme qui s'étoit chauffée avec nous n'eût donné avis à ses gens de ce qui se passoit parmi nous. Elle avoit remarqué à notre départ qu'il n'étoit resté que quatre des nôtres, qui seroient peut-être aisés à défaire si on les surprenoit la nuit. C'est assurément sur ce pié qu'ils étoient venus, mais par bonheur au lieu de quatre hommes ils en avoient trouvé huit, l'un desquels veilloit à la sûreté des sept autres.

Aussitôt que le jour parut nous fîmes pour notre ancre une corde semblable à la première, & quand nous fûmes prêts à partir, nous trouvâmes que le radeau étoit devenu si pesant qu'il ne pouvoit porter que six hommes. Il falut donc en renvoyer deux, & le sort tomba sur les deux plus jeunes, à qui nous promîmes pour les consoler de revenir à eux avec un bateau dès que nous serions en Terre ferme.

En attendant que la marée nous fût favorable nous nous mîmes autour d'un petit feu, où une heure après nous entendîmes des cris réitérés qui troublèrent notre repos. Quelque frayeur que nous eussions on jugea apropos de répondre; & un moment après nous vîmes revenir les deux jeunes hommes dont nous avions voulu nous défaire. Ils étoient si troublés qu'ils trembloient encore en nous disant qu'ils n'avoient trouvé ni le maître ni aucun de ceux qui l'accompagnoient: Qu'ils les avoient cherchés non seulement où ils avoient accoutumé de passer la nuit, mais même en beaucoup d'autres endroits, & qu'apparemment il avoit passé quelques Barques où ils avoient été reçus. La répugnance qu'ils avoient à demeurer dans l'Île nous fit croire qu'ils nous imposoient; nous les primes donc séparément & leur fîmes des demandes dont les réponses furent conformes. Cela nous fit résoudre de demeurer-là jusqu'au lendemain pour aller nous-mêmes sur les lieux, & de ne sortir point de l'Île que nous ne fussions où ils étoient.

Sur le Minuit le flot étant propre à notre dessein nous levâmes l'ancre pour aller vers les arbres secs, de quelques-uns desquels nous avions besoin pour renforcer notre radeau. Après avoir tourné demi-heure nous nous aperçûmes un peu tard que la ma-

rée

qu'après avoir trouvé le feu, ils avoient presque perdu l'idée du lieu où ils étoient : qu'ils étoient tombés dans des fosses toutes pleines d'eau, où leur feu s'étant éteint, ils avoient été obligés d'en aller querir d'autre ; & qu'en cherchant un chemin plus doux, ils en avoient trouvé un plus difficile que le premier, d'où ils n'étoient sortis qu'avec une peine incroyable. Ils avoient les piés tout en sang, les jambes & la tête toutes meurtries, & une amertume d'esprit qu'il est malaisé d'exprimer. Nous les consolâmes le mieux que nous pûmes & après nous être encouragés les uns les autres nous tâchâmes de reposer.

Le lendemain nous envoyâmes deux de nos Camarades au quartier du maître & aux environs pour savoir s'ils étoient partis ; & cependant nous cherchâmes de quoi refaire une autre ancre & une autre corde. Sur le soir nos gens rapportèrent que les autres n'étoient plus dans l'île, & qu'après avoir cherché dans tous les lieux où ils pouvoient être, ils n'avoient trouvé qu'un méchant reste de poisson pourri ; un peu de la peau du busle, quatre gouffes d'ail & un pot.

A ces indices nous reconnûmes qu'ils étoient partis, & commençâmes à croire qu'ils se ressouviendroient de nous. Cependant nos deux Députés nous contèrent que chemin faisant ils avoient trouvé un tombeau que l'un des deux avoit ouvert par une simple curiosité à ce qu'il disoit, mais la suite fit voir qu'il avoit un autre dessein ; car sitôt qu'il vit un cadavre que les vers rongeoient, il dit que le sort de ces insectes étoit plus hureux que le sien, & qu'ils mouroient de faim pendant qu'il faisoient bonne chère. Après l'avoir regardé long-temps, il dit qu'il avoit grande envie d'ôter leur proie à ces animaux, & que n'ayant pas d'autre moyen d'éviter la mort, il ne voyoit pas qu'on pût le blâmer de manger de ce qui s'offroit. A peine eut-il parlé de la sorte, qu'il succomba à la tentation ; il prit le cadavre & l'eût mis en pièces pour le manger, si son Camarade ne lui eût fait voir l'énormité de cette action. Il eut de la peine à l'en dissuader, mais enfin il en vint à bout ; & de concert ils remirent le cadavre en Terre, & se hâtèrent de s'en éloigner de peur que la faim ne fût la plus forte & n'achevât de les séduire.

Sitôt que nous eûmes le pot ; nous y fîmes bouillir de l'eau, avec les restes du poisson dont nous avons parlé, & quantité de fe-

uilles



uilles hachées. Après le repas on mit en délibération s'il ne valoit pas mieux demeurer dans l'île que d'en partir. La première opinion étoit fondée sur la difficulté de résister à la marée qui étoit fort haute ; sur la perte de nos deux ancres ; & sur l'impossibilité d'en recouvrer une quatrième, en-cas que celle que nous ayons vint à manquer. On ajoutoit que nos Compagnons étant
en

en lieu de fureté, ils auroient soin de nous, & qu'apparemment ils n'omettroient rien pour nous tirer promptement delà. Ceux qui avoient envie de partir disoient que le secours dont on parloit étoit incertain; que sur cette frêle espérance nous mangerions le peu que nous avions de reste; & qu'après avoir attendu en vain, nous serions enfin obligés d'avoir recours à nos propres forces, & de nous exposer au péril que nous pensions fuir. Après une contestation qui dura une demi-heure on convint de s'en rapporter à l'opinion du plus ancien, & celui-ci dit qu'un plus long séjour dans cette fatale demeure acheveroit de nous consumer: qu'il ne falloit que deux ou trois jours pour nous rendre incapables de conduire notre radeau; c'est-pourquoi il concluoit qu'il ne falloit plus différer. Ce dernier avis fut suivi: on employa le reste du jour à renforcer le radeau, & le lendemain après avoir bien déjeuné du reste de la peau du busle, & fait bonne provision de feuilles, nous nous mîmes sur le radeau.

Nous avions fait d'une chemise une petite voile qu'un petit vent frès fit d'abord enfler, & en moins d'une demi-heure nous passâmes la fausse marée qui se fait sentir ordinairement autour des Iles. Peu de temps après le vent tomba, & la voile étant inutile, nous nous servîmes de nos rames. Nous n'allâmes pas loin sans avoir besoin de manger; c'est-pourquoi nous jetâmes l'ancre, dont le succès fut aussi hureux que si elle eût été de fer. Quand nous jugions que la marée ne nous pouvoit nuire, nous la levions & mettions la voile; & de cette manière nous nous éloignâmes de l'Ile jusques à la perdre de vue.

Le lendemain nous découvrîmes les deux Iles dont le maître nous avoit parlé; & profitant des instructions qu'il nous avoit données, nous allâmes si loin que nous les passâmes aussi. Six ou sept heures après, nous crûmes voir la Terre ferme, & nous la voyions en-effet, mais nous en étions assés loin; & dès que nous la découvrîmes la marée nous devint contraire. Nous jetâmes donc l'ancre avec une crainte inexprimable que la corde ne vînt à rompre, car c'étoit sur quoi nous fondions toute notre espérance; & durant ce temps-là un des plus affamés proposa d'augmenter la pitance puisque nous étions si proches de Terre. Bienque les autres fussent aussi foibles que lui, ils ne furent pas de son avis, alléguant qu'il ne falloit qu'un coup de vent pour rompre la corde qui tenoit à l'ancre,

cre, & pour nous jeter en pleine Mer. Il falut donc se contenter de tres-peu de chose, & attendre paisiblement le succès de notre entreprise.

Comme nous n'avions point de Compas? le Soleil & les Etoiles nous servoient de guides, & par leur moyen nous distinguions de jour & de nuit les gisemens & situations de notre radeau. Le lendemain ayant vent & marée pour nous depuis le matin jusqu'au soir, nous approchâmes fort près de Terre, mais nous ne pûmes gagner le rivage. Il falut jeter l'ancre & passer encore une nuit avec beaucoup d'incommodité & de crainte, les Courans étant fort rapides.

Le jour suivant le temps nous fut si favorable que nous prîmes Terre de bonne heure. Nous laissâmes le radeau à l'ancre, dans le dessein de le retrouver, en-cas que le pays où nous étions ne fût pas celui que nous cherchions. Après avoir marché quelque temps nous trouvâmes deux chemins, l'un qui étoit le long du rivage, l'autre, le long de la rivière de *Sondiep*, & ces deux chemins étoient opposés. Nous connoissions si peu l'un & l'autre que nous ne savions lequel prendre; & après avoir épuisé toutes nos raisons nous marchâmes au hazard vers la rivière & nous trouvâmes dans le bon chemin. La faim, le froid & les fatigues nous avoient si fort affoiblis, que nous ne pouvions faire vint ou trente pas sans nous reposer; ainsi nous avançons fort peu, & nous marchâmes plus de trois heures sans rencontrer personne qui nous pût mettre l'esprit en repos. Peuaprès nous vîmes des arbres dont il sembloit que les branches vinssent d'être coupées. A vint pas delà nous yîmes une Barque dont nous nous aprochâmes; & dès que ceux qui étoient dedans nous apperçurent ils vinrent vers nous. Cette facilité nous troubla; & nous ne pûmes les voir venir sans être appelés, que nous ne les crussions d'humeur à nous faire quelque avanie.

Nos Poyagours en terre ferme.

Notre frayeur redoubla merveilleusement quand nous les vîmes descendre à Terre au nombre de six chacun le couteau à la main. Lorsqu'ils furent assés près de nous pour connoître que nous n'étions ni en état ni en humeur de les insulter, nous leur montrâmes nos bras décharnés, & un reste de la peau du buse. Quoiqu'il y en eût peu, c'en étoit assés pour empoisonner les moins délicats; aussi ces gens quelque brutaux & grossiers qu'ils fussent, firent cinq ou six pas en arrière en se bouchant le nez, & nous menaçant avec leurs

leurs couteaux. A leurs gestes nous reconnûmes qu'ils nous prenoient pour des gens de mauvaise foi, pour des hypocrites & pour des trompeurs. C'est pourquoi nous nous hâtâmes de leur montrer des feuilles d'arbres, & de leur faire comprendre par signes que c'étoit notre nourriture. Ils nous entendirent, ils se rapprochèrent, & tous émus de compassion ils se frappèrent la poitrine, & levèrent les yeux au Ciel. Lorsqu'ils se furent radoucis nous leur marquâmes le besoin que nous avions d'eux pour nous mener au prochain village. Ils consentirent à nous faire cette amitié pourvu qu'on leur payât leur voiture. J'admire dans cette rencontre combien les hommes sont intéressés, & le peu de penchant qu'ils ont à s'entredire les uns les autres. Ces Barbares nous voyoient tous nus, car nous n'étions couverts que de quelques méchans morceaux de toile: nous étions comme des squelettes, & n'avions nullement la mine d'avoir ni sou ni maille. Deplus ces gens nous témoignoiient avoir pitié de nous qui étions étrangers, affligés, & apparemment dénués de tout. Avec tout cela sans argent nous n'en eussions eu aucun secours; & nous vîmes bien que sans ce métal la Terre ferme n'eût pas été meilleure pour nous que l'Île Infortunée où nous avions si long-temps souffert. On convint donc de leur donner quelque chose, & on laissa le soin au plus vieux de faire marché pour toute la bande. Celui-ci offrit une pièce qui revenoit à un écu de notre monnoie. Les Bengalois nous firent entendre qu'il leur en falloit dix, & qu'à moins de cela ils ne pouvoient se détourner de leur ouvrage. On leur en offrit encore une, puis une troisième; & tout cela n'étant pas capable de les ébranler, notre vieillard leur montra ses poches vuides pour tâcher de leur insinuer que c'étoit tout ce qu'il avoit. Cette feinte nous réussit, mais mal-à-propos pour nos voituriers, à qui de bon cœur nous eussions donné mille francs pour nous porter en quelque lieu où nous pussions nous remettre un peu des fatigues passées.

Lorsque nous fûmes dans la Barque, nous leur fîmes signe de nous donner quelque chose à manger; ils répondirent qu'ils ne le pouvoient sans argent: on leur donna encore un écu; & pour cela le plus vieux d'entre eux nous mit dans un linge environ plein la main de ris, & un Pisang grand comme le doigt. Chacun de nous étendit la main d'un air âpre & avide qui fit craindre au distributeur que sa poignée de ris ne fût cause de quelque desordre.

Il se retira donc & en fit huit portions égales. Il fit le même du Pisang qui est un fruit passablement bon ; & quoique ce ragoût ne fût pas grand chose, nous le trouvâmes si délicieux au-prix des salerés que nous mangions depuis un mois, que nous en souhaitions plein la Barque ; encore ne pensions-nous pas que ce fût assés pour nous rassasier. Les Nègres s'étant aperçus que nous avions encore de l'argent profitèrent de l'occasion ; & cessant de ramer nous firent signe que nous n'avions pas assés donné, & que si nous voulions qu'ils avançassent, il falloit encore quelques pièces. On leur en offrit une & ils donnèrent dix ou douze coups d'avirons, après quoi ils se reposèrent. On leur en donna encore une, ils firent les mêmes efforts, & c'étoit toujours à recommencer ; eux ne se lassant point de demander, ni nous de donner, tant nous avions de peur de n'être pas assés tôt à Terre.

En nous reposant de la sorte nous vîmes passer deux autres Barques qui joignirent la nôtre & qui firent le même chemin. Leurs gestes faisoient assés voir que c'étoit de nous qu'ils parloient, & leur entretien dura long-temps. Ensuite ils descendirent à Terre comme pour résoudre plus commodément ce qu'ils feroient de nous. Ils contoient l'argent qu'ils avoient reçu, & nous regardoient d'une manière qui nous fit craindre le succès de leur conférence.

Après avoir attendu une heure dans la Barque, deux de nos Compagnons en sortirent pour les prier de leur montrer où étoit l'eau douce. Dès que les Nègres les aperçurent, un d'entre eux les prit par le bras, & les fit rentrer dans la Barque. Cette brutalité nous fit croire qu'ils n'étoient-là que pour résoudre des moyens de nous égorger pour avoir notre argent ; & dans cette pensée nous nous disposâmes à la mort. Ce ne fut pas néanmoins sans peine, & sans trouver un peu étrange que le Ciel s'obstinât si fort à nous persécuter. Depuis que nous crûmes qu'ils avoient formé le dessein de nous néyer, il nous tarδοit qu'ils ne l'exécutassent ; & il nous sembloit que la mort seroit infiniment plus douce que la faim qui nous tourmentoit. Enfin après avoir souffert durant deux ou trois heures ce que souffrent ceux qui attendent qu'on les vienne égorger, les trois Barques se séparèrent & nos voituriers revinrent à nous, poursuivirent leur route, & pour une pièce d'un écu ils nous donnèrent plein un pot d'eau douce.

ce. Nous en bûmes tous avidement , & avec d'autant plus de plaisir qu'il y avoit un mois que nous n'avions bu que de l'eau salée. Depuis que nous fûmes remplis d'eau , la faim ne nous pressa plus tant , & nos estomacs commencèrent à nous donner un peu de repos.

Cependant nos guides nous firent entendre que vint de nos Compagnons étoient dans le prochain village ; & pour cette bonne nouvelle nous leur donnâmes encore un écu. Depuis ce moment ils se hâtèrent de nous mener où ils étoient ; & en entrant dans le village deux de nos guides vinrent avec nous chés le Gouverneur, aux piés duquel ils mirent les trois écus dont nous étions convenus pour notre voiture, après avoir touché par trois fois de la tête & des mains la Terre, en disant *Salamabéta c'est adire paix soit avec vous*. Le Gouverneur nous reçut fort bien, & nous fit signe de reprendre l'argent qui étoit à ses piés. Nous lui fîmes comprendre que ses gens l'avoient bien gagné, & que nous ne voulions pas les priver de leur salaire. Ensuite il donna ordre à deux ou trois de ses domestiques de nous mener au logis de nos Compagnons, qui nous ayant apperçus de loin vinrent audevant de nous, & témoignèrent une grande joie de nous revoir. Il y avoit cinq jours que ceux qui étoient demeurés dans l'Île après nous étoient dans ce village ; & il y en avoit d'avantage que les cinq qui s'étoient servis d'un radeau aussi-bien que nous, y étoient arrivés avec le secours de quelques pêcheurs qu'ils avoient rencontrés.

Aussi-tôt qu'ils nous virent ils s'empresèrent à nous bien traiter ; & peut-être eussent-ils mieux fait de ne point donner à des gens qui avoient jeûné si long-temps, de tant de sortes de viandes & en si grande quantité ; car sans le pifang & le miel qui nous servirent d'entremets & de medecine, je croi que nous eussions tous crevé. Cette opération fut si hureuse que toutes ces viandes ne nous causèrent aucune incommodité ; & ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'encore que nous mangeassions beaucoup & souvent, nous avions le même appétit, & toujours également faim.

Deux jours après que nous fûmes-là, le Gouverneur jugea propos d'envoyer les premiers venus au Bureau de la Compagnie, pour informer les Officiers du naufrage de leur vaisseau ; Et il leur fit dire par son Trucheman qu'ils ne manquassent pas de faire de grandes provisions, parceque le voyage étoit de plus de deux cens lieues ;

qu'outre cela ils marcheroient cinq grandes journées dans un pays stérile & desert; & que celui qu'on trouvoit ensuite, n'étoit guères ni plus fertile ni plus habité. Cette nouvelle alarma ces pauvres gens, qui n'étoient encore ni bien remis de leurs fatigues, ni entièrement rassasiés: & il sembloit même que plus ils mangeoient, plus ils avoient envie de manger. Nonobstant cela il falut partir, & ils n'y répugnèrent pas pour les raisons que nous avons dites. Pour nous qui étions les derniers venus, après avoir donné les trois ou quatre premiers jours au repos & à la joie, je m'informai par quelle aventure nos Compagnons étoient sortis de l'Ile Infortunée, & l'on me conta ce qui suit.

*Comment
ceux qui
étoient de-
menés dans
l'Ile, en sur-
virent.*

Après nous avoir dit adieu ils se retirèrent au lieu ordinaire, & comme il étoit tard ils tâchèrent de reposer. Le lendemain s'étant aperçus qu'on leur avoit pris leurs provisions, ils en eurent autant de douleur que si on leur eût ôté la vie. Dans le fort de leur affliction ils levèrent les yeux au Ciel, & demandèrent à Dieu avec toute l'ardeur dont les affligés sont capables, qu'il les délivrât de cette misère. Chacun ensuite eut recours aux feuilles, mais ce ne fut pas sans gémir de se voir réduits à ce triste mets.

Sur le soir il y en eut deux qui en s'entretenant de leur mauvais sort, se trouvèrent insensiblement à la pointe de l'Ile d'où ils découvrirent des Pêcheurs. Dès qu'ils crurent en être vus, l'un des deux rompit une branche d'arbre où il attacha un morceau de toile pour servir de signal qu'il y avoit quelqu'un dans l'Ile. Les Pêcheurs s'approchèrent, & baissèrent la voile à un jet de pierre du rivage. Après un quart d'heure de consultation, ils s'approchèrent un peu plus près, & demandèrent aux nôtres en Portugais quelles gens ils étoient. On leur répondit en la même Langue, & après avoir satisfait à tout, les Pêcheurs descendirent à Terre où ils attachèrent leurs trois Barques. Ils étoient tous armés, les uns de dars & de javelots, & les autres d'arcs & de flèches; & quoiqu'ils vissent bien que nos gens n'avoient pas la mine de les vouloir surprendre, ils usèrent de précaution & leur demandèrent leurs armes. Nos gens qui n'avoient que leurs couteaux, les jetèrent à Terre sans hésiter & un des Nègres les amassa. Ensuite ceux-ci s'approchèrent, demandèrent à voir les autres, & combien ils étoient? De peur que le nombre n'effrayât les Nègres, les nôtres dirent qu'ils n'étoient que sept & qu'ils aloient les leur faire voir.

Ceux.

Ceux qui les guidotent, ravis de se voir sur le point d'être délivrés, éclatèrent à l'entrée du Bois, & jetèrent des cris qui causèrent une équivoque. Leurs Compagnons qui les entendirent crurent qu'on leur crioit *arrête*, & que quelque bête étoit blessée. Chacun à ce bruit s'arma d'un bâton & courut de toute sa force vers le lieu où les voix se faisoient entendre. Quand les Nègres les virent si ardens & si échauffés, ils s'imaginèrent qu'ils étoient trahis, & dans cette surprise ils tirèrent quantité de flèches dont nul des nôtres ne fut atteint. Ceux-ci se voyant attaqués par des visages qu'ils prenoient pour les misérables esclaves qu'ils avoient vus de l'autre côté deux jours après qu'ils furent dans l'Ile, se figurèrent que la faim les avoit poussés-là, où trouvant nos gens à leur avantage, il les avoient voulu massacrer. Dans cette pensée ils s'animèrent de telle sorte, qu'ils étoient résolus de les mettre en pièces quand leurs carquois seroient épuisés. Les deux qui étoient près des Nègres s'étant aperçus de la méprise de leurs Compagnons, leurs crièrent qu'ils se trompoient; qu'ils se défilèrent de leurs bâtons, & qu'ils approchassent hardiment. Ceux-ci obéirent, & en approchant ils demandèrent par signes aux Nègres s'ils avoient de quoi manger, & qu'ils se hâtassent de leur en donner. L'un des Pêcheurs répondit en bon Hollandois que leurs besoins étoient évidens; qu'on leur donneroit ce qu'ils souhaitoient, mais qu'il falloit auparavant qu'on leur mît en main toutes les armes de l'Equipage, & on leur donna sans répugnance jusques aux couteaux.

Les Pêcheurs ne craignans plus rien, donnèrent à nos gens un peu de ris cuit, qui fut mangé si avidement que les premiers en demeurèrent tout surpris. Cependant les nôtres impatiens de se voir hors delà, demandèrent aux Nègres s'ils vouloient bien les en tirer, & ceux-ci y consentirent pourvu qu'on payât la voiture, allégans qu'ils étoient pauvres, & qu'ils ne pouvoient sans s'incommoder les porter à Terre pour rien. Comme les nôtres avoient de l'argent on fut bientôt d'accord du prix, & l'on convint de leur donner quatre écus pour chacun, puis les Pêcheurs s'occupèrent tout le jour suivant à renforcer leurs Barques qu'ils disoient être trop légères & trop petites pour tant d'hommes. Pour ce qui est des vivres, ils dirent qu'ils avoient assés de ris pour eux & pour les Hollandois; & qu'ils esperoient prendre du poisson en assés grande quantité pour rassasier les plus affamés. C'étoit la meilleure nou-

velle que pussent apprendre ces derniers ; aussi en eurent-ils une joie extraordinaire ; & dès ce moment il y en eut qui demandèrent plein leur chapeau de ris, ce qu'ils obtinrent pour le pris d'un demi écu. Pendant que les Nègres pêchoient, nos gens faisoient cuire le ris qu'ils leur avoient donné ; & avant qu'il fût prêt, on leur apporta du poisson, & ce qu'il falloit pour l'apprêter. Le soir avant que de nous coucher, le maître ordonna secrètement que nos gens veillassent l'un après l'autre, pour empêcher que les Nègres ne les insultassent ; & ceux-ci de leur côté prirent la même précaution.

*Nos Voya-
geurs arri-
vent à un
village.*

Deux jours après, les Pêcheurs les avertirent de se tenir prêts pour partir la nuit suivante ; & dès que l'on fut embarqué, les Pêcheurs ramèrent avec tant de force, qu'ils furent bientôt à leur village. Dès qu'ils eurent mis pié à terre, ils menèrent nos gens chés le Gouverneur, qui leur fit bon accueil, & qui dépêcha deux ou trois Barques chargées de vivres vers ceux qui étoient sur le radeau. Après avoir donné cet ordre, il les fit asseoir autour de lui sur une grande nate, où les Pêcheurs mirent les armes dont ils s'étoient saisis pour leur sûreté ; & l'argent donné pour le passage. Le Trucheman du Gouverneur leur dit de sa part qu'il falloit qu'il les reprissent ; mais ils ne reprirent que leurs armes, alleguans qu'il n'étoit pas juste que ces pauvres Pêcheurs fussent frustrés de leur salaire. Dès qu'ils furent assis, un Eunuque dit que la plupart des femmes du Gouverneur avoient envie de voir les plus jeunes des Hollandois, & ils leur furent envoyés. Le lieu où ils entrèrent est un grand espace distingué par plusieurs petits appartemens, au milieu desquels est une cour où l'Eunuque les fit entrer. A peine y étoient-ils qu'ils furent entourés de ces femmes, dont les unes leur prenoient le nez ; les autres leur pinçoient les jouës. Celles-ci les déboutonnoient pour voir & toucher leurs estomacs : celles-là leur passaient doucement la main sur le visage en les regardant d'un œil tendre ; & il n'y en avoit pas une qui ne témoignât souhaiter que ces deux jeunes hommes demeurassent là quelques heures ; mais le fâcheux Eunuque sortit & leur fit signe de le suivre. L'orsqu'ils eurent joint leurs Compagnons, ils furent menés tous ensemble dans l'Auberge des Etrangers. Le lendemain qui étoit un jour de marché le Gouverneur les alla trouver, leur chan-

changea leur argent en certaines petites coquilles qui est la monnoie du pays, & leur aida à acheter les choses nécessaires afin qu'on ne les trompât pas.

Le reste du jour fut employé à faire bonne chère; & sur le soir le Teneur de livre ayant mis le nez à la porte reçut un coup de pierre dont il fut fort incommodé. Celui-ci ayant fait ses plaintes, le Gouverneur se mit en colère & fit chercher le criminel, qui étoit un de ses domestiques. Après l'avoir aigrement repris, il lui fit passer une flèche autravers des narines; ensuite on lui attacha un tambour sur les épaules; & dans cet équipage on le mena devant la maison du blessé, où après avoir eu quelques coups de fouet sur les épaules, il fut banni à perpétuité. Voilà l'aventure des quinze hommes qui étoient demeurés dans l'île après nous; voici celle des sept qui s'étoient servis aussi-bien que nous d'un radeau pour en sortir.

Comme ils n'avoient point d'ancre; durant cinq jours & au-
tant de nuits il lutèrent inutilement contre la force des Courans
qui les jetèrent contre un banc de sable. Ce banc occupoit un
grand espace, où ils crurent d'abord qu'ils trouveroient de l'her-
be & des feuilles dont ils pourroient vivre quelque temps, ne
leur restant plus rien de ce qu'ils avoient pris dans l'île. Cette
opinion ne leur dura pas, car après avoir bien cherché, ils ne
virent en nul endroit qu'un peu de fiente de Busle qu'ils amassèrent
avec soin. Il y avoit deux jours qu'ils ne vivoient que de la mousse
que le flot de la Mer fait naître sur le bois qui en est frappé. Ainsi
leurs estomacs étant accoutumés aux ordures, cette dernière leur
parut fort bonne, & ils ne se plaignoient que de n'en trouver pas
assés.

*Comment
sept de nos
Voyageurs
quittèrent
l'île Infor-
mée, & les
aventures
qui leur ar-
rivèrent.*

Cette fiente leur dura trois jours, & au bout de ce temps ils se
trouvèrent tous si foibles, qu'ils ne pouvoient plus ni ramer, ni
se tenir debout qu'avec peine. Un de la Troupe faisant réflexion
sur la nécessité de mourir en ce triste lieu: *Que vous en semble dît-
il à quatre autres qui l'accompagnoient, faut-il que nous mourions
tous de faim? & ne seroit-il pas plus juste que quelques-uns fussent sa-
crifiés pour les autres? Il est vrai que la Loi ordonne d'aimer son prochain,
& qu'elle défend l'homicide: mais est-il rien qui nous soit plus proche
que nous-mêmes; & ce précepte de prohibition ne semble-t-il pas nous
insinuer que tout est permis pour conserver l'être que la Nature nous a
don-*

*Proposition
de manger
quelqu'un
de la Troupe.*

donné ? J'ai pour garant tout ce qui a vie , les grans poissons mangent les petits , & le moindre petit insecte fuit par un instinct naturel les approches de son ennemi. La mort nous talonne s'écria-t-il ; de tous nous ennemis , c'est le plus terrible & le plus cruel. Pourquoi ne lui pas opposer le seul obstacle qui nous reste ? Tuons les plus foibles d'entre nous , la Nature nous le conseille , & je ne voi pas que vous puissiez éluder mon raisonnement ?

Faux raisonnement , faux principe , reprit un de ceux à qui il parloit , la défense de tuer personne est si expresse dans la Loi , que nulle raison ne nous en dispense. Ces paroles Tu ne tueras point , sont formelles & ne souffrent nulle exception , & sans user de plus long discours pour vous faire voir que vous vous trompés , sachez que si vous continuez dans un si pernicieux dessein vous devenez l'ennemi de Dieu & des hommes.

Cet honnête homme qui se nommoit Adrien Raas eut beau prêcher ce cœur endurci , ses raisons furent mal reçues , & on lui opposa toujours que l'extrême nécessité n'étoit sujette à aucune loi. Les trois autres qui s'étoient trouvés à cette funeste harangue se laissèrent persuader , & se préparèrent tous ensemble à pousser à bout leur résolution. Adrien Raas qui s'en aperçut alla avertir les deux victimes de ce qui se tramoit contre elles. A cette nouvelle ces misérables se lamentèrent de telle sorte que leur ami leur promit de les assister. Dès ce moment il les mena dans un lieu écarté , où il leur aida à faire d'eux fosses pour s'y cacher pendant la nuit , qui étoit le temps destiné à ce sacrifice sanglant. Par ce moyen leur dessein ne réussit pas ; c'est pourquoi ils prirent d'autres mesures & en usèrent comme il suit. Trois des Complices voyant la peine qu'ils avoient à surprendre ceux qu'ils avoient envie d'égorger , jetèrent les yeux sur un d'entre eux qui étoit grand , & dans lequel seul ils crurent trouver ce qu'ils perdoient dans les deux autres. Celui-ci étoit pénétrant & il vit bientôt à leurs manières que c'étoit à lui qu'ils en vouloient.

Déslors il se tint sur ses gardes , & sans faire semblant de rien , il les flata , les exhorta à bien espérer ; & leur dit qu'il ne doutoit pas qu'il ne passât bientôt quelques Barques ; & qu'alors la langue du Pays qu'il avoit apprise à Coromandel où il avoit été soldat leur viendroit fort-apropos. Cette ruse eut un bon succès , on crut qu'étant aussi habile qu'il disoit l'être , il méritoit qu'on le conservât. Adrien Raas qui étoit un homme de paix lui aida à pousser

pousser sa pointe ; & quoiqu'il fût que ce qu'il disoit étoit faux , il ne laissa pas de l'appuyer , & de dire qu'un tel homme étoit un trésor en pays étranger. Un des plus affamés voyant qu'on ne finissoit rien , & qu'on détruisoit tous ses projets. Hé bien dit-il est-ce là le fruit de tant de complots & de veilles , & ne mourra-t-il donc personne ? qu'on raisonne comme l'on voudra , mais je déclare qu'il me faut un homme ; & que je ne me couche point que je n'en aie fait un bon repas. Trois autres ayant dit la même chose , Adrien Raas leur remontra qu'ils alloient tomber par leur impatience dans un péché criant : qu'ils y pensassent sérieusement , & qu'ils attendissent encore un peu. Ce n'est déjà que trop attendu , reprit un des plus déterminés , & les deux qu'on veut massacrer sont si peu dignes de la vie , que c'est péché de les laisser vivre. Adrien Raas voyant que ses remontrances ne servoient de rien leur proposa de tirer au sort , que nul de la Troupe n'en fût exempt , & il leur dit que celui sur qui le Ciel le feroit tomber , seroit jugé digne de mort. Sa proposition fut rejetée , & comme on cherchoit un autre expédient , il y en eut deux qui s'offrirent d'aller chercher Terre , d'où ils promirent d'envoyer du secours aux autres le plus promptement qu'ils pourroient. Cet avis plut à toute la Troupe , & pour rendre la chose plus aisée , ceux qui demeurèrent sur le banc donnèrent aux deux aventuriers presque tout leur argent ; avec quoi ces derniers partirent & arrivèrent inopinément à un village de Bengala. Comme ils ne savoient où il étoient & qu'ils ne pouvoient se faire entendre , ils ne purent indiquer le lieu où étoient leurs Compagnons. Cependant leur mal étant visible les habitans les traitèrent bien durant deux jours , puis on les mit dans une Barque , où on leur fit faire trois cens lieues pour être présentés au Général des armées du Grand Mogol.

Huit jours après qu'ils furent partis , les cinq misérables qui les attendoient virent passer des Pêcheurs assés près du lieu où ils étoient pour en être vus. Ces derniers s'étant approchés à la portée de la voix , les Hollandois pressèrent celui d'entre eux qui s'étoit vanté de savoir leur Langue de leur parler , & il leur cria *pai , pai* ; ces deux mots ne signifiant rien les Pêcheurs n'avancèrent pas , c'est pourquoi les autres se repentirent de ne l'avoir pas mangé. Après lui avoir fait des reproches & l'avoir appelé

cent fois le plus fourbe de tous les hommes, ils se firent entendre le mieux qu'ils purent; & les Pêcheurs en s'approchant leur firent signe de se défaire de leurs couteaux avant que d'entrer dans leurs Barques. Aussitôt qu'ils y furent ils se batirent à qui auroit quelques poissons morts qu'ils apprécurent dans la Barque, & dans ce tumulte il leur tomba quelques sacs d'argent que les pêcheurs regardèrent d'un œil d'envie. Incontinent après ils se saisirent de nos malheureux affamés, & après leur avoir ôté jusques aux dernier sou, ils en jetèrent trois sur un banc de sable, & deux qui résistoient dans l'eau, en leur disant par ironie que ce bras de Mer étoit Bengala. Ces pauvres gens ainsi maltraités, dépourvus de tout, & hors d'espérance de sortir de ce fatal endroit, se couchèrent sur le sable, où ils attandoient à tous momens que la mort vint finir leurs misères. Après avoir été vingt-quatre heures dans cette d'etresse, il passa d'autres Barques, qui apparemment étoient du nombre de celles que le Gouverneur dont nous avons parlé avoit envoyées audevant d'eux. Les Mores approchèrent d'eux-mêmes, & firent signe à nos malheureux d'y entrer. Aussitôt qu'ils y furent on leur ouvrit un tonneau de miel qu'on leur abandonna. Ils étoient tous surpris de se voir si bien régalez; & cependant ils appréhendoient qu'on ne les laissât-là; c'est pourquoi la nuit ils remplirent leurs chapeaux de miel, qu'ils cachèrent pour l'avenir en-cas que les pêcheurs ne voulussent pas les emmener. Leur crainte néanmoins fut vaine, le lendemain ils furent menés à Sondiep; où le maître & ceux qui l'accompagnoient arrivèrent le même jour. Le Gouverneur du village où ils arrivèrent les reçut favorablement; eut soin que rien ne leur manquât; & cinq jours après il leur conseilla d'aller porter aux Officiers de la Compagnie la nouvelle de leur naufrage.

Pour nous qui étions les derniers venus nous ne songeâmes qu'à nous reposer, ou plutôt qu'à manger, car jour & nuit nous dévorions & avions toujours la même faim. Notre bonne chère néanmoins n'étoit pas toujours égale, car comme il étoit défendu d'avoir du feu la nuit, nous ne pouvions manger que du ris & des œufs tout crus.

Après avoir été là cinq jours nous priâmes le Gouverneur de nous permettre d'aller à Boswa où nos Compagnons étoient allés. Dabord il en fit difficulté, ne jugeant pas que nous fussions encore
affés

allés forts pour entreprendre un si long voyage ; mais quand il vit que nous y étions résolus , il nous fit préparer trois Barques , l'une pour nous porter , & les deux autres pour notre escorte.

La nuit suivante nous arrivâmes à *Anam* , pauvre & misérable village où nous ne pûmes rien trouver. Delà nous renvoyâmes nos trois Barques , & en louâmes une autre jusqu'à *Bolwa*. A deux lieues de cette ville nos guides nous menèrent à Terre & nous firent faire à pié le reste du chemin. Pendant qu'ils allèrent chés le Gouverneur pour l'avertir de notre arrivée , nous achetâmes du lait & & du ris que nous fîmes cuire dans un pot , qui nous fut prêté par des Mores qui parloient Portugais. Il étoit presque cuit lorsque nos guides revinrent nous dire que le Prince nous attendoit & qu'il faisoit partir tout à l'heure. Cette nouvelle nous déplut , car nous avions une faim canine , & nous ne pouvions nous résoudre à laisser à des Etrangers ce que nous avions eu bien de la peine à apprêter. Nous prîmes donc le pot , & le portâmes tour à tour jusqu' à la porte du palais du Prince , où nous mangeâmes avant qu'd'entrer. Ensuite on nous mena où étoient nos vint Compagnons qui étoient partis long-tems avant nous , & demi-heure après nous fûmes tous ensemble introduits dans un salon où l'on voulut voir tout notre argent , afin de nous en tenir conte si nous étions volés en chemin. Ensuite on nous mena au logis qui nous étoit préparé ; & par ordre du Prince on nous y servit d'un consommé nommé *Brensse* qui ne se voit que sur la table des grands du pays. Ce mets se fait d'excellent ris , d'une oye fort grasse & de deux poulets , qu'on presse dans un linge quand ils ont bouilli deux ou trois heures. On ajoûte au suc ainsi séparé de plusieurs sortes d'épiceries ; sur tout de la fleur de muscade , du girofle , du sucre , du saffran & de la canelle. Ce consommé est si nourrissant , qu'en moins de trois ou quatre jours nous reprîmes notre embonpoint. Avec tout cela nos estomacs n'en étoient pas fort satisfaits , & ils eussent bien mieux aimé une viande moins succulente ; mais il faisoit nous laisser conduire , & l'on eût trouvé fort étrange que nous eussions préféré un peu de ris sec & du poisson cuit dans l'eau , à ce qui n'est que pour les personnes de la première qualité.

Cinq jours après que nous fûmes-là , les Etats du Royaume que le Prince avoit convoqués , s'assemblèrent devant son Palais , où à mesure qu'ils arrivoient , on les voyoit s'asseoir à la mode des

*Assemblée
générale
des Mores.*

Orientaux. Quand tous les Membres y eurent pris place, le Prince sortit du Palais au milieu de ses Gardes, les uns avec l'arc & la flèche, les autres avec le coutelas & le bouclier, & alla s'asseoir comme les autres. Ils furent tous dans cette posture depuis le matin jusqu'au soir; & ce qu'ils avoient résolu fut si peu secret, qu'une heure après le peuple en étoit informé. Je voulus savoir la raison d'une chose si peu commune, & l'on me répondit qu'on ne faisoit point-là de mystère des affaires d'Etat, soit par coutume, ou par impossibilité. La raison est que les Chrétiens qui sont là sont considérés composent la Garde du Prince; & bienque ces Chrétiens ne le soient peut-être que de nom, car ce sont des Nègres qui sont nés sujets du Roi de Portugal; ils sont néanmoins estimés si braves, qu'on a pour eux un respect tout particulier; Ainsi les Grands se font un plaisir de leur amitié; & pour l'obtenir il n'y en a guères qui ne leur disent tout ce qui se passe au Conseil. C'est par leur moyen que tout est su, car comme ces Gardes ont leurs amis; d'heure en heure on fait dans la ville tout ce qui se fait à la Cour.

Le lendemain le Prince nous envoya dire qu'il nous étoit libre de partir & que les Barques étoient toutes prêtes. Comme c'étoit ce que nous souhaitions le plus nous partîmes demi-heure après, & arrivâmes fort hureusement à Decka. Les Officiers de la Compagnie nous reçurent parfaitement bien. Nous leur contâmes nos aventures; & ils nous apprirent le naufrage du vaisseau nommé le Wésop vers les Iles des Ananans, où les habitans avoient mangé quarante hommes de l'équipage.

Lorsque nous eûmes fait connoître que nos forces étoient revenues, le Commandeur nous fit apprêter une Barque pour aller à Ongueli où les Hollandois ont un contoïr; mais une heure avant que de partir, le Commandeur reçut une lettre du Général du Grand Mogol, par laquelle il ordonnoit que nous allassions le trouver. Cet ordre étoit exprès, & quelque répugnance que nous eussions à y obéir, on ne put nous en dispenser. On disoit pour raison que ce Général qui étoit puissant, menaçoit en-cas de refus, de faire esclaves tous les Hollandois qui se trouveroient dans les Etats de son Maître, & qu'il ne falloit pas l'irriter.

Il fallut donc céder à la force, & en nous préparant à un voyage de plus longue haleine que le premier, on nous dit que ce Général nommé *Nabab* étoit un homme à qui la Fortune avoit

toujours été favorable. Qu'il n'avoit jamais perdu de batailles ni levé le siège devant quelque place que ce fût : & qu'il avoit pris quantité de villes ; défait des armées toutes entières , & rendu plusieurs Royaumes tributaires du Grand Mogol. Ces prospérités nous firent embarquer de meilleur courage pour suivre les guides qui avoient ordre de nous mener à l'armée que commandoit un si vaillant homme.

Durant trente jours nous allâmes tantôt par mer tantôt par Terre, & passâmes par plusieurs villes presque desertes , les habitants de ce pays-là ayant coutume en temps de guerre de quitter leurs maisons pour suivre l'armée quelque part qu'elle aille. Ces gens sont doux & de bonne foi. Ils n'ont ni ambition ni envie ; & bienloin de chercher à s'emparer du bien d'autrui , ils ont peu de soin de leur intérêt & se contentent de peu de choses. Ils sont querelleux & injurieux , mais dans leur plus grande colère ils ne parlent jamais du Diable. Pour les sermens , ils n'en font point que dans les affaires d'importance ; & ces sermens sont si inviolables , qu'on s'y peut fier y allât-il de tous les Empires du monde.

Le trente-cinquième nous allâmes à bord d'un des vaisseaux du Nabab , où nous trouvâmes quatre Anglois , quelques Portugais , & deux hommes de notre Equipage dont nous avons parlé. Delà nous allâmes mouiller près la ville de *Renguemati* , d'où nous joignîmes peu après l'armée du Mogol. Le Général que nous saluâmes dans sa Tente nous témoigna qu'il étoit bienaise de nous voir , & un moment après il nous fit donner une grande coupe pleine d'arrak pour boire à sa santé. Cette coupe étoit fermée d'une manière assés difficile à trouver ; aussi étoit-ce pour se divertir que le Général nous la fit donner. Lorsque nous nous en aperçûmes , nous la prîmes tous l'un après l'autre avec peu de succès ; & nous étions sur le point de l'abandonner , quand il me tomba dans l'esprit que cette coupe n'étant que de bois elle étoit aisée à percer. Je la repris donc & y fis un trou avec la pointe de mon couteau. Comme elle étoit pleine jusqu'au haut , l'arrak en sortit impétueusement , & par ce moyen nous en bûmes tous , & usâmes de la liberté que le Nabab nous avoit donnée en disant , qu'il falloit bien boire & bien combattre. Cette boisson étoit si forte que nous en sentîmes bientôt les effets ; nous devînmes gais , libres , &

Nos voyageurs joignent l'armée du Grand Mogol.

hardis avec le Général, qui nous fit dire que dans six mois il nous renverroient auprès de ceux de notre nation. Il nous accorda en même temps la jouissance de tout le butin que nous ferions sur les ennemis : nous promit cinquante * roupies pour chaque tête de Portugais que nous lui porterions, & cent pour chaque prisonnier. Ensuite il dit à notre maître de navire qu'il le renverroit vers ses maîtres pour leur donner avis de la perte de leur vaisseau ; qu'il pouvoit prendre notre Chirurgien avec lui, & trois garçons de l'Equipage, qui étoient trop jeunes pour suivre l'armée. Cependant l'arrac nous avoit si fort étourdis, que sans considérer que nous étions dans la Tente du Général, nous pensâmes nous battre pour des oranges qu'on nous avoit servies, parceque quelques-uns en avoient pris plus que les autres. Le Général excusa notre impertinence, & se contenta de commander à son Chirurgien de nous emmener dans sa Tente pour y boire modérément.

*Des Voya-
geurs arri-
vèrent à un
village.*

Le lendemain le Général nous envoya trois cens roupies, & nous assigna certains bâtimens nommés Gourapes, chacun desquels étoit monté de quatorze pièces de canon & de cinquante cinq ou soixante hommes. Chaque gourape étoit appuyée de quatre Kosses : ce sont des bâtimens à rames qui ne servent qu'à remorquer. Ils sont montés de quatre vints hommes. Deplus il y avoit deux vaisseaux, chacun desquels étoit commandé par quatre Anglois ; & une Galiote dont les Officiers qui étoient Portugais eurent ordre de nous céder leurs places. La Galiote & les deux vaisseaux avoient chacun cinq cens hommes, & huit Gourapes pour les remorquer. Il y avoit aussi un tres-grand nombre de gros bâtimens de Bas bord, dont la poupe & la prouë étoient larges, & qui ne portoient point de mâts. Ces bâtimens avoient à prouë trois batteries, dont la plus basse étoit de deux pièces, qui portoient chacune trente-six livres de bale, la seconde de deux pièces, qui en portoient vint quatre, & la troisième de deux autres pièces qui en portoient dix. Ils avoient deux batteries à poupe, chacune de trois pièces par bande, & chaque pièce de huit livres de bale. La plupart des Officiers étoient Portugais, & le Général avoit si bonne opinion des Chrétiens que pour peu qu'un Maure fût de Portugais, il lui donnoit quelque belle Charge surtout s'il se disoit Chrétien.

Il

* La rousie vaut 30 sous de notre monnoie.

Il y avoit encore plusieurs vaisseaux qui n'étoient chargés, que d'artillerie & de bonnes pièces de canon, afin que l'on n'en manquât pas. On y voyoit principalement de grands bâtimens distingués par petites hutes fort propres, pour les femmes des Grands qui suivoient l'armée. Le Général en avoit cinq cens : ses Conseillers trois cens ; & ainsi des autres aproportion de leur qualité & de leurs biens. Toutes ces femmes étoient gardées par des Eunuques à qui l'on avoit tout coupé dès leur jeunesse, & qui avoient beaucoup de crédit auprès de leurs Maîtres. Une infinité d'autres bâtimens chargés de toutes sortes de vivres étoient dispersés dans l'armée, où toutes les choses nécessaires étoient en abondance.

Dés qu'on eut ordre de marcher nous cherchâmes les bâtimens que l'on nous avoit assignés, mais j'eus le malheur de m'égarer avec un de mes Compagnons, & nous fûmes huit jours sans nous reconnoître. Ce petit malheur me donna lieu de voir de plus près la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient, celles-là de trois cens mille hommes, & celle-ci de cinq cens mille. Le Général étoit au milieu de la Cavalerie, & devant lui marchaient quantité de Trompettes, & de Timbaliers tous montés sur des éléfans. Il étoit suivi de vint de ces animaux, chacun desquels portoit deux petites pièces de canon, deux Canonniers & deux Chargeurs. Ensuite marchaient trois ou quatre mille Moscovites tous montés sur de beaux chevaux. L'Infanterie n'étoit pas moins lestée que la Cavalerie, & il y avoit un tres grand nombre d'éléfans sur lesquels on disoit que le Général faisoit fond.

Plusieurs milliers de Chameaux chargés du bagage, étoient suivis de toutes sortes de marchands, d'artisans, de Courtisanes, les uns montés sur des chameaux & les autres sur de chevaux. On nous dit que ce grand Corps coûtoit tous les jours au Grand Mogol plus de cinq millions, dont la plupart étoient payés par les Courtisanes & par les marchands qui suivoient l'armée. Ce que je n'eus pas de peine à croire, parceque je savois qu'en ce pays-là n'y ayant rien à faire dans les villes pendant la guerre, les habitans étoient contrains de suivre l'armée, où par ce moyen on avoit de tout en abondance, excepté la boisson forte, dont l'usage étoit permis aux seuls Chrétiens, parceque les Maures pour peu qu'ils en boivent, sont cruels & sanguinaires.

Après une longue marche nous entrâmes dans le Kosbia, pays
fi-

*Le pays de
Kosbia pris
par l'armée
du Grand
Mogol.*

situé entre les Royaumes de Bengala & d'Azo, dont le Général se rendit maître avec peu de peine. Le Roi d'Azo s'étoit figuré que les murailles de sa Capitale étoient à l'épreuve de notre canon, & il s'y croyoit en sûreté ; mais il éprouva bientôt le contraire, nous prîmes sa ville d'assaut, & lui-même fut fait prisonnier. On lui mit au cou un collier de fer d'où pendoient deux grosses chaînes qu'on attachâ à ses deux jambes ; & dans cet état il étoit servi par quatre valets. Sitôt que le Roi fut enchaîné, on indiqua au Général certaines caves taillées dans le roc où étoient ses trésors ; le reste fut mis au pillage, & nous pensions tous nous y enrichir, mais tous se trompèrent dans leur opinion ; car outre que ces gens-là n'ont pour tout habit qu'un morceau de toile qui leur descend depuis la ceinture jusqu'aux genoux, ils avoient si bien tout caché, qu'il fut impossible de trouver chés les riches non-plus que chés les pauvres, autre chose qu'un pot plein de ris, & une boîte pleine de chaux & de quelques feuilles qu'ils mâchent toujours afin d'avoir la bouche nette. Nous nous attendions si peu à cela, que nous estimâmes bien de la peine à croire ce que nous voyions, & notre surprise fut d'autant plus grande, que nos gages ne suffisoient pas pour nous entretenir, nous avions fait fond par avance sur le butin de Kosbia. C'est-pourquoi nous ne pûmes qu'avec un déplaisir extrême nous voir réduits à nous contenter de dix écus par mois, les vivres étant extrêmement chers, & n'ayant aucune ressource. La raison pourquoi nous avions si peu, c'est que nous étions-là malgré nous, & que nous n'y étions que pour un temps ; au lieu que les Anglois & les Portugais qui s'étoient offerts d'eux-mêmes, & dont le temps n'étoit point fixé, touchoient vingt-cinq écus par mois.

Quelques jours après, le Général fit proposer à nos deux Charpentiers de lui construire un beau vaisseau sur un modèle qu'il leur montra : après quoi il leur promit de les remettre en liberté. Ils acceptèrent la proposition, ils furent envoyés à Déka, où il entreprirent la construction du vaisseau qui plut au Général & celui-ci leur tint parole.

On nous demanda en même temps si quelqu'un de nous vouloit accepter le Gouvernement du Château d'Agra, & pour nous y inciter, on nous promit qu'on nous y traiteroit en Princes ; mais toutes ces belles promesses ne nous tentèrent nullement, & quoi-
qu'on

qu'on dit que c'étoit un grand avantage, ce n'en étoit pas un pour des gens qui ne pouvoient vivre parmi les Maures, & qui craignoient que cet emploi ne les attachât en-sorte qu'ils ne pussent plus sortir du pays.

Comme le Général étoit un homme d'expédition, incontinent après la défaite du Roi d'Azo, il se hâta de passer sur les Terres du Roi d'Assam qui étoit un des principaux ennemis du Grand Mogol. On dit que ce Roi étant averti de sa marche plaignit le peu de jugement de ce pauvre vieillard, & qu'il s'étonnoit qu'avec huit cent mille hommes seulement, il entreprît de faire ce que n'avoient pu deux millions d'hommes. En-effet il sembloit qu'il y eût un peu de témérité dans notre entreprise & que l'exemple d'une si prodigieuse armée qui venoit de périr au même endroit où nous allions, dût intimider notre Général. Mais bienloin de craindre dans ces occasions, la difficulté du péril irritoit son courage: & de peur que l'eau qui inondoit tous les six mois plus de la moitié de ce Royaume n'arrêtât ses projets, il avança à grandes journées, & se rendit avant ce temps-là où il avoit envie de se voir. Dès que nous fûmes dans le pays de l'ennemi, la consternation fut générale; & la bonne opinion que tout le monde avoit du Nabab, fit résoudre une infinité des sujets de l'ennemi à se jeter de son côté comme le meilleur & le plus sur: mais la chance tourna peu après, & la bonté de nos ennemis ne fut pas de longue durée.

Sur ces entrefaites les Anglois & nous ayant remarqué tous les signes d'une prochaine tempête, nous regardâmes avec attention si l'étoupe étoit bien poussée dans toutes les fentes du bordage de notre Bâtiment, & en bouchâmes toutes les jointures avec des planches, des plaques de plom, des pièces de bois, & d'autres matières propres à le tenir sain, étanché, & franc d'eau: Mais tout cela n'empêcha pas que notre Galiote ne pérît. Comme elle n'étoit point lestée les Courans la renversèrent; & ce qui hâta notre perte, ce fut la sotte & extravagante curiosité d'un matelot qui en étoit le Chef. Cet homme pour mieux éprouver ce que pouvoit ce bâtiment, voulut qu'on fit force de voiles & dès qu'on lui eut obéi la rivière nous engloutit. Il y avoit assés près de nous des bâtimens qui eussent pu nous secourir si la coutume l'eût permis; mais en de semblables rencontres les Maures n'assistent personne,

non pas même leurs proches parens, ni leurs plus intimes amis. Par bonheur néanmoins il se trouva une femme forte & bien faisante, qui voyant cinq Hollandois sur le point de se néyer, approcha d'eux à force de rames, malgré deux hommes qui l'en empêchoient, & les reçut dans son bateau.

*P. Auteur
sauvé par
les Anglois.*

La largeur du Gange est inégale ; étant en quelques endroits d'une demi-lieuë, d'une lieuë, & d'une lieuë & demie : si-bien que lorsque le vent est grand, cette rivière a des lames & des houles comme la Mer. Il perit dans ce naufrage quatre Hollandois & vint-six Maures ; & j'eussé été du nombre de ces malheureux, si après avoir nagé inutilement plus de quatre heures vers la Terre, je ne m'étois trouvé auprès d'un vaisseau commandé par les Anglois. Dès que je me fus fait connoître, ils envoyèrent à mon secours plus de soixente hommes qui me firent passer dans leur Barque, où ils m'échauffèrent le mieux qu'ils purent. Ensuite on me mena au vaisseau où je trouvai un de nos gens de qui les Anglois avoient eu la même compassion. Le lendemain nous remercîâmes nos bienfaiteurs, & allâmes à l'armée où nous cherchâmes l'occasion de parler au Général.

C'étoit une assés fâcheuse nouvelle que la perte de la Galiote, mais nous ne pouvions nous dispenser de la lui dire, car nous n'avions plus de retraite. Quand il la fut il s'emporta d'une si terrible manière, que nous nous crûmes tous deux perdus. Après quelques reproches d'avoir laissé perdre ce qu'il aimoit, principalement son canon de fonte, il nous commanda de nous retirer, & de nous hâter de choisir tel bâtiment que nous voudrions, parcequ'on attendoit à tous momens la flotte ennemie.

Nous fûmes si aises d'en être quitte à si bon marché, que nous nous hâtâmes d'obéir ; ainsi quatre de nos Compagnons choisirent une Gourape, & deux autres & moi une Barque montée de six pièces de canon.

Deux jours après notre Amiral alla audevant de l'ennemi, & toute la flotte le suivit. Nous entendîmes en même temps le bruit continuel du canon, d'où nous inférâmes qu'on étoit aux mains du côté de Terre ; mais pour nous, il n'y avoit aucune apparence que nous en vinssions sitôt-là, les vaisseaux ennemis étant encore bien loin de nous, dumoins à ce que l'on croyoit. Quand l'Amiral eut mis la flotte dans l'ordre où il la souhaitoit, le Chirurgien du

Gé-

Généaal qui étoit de notre nation ému d'un zèle pour la patrie, nous exhorta à soutenir la bonne opinion qu'on avoit de nous ; & à remplir dignement l'idée qu'on avoit conçüe des Hollandois. Il nous représenta que si l'on en venoit aux mains, toute la Flote auroit les yeux sur les Chrétiens, & principalement sur nous qui avions parmi les Maures la réputation d'être braves. Qu'il importoit à la Compagnie que l'on eût de nous cette haute estime, & que nous aurions bonne part à la gloire des belles actions qui seroient faites en cette rencontre.

Après qu'il eut ainsi parlé nous résolûmes d'avancer pour chercher l'ennemi ; & quoique le vent fût forcé nous continuâmes notre route ; & trois ou quatre heures après nous heurtâmes si fort contre le terrain que notre gouvernail futa. Peuaprès nous le recouvrâmes, & après l'avoir r'attaché nous poursuivîmes notre route. Durant deux ou trois heures nous ne fîmes que ranger la côte, & sur le point de doubler le Cap nous apperçûmes la Flote ennemie qui consistoit en six cens voiles. Encore que nous la cherchassions nous fûmes extrêmement surpris de voir si près de nous ce que nous en croyions bien loin. Dès que l'ennemi nous eût reconnu il avança vers nous, & nous l'attendîmes avec assés de résolution, autant peut-être par nécessité que par bravoure, le vent contraindre nous empêchant de reculer. Pendant qu'il approchoit nous nous mîmes à table, & un moment après un plat de viande qu'on venoit d'y mettre fut enlevé d'un coup de canon, qui ne nous fit point d'autre mal que celui de nous ôter une partie de notre pitance. D'abord nous courûmes à notre canon, & depuis cette heure jusques à minuit, il se fit de part & d'autre un feu continuel. Une heure après que l'Ennemi se fut retiré, nous fûmes joints par un Bâtiment qui venoit à notre secours. C'étoit un Maure nommé le Prince Ménorcan qui avoit équipé trente vaisseaux pour le service du Grand Mogol. Ce Prince voyant que notre poste étoit d'angereux, nous commanda d'aller vers lui, & quand il fut que la chose étoit impossible, il nous fit remorquer par deux galéasses qui nous mirent au vent de l'Ennemi. Dès que nous eûmes jeté l'ancre il s'éloigna de nous & promit de revenir le lendemain avec toute la Flote. Il ne pouvoit pas être loin quand nous apperçûmes six voiles qui tâchoient de fondre sur nous. Il y en eut cinq qui ne purent surmonter la force des Courans ; & le sixième qui étoit peut-être plus sin

Petit choc de nos vaisseaux & de quelques-uns des ennemis.

Notre
voies
gens
pro-
ment
un
vaisseau
sur l'ennemi

de voiles, s'approcha, se vint mettre en travers du nôtre, & nous donna insensiblement le côté. Sitôt qu'il fut à notre avantage nous sautâmes dedans, & les ennemis nous l'abandonnèrent, s'imaginant que nous fussions beaucoup plus de gens que nous n'étions. Ainsi nous eûmes le premier vaisseau qui fut pris sur l'Ennemi; & les premices du butin. Lorsque nous l'eûmes dépouillé de ce qu'il avoit de meilleur, nous l'abandonnâmes aux Courans de peur d'en être embarassés.

Demi-heure après, huit ou neuf vaisseaux ennemis avancèrent encore vers nous, & ce grand nombre nous intimida; c'est-pourquoi nous levâmes l'ancre, nous nous rendîmes au poste avancé qu'occupoient les Hollandois & les Portugais, & ils cessèrent de nous suivre. Au point du jour nous trouvâmes que notre Amiral étoit encore à une demi-lieuë de nous. Toute la Flote dont les Portugais & les Hollandois avoient l'avantgarde, étoit en bon ordre, & avançoit vers l'Ennemi autant que le pouvoit permettre le peu de vent qu'il faisoit alors. Pour nous les Courans nous étoient contraires, c'est-pourquoi nous fûmes contrains de nous faire remorquer par des Maures qui descendirent à Terre. Cependant un Trompette & dix ou douze Cavaliers venant de la part du Général qui nous croyoit perdus sur de faux bruits qui avoient courus, nous crièrent de loin par plusieurs reprises *Sauwas Hollandois*. Le mot de *Sauwas* signifie courage, & nous voyions bien à leur mine qu'ils le répétoient de bon cœur. Quand ils nous eurent joints ils nous apprirent que le Général avoit passé une mauvaise nuit sur le faux rapport que lui avoit fait un Maure de la perte des Hollandois, des Anglois, & des Portugais; mais qu'il l'auroit eue encore plus mauvaise, si son Conseil mieux inspiré, ne lui eût fait voir que cette nouvelle étoit peu vrai-semblable. Ils retournèrent donc vers leur Maître, qui sachant ce qui se passoit, fit couper la langue au misérable qui lui avoit donné cette alarme, & fouêter d'un fouet nommé *Chamboc*, dont chaque coup fait dans la peau le même effet qu'un coup de rasoir.

Malgré la force des Courans, & le grand avantage que les Ennemis avoient sur nous, nous trouvâmes moyen de passer au vent de trois cens de leurs vaisseaux; & dès ce moment nous fîmes un feu continuel de notre canon. En quoi nous fûmes bientôt secondés des Anglois & des Portugais, & une heure après, de toute la

la Flote. Lorsque l'Ennemi la vit approcher, il fit de si grands cris qu'il sembloit que tout dût périr. Il ne laissa pas de se bien défendre, & durant trois heures on se battit de part & d'autre avec une égale vigueur. Depuis ce temps-là cette grande ardeur se ralentit de l'autre côté; les ennemis reculèrent insensiblement, & comme on les poussoit toujours avec la même impétuosité, ils abandonnèrent leurs bâtimens, & descendirent à Terre, où se voyant suivis de plus près qu'ils n'avoient pensé, ils tâchèrent mais vainement de se saisir d'une haute digue; car nous les poussâmes si vivement, qu'ils demeurèrent tous sur la place, l'ordre étant de faire main basse & de ne donner point de quartier. Nous prîmes trois cens de leurs Bâtimens, le moindre desquels étoit monté de soixente & dix-hommes; & de tout ce grand nombre il ne s'en sauva pas cinquante que le Roi outré que ses ordres eussent été mal suivis, condamna au dernier supplice.

*Villain de
l'Armée du
Grand Blau
gal.*

Ceux qui furent trouvés avec quelque reste de vie, furent attachés à des pôtiaux, où les goujas les achevèrent à coups de flèches. Ainsi périt cette nombreuse & puissante Armée, dont à peine resta-t-il un homme pour porter la nouvelle de la perte de tous les autres. Un des plus hureux fut l'Amiral, qui s'étant déguisé afin de n'être pas reconnu, ne laissa pas de l'être; On le fit prisonnier, mais le Général le relâcha à l'instance de quelques-uns de ses principaux Officiers. Pour le butin; il ne fut pas grand, & il ne consistoit qu'en poudre, en plom, & en quelques pièces de canon dont nous nous pourvûmes sans opposition suivant les articles de notre accord.

On dit que la faute de l'Amiral qui venoit de perdre la bataille étoit d'autant moins pardonnable, que ce Chef d'Armée avoit négligé les ordres de son Roi. Ce Prince lui avoit commandé d'aller avec ses six cens voiles nous attendre audeffous de la ville de Goëati. C'étoit un poste aisé & commode pour nous couper les vivres & nous enfermer dans le pays; mais il avoit mieux aimé suivre ses lumières, dans la pensée que les hurlemens de sa Flote nous épouventeroient, ce qui avoit mal réussi.

Les trois cens bâtimens qui avoient trouvé moyen de s'enfuir, eurent le malheur d'aller mouiller à un quart de lieue du Général qui avançoit à grandes journées dans le pays. Aussitôt qu'il fut où ils étoient, il fit pointer de leur côté deux ou trois cens pièces de

canon, & en foudroya plus de la moitié ; le reste passa de l'autre côté de la rivière où les nôtres les poursuivirent avec succès. Quelques-uns prirent des détours où les Maures les massacrèrent.

La Flote ennemie étant dissipée, nous passâmes au pied d'un roc escarpé, où étoit bâtie une Forteresse de difficile accès. Elle étoit néanmoins abandonnée, mais c'étoit pour nous attirer plus avant dans le pays. Delà nous nous rendîmes à la ville de *Guéragan* d'où le Roi s'étoit enfui, & notre Amiral alla camper devant la ville de *Lokma*, située quelque six lieues aude là. Quelque temps après le Général commanda aux chefs de notre Flote de lui envoyer tout l'or & l'argent qui s'y trouveroit, & des provisions pour l'Armée. Et nos Chefs envoyèrent sous une bonne escorte six bateaux, deux chargés d'or, & quatre d'argent ; mais ces six bateaux eurent le malheur de tomber entre les mains des ennemis ; qui dans la furie de la surprise en égorgèrent la plus grand' part. Ils réservèrent pour se divertir quelques Chrétiens, à qui ils attachèrent sous les bras quantité de bouillons de paille mêlés de poudre, & quand ces bouillons étoient consumés ils en remettoient d'autres jusques à ce qu'ils expirassent. Le plaisir des Barbares étoit d'entendre les cris des patients, qui divertissoient d'autant plus qu'ils criaient plus haut, & qu'ils témoignaient d'impatience. Ceux qui s'étoient sauvés dans le Bois, à force de marcher la nuit joignirent enfin l'Armée qui avoit déjà de la peine à trouver de quoi subsister ; & l'eau étoit déjà si haute, que l'on étoit presque enfermé.

*Le Royan-
ma d'As-
saut est un
pays fertile*

Nôtre campement étoit dans un lieu tout planté d'arbres fruitiers, & semé d'excellent ris. Les montagnes produisent le poivre, le bois d'Agra, de Sandal, & des simples qui sont vendus au poids de l'or. Pour ce métal il n'y est pas rare ; & les éléphants y sont si communs, que le terroir tout bon qu'il est ne suffit pas pour les bien nourrir ; c'est pourquoi ils sont toujours maigres.

Nous choisîmes dans ce bon pays un lieu propre pour nous retrancher, & coupâmes de peur de surprise tous les arbres d'alentour. Presque tous les jours il se faisoit des détachemens pour tenir la Campagne, & pour avoir des nouvelles de l'Ennemi. Ceux quiomboient dans nos partis étoient cruellement foudroyés, puis on leur coupoit la tête que l'on pendoit dans des panniers à des branches d'arbres. Lorsqu'ils étoient en trop grand nombre pour être

être tous fais prisonniers, on coupoit la tête aux deux tiers; & l'on pendoit au cou de chacun des autres deux de ces têtes qu'on leur faisoit porter au Camp. Là on les fouettoit cruellement, & quand on les jugeoit sur le point de rendre l'esprit, on leur coupoit la tête, puis on les pendoit comme les autres dans des panniers à des branches d'arbres. Quelques-uns étoient empalés. A d'autres on fourroit dans le corps quatre doubles crochets qui leur déchiroient les entrailles; & dans cet état on les portoit aux lieux où fréquentoient les ennemis, afin que l'horreur du supplice les incitât à abandonner le plus foible parti.

Si ces supplices étoient cruels, ceux des ennemis ne l'étoient pas moins, car ils faisoient si long-tems languir dans les tourmens nos pauvres prisonniers, que les plus durs en avoient pitié. Après les avoir fait expirer en les maltraitant, ils les attachoient debout sur des radeaux faits exprès; & les pouissoient de la sorte le long de la rivière ou vers l'Armée ou vers la Flote, où ils étoient pris de loin pour un renfort qu'on nous envoyoit, & de près ils produisoient un si triste effet dans les esprits, que la plupart ne les pouvoient voir sans abattement & sans frayeur.

Pour ceux qui se rendoient d'eux-mêmes, bien loin de leur ôter leurs biens, ils étoient caressés & traités fort humainement. On reçut même des Ambassadeurs du Roi des Antropophages ou Mangeurs d'hommes, offrant le secours de son Armée contre les sujets du Roi d'Assam; mais comme on connoissoit le peu de bonne foi de ces peuples, on ne voulut point accepter leurs offres, & on les assura de la protection du Mogol, en cas qu'ils ne donnassent aucun secours aux ennemis.

Ces peuples avoient le regard affreux, la démarche fière, le port terrible, & l'abord de gens qui sembloient dévorer les autres tous vivans. En effet ces peuples se nourrissoient de chair humaine, & ils feroient scrupule d'enterrer leurs morts qu'ils destinent à un meilleur usage. Ceux qui sont malades ou qui languissent sont assommés & mangés, & c'est toute la charité qu'ils ont les uns envers les autres. Ils ne possèdent rien en propre, & ce qu'ils volent aux étrangers ils le portent de bonne foi dans la masse commune où ils ont tous le même droit. Quand nous leur disions que leur vie étoit toute opposée à celle du reste des hommes, & que c'étoit quelque chose de dénaturé que de manger son semblable; ils répliquoient que l'opinion

nion & la coutume faisoient trouver toutes choses bonnes ou mauvaises, & que nul homme ne pouvoit pêcher en suivant celles qu'il avoit trouvées établies.

Il y avoit dans notre armée certains soldats dont la maxime est de ne reculer jamais, & de mourir plutôt que d'abandonner le poste qu'on leur a confié. Ceux qui meurent de cette manière sont assurés de leur salut, au lieu que les poltrons sont infailliblement damnés. C'est cette créance qui les rend braves, en quoi ils ne sont peut-être pas si barbares qu'on s'imagine, des nations plus polies étant coëffées de cette opinion que le plus haut point de la gloire consiste à périr pour leur Prince. Le Général nous avoit dépeints si vaillans, que le seul bruit de notre nom lui valoit une Armée. Les ennemis qui se réfugioient parmi nous avoient tant d'estime de notre valeur, qu'ils nous faisoient place quand nous passions, & qu'ils avoient même du respect pour nos valets. Les Maures avoient la même considération; mais les intrépides dont j'ai parlé gardoient avec nous leur gravité; ils prétendoient dans les rencontres que nous leur cédaissions le pas, & nous le céditions pour avoir la paix.

Après les Hollandois, certains Cavaliers Arméniens étoient les plus considérés, tant à cause qu'ils étoient Chrétiens, que parce qu'ils avoient soin d'être toujours bien montés, & de se tenir en bon ordre. Notre réputation étant établie de la sorte, l'Amiral crut que nous étions les seuls capables de gouverner l'Artillerie. Il nous fit prier d'en prendre soin, & fit pour nous y inciter de fort belles promesses, mais qui ne nous tentèrent point, les engagements de ce pays-là n'ayant point de charme pour nous. Nous le priâmes donc de jeter les yeux sur quelque autre à qui cet emploi convint mieux qu'à nous qui ne savions pas assés la Langue pour nous faire obéir, & cette raison le satisfît.

*Les Maures
ont choisi
la nouvelle
Lune.*

Chaque nouvelle Lune est un jour de fête pour les Maures, & cette fête commence par une décharge générale de l'Artillerie; après quoi on paye les soldats & ce paiement consiste en cinquante roupies ou vingt-cinq écus pour chaque Cavalier; quelques-uns en ont cent; d'autres n'en ont que trente, que vingt, & que dix. L'Infanterie a très-peu de chose, & le prêt d'un fantassin n'est chaque mois que de quatre ou cinq roupies. Pour les forçats qui travaillent presque jour & nuit, on ne leur donne rien, ou ce qu'on leur donne est si peu de chose, que la plupart meurent de faim.

Ces

Ces forçats étoient des Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie; & leur superstition estoit telle, que quelque faim qu'ils eussent, ils aimoient mieux mourir que de manger ni chair ni poisson. Leur nourriture n'étoit que de ris, & quand il leur manquoit (ce qui arrivoit fort souvent) ils mouroient gaiement, ne doutant pas que ce genre de mort ne leur procurât la vie éternelle. Ces misérables ne parloient que du mépris de l'abondance, & des mérites de la disette. Ils ne pouvoient comprendre que ceux qui sont heureux dans ce monde, le pussent être dans l'autre; & dans cette pensée ils prenoient leur peine & leur misère comme une marque qu'ils étoient du nombre des Elus.

Les habitans du pays d'Assam sont une autre sorte de superstitieux qui adorent la vache, & qui par conséquent n'en tuent point en quelque extrémité qu'ils soient. On ne voit dans leurs temples que des figures de ces animaux, la plupart d'or & quelques-uns d'argent & de cuivre.

A trois heures du lieu où notre vaisseau étoit à l'ancre nous pillâmes un de ces temples où une de ces vaches d'or nous échut en partage. C'étoit pour ces pauvres payens une douleur amère que de voir enlever à leurs yeux leur plus chère Divinité, & cependant ils nous vendoient de ces animaux à tres-vil prix, car les plus belles vaches ne nous coûtoient que vingt cinq ou trente sous. Quel aveuglement disois-je en moi-même! ces peuples vendent leur Divinité; il est vrai qu'il falloit promettre de ne les pas tuer, mais ils savoient bien le contraire; & quand on blâmoit leurs grimaces, ils demandoient si les Chrétiens n'en avoient point, & si leurs actions répondoient à la Religion qu'ils professent.

Comme notre vaisseau étoit éloigné de l'Armée, nous ne savions qu'une partie de ce qui s'y passoit; & quoique nous fussions que la misère y étoit grande, nous n'eussions jamais cru qu'il y fût mort tant de milliers d'hommes si la rivière ne nous les avoit amenés. L'eau fut si infectée par la prodigieuse quantité des morts que l'on y jeta, que plusieurs personnes en moururent; & il en fût mort bien davantage, si on ne s'étoit avisé de faire bouillir l'eau avant que d'en user.

Après un campement de trois mois l'eau ayant toujours été si haute qu'il étoit impossible de sortir de nos tranchées, l'ennemi crut que nous y étions affamés, & par conséquent qu'il étoit facile

de nous défaire. A la vérité la famine y étoit fort grande, & il y avoit plus d'un mois qu'on ne se nourrissoit que d'éléfans, de chameaux, & de chevaux qui mouroient tous les jours faute d'avoir de quoi les nourrir. Les ennemis étant donc venus presque assurés de la victoire, notre Général commanda qu'on les laissât avancer comme si tout eût été mort, pendant qu'il fit prendre un grand tour à la Cavalerie pour les enfermer s'il étoit possible. Son stratagème réussit; dès qu'ils commencèrent à nous attaquer, notre Cavalerie leur donna le change; & de tous côtés ils furent surpris & battus de telle sorte, qu'il en demeura plus de vingt cinq mille sur la place. Pour nous, nous n'eûmes que dix blessés, & depuis cette attaque les eaux baissèrent si sensiblement, que nous eûmes ordre de nous tenir prêts pour livrer la bataille.

Pendant que l'on s'y préparoit, notre Général fit charger quelques chariots de vivres & les envoya au Roi d'Assam, auquel il fit dire que c'étoit un présent qu'il lui faisoit de peur qu'il n'en manquât. Que pour lui il en avoit beaucoup plus qu'il n'en faisoit pour faire subsister son Armée plus de six mois. Le but de notre Général étoit d'alarmer le Roi d'Assam, qui méditoit alors de se retirer dans les montagnes; ayant perdu toute espérance de pouvoir résister. Ce Prince pénétra dans le dessein du Général, & vit bien que c'étoit une sommation tacite de se rendre à lui à discrétion; mais il n'avoit garde de s'y fier, & il connoissoit trop son ennemi pour en espérer aucune douceur. Il aima donc mieux lui répondre que sa Personne lui étoit trop chère pour la confier au hazard, mais qu'il étoit prêt de signer toute autre condition quelque onéreuse qu'elle pût être. Cette réponse fit connoître la foiblesse de l'ennemi, & le Général qui étoit outré qu'il l'eût insulté dans ses tranchées, songea à l'en faire repentir. Il proposa donc à son Conseil qu'il avoit dessein de donner bataille, & presque tous en étoient d'avis pourvu qu'on ne différât plus. Entre les plus hardis à ne rien celer de ce qu'il pensoient, il y en eut un qui dit ces paroles: Seigneur dit-il au Général, quand nous sommes venus ici nous avions quatre Armées toutes lestes & en bon ordre, & maintenant il ne nous en reste pas une qui mérite de porter ce nom. De ce grand nombre de soldats qui composoient ces quatre armées, la plupart sont morts, le reste est malade ou languissant; & peut-être que dans un mois ces malades ne seront plus. A quoi tient-il donc que dès aprésent nous n'allions droit à l'Ennemi? Attan-

dons-nous que toutes nos forces soient dissipées ? & ne seroit-il pas plus glorieux à notre Monarque , & plus honorable à un Chef tel que vous Seigneur , d'aller insulter l'ennemi , que de languir ici où un plus long séjour ne peut être que très-bonheur. Cet avis fit un bon effet , le Général se résolut d'aller trouver le Roi d'Assam en-cas qu'il refusât de signer les conditions suivantes : savoir que ce Prince céderoit au Général la moitié de son Royaume , & la plus jeune de ses filles pour Concubine , deux mille éléfans ; quelques millions d'argent contant ; & ses plus beaux vaisseaux chargés d'excellentes racines dont le pays abonde , & qui sont là au poids de l'or. Quoique l'Armée du Général fût dans la dernière misère , son ennemi ne laissa pas d'accepter ces conditions ; & cette paix inespérée nous ouvrit le chemin du Ciel lorsque nous nous croyions perdus , car il est certain que jamais Armée ne fut en plus mauvais état.

Dès que les eaux furent écoulées suffisamment , nous nous hâ-
râmes de plier bagage pour quitter ce malheureux poste , chargés de fatigues & de butin. Je dis chargés de fatigues , car il est certain que nous étions accablés de-sorte , que pour peu d'effort qu'eût fait l'Ennemi , nous n'eussions fait nulle résistance.

Pour les richesses , nous en étions allés bien pourvus , & nous avions ouvert des tombeaux où il y en avoit une quantité prodigieuse. La coutume de ces peuples est d'enterrer avec leurs morts leurs plus beaux habits , leurs richesses , & la plupart de leurs valets qu'ils enterrent tous vivans sans que ceux-ci y trouvent à redire. Bienloin de s'affliger de leur sort , ces pauvres gens ont de la joie d'être trouvés dignes de suivre leurs Maîtres en un pays où dans trois jours ils espèrent être grands Seigneurs , & jouir de certains plaisirs qui ne se goûtent point ici.

Notre Général fit ouvrir quantité de ces caves où l'on trouva des trésors immenses qu'il emporta , mais dont il ne jouit pas , car il mourut peu de temps après ; & suivant la coutume de l'Empire du Grand Mogol , qui est que ce Prince devient héritier de tous ceux qui meurent sur ses Terres ; les conquêtes du Général qui se montoient à plus de quatre millions , furent ajugés à ce Monarque. Voilà ce que j'ai vu de cette guerre contre le Roi d'Assam , & voici ce qu'en a écrit un Médecin de Montpellier qui étoit alors au Mogol.

*Bernier
Médecin de
Montpellier.*

Le Prince Jemla ou l'Emir (c'est ainsi qu'il nomme notre Général)

ral) s'étant signalé en plusieurs rencontres, & ayant chassé Sultan Sujah frère d'Auren-zeb du Royaume de Bengala, supplia le Mogol de lui envoyer sa femme & ses enfans, pour vivre avec eux dans un lieu qu'il avoit choisi, éloigné du bruit & de l'embaras dont son grand âge n'étoit plus capable. Il s'imaginoit que ce Prince dont il venoit d'affermir le Trône en chassant ses freres qui le troubloient dans la possession de l'Empire, ne pouvoit honnêtement lui refuser ce qu'il demandoit. Mais son opinion le trompa, Auren-zeb étoit pénétrant : il savoit que Jemla étoit les délices des soldats, & l'admiration de ses peuples. Qu'il étoit grand homme d'Etat ; Grand Capitaine, & le plus riche de l'Empire. Il connoissoit son Ambition, & n'ignoroit pas qu'il aspireroit à voir *Mahmet Emirkan* son fils sur le Trône de Bengala.

D'un autre côté il songeoit qu'il étoit dangereux de choquer un homme si puissant ; ainsi de peur de l'irriter, non-seulement il lui accorda ce qu'il demandoit, mais même il le fit *Mir-Ul-Omrag*, dignité annexée à la seconde personne de l'Empire. Et pour son fils, il le fit *Bacchis*, ou Général de la Cavalerie la troisième charge de l'Etat, mais qui demande que celui qui en est revêtu ne sorte jamais de la Cour. Ce coup étoit d'un homme rusé & consommé dans les affaires : il s'agissoit de couper pié aux projets du Prince Jemla ; on ne le pouvoit plus sûrement qu'en le séparant de son fils ; & celui-ci ne pouvoit être dispensé à meilleur titre de suivre son Père, qu'en l'attachant à la Cour par une charge si éclatante. Jemla vit le but d'Auren-zeb, & ne trouvant d'abord aucun moyen de l'éluder, céda à la nécessité, en attendant que le changement des affaires lui donnât moyen d'avoir par force ce que ses ruses ne lui pouvoient faire obtenir. Ces deux grands hommes se craignoient, & comme ils étoient également forts, ils s'accabloient de civilités apparentes, pendant que l'un & l'autre tâchoient de fortifier leur parti secrètement. L'année s'étant passée en dissimulations réciproques, Auren-zeb vit bien que l'Emir n'étoit pas homme à se reposer. Il jugea donc qu'il valoit mieux l'occuper ailleurs, que de lui donner le temps de troubler ses Etats ; & pour le faire plus finement, il proposa à l'Emir de partir pour cette grande expédition dont celui-ci lui avoit autrefois parlé. C'étoit de marcher contre le Raja ou Roi d'Assam, dont le pays est au Nord du Royaume de Deka, qui est sur le Golfe de Bengala. Il est

est vrai que l'Emir en avoit parlé à Auren-zeb, qui prévoyant l'éclat qui résulteroit de ses Conquêtes, forma d'abord des difficultés, à quoi depuis il ferma les yeux, pour éloigner l'Emir, dont il étoit embarrassé. Quoique l'Emir ne doutât pas du dessein d'Auren-zeb, il obéit sans hésiter, & se disposa avec joie à la conquête d'un pays qui devoit achever d'établir sa réputation. Il s'embarqua donc avec son armée sur une rivière dont la source est dans ce pays-là; & après avoir fait environ soixante lieues, il arriva au Château d'Azo, que le Raja d'Acham avoit ôté depuis long-temps au Roi de Bengala. L'Emir attaqua cette Place, & l'emporta quinze jours après.

Ensuite il marcha vers Chamdara frontière du pays d'Assam, où un mois après il livra bataille au Roi d'Assam qui eut du pire. Ce Prince vaincu se retira dans sa Capitale nommée Guerguon, où l'Emir Jemla l'ayant suivi cinq jours après, il se sauva dans les montagnes de Lassa; & pour le faire plus commodément il ouvrit ses trésors dont l'Emir augmenta les siens.

Ces montagnes n'étant pas un lieu où l'on pût mener des armées, l'Emir n'y put suivre son ennemi; & pendant qu'il songeoit aux moyens de le surprendre, la saison des pluies vint, durant lesquelles tout le pays est inondé, excepté les villages qui sont bâtis sur des collines. Cette saison qui dura trois mois, borna les desseins de l'Emir, qui se voyant si à l'étroit tâcha vainement de se mettre au large, les eaux l'empêchant également d'avancer & de reculer. Ajoutez à cela que le Raja fit enlever tous les vivres des montagnes, & mit par ce moyen l'Emir dans une étrange extrémité. Ce mauvais temps dura trois mois, pendant lesquels la faim, les fatigues, & l'incommodité du lieu ruinèrent presque toute son armée. Il ne songea donc plus qu'à se retirer sans rien faire, & dans sa retraite il fut harcelé par les ennemis, qui profitant de l'occasion enfermoient des troupes entières dans des plaines de bouës, & ne leur donnoient point de quartier. Nonobstant ces difficultés l'Emir retourna comme en triomphe, & se retira malgré eux chargé de gloire & de dépouilles. Son dessein étoit d'aller achever l'année suivante la Conquête de ce Royaume, que le Château d'Azo qu'il avoit fait bien fortifier tenoit en bride, & qui pouvoit tenir long-temps contre les forces du Raja. Mais apeine fut-il de retour à Bengala, que la disenterie desola le reste de son Armée & lui ôta

la vie. Par ce moyen Auren-zeb n'eut plus rien à craindre, & tout grand Comédien qu'il étoit, il ne put s'empêcher de dire que cette mort le réjouyſſoit. Il dit même un jour au fils du Défunt en présence de toute ſa Cour qu'il avoit perdu un père; mais que pour lui il étoit défait d'un tres-rédoutable Ami.

Après avoir été quinze mois entiers à l'armée du Grand Mogol, le Général de la Compagnie obtint enfin notre paſſeport & nous partîmes mal eſcortés tous ceux qui nous ſervioient étant morts, ainſi tous las & fatigués que nous étions, il nous falut ramer nous-mêmes. Dans quinze jours nous fûmes à Déka où nous vîmes le beau vaiſſeau que nos deux Charpentiers avoient fait pour le Général. Il étoit monté de vint-huit à trente pièces de canon, & ils avoient ordre d'en faire un autre qui ſeroit plus long de quinze piés, & dont l'étrave & l'étambord étoient déjà dreſſés. Delà nous nous rendîmes à la Loge des Hollandois, où l'on nous reçut parfaitement bien, mais nous n'y fûmes pas long-temps, parce qu'il faloit prendre la commodité des vaiſſeaux qui partoient d'Ongueli. Après avoir fait 120 lieuës le long de la rivière, nous relâchâmes pour quelques heures à Cazimabahr que le grand négoce des ſoies a rendu fort célèbre. Delà nous allâmes à Ongueli où eſt le principal comtoir de la Compagnie des Indes. Chacun y prit différens emplois, & le mien m'attacha de ſorte au ſervice de ces Meſſieurs, que je ne pus être de retour en ma chere patrie que l'an 1673.

F I N.

(214)

In this Book

Some pages Missing

Central Archaeological Library,
NEW DELHI.
Acc. No. 24164

Call No. 910.4/Str/Gla

Author—Struys, Jean.

Title Voyages de Jean Struys,
en Mofcovie, en Tartarie
en Perse.

Borrower No.

Date of Issue

Date of Return

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.